



HAL
open science

Le Christ II (l'Ascension)
Cynewulf S.N., Colette Stévanovitch

► **To cite this version:**

Colette Stévanovitch (Dir.). Le Christ II (l'Ascension). Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, Hors-série 13, pp.499, 2006, GRENDEL, 2-901198-45-5. hal-04587595

HAL Id: hal-04587595

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-04587595v1>

Submitted on 24 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C Y N E W U L F

Le Christ II
(l'Ascension)

édité par

Colette Stévanovitch

Publications de l'AMAES
hors série n° 13
Nancy, 2006

Le présent ouvrage est une version remaniée et mise à jour d'un travail présenté en 1994 en vue de l'habilitation à diriger des recherches. Je remercie ma famille et mes amis qui, alors et maintenant, m'ont aidée et soutenue dans cette tâche, l'AMAES, qui a accepté ce volume dans sa collection, et l'équipe d'accueil IDEA qui en a partiellement subventionné la publication.

ISBN 2-901198-46-5

Première partie : LE MANUSCRIT

Chapitre 1 : Histoire du manuscrit

I. Le Livre d'Exeter

I.1. Contenu

Le *Christ II* est le second poème du Livre d'Exeter (Exeter Dean and Chapter MS 3501), l'un des quatre grands codex de poésie vieil-anglaise¹. L'originalité du Livre d'Exeter est d'être une anthologie poétique, qui combine poèmes religieux et poèmes profanes.

Il contient les œuvres suivantes :

Christ I, 8 ^f -14 ^f	Widsith, 84 ^v -87 ^f	Wife's Lament, 115 ^f -115 ^v
Christ II, 14 ^f -20 ^v	Fortunes of Men, 87 ^f -88 ^v	Judgment Day I, 115 ^v -117 ^v
Christ III, 20 ^v -32 ^v	Maxims I, 88 ^v -92 ^v	Resignation A, 117 ^v -118 ^v
Guthlac A, 33 ^f -44 ^v	Order of the World, 92 ^v -94 ^f	Resignation B, 118 ^f -119 ^v
Guthlac B, 44 ^v -52 ^v	Rhyming Poem, 94 ^f -95 ^v	Descent into Hell, 119 ^v -121 ^v
Azarias, 53 ^f -55 ^v	Panther, 95 ^v -96 ^v	Alms-Giving, 121 ^v -122 ^f
Phénix, 55 ^v -65 ^v	Whale, 96 ^v -97 ^v	Pharaoh, 122 ^f
Juliana, 65 ^v -76 ^f	Partridge, 97 ^v	Lord's Prayer, 122 ^f
Wanderer, 76 ^v -78 ^f	Homiletic Fragment III, 98 ^f	Homiletic Fragment II, 122 ^f -122 ^v
Gifts of Men, 78 ^f -80 ^f	Soul & Body II, 98 ^f -100 ^f	Enigmes 30b, 60, 122 ^v -123 ^f
Precepts, 80 ^f -81 ^f	Deor, 100 ^f -100 ^v	Husband's Message 123 ^f -123 ^v
Seafarer, 81 ^v -83 ^f	Wulf and Eadwacer, 100 ^v -101 ^f	Ruin, 123 ^v -124 ^v
Vainglory, 83 ^f -84 ^v	Enigmes 1-59, 101 ^f -115 ^f	Enigmes 61-94, 124 ^v -130 ^v

I.2. Editions

La première étude du Livre d'Exeter a été faite par Wanley dans le *Thesaurus* de Hickes². Il divise le manuscrit en dix « livres » de façon assez arbitraire, sans toujours respecter les limites des différents poèmes³. Hickes imprime les passages runiques du *Christ II* et de *Juliana* dans la troisième partie du même ouvrage, intitulée *Grammaticae Icelandicae Rudimenta*. A part ces passages runiques, le premier texte publié est la section 8 du *Christ II*, dont Conybeare donne une analyse et une série d'extraits⁴, et qu'il considère, à la suite de Wanley, comme un poème indépendant.

Le Livre d'Exeter a connu cinq éditions complètes :

1842 THORPE B., *Codex Exoniensis. A collection of Anglo-Saxon Poetry, from a manuscript in the library of the Dean and Chapter of Exeter, with an English translation, notes, and indexes*. Londres, 1842.

¹ Les trois autres sont le Junius 11 (poésie religieuse), le Livre de Verceil (poésie religieuse et homélies) et le Cotton Vitellius A.xv (textes de prose et deux poèmes, *Beowulf* et *Judith*).

² Humphrey Wanley, *Antiquae literaturae septentrionalis liber alter, seu H. Wanleii Librorum vett. septentrionalium, qui in Angliae bibliothecis extant, nec non multorum vett. codd. septentrionalium alibi extantium catalogus historico-criticus, cum totius thesauri linguarum septentrionalium sex indicibus*, Oxford, 1705.

³ Förster, dans son introduction au fac-similé du manuscrit (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 34), suggère que Wanley, connaissant mal la langue poétique, n'a pas su déchiffrer le texte des poèmes.

⁴ « Account of a Saxon Manuscript Preserved in the Cathedral Library at Exeter » (1814).

- 1857 GREIN C. W. M., *Bibliothek der angelsächsischen Poesie in kritisch bearbeiteten Texten und mit vollständigem Glossar*, 2 vol. Göttingen : G. H. Wigand, 1857-58.
- 1898 WÜLKER R. / ASSMANN B., *Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von Christian W.M. Grein*, 3 vol. Kassel, 1883-1898. Le troisième volume, qui contient le texte du Christ II, est édité par B. Assmann.
- 1936 KRAPP G. P. & DOBBIE E. V. K., *The Anglo-Saxon Poetic Records Vol. III, The Exeter Book*. New York : Columbia University Press, 1936.
- 1994 MUIR B. J., *The Exeter Anthology of Old English Poetry, An Edition of Exeter Dean and Chapter MS 3501*. University of Exeter Press, 1994. 2^e édition 2000, avec CD-ROM.

Une transcription du manuscrit, effectuée par Robert Chambers en 1830 et collationnée par Sir Frederic Madden, est conservée au British Museum sous la cote Addit. MSS 9067.

En 1933 a été publié un fac-similé du Livre d'Exeter : *The Exeter Book of Old English Poetry*, avec introduction de Chambers, Förster et Flower.

Les poèmes les plus importants ont, en outre, connu des éditions individuelles.

II. Leofric et le Livre d'Exeter

Il est généralement admis, et ce depuis Wanley¹, que le manuscrit a été donné à la bibliothèque de la cathédrale d'Exeter par Leofric, premier évêque d'Exeter.

II.1. Vie de Leofric²

Leofric est sans doute né au début du XI^e siècle, avant 1016 puisqu'il est devenu évêque en 1046. La Chronique de Florence de Worcester pour l'année 1046³ indique qu'il était *britonicus*, ce qui est interprété par Warren⁴ et Barlow⁵ comme signifiant « habitant la Cornouaille, sans doute dans le diocèse de Crediton ». D'après son nom, il appartenait à une famille anglaise plutôt que celte. Il a été élevé et éduqué en Lorraine⁶, ce qui selon Barlow implique qu'il a dû quitter la Grande-Bretagne en exilé au moment du règne de Svein le Danois (1013) ou de Cnut (1016). Au contraire Chambers⁷, suivant en cela Förster (*in litt.*) et négligeant l'indication de la chronique de Florence, suggère que Leofric était originaire de Lorraine et qu'il portait un nom germanique qui a été anglicisé. Le fait que Leofric donnera à sa cathédrale des terres

¹ *Antiquae litteraturae septentrionalis liber alter*, p. 80.

² L'esquisse qui suit s'inspire des travaux de Warren (*The Leofric Missal*, 1883), Chambers (*The Exeter Book of Old English Poetry*, 1933), Barlow (« Leofric and his Times », 1972) et Blake (« Bishop Leofric », 1974). On trouvera une présentation générale de l'Eglise de cette époque dans Barlow, *The English Church 1000-1066, A Constitutional History* (1963).

³ Plummer, *Two Saxon Chronicles Parallel*, pp. 164-65.

⁴ *The Leofric Missal*, pp. xix-xx.

⁵ « Leofric and his Times », p. 1.

⁶ Guillaume de Malmesbury, *Gesta Pontificum Anglorum*, p. 200. On retrouve l'influence lotharingienne dans certains de ses manuscrits, par exemple le missel dit « Missel de Leofric », ainsi que dans une préférence marquée pour les usages du continent, dont Warren lui fait grief (*The Leofric Missal*, pp. xxiv-xxvi).

⁷ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 5.

qui lui avaient été concédées par le roi en son nom propre avant son épiscopat, s'explique peut-être plus facilement de la part d'un étranger n'ayant pas de famille en Grande-Bretagne que d'un homme originaire du diocèse même. Blake en revanche¹ fait remarquer que si Guillaume de Malmesbury précise que Leofric a été « élevé et éduqué » en Lorraine, cela sous-entend qu'il n'y est pas né.

Quoi qu'il en soit, Leofric accompagne probablement à son retour en Angleterre le futur Edouard le Confesseur, qui devient roi en 1042, et dont il fut successivement chapelain puis chancelier². Edouard récompense par des bénéfices ecclésiastiques les trois clercs qui l'ont suivi en Angleterre : Robert de Jumièges, Hermann et Leofric. Leofric, pour sa part, reçoit en 1046 les évêchés du Devon et de la Cornouaille – cumul courant à l'époque.

Conscient de la nécessité d'une réforme ecclésiastique, Leofric transfère le siège épiscopal de Crediton à Exeter – donnant pour prétexte qu'il serait plus à l'abri des raids de pirates dans une ville fortifiée que dans un simple village, mais en réalité, selon l'interprétation de Barlow, parce que la réforme qu'il envisageait serait plus facile à mener à bien dans un cadre nouveau et avec des hommes nouveaux³. Il obtient l'accord du pape⁴ et s'installe en 1050 au monastère de Saint-Pierre, à Exeter, dont le roi accorde la possession à la Cathédrale. Le roi et la reine assistent à la cérémonie, ce qui, souligne Barlow, était tout à fait exceptionnel et témoigne de la faveur dont jouissait Leofric⁵.

Leofric remplace les moines de Saint-Pierre par des chanoines et leur impose la règle canonique de Chrodegang, évêque de Metz de 742 à 766, règle sévère et quasi monastique⁶. Il recouvre les terres perdues par l'évêché, reconstitue les archives, enrichit la collection d'ornements et de vêtements liturgiques et – ce qui nous intéresse directement – la bibliothèque. Il mourra en 1072.

II.2. Le Livre d'Exeter et la bibliothèque de Leofric

Le Livre d'Exeter date du début du XI^e siècle⁷, soit quelques dizaines d'années avant l'épiscopat de Leofric. Il ne se trouvait sans doute pas à Exeter avant l'arrivée de Leofric, puisque la bibliothèque d'origine, très pauvre, ne contenait que quelques ouvrages liturgiques dont la liste nous est connue⁸. S'il avait été acquis après la mort de Leofric, cela ne saurait être que par l'un de ses successeurs immédiats, car bien vite la poésie vieil-anglaise a cessé d'être comprise et appréciée. Même en l'absence

¹ « Bishop Leofric », p. 48.

² Selon Blake (« Bishop Leofric », p. 48), la fonction de chancelier n'existait pas encore à l'époque de Leofric, et Florence de Worcester a commis là un anachronisme.

³ Selon Joyce Hill cependant (« Anglo-Saxon Scholarship and Viking Raids: The Exeter Book Contextualised », 1998), ce transfert serait avant tout dû au fait qu'Exeter était une ville fortifiée, ancienne cité romaine.

⁴ La lettre écrite au roi par le pape à cette occasion est transcrite dans le récit latin de l'épiscopat de Leofric conservé dans le Missel de Leofric (MS Bodley 579, f. 3') ; elle est imprimée par Warren, *The Leofric Missal* pp. 1-2, et Chambers, *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 8-9.

⁵ Une chartre royale conservée à Exeter (MS 2072) fait le récit de cette cérémonie.

⁶ Il existe un exemplaire de cette règle dans sa bibliothèque, cf. plus loin dans le présent chapitre.

⁷ Il est daté s.x² par Ker (*Catalogue of manuscripts containing Anglo-Saxon*, 1957).

⁸ Toutefois Rose-Troup (« The Ancient Monastery of St Mary & St Peter at Exeter (680-1050) », 1931, p. 216) suggère que cette liste ne concerne que les ouvrages liturgiques, et qu'elle omet un certain nombre de manuscrits présents au monastère d'Exeter avant l'arrivée de Leofric.

de toute autre indication, Leofric, premier évêque d'Exeter, seul évêque d'avant la Conquête normande, resterait le donateur le plus vraisemblable.

Mais il existe un document qui permet une certitude : la donation de Leofric.

Leofric a fait dresser une liste de tout ce qu'il a donné à la cathédrale d'Exeter, terres, ornements liturgiques, et livres au nombre d'une soixantaine. Cette liste a dû être rédigée entre 1069 et 1072¹. Elle nous a été conservée en trois exemplaires :

– dans un évangélaire en latin de la Bodléienne (MS Auct. D 2.16), dans un cahier préfixé au manuscrit (fol. 1^r-2^v).

– dans le Livre d'Exeter lui-même, dans un cahier préfixé au manuscrit (fol. 1^r-2^v), qui faisait à l'origine partie d'un évangélaire en west-saxon (Cambridge University Library Ii.2.11).

– sous forme de document isolé (Charte 2570 de la bibliothèque d'Exeter) datant du XV^e siècle, selon Förster basé sur une version intermédiaire du XIII^e siècle reprenant elle-même une version vieil-anglaise².

Les trois documents, qui ne se distinguent que par des différences minimales, remontent indépendamment à un même document original maintenant perdu³.

Dans cette liste se trouve une mention qui se rapporte certainement au Livre d'Exeter : *.i. mycel englisc boc be gehwilcum þingum on leoð-wisan geworht* (« un grand livre en anglais sur différents sujets écrit en vers »).

Il est vrai que les manuscrits donnés par Leofric, au contraire du Livre d'Exeter, portent habituellement sur l'une des premières ou dernières pages une inscription qui indique leur provenance et appelle la malédiction divine sur ceux qui les enlèveraient de la Cathédrale. Ainsi dans le Missel de Leofric, sur le fol. 1^r (p. 1 de l'édition de Warren), se lit l'inscription suivante :

Hunc missalem LEOFRICUS episcopus dat ecclesie sancti petri apostoli in exonia ad utilitatem successorum suorum. Si quis illum inde abstulerit, eterne subiaceat maledictioni. FIAT. FIAT. Confirma hoc, deus, quod operatus es in nobis.

Das boc leofric bisceop gef sancto petro 7 eallum his æftergengum into exancestre gode mid to þenienne. 7 gif hig ænig man ut abrede hæbbe he godes curs and wræððe ealra halgena⁴.

¹ D'après Förster (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 15), la liste a été établie avant 1072, date de la mort de Leofric, puisqu'il y est question de certains objets que Leofric légua « après sa mort » ; mais après 1069, date à laquelle lui ont été concédées certaines terres qui figurent sur la liste.

² *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 11-13. La version de la Bodléienne a été publiée par Lapidge (« Surviving Booklists from Anglo-Saxon England ») ; la version du Livre d'Exeter et la version moyen-anglaise sont imprimées par Förster dans le fac-similé du Livre d'Exeter (*The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 18-32). Nous réimprimons ci-dessous la version contenue dans le Livre d'Exeter. Voir aussi Graham, « A Parkerian Transcript of the List of Bishop Leofric's Procurements for Exeter Cathedral: Matthew Parker, the Exeter Book, and Cambridge University Library MS II.2.11 » (1994).

³ Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 14.

⁴ « L'évêque Leofric donne ce missel (ce livre) à l'église de l'apôtre saint Pierre à Exeter pour servir à ses successeurs. Si quelqu'un l'en enlève, qu'il subisse une malédiction éternelle (la malédiction divine et le courroux de tous les saints). Ainsi soit-il. Confirme cela, Dieu, toi qui veilles sur nous ». (Traduction du texte latin. Entre parenthèses, les variantes du texte vieil-anglais. La dernière phrase n'existe que dans le texte latin).

On trouvera une liste des livres portant cette inscription dans les travaux de Förster (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 11 note 3), et de Frank & Cameron, *A Plan for the Dictionary of Old English*, 1973, p. 193.

Il se peut qu'une telle inscription ait été présente dans le Livre d'Exeter, sur une page maintenant perdue, car le manuscrit est lacunaire : comme nous le verrons plus loin, la première page, et peut-être la dernière, manquent.

La présence du catalogue de la donation de Leofric dans le Livre d'Exeter est récente. On avait coutume, à cette époque, de placer les pièces d'archives dans des manuscrits, souvent à caractère liturgique. Dans l'exemplaire de cette liste conservé dans l'évangélaire de la Bodléienne, la présence d'un démonstratif dans la première phrase (*her swutelað on þissere cristes bec*, « ici apparaissent dans cet évangélaire... ») indique que la liste a été rédigée pour être placée dans le livre où elle se trouve encore, et qui faisait donc partie de la donation de Leofric. En ce qui concerne le Livre d'Exeter la situation est différente. La liste qui y figure de nos jours faisait autrefois partie d'un évangélaire (Cambridge University Library Ii.2.11) qui y est désigné par la mention *þeos engliscr cristes boc* (« cet évangélaire en anglais ») (entrée n° 14 ci-dessous)¹. Les documents d'archives qu'il contenait ont été retirés de ce manuscrit en 1566, au moment où il a quitté la bibliothèque de la Cathédrale d'Exeter pour être donné à l'archevêque Parker, lequel en a fait don en 1574 à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Ils ont alors été placés dans le Livre d'Exeter, qui, lui, restait à la cathédrale. Un fragment de l'un de ces textes, resté en place dans l'évangélaire, démontre que les choses se sont bien passées ainsi². La présence de la liste dans le Livre d'Exeter ne serait donc pas un argument pour attribuer ce manuscrit à la bibliothèque de Leofric.

III. La bibliothèque de Leofric

III.1. Le catalogue de la bibliothèque

La liste imprimée ci-dessous est celle qui figure dans le Livre d'Exeter. Les notes qui identifient certains manuscrits ou en précisent le contenu sont reprises des travaux de Förster³ et Lapidge⁴. On trouvera des détails supplémentaires sur les termes vieil-anglais désignant les ouvrages liturgiques dans les articles de H. Gneuss, « Liturgical Books in Anglo-Saxon England and their Old English Terminology » (1985) et

¹ C'est Förster (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 13) qui, en s'appuyant sur ce démonstratif (absent des autres versions de la liste), suggère que la liste et les autres pièces d'archives qui forment le premier cahier du Livre d'Exeter étaient à l'origine contenues dans cet évangélaire. D'ailleurs, poursuit-il, ces documents étaient plus à leur place dans un évangélaire que dans un recueil de poésie : il était d'usage de conserver ce type de textes dans des ouvrages liturgiques dont le caractère sacré s'étendait aux documents légaux qui y étaient placés. La mention *cristes boc* est la désignation courante des évangélaire, non seulement dans la liste de Leofric, qui en contient plusieurs, mais aussi dans les autres listes publiées par Lapidge (« Surviving Booklists from Anglo-Saxon England », 1985). C'est tout à fait par hasard qu'elle paraît pouvoir également s'appliquer au Livre d'Exeter, dont les premiers poèmes sont *Christ I, II et III* – désigner un codex par le premier ouvrage qui y figure étant pratique courante dans les catalogues de bibliothèques.

² La découverte de ce fragment (feuille 202 du Cambridge University Library Ii.2.11, correspondant au morceau manquant au sommet du f. 5 du Livre d'Exeter), due à Gustaf Malmberg, a été publiée par Förster en 1938 dans « Die heilige Sativola oder Sidwell : eine Namenstudie » (note 5, pp 39-41) et reprise par Dickins, « The Beheaded Manumission in the Exeter Book » (1950). Ce morceau a été découpé parce qu'il comportait au recto la fin d'un texte laissé dans l'évangélaire, mais le verso du feuillet contenait une pièce d'archives placée dans le Livre d'Exeter et dont il manque ainsi le début.

³ *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 18-32.

⁴ « Surviving Booklists from Anglo-Saxon England », pp. 66-69.

«Linguistic Borrowing and Old English Lexicography: Old English Terms for the Books of the Liturgy» (1985).

La liste de la donation de Leofric ne comprend pas seulement des livres, mais aussi des terres et des objets précieux. Il est difficile de porter un jugement adéquat sur le catalogue de la bibliothèque si on ne le replace pas dans son contexte. Nous imprimons donc ci-dessous ce cadre général, en faisant figurer en gras les passages qui mentionnent des livres.

Her swutelað on þissere béc hwæt leofric bisceop hæfð ge-don in-to sancte petres mynstre on exanceastre þær his bisceop-stol is. þæt ys þæt he hæfð ge-innod þæt ær ge-utod wæs. - þurh godes fultum. 7 þurh his fore-spræce. 7 þurh his gærsuma. þæt ys ærost þæt land æt culm-stoke. 7 þæt land æt brances-cumbe. 7.... (la liste des terres se poursuit, 15 noms en tout) ... Donne is þis se eaca on landum þe he hæfð of his agenum þæt minster mid ge-godod for his hlaforda sawlum. 7 for his agenre. þam godes ðeowum to big-leofan þe for heora sawlum þingian sceolon. þæt is ærost þæt land æt... (suit une liste de terres, 6 noms) ... The ne funde þa he to ðam minstre feng nan mare landes þe ðider-inn ge-wilde wære þonne .ii. hida landes æt ide. 7 þær-on næs orfkynnes nan mare buton .vi. hruðeru. Donne is seo on-cnawennis þe he hæfð god mid-ge-cnawen7 sanctum petrum in-to þam halgan mynstre on cyrclicum madmum. þæt is þæt he hæfð þider-inn ge-don .ii. bisceop-roda. 7 .ii. mycele gebonede. 7 .iii. ge-bonede scrin. 7 .i. ge-boned altare. 7 ... (la liste d'objets précieux se poursuit, en tout 34 entrées) ... 7 þær næron ær buton .vii. upp-hangene bella 7 nu ðær sind .xvi. upp-hangene. 7 .xii. hand-bella. 7 .ii. fulle mæsse-bec ... (la liste de livres se poursuit) ... 7 he ne funde on þam minstre þa he to-feng boca na ma buton .i. capitularie. / 7 .i. for-ealdod niht-sang. 7 .i. pistel-boc 7 .ii. for-ealdode ræding-bec swiðe wake. 7 .i. wac mæssereaf. 7 þus fela leden-boca he be-get inn-to þam mynstre. (suit une seconde liste de livres).

7 ofer his dæg he ann his capellam þyder-byinnan forð mid him silfum on eallum þam ðingum þe he silf dide mid godes ðeninge. on þæt ge-rad þæt þa godes ðeowas þe þær-binnan beoð æfre his sawle ge-munon mid heora ge-bedum. 7 mæsse-sangum. to Criste. 7 to sancte Petre. 7 to eallum þam halgum þe þæt halige minster is fore ge-halgod. þæt his sawle beo gode þe an-fengre. 7 se-þe ðas gyfu 7 þisne unnan wille gode 7 sancte / Petre æt-bredan. si him heofenarice æt-broden. 7 si he ecelice ge-niðerod in-to helle-wite.

Les livres se trouvent dispersés en trois points de la liste : deux grands évangéliaires décorés au début du catalogue d'objets précieux, et deux séries de livres séparées par des remarques sur la pauvreté antérieure – en terres, en ornements liturgiques et en livres – de l'église d'Exeter. Nous reviendrons plus loin sur cette disposition. Pour l'instant, nous rassemblons ci-dessous tout ce qui concerne les livres, en donnant à gauche le texte vieil-anglais et à droite une traduction française.

- | | |
|---------------------------------------|---|
| 1. 7 .ii. mycele Cristes bec gebonede | & 2 grands évangéliaires décorés ¹ |
| 2. 7 .ii. fulle mæsse-bec | & 2 livres de messe complets ² |
| 3. 7 .i. collectaneum | & 1 collectaire ³ |

¹ L'un d'eux correspond au MS Auct.D.2.16 de la Bodléienne, qui porte l'inscription de Leofric.

² Selon Lapidge le terme *full* servait peut-être à distinguer le missel (complet) du simple sacramentaire. L'un d'eux est le Missel de Leofric (MS Bodley 579).

³ Le collectaire contient les chapitres de l'Écriture et les prières utilisées dans le service quotidien du Bréviaire. Ce manuscrit est sans doute le MS Harley 2961 de la British Library, qui possédait un ex-libris. Le manuscrit a été édité par Dewick et Frese, *The Leofric Collectar* (1914-21).

4. 7 .ii. pistel-bec	& 2 épistolaires ¹
5. 7 .ii. fulle sang-bec	& 1 antiphonaire complet ²
6. 7 .i. niht-sang	& 1 antiphonaire nocturne
7. 7 .i. adteleuauī	& 1 ad te levavi ³
8. 7 .i. tropere	& 1 livre de tropes ⁴
9. 7 .ii. salteras	& 2 psautiers ⁵
10. 7 se briddan swa man singð on rome	& le 3 ^e comme on chante à Rome ⁶
11. 7 .ii. ymneras	& 2 livres d'hymnes ⁷
12. 7 .i. deor-wurðe bletsung-boc	& 1 bénédictionnaire de grande valeur
13. 7 .iii. oðre	& 3 autres
14. 7 þeos englisce cristes boc	& cet évangélaire en anglais
15. 7 .ii. sumer-ræding-bec	& 2 lectionnaires d'été ⁸
16. 7 .i. winter-ræding-boc	& 1 lectionnaire d'hiver
17. 7 regula canonicorum	& la règle canonique ⁹
18. 7 martyrlogium	& un martyrologe ¹⁰
19. 7 .i. canon on leden	& des canons en latin ¹¹

¹ L'*epistolarium* rassemble les leçons utilisées pour la messe, tirées des Epîtres mais aussi d'autres textes de l'Ancien et Nouveau Testament, à l'exception des Evangiles.

² Antiphonaire contenant les textes et mélodies des chants utilisés lors des cérémonies liturgiques. On distingue *antiphonarius missae* (pour la messe) et *officii* (pour les heures canoniques), ce dernier divisé en *diurnale* et *nocturnale*.

³ *Ad te leuauī* : début de l'antienne qui ouvre le livre de messe. Selon Förster, étant donné la place du livre dans la liste, il s'agit sans doute d'un recueil d'antiennes (*antiphonarium missae*).

⁴ Contient les « tropes », c'est-à-dire les phrases introduites comme décoration dans le texte liturgique et en particulier dans les chants.

⁵ L'un de ces psautiers est peut-être le MS Harley 863 de la British Library, qui provient d'Exeter.

⁶ Le psautier romain a été graduellement remplacé par le psautier gallican, introduit de France au X^e siècle au moment de la réforme bénédictine, et peu utilisé avant le XI^e siècle. Förster fait remarquer que le fait d'avoir deux psautiers de type étranger et un seul de type romain – et, pourrait-on ajouter, le fait de ne préciser le type de psautier que pour celui de type romain, comme si c'était le plus inhabituel – montre la tendance de Leofric à préférer les usages du continent.

⁷ Cambridge University Library Ii.2.11, qui contient également l'Evangile de Nicodème et la *Vindicta Salvatoris*. C'est dans ce manuscrit que se trouvait à l'origine la liste maintenant conservée dans le Livre d'Exeter.

⁸ Le lectionnaire contient les leçons lues à la messe.

⁹ Il s'agit de la règle de Chrodegang de Metz, imposée par Leofric à ses chanoines. Le texte de cette règle était lu à l'office du chapitre. Le manuscrit dont il est ici question est sans doute le MS Cambridge Corpus Christi College 191, qui contient le texte latin de la règle accompagné d'une traduction en vieil-anglais. Ce manuscrit a été édité par Napier en 1916.

¹⁰ Martyrologe : livre contenant de brèves mentions de la vie des saints dans l'ordre de leurs fêtes. Wanley (*Antiquae litteraturae septentrionalis liber alter*, p. 106) suggère qu'il s'agit du MS Cambridge Corpus Christi College 196 (écrit en vieil-anglais), mais Förster pense qu'il s'agissait d'un ouvrage à lire à l'office du chapitre, et donc en latin. Le rédacteur de la liste précise à plusieurs reprises, et, pensons-nous, chaque fois que c'était le cas, si un livre est écrit en anglais : puisqu'il ne le fait pas ici, cela implique que le livre était en latin.

¹¹ Il s'agit soit d'un recueil de canons, c'est-à-dire de règles ecclésiastiques, soit d'un *canon penitentialis* ou pénitentiel, contenant les canons de l'église pour ce qui touche à la pénitence. Förster préfère cette seconde interprétation, et suggère qu'il s'agit du MS Cambridge Corpus Christi College 190, qui contient, avec d'autres textes (les lettres pastorales d'Ælfric, un traité sur l'Antéchrist et des homélies), un pénitentiel en latin suivi d'un autre en vieil-anglais. En effet le *canon on leden*, qui précède immédiatement le *scrift-boc on englisc*, était peut-être regroupé avec lui en un seul volume, ce qui expliquerait qu'il n'y ait pas *.i.* devant *scrift-boc* : ce manuscrit renfermerait donc deux

Le Christ II

- | | |
|--|---|
| 20. 7 scrift-boc on englisc | & un pénitentiel en anglais |
| 21. 7 .i. full spell-boc. wintres 7 sumres | & un livre d'homélie complet pour l'hiver et l'été |
| 22. 7 boeties boc on englisc | & le livre de Boèce en anglais ¹ |
| 23. 7 .i. mycel englisc boc be ge-hwilcum pingum on leoð-wisan geworht | & 1 grand livre en anglais sur divers sujets écrit en vers ² |

Livres existant à Exeter à l'arrivée de Leofric :

- | | |
|--|---|
| (boca na ma buton) ane capitularie | (pas d'autres livres qu'un « capitulaire » ³ |
| 7 .i. for-ealdod niht-sang | & 1 très vieil antiphonaire nocturne |
| 7 .i. pistel-boc | & 1 épistolaire |
| 7 .ii. for-ealdode ræding-bec swiðe wake | & 2 très vieux lectionnaires en très mauvais état |

Suite des acquisitions de Leofric :

- | | |
|---------------------------------------|--|
| 24. liber pastoralis | le livre pastoral ⁴ |
| 25. 7 liber dialogorum | & le livre des Dialogues ⁵ |
| 26. 7 libri .iiii. prophetarum | & les livres de quatre prophètes ⁶ |
| 27. 7 liber boetii de consolatione | & le livre de la Consolation de Boèce ⁷ |
| 28. 7 liber officialis amalarii | & le livre des Offices d'Amalarius ⁸ |
| 29. 7 isagoge porphirii de dialectica | & l'Isagogue de Porphyre, De la dialectique ⁹ |
| 30. 7 .i. passionalis | & 1 passionnaire ¹⁰ |

pénitentiels, un en latin et un en anglais. On peut tirer un argument supplémentaire du fait que le *canon* est le seul ouvrage pour lequel il est précisé *on leden* « en latin », non pas parce que les autres livres de la même liste sont en anglais – la majorité étaient en latin, puisque pour plusieurs d'entre eux il est précisé *on englisc* –, mais sans doute pour l'opposer à un autre texte en anglais. Si cet ouvrage était relié avec le suivant en un même volume, la distinction en latin / en anglais se justifie.

¹ Traduction de la *Consolatio Philosophiae* de Boèce, par le roi Alfred.

² Il s'agit du Livre d'Exeter.

³ Selon Förster il s'agit, soit d'un livre de messe contenant les *capitula* ou leçons lues aux heures canoniques sauf les matines ; soit d'un recueil d'ordonnances ecclésiastiques compilé par un évêque pour le clergé de son diocèse.

⁴ Il s'agit de la *Cura pastoralis* de Grégoire le Grand. Le manuscrit est sans doute Bodley 708, qui possède un ex libris.

⁵ Il s'agit des *Dialogues* de Grégoire le Grand.

⁶ Selon Lapidge, il s'agit des prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

⁷ Le manuscrit Auct.F.1.15 de la Bodlienne, qui possède un ex libris, contient à la fois la *Consolatio* de Boèce et le poème de Perse (numéro 47 ci-dessous).

⁸ Amalarius de Metz, *De ecclesiasticis officis*. Il s'agit du MS Cambridge Trinity College B.II.2, qui possède un ex libris.

⁹ Il s'agit du manuel de Porphyre, *Isagogue* ou *Introduction aux Catégories d'Aristote*. Le titre *De dialectica* (qui selon Förster ne décrit pas vraiment le livre) est inséré par dessus quelques mots effacés. Les mêmes mots sont effacés aussi dans la version de la Bodlienne, mais rien ne les remplace.

¹⁰ Selon Förster, ce sont des légendes des saints lues à la seconde nocturne de l'Office. Selon Lapidge au contraire – et nous nous rangerions volontiers à son avis – la position de ce livre dans la liste suggère qu'il servait à la méditation et non à la lecture liturgique.

31. 7 liber prosperi	& le livre de Prosper ¹
32. 7 liber prudentii psicomachie	& la Psychomachie de Prudence
33. 7 prudentii ymnorm ²	& les hymnes de Prudence
34. 7 prudentii de martyribus - on anre bec	& les Martyrs de Prudence, en un volume ³
35. 7 liber ezechielis prophete	& le livre du prophète Ezéchiel ⁴
36. 7 cantica canticorum	& le Cantique des Cantiques
37. 7 liber isaie prophete on sundron	& le livre du prophète Isaïe séparément
38. 7 liber isidori ethimologiarum	& le livre des Etymologies d'Isidore
39. 7 liber isidori de nouo et ueteri testamento	& le livre du Nouveau et de l'Ancien Testament d'Isidore
40. 7 liber Isidori De miraculis Christi	& le livre des Miracles du Christ d'Isidore ⁵
41. 7 passiones apostolorum	& les passions des apôtres
42. 7 expositio bede super euuangelium luce	& l'exposition de Bède sur l'Évangile de Luc
43. 7 expositio bede super apocalipsin	& l'exposition de Bède sur l'Apocalypse ⁶
44. 7 expositio bede super .vii. epistolas canonicas	& l'exposition de Bède sur les épîtres canoniques ⁷
45. 7 liber oserii	& le « livre d'Oserius » ⁸
46. 7 liber machabeorum	& le livre des Macchabées
47. 7 liber persii	& le livre de Perse ⁹
48. 7 Sedulies boc	& le livre de Sedulius ¹⁰
49. 7 liber aratoris	& le livre d'Arator ¹¹
50. 7 liber de sanctis patribus	& le livre des saints pères ¹²
51. 7 Glose Stati	& la glose de Stace ¹

¹ Prosper d'Aquitaine, élève de saint Augustin. Selon Lapidge, l'oeuvre en question est probablement les *Epigrammata*.

² Un mot (sans doute *liber*) effacé devant *prudentii*.

³ On a effacé *liber prudentii de martyribus* pour récrire en plus petit *prudentii de martyribus on anre bec*. Cette modification, comme la précédente, a dû être effectuée lorsque ces trois ouvrages, qui à l'époque de la donation étaient en trois volumes, ont été reliés en un seul volume (Förster, *The Exeter Book of Old English poetry*, p. 11). Le manuscrit en question est le MS Auct.F.III.6 de la Bodléienne, qui possède un *ex libris*, et contient ces trois oeuvres de Prudence, quoique dans un ordre différent de celui de la liste.

⁴ Il s'agit, soit du texte même d'Ezéchiel, soit du commentaire de Grégoire, *In Ezechielem*.

⁵ Il s'agit de *De fide catholica contra Iudaeos*, d'Isidore. Förster identifie ce manuscrit avec le MS Bodley 394 ; Ker (Compte-rendu du fac-similé, 1933) suggère plutôt le MS Bodley 319, dont l'écriture est identique à celle du Livre d'Exeter.

⁶ Peut-être Lambeth Palace 149, qui contient également *De adulterinis coniugiis*, de saint Augustin.

⁷ Il s'agit sans doute du MS Bodley 849. Le titre erroné *epistolas canonicas* (au lieu de *catholicas*) se trouve dans le manuscrit lui-même.

⁸ Ce nom ne correspond à celui d'aucun auteur connu, et il s'agit certainement d'une erreur du scribe. Trois interprétations ont été proposées : l'*Historiae aduersum paganos* d'Orose (*liber Orosii*) (par la plupart des critiques), la vie du roi Alfred par Asser (*liber Asserii*) (Förster), ou bien le *Sententiarium libri tres* d'Isidore (Förster).

⁹ Il s'agit sans doute du MS Auct.F.I.15 de la Bodléienne, maintenant relié avec la *Consolatio* de Boèce (numéro 27 ci-dessus). Boèce occupe les ff. 1-77, Perse les ff. 78-93.

¹⁰ Caelius Sedulius, *Carmen Paschale*.

¹¹ Arator, *De actibus apostolorum*.

¹² Ce titre a été ajouté d'une écriture plus tardive sur une entrée effacée, *Diadema monachorum* (ouvrage de Smaragdus de Saint-Mihiel). Selon Förster (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 11) le livre manquait dans la bibliothèque, et on a remplacé sur la liste ce titre par un autre.

Il n'est pas certain que cette liste soit complète. Le MS 41 de Corpus Christi College, Cambridge, qui contient l'*Historia ecclesiastica* de Bède ainsi que des textes liturgiques, des charmes et des homélies, n'y figure pas, bien qu'il porte l'ex-libris de Leofric. Förster² suggère qu'il a peut-être été omis parce qu'il était considéré comme de peu de valeur. Dans ce cas, il pourrait y avoir d'autres omissions. Par ailleurs le titre figurant sur la liste ne décrit pas toujours le contenu entier du manuscrit – ainsi les Évangiles en west-saxon contiennent aussi l'Évangile de Nicodème et d'autres textes sur la vie du Christ. La bibliothèque de Leofric était sans doute plus riche que ne l'indique son catalogue.

III.2. Ordre des entrées dans la liste

Différentes indications, parfois contradictoires, permettent d'établir des divisions dans cette liste. Le scribe sépare clairement dons et legs, et commence un nouveau paragraphe pour les legs. L'emploi des majuscules divise la liste en quatre parties : les terres acquises par Leofric, celles qu'il possédait en propre, le reste de ses dons, et les objets légués après sa mort, ce qui donne une importance toute particulière aux terres – qui sont, bien entendu, le don le plus précieux. Des remarques comparant l'état présent de l'église d'Exeter avec sa pauvreté antérieure divisent la liste de la manière suivante :

- terres (rassemblant les deux séries séparées par les majuscules)
- objets liturgiques et livres, regroupés en deux catégories en fonction de leur valeur. La phrase qui conclut cette partie de la liste en énumérant les possessions anciennes rassemble elle aussi livres et vêtements liturgiques.
- « livres en latin », ce qui ne signifie pas que les autres étaient nécessairement en langue vernaculaire.

Les livres se trouvent donc dispersés en quatre points de la liste. Trois de ces regroupements correspondent à des textes essentiellement liturgiques – ouvrages de grand prix (une entrée), et de moindre valeur (vingt-deux entrées), manuscrits présents à l'arrivée de Leofric (quatre entrées) –, et un aux « livres en latin » (vingt-huit entrées). Les deux catégories, ouvrages liturgiques et textes en latin, d'égale importance numérique, reçoivent un traitement différent.

Le premier groupe de livres comprend presque exclusivement des textes liturgiques. La *Consolatio* en anglais, et le Livre d'Exeter, sont d'importantes exceptions : on peut néanmoins supposer que ces deux manuscrits avaient également une utilisation collective, peut-être pour les lectures au réfectoire. La seconde série (« en latin ») ne contient aucun ouvrage liturgique mais des textes patristiques, philosophiques, poétiques, et des livres de la Bible (ou leur commentaire). Cette disposition mène à séparer les deux exemplaires de la *Consolatio* de Boèce (n° 22 et 27), le Livre d'Exeter (n° 23) et les poètes latins (n° 31-34, 47-49).

Les deux parties de la liste correspondent à deux sections distinctes de la bibliothèque de Leofric. L'introduction à la seconde partie parle d'ouvrages « en latin », et il n'y a sans doute pas d'exception : les seuls ouvrages qui soient

¹ La *Thébaïde* de Stace, dont le texte était généralement accompagné de la glose de Lactance.

² *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 11-12.

certainement en vieil-anglais¹ figurent tous dans la première partie. Cette première liste semble contenir des ouvrages d'usage courant : des livres liturgiques servant aux besoins du culte et quelques livres en langue vernaculaire peut-être destinés aux lectures au réfectoire. La seconde contient des textes pour la lecture privée et la réflexion, qui nécessitent une bonne maîtrise du latin. Les deux types d'ouvrages étaient sans doute rangés en deux lieux différents, ce qui explique la disposition de la liste : après avoir terminé le catalogue de la première section de la bibliothèque, celle des ouvrages liturgiques ou d'utilisation collective, le scribe conclut cette section en opposant la situation actuelle à celle d'avant Leofric, où les ouvrages liturgiques étaient peu nombreux et en mauvais état. Puis il introduit la seconde partie de la liste, qui correspond à un type de livres, moins strictement utilitaires mais témoignant d'un goût pour la culture latine, qui n'existaient sans doute pas à Exeter avant Leofric². Ainsi il est, après tout, naturel de trouver Boèce en traduction vieil-anglaise dans la première liste et la même œuvre dans le texte original dans la seconde liste, le Livre d'Exeter dans la première et les poètes latins dans la seconde : ces ouvrages n'avaient pas la même destination.

III.3. Catégories de livres

Les livres appartenant à la bibliothèque de Leofric peuvent être divisés en plusieurs catégories, plus ou moins richement représentées : ouvrages liturgiques, textes bibliques, commentaires patristiques, vies de saints et autres lectures édifiantes, règle ecclésiastique, poésie, philosophie, histoire.

Ouvrages liturgiques

Avec environ quinze titres (plus ou moins suivant l'interprétation exacte de certaines entrées), la bibliothèque de la cathédrale d'Exeter est la plus riche en ouvrages liturgiques de celles dont le catalogue a été conservé : les deux bibliothèques les mieux partagées dans ce domaine après celle de la cathédrale

¹ Lloyd (« Leofric as Bibliophile », 1972) fait remarquer qu'on ne peut pas savoir si ces livres étaient en anglais ou en latin lorsque ce n'est pas dit expressément, et que quatre d'entre eux seulement étaient certainement en anglais : le Livre d'Exeter, la traduction de Boèce, les Évangiles, et un pénitencier. On peut admettre, nous semble-t-il, que les livres de la seconde liste sont tous en latin, comme l'indique la phrase d'introduction, et que les livres liturgiques de la première liste sont eux aussi en latin, sauf mention particulière ; les livres en langue vernaculaire sont donc l'exception, ce qui n'a rien de surprenant dans une bibliothèque de ce type. Très vraisemblablement, lorsqu'un livre était en anglais le scribe l'indiquait : les seuls livres en langue vernaculaire sont donc ceux pour lesquels figure cette précision. Wright au contraire (« On Bishop Leofric's Library », 1862, p. 222) suppose que les livres liturgiques étaient en vieil-anglais puisqu'ils sont opposés aux livres en latin de la seconde partie de la liste, et il conclut que Leofric favorisait l'utilisation de la langue anglaise plutôt que du latin, suivant l'impulsion autrefois donnée par Alfred. Cette conclusion est injustifiée, et l'emploi de la langue vernaculaire dans les cérémonies liturgiques serait aller au-delà de l'intention d'Alfred. Même dans la première section d'ailleurs, certains des ouvrages qui ont pu être identifiés sont en latin ; par ailleurs, précisément dans cette section, le scribe indique un certain nombre d'ouvrages comme étant « en anglais » (les n° 14, 20, 22 et 23 ci-dessus), ce qu'il n'aurait pas fait si cela avait été le cas pour tous.

² Si, comme le suppose Rose-Troup (« The Ancient Monastery of St Mary & St Peter at Exeter (680-1050) »), la liste des manuscrits présents à Exeter avant l'arrivée de Leofric ne concerne que les textes liturgiques, on attendrait une liste similaire à la fin de la liste des livres « en latin ». Mais si les ouvrages liturgiques indispensables aux besoins du culte étaient en si mauvais état, il est peu probable que le monastère ait possédé des manuscrits moins immédiatement utiles.

d'Exeter n'ont que huit titres liturgiques¹. Si l'on considère le nombre de volumes cette richesse frappe davantage encore, car plusieurs de ces livres sont en deux, voire trois exemplaires. Cette prédilection pour les textes liturgiques n'a rien que de naturel si l'on songe que ces ouvrages étaient utilisés pour le service divin de la cathédrale. Même dans la misérable bibliothèque qui existait à Exeter avant l'arrivée de Leofric, les quelques livres présents étaient des ouvrages liturgiques.

Bible

Leofric possédait quatre prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel) reliés en un volume, Isaïe et Ezéchiel séparément, le Cantique des Cantiques et les Maccabées. Ces différents textes n'apparaissent pas dans les autres catalogues de bibliothèques édités par Lapidge. Il est par ailleurs remarquable que Leofric ait possédé non seulement ces quatre prophètes en un volume, mais aussi deux d'entre eux à part.

On pourrait imaginer que ce ne sont pas les textes des prophètes mais leur commentaire que désignent ces titres (ainsi Jérôme est l'auteur d'un commentaire sur Isaïe, Ezéchiel et Daniel, que possédait la bibliothèque de l'abbaye de Peterborough) ; c'est ainsi que Rose-Troup² interprète l'entrée concernant Ezéchiel. Mais si c'était le cas, le rédacteur de la liste n'aurait-il pas indiqué le nom de l'auteur, comme il l'a fait pour les commentaires de Bède et les œuvres d'Isidore ?

Commentaires patristiques

La collection de commentaires patristiques (en tout neuf titres) paraît bien incomplète quand on la compare avec celles d'autres bibliothèques. Grégoire le Grand, Isidore, Bède, sont présents, mais on remarque l'absence d'Alcuin, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, et bien d'autres. Si l'on compare avec la liste des livres donnés en 1070 par le moine Saewold, ancien abbé de Bath, à l'abbaye de Saint-Vaast à Arras où il s'était réfugié, et qui contient sur trente-trois ouvrages une quinzaine de commentaires patristiques, ou avec celle provenant peut-être de l'abbaye de Peterborough (s. xi/xii), avec six œuvres de saint Augustin et six de saint Jérôme, on se rend compte que la théologie ne faisait pas partie des centres d'intérêt de Leofric. Peut-être cette différence est-elle due à la nature de la bibliothèque : bibliothèques monastiques des abbayes de Bath et Petersborough, qui témoignent d'un goût marqué pour la théologie, et bibliothèque de chanoines, moins austère.

Vies de saints et autres lectures édifiantes

La bibliothèque de Leofric contient, comme on peut s'y attendre, des textes pénitentiaires, des vies de saints, d'apôtres et de Pères de l'Eglise.

Règle ecclésiastique

La présence d'un exemplaire de la règle de Chrodegang de Metz s'impose dans une cathédrale qui suit cette règle : chaque jour une partie du texte était lue à l'office. Les « canons en latin » nous paraissent plutôt, selon la suggestion de Förster, relever des textes pénitentiaires.

¹ Lapidge, « Surviving Booklists ».

² « The Ancient Monastery of St Mary & St Peter ».

Poésie

Si les ouvrages théologiques sont relativement peu nombreux, les ouvrages poétiques sont au contraire en nombre exceptionnellement élevé. Leofric possédait une collection de poètes latins, classiques (Perse, Stace) et chrétiens (Prudence, Sedulius, Arator). Il marque un goût particulier pour Prudence, dont il possède trois œuvres. A cette collection de poètes latins s'ajoute l'anthologie poétique en langue vernaculaire qu'est le Livre d'Exeter.

Peut-être faut-il expliquer par cet amour de la poésie l'intérêt que manifeste Leofric pour certains textes bibliques d'une qualité littéraire particulière, comme les prophètes et le Cantique des Cantiques.

Ce penchant pour la poésie explique que Leofric ait eu en sa possession un manuscrit comme le Livre d'Exeter. Les anthologies poétiques n'étaient pas communes dans les bibliothèques ecclésiastiques : la liste de Lapidge n'en mentionne aucune autre. La longueur de l'entrée consacrée au Livre d'Exeter et le peu d'économie de la formulation, qui décrit plutôt qu'elle ne nomme, trahissent une gêne de la part du rédacteur et indiquent qu'il ne s'agissait pas d'un ouvrage courant qu'une brève mention suffirait à identifier.

Philosophie

Les ouvrages philosophiques sont moins nombreux que les recueils de poésie : deux titres seulement, la *Consolatio* de Boèce (en anglais et en latin) et l'ouvrage de Porphyre.

Histoire

Un seul titre éventuellement, l'histoire du monde d'Orose – à moins que le *liber oserii* corresponde à un ouvrage patristique. L'*Historia Ecclesiastica* de Bède existait dans la bibliothèque de Leofric – le MS Cambridge Corpus Christi College 41 possède un ex-libris –, mais ne figure pas sur cette liste.

La liste de Leofric comprend 51 entrées pour un total de 60 livres, si l'on ne tient pas compte des cinq ouvrages déjà en place dans la bibliothèque, dont certains étaient hors d'usage et qui ont peut-être été mis au rebut.¹ Lloyd² fait remarquer que c'était là un chiffre élevé pour l'époque. En fait, si l'on compare cette liste avec d'autres listes de donations ou catalogues de bibliothèques de l'époque vieil-anglaise, on se rend compte que ce chiffre n'a rien d'exceptionnel. La liste de l'abbaye de Worcester est de 60 livres, celle de Peterborough de 65³. Le chiffre de 60 livres dans la liste de Leofric (pour 51 titres seulement, certains étant en plusieurs exemplaires) correspond à ce que l'on peut attendre d'une bibliothèque bien fournie. Le seul élément remarquable est que Leofric ait pu atteindre ce chiffre en partant de rien, pendant ses vingt-six années d'épiscopat : les catalogues des autres bibliothèques, au contraire,

¹ Le total des livres figurant sur la liste est de 65, et non 66 comme l'indiquent régulièrement les critiques. Ce chiffre erroné semble prendre en compte les 61 manuscrits apportés par Leofric selon Warren (*The Leofric Missal*, p. xxiv), auxquels sont ajoutés les cinq ouvrages existant déjà à Exeter. Mais le chiffre de 61 mentionné par Warren est dû à une erreur. En comptant comme quatre, comme il le fait, le « livre des quatre prophètes », il devrait arriver à un total de 63. Il a sans doute oublié de comptabiliser les deux évangélistes qui font partie de la liste d'objets précieux.

² « Leofric as Bibliophile ».

³ Lapidge, « Surviving Booklists ».

correspondent vraisemblablement à des collections amassées sur plusieurs générations. Peut-être y a-t-il dans cette liste un certain nombre de manuscrits apportés de Crediton et appartenant à la bibliothèque de la première Cathédrale, car c'est la pauvreté de la bibliothèque d'Exeter et non de celle de la Cathédrale elle-même que relève le rédacteur de la liste ; mais on peut imaginer qu'ils ne devaient pas être nombreux si la Cathédrale avait souffert des attaques de pirates. Conner¹ estime qu'un nombre relativement élevé de manuscrits de la seconde moitié du X^e siècle qui portent ou auraient pu porter l'inscription de Leofric se trouvaient déjà à Exeter lorsque le siège de l'évêché y a été transféré, et que cette inscription, apposée sur tous les livres au même moment, a la fonction d'une prise de possession. Cette réinterprétation de la notion de « don » paraît quelque peu forcée. Biggs², faisant appel au *Dictionary of Old English* de Toronto, démontre par ailleurs que le verbe *gedon* utilisé dans l'inscription ne peut pas avoir le sens que lui attribue Conner. Gameson³ suggère au contraire que l'état lamentable de la bibliothèque d'Exeter à l'arrivée de Leofric est dû au fait que les moines qui ont été expulsés pour laisser la place aux chanoines ont, en partant, emporté avec eux tous les ouvrages présentant quelque intérêt. Il fait remarquer que les manuscrits copiés dans le scriptorium de Leofric sont précisément les ouvrages de base nécessaires à une communauté de chanoines, ce qui démontre l'indigence de la bibliothèque⁴.

On trouvera une étude de l'activité du scriptorium d'Exeter dans l'article de Treharne, « Producing a Library in Late Anglo-Saxon England: Exeter, 1050-1072 » (2003), des détails sur l'histoire de la bibliothèque après Leofric dans les travaux d'Edmonds (« The Formation and Fortunes of Exeter Cathedral Library », 1899) et Erskine (« The Growth of Exeter Cathedral Library after Bishop Leofric's Time », 1972), et une vue plus générale de la question dans Gneuss, « Englands Bibliothek im Mittelalter und ihr Untergang » (1964), « Anglo-Saxon Libraries from the Conversion to the Benedictine Reform » (1986) et *Books and Libraries in Early England* (1996).

IV. Histoire du manuscrit avant son arrivée à Exeter

IV. 1. Un groupe de manuscrits provenant du même scriptorium ?

Le Livre d'Exeter a été copié plusieurs dizaines d'années avant que Leofric devienne évêque d'Exeter. Son écriture le rapproche de cinq manuscrits :

1. Lambeth Palace 149 : Bède (Commentaire sur l'Apocalypse) et saint Augustin (*De adulterinis coniugiis*). Ker le date de s. x¹, et il faisait sans doute partie de la donation de Leofric⁵.
2. Oxford, Bodléienne Bodley 319 : Isidore, *De Miraculis Christi*, maintenant connu sous le nom de *De Fide Catholica*⁶. Les deux derniers feuillets, c'est-à-dire l'ensemble du livre II, contiennent une glose interlinéaire en vieil-

¹ *Anglo-Saxon Exeter: A Tenth-Century Cultural History* (1990).

² « The Exeter Exeter Book? Some Linguistic Evidence » (1998).

³ « The Origin of the Exeter Book of Old English Poetry ».

⁴ « The Origin of the Exeter Book of Old English Poetry », p. 147.

⁵ La ressemblance d'écriture est signalée par Flower (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 85), suivant en cela une suggestion de Sisam.

⁶ La ressemblance d'écriture est signalée par Ker dans son compte-rendu du fac-similé du Livre d'Exeter, p. 230.

anglais. Ker le date s. x¹. Ce manuscrit faisait peut-être partie de la donation de Leofric¹.

3. Exeter Cathedral Library MS 3507 : Raban Maur, *De computo*, Isidore *De natura rerum*, et quelques œuvres mineures².
4. Oxford, Bodléienne Bodley 718 : Egbert, *Poenitentiale*, et Halitgar, *De vita sacerdotum*.
5. Paris BN MS lat. 943 : « Sherborne Pontifical ».

Selon Gameson³ le Livre d'Exeter, ainsi que les numéros 1 et probablement 2 de cette liste sont de la même main ; les trois autres sont dus à un second scribe, qui, à en croire Conner, serait également responsable de corrections dans le Lambeth Palace 149⁴.

IV.2. De quel scriptorium provient le Livre d'Exeter ?

Conner estime que le Livre d'Exeter a été copié à Exeter même. Pour défendre cette position, il lui faut réinterpréter les termes de la donation de Leofric et considérer qu'une partie des ouvrages qui y figurent se trouvaient déjà à Exeter lorsque le siège de l'évêché y a été transféré⁵. Il tire argument de la présence de reliques à Exeter pour en déduire l'existence ou du moins la possibilité d'un scriptorium actif⁶. Gameson démontre au contraire que certains des manuscrits de la liste ci-dessus ne sont pas originaires d'Exeter et que l'un d'eux même, le « Sherborne Pontifical », n'a jamais appartenu à Exeter. Il rattache le scribe des manuscrits 3, 4 et 5 au scriptorium de Cantorbéry, mais hésite à y associer les manuscrits 1 et 2 ainsi que le Livre d'Exeter, car les traits que ces deux groupes ont en commun se rencontrent dans d'autres manuscrits du sud-ouest de l'Angleterre. Glastonbury, ou peut-être Crediton, lui paraît l'origine la plus probable⁷.

Si le Livre d'Exeter ne porte aucune indication de provenance, l'un des manuscrits de la liste ci-dessus, le Lambeth Palace 149, sans doute dû au même scribe, possède un colophon rappelant sa donation par l'ealdorman Æthelward (*Æthluuardus dux*), *ad monasterium sce marie genitricis saluatoris nri* en 1018. Le texte imprimé par James et Jenkins⁸ est le suivant :

Hunc quoque uoluminem Æthluuardus dux gratia dei ad monasterium sancte marie genitricis saluatoris nostri condonauit. Quod est in loco qui dicitur Hoc autem donum factum est anno ab incarnatione redemptionis nostre m.xviii. Indi .i. Et factum est ergo post obitum regis eadmundi qod⁹.

¹ Gameson (« The Origin of the Exeter Book », 1996, p. 179) estime plus vraisemblable que ce manuscrit se trouvait à Salisbury vers 1100 et qu'il n'est arrivé à Exeter qu'après 1327.

² Ce manuscrit et les deux suivants sont signalés par Muir (« Watching the Exeter Book Scribe Copy Old English and Latin Texts », 1991).

³ Gameson, « The Origin of the Exeter Book », p. 163.

⁴ *Anglo-Saxon Exeter*, p. 44. Gameson (« The Origin of the Exeter Book », p. 164) met en doute cette attribution.

⁵ *Anglo-Saxon Exeter*.

⁶ « Exeter's Relics, Exeter's Books » (2000).

⁷ « The Origin of the Exeter Book ». J. Hill (« Anglo-Saxon Scholarship and Viking Raids: The Exeter Book Contextualised », 1998) rejette également l'attribution du Livre d'Exeter au scriptorium d'Exeter.

⁸ *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*, p. 238.

⁹ « Ce volume également a été donné par Æthelward, *dux* par la grâce de Dieu, à l'Eglise de Sainte Marie, mère de Notre Sauveur, qui se trouve en un lieu appelé... Ce don a été fait en l'an 1018 après l'Incarnation de Notre Sauveur, et après la mort du roi Edmond ».

Le colophon est d'une écriture de la fin du XI^e siècle – donc bien après le don –, le manuscrit lui-même datant du X^e siècle. Le mot *quoque* « aussi » implique que d'autres livres ont été donnés en même temps – pourquoi pas d'autres manuscrits écrits par le même scribe, pourquoi pas le Livre d'Exeter¹ ? Il paraît logique de supposer que des manuscrits issus d'un même scriptorium et parvenus à Exeter par l'intermédiaire de Leofric sont arrivés entre ses mains de la même manière, et que ce que l'on peut reconstituer de l'histoire de l'un d'entre eux éclairera celle des autres.

Flower suggère que le donateur du MS Lambeth Palace 149 était l'Æthelweard qui fut ealdorman de Wessex de 1016 à 1020, beau-fils d'Æthelmær dont le père, qui s'appelait lui aussi Æthelweard, joua un rôle dans la réforme monastique de la seconde moitié du X^e siècle et fut le protecteur d'Ælfric. Selon Flower le Lambeth 149, et le Livre d'Exeter également, ont été copiés pour le premier Æthelweard et offerts par le second au monastère mentionné dans le colophon. Le nom de ce monastère, qui avait été effacé sur le manuscrit, est maintenant entièrement invisible sous une tache de réactif, et l'on est réduit aux conjectures. Puisque ce livre est arrivé entre les mains de Leofric, on peut supposer qu'il a été donné à Exeter même, ou à Crediton où se trouvait antérieurement le siège de l'évêché. Rose-Troup² suggère que l'église dédiée à la Vierge était celle d'Exeter ; Flower³ préfère Crediton. Joyce Hill⁴ analyse les deux possibilités en étudiant la longueur du mot effacé, et la dédicace des églises en question. D'après les dimensions de la tache le nom devait avoir entre onze et quatorze lettres. Probablement latinisé, il pouvait être Crydtonensis ou Cridionensis (pour Crediton), Exonia, Exonica, Exoniensis ou Exencestria (pour Exeter). L'église de Crediton est dédiée à la Sainte Croix depuis le XIII^e siècle, mais à l'époque anglo-saxonne elle était sans doute consacrée à la Vierge Marie. La cathédrale d'Exeter, consacrée en 1133, est dédiée à saint Pierre, mais il y a aussi des indications d'une double dédicace à la Vierge et à saint Pierre et, dans des chartes non authentiques, à la Vierge seule. Hill conclut que s'il s'agissait d'Exeter les deux noms devraient apparaître, ou saint Pierre seulement, et que la dédicace favorise Crediton.

Un autre argument permet d'éliminer Exeter. D'après le colophon, c'est en 1018 que le manuscrit a été offert. S'il s'était agi d'Exeter, on aurait dû retrouver ce livre, et éventuellement les deux autres de la même écriture, dans la liste des manuscrits existant à Exeter avant l'arrivée de Leofric, qui, rappelons-le, consistait en cinq ouvrages liturgiques en plus ou moins bon état. Rose-Troup suggère que la liste ne donnait pas un inventaire complet de la bibliothèque du monastère mais seulement des livres liturgiques, et qu'elle ne tenait pas compte des calendriers, du discours sur les reliques, de l'Apocalypse de Bède, du pénitencier d'Egbert, qui selon elle se trouvaient à Exeter avant l'arrivée de Leofric⁵. Le rédacteur de la liste semble au contraire insister sur le fait que tous les ouvrages en latin servant à la lecture et à la réflexion privées ont été donnés par Leofric. L'hypothèse de Crediton, défendue par Flower et Hill, est donc la plus crédible – à moins qu'il ne s'agisse d'un monastère non associé à Leofric, duquel celui-ci aurait acquis le manuscrit.

¹ Cette hypothèse est suggérée par Flower (*The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 90).

² « The Ancient Monastery of St Mary & St Peter », pp. 206-207.

³ *The Exeter Book of Old English poetry*, p. 87.

⁴ « The Exeter Book and Lambeth Palace Library MS 149 : A Reconsideration » (1986), et « The Exeter Book and Lambeth Palace Library MS 149 : the Monasterium of Sancta Maria » (1988).

⁵ « The Ancient Monastery of St Mary & St Peter ».

Chapitre 2 : Description du manuscrit

I. Le manuscrit

I.1. Les premiers feuillets

Le Livre d'Exeter contient 131 feuillets de vélin, numérotés de 1 à 130 (le premier, laissé blanc, n'est pas compris dans la numérotation)¹.

Les premiers feuillets (1-7) ont été ajoutés au Livre d'Exeter en 1566. Ils contiennent des pièces d'archives écrites en anglais et en latin et datant des XI^e et XII^e siècles, qui faisaient autrefois partie du MS II.ii.11 de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge. On trouvera des détails sur ces textes dans les travaux de Förster (« Zum Exeter-Kodex », 1933, et « The Preliminary Matter of the Exeter Book », *The Exeter Book of Old English Poetry*), et l'article de Rose-Troup (« Exeter Manuscripts and Quittances of the 11th and 12th Centuries », 1937).

Le Livre d'Exeter proprement dit correspond aux feuillets 8-130.

I.2. Dimension des feuillets

La dimension moyenne des feuillets est de 31,5 sur 22 cm. L'écriture couvre une surface de 24 x 16 cm en moyenne. Il y a entre 21 et 23 lignes par page, en général 22. Excepté pour le cahier XII, le nombre de lignes par page est constant à l'intérieur d'un même cahier. Le *Christ II* occupe la fin du cahier I (23 lignes par page) et le début du cahier II (22 lignes). On trouvera une étude détaillée de la manière dont les lignes sont tracées dans Coveney, « The Ruling of the Exeter Book » (1958). Selon Coveney la même procédure est utilisée dans le MS Lambeth 149, dont Flower² signale qu'il est de la même écriture.

I.3. Le parchemin

Plusieurs qualités de parchemin sont utilisées. Il s'agit le plus souvent de parchemin de type insulaire, épais et rugueux, où côtés chair et poil sont de la même couleur. Par endroits est utilisé un parchemin de type continental, plus fin et plus lisse, le côté poil plus jaune et le côté chair plus blanc que dans le parchemin de type insulaire. Selon Conner il existe trois types de parchemin, chacun utilisé exclusivement dans l'un des trois livrets qu'il reconnaît dans le Livre d'Exeter³.

I.4. Un ou plusieurs scribes?

Il est généralement admis que le Livre d'Exeter a été copié par un seul scribe. Seul Flower⁴ estime que, malgré l'identité générale de la forme des lettres, la variation de qualité de l'écriture implique plusieurs scribes, mais il ne cherche pas à distinguer la part de chacun dans le travail commun. Schipper⁵ explique les variations de l'écriture

¹ La numérotation actuelle date de la fin du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e siècle (Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 62). Il en existe une autre de la fin du XVI^e siècle, en partie coupée par un relieur, et faite de manière si négligente que le même chiffre est plus d'une fois utilisé pour deux feuillets successifs (Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 63). Il n'en est tenu aucun compte de nos jours.

² *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 85.

³ « The Structure of the Exeter Book Codex (Exeter, Cathedral Library, MS 3501) », 1986.

⁴ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 83.

⁵ « Zum Codex Exoniensis » (1874).

par des différences dans la qualité du parchemin utilisé : les lettres sont plus grandes sur du parchemin lisse et plus petites sur du parchemin rugueux. Selon Conner¹, le manuscrit aurait été compilé en trois fois, et les différences remarquées correspondraient donc à l'évolution de l'écriture d'un même scribe. Nous reviendrons plus loin sur cette hypothèse.

I.5. L'écriture

D'après Flower², le fait que certaines lettres puissent prendre plusieurs formes – le y par exemple, a trois formes différentes –, indique que le manuscrit provient d'un scriptorium important possédant des manuscrits anciens. Par ailleurs le caractère individuel de l'écriture permettrait de supposer que le Livre d'Exeter a été copié loin des grands centres de production, quoique sous leur influence.

Deux autres manuscrits ont une écriture semblable : Lambeth Palace 149 (Bède, Commentaire sur l'Apocalypse ; saint Augustin, *De adulterinis coniugiis*)³, et Bodley 319 (Isidore, *De Miraculis Christi*)⁴. Ils proviennent certainement du même scriptorium et pourraient être dus au même scribe⁵.

I.6. Date du manuscrit

Les dates proposées pour le Livre d'Exeter vont de la seconde moitié du X^e siècle au début du XI^e.

Thorpe date le manuscrit du X^e siècle⁶. Schipper préfère le situer au début du XI^e siècle, donnant comme argument la rareté des formes archaïques de certaines lettres comme y, communes dans des manuscrits réellement anciens⁷. Keller⁸ le place, d'après la forme du a, à l'extrême fin du X^e siècle, un peu avant le livre de Verceil. Flower, comparant cette écriture avec celle de manuscrits plus anciens et plus récents, la date entre 970 et 990, et plutôt vers le début de cette période⁹. Ker situe le Livre d'Exeter dans la seconde moitié du X^e siècle (s.x²)¹⁰. Conner¹¹ estime qu'il n'a sans doute pas été écrit après 975.

¹ « The Structure of the Exeter Book Codex ».

² « The Script of the Exeter Book », *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 84-85.

³ Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 85.

⁴ Ker, compte-rendu du fac-similé du Livre d'Exeter (1933), p. 230.

⁵ Voir en particulier Gameson, « The Origin of the Exeter Book » (1996). Flower considère que le Lambeth 149, comme le Livre d'Exeter, a été écrit par plusieurs scribes, car il y constate des différences non pas dans la forme des lettres mais dans la qualité de l'écriture. Comme dans le cas du Livre d'Exeter, cette position paraît excessive, et les différences observées s'expliqueraient sans doute plus facilement par la qualité du parchemin, voire par le degré de fatigue du scribe.

⁶ *Codex Exoniensis* (1842), p. v.

⁷ « Zum Codex Exoniensis », p. 327.

⁸ *Angelsächsische Paläographie* (1906), p. 40.

⁹ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 89.

¹⁰ *Catalogue of Manuscripts Containing Anglo-Saxon* (1957). Les deux autres manuscrits de la même écriture sont datés par lui s.x.1 : le Livre d'Exeter serait donc un peu postérieur. Au contraire Conner (« The Structure of the Exeter Book Codex ») se fondant sur l'évolution de l'usage du scribe, place le Livre d'Exeter avant les deux autres.

¹¹ « The Structure of the Exeter Book Codex », p. 233.

I.7. Etat du manuscrit

Dommages affectant certaines pages

Le manque de soin avec lequel le Livre d'Exeter a été traité (taché, brûlé, tailladé...) témoigne du peu d'intérêt porté par les chanoines à la poésie vieil-anglaise lorsque, après la Conquête normande, elle est peu à peu devenue inintelligible.

Le Livre d'Exeter a été utilisé pendant un certain temps pour conserver des feuilles d'or glissées entre ses feuillets – et les coutures ont dû en souffrir. Des traces d'or se voient encore sur certaines pages. La liste en est donnée par Muir dans « A Preliminary Report on a New Edition of the *Exeter Book* » (1989).

La première page du manuscrit porte la trace d'un gobelet mouillé, et le liquide qu'il contenait s'est renversé sur cette page et les suivantes, ce qui rend certains passages du *Christ I* difficiles à déchiffrer. Le dommage ne s'étend pas jusqu'au *Christ II*. Cette trace a été laissée alors que le manuscrit avait déjà perdu sa reliure et son premier feuillet.

Des coups de couteau marquent le premier feuillet actuel, ce qui indique que le manuscrit a été utilisé comme planche à découper.

La fin du Livre d'Exeter (à partir du f. 117) porte des traces de brûlure de plus en plus importantes, comme si un morceau de braise était tombé sur le manuscrit : ceci provoque d'importantes lacunes dans le texte de certains poèmes, mais n'affecte pas celui que nous étudions.

En somme le *Christ II* a échappé au feu comme à l'eau, et ses feuillets sont en bon état. La seule atteinte à leur intégrité est un trou de ver, qui commence sur le premier feuillet du *Christ I* et se poursuit, en diminuant progressivement, jusqu'au premier feuillet du *Christ II*. Au recto le trou, visible dans le fac-similé sous forme d'une petite tache, se trouve sous le *d* de *acenned* (444), et au verso sur la boucle du *g* de *giefe* (478). Dans les deux cas il ne gêne en rien la lecture. De par sa position dans le manuscrit, le *Christ II* a été préservé de toute atteinte sérieuse.

Les accidents arrivés aux premiers et aux derniers feuillets impliquent que le manuscrit est resté un certain temps sans reliure, sans doute au cours de la période moyen-anglaise, quand le texte était devenu inintelligible et que le renouveau d'intérêt pour les textes vieil-anglais ne s'était pas encore produit. L'état du feuillet 8 du Livre d'Exeter montre qu'il a pendant un certain temps constitué la première page du manuscrit.

Cette vulnérabilité explique maintes lacunes dans le texte des poèmes – y compris dans le *Christ II* –, lacunes dues à la perte de certains feuillets.

Contenu des cahiers

Wanley¹, qui a le premier décrit le manuscrit, fait remarquer que le Livre d'Exeter méritait sans doute l'appellation de « grand livre » lorsqu'il était intact, mais que de nos jours, ayant perdu ses premiers et sans doute aussi ses derniers feuillets, il ne forme plus qu'un ouvrage d'épaisseur médiocre. Muir² suggère toutefois que l'expression « un grand livre » faisait peut-être référence au format et non au nombre de pages.

¹ *Antiquae litteraturae septentrionalis liber alter* (1705), p. 279.

² *The Exeter Anthology of Old English Poetry* (1994), p. 6.

A l'heure actuelle le Livre d'Exeter se compose de 17 cahiers contenant de 5 à 8 feuillets chacun. Des lacunes ont été progressivement découvertes dans le texte des poèmes, et il est maintenant admis qu'à l'origine les 16 premiers cahiers tout au moins contenaient 8 feuillets chacun. Il s'agit en général de quatre feuilles pliées en deux, mais parfois de trois feuilles doubles et deux simples (celles-ci un peu plus grandes qu'une demi-feuille double, le morceau supplémentaire étant replié et cousu avec les feuilles doubles). L'apparente difficulté qu'éprouve le scribe à se procurer des feuilles suffisamment grandes implique peut-être que l'on n'attachait pas une très grande importance à un manuscrit en langue vernaculaire.

La composition des différents cahiers est la suivante :

I. ff. 8-14 (*Christ I*, *Christ II* 440-490a).

Il manque le premier feuillet, qui contenait le début du *Christ I*, lequel commence au milieu d'une phrase¹. Le feuillet 8, maintenant le premier du poème, est en piteux état, et il n'est pas surprenant, étant donné la manière dont le manuscrit a été (mal)traité, que le feuillet précédent ait disparu. Le feuillet manquant devait contenir une soixantaine de vers. En se référant à la source, les antiennes de la période de l'Avent, Burlin suggère qu'il ne manque que trois ou quatre vers du premier chant, et que le reste du feuillet contenait les trois antiennes majeures non utilisées dans le reste du poème².

Manque-t-il un cahier entier avant ce premier feuillet? Étant donné l'état du début du manuscrit, cela n'aurait rien d'in vraisemblable. Mais si le feuillet manquant suffisait à contenir le début du *Christ I*, cela impliquerait que le Livre d'Exeter commençait par un autre poème maintenant perdu. Or, s'interroge Pope, quel texte pourrait figurer avant une série de poèmes sur le Christ³ ?

II. ff. 15-21 (*Christ II* 490b-fin, *Christ III* 867-951).

Ce cahier n'a que 7 feuillets. Il existe une lacune⁴ entre les f.15 et 16, c'est-à-dire entre les mots *frætsum* et *ealles* au vers 556 du *Christ II*. Des émendations ont été proposées par certains éditeurs pour résoudre les problèmes de sens et de scansion que pose le passage, avec la répétition de *waldend* dans deux vers successifs, et la longueur excessive de 556c (*frætsum ealles waldend*), mais elles n'abordent pas un problème important : on se trouve soudain au milieu d'un discours dont le début n'est pas indiqué. Jost⁵ reconstitue le contenu du feuillet manquant par comparaison avec la source utilisée par Cynewulf, un hymne de Bède. Un autre argument en faveur de la lacune est le fait que sur le feuillet 15^v tous les hémistiches sont séparés par des

¹ Cette lacune est signalée par Wanley (*Antiquae litteraturae septentrionalis liber alter*).

² Burlin, *The Old English Advent : A Typological Commentary* (1968), pp. 52-54.

³ « Palaeography and Poetry : Some Solved and Unsolved Problems of the Exeter Book » (1978). Cette position est peut-être trop absolue. Il est un sujet qui mériterait d'être traité avant celui-là, d'un point de vue chronologique sinon hiérarchique, c'est celui de la chute de l'homme qui a entraîné le sacrifice du Christ. Le groupement chronologique l'emporte sur la notion de hiérarchie dans le Junius 11, où le Christ n'apparaît qu'à la fin du manuscrit.

⁴ Signalée par Trautmann (« Berichtigungen, Erklärungen und Vermutungen zu Cynewulfs Werken », 1907), et par Jost (« Crist 558-585 », 1946). Les arguments de Jost sont repris et complétés par Pope (« The Lacuna in the Text of Cynewulf's *Ascension* [*Christ II*, 556b], 1969).

⁵ « Crist 558-585 ».

points et que cette ponctuation cesse soudain sur le feuillet 16^f, ce qui coïncide avec le changement de page. Il est probable que sur le feuillet manquant le scribe abandonnait l'emploi du point de manière progressive, comme il le fait dans d'autres parties du poème. Pope¹ s'attache à démontrer, par des arguments codicologiques, qu'il manque une feuille simple et que ce cahier avait à l'origine 8 feuillets comme les autres : trois feuilles doubles et deux feuilles simples, ces dernières placées respectivement en seconde et sixième positions dans le cahier.

III. ff. 22-29 (*Christ III* 952-1499).

8 feuillets, pas de lacune.

IV. ff. 30-37 (*Christ III* 1500-fin, *Guthlac A* 1-368).

8 feuillets, pas de lacune.

V. ff. 38-44 (*Guthlac A* 369-816, *Guthlac B* 817-833).

Le premier feuillet manque², et il y a une lacune dans le texte de *Guthlac A* entre les vers 368 et 369.

VI. ff. 45-52 (*Guthlac B* 833-fin).

8 feuillets, pas de lacune. Le cahier comprend trois feuilles doubles et deux feuilles simples (ff.47 et 51), ces dernières en troisième et septième positions.

VII. ff. 53-60 (*Azarias, Phénix* 1-349).

8 feuillets. Le haut du premier feuillet (f. 53^f) a été découpé : il manque un morceau de 7 cm de haut, c'est-à-dire quatre lignes d'écriture, soit six vers environ. Ceci entraîne une lacune de chaque côté du feuillet. Au verso il manque quelques vers dans le texte d'*Azarias*, après le vers 28. Au recto, le problème est plus difficile à résoudre. *Guthlac B* se termine au milieu d'une phrase au bas du f. 52^v (à la fin du cahier VI). *Azarias* commence au début du cahier VII, au-dessous du fragment découpé sur le f. 53^f, par l'hémistiche *him þa Azarias* où *þa* implique la poursuite d'un récit. Le début d'*Azarias* est marqué comme une nouvelle section, c'est-à-dire par une grande initiale, et non comme un nouveau poème, par une ligne entière de majuscules précédée d'une ligne blanche³. Förster envisage la possibilité que *Guthlac B* ait été terminé en quelques vers sur le morceau découpé et que le scribe n'ait copié qu'un extrait d'*Azarias*, qu'il n'aurait donc pas jugé nécessaire d'introduire comme un poème à part entière⁴ ; mais cette hypothèse est peu satisfaisante. D'une part il est peu probable que le compilateur se soit contenté de copier un extrait d'*Azarias*, dans une partie du manuscrit consacrée à des poèmes relativement longs ; d'autre part il

¹ « The Lacuna in the Text of Cynewulf's *Ascension* ».

² La lacune est signalée par Thorpe, *Codex Exoniensis*, p. 124.

³ La trace de quelques lettres au-dessus de la première ligne montre qu'il n'y avait pas de ligne blanche au-dessus du début que nous avons, comme il y en a normalement entre deux poèmes (Ker, *Compte-rendu du fac-similé*). Ces quelques lettres (un g, une autre lettre, et une lettre avec queue) ne correspondent pas au vers qui précède immédiatement ce passage dans *Daniel* ; mais dans ce dernier poème le chant est une interpolation, et les ressemblances entre *Azarias* et *Daniel* n'impliquent pas que le début était identique (Pope, « *Palaeography and Poetry* », 1978, p. 37).

⁴ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 58.

aurait tout au moins séparé ce poème du précédent d'une manière ou d'une autre. Farrell¹ suggère que le poète ou le compilateur a ajouté *Azarias* comme conclusion à *Guthlac*, puisqu'*Azarias* est un chant de louanges. Pope² rejette cette suggestion en faisant remarquer que ce poème se réfère trop spécifiquement à une situation donnée pour pouvoir être utilisé de cette manière.

La seconde hypothèse suggérée par Förster³, la perte d'un cahier entier, paraît s'imposer. Un autre argument en faveur de la perte d'un ou même deux cahiers est le changement brutal et inexplicable qui s'opère, entre les cahiers VI et VII, dans les habitudes du scribe en ce qui concerne la ligature du *s* avec certaines lettres. Il est probable que ce changement se faisait en réalité de manière progressive au cours du ou des cahiers qui manquent⁴. Que renfermait ce cahier ? Selon Förster, la fin de *Guthlac B*, le début d'*Azarias*, et un autre poème. Pope⁵, calculant l'étendue des lacunes de *Guthlac B* et d'*Azarias*, arrive à une conclusion différente. En comparant *Guthlac B* avec sa source, la vie latine de Guthlac écrite par Félix, il estime que la partie manquante devait faire au moins 50 à 100 vers, peut-être 200 ou 300. Le début d'*Azarias* ferait peut-être 300 vers, ce qui lui donnerait une longueur de 500 vers, à peu près celle du *Christ I* et du *Christ II*. Le cahier manquant (500 à 550 vers) contiendrait donc uniquement la fin de *Guthlac B* et le début d'*Azarias* : étant donné la longueur des poèmes dans cette partie du manuscrit, il ne pouvait pas en contenir un troisième. On peut alors se demander pourquoi, si comme le suggère Pope le cahier manquant a été découpé, on choisirait d'ôter du manuscrit un cahier qui ne contiendrait que la fin d'un poème et le début d'un autre, c'est-à-dire aucune œuvre entière. La démarche se comprendrait, en revanche, si l'on imagine qu'il manque deux cahiers, dont l'un contiendrait la fin de *Guthlac* et le début d'un autre poème, et l'autre la fin de ce poème et le début d'*Azarias* : le responsable de la lacune, s'intéressant à ce poème inconnu, aurait découpé les deux cahiers qui le concernaient.

VIII. ff. 61-68 (*Phénix* 350-fin, *Juliana* 1-223).

8 feuillets, pas de lacune.

IX. ff. 69-74 (*Juliana* 223-627).

Deux feuillets manquent (entre les ff. 69 et 70, et entre les ff. 73 et 74), correspondant à deux lacunes dans le texte de *Juliana* (après les vers 288 et 558)⁶. Une feuille double a été perdue, dont les deux feuillets étaient placés en seconde et septième positions.

X. ff. 75-82 (*Juliana* 627-fin, *Wanderer, Gifts of Men, Precepts, Seafarer* 1-102).

8 feuillets, pas de lacune.

Thorpe⁷ suggère la perte d'un feuillet entre les vers 102 et 103 du *Seafarer*, de sorte que la fin apparente du *Seafarer* serait la conclusion d'un autre poème. Comme

¹ « Some Remarks on the Exeter Book *Azarias* » (1972) et *Daniel and Azarias* (1974), pp. 39-40.

² « Palaeography and Poetry », p. 37.

³ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 58.

⁴ Nous étudierons plus loin cette question lorsque nous analyserons la théorie de Conner sur la structure du Livre d'Exeter.

⁵ « Palaeography and Poetry », pp. 35-42.

⁶ Thorpe, *Codex Exoniensis*, pp. 259 et 276.

⁷ *Codex Exoniensis*, p. 312.

le f. 102 est le dernier feuillet d'un cahier complet et que le suivant est complet lui aussi, cela impliquerait la perte d'un cahier entier. Pope¹ envisage cette hypothèse pour la rejeter.

XI. ff. 83-90 (*Seafarer* 103-fin, *Vainglory*, *Widsith*, *Fortunes of Men*, *Maxims I* 1-114).

8 feuillets, pas de lacune.

XII. ff. 91-97 (*Maxims I* 114-fin, *Order of the World*, *Rhyming Poem*, *Panther*, *Whale*, *Partridge* 1-2).

Il manque le dernier feuillet du cahier XII, c'est-à-dire qu'il y a une lacune dans le texte de *Partridge* après le vers 2². Le feuillet qui manque suffirait à compléter le poème de manière à lui donner la même longueur qu'aux deux autres.

Le texte qui se termine en haut du f. 98¹, après une lacune, est-il la conclusion de *Partridge*, ou d'un autre poème? Déjà Thorpe, signalant la perte d'un feuillet à cet endroit, indique que la seconde partie pourrait être la fin d'un autre poème³. Selon Conner⁴ la fin de *Partridge* correspond en fait à un poème de toute autre nature qui ne faisait pas partie du Bestiaire. D'après sa théorie, entre ces deux fragments de poèmes se placerait une coupure beaucoup plus nette que la perte d'un feuillet ou même d'un cahier : il s'agirait de deux livrets différents, et les poèmes en question n'auraient donc aucun rapport entre eux. Quoi que l'on pense de cette division du Livre d'Exeter, la suggestion de Conner en ce qui concerne *Partridge* est intéressante. En effet la fin de ce texte (rebaptisé par lui *Homiletic Fragment III*, titre adopté par Muir dans son édition), ne fait référence ni à la perdrix ni à aucun autre animal, et semble être un texte de toute autre nature. Au contraire Biggs⁵ estime qu'il s'agit bien du même poème, mais que le poète a modifié la conclusion pour y introduire des motifs eschatologiques en rapport avec la signification traditionnelle de la perdrix, et Marchand⁶ rapproche ce passage des *Apocryphes d'Ezechiel*, texte qui pourrait servir de conclusion à n'importe quel chapitre du *Physiologus*.

Plusieurs critiques ont suggéré qu'il pourrait manquer à cet endroit non pas un simple feuillet mais un cahier entier qui aurait contenu les autres animaux du Bestiaire⁷. Frank⁸ estime au contraire que les trois animaux traités résument l'ensemble du Bestiaire et que le Livre d'Exeter n'en contenait pas davantage ; sa conclusion est adoptée par Pope⁹ et Barnaud¹⁰. Mais la notion de choix semble être étrangère aux préoccupations du compilateur. Le Livre d'Exeter contient une

¹ « Palaeography and Poetry », pp. 32-34.

² Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 58-59.

³ *Codex Exoniensis*, p. 365.

⁴ « The Structure of the Exeter Book Codex (Exeter, Cathedral Library, MS 3501) », 1986.

⁵ « The Eschatological Conclusion of the Old English *Physiologus* » (1989).

⁶ « The *Partridge*? An Old English Multiloque » (1991).

⁷ Ebert, « Der angelsächsische *Physiologus* » (1883). Sokoll (« Zum altenglischen *Physiologus* », 1897) suggère que la fin de *Partridge* s'applique en fait au dernier animal du Bestiaire, qui serait le charadrius.

⁸ *Die Physiologus-Literatur des englischen Mittelalters und die Tradition*, 1971.

⁹ « Palaeography and Poetry », pp. 34-35.

¹⁰ « Quelques problèmes relatifs au *Physiologus* vieil-anglais » (2006).

importante collection d'énigmes, et non un choix représentatif – le compilateur va jusqu'à utiliser deux fois la même. Comment envisager dans ce cas que, si le compilateur avait à sa disposition un Bestiaire complet, il ne l'ait pas fait copier en entier ? Ce serait par ailleurs une coïncidence, possible bien entendu, mais remarquable, que la sélection s'arrête précisément à l'endroit où se trouve une lacune du manuscrit.

XIII. ff.98-105 (*Partridge 3-fin, Soul & Body II, Deor, Wulf & Eadwacer*, Enigmes 1-20).

8 feuillets, pas de lacune.

XIV. ff.106-111 (Enigmes 21-40).

Il manque deux feuillets, le premier et le dernier du cahier (avant le f. 106 et après le f. 111)¹, c'est-à-dire que la feuille extérieure est perdue. Le premier feuillet contenait la fin de l'énigme 20, ainsi que d'autres énigmes ; le dernier feuillet contenait la fin de l'énigme 40, et d'autres énigmes.

XV. ff. 112-118 (Enigmes 41-59, *Wife's Lament, Judgment Day I, Resignation A 1-69*).

Ce cahier n'a que 7 feuillets. Les troisième et septième feuillets sont des feuilles simples (f. 114 et 118), tandis que le premier feuillet (f. 112) est ce qui reste d'une feuille double dont la contrepartie a été perdue. Bliss & Frantzen² démontrent que *Resignation (A Prayer)* est en réalité composé de deux fragments appartenant à des poèmes très différents : le premier une prière, le second un monologue faisant référence à une situation précise.

XVI. ff.119-125 (*Resignation B 70-fin, Descent into Hell, Alms-Giving, Pharaoh, Lord's Prayer, Homiletic Fragment II*, Enigme 30b, Enigme 60, *Husband's Message, Ruin*, Enigmes 61-69, Enigme 70 vers 1-4).

Ce cahier n'a que 7 feuillets. Trois sont isolés, les ff. 119, 120 et 124 ; les deux derniers étaient des feuilles simples, mais il manque la contrepartie du f. 119, c'est-à-dire le dernier feuillet du cahier. Pope³ démontre que l'énigme 70 comprend en fait deux fragments indépendants et que le feuillet manquant contenait, avec la fin de l'énigme 70A, plusieurs autres énigmes et le début de l'énigme 70B.

XVII. ff.126-130 (Enigmes 70B-95).

Ce cahier comprend 5 feuillets, isolés et collés ensemble. Selon Förster les ff. 127 et 130 d'une part, 128 et 129 d'autre part, devaient à l'origine former des feuilles doubles. Il estime que le feuillet 126 était une feuille simple, et qu'il ne manque rien⁴. Selon Pope au contraire⁵ il manque un dernier feuillet qui serait la contrepartie du

¹ Thorpe, *Codex Exoniensis*, pp. 402 et 428.

² « The Integrity of *Resignation* » (1976).

³ « An Unsuspected Lacuna in the Exeter Book : Divorce Proceedings for an Ill-Matched Couple in the Old English Riddles » (1974).

⁴ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 59.

⁵ « Palaeography and Poetry », pp. 29-30.

f. 126 ; ce sixième feuillet pouvait d'ailleurs être blanc. Il manque peut-être aussi une autre feuille (extérieure), car puisque le dernier feuillet du cahier précédent a disparu, ce qui introduit une lacune, il est impossible de savoir si le premier feuillet de celui-ci n'est pas également absent. La dernière énigme se termine par un signe de fin de poème, mais rien n'indique que le livre est achevé¹. Ce cahier avait peut-être à l'origine huit feuillets comme les autres. Peut-être aussi en avait-il moins, puisque c'est le dernier².

Il n'est pas impossible, par ailleurs, que le cahier XVII n'ait pas été le dernier du manuscrit, et qu'il en manque un ou plusieurs contenant des poèmes variés desquels nous ne pouvons rien savoir. En effet ce cahier a souffert plus que les autres, puisque tous ses feuillets (au départ des feuilles doubles) ont été séparés les uns des autres et ont dû être collés : ceci est dû à sa position à la fin du manuscrit, qui le rend plus vulnérable. On peut imaginer qu'un cahier situé après celui-ci ait, lui, entièrement disparu si le manuscrit, maltraité comme il l'était visiblement, avait commencé à se désagréger. Muir suggère que le compilateur avait ajouté le second groupe d'énigmes pour atteindre la centaine, ce qui impliquerait la perte d'un ou plusieurs cahiers après le cahier XVI³.

Il manque donc au total dix feuillets dans les seize premiers cahiers, qui en avaient chacun huit à l'origine, et entre un et trois dans le dernier. Il manque également au moins un cahier, peut-être deux, entre *Guthlac* et *Azarias*, et, estimons-nous, un cahier entre les cahiers XII et XIII, après le troisième poème du Bestiaire ; éventuellement (mais peu probablement) un autre au début, et peut-être un ou plusieurs à la fin. On aboutit ainsi à un chiffre probable de 150 à 160 feuillets au moins pour le manuscrit, et peut-être davantage.

La manière dont ont été perdus les feuillets manquants s'explique par les conditions de conservation du Livre d'Exeter. Dans un autre manuscrit poétique vieil-anglais, le Junius 11, la plupart des feuillets disparus ont été découpés pour les illustrations qu'ils contenaient, ou pour récupérer le parchemin dans les endroits laissés blancs pour des illustrations et non utilisés ; à part ces lacunes, le manuscrit est en excellent état. Ici, rien de tel. Les pertes, à part d'éventuels cahiers découpés pour les poèmes qu'ils contenaient, sont dues à l'usure du dos des feuillets lorsque le manuscrit s'est trouvé sans reliure⁴ : en somme, elles révèlent un manque de soin à une époque où ces textes ne présentaient pas d'intérêt.

II. Trois livrets ?

Nous avons jusqu'ici considéré le Livre d'Exeter comme formant un tout dont la compilation, même si elle s'est effectuée sur un certain laps de temps, avait pour but

¹ Wanley (*Antiquae literaturae septentrionalis liber alter*) suggère déjà qu'il manque sans doute la fin du manuscrit. Au contraire Förster (*The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 59-60) rejette cette supposition en estimant que rien dans le manuscrit ne la confirme.

² Ou peut-être, pour la même raison, en avait-il plus. L'état d'usure de ce dernier cahier est tel qu'il a très bien pu subir des pertes importantes.

³ *The Exeter Anthology of Old English Poetry*, pp. 12-13.

⁴ C'est souvent le premier ou le dernier feuillet du cahier qui est perdu, voire les deux ; et dans le dernier cahier, le plus exposé, les feuilles doubles se sont séparées en deux.

de produire un manuscrit unique. Or selon Conner¹, le Livre d'Exeter serait formé par la réunion de trois livrets² dont le contenu se répartirait de la manière suivante :

- I. 8^r-52^v : Christ I, Christ II, Christ III, Guthlac A, Guthlac B.
- II. 53^r-97^v : Azarias, Phénix, Juliana, Wanderer, Gifts of Men, Precepts, Seafarer, Vainglory, Widsith, Fortunes of Men, Maxims I, Order of the World, Rhyming Poem, Panther, Whale, Partridge (1-2a).
- III. 98^r-130^v : Homiletic fragment III (= Partridge 3-16), Soul & Body II, Deor, Wulf & Eadwacer, Enigmes 1-59, Wife's Lament, Judgment Day I, Resignation A, Resignation B, Descent into Hell, Almsgiving, Pharaoh, Lord's Prayer I, Homiletic Fragment II, Enigme 30b, Enigme 60, Husband's Message, Ruin, Enigmes 61-95.

Cette hypothèse force à considérer d'un autre œil les problèmes que posent les lacunes de *Guthlac B* et *Azarias* (passage du premier au second livret) et de *Partridge* (passage du second au troisième livret), c'est-à-dire les deux endroits du manuscrit où la perte d'un cahier entier (ou davantage) semble vraisemblable. Elle implique que ces pertes auraient été subies par les livrets avant qu'ils soient reliés en un seul codex – mais aurait-on relié des livrets lacunaires pour former un « grand livre de poésie » ?

Les différents arguments avancés par Conner concernent :

1. L'état de la première page des livrets, plus sale que les autres³. Selon Conner l'ensemble du premier cahier de son hypothétique second livret, et plus particulièrement le f. 53^r, est plus bruni que le cahier qui précède ; par ailleurs le sommet du f. 54^r correspondant au fragment découpé sur le feuillet précédent (f. 53) est sali de la même manière que 53^r, ce qui implique que la mutilation a eu lieu avant que le livret soit relié avec les autres. Muir⁴ estime que cette coloration s'explique de façon naturelle par la découpe existant dans la page précédente. En réalité le haut du f. 54^r est à peine plus brun que le bas du même feuillet, et nettement moins que le f. 53^r. Le brunissement du f. 53^r s'est donc produit avant la mutilation et non après. En ce qui concerne le troisième livret, le parchemin de la première page (f. 98^r) n'est pas sali, mais Conner considère que puisque les premiers vers de cette page représentent la fin d'un poème dont le début est perdu (*Partridge* 3-16, rebaptisé par lui *Homiletic Fragment III*), la première page, qui contenait le début de ce poème et qui était salie, a disparu. En fait, comme le cahier XIII est complet, cela impliquerait la perte d'un cahier entier avant le début de ce troisième livret.

2. Le type de parchemin utilisé. Dans l'ensemble du manuscrit, le scribe emploie tout à tour du parchemin souple ou épais. Le parchemin épais est identique dans l'ensemble du codex, ou du moins présente des différences si minimes que Conner hésite à en tenir compte ; mais le type de parchemin souple utilisé varie en fonction du livret. On trouve neuf feuillets de parchemin souple bien préparé dans les cahiers II à V (premier livret) ; l'ensemble du cahier XI (deuxième livret) est écrit sur un parchemin souple de qualité un peu inférieure ; et enfin les cahiers XIII et XV

¹ « The Structure of the Exeter Book Codex », *Anglo-Saxon Exeter*, ch. 5.

² Sur la notion de livret voir Robinson, « Self-Contained Units in Composite Manuscripts of the Anglo-Saxon Period » (1978) et « The 'Booklet' : a Self-Contained Unit in Composite Manuscripts » (1980).

³ Conner signale toutefois que dans d'autres cas, par exemple pour *Widsith*, une première page salie indique simplement que le livre était exposé ouvert à cette page.

⁴ *The Exeter Anthology of Old English Poetry*, p. 8.

contiennent un parchemin souple de mauvaise qualité. Mais ceci signifie peut-être simplement que, le meilleur parchemin ayant été utilisé d'abord, on a pris ensuite ce qui restait.

3. Les lignes destinées à guider l'écriture. Elles étaient tracées sur plusieurs feuillets à la fois, et lorsque le parchemin était épais il était nécessaire de recommencer sur certains feuillets. Pour ce second tracé le cahier était tantôt ouvert, tantôt plié, et cette disposition varie suivant les livrets.

4. La qualité des initiales décorées. Celles du premier cahier seraient tracées d'un trait plus sûr. Selon Conner l'unique \mathfrak{D} du premier livret (f. 51^v) est bien dessiné, les nombreux exemplaires du second livret et l'exemplaire unique du troisième sont plus maladroits, et souvent penchés vers la gauche. Il en conclut que le scribe, qui copiait le plus souvent des textes latins, n'avait pas l'habitude de cette lettre, et qu'il s'est amélioré avec la pratique, le premier cahier ayant été écrit en dernier. Il est difficile de tirer des conclusions absolues d'une comparaison opposant les différents \mathfrak{D} des deux derniers livrets à un seul spécimen dans le premier. D'ailleurs on trouve un \mathfrak{d} maladroit au f. 20^v, pourtant dans le premier livret, et un S penché vers la gauche au f. 22^r, bien qu'il s'agisse d'une lettre existant en latin.

5. Les initiales des énigmes 62, 64, 65, 66 ont des traces de peinture rouge (comme dans le Lambeth 149), ce qui sépare ce livret des autres – mais qui isole bien plus encore ces quelques poèmes à l'intérieur de leur livret, et ne saurait apporter aucune justification à une coupure que Conner situe trois cahiers plus haut.

6. La présence ou l'absence de dessins à la pointe sèche. De leur absence dans le premier livret par rapport à leur grand nombre dans le second, et de la position renversée de l'unique dessin du troisième livret, Conner tire des conclusions visant à souligner les différences entre ces livrets. Muir¹ réduit à néant cet argument en découvrant des traces de dessins sur deux feuillets du premier livret, f. 24^v et 47^v.

7. Plus utilisables peut-être sont les arguments tirés de la variation de l'écriture. L'étude des ligatures de *s* avec *t*, *p* et *w*, présentée par Conner sous forme de tableau, montre une coupure brusque entre le cahier 6 (16:38, 15:16, 4:5) et 7 (1:70, 0:38, 0:8)². La coupure entre les livrets 2 et 3 est beaucoup moins marquée. Conner conclut que le premier livret a été écrit en dernier, et que le scribe, qui faisait d'abord toujours la ligature (dans les livrets 2 et 3), abandonne peu à peu cette pratique et ne la fait plus qu'une fois sur deux environ dans le livret 1 ; dans le Lambeth 149 et le Bodley 319 il n'y a pratiquement pas de ligatures, d'où Conner tire la conclusion que ces manuscrits seraient plus récents que le Livre d'Exeter. Mais l'explication la plus vraisemblable nous paraît être la perte d'un ou deux cahiers entre les ff. 52^v (fin de *Guthlac B*) et 53^r (début d'*Azarias*). Au cours de ces cahiers hypothétiques, le scribe avait sans doute commencé à faire la ligature de manière plus systématique. Dans ce cas l'évolution de sa pratique serait l'inverse de ce que suggère Conner, et le Lambeth 149 et le Bodley 319, s'ils sont de la même main, représenteraient une étape antérieure. Ceci coïnciderait avec la datation proposée par Ker³ : s. x¹ pour ces deux manuscrits, s. x² pour le Livre d'Exeter.

¹ « A Preliminary Report on a New Edition of the *Exeter Book* » (1989), pp. 277-278.

² Ces chiffres correspondent aux cas de ligature de *s* avec *t*, *p*, *w*, dans cet ordre. Le premier chiffre indique le nombre de fois où la ligature n'est pas faite, le second le nombre de fois où elle est faite.

³ *Catalogue of Manuscripts Containing Anglo-Saxon*.

8. La forme du *y*, qui a trois variantes possibles, dont la répartition, selon Conner, varie suivant les livrets. Les chiffres de Conner mettent surtout en relief l'originalité des deux premiers cahiers du second livret, par rapport au premier livret sans doute, mais aussi aux autres cahiers du même livret : une soudaine préférence pour le *y* en forme de F dans les cahiers VII et VIII, et puis la nette régression au profit d'une forme plus moderne. Là encore, le changement était peut-être plus progressif dans les cahiers disparus entre les « livrets » 1 et 2. Si l'on ne tient pas compte des cahiers VII et VIII, les pourcentages de ces deux types de *y* sont tout à fait comparables dans les trois livrets. Par ailleurs la variation que Conner souligne dans le pourcentage de *y* droits, 7.5% dans le second livret contre 11-12% dans les deux autres, masque d'une part une évolution à l'intérieur d'un même livret (le dernier cahier du livret 1 déjà n'a plus que 7.5% de ce type de *y*), et d'autre part d'importantes disparités dans le livret 3 (les proportions oscillent entre 7% et 19%), ce qui rend la comparaison entre livrets peu significative.

9. Conner ajoute comme argument supplémentaire des remarques sur l'unité de contenu des trois livrets¹. L'unité du premier livret – ou du début du manuscrit, selon l'interprétation traditionnelle – ne fait pas de doute : il s'agit de longs poèmes à sujet religieux, qui, comme nous le verrons plus loin, sont reliés entre eux par des transitions. Conner voit dans le second livret un « petit livre de poèmes sur différents sujets », un Livre d'Exeter en miniature. Il remarque comme élément unifiant dans le troisième, outre la collection d'énigmes, le fait qu'on y trouve des poèmes qui figurent dans d'autres recueils, ce qui implique une histoire différente ; il cite ainsi *Soul & Body II*, *Judgment Day I*, *Lord's Prayer I* (oubliant qu'*Azarias*, poème du second livret, se retrouve dans le *Daniel* du Junius 11). Mais si les deux *Soul & Body* sont indéniablement un même poème, les ressemblances entre les trois *Lord's Prayer* versifiées sont minimes, malgré l'identité de la donnée de base, et les deux *Judgment Day* n'ont rien de commun que le titre.

III. Ajouts présents dans le manuscrit

III.1. Corrections

Un relevé systématique des corrections du Livre d'Exeter a été établi par Muir². Certaines de ces corrections s'expliquent par la confusion de lettres de forme proche, d'autres par le désir d'uniformiser l'orthographe de certains mots, d'autres enfin correspondent au rétablissement de désinences affaiblies. Certaines ont été faites par le scribe lui-même au fur et à mesure, d'autres plus tard, par le scribe ou par un correcteur. Muir conclut de cette étude que, contrairement à ce qui a été parfois affirmé, le scribe ne copiait pas mécaniquement. Néanmoins, malgré le grand nombre de corrections apportées par le scribe, il reste bien des erreurs.

Nous rassemblons ci-dessous les diverses corrections existant dans le *Christ II*, en les classant suivant le type d'erreur. Notre travail s'appuie sur celui de Muir, mais dans un petit nombre de cas nous nous écartons de sa lecture.

¹ Cet argument n'est pas repris dans *Anglo-Saxon Exeter* (1990).

² *The Exeter Anthology of Old English Poetry*.

Lettre grattée non reconnaissable

Quelquefois il n'est pas possible de reconstituer la forme d'origine. Tout ce que l'on peut dire est qu'une lettre a été grattée. Cela se produit aux vers suivants : 453 (*hwæpre*), 486 (*feogað*), 519 (*byrg*), 662 (*snytrru*), 796 (*fore*), 804 (*scæcen*), 858 (*hrycg*). Généralement, néanmoins, il est possible de reconnaître la lettre effacée ou modifiée.

Confusion de lettres semblables

Souvent l'erreur est due à la confusion de lettres semblables. Le scribe utilise <d> pour <ð> (494, *corðre* ; 574, *lædeð* ; 846, *laðum*) ou au contraire <ð> pour <d> (482, *wid* ; 518, *gehlidu*). La forme des deux lettres est légèrement différente, indépendamment du fait que le <ð> est barré : la hampe du <d> est presque horizontale, tandis que celle du <ð> est oblique. L'erreur n'est pas corrigée aux vers 539 (*hreder* pour *hreðer*), 698 (*lixed* pour *lixedð*), 710 (*blæð* pour *blæd*), 790 (*dy* pour *ðy*), 830 (*bade* pour *baðe*). Les confusions sont si nombreuses que l'on est fondé à se demander si la prononciation des deux sons était réellement bien distincte.

On trouve de même une confusion entre <ɿ> et <ð> en fin de mot aux vers 590 (*wunat* pour *wunað*, non corrigé), et 682 (*bryttat* pour *bryttað*, corrigé).

Le scribe a également des difficultés avec <w> et <ƿ>, qui se distinguent essentiellement par le fait que la queue est prolongée vers le haut pour le <ƿ>. Il écrit <ƿ> pour <w> (763, *wroht-bora*, peut-être sous l'influence du mot *þonne* qui précède immédiatement), et <w> pour <ƿ> (617, *fæhƿa*).

Le <r>, le <f> et le <s> posent aussi des problèmes. Par rapport au <s>, le <r> prolonge le trait horizontal vers le bas, tandis que le <f> a un trait horizontal de plus. Le <f> et le <r> ne sont pas confondus par le scribe, mais le <s> l'est tantôt avec <f>, tantôt avec <r>. On trouve <r> pour <s> (475, *gefysed*), <f> pour <s> (756, *sculon* ; 571, *gesecan*¹), et <s> pour <f> (491, *lyste*, non corrigé).

Les similarités entre le <w> et le <s> sont moins marquées – dans le <w> la barre horizontale du <s> se prolonge vers le bas et se ferme en une boucle. La confusion de <w> et <s> dans *sped* (673), plutôt qu'à la ressemblance des deux lettres, est peut-être due à l'influence du mot *wiges* qui précède immédiatement.

Dans deux cas le scribe confond <n> et <h>, qui se différencient par la hampe que possède le <h>. Il écrit <n> pour <h> au vers 511 (*on hwearfte*), et <h> pour <n> au vers 523 (*eorðan*). Dans le premier cas l'influence du <n> qui précède immédiatement le <h> paraît probable ; dans le second cas on pourrait envisager celle du mot précédent, *peah*, qui se termine par un <h>.

Ces erreurs impliquent que, dans ces mots tout au moins, le scribe copiait lettre par lettre sans chercher à comprendre le sens de ce qu'il écrivait.

Erreurs dues à l'anticipation

D'autres erreurs sont dues à l'anticipation de la lettre qui suit. Cela se produit aux vers 742 (*burg*, <u> pour), 766 (*fær-scyte*, où le <r> a été ajouté), 831 (*wraþlic*, <l> pour <þ>), 835 (*cwaniendra*, où le <i> a été ajouté), 835 (*cirm*, <m> pour <r>)²,

¹ Muir croit voir un <r> dans la lettre transformée en <s>, nous y lisons plutôt un <f>.

² Selon Muir la lettre sur laquelle le <r> a été écrite est un <n>, mais on distingue clairement un troisième jambage réutilisé pour faire le premier jambage du <m>.

et peut-être 657 (*hiw*, où le <i> est écrit sur une lettre possédant une queue, qui pourrait être un <w>). Le scribe saute deux lettres aux vers 580 (*genom*, <m> pour <n>), et peut-être 545 (*gehylde*, où le <h> a deux hampes, la seconde pouvant être due à l'influence du <l> qui suit) et 560 (*unryhte*, où le <r> résulte de la transformation d'une lettre haute, qui pourrait être un <h>). Au vers 531 (*hremig*, d'abord écrit *hregmig*), la graphie aberrante est peut-être due à l'influence du <g> final. Au vers 564, *neahtan* pour *ne meahtan* est dû au fait que les deux premières voyelles des deux mots sont identiques. Au vers 731 *werena* pour *warena* (non corrigé) montre l'influence de la seconde voyelle sur la première.

Dans les deux cas présentés ci-dessous, l'influence est exercée par une lettre du mot suivant : *worulda*, dans *woruld worulda wuldor* (778), où le <o> de *worulda* est écrit sur une autre lettre, peut-être un <u>, plus sans doute à cause du mot suivant (*wuldor*) que de la voyelle suivante ; et *mid* (517), où le <m> est écrit sur une lettre avec hampe, peut-être le <þ> qui commence le mot suivant, *hyslice*. Deux fois le scribe saute un mot sans s'en rendre compte : *wæs* au vers 619, et sans doute *to* dans le dernier vers.

Ce type d'erreur, au contraire de celles envisagées plus haut, suppose que le scribe lisait l'ensemble du mot, voire un groupe de plusieurs mots, avant de le copier.

Un mot pour un autre

Dans un certain nombre de cas l'erreur entraîne l'utilisation d'un mot pour un autre. Cela se produit aux vers 777 (*si*, d'abord écrit *se*), 709 (*feodan*, où une lettre effacée après le <o> suggère une confusion avec une forme de *feond*), 757 (*sellran*, d'abord écrit *sellan*). On trouve une erreur de ce type, non corrigée, au vers 762 (*englum* pour *eglum*).

Parfois la confusion se produit au niveau de la désinence. Au vers 673 le scribe avait écrit *sum* pour *sumum*, car la plupart des *sum* du passage sont au nominatif. Au vers 848 une lettre est effacée après le mot *gæstes* : peut-être un <t>, qui impliquerait une confusion avec la terminaison verbale *-est*?

Normalisation de désinences

Les corrections étudiées ci-dessus sont celles d'erreurs courantes dans toute transcription. Mais un certain nombre d'autres, sur lesquelles Muir attire particulièrement l'attention, impliquent une normalisation.

La normalisation se produit en particulier au niveau des désinences. Les voyelles désinentielles et les nasales finales commencent à s'affaiblir dès la période vieil-anglaise¹, mais ces changements ne sont normalement pas transcrits dans la graphie. Néanmoins de fréquentes confusions entre désinences révèlent une prononciation indifférenciée. Ainsi le scribe écrit *hyrdon* pour *hyrdum* (450) – peut-être, d'ailleurs, sous l'influence du mot suivant, *cyðdon*. Au vers 647, au lieu de *meahtum* il écrit *meahta* : sans doute se préparait-il à écrire *meahtan* ; il se rend compte de son erreur après avoir écrit le <a>, et le remplace par un <u> ; le <m>, lui, ne présente aucune

¹ Voir Malone, « When Did Middle English Begin? » (1930) et Armborst, « Evidence for Phonetic Weakening in Inflectional Syllables in *Beowulf* » (1977).

trace de correction¹. Là encore, on ne peut écarter la possibilité de l'influence du mot suivant, *strang*. Au vers 540 il écrit *bidan* pour *bidon*, et un <o> est ensuite ajouté au-dessus du <a>. Le traitement différent de cette troisième désinence, où la correction est faite après coup et par ajout d'une lettre, plutôt que par grattage au cours du travail de copie, pourrait laisser supposer que l'erreur, dans les deux premiers cas, est due à l'influence de l'environnement plutôt qu'à une réelle confusion de désinences. Des erreurs n'ont pas été corrigées aux vers 496 (*weardedum* pour *weardedun*), 503 (*heredum* pour *heredun*), et dans les nombreux cas où le scribe utilise <un> ou <an> pour <on>.

Au vers 456 *brego* est corrigé en *brega*, bien que la forme correcte soit avec un <o>, peut-être sous l'influence de la désinence de l'adjectif qui suit, *mæra*.

La question des désinences sera étudiée de plus près dans la troisième partie de cet ouvrage, dans le chapitre où nous présentons notre politique éditoriale.

Normalisations dans le corps du mot

D'autres efforts de normalisation s'exercent sur le corps du mot.

Dans *weardien*, d'abord écrit *weardigen* (772) le <g> est une graphie du son [j], mais fait double emploi avec le <i> et n'est pas étymologique : il est supprimé par un point souscrit.

Un certain nombre de consonnes disparues de la prononciation sont rétablies : le <h> de *hleotan* (783) et de *flyht* (654) – la correction n'est pas faite pour *gedryt* au vers 519 et *his* au vers 615 –, le <þ> de *gæst-sunu* (860, où disparaît la seconde de trois consonnes successives) et le <g> de *strengðu* (638, d'abord écrit *strendu*).

Certaines graphies vocaliques sont également normalisées. Au vers 540 *beorn* était d'abord écrit *biorn* (on trouve de même dans le poème *Beowulf* les graphies <Beowulf> / <Biowulf> pour le nom du héros). La confusion entre [i] et [y] due au désarrondissement de cette dernière voyelle est reflétée dans la graphie <fir> pour <fyr>, ensuite rectifiée, dans *fyr-baðe* (830). L'hésitation entre <a> et <æ> se marque dans deux corrections, où <æ> d'abord écrit par le scribe est remplacé par <a> : *al-beorhte* (548) et *þas* (849)². La première correction est faite par ajout d'un <a> au-dessus du <æ>, la seconde par grattage au cours du travail de copie. Dans ce dernier cas, on pourrait également interpréter le <æ> comme une anticipation de celui de *gæsnan*.

Les deux types de normalisation traités ci-dessus impliquent une volonté de correction orthographique par rapport à une norme reconnue. Les modifications de lettres par grattage ont sans doute, pour la plupart, été faites par le scribe lui-même au fur et à mesure qu'il écrivait, souvent avant même d'avoir fini le mot. D'autres, dues au scribe ou à un correcteur, mais insérées une fois le texte copié, prennent la forme de points souscrits (indiquant une lettre à effacer) ou de lettres suscrites à ajouter. Parmi les corrections portant sur le texte du *Christ II*, les suivantes entrent dans cette dernière catégorie : *bidan* / *bidon* (540), *æl-beorhte* / *al-beorhte* (548), *neahtan* / *ne*

¹ Muir signale simplement que le second jambage du <u> se trouve sur une lettre effacée, mais la forme du <a> est clairement visible.

² Muir signale qu'une zone a été grattée au-dessus du <s>. Il apparaît que la lettre effacée est un <e>, et que le mot a donc d'abord été écrit <þæs>.

meahtan (564), *strenðu / strengðu* (638), *flyt / flyht* (654), *sum / sumum* (673), *sellan / sellran* (757), *fæ-scyte / fær-scyte* (766), *weardigen / weardien* (772), *se / si* (777), *leotan / hleotan* (783), *cwanendra / cwaniendra* (835), *gæs-sunu / gæst-sunu* (860). Il s'agit, soit de la correction d'erreurs grossières et faciles à rectifier (*neahtan*, 564 ; *sum*, 673 ; *sellan*, 757), soit, le plus souvent, de normalisation. Les confusions de lettres – <d> et <ð>, <s> et <f> – qui n'ont pas été rectifiées par le scribe sont laissées telles quelles par le correcteur.

Autres corrections relevées par Muir

Muir relève d'autres corrections apparentes qui ne nous paraissent pas acceptables.

Au vers 587, dans le mot *hals*, il suggère que le scribe se préparait à écrire un <e> ou un <o> et a modifié la lettre tandis qu'il la traçait de manière à en faire un <a>. En fait, d'autres <a> du manuscrit ont une forme un peu irrégulière comme celui-ci, et il n'est pas certain qu'il y ait eu erreur et correction.

Au vers 640 Muir estime que le <o> de *degol* a été ajouté après coup, et qu'il est plus petit que la normale. En réalité, ce <o> n'est pas plus petit que d'autres sur la même page (par exemple celui de *noldan* au vers 642), et s'il n'était pas là le <g> et le <l> seraient séparés par un blanc tout à fait excessif. Ce <o> est un peu décalé vers la droite, mais plutôt que par une correction, ce fait s'explique par les problèmes d'espacement que le scribe a eus dans cette ligne. En effet, il laisse un blanc excessif après *feondum*, rapproche *eorþan* et *dyrne* sans tenir compte de la césure, sépare largement *dyrne* et *7degol* qui appartiennent au même hémistiche, et de façon moins marquée *degol* et *þam* pourtant divisés par une césure. Cette série d'espacements aberrants entre les mots sur une même ligne explique qu'à l'intérieur d'un mot aussi les lettres puissent être mal positionnées.

Les corrections du Christ II

Nous donnons ci-dessous, pour le *Christ II*, le nombre de corrections en fonction des différents feuillets. Le nombre fort variable (de 1 à 8) n'est pas seulement dû à la plus ou moins grande attention avec laquelle le scribe a copié la page en question. Plusieurs fois, des erreurs n'ont pas été corrigées.

14r : 3	17v : 6
14v : 4	18r : 1 + 2 non corrigées
15r : 5 + 3 non corrigées	18v : 1 + 1 non corrigée
15v : 6 + 2 non corrigées	19r : 7 (Muir 6) + 1 non corrigée
16r : 5 (6 selon Muir)	19v : 2 + 1 non corrigée
16v : 1 + 3 non corrigées	20r : 8 + 1 non corrigée
17r : 3 (4 selon Muir)	20v : 2 + 1 non corrigée

Ce qui fait un total de cinquante-quatre corrections et quinze erreurs non corrigées, soit une erreur tous les six vers environ.

III.2. Les dessins

Il existe une série de dessins dans la marge du manuscrit, tracés à la pointe sèche et, pour certains, difficilement visibles. Ce ne sont que des esquisses généralement

incomplètes, et leur rôle n'est certainement pas ornemental. La liste en est donnée par Förster¹ et complétée par Muir² et Alger³.

Förster estime que ces dessins sont postérieurs au texte, car l'un d'entre eux est daté, d'après le style de drapé, de la seconde moitié du XI^e siècle, voire même du XII^e siècle⁴. Au contraire Conner⁵, suivi par Muir⁶, considère qu'à quatre reprises le texte passe sur les dessins, ce qui impliquerait qu'ils étaient déjà en place lorsque les poèmes ont été transcrits. Mais si le texte n'était pas encore copié, les cahiers du moins étaient déjà formés lorsque ces dessins ont été faits, puisque plus d'une fois la trace du dessin se voit sur le feuillet suivant.

Malgré les conclusions de Conner et de Muir, l'un des dessins tout au moins n'a pu être inséré qu'une fois le texte en place : il s'agit des deux Ð du f. 80^r. En effet ces deux lettres sont des copies plus ou moins maladroites du Ð tracé par le scribe lui-même sur la même page. Faut-il en conclure que les autres dessins eux aussi sont postérieurs au texte ?

III.3. Gloses modernes

Au XVI^e siècle, quelques gloses à l'encre ont été ajoutées dans certaines parties du manuscrit. Il s'agit, tout d'abord, d'une traduction mot à mot des sept premières lignes de la seconde section du *Christ I*, qui s'arrête au moment où le texte devient difficilement déchiffrable sous une large tache. La première section de ce poème est en plus mauvais état encore, et ce lecteur a commencé par le premier texte à peu près intact. On trouve aussi une série de noms propres dans la marge, reprenant des noms utilisés dans le texte. Il en existe un exemple dans le *Christ II : Salomon* (f. 18^r). D'autres noms propres n'ont pas été signalés, ainsi *Maria* (f. 14^r), *Bethania* (f. 14^r), *Iob* (f. 17^r), *Iudeas* (f. 17^r) : cette pratique n'a donc rien de systématique. La même main a aussi inséré des titres pour le *Christ III*, *Guthlac A* et *Guthlac B*. L'écriture a été reconnue pour celle de Lawrence Nowell.

Des traits verticaux et des traits d'union ont été tracés avec une encre de la même couleur, sans doute aussi de la main de Nowell, pour redécouper les mots dans certains passages. Ainsi au f. 12^r on trouve les exemples suivants :

l. 15 : eac | we
 l. 16 : bi | þe
 sum | woð - bora
 l. 18 : swa | wis - fæst
 l. 19 : he | ge - starode
 þær | ge - stapelad

Le scribe, comme tous les scribes anglo-saxons, traite les deux termes d'un mot composé comme deux mots indépendants. Il applique le même principe aux mots dérivés et va jusqu'à séparer les préfixes du corps du mot. Au contraire, toujours suivant l'usage de son temps, il rassemble les petits mots grammaticaux inaccentués.

¹ *The Exeter Book of Old English Poetry* (1933), p. 60.

² « A Preliminary Report » (1989).

³ « Two Drypoint Etchings in the Exeter Book » (2006).

⁴ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 60.

⁵ « The Structure of the Exeter Book » (1986), p. 237.

⁶ « A Preliminary Report », p. 279.

Cette pratique, qui est en contradiction avec les habitudes modernes, peut rendre la lecture difficile, et le travail fait sur ces quelques lignes, séparant les mots grammaticaux rassemblés par le scribe et reliant par un trait d'union les éléments de composés et dérivés, a pour but de rendre le découpage conforme à l'usage moderne.

Dans certains passages runiques – y compris celui du *Christ II* – se trouvent des traits au crayon qui encadrent certaines portions du texte (pour le *Christ II*, les vers 791-808a). Ces marques sont la trace du travail de Hickes, qui a édité plusieurs textes runiques dans son *Thesaurus*. A l'intérieur du passage ainsi délimité, Hickes sépare par des traits verticaux certains mots rapprochés par le scribe mais en réalité indépendants : ne | heold, þ | me, þam | þe | him, in | worulde, qu'il prévoit de dissocier dans son édition.

III.4. Ponctuation ajoutée

De fines incisions ou impressions à la pointe sèche, formant des traits verticaux ou obliques de quelques millimètres de longueur, séparent les hémistiches dans certaines parties du manuscrit. Remarquées pour la première fois par Jane Roberts, elles ont été décrites par McGovern, qui en indique certaines caractéristiques et s'interroge sur leur date¹.

Cette ponctuation métrique, absente du *Christ I*, commence sur la première page du *Christ II*, se continue sur le *Christ III* et surtout *Guthlac A*, et concerne également les ff. 56^r (vers 61a-71b de *Phénix*), et 66^r-66^v (vers 8b-29b, 61b-65a de *Juliana*). Elle n'est nulle part systématique. Le nombre de traits par page est très variable, allant de 0 à 31 dans le *Christ II*². La répartition des traits suivant les pages est indiquée ci-dessous pour le *Christ II*. Pour chaque page, le premier chiffre correspond au nombre de césures marquées, le second au nombre de césures non marquées, et le troisième au pourcentage de césures marquées.

14 ^r : 20:13, 61%	16 ^r : 28:39, 42%	18 ^r : 5:61, 8%	20 ^r : 0:69, 0%
14 ^v : 14:54, 20%	16 ^v : 4:60, 6%	18 ^v : 23:44, 34%	20 ^v : 4:16, 20%
15 ^r : 31:29, 52%	17 ^r : 6:59, 9%	19 ^r : 2:63, 3%	
15 ^v : 25:46, 35%	17 ^v : 4:58, 3%	19 ^v : 1:71, 1%	

C'est le début du poème qui possède la plus grande concentration de traits (entre 20% et 61% de césures indiquées). Le reste du poème, à l'exception des ff. 18v et 20v, ne contient que quelques traits par page, et les ff. 19r à 20r, en particulier, n'en ont pratiquement pas (de 0 à 2).

Certains de ces traits sont des incisions faites avec une pointe fine, d'autres des impressions à l'aide d'une pointe émoussée. Certains, dans *Guthlac A*, portent des traces de couleur. Les différentes catégories coexistent sur une même page. Ainsi sur la première page du *Christ II*, sur vingt traits dix-sept sont des incisions, trois des impressions.

Les traits sont normalement placés dans l'espace séparant deux mots à la frontière d'un hémistich ; ils peuvent être plus près de l'un des mots que de l'autre, et peuvent même se trouver sur les dernières lettres du premier mot ou sur les premières lettres

¹ McGovern, « Unnoticed Punctuation in the Exeter Book » (1983). L'édition de Muir (1994) ne fait que répéter les données contenues dans l'article de McGovern.

² Ces chiffres sont nécessairement approximatifs, car ces marques, souvent ténues, ne se voient que sous certains éclairages. Pour cette raison, la liste donnée plus loin est sans doute incomplète.

du second. Par exemple au f. 16^r le trait entre *gesecan* et *sawla* (vers 571) est placé sur le *n* de *gesecan*, et celui entre *guð-plegan* et *nu* (573) sur le *n* de *nu*. Exceptionnellement, le trait est parfois placé ailleurs qu'à la césure : cela se produit aux ff. 14^v et 17^v. Dans les deux cas, le trait est peu lisible, et peut-être involontaire.

L'orientation de ces traits est fort irrégulière. Ils sont parfois verticaux, plus souvent obliques, et dans ce cas inclinés à un angle variable (jusqu'à 45°) vers la droite ou la gauche. On trouve couramment plusieurs orientations sur une même page : ainsi le f. 16^r a vingt-quatre traits obliques (neuf descendant vers la droite et quinze vers la gauche), et un trait vertical.

Dans quelques cas, on trouve deux traits pour une même césure : ce phénomène se produit aux ff. 15^r (à deux reprises), 15^v et 18^r. Ces deux traits ne sont jamais parallèles, et l'orientation en est toujours au moins légèrement différente. Pour le f. 15^v en tout cas, les deux traits n'ont pas été tracés avec le même instrument.

Par ailleurs, à l'intérieur du *O* majuscule de *GEORNICE*, trois fines incisions se croisant en forme d'astérisque sont sans doute dues au même lecteur s'amusant à gribouiller avant de commencer sa lecture.

Le texte du *Christ II* possède une ponctuation métrique, presque régulière par endroits, beaucoup plus sporadique ailleurs, et dont les traits ajoutés ne tiennent absolument pas compte. Souvent (dans 70 cas sur 167) trait et point coïncident pour marquer la même césure. Bien des hémistiches non marqués par un point, en revanche, sont également ignorés par les traits. Quel que soit le rôle de cette ponctuation additionnelle, elle n'avait certainement pas pour but de remédier aux déficiences de la ponctuation due au scribe lui-même.

Nous reproduisons ci-dessous le texte du poème en y insérant les marques de ponctuation ajoutées (indiquées par /, \ ou | suivant l'orientation du trait), et la ponctuation notée par le scribe sous forme de points. La disposition du texte reproduit le contenu des pages et des lignes du manuscrit. Les césures non marquées par la ponctuation sont indiquées par un blanc.

La liste de ces traits est provisoire et certainement incomplète, car ces marques très faibles sont souvent peu visibles même sur le manuscrit, et il est par ailleurs parfois difficile de décider si une marque est intentionnelle ou si elle provient d'un défaut du parchemin. Certains traits incertains ont été comptabilisés, mais sont indiqués comme tels en note.

14^r

NU DU GEORNICE GÆST

N gerynum / mon se mæra mod-cræfte sec þurh
 sefan snyttro \ þæt þu soð wite | hu þæt geode | þa se æl
 mihtiga \ acenned wearð þurh clænne hád | siþþan he
 marian \ mægða weolman \ mærrer meowlan \ mund-heals
 geceas . þæt þær in hwitum / hræglum gewerede \ englas ne
 oð-eowdun \ þa se æþeling cwom \ beorn in betlem | bodan wæ
 ron gearwe \ þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon \ sæg
 don soðne gefean þætte sunu wære \ in middan-gearð

meotudes acenned / in betleme hwæpre in bocum ne cwið
 þæt hy in hwitum þær \ hræglum oð-ywden . in þa æpelan
 tid swa hie eft dydon ./ Ða se brega mæra to bethania

14^v

þeoden þrym-fæst his þegna gedryht gelaðade leof weo
 rud \ hy þæs lareowes | on þam wil-dæge word ne gehyrw
 don hyra sinc-giefan | sona wæron gearwe hæleð mid
 hlaford to þære halgan byrg þær him tacna fela ti
 res brytta onwrah /¹ wuldres helm word-gerynum | ær
 þon up stige án-cenned sunu efen-ece bearn agnum
 fæder þæs ymb feowertig þe he of foldan ær from dea
 ðe aras \ dagena rimes . Hæfde þa gefylled swa ær bi
 foran sungon witgena word geond woruld innan þurh
 his þrowinga \ þegnas heredon . lufedun leof-wendum
 lifes agend fæder frum-sceafta . he him fægre þæs
 leofum gesiþum lean æfter geaf \ ond þæt word acwæð
 waldend engla \ gefysed fréa mihtig to fæder rice ge
 feoð ge on ferððe næfre ic from hweorfe ac ic lufan
 symle læste wið eowic \ ond eow meaht giefe ond mid wunige
 awo to ealdre þæt eow æfre ne bið þurh gife mine go
 des onsien . Farað nu geond ealne . yrmenne grund .
 geond wid-wegas \ weoredum cyðað . | bodiað ond bremað .
 beorhtne geleafan . | ond fulwiað folc under roderum .
 hweorfað to hæþnum . hergas breotaþ . fyllaþ ond feo
 gað . feond-scype dwæscað . sibbe sawað . on sefan man
 na . þurh meahta sped . ic eow mid wunige . forð on
 frofre . ond eow friðe healde \ strengðu staþol-fæstre .

15^r

on stowa gehware . Ða wearð semninga sweg on lyste . hlud
 gehyred ./ heofon-engla þreat ./ weorud wlite-scyne . wuldres
 aras . cwomun on corðre . cyning ure gewat . þurh þæs tem
 ples hrof \ þær hy to segun . þa þe leofes þa gen ./ last wearde
 dum . on þam þing-stede . þegnas gecorene ./ geseon hi
 on heahþu . hlaford stigan . god-bearn of grundum //² him
 wæs geomor sefa ./ hat æt heortan . hyge murnende . þæs þe
 hi swa leofne . | /³ leng ne mostun ./ geseon under swegle . song
 áhofun ./ aras ufan-cunde ./ æþeling heredun ./ lofe

¹ Très faible.

² Deux traits obliques d'inclinaisons différentes.

³ Un trait vertical et un trait oblique, presque l'un sur l'autre.

dun lif-fruman / leohte gefegun / þe of þæs hælendes .
 heafelan lixte / geseƿon hy æl-beorhte / englas twegen /
 fægre ymb þæt frum-bearn / frætƿum blican / cyninga
 wuldor / cleopedon of heahþu / wordum wrætlīcum .
 ofer wera mengu / beorhtan reorde / hwæt bidað ge
 galīesce /¹ guman on hwearfte . Nu ge sweotule geseoð .
 soðne dryhten /² on swegl faran / sigores ágend / wīle
 up heonan /³ eard gestigan / æþelinga ord . mid þas eng
 la gedryht . ealra folca fruma . fæder eþel-stóll

WE mid þyslice / þreate willað / ofer heofona ge
 hliðu . hlaforð fergan . to þære beorhtan byrg .
 mid þas bliðan gedryht / ealra sige-bearna . þæt seleste .

15^v

ond æþeleste . þe ge her on stariað . ond in frofre geseoð . frætƿum
 blican \ wīle eft swa þeah \ eorðan mægðe / sylfa geseƿan . si
 de herge \ ond þonne gedeman . dæda gehwylce \ þara ðe gefre
 medon . folc under roderum \ Ða wæs wuldres weard . wolcnum
 bifongen \ heah-engla cyning . ofer hrofas upp . haligra
 helm \⁴ hyht wæs geniwad . blis in burgum \ þurh þæs beornes
 cyme . gesæt sige-hremig . on þa swiþran hand . ece ead
 fruma . agnum fæder . Gewitan him þa gongan . to hierusa
 lem . hæleð hyge-rofe . In þa halgan burg . geomor-mode . þonan
 hy god nyht . up stigende . eagam segun . hyra wil-gifan . þær
 wæs wopes hring . torne bitolden \ wæs seo treow-lufu . hat æt
 heortan . hreðer innan weoll \ beorn breost-sefa / bidon eal
 le þær / þegnas þrym-fulle . þeodnes gehata . | in þære torhtan
 byrig . tyn niht þa gen . swa him sylf bibeað /⁵ swegles agend . ær
 þon up stige . ealles waldend . on heofona gehyld hwite cwoman .
 eorla ead-giefan . englas togeanes . Ðæt is wel cweden . swa ge
 writu secgað \ þæt him al-beorhte englas togeanes / in þa hal
 gan tid . heapum cwoman . sigan on swegle / þa wæs symbla
 mæst \ geworden in wuldre . wel þæt gedafenað / þæt to þæ
 re blisse \ beorhte gewerede / in þæs þeodnes burg . þegnas
 cwoman . | weorud wlite-scyne . geseƿon will-cuman . on heah
 setle \ heofones waldend / folca feorh-giefan . frætƿum

¹ Incertain.

² Très faible.

³ Incertain.

⁴ Un trait fin, un trait épais et plus court.

⁵ Incertain.

16^r

ealles waldend middan-geardes ond mægen-þrymmes ha
 fað nu se halga helle bireafod ealles þæs gafoles þe hi gear
 dagum In þæt orlege \ unryhte swealg . \ Nu sind forcume
 ne ond in cwic-susle | gehynde ond gehæfte \ In helle grund du
 guþum bidæled deofla cempa ne meahtan wiþer-brogan
 wige spowan wæpna wyrpum \ siþþan wuldres cyning \ heo
 fon-rices helm hilde gefremede wiþ his eald-feondum á
 nes meahtum þær he of hæfte áhlód / huþa mæste . of feon
 da byrig folces unrim . \ þisne ilcan þreat \ þe ge her on
 stariað / wile nu gesecan / sawla nergend / gæsta gief-stol
 godes agen bearn / æfter guð-plegan / nu ge geare cunnon /
 hwæt se hlaford is se þisne here lædeð / nu ge fromlice \¹
 freondum togeanes gongað glæd-mode / geatu ontynað /
 wile In to eow / ealles waldend / cyning on ceastre corðre
 ne lytle / fym-weorca fruma / folc gelædan In dreama
 dream ðe he on deoflum genom / þurh his sylfes sygor
 sib sceal gemæne / englum ond ældum á forð heonan wesan wi
 de-ferh . wær is ætsomne godes ond monna gæst-halig
 treow lufu lifes hyht ond ealles leohtes gefea . Hwæt we nú
 gehyrdan hu þæt hælu-bearn þurh his hyder-cyme hals
 eft forgeaf \ gefreode ond gefreoþade / folc under wolc
 num / mære meotudes sunu þæt nu monna gehwylc cwic

16^v

þendan her wunað geceosan mót swa helle hienþu swa hefo
 nes mærþu swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht swa þrym
 mes þræce swa þystra wræce . swa mid dryhten dream swa
 mid deoflum hream . swa wite mid wraþum swa wuldor mid
 arum swa lif swa deað swa him leofre bið to gefremman
 ne þenden flæsc ond gæst wuniað in worulde wuldor þæs
 age þrynyse þrym þonc butan ende

DÆT is þæs wyrðe þætte wer-þeode secgen dryhtne þonc
 duguða gehwylcre þe us sið ond ær simle gefremede
 þurh monig-fealdra | mæгна geryno . he us áet giefeð ond æh
 ta sped welan ofer wid-lond ond weder liþe under swegles
 hleo sunne ond mona æþelast tungla eallum scinað heofon
 condelle hæleþum on eorðan dreoseð deaw ond ren duguðe
 weccap to feorh-nere fira cynne iecað eorð-welan . þæs
 we ealles sculon secgan þonc ond lof. þeodne ussum . ond huru þæ
 re hælo . þe he us to hyhte forgeaf . ða he þa yrmpðu . eft

¹ Incertain.

oncyrde æt is up-stige þe we ær drugon ond geþingade þeod
 buendum . wið fæder swæsne fæhþa mæste cyning an-bo
 ren | cwide eft onhwearf saulum to sibbe se þe ær sungen
 þurh yrne hyge . | ældum to sorge . Ic þec ofer eorðan geworh
 te . on þære þu scealt yrmþum lifgan ./ wunian in gewinne

17^r

ond wræce dreogan feondum to hroþor \ fus-leoð galan ond to þære
 ilcan scealt eft geweorþan wyrnum aweallen | þonan wites
 fyr of þære eorðan scealt eft gesecan . Hwæt ús þis se æ
 þeling yðre gefremede þa he leómum onfeng ond lic-homan
 monnes magu-tudre . sibþan meotodes sunu engla eþel
 up gestigan wolde weoroda god . ús se willa bicwom hea
 num to helpe on þa halgan tíð . bi þon giedd áwræc iob
 swa he cuðe / hereðe helm wera hælend lofede ond mid
 sib-lufan / sunu waldendes freo-noman cende ond hine
 fugel nemde þone iudeas . ongietan ne meahtan . In
 ðære god-cundan gæstes strengðu wæs þæs fugles flyht
 feondum on eorþan . dyrne ond degol . þam þe deorc gewit
 hæfdon on hreþre / heortan stænne . Noldan hi þa torh
 tan . tacen oncnawan . þe him beforan fremede .
 freo-bearn godes . monig mislíc . geond middan-geard
 swa se fáela fugel . flyges cunnode . | hwilum engel eard .
 up gesohte . modig meahtum strang . þone maran
 ham . hwilum he to eorþan eft gestylde þurh gæstes
 giefe grund-sceat sohte . wende to worulde bi þon
 se witga song . he wæs upp hafan engla fæðmum in
 his þa miçlan . meahta spede . heah ond halig ofer heofo
 na þrym . Ne meahtan þa þæs fugles . flyht gecnawan .

17^v

þe þæs up-stiges ond-sæc fremedon ond þæt ne gelyfdon þætte lif
 fruma In monnes hiw ofer mæгна þrym halig fróm
 hrusan ahafen wurde . Ða us geweorðade se þas world
 gescop godes gæst-sunu ond us giefe sealde uppe mid
 englum ece stapelas ond eac monig-fealde modes snyt
 tru seow ond sette geond sefan monna . Sumum word
 laþe wise sendeð on his modes gemynd þurh his muþes
 gæst æðele ond-giet . | se mæg eal fela ./ singan ond secgan þam
 bið snyttru cræft . bifolen on ferðe . Sum mæg fingrum
 wel hlude fore hæleþum hearpan stirgan \ gleo-beam
 gretan . Sum mæg god-cunde . reccan ryhte áe . Sum mæg

ryne tungla . secgan side gesceaft . Sum mæg searolice .
 word-cwide writan . Sumum wiges sped . giefed æt guþe þonne
 gar-/getrum¹ ofer scild-hreadan sceotend sendað fla
 cor flan-geweorc . Sum mæg fromlice ofer sealtne sáe
 sund-wudu drifan hreran holm-þræce . Sum mæg hean
 ne beam stælgne gestigan . Sum mæg styled sweord . wæ
 pen gewyrca . Sum con wonga bigong / wegas wid-gielle
 swa se waldend us god-bearn on grundum his giefe bryt
 tað . Nyle he ængum anum . ealle gesyllan gæstes snyt
 tru þy læs him gielp sceþþe þurh his anes cræft ofer oþre
 forð

18^r

ÐUS god mehtig geofum unhneawum . cyning al
 wihta cræftum weorðað eorþan tuddor swylce
 eadgum blæd seleð on swegle sibbe ræreþ ece to eal
 dre engla ond monna swa he his weorc weorpað . bi þon se
 witga cwæð þæt áhæfen wæren halge gimmas hædre heofon
 tungol healice upp . sunne ond mona . hwæt sindan þa //² gim
 mas swa scyne buton god sylfa he is se soð-fæsta . sun
 nan leoma englum ond eorð-warum æpele scima ofer mid
 dan-geard mona lixeð gæstlic tungol swa seo godes
 circe þurh gesomninga soðes ond ryhtes beorhte bliceð
 swa hit on bocum cwip sibþan of grundum god-bearn á
 stag . cyning clænra gehwæs þa seo circe hér . áe-fyllen
 dra eaht-nysse bád . under hæpenra . hyrda gewældum
 þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon gæstes þearfe ac hi
 godes tempel bræcan ond bærndon blod-gyte worhtan
 feodan ond fyldon hwæpre forð bicwom þurh gæstes
 giefe godes þegna blæd æfter . up-stige ecan dryhtnes .
 bi þon salomon song . sunu dauibes giedda gearo-snot
 tor . gæst-gerynum waldend wer-þeoda ond þæt word acwæð
 cuð þæt geweorðeð / þætte cyning engla / meotud mehtum
 swið munt gestylleð gehleapeð hea dune / hyllas ond cnol
 las . bewrið mid his wuldre . woruld alyseð //³ ealle eorð

18^v

buend þurh þone æpelan styl . wæs se forma hlyp þa he on
 fæmnan astag mægeð unmæle ond þær mennisc hiw onfeng bu

¹ Le trait (dû à un défaut du parchemin ?) se trouve au milieu de l'hémistiche.

² Deux traits obliques d'inclinaisons différentes, se croisant.

³ Incertain.

tan firenum þæt to frofre gewearð eallum eorð-warum wæs se o
þer stiell bearnes gebyrda þa he In binne wæs in cildes hiw
clapum bewunden ealra þrymma þrym wæs se þridda
hlyp rodor-cyninges ræs þa he on rode astag | fæder fro
fre gæst | wæs se feorða \ stiell in byrgenne / þa he þone beam
ofgeaf \ fold-ærne fæst \ wæs se fifa hlyp \ þa he hell-warena
heap forbygde | In cwic-susle cyning inne gebond / feonda
fore-sprecan fynnum teagum grom-hydigne þær he gen
ligeð In carcerne \ clommum gefæstnad / synnum gesæled .
wæs se siexta hlyp / haliges hyht-plega / þa he to heofonum
astag \ on his eald-cyððe \ þa | wæs engla þreat on þa halgan
tid \ hleahre bliþe \ wynnum geworden / gesawan wuldres
þrym \ æþelinga ord / eðles neosan beorhtra bolda þa
wearð burg-warum . eadgum ece gefea . æþelinges plega þus
her on grundum godes ece bearn ofer heah-hleopu hlypum
stylde modig æfter muntum swa we men sculon heortan
gehygdum hlypum styllan of mægne In mægen . mærpum
tilgan þæt we to þam hyhstan hrofe gestigan halgum weorcum
þær is hyht ond blis gepungen þegn-weorud is us þearf micel
þæt we mid heortan | hælo secen . þær we mid gæste / georne

19^r

gelyfað þæt þæt hælo-bearn heonan up stige mid usse
lic-homan lifgende god for-þon we a sculon idle lustas
syn-wunde forseon ond þæs sellran gefeon habbað we us to
frofre \ fæder on roderum æl-meahtigne he his áras
þonan / halig of heahðu hider onsendeð þa us gescildap
wið sceþþendra eglum earh-farum þi læs unholdan .
wunde gewyrren þonne wroht-bora In folc godes forð
onsendeð of his brægd-bogan biterne stræl for-þon we
fæste sculon wið þam fær-scyte symle wærlice . wearde
healdan þy læs se attres ord in gebuge biter bord-gelac
under ban-locan feonda fær-searo þæt bið frecne wund
blatast benna utan us beorgan þa þenden we on eorðan
eard weardien utan us to fæder freoþa wilnian bid
dan bearn godes ond þone bliðan gæst þæt he us gescilde wið
sceaþan wæpnum . laþra lyge-searwum se us lif for
geaf leomu lic ond gæst si him lof symle þurh woruld
worulda wuldor on heofnum

NE þearf him ondrædan deofla strælas ænig on
eorðan ælda cynnes gromra gar-fare gif hine
god scildeþ duguða dryhten is þam dome neah þæt we ge

¹ Incertain.

lice sceolon leanum hleotan swa we wide-feorh weorcum hló
dun geond sidne grund us secgað bec hú æt ærestan ead

19^v

mod astag . In middan-geard mæгна gold-hord In fæmnan
fæðm freo-bearn godes . halig of heahþu huru ic wene me .
ond eac ondræde . dóm ðy reþran . Ðonne eft cymeð engla
þeoden þe ic ne heold teala þæt me hælend min on bocum bibead
Ic þæs brogan sceal geseon sýn-wræce þæs þe is soð talge þær
monig beoð on gemot læded fore onsyne eces deman þonne
.C. cwacað . gehyreð cyning mæðlan . rodera ryhtend . spre
can reþe word þam þe him ær in worulde wace hyrdon þen
dan .Y ond N. yþast meahtan frofre findan þær sceal
forht monig on þam wong-stede werig bidan hwæt him æf
ter dædum deman wille wraþra wita biþ se .W. scæcen
eorþan frætwa .U. wæs longe .L. flodum bilocen lif
wynna dæl .F. on foldan þonne frætwe sculon byrnan on
bæle blac rasetteð recen reada leg reþe scriþeð . geond
woruld wide wongas hreosað burg-stede berstað brond bið
on tyhte æleð eald-gestreon unmurnlice gæsta gifrast
þæt geo guman heoldan ¹ þenden him on eorþan onmedla wæs .
for-þon Ic leofra gehwone læran wille þæt he ne agæle
gæstes þearfe ne on gylp geote þenden god wille þæt he her
in worulde wunian mote somed siþian sawel in lice in
þam gæst-hofe scyle gumena gehwylc on his gear-dagum geor
ne biþencan þæt us milde bicwom meahta waldend æt

20^r

ærestan þurh þæs engles word . bið nu eorneste þonne eft cymeð
reðe ond ryht-wis rodor bið onhrered ond þas miclan gemetu
middan-geardes be heofiað . þonne beorht cyning leanað þæs
þe hy on eorþan eargum dædum lifdon Leahtrum fá .
þæs hi longe sculon ferð-werige onfon In fyr-baðe wæl
mum biwrecene wraplic ondlean . þonne mæгна cyning on
gemot cymeð þrymma mæste þeod-egsa bið hlud gehy
red bi heofon-woman cwaniendra cirm cerge reotað
fore onsyne eces deman þa þe hyra weorcum . wace tru
wiað . Ðær biþ oð-ywed egsa mara þonne from frum-gescea
pe gefrægen wurde æfre on eorðan þær bið æg-hwylcum
syn-wyrcendra on þa snudan tid leofra micle þonne
eall þeos læne gesceaft þær he hine sylfne on þam sige

¹ Incertain.

þreate behydan mæge þonne herga fruma æþelinga ord
 eallum demeð leofum ge laðum lean æfter ryhte þeoda
 gehwylcre is us þearf micel þæt we gæstes wlite ær þam gry
 re-brogan on þas gæsnan tid georne biþencen . Nu is
 þon gelicost swa we on lagu-flode ofer cald wæter ceolum
 liðan geond sidne sære sund-hengestum flod-wudu fer-
 gen is þæt frecne stream . yða ofer-mæta þe we her on
 lacað geond þas wacan woruld windge holmas ofer deop
 gelad wæs se drohtað strong ær-þon we to londe geliden

20^v

hæfdon ofer hreone / hrycg þa us help bicwom / þæt us to hæ
 lo hyþe gelædde godes gæst-sunu ond us giefe sealde þæt we
 oncnawan magun ofer ceoles bord /¹ hwær we sælan sceolon
 sund-hengestas ealde yð-mearas ancrum fæste utan
 us to þære hyðe hyht stapelian . ða us gerymde rodera
 waldend / halge on heahþu þa he heofonum astag

Ces traits soulèvent un certain nombre de questions. Qui les a tracés, quand et dans quel but ? Pourquoi dans certains poèmes seulement ? Si le but est de séparer les hémistiches, pourquoi toutes les césures ne sont-elles pas indiquées ? Les différences d'orientation et d'apparence signifient-elles que ces traits ont été tracés en plusieurs fois, par une ou plusieurs personnes ?

Rien ne permet d'affirmer que ces traits ont tous été tracés par la même main et en une fois, mais il n'est pas possible non plus d'y reconnaître plusieurs auteurs chacun caractérisé par une même orientation de traits et un même instrument. Au contraire, les traits tracés avec un même outil peuvent avoir des orientations différentes. Par exemple, si les trois traits tracés avec une pointe émoussée sur le f. 14^r sont verticaux ou à peine obliques, sur la même page trois autres traits verticaux ou pratiquement verticaux (ceux situés après les hémistiches 440b, 442b, 444b) sont, eux, tracés avec une pointe aiguë, tandis que la majorité des incisions de cette même page sont obliques.

Il faut, pour repérer ces marques, beaucoup d'attention et de concentration et un éclairage adéquat, qui varie suivant le type d'instrument avec lequel elles ont été tracées. En d'autres termes, il ne semble pas qu'elles aient été faites pour être vues, pour servir par exemple d'indications à une tierce personne, ou même d'aide-mémoire pour la personne les ayant tracées. Il est en effet bien plus rapide de scander à nouveau le passage que de rechercher les traits indiquant les césures ; cette recherche serait d'autant plus aléatoire que toutes les césures ne sont pas marquées, et ce, même dans les passages présentant une forte concentration de traits. Par ailleurs une grande partie de ces marques se trouvent sur des césures déjà signalées par un point à l'encre. Ceci est particulièrement clair au f. 15^r, où la ponctuation métrique

¹ Incertain.

due au scribe est presque systématique, et où les traits sont également fort nombreux. Sur ce feuillet, dans 32 cas le trait accompagne un point ; dans 26 cas le point est utilisé seul ; un seul trait marque une césure non indiquée par le scribe ; et enfin deux césures ne sont marquées ni par un point, ni par un trait¹. Une seule fois donc le trait remplace le point absent et a une utilité réelle. Le plus souvent il fait double emploi avec le point, tout en étant utilisé de façon moins systématique. Si réellement il y avait là un effort délibéré pour instaurer une ponctuation métrique, ce serait un singulier échec. Par ailleurs la présence de césures marquées par deux traits ne s'expliquerait pas de cette manière. La suggestion de Mc Govers, « The new punctuation may have been intended to complement, supplement or replace the old in the passages in which it was used »², ne paraît donc pas acceptable.

Plus vraisemblablement, ces traits ont pu être insérés plus ou moins involontairement par quelqu'un qui lisait le texte à haute voix en scandant soigneusement chaque vers et en marquant la mesure avec un stylet. On peut imaginer que le coup était d'intensité variable, et qu'il ne laissait souvent aucune trace, ou bien que les passages ne présentant pas de problèmes n'étaient pas accentués de cette manière. Si le but du geste était simplement de rythmer la lecture, il importait peu que les traces ne puissent pas être facilement retrouvées ensuite.

Faut-il supposer que ceci s'est produit à plusieurs reprises, avec des instruments différents, ce qui expliquerait les différents types de marque ? En ce cas, à trois reprises (aux ff. 15^r, 15^v, 18^r) il s'est trouvé qu'un trait a été placé à un endroit où un lecteur précédent (ou le même, à une autre occasion) en avait déjà tracé un. Ceci n'aurait rien de surprenant pour les ff. 15^r et 15^v, qui contiennent de nombreux traits : la probabilité qu'une nouvelle marque coïncide avec un trait déjà en place est élevée. En revanche on peut s'étonner que le même phénomène se produise sur le f. 18^r, où cinq césures seulement sont indiquées. Peut-être faut-il plutôt supposer que la même personne a tracé tous les traits en une seule fois, mais en utilisant tour à tour l'une ou l'autre extrémité (pointue ou obtuse) d'un même instrument. Dans ce cas, les césures marquées deux fois représentent peut-être tout simplement des pauses dans la lecture. Les trois césures marquées de deux traits sont situées à des endroits où il est naturel d'hésiter ou de s'arrêter. Celle du f. 18^r est assez difficile à placer, car l'hémistiche *hwæt sindan þa* ne contient pas de mot lexical, et le verbe *sindan* et le mot *þa* (ici adverbe, sans doute, mais qui devant un nom au pluriel comme *gimmas* pourrait être article) sont accentués faute de mieux : il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le lecteur hésite. La première des césures deux fois marquées au f. 15^r et celle du f. 15^v se trouvent dans des vers ne présentant aucun problème de compréhension, mais à une pause naturelle dans la lecture, en fin de phrase. La seconde du f. 15^r, dans la même phrase que la première et à deux lignes de distance, s'explique peut-être par l'hésitation que peut provoquer la présence, immédiatement derrière le sujet *hi*, d'un adjectif à l'accusatif singulier (*hi swa leofne*, 501).

Si l'hypothèse suggérée ci-dessus est correcte, il est normal que les premiers feuillets d'un poème soient plus fortement marqués que les autres : au bout de

¹ Sur ces deux césures non marquées, l'une (*hwæt bidað ge / galilesce*, 510-511) n'a sans doute été ressentie comme telle ni par le scribe ni par l'auteur des traits, tous deux gênés par l'hémistiche *hwæt bidað ge*.

² « Unnoticed Punctuation », p. 92.

quelques pages de lecture, le lecteur a pris l'habitude du texte. Les cinq premières pages du *Christ II* ont donc entre 20% et 61% de césures marquées, alors que ce chiffre diminue fortement ensuite (moins de 10%) jusqu'à tomber à zéro sur l'avant-dernière page du poème. Comment, dans ce cas, expliquer la concentration de traits sur les ff. 18^v et 20^v ? Il se peut que le lecteur ait ralenti le rythme de sa lecture en arrivant au dernier feuillet (20^v), soit parce qu'il s'agissait de la fin du poème, soit pour mieux apprécier le passage particulièrement poétique sur lequel se termine le *Christ II*. Quant au f. 18^v, avec 34% d'hémistiches marqués, contre respectivement 8% et 3% pour les pages précédente et suivante, ses traits sont concentrés vers le milieu de la page, dans le passage concernant les différents « bonds » du Christ. Il se peut que le lecteur ait éprouvé des difficultés avec cette série de phrases présentant des répétitions de syntaxe et de vocabulaire, ou qu'il ait au contraire ralenti sa lecture pour mieux apprécier la subtilité de l'image.

L'auteur de ces marques a commencé sa lecture au second poème du manuscrit, le *Christ II*, a lu les deux poèmes suivants, *Christ III* et *Guthlac A*, puis s'est intéressé de façon épisodique à deux autres poèmes situés dans la même partie du manuscrit, *Juliana* et le *Phénix*. On est en droit de s'étonner qu'il n'ait pas commencé par le premier poème, le *Christ I*. Mais si le *Christ II* est le second poème du manuscrit, il est le premier dont le texte soit complet. Le premier feuillet du *Christ I* est perdu, et le second, abîmé par des coups de couteau et des taches, est par endroits indéchiffrable. Un lecteur peu exercé a pu hésiter devant un texte mutilé qui risquait de lui poser d'insurmontables problèmes de compréhension. Ceci impliquerait que cette lecture s'est faite alors que le premier feuillet du *Christ I* était déjà manquant ou tout au moins illisible, donc après la période vieil-anglaise, lorsque, la langue des poèmes étant devenue difficile, le manuscrit a été négligé et maltraité¹.

¹ McGovern (« Unnoticed Punctuation », p. 95) fait au contraire remarquer que l'auteur de ces marques maîtrisait parfaitement la métrique vieil-anglais, et en conclut qu'elles sont anciennes et ont sans doute été tracées avant 1200.

Chapitre 3 : Paléographie

I. Les lettres

I.1. Forme générale des lettres¹ (voir planches pp. 399-402)

Le Livre d'Exeter, comme les autres manuscrits de poésie vernaculaire, est écrit en minuscule insulaire, alphabet latin modifié par les scribes irlandais et utilisé dans l'Angleterre de cette époque pour les manuscrits en langue vernaculaire. A la même date les manuscrits latins, même copiés en Angleterre, étaient écrits en minuscule caroline.

Les lettres suivantes ont une forme nettement différente de la forme moderne :

<d> : la hampe n'est pas verticale mais orientée vers la gauche et couchée en haut du ruban d'écriture. Dans le <ð> la hampe est également orientée vers la gauche, mais oblique et non horizontale. On trouve un <d> de forme moderne, avec une hampe verticale, dans le passage en latin du f. 129^v.

<f> : il a la forme d'un <F> moderne dont les deux traits horizontaux seraient à la hauteur du ruban d'écriture et dont la hampe serait allongée vers le bas.

<g> : surmonté d'une barre horizontale ; la panse située au niveau du ruban d'écriture est largement ouverte à droite ; la boucle au-dessous du ruban d'écriture est fermée.

<p> : semblable à la minuscule d'imprimerie, avec panse fermée. La forme du <p> de l'écriture cursive moderne, où au lieu de se fermer en panse le trait remonte vers la droite pour faire la liaison avec la lettre suivante, correspond ici au <r>.

<r> : par comparaison avec la minuscule d'imprimerie moderne, les deux traits sont prolongés vers le bas, le premier en forme de queue, le second jusqu'au bas du ruban d'écriture, d'où il remonte ensuite pour se rattacher à la lettre suivante. Il a la forme du <p> de l'écriture cursive moderne.

<s> : La forme normale du <s> (<s> bas) est une queue à laquelle se rattache à droite un petit crochet à la partie supérieure du ruban d'écriture. On trouve aussi, dans certains contextes, un « <s> haut », où le crochet est déplié vers le haut au-dessus de la lettre suivante. Le <s> de forme moderne se rencontre dans les mots latins.

<t> : Il a la forme d'un petit <T> dont le trait vertical est arrondi. Suivant la description de Crépin², il est « comme lové à l'intérieur du ruban d'écriture ».

<w> : Lettre runique, composée d'une queue à laquelle se rattache, au niveau du ruban d'écriture, une panse fermée assez étroite et allongée.

<y> : Le <y> a trois formes dans ce manuscrit. Si deux d'entre elles sont proches de la forme moderne, la troisième est fort différente : elle ressemble à un <F> tordu avec les deux traits horizontaux à la hauteur du ruban d'écriture. Nous étudions plus loin la répartition de ces trois formes dans le texte du poème.

<þ> : Lettre runique, composée d'une hampe se prolongeant au-dessus et au-dessous du ruban d'écriture, et à laquelle se rattache, au niveau du ruban d'écriture, une panse fermée assez étroite et allongée.

¹ On trouvera une analyse de l'écriture du Livre d'Exeter dans Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 83-85. Les quatre manuscrits poétiques vieil-anglais ont été édités en fac-similé, ce qui permet de comparer les différentes écritures. Outre le fac-similé du Livre d'Exeter, voir Gollancz, *The Caedmon Manuscript of Anglo-Saxon biblical Poetry Junius XI in the Bodleian Library* ; Zupitza, *Beowulf, Reproduced in Facsimile from the Unique Manuscript British Museum MS. Cotton Vitellius A.xv* ; Celia Sisam, *The Vercelli Book (Vercelli Biblioteca Capitolare cxvii)*.

² *Beowulf, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*, p. 31.

I.2. Particularités de l'écriture du Livre d'Exeter

Lettres à hampe haute

Les hampes du , du <l>, du <h>, du <þ> sont surmontées d'un petit obit triangulaire orienté vers la gauche.

Au niveau de la ligne inférieure du ruban d'écriture, la hampe du remonte sur elle-même en une panse bien arrondie plus ou moins fermée, celle du <l> se termine par une courbe remontant vers la droite pour faire la liaison avec la lettre suivante, celle du <h> s'achève en un petit empattement triangulaire, celle du <þ> se prolonge en queue au-dessous du ruban d'écriture. A la hampe est attaché au niveau du ruban d'écriture, pour le <h> un jambage semblable à ceux du <n>, pour le <þ> une panse étroite et allongée comme celle du <w>.

Lettres à queue

La queue de ces lettres – <s>, <p>, <w>, <þ>, <r>, <f> – se prolonge en-dessous du ruban d'écriture et s'achève sans aucun empattement, voire en s'amincissant. La queue du <r> est nettement plus courte que celle des autres lettres. Sa longueur est équivalente à la hauteur du ruban d'écriture.

Le <þ> a une hampe également développée au-dessus et au-dessous du ruban d'écriture, et une panse étroite et allongée s'y attache en deux points, aux limites supérieure et inférieure du ruban d'écriture.

Les autres lettres à queue – <s>, <p>, <w>, <r> et <f> – commencent au niveau de la partie supérieure du ruban d'écriture. A la hampe se rattache à cet endroit, pour le <s> et le <f> un petit crochet terminé par un petit épaississement arrondi, pour le <r> un jambage remontant ensuite vers la droite en direction de la lettre suivante, pour le <p> une panse bien arrondie mais non fermée se terminant par un petit épaississement orienté vers le haut, et pour le <w> une panse allongée, plus large en haut qu'en bas, qui commence comme le crochet du <s> ou du <f>, mais se rabat ensuite vers la hampe pour l'atteindre en formant un angle aigu au niveau de la partie inférieure du ruban d'écriture. Le <f> a en outre un petit trait horizontal au niveau du bas du ruban d'écriture, nettement plus long que le crochet avec lequel il est parallèle.

L'insertion du crochet du <f> et du <s> peut suivre la hampe sur une partie de sa longueur, ce qui épaissit et parfois même double le trait de la hampe dans sa partie supérieure.

Le <s> possède une variante haute dans laquelle le crochet se déplie vers le haut au-dessus de la lettre suivante. Parfois le trait redescend en formant une boucle pour se rattacher à la lettre suivante, constituant ainsi une ligature.

Une troisième forme de <s>, normalement réservée aux mots latins, est identique au <s> d'imprimerie moderne. On la trouve, par exemple, dans le *Christ II*, dans le mot *iudeas* (637).

Lettres à jambages

Les lettres <m>, <n>, <i>, <u> occupent la hauteur du ruban d'écriture sans le dépasser, et se différencient par leurs jambages : un seul pour le <i> ; deux pour le <u>, avec ouverture en haut ; deux pour le <n> et trois pour le <m>, avec ouverture en bas. Contrairement à l'usage moderne, le <i> n'a pas de point dans les manuscrits anglo-saxons. Le sommet de chaque jambage porte un petit obit triangulaire orienté

vers la gauche, et le bas de chaque jambage porte un petit empattement, légèrement recourbé vers le haut, orienté vers la droite. Le <i>, par conséquent, a sur son unique jambage un obit en haut et un empattement en bas. Ces épaississements masquent partiellement la séparation entre deux jambages appartenant à des lettres différentes, ou entre les deux jambages d'une même lettre au niveau où celle-ci est ouverte. De là, dans les manuscrits anglo-saxons, de nombreuses erreurs de lecture portant sur les mots contenant des lettres à jambages.

Le <a>, de forme carrée, ressemble quelque peu à un <u> dont l'ouverture supérieure aurait été fermée par un trait horizontal. Il s'en distingue par la forme du premier « jambage », qui n'est pas droit comme dans le *u* mais légèrement oblique (descendant de gauche à droite) et sans épaississement au sommet ; et également par le prolongement qui, à partir du ruban d'écriture, remonte pour rattacher le <a> à la lettre suivante, tandis que les lettres à jambages comme le <u> ont à ce niveau un simple empattement.

Lettres basses à panse fermée

Cette catégorie est moins homogène que les précédentes, et les lettres s'y caractérisent surtout par des caractères négatifs, comme l'absence d'une hampe verticale. La forme de la panse diffère d'une lettre à l'autre.

Le <a> est de forme carrée, le trait de gauche étant plutôt oblique (descendant de gauche à droite), celui de droite étant parfaitement droit. Cette forme est apparue au cours du X^e siècle, et plus particulièrement dans la seconde moitié de ce siècle¹. On la trouve aussi dans le Junius 11 et chez le second scribe de *Beowulf*.

Le <o> est légèrement déformé par le fait que le trait est épais en bas à gauche et en haut à droite, et fin au contraire en bas à droite et en haut à gauche. Le <d> présente un angle marqué à sa partie inférieure, et le trait de gauche et le trait supérieur sont plus épais que celui de droite. Le <ð> a une panse ovale, allongée vers le haut, correspondant à une position différente de la hampe.

Le <d> et le <ð> se terminent par une hampe orientée vers la gauche, oblique pour le <ð>, horizontale et se relevant légèrement à son extrémité pour le <d>². Le <a> s'achève par un prolongement le reliant à la lettre suivante, qui est parfois surmonté d'un point situé à mi-hauteur du ruban d'écriture. Le <o> n'est relié ni à la lettre précédente ni à la suivante.

Le <e> se distingue des autres lettres de ce groupe par le fait que la moitié inférieure de la lettre est ouverte et qu'il n'y a fermeture qu'au niveau de la tête, dans la moitié supérieure du ruban d'écriture. Au niveau du bas de la tête se trouve une petite languette horizontale qui avance vers la lettre suivante. Dans la variété haute du <e> la tête dépasse au-dessus du ruban d'écriture ; la languette, qui serait située au niveau du haut du ruban d'écriture, disparaît, et la lettre suivante est collée au <e> à

¹ Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 84. Une autre forme de *a*, en forme de *oc*, est caractéristique des textes latins, et apparaît sporadiquement dans le Livre d'Exeter dans des passages en latin (f. 65^v, f. 129^v) ou même dans des noms propres comme *Adam*, *Eua*, *Juliana*. Il n'y en a pas d'exemples dans le *Christ II*.

² Tous les manuscrits vieil-anglais ne font pas cette distinction. Les deux scribes de *Beowulf* donnent la même orientation à ces deux lettres. Dans le Junius 11 comme dans le Livre de Verceil la hampe du <d> a tendance à être plus horizontale que celle du <ð>, mais de façon moins marquée que dans le Livre d'Exeter.

l'endroit qu'occuperait cette languette. Le <e> haut se rencontre en combinaison avec les lettres <m>, <n>, <a>, <o>, <c>, <t>, <g>, <f>, <s> et <r>.

Dans la ligature <æ>, le second trait vertical du <a> et celui du <e> sont mis en commun, et le trait qui en résulte est précédé d'une panse occupant toute la hauteur du ruban d'écriture, qui correspond au <a>, et suivi d'une tête soulignée d'une languette, correspondant au <e>. Selon la lettre qui suit, le <e> utilisé peut être la variété basse ou haute. Les deux lettres peuvent être déformées par leur association, et le <a>, en particulier, peut se trouver plus petit et/ou plus arrondi qu'il ne l'est normalement.

Lettres basses à panse ouverte

Le <c> a essentiellement la forme de la lettre moderne, mais il est moins arrondi parce que le trait descend de manière un peu oblique vers la droite, ceci étant dû au fait que cette lettre était tracée en deux coups de plume. Le <t> se distingue du <c> par la présence d'une barre horizontale en haut du ruban d'écriture. Au niveau du ruban d'écriture, les deux lettres remontent légèrement vers la droite en direction de la lettre suivante, mais au contraire du <c>, le <t> se termine souvent par un point à mi-hauteur du ruban d'écriture.

Le <g> est, dans sa partie supérieure, très semblable au t, c'est-à-dire qu'il a la forme d'un <c> complété par une barre horizontale. La partie inférieure est une grande boucle fermée, bien arrondie¹.

Le <t> et le <g> sont tous deux surmontés d'une barre horizontale située à la hauteur de la partie supérieure du ruban d'écriture. Le scribe du Livre d'Exeter orne généralement ces lettres d'un trait oblique très fin qui part de l'angle gauche de la barre horizontale et remonte vers la droite.

<x>, <y>, <z>

Ces trois lettres sont caractérisées par le fait que toutes trois sont formées de traits droits, exclusivement pour le <x> et le <z>, dans l'une des trois formes de la lettre seulement pour le <y>. Le <x> et le <z> sont très rares dans le Livre d'Exeter, mais le <y> y est courant.

Le <y> n'entre dans aucune des catégories que nous avons distinguées ci-dessus. Il n'a pas de hampe en hauteur. Il a bien une queue, mais elle n'est pas droite comme celle des autres lettres. La partie qui occupe le ruban d'écriture n'est ni arrondie ni carrée, mais est typiquement formée de deux traits obliques. C'est peut-être cette singularité de la lettre qui fait que l'écriture anglo-saxonne hésite et expérimente, et que l'on rencontre trois formes de <y>.

La forme la plus ancienne donne à la lettre la forme d'un <F> dont les deux traits horizontaux se trouveraient au niveau du ruban d'écriture et dont la hampe serait tordue. On peut aussi le comparer à un <c> de forme carrée dont l'angle inférieur, en se recourbant légèrement vers le haut, serait orné d'une queue, descendant obliquement vers la gauche.

La forme la plus commune dans le Livre d'Exeter est un <y> courbe : la partie contenue dans le ruban d'écriture a la forme d'un <v> dont les côtés seraient

¹ La boucle inférieure du <g> n'est pas fermée dans tous les manuscrits. Elle est largement ouverte dans le Livre de Verceil, et, dans *Beowulf*, dans le travail du premier scribe.

recourbés vers l'extérieur et ornés en haut d'obits, et la queue, orientée vers la gauche, est recourbée vers le haut et se termine par un empattement. La queue de ce <y> courbe descend à peine au-dessous du ruban d'écriture.

La troisième forme de <y>, plus tardive (qui dominera au XI^e siècle, mais est encore rare dans le Livre d'Exeter), ressemble à un <y> d'imprimerie moderne ; la partie contenue dans le ruban d'écriture a la forme d'un <v> dont les deux côtés (non recourbés) sont ornés à leur partie supérieure d'un petit épaississement orienté vers l'intérieur, et non vers l'extérieur comme pour la forme précédente. La queue est très droite, particulièrement longue, et orientée vers la gauche. Ce type de <y>, mais non les autres, est surmonté d'un point. Cette lettre formée de traits droits comme tracés à la règle s'harmonise mal avec le reste de l'écriture.

L'alternance de ces trois formes de <y> est caractéristique des manuscrits copiés au X^e siècle¹. On retrouve le même mélange de formes dans les autres manuscrits poétiques vieil-anglais. Nous reviendrons sur cette question plus loin.

I.3. Les ligatures

On trouve des ligatures entre les lettres suivantes :

- <a> + <e>, formant ainsi la lettre <æ>, correspondant à un phonème à part entière.
- <e> + <m>, <n>, <a>, <o>, <c>, <t>, <g>, <f>, <s>, <r> : la languette du <e> se rattache à la lettre suivante pour former la ligature.
- <s> + <t>, <þ> et <w> : la variété haute de <s> est utilisée, et le sommet du <s> est relié par une boucle à la lettre qui suit. Cette ligature n'est pas toujours faite, et Conner, étudiant le nombre d'occurrences dans chaque cahier, en tire des conclusions quant à la structure du Livre d'Exeter².

Nous reviendrons plus loin sur la question des ligatures du <e> et du <s>.

I.4. Cas des lettres dont la forme varie à l'intérieur du manuscrit

Certaines lettres peuvent prendre plusieurs formes dans le Livre d'Exeter. Quelques-unes, comme le <a>, le <d> et le <s>, ont une forme différente suivant qu'elles apparaissent dans un mot latin ou anglais. D'autres, comme le <y>, le <s> et le <e>, ont plusieurs formes en concurrence dans le texte vieil-anglais lui-même.

I.5.i. Les lettres ayant une forme différente en latin

Le <a>

Le <a> est normalement carré ; mais le scribe utilise occasionnellement un <a> en forme de <oc> dans les mots latins, ainsi f. 65^v (les derniers vers – mi-anglais, mi-latins – du *Phénix*) et 129^v (énigme en latin). Cette pratique est étendue aux noms propres bibliques, même lorsqu'ils sont situés dans un passage en vieil-anglais. Ainsi dans le poème *Azarias*, les différents noms propres sont écrits de la manière suivante :

azarias (1), abrahame (30), isace (30), iacobe (31), caldeas (44), ananias (153), azarias (153), misahel (154), caldea (180), nabocodonossor (183).

Même pour un mot donné, cette graphie n'a donc rien de systématique.

¹ Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 85.

² « The Structure of the Exeter Book Codex ». Nous discutons cette théorie plus loin.

Le <a> en forme de <oc> n'apparaît pas dans le *Christ II*. Les noms propres bibliques contenant un <a>, *marian* (445), *dauipes* (712), *salomon* (712), sont écrits avec un <a> carré.

On trouve également des exemples de <a> en forme de <oc> dans des mots anglais (29 occurrences, suivant les statistiques de Muir)¹, et en particulier dans le mot *ac* en début de phrase : cela ne se produit pas dans le *Christ II*.

Le <d>

Dans le Livre d'Exeter le <d> a normalement une hampe couchée sur la ligne et orientée vers la gauche. Le scribe utilise une seule fois un <d> à hampe verticale, comme le <d> d'imprimerie moderne, dans l'énigme en latin f. 129^v (*videtur*). Il n'y en a aucun exemple dans le *Christ II*.

Le <s>

Le <s> a deux formes possibles, haute et basse, dans les textes vieil-anglais, toutes deux caractérisées par une hampe qui descend en dessous du ruban d'écriture. Les deux formes s'utilisent en fonction du contexte. Une troisième forme, semblable au <s> d'imprimerie, est réservée aux textes latins et ne se trouve dans les textes vernaculaires que comme majuscule. Le scribe l'utilise, de manière non systématique, dans les mots latins isolés, par exemple, dans le *Christ II*, *iudeas* (637, f. 17^r) et dans les passages en latin des ff. 65^v et 129^v. On la trouve de manière exceptionnelle dans des mots anglais, ainsi dans le *Christ II*, *monnes* (f. 17^r), en fin de mot.

Les formes normalement réservées aux passages en latin n'y sont jamais employées à l'exclusion de toute autre. Ceci est vrai non seulement de mots et de phrases en latin isolés dans un contexte vieil-anglais, où l'on pourrait penser que le scribe éprouve de la difficulté à se libérer des formes utilisées pour les textes vernaculaires, mais même pour un manuscrit entièrement écrit en latin. Le Lambeth 149 est reconnu comme appartenant au même scriptorium que le Livre d'Exeter² et sans doute copié par le même scribe. Flower³ donne une reproduction du f. 41 de ce manuscrit pour permettre une comparaison des deux écritures. Sur cette page, on trouve un seul <d> à hampe droite (dans le mot *odor*, écrit aussi deux fois avec un <d> couché), trois <s> de forme moderne (chaque fois suivis d'un <t>, mais ailleurs le scribe utilise le <s> haut devant un <t>, avec ou sans ligature), et deux <a> en forme de <oc> servant de petites majuscules. Dans tous les autres cas les <d>, <s> et <a> ont la forme qui est courante dans les textes vernaculaires.

1.5.ii. Lettres possédant plusieurs formes dans le texte vieil-anglais

A) Le <y>

1) La répartition des différentes formes dans le Livre d'Exeter

Il existe trois formes de <y> dans le Livre d'Exeter, et plus généralement dans les manuscrits vieil-anglais de cette époque. Dans l'une la queue de la lettre est courbe, dans une seconde forme elle est droite ; le troisième type a la forme d'un <F> tordu. Dans le Livre d'Exeter le <y> droit est surmonté d'un point, au contraire des deux

¹ « A Preliminary Report on a New Edition of the *Exeter Book* », p. 282.

² Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 85.

³ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 86.

autres formes¹. De ces trois formes, le <y> en forme de <F> est la plus ancienne, et le <y> droit la plus tardive.

Nous donnons ci-dessous une liste des différents mots où se rencontrent ces trois formes de <y> dans le texte du *Christ II*.

<y> en forme de <F>

[f. 14^r] *snyttro* (442), *cyðdon* (450), *oð-ywden* (454). [f. 14^v] *gedryht* (457), *byrg* (461), *symle* (477), *cyðað* (482). [f. 15^r] *lyste* (491), *wlite-scyne* (493), *dryhten* (512). [f. 15^v] *sylfa* (524), *gehwylice* (525), *cyme* (530), *hyge-rofe* (534), *sylf* (543), *gehylde* (545), *symbla* (550). [f. 16^r] *cyning* (565), *cyning* (578), *lytle* (578), *fyrn-weorca* (579), *sylfes* (581), *hyder-cyme* (587, le second <y> seulement). [f. 16^v] *þrymmes* (593), *þrynysse* (599, le second <y> seulement), *dryhtne* (601), *cynne* (610), *oncyrde* (614), *hyge* (620). [f. 17^r] *flyht* (639), *gestylde* (648), *flyt* (654). [f. 17^v] *gelyfdon* (656). [f. 18^r] *cyning* (687), *scyne* (695), *sylfa* (695), *syn-sceaðan* (706), *blod-gyte* (708), *fyldon* (709), *hyllas* (717), *alysed* (718). [f. 18^v] *hlyp* (720), *hlyp* (726), *byrgenne* (729), *hlyp* (730), *cyning* (732), *fyrnum* (733), *hlyp* (736), *hlypum* (745). [f. 19^r] *syn-wunde* (757), *gewyrccen* (763), *symle* (767), *lyge-searwum* (776), *symle* (777). [f. 19^v] *sýn-wræce* (794), *onsyne* (796), *ryhtend* (798). [f. 20^r] *cymed* (832), *gehyred* (834), *onsyne* (836), *syn-wyrccendra* (841, les deux <y>), *sylfne* (843). [f. 20^v] aucun.

<y> courbe

[f. 14^r] *gæst-gerynum* (440), *hy* (454), *dydon* (455). [f. 14^v] *þrym-fæst* (457), *hy* (458), *hyra* (460), *brytta* (462), *word-gerynum* (463), *gefylled* (468), *gefysed* (475), *fyllað* (486). [f. 15^r] *gehyred* (492), *hyge* (500), *hy* (506), *cyninga* (508), *gedryht* (515), *þyslice* (517), *byrg* (519), *gedryht* (519). [f. 15^v] *cyning* (528), *hy* (535), *nyhst* (535), *þrym-fulle* (541), *wlite-scyne* (554). [f. 16^r] *mægen-þrymmes* (557), *unryhte* (560), *wyrpum* (565), *sygor* (581), *hyht* (585), *hyder-cyme* (587, le premier <y> seulement), *gehwylic* (589). [f. 16^v] *dryhten* (594), *þrynysse* (599, le premier <y> seulement), *wyrðe* (600), *gehwylicre* (601), *geryno* (603), *hyhte* (613), *cyning* (618). [f. 17^r] *wyrnum* (625), *fyr* (625), *yðre* (627), *dyrne* (640), *flyges* (645), *þrym* (653). [f. 17^v] *þrym* (657), *snyttro* (662), *gemynd* (665), *snyttro* (667), *ryhte* (671), *ryne* (671), *styled* (679), *gewyrccan* (680), *bryttað* (682), *þy* (684). [f. 18^r] *swylce* (688), *ryhtes* (700), *æe-fyllendra* (704), *eaht-nysse* (704), *dryhtnes* (711), *gæst-gerynum* (713), *cyning* (715), *gestylled* (716). [f. 18^v] *styll* (719), *gebyrda* (724), *þrymma* (726), *þrym* (726), *rodor-cyninges* (727), *forbygde* (731), *hyht-plega* (737), *eald-cyððe* (738), *wynnum* (740), *þrym* (740), *stylde* (745), *hlypum* (747), *styllan* (747), *hyhstan* (749), *hyht* (750), *gelyfað* (753). [f. 19^r] *fær-scyte* (766), *þy* (768), *cynnes* (780), *dryhten* (782). [f. 19^v] *ðy* (790), *cymed* (791), *gehyred* (797), *cyning* (797), *lif-wynna* (806), *þyrnan* (808), *tyhte* (811), *gylp* (817), *scyle* (820), *gehwylic* (820). [f. 20^r] *cymed* (824), *ryht-wis* (825), *cyning* (827), *hy* (828), *fyr-baðe* (830), *cyning* (832), *þrymma* (833), *hyra* (837), *æg-hwylcum* (840), *behydan* (844), *ryhte* (846), *gehwylicre* (847), *gryre-brogan* (848). [f. 20^v] *hrycg* (858), *hyþe* (859), *hyðe* (864), *gerynde* (865).

<y> droit

[f. 14^r] *hyrdum* (450). [f. 14^v] *gehyrwdon* (459), *ymb* (466), *yrmenne* (481). [f. 15^r] *cyning* (494), *ymb* (507). [f. 15^v] *hyht* (529), *hyra* (537), *byrig* (542), *tyr* (542). [f. 16^r] *gehynde* (562), *byrig* (569), *ontynad* (576), *gehyrdan* (586). [f. 16^v] *þystra* (593), *þrym* (599), *yrmpðu* (614), *yrne* (620), *yrmpþum* (621). [f. 17^r] aucun. [f. 17^v] aucun. [f. 18^r] *cyning* (703), *hyrda* (705). [f. 18^v] *grom-hydigne* (734), *synnum* (736), *gehygdum* (747). [f. 19^r]

¹ Cet usage varie suivant les manuscrits. Le <y> droit n'est pas pointé dans le Junius 11. Dans *Beowulf*, au contraire, aussi bien le <y> courbe que le <y> droit sont pointés. Dans le Livre de Verceil <y> droit et <y> courbe sont parfois pointés, plus souvent sans point.

aucun. [f. 19^v] *hyrdon* (799), *yþast* (800). [f. 20^r] *oð-ywed* (838), *yða* (854). [f. 20^v] *yð-mearas* (863), *hyht* (864).

Ces trois formes se répartissent comme suit dans la partie du manuscrit qui contient le *Christ II* :

Feuillet	y droit	y courbe	y en forme de F	total
14r	1	3	3	7
14v	3	8	4	15
15r	2	8	3	13
15v	4	5	7	15
16r	4	7	6	17
16v	5	7	6	18
17r	0	6	3	9
17v	0	10	1	11
18r	2	8	8	18
18v	3	16	8	27
19r	0	4	5	9
19v	2	10	3	13
20r	2	13	6	20
20v	2	4	0	6
Total	30	109	63	202

Par deux fois le scribe produit une lettre hybride qui tient de deux formes à la fois. Au vers 745 (f. 18^v) dans le mot *stylde*, le <y> a la forme d'un <y> courbe, mais il est surmonté d'un point comme le sont normalement les <y> droits. Au vers 864 (f. 20^v) le mot *hyht* est écrit avec un <y> droit dont le bout de la queue est recourbé vers la gauche comme dans le <y> courbe. Ces deux exemples restent malgré tout reconnaissables et sont comptabilisés dans les chiffres ci-dessus.

Parmi ces formes, la plus commune est le <y> courbe (109/202, soit un peu plus de la moitié des <y> du Livre d'Exeter). Sa prédominance quasi-absolue au f. 17^v est remarquable. Le <y> en forme de <F> reste assez commun, quoique moins que le précédent (63/202, soit à peu près le tiers des <y> du Livre d'Exeter). Exceptionnellement on trouve plus de <y> en forme de <F> que de <y> courbes aux ff. 15^v et 19^f, et autant au f. 18^f. Le <y> droit pointé est le plus rare des trois (30/202 seulement, soit un sur sept). Il est totalement absent de trois pages : 17^f, 17^v, 19^f.

Les proportions relatives de ces différents types sont l'un des critères retenus pour la datation du manuscrit. Dans le Livre d'Exeter le <y> en forme de <F> commence à disparaître, mais il en reste encore un grand nombre, peut-être conservés sous l'influence du modèle. Le <y> courbe est devenu la forme normale. Le <y> droit est une nouveauté qui apparaît de façon sporadique, et la forme de cette lettre, avec sa queue excessivement longue, raide, et sans ornementation, est mal intégrée au reste de l'écriture. La même chose se produit dans *Beowulf*, surtout dans l'écriture du second scribe, où la queue fine du <y> contraste avec le trait épais des autres lettres ; dans le travail du premier scribe, le trait étant plus fin, le contraste choque moins. Le <y> droit est au contraire parfaitement bien intégré au reste de l'écriture dans le Livre de Verceil, où sa queue, bien plus courte que dans le Livre d'Exeter, se termine par un empattement triangulaire.

2) Les autres manuscrits poétiques vieil-anglais

Le manuscrit de *Beowulf* connaît aussi ces trois types de <y>. La forme normale est le <y> droit, pour les deux scribes. Le <y> courbe est très rare dans le travail du premier scribe (8 cas, contre 698 <y> droits ; il n'y a jamais plus d'un <y> courbe par page). Il est plus courant dans le travail du second scribe (118 <y> courbes, contre 416 <y> droits ; il y a jusqu'à 12 <y> courbes par page, et on trouve même cinq pages – dont, en particulier, les deux premières pages écrites par ce scribe – qui contiennent plus de <y> courbes que de <y> droits). Le <y> en forme de <F> se rencontre de manière exceptionnelle, et uniquement dans le travail du second scribe (2 occurrences, f. 191^v, *scyldas*, et f. 192^v, *cymes*¹. Ceci correspond aux dates suggérées pour les deux écritures de *Beowulf* et pour le Livre d'Exeter : le manuscrit de *Beowulf*, plus récent que le Livre d'Exeter, a presque exclusivement la forme la plus moderne de la lettre, mais le second scribe, à l'écriture plus archaïque, utilise encore relativement fréquemment la forme plus ancienne du <y> courbe – celle qui domine à l'époque du Livre d'Exeter –, et connaît encore le <y> en forme de <F> qui déjà, à l'époque du Livre d'Exeter, commençait à montrer une certaine régression.

Les trois formes se rencontrent également dans le Livre de Verceil, et leur fréquence varie suivant les textes. C. Sisam suggère que la distribution de ces trois formes reflète l'écriture des différents manuscrits utilisés comme modèles. Le <y> en forme de <F> est commun dans les homélies II (15%), III (35%) et IV (50%), XIII (25%) et XIV (20%). Il est totalement absent de *The Fates of the Apostles*, des homélies VII, VIII et XVII, de *Homiletic Fragment I*, de *The Dream of the Rood*, et des homélies XIX à XXI. On le trouve une seule fois dans les homélies XVIII et XXII et dans *Soul and Body*². Le <y> courbe domine dans les homélies I (80%), II (60%), III (50%) et XXIII (70%). Il est absent des homélies VII et VIII, et rare dans les homélies IX, X, XIV, XV, *Homiletic Fragment I*, et l'homélie XX (5% ou moins). Le <y> droit domine de l'homélie V (75%) jusqu'à la fin d'*Elene*. Il est seul utilisé dans les homélies VII et VIII. Les <y> pointés (droits ou courbes) sont surtout communs dans l'homélie V (environ un sur deux) et deviennent rares ensuite³.

3) La forme du <y> et le contexte graphique

Dans un manuscrit comme le Livre d'Exeter, qui utilise ces trois formes en concurrence, on peut se demander si le choix de l'une ou l'autre n'est pas dû au contexte graphique.

La caractéristique principale du <y>, du point de vue des lettres voisines, est la queue orientée vers la gauche en direction de la lettre précédente ; cette queue est très longue dans le <y> droit, beaucoup moins dans les deux autres formes. Ainsi il est

¹ Le recensement a été fait sur le fac-similé (*Beowulf, Reproduced in Facsimile*). Les <y> invisibles parce que situés dans les parties abîmées du manuscrit ne sont pas comptabilisés.

² *manna cynn* (50). Le passage correspondant du Livre d'Exeter a lui aussi un <y> en forme de <F>. Il se peut que la coïncidence de l'emploi du même type de <y> dans le mot *cynn* soit l'effet du hasard. Les <y> courbes et en forme de <F> se partagent presque entièrement *Soul and Body* dans le Livre d'Exeter, et le <y> droit y est très rare ; dans la version de ce poème conservée dans le Livre de Verceil, au contraire, le <y> droit domine, avec quelques <y> courbes et un seul <y> en forme de F. Plus d'une fois par ailleurs, à un <y> dans un des manuscrits correspond un <u> ou un <i> dans l'autre.

³ C. Sisam, *The Vercelli Book* (1976), p. 23.

clair que le <y> droit risque de poser des problèmes après certaines lettres, tandis qu'il peut être utilisé sans restrictions en début de mot.

Nous indiquons dans le tableau ci-dessous le nombre de <y> utilisés après chaque lettre, ainsi qu'à l'initiale. Les chiffres en caractères gras indiquent les cas où l'une des formes présente une nette dominance.

Lettre précédente	y courbe	y droit	y-F	total
1. Initial	1	7	1	9
2. Lettres sans queue				
<i>h</i>	18	7	5	30
<i>c</i>	15	2	12	29
<i>n</i>	5	0	2	7
<i>t</i>	5	2	1	8
<i>b</i>	4	2	1	7
<i>d</i>	2	0	0	2
<i>ð</i>	1	0	0	1
<i>m</i>	1	0	0	1
<i>l</i>	2	0	12	14
3. Lettre avec queue				
<i>r</i>	29	0	5	34
<i>w</i>	12	0	3	15
<i>f</i>	6	0	3	9
<i>þ</i>	3	2	1	6
<i>g</i>	1	0	1	2
<i>s</i> bas	1	0	15	16
<i>s</i> haut	0	1	1	2

Ce tableau montre que le <y> droit est la forme normale du <y> initial (7 occurrences, contre une de chacune des deux autres formes pourtant plus communes). Ceci s'explique par le fait qu'à l'initiale la longue queue du <y> droit peut se développer sans risquer de rencontrer d'obstacle. Par ailleurs cette forme remarquable convient particulièrement bien pour le début du mot, qui est ainsi mis en valeur. Le <y> droit est commun également derrière un <h> (7 occurrences), quoiqu'il y soit concurrencé par les autres formes (5 <y> en forme de <F>, 18 <y> courbes). Le <h> n'a pas de queue qui pourrait gêner celle du <y>, mais d'autres lettres sont dans ce cas et ne sont pourtant pas aussi fréquemment suivies de <y> droit. On peut se demander si l'affaiblissement phonétique du <h> initial¹ ne jouerait pas un rôle dans ce phénomène. A plusieurs reprises dans le Livre d'Exeter le scribe oublie un <h> en début de mot, dont deux fois dans le *Christ II*, devant consonne (*hleotan*, 783) et même devant voyelle (*his*, 615, non corrigé). Bien que dans la séquence <h> + <y> il écrive le <h> qu'il ne prononçait peut-être que faiblement, il traite néanmoins le <y> qui suit comme s'il était en position initiale en lui donnant souvent la forme du <y> droit. En d'autres positions le <y> droit est exceptionnel : deux fois dans le mot *cyning* (écrit ailleurs huit fois avec un <y> courbe et quatre fois avec un <y> en forme de <F>) ; deux fois dans le mot *byrig* (aussi écrit une fois avec chacune des autres formes) ; et une fois dans les mots *tyn*, *tynadh*, *þystra*, *þrym*, et *synnum* (avec

¹ Voir Scragg, « Initial *h* in Old English » (1970).

<s> haut). Deux fois seulement le <y> droit est employé avec des lettres à queue : *hystra* (593), où l'effet est particulièrement gauche, et *hrym* (599). Dans ce dernier cas le choix peut s'expliquer par le désir de varier la forme de la lettre dans une séquence de trois <y>.

Le <y> en forme de <F> est presque seul utilisé avec <l> et <s>, et il est presque aussi fréquent que le <y> courbe après un <c>. Il est intéressant de noter que les deux occurrences de cette forme dans *Beowulf* sont précédées d'un <c>. Contrairement à ce qui se passe pour le <y> droit, la raison de ces préférences n'apparaît pas.

Le <y> courbe est quasi obligatoire après <w> et <t>, commun après toutes les autres lettres sauf <l> et <s>, où s'utilise le <y> en forme de <F>, et en position initiale où prédomine le <y> droit. Lorsque deux <y> se suivent et que le scribe cherche à varier la forme de la lettre, il utilise le <y> courbe en première position, le <y> en forme de <F> ensuite. Cela se produit à deux reprises dans le texte du *Christ II*, aux vers 587 (*hyder-cyme*) et 599 (*hrynysse*). Lorsqu'un troisième <y> est nécessaire, il utilise le <y> droit. Dans l'expression *hrynysse hrym* (599) les trois <y> ont une forme différente. Est-ce une coïncidence que cet emploi d'une lettre unique en trois formes se fasse justement dans une expression qui désigne la Trinité ?

4) Répartition des différentes formes de <y> suivant les feuillets

Les préférences du scribe pour chaque forme de <y> en fonction de l'environnement graphique étant ainsi établies, nous nous trouvons en meilleure position pour considérer les feuillets où la fréquence de l'une ou l'autre des formes est étonnamment élevée.

Nous avons noté ci-dessus la prédominance quasi absolue du <y> courbe au f. 17^v, et la fréquence exceptionnelle du <y> en forme de <F> aux ff. 15^v, 18^r et 19^r. Le <y> droit, généralement rare, est presque aussi fréquent que les deux autres formes au f. 16^f.

Les dix <y> courbes du f. 17^v se trouvent après les lettres suivantes : <r> (4 fois), <n> (2 fois), <m> (1 fois), <t> (1 fois), <w> (1 fois), <þ> (1 fois). Nous avons vu précédemment que, quelle qu'en soit la raison, le <y> courbe est quasi-obligatoire derrière un <r> et un <w>. Pour les autres lettres qu'il suit dans cette page, le <y> courbe est toujours la forme la plus courante. La concentration de <y> courbes est donc simplement due à l'absence sur cette page de mots présentant la séquence <l> + <y> ou <s> + <y> (où le <y> en forme de <F> serait quasi obligatoire), ou de <y> en position initiale (où l'on attendrait un <y> droit).

Les huit <y> en forme de <F> du f. 18^r sont précédés des lettres <c> (2 fois), <s> (2 fois), <g> (1 fois), <f> (1 fois), <h> (1 fois) et <l> (1 fois). Parmi ces lettres, le <c>, le <s> et le <l> sont fréquentes devant un <y> en forme de <F>, le <g> (1/2) et le <f> (3/9) le sont également, quoiqu'à un moindre degré. Pour cette page le grand nombre de <y> en forme de <F> est simplement dû à la proportion élevée de mots où cette forme est normalement utilisée.

La même explication vaut pour les cinq <y> en forme de <F> du f. 19^r, qui suivent un <s> (3 fois), un <w> (1 fois) ou un <l> (1 fois) : le seul <y> inattendu est celui de *gewyrce* (763), un <y> courbe étant la forme normale après un <w>.

Les sept <y> en forme de <F> du f. 15^v suivent les lettres <s> (3 fois), <w> (1 fois), <c> (1 fois), <h> (2 fois). Parmi ces lettres, le <s> est normalement, et le <c> souvent, suivi de cette variété de <y>. La présence plus inhabituelle d'un <y> en

forme de <F> derrière un <w> (alors que le <y> courbe prédomine largement), ou derrière un <h> (les deux autres formes étant plus courantes dans cette position) concourent à élever le chiffre.

Des quatre <y> droits du f. 16^r, deux suivent un <h>, position où le <y> droit est courant. Les deux autres suivent un et un <t>, lettres pour lesquelles le <y> courbe domine, quoique pas de façon nette. Le choix du scribe n'a à priori rien d'inattendu.

En somme, il n'existe pas dans le *Christ II* de page où l'on puisse penser que le chiffre particulièrement élevé de l'une des formes, parfois utilisée à contre-emploi dans des contextes graphiques inattendus, serait dû à l'influence déterminante du modèle. Au contraire, le choix du scribe est dicté de façon prédominante par la lettre précédente, de façon quasi-exclusive pour certaines lettres, avec une plus grande latitude pour d'autres.

B) Les deux formes de <s>

Dans le Livre d'Exeter, le <s> est normalement un <ſ> bas ; mais il peut prendre la forme d'un <ſ> haut (souvent, mais pas toujours, formant une ligature avec la lettre qui suit)¹ dans certains contextes graphiques. Nous donnons ci-dessous la liste des occurrences de <ſ> haut, avec ou sans ligature, dans le texte du *Christ II*, en combinaison avec les lettres <t>, <w>, <p>, <n>, <ð>, <u>, <y>.

<ſ> haut + <ð> sans ligature

[f. 14^v] *stige* (464), *stowa* (490). [f. 15^r] *gestigan* (514), *stoll* (516). [f. 15^v] *stariað* (521), *stigende* (536). [f. 16^r] *stol* (572). [f. 16^v] *þystra* (593), *stige* (615). [f. 17^v] *stiges* (655), *gestigan* (679). [f. 19^r] *stræl* (765). [f. 20^v] *astag* (866).

<ſ> haut + <ð> avec ligature

[f. 14^v] *strengðu* (490). [f. 15^r] *stigan* (498). [f. 15^v] *nyhst* (535), *breost* (540), *stige* (544). [f. 16^r] *stariað* (570). [f. 16^v] *æþelast* (607). [f. 17^r] *gestigan* (630), *gestylde* (648). [f. 17^v] *stapelas* (661), *stirgan* (669), *stælgne* (679), *styled* (679). [f. 18^r] *astag* (702), *stige* (711), *gestylleð* (716). [f. 18^v] *astag* (720), *stiell* (723), *astag* (727), *stiell* (728), *astag* (737), *stylde* (745), *styllan* (747), *hyhstan* (749), *gestigan* (749). [f. 19^r] *stige* (754), *lustas* (756), *blatast* (771), *strælas* (779), *astag* (786). [f. 19^v] *yþast* (800), *stede* (802), *berstað* (811), *gestreon* (812). [f. 20^r] *stream* (853). [f. 20^v] *astag* (866).

<ſ> haut + <w> sans ligature

[f. 15^r] *sweotule* (512), *swegl* (513). [f. 15^v] *swa* (543). [f. 16^v] *swegles* (606). [f. 17^r] *swa* (633).

<ſ> haut + <w> avec ligature

[f. 15^r] *swegle* (502). [f. 15^v] *swa* (547). [f. 16^v] *swa* (592), *swæsne* (617). [f. 18^r] *swegle* (689), *swa* (701). [f. 18^v] *swa* (746).

<ſ> haut + <p> sans ligature

[f. 19^v] *sprecan* (798).

<ſ> haut + <p> avec ligature

[f. 17^r] *spede* (652). [f. 18^v] *sprecan* (733).

¹ Une troisième forme, semblable au <ſ> d'imprimerie et réservée aux textes latins, a été étudiée ci-dessus.

<s> haut + <n> sans ligature[f. 17^v] *snyttru* (662).**<s> haut + <n> avec ligature**[f. 17^v] *snyttru* (684).**<s> haut + <i> sans ligature**[f. 16^r] *sind* (561), *sib* (581).**<s> haut + <u> sans ligature**[f. 16^v] *sungen* (619). [f. 17^v] *sunu* (660), *sund* (677). [f. 18^r] *sunne* (694), *sunnan* (696). [f. 18^v] *susle* (732).**<s> haut + <y> sans ligature**[f. 18^v] *synnum* (736).

L'écrasante majorité des occurrences concernent la séquence <s> + <t>. En comparaison, le <s> haut et la ligature n'apparaissent que sporadiquement en combinaison avec d'autres lettres.

Le tableau ci-dessous donne le nombre de <s> hauts et de ligatures par page. Pour chaque entrée le premier chiffre donne le nombre de <s> hauts sans ligature, le second le nombre de <s> hauts avec ligature. La seconde ligne donne le chiffre total de cette combinaison de lettres dans la page, toutes formes de <s> confondues. Dans la colonne « Total », le chiffre de gauche correspond au total des <s> hauts avec et sans ligature confondus dans la combinaison <s> + consonne, le chiffre de gauche correspond à la combinaison <s> + voyelle.

Page	s+t	s+w	s+p	s+n	s+i	s+u	s+y	Total
	h l	h l	h l	h l	h l	h l	h l	h l
14 ^r	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0
	1	1	0	1	1	1	0	4 2
14 ^v	2 1	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	3 0
	7	1	1	0	4	2	1	9 7
15 ^r	2 1	2 1	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	6 0
	7	5	0	0	2	0	0	12 2
15 ^v	2 3	1 1	0 0	0 0	0 0	0 0	0 0	5 0
	7	6	0	0	3	0	3	13 6
16 ^r	1 1	0 0	0 0	0 0	2 0	0 0	0 0	2 2
	6	1	1	2	3	2	2	10 7
16 ^v	2 1	1 2	0 0	0 0	0 0	1 0	0 0	6 1
	5	15	1	1	3	3	0	22 6
17 ^r	0 2	1 0	0 1	0 0	0 0	0 0	0 0	4 0
	7	2 0	1	0	2	2	0	10 4
17 ^v	2 4	0 0	0 0	1 1	0 0	2 0	0 0	8 2
	9	2 0	1	3	2	2	1	15 5

Page	s+t	s+w	s+p	s+n	s+i	s+u	s+y	Total
18 ^r	0 3	0 2	0 0	0	0 0	2 0	0 0	5 2
	8	6 0	0	1	3	3	2	15 8
18 ^v	0 9	0 1	0 1	0	0 0	1 0	1 0	11 2
	14	1 0	1	0	0	1	1	16 2
	h 1	h 1	h 1	h 1	h 1	h 1	h 1	h 1
19 ^r	1 5	0 0	0 0	0	0 0	0 0	0 0	6 0
	9	1 0	0	0	2	0	3	10 5
19 ^v	1 4	0 0	1 0	0	0 0	0 0	0 0	6 0
	10	1 0	1	1	0	1	1	13 2
20 ^r	0 1	0 0	0 0	0	0 0	0 0	0 0	1 0
	8	0 0	2	2	0	2	3	12 5
20 ^v	1 0	0 0	0 0	0	0	0	0 0	1 0
	5	0 0	0	0	0	0	0	5 0
Total	14 35	5 7	1 2	1 1	2 0	6 0	1 0	66 9
	103	42 0	9	11	25	19	17	165 61

Il apparaît que l'utilisation du <s> haut ou de la ligature sont relativement rares dans le texte du *Christ II*, par rapport au nombre de fois où le scribe pourrait les utiliser. Même la ligature <s> + <t> est bien moins courante qu'elle ne pourrait l'être.

Par ailleurs, on constate de grandes disparités entre les différentes pages. Le f. 18^v a treize <s> hauts, avec ou sans ligature, contre trois <s> bas, le f. 17^r en a dix hauts et dix bas, le f. 20^r en a un haut contre seize bas. Il semble que l'utilisation du <s> haut avec d'autres lettres que le <t> soit facilitée par un grand nombre d'utilisations avec <t> dans la même page. Ainsi s'explique le fait qu'au f. 18^v le scribe utilise un <s> haut (avec ou sans ligature) pour toutes les lettres autres que <t> (c'est-à-dire, sur cette page, <w>, <p>, <u> et <y>, une fois chacune) Il semble pourtant hésiter à n'utiliser que des <s> hauts dans ce type de combinaison : sur ce même f. 18^v, neuf seulement des combinaisons <s> + <t> ont un <s> haut (chaque fois avec ligature).

Bien que l'utilisation du <s> haut ne soit pas réservé à ce type de contexte, il semble favorisé en début de mot.

Conner¹ étudie les ligatures de <s> avec <t>, <p> et <w>, et y voit des indications quant à la structure du Livre d'Exeter. Dans la partie du manuscrit qui nous intéresse, le scribe fait la ligature à peu près une fois sur deux avec ces trois lettres ; dans la suite du manuscrit il la fait presque systématiquement. Conner estime que l'évolution va dans le sens d'un abandon progressif de la ligature, le début du manuscrit, selon sa théorie, ayant été écrit en dernier. Cette hypothèse ne nous paraît pas justifiée. Il nous semble au contraire que le scribe utilise la ligature de façon de plus en plus fréquente, au fur et à mesure peut-être que la lassitude s'installe et qu'un geste de moins devient appréciable, surtout dans une partie du manuscrit où sont transcrits des poèmes courts qui méritent peut-être moins de cérémonie que les premiers.

¹ « The Structure of the Exeter Book », pp. 238-239.

C) Les deux formes de <e>

Le <e> a une forme haute qui est utilisée en combinaison avec certaines lettres. Selon Flower¹ cette forme caractérise l'écriture anglaise jusqu'au début du XI^e siècle.

Dans cette forme, la tête du <e> se trouve au-dessus du ruban d'écriture et le <e> est en contact avec la lettre suivante au niveau de la languette. La ligature ne se fait donc qu'avec les lettres auxquelles il lui est physiquement possible de s'accrocher à ce niveau, c'est-à-dire <a>, <o>, <c>, <m>, <n>, <f>, <s>, <r>, <t>, <g>. La hauteur de la tête au-dessus du ruban d'écriture varie énormément ; parfois elle est à peine plus haute que la normale, parfois au contraire déborde largement. Ceci dépend avant tout de la nature de la lettre qui suit, mais aussi, à l'intérieur des limites propres à chaque lettre, de paramètres inconnus, peut-être simplement de la fantaisie du scribe. Lorsque le <e> est suivi de <c>, <o> ou <a>, lettres basses, la tête dépasse à peine sa hauteur normale. Lorsque le <e> est suivi de lettres à queue comme <r>, <s> ou <f>, la tête du <e> est très haute et beaucoup plus grosse que la normale. Avec <t>, <g>, <n> et <m> également la tête est haute, quoiqu'un peu moins.

La ligature du <e> est faite de manière très générale, mais il y a tout de même sur chaque page un certain nombre d'exceptions.

La ligature n'est pas faite lorsque la lettre qui suit le <e> appartient en réalité à un autre mot. Le scribe rapproche souvent les petits mots inaccentués et les traite, graphiquement, comme un seul mot, mais dans ce cas il ne fait pas la ligature. Ainsi dans *þege* (= *þe ge*, f. 15^v) le premier <e> a sa forme basse et ne se rattache pas au <g>, bien qu'il n'y ait pas d'espace entre les deux mots. Il en est de même pour *nege/lyfdon* au f. 17^v. A cette règle très générale, une exception surprenante, au f. 16^f : *þege* de nouveau, avec cette fois-ci ligature entre le <e> et le <g>.

Lorsqu'un préfixe est le seul élément inaccentué devant le verbe dont il fait partie, le scribe l'y rattache comme il le ferait de tout autre mot inaccentué, mais il ne le considère pas comme étant partie intégrante de ce verbe. En effet, le <e> qui termine ce préfixe (généralement *ge-*) ne forme jamais de ligature avec la première lettre du verbe, même lorsqu'aucun espace ne les sépare. Les exemples en sont légion. Le f. 14^r en livre les cas suivants : *gerynum*, *gesipum*, *gefysed*. Au contraire le scribe du Junius 11 fait souvent la ligature entre le préfixe et le radical. Cette politique différente s'explique par une approche différente de la notion de préfixe. Dans le Junius 11 le préfixe *ge-* surtout, les autres à un moindre degré, est considéré comme faisant partie du mot et n'en est normalement pas séparé. Dans le Livre d'Exeter le scribe le traite comme un mot inaccentué indépendant et le rattache chaque fois que possible à un autre mot inaccentué, le séparant alors du radical ; sinon, il l'accrole au mot suivant, qui se trouve être le radical du verbe. L'indépendance du préfixe par rapport au radical est soulignée par l'absence de ligature dans le Livre d'Exeter, tandis que la ligature courante dans le Junius 11 marque au contraire l'indissociabilité des deux éléments.

Les exceptions mentionnées ci-dessus confirment en réalité la règle, puisqu'elles se situent à la frontière entre deux mots. Il arrive cependant que même à l'intérieur d'un mot la ligature ne se fasse pas. Nous donnons ci-dessous la liste des cas où cela se produit.

¹ *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 84.

[f. 14^v] *æfter* (473). [f. 15^r] *segun* (495). [f. 15^v] *roderum* (526), *gewerede* (552)¹. [f. 16^r] *orlege* (560), *cempan* (563), *gefremede* (566), *nergend* (571) (le second <e>), *plegan* (573). [f. 16^v] *hienþu* (591), *gefremede* (602), *ofer* (621). [f. 17^r] *gefremede* (627), *herede* (634), *degol* (640), *tacen* (642), *fremede* (643). [f. 17^v] *sceotend* (675) (le second <e>), *wegas* (681). [f. 18^r] *æfter* (711). [f. 18^v] *bewunden* (725), *sprecan* (733), *incarcerne* (735). [f. 19^r] *onroderum* (758), *biter* (769), *þenden* (772) (les deux <e>). [f. 19^v] *inniddangeard* (787), *wene* (789), *ryhtend* (798), *bilocen* (806). [f. 20^r] *onhrered* (825), *biwrecene* (831) (le second <e>), *cerge* (835), *eces* (836) (le second <e>).

Le mot (*ge*)*fremede* est très souvent écrit sans ligature. On trouve néanmoins une ligature dans *fremedon* au f. 17^v.

Excepté pour *middangeard* – où la graphie inhabituelle du composé, écrit en un seul mot, révèle peut-être un moment d'inattention de la part du scribe –, les lettres avec lesquelles ne se fait pas la ligature dans les exemples ci-dessus sont parmi celles pour lesquelles la tête du *e* serait particulièrement développée. Lorsque le <e> est suivi d'une lettre basse le scribe semble faire la ligature sans y penser, tandis qu'avec l'une des autres lettres il a davantage tendance à lever la plume et à séparer les deux lettres.

Souvent, dans les exemples ci-dessus, le <e> pour lequel la ligature n'est pas faite est le premier élément d'une désinence. Y a-t-il là une coïncidence, ou faut-il supposer qu'à la frontière entre deux morphèmes le scribe fait une pause infinitésimale qui fait qu'ensuite il laisse de côté la ligature ? Le fait que dans *þenden* la ligature est omise pour les deux <e> pourrait aussi laisser supposer que ce sont les voyelles faiblement accentuées – désinentielles ou non – qui échappent à la ligature. Le scribe hésite-t-il à affubler ces voyelles phonétiquement très réduites d'un <e> à grosse tête qui les mettrait en valeur graphiquement de façon tout à fait imméritée ? Quelle que soit l'explication, dans bien des cas la ligature est faite de façon normale, même en syllabe inaccentuée et désinentielle.

La présence d'une ligature dans le mot n'a pas d'effet sur les autres ligatures possibles dans le même mot. Dans *nergend* (571), *sceotend* (675), *biwrecene* (831) et *eces* (836), le *e* du radical forme une ligature avec la lettre suivante, tandis que pour celui de la désinence la ligature est omise.

D) Alternance de <þ> et <ð>

Dans l'alphabet vieil-anglais, la fricative interdentale (sourde ou sonore) est transcrite indifféremment par les deux lettres <þ> et <ð>. Le choix de l'une ou de l'autre dépend de la fantaisie du scribe, et un même scribe pourra utiliser tantôt l'une, tantôt l'autre dans un même mot. Des tendances peuvent néanmoins être dégagées.

De manière très générale, on peut dire que <þ> se trouve normalement en début de mot et <ð> en fin de mot. En milieu de mot, la pratique varie.

On trouve <þ> en fin de mot au lieu de <ð> dans les cas suivants :

<þ> désinentiel :

bip (804, 838, mais *bið* 479, 596, 667, 770, 811, 824, 825, 833, 840), *breatþ* (485), *fyllað* (486), *gescildþ* (761), *ræreþ* (689), *scildeþ* (781), *weccaþ* (609), *weorðþ* (687, par dissimilation ; mais *weorþað* 691). 8 exemples, contre 74 avec <ð>. Les deux impératifs

¹ Dans le cas de *hremig* (531) une lettre est effacée entre le <e> et le <m>, et il n'y a donc pas de ligature possible entre ces deux lettres ; la ligature était faite avec le <g> qui a été effacé.

Le Christ II

en *-aþ* des vers 485 et 486 s'opposent aux nombreux impératifs en *-að* du même passage : *farað* (481), *cyðað* (482), *bodiað* (483), *bremað* (483), *fulwiað* (484), *hweorfað* (485), *feogað* (486), *dwæscað* (486), *sawað* (487).

<þ> non désinentiel :

cwiþ (701, mais *cwið* 453), *wiþ* (567, mais *wið* 477, 617, 761, 766, 775). 2 exemples, contre 39 avec <ð>.

On trouve <ð> au lieu de <þ> en début de mot dans les cas suivants :

Avec une majuscule :

Ða (456, 491, 527, 659), *Ðær* (838), *Ðæt* (547), *Ðonne* (791).

Avec une minuscule :

ða (592, 614, 706, 865, contre 35 exemples de *þa*), *ðære* (638, contre 9 exemples de *þære*), *ðæt* (600, contre 36 exemples de *þæt*), *ðe* (526, 580), *ðus* (686, mais *þus* au vers 744), *ðy* (790, contre 2 exemples de *þy*).

Il s'agit exclusivement de mots grammaticaux. Tous les termes lexicaux commençant par ce phonème ont la graphie <þ>.

En milieu de mot, les choses sont plus compliquées, et la pratique du scribe est très floue. Souvent le même mot est écrit tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces lettres.

Les mots suivants sont toujours écrits avec <þ> dans le *Christ II* :

clapum (725), *dauþes* (712), *fahþa* (617), *freoþa* (773), *gefreoþade* (588), *gesipum* (473), *guþe* (674), *hæleþum* (608, 669), *hæþenra* (705), *hæþnum* (485), *hleoþor-cwide* (450), *huþa* (568), *hwæþre* (453, 709), *muþes* (665), *oþer/re* (723, 685), *sceþþe/endra* (684, 761), *scribeð* (809) *sipian* (819), *sipþan* (445, 565, 629, 702), *stapelas/lian* (661, 864), *stapolfæstre* (490), *swiþran* (531), *wiþer-brogan* (564), *word-laþe* (664), *wraþra/um/lic* (804, 831, 595).

Les mots suivants sont toujours écrits avec <ð> :

cordre (494, 578), *cuðelað/don* (633, 482, 450), *deaðe* (467), *eald-cyððe* (738), *fæðm/um* (788, 651), *feorða* (728), *ferð(ð)e* (476, 668), *friðe* (489), *fyr-baðe* (830), *gelaðade* (458), *hyðe* (864), *mæðlan* (797), *mægða/e* (445, 523), *wyrðe* (600), *yða* (854).

Les mots suivants ont tantôt <ð>, tantôt <þ> :

æðele (666) / *æþelan/ast/e/este/ing/inga/inges* (12 exemples) ; *bliðan* (519, 774) / *bliþe* (739) ; *duguðale* (601, 609, 782) / *duguþum* (563) ; *eorðan* (7 exemples) / *eorþan* (6 exemples) ; *eðles* (741) / *eþel* (630, 516) ; *geweorðade* (659) / *geweorþan* (624) ; *hreðer* (539) / *hreþor/re* (623, 641) ; *laðum* (846) / *laþan/ra* (592, 776) ; *liðan* (851) / *liþe* (605) ; *reðe* (825) / *reþe/ran* (798, 809, 790) ; *sodes/ne* (3 exemples) / *sopes* (706) ; *yðre* (627) / *ypast* (800) ; *sceaðan* (706) / *sceaþan* (775) ; les mots en *-þu* : *hleoþu* (745), *hienþu* (591), *mærþu/um* (591, 748) / *strengðu* (490, 638), et, avec les deux graphies, *heahðu* (760) / *heahþu* (4 exemples), et *yrmþu* (614) / *yrmþum* (621).

En milieu de mot, le scribe semble pris entre deux principes contradictoires : conserver le <ð> même après ajout d'une désinence, ou bien utiliser <þ> en milieu de mot, en particulier dans les mots de plus de deux syllabes. Souvent le choix semble se faire au hasard.

II. Abréviations (voir planche p. 402)

Les abréviations sont relativement peu nombreuses dans le Livre d'Exeter et correspondent à celles qui sont les plus courantes dans les manuscrits vieil-anglais.

II.1. *Ond / and*

L'abréviation la plus commune est la note tironienne (7) pour *ond / and* « et ». Son emploi est systématique dans le *Christ II*, pour la conjonction de coordination, mais aussi comme préfixe (655 *ond-sæc*, 666 *ond-giet*, 831 *ond-lean*). Il n'y a pas une seule exception dans notre texte, mais on en trouve quelques-unes dans d'autres poèmes du Livre d'Exeter, par exemple le *Christ III* 927 ou 1011. Le mot est alors écrit *ond*. L'abréviation de *ond* étant systématique dans le poème, nous ne l'indiquons pas en note, et nous transcrivons le mot en toutes lettres dans notre texte.

II.2. *Þæt*

Un autre mot souvent abrégé est *þæt* (*þ* barré), mais au contraire de *ond* il ne l'est pas de façon systématique. On trouve l'abréviation <þ> aux vers suivants :

507, 548, 589, 592, 600 (dans *þætte*), 656 (dans *þætte*), 692, 714, 715 (*þætte*), 722, 749, 752, 775, 783, 792, 813, 818, 822, 848

Le mot est écrit en entier aux vers suivants :

442, 443, 447, 451 (dans *þætte*), 454, 474, 479, 520, 551, 552, 560, 586, 600 (en majuscules, début de section), 656, 715, 754 (deux fois de suite), 770, 816, 853, 859, 861.

Nous écrivons ce mot en entier dans le texte, sans signaler l'abréviation en note, la liste donnée ci-dessus étant exhaustive.

II.3. Tilde

Le scribe utilise également un tilde remplaçant une ou plusieurs lettres.

Généralement il s'agit d'un <m>, et le tilde se trouve sur la voyelle précédente :

527 (*wolcnum*), 565 (*wyrpum*), 582 (*englum*), 612 (*ussum*), 673 (*sumum*, mais le <u> surmonté d'un tilde est ajouté au-dessus du mot), 697 (*englum*), 713 (*gerynum*), 716 (*meahtum*), 723 (*eallum*, *warum*), 742 (*warum*), 745 (*hlypum*), 750 (*halgum*, *weorcum*), 778 (*heofnum*), 783 (*leanum*), 784 (*weorcum*), 802 (*þam*), 821 (*dagum*), 851 (*ceolum*).

Excepté pour *þam* au vers 802, le <m> fait partie de la terminaison *-um* du datif pluriel. Cette désinence est le plus souvent écrite en toutes lettres : ainsi en regard de ces 19 datifs pluriels avec abréviation, il faut placer 113 formes non abrégées. Quant à *þam*, il n'est abrégé qu'une fois sur ses onze occurrences. Nous rétablirons la désinence sans le signaler en note, la liste ci-dessus étant exhaustive.

Le tilde remplace *-ne* dans le mot *þonne* aux vers 525, 674, 763, 797, 807, 824, 827, 832, 839, 842, 844. Au vers 791 les deux <n> sont écrits, et le tilde ne remplace que le <e> : il s'agit peut-être d'une erreur du scribe. On trouve dans le Livre d'Exeter un certain nombre de cas où *þonne* n'est pas abrégé, mais il ne s'en rencontre pas dans le *Christ II*. Nous transcrivons le mot en toutes lettres dans notre texte sans indiquer en note l'abréviation, qui est constante.

Le tilde remplace aussi <m> dans d'autres mots moins courants, dont une liste est donnée par Krapp & Dobbie¹, par exemple *þrymm* (cinq occurrences dans le

¹ Voir Krapp & Dobbie, *The Exeter Book*, ASPR vol. III, p. xx.

Christ III, Juliana, Guthlac, Phénix) ou *cwom* (deux fois dans le *Christ III*). Il n'y en a pas d'exemple dans le *Christ II*.

Trois fois le tilde est utilisé dans le préfixe *ge-* (*Guthlac A* 368, *Phénix* 84, *Maxims I* 167), mais jamais dans le *Christ II*.

II.4. Abréviations latines

On rencontre quelques abréviations latines dans le Livre d'Exeter¹, mais aucune dans le texte que nous éditons.

III. La séparation des mots² (voir planche p. 403)

Les lignes du manuscrit sont divisées en mots séparés par des espaces de largeur variable, mais la notion qu'a le scribe du mot diffère de l'usage moderne. Il sépare certains éléments (préfixe et radical, mots composés) que nous considérerions comme formant un tout, et rapproche au contraire des mots qui n'ont aucun rapport entre eux. Les difficultés que peut poser cet usage sont révélées par le travail de redécoupage fait par un lecteur moderne sur certaines pages situées au début du manuscrit, et par Hickeys sur les passages runiques qu'il préparait pour l'édition.

III.1. Mots inaccentués

III.1.i. Règle générale

Les petits mots grammaticaux monosyllabiques ou « particules » – prépositions, pronoms personnels, relatifs, conjonctions, adverbes brefs, préfixes – ne sont pas traités comme des mots à part entière mais sont presque toujours rattachés à un autre mot.

Lorsqu'il y a une seule particule, elle est le plus souvent accolée au mot suivant, comme dans *in-fæmnan* (788), *ic-wene* (789), *on-swegle* (550), *7-fulwiað* (484), *ge-worden* (740). Plus exceptionnellement elle peut être rattaché au mot précédent : *mon-se mæra* (441), *ge-feoð-ge* (476). Elle est rarement isolée (*he ængum*, 683).

Lorsque deux particules se suivent, elles sont regroupées comme si elles ne formaient qu'un seul mot : *þa-se æþeling* (448), *in-þa æþelan* (455), *þa-ge fylled* (468).

Lorsque plus de deux particules se suivent, l'usage du scribe est fluctuant. Parfois deux d'entre elles sont associées et la troisième rattachée au mot suivant, comme dans *ðe-he on-deoflum* (580). Parfois trois particules sont groupées ensemble, comme dans *þe-he-us to-hyhte* (613), la quatrième étant rattachée au nom. Parfois au contraire le scribe évite un groupe de trois particules, comme dans *he-is se soð-fæsta* (696), ou dans *forgeaf-ða he-þa yrmpðu* (613-614), où pourtant le verbe et le premier *ða* sont situés dans des hémistiches différents.

Les principes énoncés ci-dessus, très généraux, sont à nuancer. Un manuscrit n'a rien de la régularité d'un texte imprimé, et les espaces entre les mots et même entre les lettres varient énormément. Dans ces conditions, il est quelquefois difficile de savoir si le scribe avait l'intention de rattacher une particule à un mot ou si leur proximité est due au fait que dans cette partie de la ligne l'écriture est soudain

¹ Voir Krapp & Dobbie, *The Exeter Book*, p. xxi.

² Voir Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, pp. 64-65, Rademacher, *Die Worttrennung in angelsächsischen Handschriften* (1921) et Keller, « Zur Worttrennung in den angelsächsischen Handschriften » (1929). Sur les espaces entre les mots, voir Stevick, *Suprasegmentals, Meter, and the Manuscript of Beowulf* (1968).

resserrée. Il semble aussi que le scribe sépare les mots les uns des autres par des espaces volontairement variables. Quelquefois deux mots sont si proches que l'on croirait vraiment qu'ils n'en forment qu'un (c'est souvent le cas pour la négation *ne* suivie d'un verbe). D'autres fois, si la particule forme clairement un ensemble avec le mot auquel elle est rattachée, à l'intérieur de cet ensemble il existe un espace minime qui sépare les deux éléments.

Le groupe *to heofonum* au vers 485 donne un bon exemple de ce dernier phénomène. A l'intérieur de chacun des deux mots toutes les lettres se touchent, mais entre le *o* de *to* et le *h* de *heofonum* existe un espace de l'ordre d'un millimètre. Malgré cette évidente volonté de séparer *to* et *heofonum*, on ne peut pas pour autant conclure que le scribe traite ces mots comme deux entités indépendantes, car l'espace qui sépare *to* du mot précédent (4 mm) et *heofonum* du mot suivant (7 mm, on se trouve là en fin d'hémistiche) est nettement supérieur à celui qui sépare les deux mots entre eux. L'espace entre les deux éléments du groupe *to heofonum*, si clairement marqué qu'il soit, est donc sans commune mesure avec ceux qui isolent le groupe par rapport aux mots voisins.

On ne peut donc pas se contenter de deux catégories seulement, particules isolées et particules rattachées à un autre mot ; il est nécessaire de reconnaître une troisième catégorie. On distinguera, dans la suite de ce travail, les particules réellement rattachées au mot suivant (la dernière lettre de la particule et la première lettre du mot sont traitées comme deux lettres appartenant au même mot), celles qui en sont simplement rapprochées (la dernière lettre de la particule et la première lettre du mot sont séparées par un espace minime, mais supérieur à celui qui sépare deux lettres d'un même mot – en général, de l'ordre d'1 mm), et celles qui restent indépendantes (séparées du mot par le même espace qu'un autre mot)¹.

Par ailleurs un même mot peut glisser d'une catégorie dans l'autre. Une particule généralement rapprochée du mot suivant, dont elle reste séparée par un très petit espace, peut voir cet espace s'élargir jusqu'à une séparation pure et simple ; au contraire l'espace peut diminuer jusqu'à ce qu'elle fasse corps avec le mot suivant. Ainsi la préposition *in* entre normalement dans notre seconde catégorie, étant séparée du mot qui suit par un espace à peine marqué, par exemple dans *in-hwitum* (447). Dans *in-carcerne* (735) le *n* et le *c* ne sont pas plus éloignés que les lettres d'un même mot, tandis qu'au contraire dans *in folc* (764) l'espace est presque celui que l'on attendrait entre deux mots. De même *purh* est généralement nettement séparé du mot suivant (ainsi *purh þæs*, 495), mais l'espace se réduit dans *purh-his* (581), et disparaît dans *purhge* (700).

Lorsque la particule est elle-même précédée d'une autre particule, les deux éléments inaccusés sont généralement regroupés et la seconde particule est par conséquent séparée du mot qui suit.

III.1.ii. Prépositions

Certaines prépositions sont toujours, ou habituellement, séparées du mot suivant. Il s'agit de *geond*, *under*, *ymb*, *ofer*, *after*, *wið*, *butan*, *fore*, *purh*, *mid*, et peut-être *æt*. D'autres, *in*, *on*, *to*, *of*, *bi*, sont au contraire rapprochées du mot qui suit. La différence

¹ On ne peut donner de chiffres qu'approximatifs, car l'espace entre les lettres d'un même mot, qui sert de point de comparaison, varie suivant les passages.

entre les deux groupes s'explique facilement : les prépositions les plus communes, les plus brèves, celles qui ont le sens le plus vague, par conséquent les moins accentuées, sont celles qui sont séparées du mot suivant par l'espace le plus réduit. Les prépositions plus rares, plus longues, à sens plus précis, et donc moins faiblement accentuées, ont tendance à être traitées comme des mots à part entière.

Les prépositions qui sont normalement simplement rapprochées du mot suivant y sont parfois rattachées, c'est-à-dire que l'espace qui les sépare disparaît totalement. Ceci se produit assez fréquemment pour *in* (rattaché presque aussi souvent que rapproché) et *of*, plus rarement pour *on* (deux fois plus souvent rapproché que rattaché), exceptionnellement pour les autres prépositions de ce groupe. Il existe par ailleurs quelques cas aberrants où ces prépositions sont séparées du mot suivant par un réel espace, par exemple *in folc* (764), *on heah* (555), *on eorþan* (814), *of hæfte* (568), *to hierusallem* (533).

Les prépositions normalement séparées du mot suivant peuvent en être rapprochées, l'espace qui les sépare diminuant tout en restant perceptible. Cela se produit assez souvent pour *þurh* et *ofer* (une fois sur 3 environ), une fois sur deux pour *æt*, qui pourrait aussi bien être rangé dans la catégorie précédente, de manière exceptionnelle pour *mid* et *wið*, jamais pour les autres prépositions. Ce comportement différent est à mettre en relation avec le degré d'information sémantique qu'apportent ces mots. *In* est la préposition la plus neutre et la plus banale ; les autres prépositions spatiales s'opposent implicitement à *in* en définissant une position différente. Ainsi *in* reçoit une accentuation minimale, tandis que les autres prépositions sont sans doute légèrement plus accentuées : ceci est reflété dans l'espacement.

III.1.iii. La négation

La négation a tendance à faire corps avec le verbe qui suit : les combinaisons *nis*, *nelle*, *nolde*, etc., en sont le témoignage. Cette tendance se reflète dans notre manuscrit. Alors que les prépositions, même les plus faiblement accentuées, restent généralement séparées du mot qui suit par un espace, si réduit soit-il, la négation se rattache invariablement au verbe qui la suit. La cohésion des deux éléments est si forte que le plus souvent le scribe fait la ligature du <e> avec la lettre suivante (sept fois), y compris lorsque le *ne* porte une majuscule au vers 654. Il fait même cette ligature lorsque la lettre suivante est un <a> ou un <o> (564, 817) et que la combinaison des deux lettres, ressemblant à une diphtongue, pourrait gêner la lecture. Il omet cependant la ligature trois fois dans des contextes graphiques où elle serait théoriquement possible, lorsque la lettre suivante est un <g> (459, 656, 706). Puisqu'à l'intérieur d'un mot il n'hésite pas à faire la ligature du <e> et du <g>, cette unique exception montre que, malgré tout, la négation n'est pas considérée comme faisant tout à fait partie du verbe.

Lorsque la négation ne précède pas un verbe mais un adjectif, elle se comporte de manière très différente. On en trouve un seul exemple dans le *Christ II*, dans l'hémistiche *cordre ne lytle* (578). Dans ce cas la négation est séparée du mot par un espace, ce qui laisse entendre qu'elle était plus fortement accentuée dans cette position que devant un verbe.

III.1.iv. Mots de liaison

La conjonction *ond* (toujours abrégée en note tironienne dans le poème), l'adverbe ou conjonction *þa*, le relatif *þe*, l'adverbe *nu* ont le même comportement dans le Livre d'Exeter : ils sont systématiquement rapprochés du mot qui suit, jusqu'à le toucher parfois, sans toutefois être considérés comme faisant réellement corps avec lui. Au contraire de ce qui se produit avec la négation, la ligature n'est normalement pas faite avec la particule relative *þe*. Il y a une seule exception, *þege her on stariað* (570), tandis que dans l'hémistiche identique 521 la ligature n'est pas faite. Dans un groupe de trois particules comme dans *þe of þæs hælandes* (505), par ailleurs, le scribe choisit de rattacher la préposition *of* au mot qui suit et de laisser un espace entre le relatif et l'ensemble ainsi constitué.

III.1.v. Les pronoms personnels

Les pronoms personnels *ic*, *þu*, *he*, *we*, *ge*, *hy*, comme les mots de liaison, sont rapprochés du mot suivant mais en restent clairement distincts. La ligature n'est normalement pas faite entre le <e> de *he* et l'initiale du mot qui suit. Il y a néanmoins une exception, *heto* (17^r), avec ligature. En revanche, dans *he ængum* (683) les deux mots sont séparés par un espace, étroit, mais net.

Le pronom de seconde personne du pluriel, *ge*, est utilisé comme enclitique au vers 476 (*gefeoð-ge*). Le seul autre emploi de ce pronom derrière le verbe, au vers 510, se trouve en fin de ligne, et le scribe écarte les deux mots pour justifier la ligne.

III.1.vi. Le démonstratif-article *se*

Lorsque l'article *se* est précédé d'une autre particule (adverbe, verbe être, pronom), il s'y rattache, et non au nom qui suit et auquel par le sens il se rapporte. On trouve ainsi *þa-se* (443, 448, 456), *nu-se* (558), *hwæt-se* (574), *swa-se* (681), *wæs-se* (720, 723, 726, 728, 730, 736, 856), *bip-se* (804)¹, *us-se* (631), *us þis-se* (627), *þy læs-se* (768). Il est en revanche rattaché au mot lexical qui suit, nom ou verbe, lorsqu'il n'est pas précédé par une autre particule : *se-witga* (650), *se-mæg* (666). Dans ce dernier exemple (le seul où la question puisse se poser), la ligature est faite.

Lorsque *se* est suivi d'une particule, enfin, il y est rattaché : *se-þisne* (574), *se-þe* (619), *se-þas* (659), *se-us* (776).

Se se trouve exceptionnellement isolé au vers 645 (*swa se fáela fugel / flyges cunnode*), et au vers 696 (*he-is se soð-fæsta / sunnan leoma*). Dans ce dernier cas cet isolement s'explique par le fait que le scribe évite de regrouper trois particules.

Enfin *se* est de manière tout à fait exceptionnelle rattaché au nom qui précède et non à l'adjectif qui suit, dans un contexte où il est la seule particule, au vers 441 : *mon-se mæra*. Il faut sans doute y voir l'influence du rythme du vers (hémistiche de type A, formé d'une double séquence accentuée + inaccentuée). Métriquement sinon logiquement, *se* se rattache en effet à *mon* et non à *mæra*. Nous verrons ci-dessous un second exemple de découpage sous l'influence de la métrique (*torne bitolden*, 538).

En somme, parmi les mots étudiés ci-dessus, la plupart sont rapprochés du nom, mais en restent séparés par un espace très petit qui suffit à garantir leur individualité.

¹ Le scribe utilise un <þ> au lieu du <ð> qui serait normal en fin de mot, peut-être pour faciliter le rapprochement avec le <s> qui suit.

Les seuls mots qui soient réellement proclitiques sont *ne* devant un verbe et *se* devant un nom. Tous deux sont sans doute aussi peu accentués que possible, et le scribe va jusqu'à faire la ligature avec la première lettre du mot suivant – ce qui, comme nous allons le voir, leur confère moins d'autonomie encore qu'un préfixe.

III.1.vii. Préfixes

Le scribe du Livre d'Exeter traite les préfixes comme des mots inaccentués indépendants. Il les rattache à l'occasion au radical, de la même manière qu'il rattache au mot suivant une préposition ou un pronom personnel, mais il ne considère en aucune façon que le préfixe fait partie de ce mot. Chaque fois qu'il le peut, il préfère le rattacher à une autre particule et le séparer du radical, comme dans *ne-ge hyrwdon* (459). Il ne rattache le préfixe au radical que s'il n'est pas précédé d'un mot inaccentué auquel il pourrait être associé.

Lorsque le préfixe est rattaché au radical, le scribe laisse quelquefois un demi-espace entre les deux éléments, ce qui montre qu'il en reconnaît l'indépendance. Parfois au contraire il les rapproche tout à fait, et seule l'analyse permet de distinguer préfixe et radical. Même dans ce cas, toutefois, les deux éléments restent distincts à ses yeux. L'indépendance du préfixe par rapport au radical se marque par l'absence de ligature entre le *e* du préfixe *ge-* et la première lettre du radical, même dans les cas où préfixe et radical sont tellement rapprochés qu'ils semblent ne former qu'un seul mot. Il y a entre les deux lettres, rapprochées sur la ligne du manuscrit, un espace virtuel qui empêche la ligature.

Parfois, sans raison apparente, le préfixe n'est pas rattaché au radical mais est traité comme un mot indépendant. Cela se produit pour le préfixe *oð* dans *oð-eowdun* au vers 448, mais pas dans ses deux autres occurrences, où il est séparé du verbe par un espace réduit.

Dans *torne bitolden* (538), le préfixe est rattaché au mot *torne*, et l'ensemble est écrit *tornebi tolden*, avec un blanc nettement marqué entre le préfixe et le radical. Le scribe s'est sans doute laissé entraîner par le schéma accentuel, puisque le préfixe *bi*, comme la syllabe inaccentuée *-ne*, appartient métriquement au premier pied de l'hémistiche.

Cette politique envers les préfixes n'est pas générale dans les manuscrits vieil-anglais. Le scribe du Junius 11, lui, rattache systématiquement au radical le préfixe *ge-*, de manière moins absolue les autres préfixes, pour lesquels sa politique varie (on trouve, dans le même vers (*Genèse A 70*), *forborsten* et *for biged*) ; les deux scribes de *Beowulf* séparent généralement le préfixe du radical.

III.2. Mots composés

Nous avons jusqu'ici considéré le cas des mots regroupés par le scribe alors qu'ils constituent en réalité des unités distinctes. Nous allons voir maintenant le cas inverse : des éléments qui sont séparés dans le manuscrit, alors qu'ils constituent en réalité un seul mot.

Les deux termes d'un mot composé sont traités par le scribe comme des mots à part entière, et séparés par un blanc. Même le nom propre <guð lac> (*Guthlac*), dans le poème de ce nom, est écrit en deux mots. Le scribe se laisse guider par

l'accentuation, et les deux unités graphiques obtenues correspondent aux deux unités accentuelles d'un mot composé.

La règle énoncée ci-dessus est générale, mais souffre des exceptions. Les mots composés ont à l'origine deux accents, mais à force d'être employés en composé le second élément finit par perdre son accent, et parfois une réduction phonétique se produit, comme dans le mot *hlaforð* < *hlaif-weard* (anglais moderne *lord*). Le traitement que les mots composés subissent dans le manuscrit correspond sans doute au degré d'indépendance des deux éléments et à la force de leur accentuation.

Certains composés sont clairement écrits en deux mots, les deux éléments étant séparés par des espaces aussi importants que les mots voisins. Ils représentent une proportion non négligeable de ce type de mots. Par exemple, *an cenned* (464), *efen ece* (465), *wid wegas* (482, et aussi *wid lond* 605), *frum bearn* (507), *mægen þrymmes* (557), *eald feondum* (567), *monig fealde/ra* (603, 662), *fus leoð* (623), sont sans ambiguïté considérés par le scribe comme formés de deux mots plus ou moins indépendants.

La plupart des composés sont séparés par un espace inférieur à celui que l'on trouve entre les mots. Les exemples en sont innombrables. Citons *staþol-fæstre* (490), *heofon-engla* (492), *æl-beorhte* (506), *hyge-rofe* (534).

Dans quelques cas, l'espace entre les deux éléments, quoique présent, est réduit aux dimensions de celui qui sépare une préposition du nom qui la suit. Cela se produit par exemple dans *leofwendum* (471), *þrymfulle* (541), *eahtnysse* (704), *ælmeahtigne* (759).

Parfois enfin on ne peut plus reconnaître d'espace entre les deux éléments, et il faut bien les considérer comme un mot unique. C'est le cas de *wilgifan* (537), *wilcuman* (554).

La logique de cette politique n'est pas toujours claire. Il est évident qu'un second terme de composé grammaticalisé et transformé en suffixe, comme *-nyss*, n'a plus de titre à être isolé dans l'écriture, puisqu'il était certainement fort peu accentué dans la prononciation. L'application du même principe aux composés avec *wil-* surprend davantage. Par ailleurs, les raisons qui poussent le scribe à laisser un espace entier ou un espace réduit entre les deux éléments d'un composé sont difficiles à évaluer. Une constante est l'utilisation d'un blanc important lorsque, comme dans *wid lond*, le mot composé a un adjectif comme premier élément, et qu'il est sémantiquement équivalent à une séquence adjectif + nom. Les autres exemples sont malaisés à ramener à des règles. On peut en particulier s'étonner que *manig feald* soit traité comme deux mots, alors que l'évolution de la langue a transformé le second élément en suffixe.

III.3. Hiérarchisation des espaces

Les espaces entre deux mots sont de longueur très variable, mais le choix n'est pas arbitraire. Leur hiérarchisation reflète celle des divisions du texte.

Au niveau le plus bas se trouve l'espace entre deux lettres d'un même mot. Cet espace est fonction des lettres elles-mêmes. Certaines se rattachent naturellement les unes aux autres – le *e*, par exemple, forme une ligature avec la plupart des autres lettres. D'autres sont tout aussi naturellement séparées des voisines par un petit espace : les lettres à jambage ne se touchent pas (par exemple dans un mot comme

minum), sinon le mot serait illisible. Un espace est souvent laissé devant les lettres commençant par une hampe verticale (*h, l, b, þ*), car la lettre précédente ne s'y accroche pas facilement. Le *d*, qui se caractérise par une hampe couchée à l'horizontale et orientée vers la lettre précédente, n'est pas en contact avec cette dernière, car cela rendrait le mot illisible.

Le second degré dans l'espacement est le blanc presque invisible qui sépare une particule du mot suivant, lorsque ces deux mots sont rapprochés sans être réellement rattachés. Dans ce cas les lettres situées à la frontière entre les deux mots ne sont pas en contact ; l'espace qui les sépare est très petit, mais il se distingue clairement de celui, plus réduit encore, qui sépare les lettres d'un même mot.

Un espace un peu plus large sépare généralement les éléments de composés (sauf cas particuliers mentionnés plus haut), et plus généralement les mots regroupés dans une même unité de sens.

Le degré suivant est l'espace entre deux mots appartenant au même hémistiche, mais non à la même unité de sens. Cet espace révèle l'individualité des deux éléments qu'il sépare.

Enfin, à la frontière entre deux hémistiches, l'espace entre les mots devient plus important encore, de sorte que, même dans les passages sans ponctuation métrique, les hémistiches sont généralement clairement délimités.

Les règles énoncées ci-dessus correspondent en théorie à l'usage du scribe. En pratique, la valeur des espaces mentionnés ci-dessus varie suivant les passages, l'écriture tend à se resserrer ou au contraire à s'espacer en fin de ligne pour des problèmes de justification, des espacements aberrants introduisent la confusion.

Nous donnons ci-dessous une analyse des espacements d'un passage du *Christ II* (17^v, 655-667)¹.

þe-þæs up,stigis | 7,sæc fremedon | 7,þæt ne,ge lyfdon | þ,te lif
 fruma | in,monnes hiw | ofer mægna þrym | halig fróm
 hrusan | ahafen wurde . ða,us ge,weorðade | se,þas world
 gescop | godes gæst sunu | 7,us giefe sealde | uppe mid
 englum | ece staþelas | 7,eac monig fealde | modes snyt
 tru | seow 7,sette | geond sefan monna . Sumum word
 laþe wise sendeð | on,his modes gemynd | þurh-his muþes
 gæst | æðele 7 giet . semæg eal fela . singan 7 secgan þam
 bið snyttru cræft . bifolen onferðe . Sum,mæg fingrû
 wel hlude | fore hælepum | hearpan stirkan . gleo-beam
 gretan . Sum-mæg god-cunde . reccan ryhte æe . Sum-mæg

La césure (que nous indiquons par | lorsqu'elle est marquée par un espace dans le manuscrit, et . lorsqu'elle est signalée par un point) est normalement indiquée sans ambiguïté : l'espace qui sépare deux hémistiches est le plus souvent au moins légèrement plus grand que celui qui sépare deux mots. Quelquefois un espace entre deux mots a la même dimension que celui de la césure : ainsi à la seconde ligne *monnes / hiw ofer* : seul le rythme du vers permet de décider si la césure est à placer

¹ La dimension des différents espaces est marquée dans la transcription ci-dessus par un blanc, une virgule ou un trait d'union, selon leur importance.

après *monnes* ou après *hiw*. Il en est de même à la sixième ligne pour *seow 7sette geond*. A la cinquième ligne, le désir du scribe de séparer nettement *monig* et *fealde* l'amène à donner à cet espace plus d'importance qu'à la césure qui suit. Il faut noter que lorsque, dans les dernières lignes du passage cité, le scribe utilise la ponctuation métrique, il cesse de prêter attention à la dimension des espaces en fin d'hémistiche. A la huitième ligne l'espace entre *7giet* et *semæg* est bien moins important que celui entre *æðele* et *7 giet* ou entre *semæg* et *eal*, c'est-à-dire que la césure est moins marquée que la séparation entre mots à l'intérieur d'un hémistiche. Cela n'a aucune importance, puisque la césure est marquée par un point. Il en est de même à la dixième ligne, où *wel* et *hlude*, appartenant à des hémistiches différents, sont rapprochés comme deux mots qui appartiendraient au même hémistiche, voire à la même unité de sens, tandis qu'un espace plus important sépare les mots à l'intérieur de l'hémistiche. La présence du point après *wel* supprime tout risque de confusion. Mais il y a, dans ce passage, un problème d'espacement à un endroit où il n'y a pas de point pour le résoudre : à la huitième ligne, le scribe divise le vers de la manière suivante : *singan | 7secgan þam bið snyttru cræft* (la fin du vers, après *7 secgan*, étant à la ligne suivante). L'espacement aberrant est sans doute dû à l'approche de la fin de la ligne plutôt qu'à une erreur de scansion de la part du scribe.

Le scribe distingue par des espaces hiérarchisés les coupures entre mots (marquées ci-dessus par un simple blanc), entre éléments de composés (marquées par -), et entre une particule et le mot suivant (marquées par ,). Les mots qu'il range dans chacune de ces catégories ne sont pas toujours ceux que l'on y attendrait. Ainsi, si *gleo-beam* et *god-cunde* sont traités en mots composés, séparés des mots voisins par un espace plus important que celui qui sépare les deux éléments du composé, les autres composés du passage, *gæst sunu*, *monig fealda*, sont traités comme deux mots indépendants. L'espace qui suit *in* ou *on* rapprochés du mot suivant est moins important que dans le cas de *þurh*, comme nous avons eu l'occasion de le noter précédemment. Dans certains cas (*semæg*, *bifolen*, *onferðe*) il n'y a plus d'espace entre les deux mots, et pour *semæg* on a même une ligature entre le *e* du pronom et la première lettre de l'auxiliaire.

III.4. Coupures à l'intérieur d'un même mot

Nous avons donné ci-dessus un exemple d'un passage où les règles sont respectées. On trouve néanmoins des espacements aberrants dans le Livre d'Exeter.

Parfois l'espacement incorrect des mots sur une ligne s'explique peut-être simplement par la fatigue du scribe. Nous avons mentionné plus haut, à propos des corrections, les problèmes que pose le vers 640. D'autres exemples se rencontrent sporadiquement dans le manuscrit.

Plus surprenants sont les cas où le scribe ne respecte pas la césure, non pas en plaçant à cet endroit un espace plus petit que celui qui sépare deux mots dans le même passage, mais en supprimant entièrement l'espace et en rapprochant deux mots qui font partie d'hémistiches différents. Les vers 613-614 en donnent un exemple : *þe he us to hyhte forgeaf, // ða he þa yrmpðu / eft oncyrde* est découpé : *þe-he-us to-hyhte forgeafða he-þa yrmpðu*. Il existe une dizaine d'exemples de ce phénomène dans le Livre d'Exeter.

Le phénomène inverse, l'utilisation d'espaces inattendus à l'intérieur d'un mot, se produit dans certains cas, par exemple pour *nabo codo nossor* (Azarias 183). L'explication en est simple : le scribe copie ces mots difficiles par groupes de deux syllabes. On peut se demander si un cas comme *yryp-ðu* (614) s'explique par la présence d'un suffixe, ou par une pause dans l'écriture due à la succession de quatre consonnes : écrit *yrypum* sur la même page au vers 621, le mot ne présente pas d'espace.

III.5. Politique suivie dans cette édition

Les éditeurs modernes écrivent généralement composés et dérivés en un seul mot, sans tenir compte des formes du manuscrit. L'inconvénient de cet usage est qu'il suppose à ces mots une unité qu'ils ne possédaient pas aux yeux du scribe. Il nous paraît préférable de marquer, comme le scribe, une différence entre mots simples et mots composés. Nous n'avons pas voulu cependant suivre totalement l'usage du manuscrit et renoncer à l'information supplémentaire qu'apporte la distinction entre composés et mots indépendants. Nous avons donc choisi un moyen terme en séparant les éléments de composés par un trait d'union.

Pour les dérivés, nous nous en tiendrons à l'usage moderne et les écrirons en un seul mot, sauf lorsque les affixes ont encore leur sens plein.

IV. Coupe des mots

Les poèmes du Livre d'Exeter, comme ceux des autres manuscrits vieil-anglais, sont copiés dans le manuscrit comme de la prose. Le scribe ne va pas à la ligne après chaque vers comme le font les éditeurs modernes. C'est pourquoi il arrive souvent qu'il se trouve, à la fin de la ligne, avec un espace insuffisant pour terminer un mot. Il en écrit alors le début, et le complète à la ligne suivante. La coupure n'est pas indiquée, et c'est au lecteur à rétablir le mot dans son intégralité¹.

La division des mots se fait essentiellement selon des critères phonétiques². Lorsqu'il n'y a qu'une consonne intervocalique, la coupe se fait devant la consonne : *wæ/ron* 449, *weo/rud* 458, *ti/res* 462, *dea/ðe* 467, *go/des* 480, *feo/gað* 486, *lofe/dun* 504, *si/de* 524, *gefne/medon* 526, *hierusa/lem* 533, *þæ/re* 552, *forcume/ne* 561, *du/guþum* 563, *heo/fon* 566, *a/nes* 567, *wi/de* 583, *heofo/nes* 591, *bo/ren* 618, *æ/peling* 627, *hea/num* 632, *heofo/na* 653, *fla/cor* 676, *wæ/pen* 680, *bu/tan* 722, *o/per* 723, *fro/fre* 728, *hlo/dun* 784, *spre/can* 798, *tru/wiað* 837, *gescea/pe* 839, *gry/re* 848, *hæ/lo* 859.

Il n'y a aucune exception à cette règle dans le texte du *Christ II*.

Lorsqu'il y a deux consonnes intervocaliques, la coupe se fait entre les deux consonnes :

sæg/don 451, *man/na* 487, *eal/le* 540, *hal/gan* 549, *feon/da* 569, *þrym/mes* 593, *æh/ta* 604, *hean/ne* 678, *bryt/tað* 682, *gim/mas* 695, *sun/nan* 696, *snot/tor* 713, *cnol/las* 717, *bid/dan* 774, *þen/dan* 800, *æf/ter* 803, *geot/ne* 821, *wæl/mum* 831, *fer/gen* 853.

Là encore, il n'y a aucune exception.

Dans un groupe de trois consonnes la coupe se fait normalement après la seconde :

¹ Les traits d'union que l'on trouve sur certaines pages du manuscrit sont des ajouts modernes.

² Voir sur ce point les travaux de Wetzel (*Die Worttrennung am Zeilenende in altenglischen Handschriften*, 1981), Lutz (compte-rendu de l'ouvrage de Wetzel, 1985, et « The Syllabic Basis of Word Division in Old English Manuscripts », 1986), et Markus (« Zur altenglischen Worttrennung und Silbenstruktur », 1988).

gehyrw/don 459, eng/la 515, wolc/num 588, geworth/te 621, torh/tan 642.

Parfois elle se fait après la première consonne, pour ne pas séparer le groupe consonne + liquide :

tem/ples 495, snyt/tru 662, snyt/tru 684, eal/dre 690.

Mais ceci n'a rien d'absolu, puisqu'*engla* est coupé *eng/la* au vers 515.

On ne rencontre pas dans le *Christ II* les nombreux exemples de coupe de type morphologique qui existent dans le Junius 11, et qui sont d'ailleurs assez exceptionnels dans les manuscrits vieil-anglais : le scribe du Livre d'Exeter se montre tout à fait conventionnel dans sa manière de couper les mots.

V. Majuscules

Nous ne nous occuperons ici que des petites majuscules que l'on trouve dans le texte lui-même. Les initiales qui marquent le début de sections ou de poèmes seront traitées plus loin à propos de la division en sections.

V.1. La forme des lettres

Les majuscules ont le plus souvent la même forme que les minuscules, et sont simplement plus grandes. C'est le cas pour les lettres suivantes :

- <ð> f. 14^r vers 456 (*ða*) ; f. 15^r 491 (*ða*) ; f. 15^v 527 (*ða*) et 547 (*ðæt*) ; f. 17^v 659 (*ða*) ; f. 19^v 791 (*ðonne*) ; f. 20^r 838 (*ðær*).
- <h> f. 14^v 468 (*hæfde*) ; f. 16^r 586 (*hwæt*) ; f. 17^r 627 (*hwæt*).
- <f> f. 14^v 481 (*farad*)¹.
- <g> f. 15^v 533 (*gewitan*).
- <n> f. 15^r 512 (*nu*) ; f. 16^r 561 (*nu*) ; f. 17^r 642 (*noldan*) et 654 (*ne*) – mais voir ci-dessous les majuscules aux vers 683 et 850.
- <i> f. 15^v 534b (*in*) ; f. 16^r 560a, 562b, 577a, 580a (*in*) ; f. 16^v 621a (*ic*) ; f. 17^r, 638a (*in*) ; f. 17^v, 657a (*in*) ; f. 18^v, 724b, 732a, 735a, 748a (*in*) ; f. 19^r, 764a (*in*) ; f. 19^v, 787a, 788a (*in*), 793b (*ic*), 815a (*ic*) ; f. 20^r, 830b (*in*).

Au contraire le <s> a la forme de la majuscule d'imprimerie (f. 17^v, vers 664, 668, 670, 671, 672, 673, 676, 678, 679, 680, *sum / sumum*).

Le <n>, qui a le plus souvent la forme de la minuscule (4 exemples, ci-dessus), a deux fois la forme de la majuscule d'imprimerie, f. 17^v 683 (*nyle*) et f. 20^r 850 (*nu*).

Il est parfois difficile de savoir si une lettre un peu plus grande que les autres doit être interprétée comme une majuscule ou une minuscule : ainsi l'initiale de *ða* (865, f. 20^v) est nettement plus grande que les autres <ð> de la même page, et sa hampe est légèrement recourbée ; mais elle reste bien plus petite que les <ð> majuscules dans le reste du poème. Nous l'avons considérée comme une minuscule, mais il se peut que la taille intermédiaire de la lettre reflète une pause syntaxique intermédiaire, puisque l'on se trouve en milieu de phrase mais au début d'une proposition.

V.2. Les majuscules sont-elles dues à l'auteur ou au scribe ?

On peut en partie répondre à cette question en étudiant un texte copié par deux scribes, comme *Beowulf*. Le premier scribe utilise 53 majuscules en 1940 vers, soit

¹ La majuscule de ce mot est le résultat d'une correction. Le scribe avait commencé à écrire une minuscule, puis s'est ravisé.

une majuscule tous les 36 vers, et le second 12 majuscules en 1262 vers, soit une majuscule tous les 105 vers¹ : il faut voir là une préférence individuelle, et donc une déviation par rapport au modèle.

Dans d'autres cas, les majuscules sont certainement reprises du modèle, car plusieurs poèmes du même manuscrit, copiés de la même main, ont des usages différents. Les études de Gollancz² et Farrell³ montrent que dans le Junius 11 la fréquence et la régularité dans l'utilisation des majuscules varie d'un poème à l'autre. On remarque le même phénomène dans le Livre d'Exeter. Nous donnons ci-dessous la fréquence des majuscules dans les différents poèmes du Livre d'Exeter⁴ :

Titre	nombre de vers	nombre de majuscules	fréquence
<i>Christ I</i>	439	15 (25)	une tous les 29 (18) vers
<i>Christ II</i>	427	28 (46)	15 (9)
<i>Christ III</i>	798	49 (67)	16 (12)
<i>Guthlac A</i>	818	96 (170)	9 (5)
<i>Guthlac B</i>	561	29 (73)	19 (8)
<i>Azarias</i>	191	13 (17)	15 (11)
<i>Phénix</i>	677	22 (58)	31 (12)
<i>Juliana</i>	731	20 (68)	37 (11)
<i>Wanderer</i>	115	11 (18)	10 (6)
<i>Gifts</i>	113	0 (3)	- (38)
<i>Precepts</i>	94	3 (7)	31 (13)
<i>Seafarer</i>	124	2 (6)	62 (21)
<i>Vainglory</i>	84	1 (9)	84 (9)
<i>Widsith</i>	143	5 (8)	29 (18)
<i>Fortunes</i>	98	18 (18)	5 (5)
<i>Maxims I</i>	70	4 (11)	17 (6)
<i>Order</i>	102	1 (9)	102 (11)
<i>Rhyming P.</i>	87	2 (4)	43 (22)
<i>Panther</i>	74	7 (8)	11 (9)
<i>Whale</i>	88	3 (9)	29 (10)
<i>Soul II</i>	121	7 (9)	17 (13)
<i>Wife's L.</i>	53	0 (4)	- (13)
<i>JudgDay</i>	119	0 (2)	- (59)
<i>Hell</i>	137	4 (19)	34 (7)

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Certains poèmes brefs n'ont aucune majuscule (excepté des <i>), ou bien une ou deux simplement ; d'autres, au contraire, même parmi les poèmes brefs, en ont un grand nombre. *Vainglory* et *The Fortunes of Men* sont de longueur comparable, mais le premier a une seule majuscule, contre dix-huit pour le second. Les disparités dans les poèmes longs sont importantes aussi : on passe d'une majuscule tous les neuf vers pour *Guthlac A* à une tous les trente-sept vers pour *Juliana*. Notons que le *Christ I* se distingue du *Christ II* et du *Christ III*, et *Guthlac B* de *Guthlac A*, par une utilisation beaucoup plus parcimonieuse des majuscules. Ces disparités, dans des poèmes copiés par le même scribe, remontent certainement aux

¹ Suivant les chiffres donnés par Werlich, *Der westgermanische Skop* (1964), p. 290.

² *The Caedmon Manuscript*, pp. xix-xxi.

³ *Daniel and Azarias*, pp. 7-8.

⁴ Nous laissons de côté les poèmes de moins de 50 vers, où ces chiffres seraient peu significatifs. Le premier chiffre ne tient pas compte des <i> majuscules, le chiffre donné entre parenthèses les prend en compte également.

différents modèles utilisés. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles doivent être attribuées à l'auteur : elles peuvent simplement être dues aux scribes qui ont copié et recopié le poème au cours de sa transmission.

Les poèmes existant en plusieurs exemplaires, comme *Azarias / Daniel* et les deux *Soul and Body*, permettent d'apporter un commencement de réponse.

Deux versions de *Soul & Body* nous sont parvenues, l'une dans le Livre de Verceil (*Soul & Body I*), l'autre dans le Livre d'Exeter (*Soul & Body II*). Les majuscules, relativement fréquentes au début du poème, aussi bien dans l'une que dans l'autre version, se font rares ensuite. Les deux textes ont trois majuscules en commun, aux vers 9 (*sceal*), 15 (*cleopað*) et 22 (*hwæt*), chaque fois en début de phrase, et qui constituent clairement une ponctuation syntaxique. Ce sont les trois premières majuscules du poème pour *Soul & Body II* ; *Soul & Body I* en possède aussi une sur un autre *hwæt*, toujours en début de phrase, au vers 17. Ensuite les deux textes divergent. *Soul & Body I* continue à utiliser des majuscules à valeur syntaxique, surtout vers la fin du poème (aux vers 42, 108, 117, 145, 156, 165), et une à valeur rhétorique sur *ac* (61). *Soul & Body II* utilise des majuscules à valeur probablement rhétorique (éventuellement syntaxique) sur *ne* (49, 54), et certainement rhétorique sur *gifer* (111), et une autre qui se veut sans doute syntaxique mais qui est mal placée, sur *ðonne* en milieu de phrase (86). L'impression que donne cet état de choses est que les deux textes prennent pour base une même tradition, mais que l'un des deux scribes, voire les deux, après avoir reproduit fidèlement les trois premières majuscules, s'écarte soudain de son modèle pour appliquer des principes différents.

Les deux textes de *Daniel* et *Azarias*, en revanche, n'ont aucune majuscule en commun. Les majuscules d'*Azarias* ont connu une évolution différente dans les deux manuscrits, évolution où se manifeste l'intervention du scribe. *Azarias* a dix-sept majuscules pour 191 vers (dont quatre sur des <i>), qui ont parfois une valeur rhétorique (*oft*, 135 ; *of*, 137 ; *ac*, 186), plus souvent syntaxique (54, 59, 102, 153, 168, 174, 176, 179, en début de phrase – la majuscule du vers 92 est mal placée). Les vers 279-408 de *Daniel* ont deux majuscules seulement pour 130 vers (*swa*, 288, au milieu d'une phrase ; *ne*, 309, rhétorique ou syntaxique). Ce nombre réduit de majuscules différencie nettement ces 130 vers du reste de *Daniel*. Juste avant ce passage, on trouve dans *Daniel* des majuscules aux vers 241, 250, 254, 263, 268 ; juste après, aux vers 409, 416, 427, 430, 440, 444, 448, 452..., c'est-à-dire à des intervalles variant entre 3 et 11 vers. Ces majuscules correspondent à une ponctuation forte et ont une fonction syntaxique. Le passage 279-408 échappe à cette pratique, ce qui laisse supposer qu'il a été copié d'un autre modèle que le reste du poème : l'étude des majuscules confirme donc l'interpolation proposée sur d'autres critères¹.

Les majuscules sont donc sans doute, au moins en partie, dues à un scribe. Si certains se contentent de reproduire celles de leur modèle – comme le scribe du Junius 11, qui ne gomme pas les différences entre poèmes, voire, pour *Daniel*, à l'intérieur d'un même poème –, d'autres n'hésitent pas à introduire des modifications, comme le montre l'exemple de *Beowulf*, de *Soul and Body*, et la comparaison entre *Azarias* et *Daniel*.

¹ Voir, pour un résumé de la question, Krapp, *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. 1, *The Junius Manuscript* (1931), pp. xxxii-xxxiii, et Farrell, *Daniel and Azarias* (1974), pp. 22-29.

V.3. Rôle des majuscules

V.3.i. Le <i>

Avant de nous pencher sur le rôle des majuscules dans le *Christ II*, nous devons d'abord dire quelques mots de celles qui portent sur un <i>. Cette lettre présente un cas particulier, car la majuscule a le plus souvent pour but de lui donner une forme qui permette de la distinguer des jambages d'autres lettres. Sur les 38 *in* du *Christ II*, 15 ont une majuscule ; sur les 8 *ic*, trois ont une majuscule, qui dans deux cas (621a, 793b) coïncide avec une pause syntaxique et peut donc avoir un double rôle.

Dans l'un des cas (577a) de <i> majuscule, on peut se demander si le but n'est pas de mettre en relief non pas la lettre mais le mot qui, adverbe et non préposition, porte l'allitération : *wile In to eow / ealles waldend*. On trouve de même, dans le Junius 11, une majuscule sur *in* dans *há com ærest cám / In siðian* (*Genèse A 1577*).

V.3.ii. Les autres lettres

Les noms propres

Pour les autres lettres, l'emploi des majuscules dans les manuscrits vieil-anglais s'explique par des raisons syntaxiques ou rhétoriques. Si l'on en trouve parfois sur des noms propres, il faut y voir une simple coïncidence, car bien plus nombreux sont ceux qui ne prennent pas de majuscule. Dans le *Christ II* en particulier, aucun des noms propres (*bethania, betlem, dauipes, hierusalem, iob, iudeas, marian*) n'a de majuscule. Ailleurs dans le Livre d'Exeter, on trouve quelques exemples de majuscules sur des noms propres. Dans *Juliana*, le nom de la sainte porte la majuscule aux vers 28, 96, 131, 148, 167, 316, 531, 540, 628, sans doute moins parce qu'il s'agit d'un nom propre que parce que le mot commence par un <i> : en effet, on trouve dans ce poème 48 majuscules sur des <i>, contre 20 seulement sur d'autres lettres. Sans doute faut-il expliquer de la même manière les majuscules de *Iohannis* (23, 50 – mais pas 135) et *Jordane* (135, mais pas 131) dans *The Descent into Hell*.

Il nous reste à considérer trois majuscules : deux sur le nom de Guthlac (*Guthlac A* 239 et 434), une sur celui d'Adam (*Guthlac B* 826). Les deux premières ont une fonction clairement syntaxique : elles se trouvent en début de phrase, dans un poème où de nombreuses majuscules (une tous les 8 vers en moyenne) divisent le texte en unités de sens. La troisième a une valeur rhétorique : le mot est précédé d'un point, le premier de ce poème, et il est écrit avec deux <a> en forme de <oc> qui le mettent en relief. Le passage mentionne la création d'Adam *ærest*, et la mise en valeur rhétorique se justifie par la place du personnage dans l'histoire de l'humanité.

Nous pouvons conclure des remarques ci-dessus que, malgré quelques exceptions qui ne sont qu'apparentes, la distinction entre noms propres et noms communs n'entre pas dans les attributions des majuscules dans le Livre d'Exeter. Ceci correspond à ce que l'on peut trouver dans d'autres manuscrits¹.

Majuscules et points

Dans le *Christ II*, les majuscules sont précédées d'un point. Cette remarque n'aurait aucune valeur dans un manuscrit comme le Junius 11, où la ponctuation métrique est de règle, et où, à quelques exceptions près, tous les hémistiches sont

¹ Pour le Junius 11, voir Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne : édition, traduction et commentaire* (1992), pp. 103-105.

séparés par des points. Elle est beaucoup plus significative pour le *Christ II*, où les points sont employés de manière moins systématique, et où, même dans les passages qui en sont pratiquement dépourvus, la règle de l'association de la majuscule et du point persiste. Nous verrons plus loin que même dans ces passages, le point a une valeur métrique plutôt que syntaxique, mais on peut supposer que les points étaient employés de manière plus systématique dans le modèle et qu'ils étaient préservés par le scribe en priorité lorsqu'ils précédaient une majuscule.

Cette remarque ne s'applique pas aux <i> majuscules. Si ceux des vers 534b, 562b, 638a, 787a sont précédés d'un point, ces points sont sans doute ce qui reste d'une ponctuation métrique et ne correspondent pas à une pause syntaxique. Le fait que dans les onze autres cas ces majuscules ne soient pas précédées d'un point, et que quatre exemples se trouvent en milieu d'hémistiche, ce qui ne se produit jamais pour les autres lettres, confirme qu'elles ont, dans ce cas, un rôle paléographique.

Fonction syntaxique

La fonction des majuscules peut être syntaxique (introduction d'une idée nouvelle, correspondant généralement à une ponctuation forte, voire un paragraphe, de l'édition moderne), ou rhétorique (mise en relief d'un mot important, souvent avec valeur d'opposition : par exemple le mot *ac*).

Dans certains poèmes du manuscrit, les majuscules ont un rôle syntaxique évident et systématique. Dunning & Bliss, dans leur édition du *Wanderer*, s'appuient sur les majuscules pour marquer des paragraphes dans le texte du poème¹. Dans le *Christ II*, les majuscules sont trop peu nombreuses pour pouvoir être utilisées de cette manière. Elles semblent néanmoins, dans la plupart des cas, marquer des pauses syntaxiques.

Les majuscules sont – à l'exception des <i> – normalement utilisées en début de phrase, et le plus souvent lorsque le début de la phrase coïncide avec le début du vers. Ceci se produit aux vers 468, 491, 512, 527, 533, 547, 561, 586, 627, 642, 654, 659, 664, 683, 838, 850.

Dans deux cas, la majuscule est placée en début de vers, mais au milieu d'une phrase. Il semble qu'il faille voir là une erreur d'interprétation du scribe. Nous citons les deux passages ci-dessous :

...hwæþre in bocum ne cwið
 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 in þa æþelan tid, swa hie eft dydon
 Ða se brega mæra to bethania,
 þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht
 gelaðade, leof weorud... (453-458).

...huru ic wene me
 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
 Ðonne eft cymeð engla þeoden,
 þe ic ne heold teala þæt me hælend min
 on bocum bibead... (789-793).

Dans les deux cas, la majuscule ne saurait indiquer le début d'une phrase. Si l'on mettait un point à la fin du vers 455, l'idée serait incomplète. Par ailleurs *ða* prendrait par force le sens de « alors », ce qui ne conviendrait pas au contexte, puisque ce n'est

¹ Dunning et Bliss, *The Wanderer* (1969). Le rôle des majuscules dans le *Wanderer* est analysé pp. 4-7.

pas au moment de la Nativité que le Christ a mené ses disciples à Béthanie. Si l'on mettait un point à la fin du vers 790, la subordonnée introduite par *he* ne se rattacherait plus à une principale. Etant donné que dans tous les autres cas les majuscules correspondent au début d'une phrase, et que les mots qui portent ici une majuscule – *ða* et *ðonne* – peuvent jouer le rôle d'une conjonction au milieu d'une phrase, ou d'un adverbe en début de phrase, il est vraisemblable que le scribe a commis une erreur d'interprétation, et que, dans ces phrases longues et embarrassées, sa vigilance momentanément en défaut, il a pris ces deux mots pour des adverbes et supposé qu'une phrase commençait là. Ces deux exceptions n'infirment donc pas nos conclusions quant au rôle de la majuscule pour indiquer le début d'une phrase.

Bien entendu, la plupart des phrases ne commencent pas par une majuscule. Les divisions majeures du poème que l'analyse nous permettra de dégager plus loin sont ignorées par la disposition des majuscules : si quelques-unes de ces divisions se trouvent coïncider avec l'emploi d'une majuscule, la grande majorité d'entre elles ne sont pas marquées. Les majuscules ne sont certainement pas une ponctuation syntaxique utilisée de manière systématique.

Leur position n'est pas pour autant totalement arbitraire. Plus d'une fois, la majuscule ne marque pas simplement le début d'une phrase quelconque, mais l'introduction d'une idée nouvelle, le passage à un nouvelle étape du discours ou de l'action. L'emploi de la majuscule correspondrait alors à un paragraphe moderne. Ceci se produit aux vers 481, 533 et 659, 664, 683, 850. Aux vers 491, 527, 586, 627, 654, la majuscule se situe juste après un discours, et sa valeur paraît correspondre à celle des guillemets modernes séparant le discours et la reprise du récit. En effet, si le début d'un discours est normalement marqué par une formule d'introduction, la fin n'en est pas indiquée dans le texte lui-même, ce qui provoque parfois des ambiguïtés¹. L'utilisation de la majuscule pour indiquer la fin d'un discours n'est donc pas superflue. Au vers 512, la majuscule marque la première phrase située après une question. Là encore, le point d'interrogation n'existant pas dans les manuscrits vieil-anglais, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer par la majuscule que l'on revient à la forme affirmative. Aux vers 468, 547, 561, 642 et 838, en revanche, la majuscule marque une simple pause syntaxique qui ne paraît pas justifier de ponctuation particulière.

Certaines majuscules sont situées en début de phrase, mais au début du second hémistiche. Ce phénomène est relativement courant dans d'autres poèmes. Dans le *Christ II*, il est limité à un passage seulement, l'énumération des talents des hommes. La première majuscule, marquant le début de la liste, se trouve en début de vers (664), mais les autres (668, 670, 671, 672, 673, 676, 678, 679, 680) sont placées au début du second hémistiche, où le poète choisit de faire commencer chaque nouvel exemple. Ici, les majuscules ont moins une valeur syntaxique que rhétorique, et servent à souligner l'opposition entre les différents talents passés en revue.

Les majuscules du manuscrit ne sont généralement pas reproduites par les éditeurs. Krapp & Dobbie² en donnent une liste en appendice à leur introduction, mais ne les transcrivent pas dans leur texte, où ils utilisent les majuscules suivant l'usage

¹ Ainsi les problèmes de découpage que pose le dialogue de Joseph et de Marie dans le *Christ I*.

² *The Exeter Book*, ASPR vol.III (1936), pp. lxxvi-lxxxii.

moderne. Muir¹ renvoie à l'édition de Krapp & Dobbie, et ne précise la place des majuscules ni dans son introduction ni dans son texte. Nous préférons, quant à nous, conserver la capitalisation du manuscrit, ce qui implique de renoncer à l'usage moderne qui impose une majuscule aux noms propres et en début de phrase. Il nous semble en effet plus important de transcrire l'information fournie par le manuscrit que celle, en somme redondante, exigée par la ponctuation moderne.

VI. Points

Le rôle du point dans les manuscrits poétiques vieil-anglais est une question fort débattue. D'un manuscrit à l'autre, voire à l'intérieur d'un même manuscrit, sa fonction peut changer.

Dans le Junius 11, le point a un rôle métrique certain ; malgré un certain nombre d'omissions ou parfois d'erreurs, son but est clairement de séparer les hémistiches. Ce rôle métrique du point est précieux dans des manuscrits où les vers sont écrits comme de la prose, sans aller à la ligne².

On retrouve partiellement ce rôle métrique dans le *Christ II*, tandis que la ponctuation du reste du Livre d'Exeter obéit à d'autres règles.

VI.1. Points métriques

Nous indiquons ci-dessous, pour chaque feuillet, les hémistiches suivis d'un point, et entre parenthèses le nombre de points par page, le nombre total d'hémistiches, et le pourcentage d'hémistiches marqués par des points.

- f. 14^r : 446b, 454b, 455b (3/34, 9%)
- f. 14^v : 467b, 470b, 480b, 481a-490b (sauf 484a) (22/67, 33%)
- f. 15^r : 491a-520b (sauf 499b, 510b, 519a) (53/61, 87%)³
- f. 15^v : 521a-556a (sauf 545a, 548a) (69/72, 96%)
- f. 16^r : 560b, 562a, 568b, 569b, 583a, 585b (6/66, 9%)
- f. 16^v : 593b, 594b, 603b, 611a, 612a-613a, 614a, 616b, 620a-621b (14/65, 22%)
- f. 17^r : 626b, 629a, 631a, 632b, 637b, 639b, 640a, 641b, 642a-647b (sauf 644b), 649b, 650b, 652a, 652b, 653b, 654a, 654b (27/65, 42%)
- f. 17^v : 658b, 663b, 666a-673b (sauf 667a, 669a), 676a, 678a, 679a-680b, 682b, 683a (25/62, 40%)
- f. 18^r : 686b, 691a, 693b, 694a, 702b, 703b, 704b, 711b, 712a, 717b, 718a (11/66, 17%)
- f. 18^v : 719b, 736a, 742b, 748a, 752b (5/69, 7%)
- f. 19^r : 762b, 767a, 775b (5/67, 7%)
- f. 19^v : 786b, 788b, 790b, 797a, 797b, 798a, 809b, 814b⁴ (20/72, 28%)
- f. 20^r : 823b, 829a, 831b, 837b, 849b, 853b (7/69, 10%)
- f. 20^v : aucun point

La ponctuation varie fort suivant les passages. Certains ont une ponctuation systématique (avec quelques omissions, comme c'est d'ailleurs également le cas dans le Junius 11), allant jusqu'à 96% pour le f. 15^v ; d'autres ont des points assez

¹ *The Exeter Anthology of Old English Poetry* (1994), p. 29.

² Pour une liste des manuscrits où la ponctuation métrique est systématique, voir Crépin, *Old English Poetics* (2005), p. 28b.

³ Le point après 510b manque, bien que Krapp & Dobbie (ASPR, p. xxi) ne signalent pas ce fait.

⁴ Certains des points de cette page, placés devant ou derrière une rune, se trouvent ainsi coïncider avec la fin d'un hémistiche, mais ils ne sont pas comptabilisés ici. Nous parlerons plus loin du rôle du point en combinaison avec les runes.

nombreux apparemment disposés un peu au hasard. D'autres enfin n'ont que des points isolés.

VI.2. Les passages à ponctuation systématique

Dans le passage qui va du vers 480b au vers 556a, la ponctuation marque systématiquement chaque hémistiche. Elle cesse brusquement au bas du f. 15^v au milieu d'une phrase, par suite d'une lacune dans le manuscrit. Sans doute, sur le feuillet manquant, la ponctuation se poursuivait-elle tout au moins jusqu'à une pause logique. Dans ce passage, tous les hémistiches sont séparés par des points, avec quelques exceptions seulement : 484a, 510b, 519a, 545a, 548a. Deux de ces omissions sont sans doute dues à la difficulté de scander un vers peut-être lacunaire. Ainsi 484 *ond fulwiad̃ / folc under roderum*, où l'on peut hésiter à placer *folc* dans le premier ou le second hémistiche ; ou bien 510-11 *hwæt bidað ge, // galilesce / guman on hwearfte?* – le dernier hémistiche du vers 510 est court, et il est tentant d'y rattacher *galilesce*.

Un autre passage à ponctuation systématique va du vers 666a au vers 680b (f. 17^v). On a là une succession de vingt points, dont neuf sont suivis d'une majuscule. Il manque, dans ce passage, dix points pour que la ponctuation soit complète (dont deux groupes de quatre et trois). Sans doute avons-nous dans ce groupe de vers la trace d'une ponctuation tout à fait systématique, imparfaitement reproduite par le scribe.

L'ensemble du f. 17^r a une ponctuation sporadique, qui se concentre progressivement jusqu'à devenir systématique aux vers 639b-47a (avec quatorze points présents contre trois manquants), puis de nouveau dans les derniers vers de la page (652a-54b : cinq points présents contre un manquant). Les autres points de la page sont placés de manière assez arbitraire, et ne correspondent certainement pas à une ponctuation syntaxique, logique ou rhétorique. Ils ne peuvent s'interpréter que comme des restes d'une ponctuation métrique. Peut-être les points qui marquent les différentes propositions de la phrase *. / sibban meotodes sunu // engla eþel / up gestigan // wolde, weoroda god / . us se willa bicwom // heanum to helpe / on þa halgan tid // .* se justifient-ils d'un point de vue syntaxique. Mais pourquoi marquer d'un point, au vers 649b, la fin de l'hémistiche *grund-sceat sohte*, et ne pas marquer de même, ou même en priorité, la fin de l'hémistiche suivant, simple variation du premier, par lequel se conclut la phrase?

Au bas du f. 16^v, la ponctuation est à peu près systématique entre les vers 611a et 614a (cinq points, deux omissions). Ensuite la ponctuation se fait plus éparse : un point suit 616b, au milieu d'une proposition ; puis les deux hémistiches du vers 620 sont marqués. Les points du vers 621 (*.Ic þec ofer eorðan geworhte . on þære þu scealt yrmþum lifgan.*) sont sans doute la suite de cette ponctuation métrique qui réapparaît au vers 620, mais on pourrait aussi les interpréter comme un désir d'indiquer la scansion de ces deux hémistiches d'une longueur exceptionnelle, qui pourraient poser des problèmes au lecteur.

VI.3. Les passages à ponctuation clairsemée

Dans les passages où les points sont rares, faut-il les considérer comme la trace encore plus faible de cette ponctuation métrique qui devait couvrir, à l'origine,

l'ensemble du *Christ II*, ou bien ont-ils un autre rôle, peut-être syntaxique comme dans d'autres poèmes ?

Les trois points du f. 14^r sont placés au milieu de phrases ; si le premier (446b) et le troisième (455b) correspondent à la fin d'une proposition¹, le second (454b), quant à lui, est placé entre un verbe et un complément circonstanciel de temps. Par ailleurs les deux derniers points isolent le vers 455, *in þa æþelan tid / swa hie eft dydon*, qui ne présente pas d'unité syntaxique ni sémantique. L'emploi du point sur cette page est difficile à justifier, et ne peut guère s'expliquer que comme un vestige d'une ponctuation plus systématique.

Sur le f. 14^v, deux points (467b, 480b) correspondent à des pauses syntaxiques et sont suivis d'une majuscule. Il n'y a pas de majuscule (sauf <i>) non précédée d'un point dans le *Christ II*. Ceci implique que les points de ce feuillet, même s'ils ne sont que la trace d'une ponctuation métrique plus ancienne, ont été réinterprétés avec une fonction syntaxique à cause de la majuscule qui suit. Le second point de la page (470b) est plus difficile à expliquer : il sépare le début de la phrase, *þegnas heredon*, d'un second verbe ayant le même sujet, *lufedon*. Peut-être l'utilisation d'un point entre deux termes d'une variation est-il à rapprocher d'une utilisation très générale du point, en prose et en poésie, pour séparer les différents termes d'une énumération. Le f. 14^v se termine par quelques vers fortement ponctués, que nous avons considérés plus haut. C'est le premier passage du Livre d'Exeter où le scribe conserve la ponctuation métrique de l'original. Il s'agit d'une énumération d'actions : il se peut que ce soit parce qu'un passage de ce type est souvent marqué par des points que le scribe a conservé la ponctuation de son modèle, et puis a continué à la reproduire dans les pages suivantes (15^r, 15^v), même en dehors de toute énumération.

Sur le f. 16^r, la longue phrase qui va du vers 561 au vers 570 est coupée de trois points ainsi placés : 562a, 568b, 569b. Ils séparent chaque fois deux termes d'une variation – mais cet emploi n'a rien de systématique, puisque d'autres variations ne sont pas ainsi marquées. Au bas de la même page, en revanche, les deux points 583a et 585b isolent une phrase complète, conclusion d'un discours, et le second de ces points est suivi d'une majuscule, ce qui confirme sa fonction syntaxique.

Les deux points qui au f. 16^v marquent la fin des vers 593b et 594b ne se comprennent que comme la trace d'une ponctuation plus complète. Le passage énumère en une série d'oppositions (souvent soulignées par la rime) les alternatives qui s'offrent à l'homme. On attendrait des points dans un passage de ce type, mais il n'y a pas de raison de ne marquer que deux des termes de l'énumération, au milieu de la série de surcroît.

Les points du f. 18^r sont placés tantôt à la fin d'une phrase (691a, 694a, 711b), tantôt entre deux termes d'une variation ou d'une énumération (686b, 693b, 702b, 712a, 718b), tantôt entre deux éléments syntaxiques dépendant l'un de l'autre, un nom ou un verbe et son complément (703b, 704b, 717b). Si la première catégorie a peut-être une fonction syntaxique, la seconde à la rigueur une fonction de mise en relief d'une énumération, il est difficile de comprendre le rôle d'un point qui sépare deux éléments fortement reliés par le sens.

¹ Le point après 455b est suivi d'une majuscule et semble indiquer une pause syntaxique – mal placée par le scribe, car la proposition qui commence là est une subordonnée.

Au f. 18^v, de même, les deux premiers points correspondent à des pauses syntaxiques (719b, 736a), mais le troisième sépare le verbe et son sujet (742b), tandis que la fin de la phrase, un vers plus loin, n'est pas marquée. Le point suivant sépare deux verbes juxtaposés (748a), ce qui pourrait être considéré comme une esquisse d'énumération. Le point du vers 752b marque une pause syntaxique devant une proposition circonstancielle de lieu.

Le f. 19^r a quatre points seulement, dont trois séparent des éléments fortement liés syntaxiquement (762b, 767a, 786b) et le quatrième est placé entre deux termes de variation, mais s'explique peut-être simplement par la présence de la fin de page. Chaque fois, les pauses syntaxiques majeures ne sont pas indiquées.

On retrouve au f. 19^v les points séparant des termes de variation (788b) ou marquant une pause syntaxique (814b), et un bref passage dont la ponctuation est systématique (797a-798a). Le point du vers 809b nous paraît, d'un point de vue logique, aussi mal placé que possible : situé derrière le verbe, il donne l'impression que la phrase est finie, alors qu'elle se termine à l'hémistiche suivant par un complément de lieu (*repe scribeð . geond woruld wide*), la fin de la phrase elle-même n'étant pas indiquée.

Au f. 20^r quatre points (dont deux suivis de majuscule) correspondent à des pauses syntaxiques, tandis que le dernier (853b) est placé entre deux termes de variation.

Les points des passages à ponctuation clairsemée se rangent donc dans trois catégories : certains ont une fonction syntaxique, en particulier ceux qui sont accompagnés d'une majuscule ; d'autres, placés devant le second terme d'une variation, pourraient à la rigueur être expliqués par un désir de mise en valeur des différents éléments d'une énumération ; mais un certain nombre n'ont aucune fonction apparente, et gênent plutôt qu'ils n'aident la lecture en séparant des éléments syntaxiques dépendant les uns des autres.

La ponctuation du *Christ II*, même dans les passages les plus pauvres en points, ne nous paraît pas pouvoir s'expliquer autrement que comme une ponctuation métrique systématique, imparfaitement rendue. Certains points survivent peut-être parce qu'ils ont aussi une fonction syntaxique, mais la plupart sont conservés de manière arbitraire.

Cette ponctuation a été copiée du modèle, car si le scribe l'avait délibérément introduite on pourrait s'attendre à une plus grande régularité. Peut-être y était-elle encore complète, peut-être déjà lacunaire. Si le scribe la néglige, par moments complètement, par moments partiellement seulement, c'est parce qu'elle ne se justifie plus dans un manuscrit dont les autres poèmes – le *Christ I*, que le scribe venait de copier, et ceux qu'il avait prévu d'ajouter – ne connaissent pas ce type de pratique.

La ponctuation métrique systématique que l'on peut imaginer dans le modèle avait peut-être un rôle d'aide à la lecture. C'est certainement le but qu'elle a dans le Junius 11, où plusieurs poèmes provenant de sources diverses sont rassemblés et uniformément assujettis à cette ponctuation : il se peut que le manuscrit dont le *Christ II* a été tiré ait été un ouvrage du même genre. On peut aussi imaginer que les hémistiches aient été séparés par des points par l'auteur lui-même au cours de la composition du poème. En ce cas, la présence de restes de ponctuation métrique dans le *Christ II*, mais non dans les autres poèmes du Livre d'Exeter, pourrait impliquer

que ce texte a été composé peu de temps avant son inclusion dans la compilation, et que le modèle dont il a été tiré était peut-être l'original de la main même de l'auteur¹.

VI.4. Autres fonctions du point

Outre cette fonction métrique, les points peuvent aussi avoir pour rôle de séparer les différents termes d'une énumération. Cela se produit souvent en prose, et le Livre d'Exeter lui-même en donne un exemple dans le catalogue de la donation de Leofric (dont des extraits sont imprimés plus haut), où toutes les entrées sont séparées par des points. On trouve des exemples de ce type de points dans le *Wanderer*, au milieu d'un hémistiche :

ne to forht . ne to fægen (68a).

hwær cwom mearg . hwær cwom mago (92a).

L'utilisation du point dans une énumération est typique de *Widsith*, celui des poèmes du Livre d'Exeter qui présente le plus fort pourcentage de points, catalogue de peuples et de souverains dans lequel les entrées sont séparées par des points dont certains sont situés en milieu d'hémistiche. Dans le *Christ II*, il est difficile de déterminer si les exemples qui pourraient éventuellement entrer dans cette catégorie (par exemple le passage 481-487 mentionné plus haut) sont réellement des cas de points marquant une énumération, ou simplement des restes de ponctuation métrique.

Le point sert également à mettre en relief des éléments qui pourraient échapper à l'attention, tels les runes et les chiffres romains. On retrouve ce rôle dans le passage runique de *Christ II*, où chaque rune est précédée et suivie d'un point. Le scribe distingue les runes qui doivent être lues isolément, comme dans le *Christ II* – chaque rune est isolée par des points – et les groupes de runes qui forment un mot, comme dans les énigmes 19 et 75 – l'ensemble est entouré de deux points, mais il n'y a pas de points entre les différentes runes².

Une utilisation du même ordre, mais moins systématique, existe pour les mots formés d'une seule voyelle (par exemple *oo* (25) ou *o* (72) dans le *Phénix*, ou *æ* « loi » dans *Guthlac A* et *Juliana*). Le *Christ II* n'utilise pas le point dans ces conditions. Le mot *a* (756) n'est en rien mis en valeur.

Dans certains manuscrits, les noms propres sont signalés par des points, mais cela ne se produit pas dans le *Christ II*.

VII. Les accents

Les manuscrits vieil-anglais d'une manière générale, et le Livre d'Exeter en particulier, comportent des accents sur certains mots, plus ou moins nombreux suivant les manuscrits ou suivant les passages. Ils ont la forme d'un accent aigu effilé vers le bas et carré à l'extrémité supérieure. Il y en a près de 600 dans l'ensemble du Livre d'Exeter, relativement moins que dans d'autres manuscrits.

VII.1. Origine des accents

Les accents sont-ils dus à l'auteur, ou à un scribe ?

¹ Il a été suggéré, comme nous le verrons plus loin, que le *Christ II* a été composé pour relier le *Christ I* et le *Christ III*, c'est-à-dire spécifiquement pour le Livre d'Exeter ou éventuellement son modèle.

² Förster, *The Exeter Book of Old English Poetry*, p. 62 note 21.

A l'intérieur d'un même manuscrit, la fréquence des accents varie d'un poème à l'autre, ce qui pourrait arguer en faveur de la première hypothèse. Nous indiquons ci-dessous sous forme de tableau le nombre d'accents dans les poèmes les plus longs du Livre d'Exeter.

Titre	nombre de vers	nombre d'accents	fréquence des accents
<i>Christ I</i>	439	15	un tous les 29 vers
<i>Christ II</i>	427	35	12
<i>Christ III</i>	798	93	9
<i>Guthlac A</i>	818	77	11
<i>Guthlac B</i>	561	36	16
<i>Azarias</i>	191	6	32
<i>Phénix</i>	677	55	12
<i>Juliana</i>	731	74	10
<i>Wanderer</i>	115	1	115
<i>Gifts</i>	113	6	19
<i>Precepts</i>	94	7	13
<i>Seafarer</i>	124	7	18
<i>Vainglory</i>	84	5	17
<i>Widsith</i>	143	6	24
<i>Fortunes</i>	98	2	49
<i>Maxims I</i>	70	15	5
<i>Order</i>	102	7	15
<i>Rhyming P.</i>	87	23	4
<i>Panther</i>	74	8	9
<i>Whale</i>	88	10	9
<i>Soul II</i>	121	9	13
<i>Wife's L.</i>	53	4	13
<i>JudgDay</i>	119	6	20
<i>Hell</i>	137	3	46

La répartition des accents est très variable, du *Wanderer* avec son accent unique, au *Rhyming Poem* avec un accent tous les quatre vers. Même pour les poèmes plus longs, les différences restent importantes. Le *Christ III*, avec un accent tous les neuf vers, s'oppose au *Christ I* qui a un accent tous les vingt-neuf vers. Ces différences entre poèmes dans un même manuscrit impliquent que l'utilisation des accents est reprise, telle quelle ou avec des variantes de détail, des différents modèles utilisés pour compiler le Livre d'Exeter. La même remarque est valable pour le Livre de Verceil, où, dans *Andreas*, le mot *god* « Dieu » porte un accent qui le différencie de son homonyme « bon », tandis que l'inverse se produit dans les autres textes du même manuscrit¹. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils soient dus à l'auteur : peut-être ont-ils été ajoutés par l'un des scribes au cours de la transmission du texte.

Il est un argument qui suggère que l'activité des scribes joue un rôle important dans l'établissement des accents d'un texte : c'est le fait que plusieurs manuscrits de la même œuvre utilisent souvent les accents de manière différente. Ainsi l'un des manuscrits de l'*Herbarium*² (manuscrit O) place des accents uniquement sur les <i>, de manière à les distinguer des jambages des lettres suivantes ; dans l'autre manuscrit

¹ Voir Scragg, « Accent Marks in the Old English Vercelli Book » (1971), p. 706, et Krapp, *The Vercelli Book* (1932), p. xxxiii.

² De Vriend, *The Old English Herbarium and Medicina de Quadripedibus* (1984), p. xxxiii.

(manuscrit V) les accents peuvent se trouver sur n'importe quelle voyelle. Pour *Soul and Body*, dont il existe deux versions, l'une dans le Livre d'Exeter et l'autre dans le Livre de Verceil, la même remarque peut être faite que ci-dessus pour les majuscules : les deux textes ont trois accents en commun (*bád*, 37 ; *nán*, 58 ; *sáe*, 79)¹, auxquels chacun ajoute un certain nombre d'autres accents. On reconnaît donc une tradition commune de laquelle les deux textes s'écartent². Il est impossible de savoir si les accents, dans le premier état du texte, sont de la main de l'auteur ou du premier scribe, mais il est clair que leur répartition est modifiée au cours de la transmission.

VII.2. Rôle des accents

Les accents portent exclusivement sur des voyelles, le plus souvent longues³, et normalement sur la voyelle radicale (ou sur un affixe considéré comme un mot indépendant). Il est exceptionnel qu'ils se trouvent sur une syllabe inaccentuée, et il se peut que les rares exemples (ainsi *sunnán* dans le *Christ I* 114, *áná* dans le *Christ III* 1420) soient dus à des erreurs du scribe.

Dans un précédent travail⁴, nous avons étudié les accents de la *Genèse* (MS Junius 11), que nous comparions avec ceux d'autres textes vieil-anglais, les poèmes du Livre d'Exeter, les Vies de Saints d'Ælfric, *Apollonius de Tyr* et l'*Herbarium*. Des tendances identiques sont apparues dans ces textes de nature si différente.

La valeur principale des accents en vieil-anglais, en prose comme en poésie, est ce que l'on pourrait appeler orthographique : les accents font en quelque sorte partie du mot, même s'ils ne sont jamais obligatoires. Les mots qui portent toujours, souvent ou occasionnellement un accent sont en général des monosyllabes, le plus souvent à voyelle longue. L'accent a alors pour rôle de mettre en relief ces mots dont le peu de poids phonique et graphique ne reflète pas leur valeur sémantique. L'adverbe *a* « toujours », à voyelle longue et qui porte l'allitération en poésie, est un exemple typique. Parfois, l'accent orthographique permet de distinguer des homonymes, ainsi *god* (« Dieu » et « bon ») et *man* (« homme » et « péché »). Dans les deux cas c'est le mot à voyelle longue qui porte normalement un accent. On trouve un excellent exemple de cette utilisation dans *Apollonius de Tyr* : *mánful man* « mauvais homme »⁵.

Une seconde valeur de l'accent, bien moins commune que la première, est rhétorique. Dans ce cas les accents portent sur des mots grammaticaux, par exemple sur des adverbes impliquant une opposition (*ac*, *nu*) pour souligner ce contraste, sur une négation ou sur le verbe être pour insister sur l'existence ou au contraire la non-existence d'une notion, sur différents pronoms personnels pour camper les personnages en présence, sur un mot introduisant une idée nouvelle. Nous n'avons relevé une utilisation importante de ce type d'accents que dans certains passages de la

¹ Les numéros de vers sont ceux de *Soul & Body I* du Livre de Verceil.

² Tradition manuscrite, bien entendu, puisqu'il s'agit de reproduire des accents, et aussi des majuscules. Ces remarques contredisent les conclusions de ceux qui ont pu suggérer, pour expliquer les importantes divergences entre les deux textes, que la transmission était mémoriale (Gyger, « The Old English *Soul and Body* as an Example of Oral Transmission »).

³ Krapp & Dobbie (*The Exeter Book*, p. xxiv) donnent une liste d'accents portant sur des voyelles brèves dans le Livre d'Exeter.

⁴ Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, pp. 106-120. Nous renvoyons à cette étude pour plus de détails et n'en donnons ici que les conclusions.

⁵ Goolden, *The Old English Apollonius of Tyre* (1958), p. 10.

Genèse, et à un moindre degré dans les Vies de Saints d'Ælfric, mais des accents rhétoriques se rencontrent isolément dans de nombreux textes vieil-anglais. L'accent sur *us* au vers 627 du *Christ II* : *Hwæt ús þis se æþeling yðre gefremede* (627) est à ranger dans cette catégorie.

Parfois la valeur de l'accent est moins rhétorique que métrique, lorsqu'il sert à mettre en valeur un mot accentué par exception, par exemple une particule adverbiale par opposition au même mot utilisé comme préposition.

On peut aussi penser que les accents, comme les majuscules, ont un rôle paléographique lorsqu'ils portent sur un <i>, qu'ils serviraient alors à distinguer des consonnes environnantes. Les exemples de *is* ou *ic* portant un accent dans le texte de la *Genèse* nous ont cependant paru s'expliquer plutôt par une valeur rhétorique.

Dans tous ces rôles, l'accent n'est jamais obligatoire. Il est d'ailleurs, sauf cas exceptionnels¹, plus souvent absent que présent.

VII.3. Les accents du *Christ II*

La répartition des accents varie de 0 à 7 par page dans le *Christ II*. Nous donnons ci-dessous le nombre d'accents pour chaque page.

14^r : 1, 14^v : 2, 15^r : 3, 15^v : 0, 16^r : 4, 16^v : 3, 17^r : 7, 17^v : 3, 18^r : 5, 18^v : 0, 19^r : 3, 19^v : 2, 20^r : 2, 20^v : 0.

La grande majorité de ces accents sont de type orthographique. Ils portent sur des monosyllabes, le plus souvent à voyelle longue. Entrent dans cette catégorie *æ* (671, 704), *æt* (604), *ágend* (513), *áras* (759), *bád* (704), *fá* (829), *fáela* (645), *fréa* (475), *hád* (444), *hlódun* (784, cf. aussi *áhlód* 568), *líf* (596), *(mis)líc* (644)², *sáe* (677, 852), *epel-stóll* (516), *syn* (794), *tíd* (632), et le préfixe *á* dans *áhæfen* (692), *áhlód* (568), *áhofun* (502), *ástag* (702), *áwræc* (633). Parmi ces exemples, l'accent est particulièrement justifié dans les deux premiers, l'un parce qu'il ne comporte qu'une voyelle et a un poids graphique insuffisant par rapport à son importance dans le vers, l'autre parce qu'il pourrait être confondu avec la préposition homonyme. Il faut encore ranger dans cette catégorie le mot *fróm* (658, *halig fróm hrusan*), où l'accent semble avoir pour but de différencier le terme lexical de la préposition, comme précédemment pour *æt* – malheureusement il se trouve qu'ici le mot est bien une préposition, et non un adjectif parallèle à *halig*.

Un certain nombre d'accents pourraient avoir une valeur orthographique, mais il semble qu'il s'y mêle en contexte une fonction rhétorique. C'est le cas de *án(-cenned)* (464) et *ánes* (567), où le sens du mot (« unique ») implique une mise en relief ; peut-être de *léomum* (628), dans une phrase (citée plus bas) comportant un autre accent rhétorique ; et de *dóm* (790), qui introduit l'idée du Jugement Dernier : *huru ic wene me // ond eac ondræde / dóm ðy reþran* (789-790).

L'accent sur *hér* (703), dans l'hémistiche *þa seo circe hér*, a peut-être un rôle métrique autant que rhétorique.

Il existe enfin quelques accents purement rhétoriques dans le poème, dans les passages suivants :

¹ Le mot *a* a toujours un accent dans la *Genèse*, mais il est seul dans ce cas, et il est moins régulièrement marqué d'un accent dans le Livre d'Exeter.

² Le suffixe est considéré comme un mot à part entière (*líc* « corps »), et porte un accent à ce titre.

þæt nu monna gehwylc
 cwic þendan her wunað geceosan mót
 swa helle hienþu swa heofones mærþu... (589-591)

L'accent sur l'auxiliaire insiste sur l'obligation pour tout homme de choisir l'une des alternatives proposées. En revanche l'accent sur *lif* un peu plus bas dans le même passage est de nature orthographique, car c'est l'un des mots qui reçoivent un accent de manière très courante dans les manuscrits vieil-anglais.

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf. (586-587)

L'accent rhétorique sur l'adverbe *nu* n'insiste pas nécessairement sur la date du récit, mais plutôt sur la vérité de ce qui a été dit.

us secgað bec
 hú æt ærestan ead-mod astag
 In middan-geard mægna gold-hord... (785-787)

A nouveau l'accent sert à insister sur la vérité de ce que « disent les livres ».

Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede,
 þa he léomum onfeng ond lic-homan,
 monnes magu-tudre, siþþan meotodes sunu
 engla eþel up gestigan
 wolde, weoroda god : ús se willa bicwom
 heanum to helpe on þa halgan tíð. (627-632)

Les deux accents sur *ús*, et peut-être celui sur *léomum*, mettent en valeur la générosité du Christ qui s'est incarné pour « nous ». Au contraire l'accent sur *tíð* au vers 632 est purement orthographique.

Les accents rhétoriques apparaissent à des endroits bien précis du poème : là où l'auteur se tourne vers son lecteur, faisant appel à l'autorité des livres sacrés, pour insister sur la générosité du sacrifice du Christ et les obligations qui en découlent pour les hommes. Ce sont des passages rhétoriques en eux-mêmes – deux d'entre eux contiennent une exclamation introduite par *hwæt* (586-587, 627-632), un autre consiste en une longue série d'oppositions bâties sur un même schéma syntaxique (589-597), le dernier (785-787) introduit la mention du Jugement Dernier et la crainte que Cynewulf exprime sur le sort qui lui est réservé, afin d'encourager son lecteur à s'interroger lui aussi sur ses péchés.

Si les accents orthographiques ne jouent aucun rôle dans l'interprétation du poème, les accents rhétoriques soulignent une lecture des passages où ils apparaissent – celle de l'auteur peut-être, plus probablement celle d'un scribe – qui ne doit pas être négligée.

VII.4. Politique suivie dans cette édition

Les accents sont généralement laissés de côté par les éditeurs de textes vieil-anglais. Krapp & Dobbie¹ en donnent une liste en appendice à leur introduction, Muir² les place en note infra-paginale. Nous préférons les intégrer au texte, car c'est en contexte seulement que leur valeur apparaîtra pleinement.

¹ *The Exeter Book*, ASPR Vol. III, pp. lxxxii-lxxxviii.

² *The Exeter Anthology of Old English Poetry*, p. 29.

VIII. Les sections

VIII.1. La distinction entre poèmes et sections (voir planches pp. 404-406)

VIII.1.i. Généralités

Comme tous les poèmes vieil-anglais dont la longueur le justifie, nombre de textes du Livre d'Exeter – les *Christ I, II, et III, Guthlac A, et B, Azarias, le Phénix, Juliana, Maxims I, Judgment Day I*, et même, en dépit de sa brièveté, *The Husband's Message* – sont divisés en sections¹ individualisées par la mise en page. Ces sections, au contraire de ce qui se passe dans le Junius 11, dans *Elene, Judith* et *Beowulf*, ne sont pas numérotées.

De même qu'il utilise une hiérarchisation d'espaces pour exprimer les différentes relations entre les mots, le scribe utilise une hiérarchisation de signes pour distinguer poèmes et sections. Sa pratique varie à l'intérieur du manuscrit, et les poèmes brefs de la fin du Livre d'Exeter sont traités comme les sections des longs poèmes situés au début du manuscrit. Le début d'un poème ou d'une section est marqué par un blanc d'une ou plusieurs lignes² et par des majuscules, la fin par une ponctuation renforcée. Dans les poèmes divisés en sections, le nombre de lignes sautées, le nombre de majuscules, le nombre de signes de ponctuation sont plus importants entre deux poèmes qu'entre deux sections d'un même poème. Il n'y a aucune ambiguïté sur la question de savoir si un groupe de vers constitue une section ou un poème, dans le début du manuscrit tout au moins : la question pourra se poser pour les derniers poèmes.

VIII.1.ii. Début de poème : lignes blanches, majuscules

Au début du manuscrit, du *Christ I* à *Juliana* (ff. 8^r-76^r), le commencement d'un nouveau poème est marqué par une grande initiale décorée (de 3 à 7 lignes de haut) et le reste de la ligne est écrit en majuscules plus petites (d'un centimètre de hauteur environ) ; si le scribe a mal calculé la place nécessaire, les dernières lettres peuvent être en minuscules afin d'éviter de couper le mot. Comme l'initiale décorée et au contraire des majuscules présentes dans le corps du texte, les capitales de la première ligne ont la forme des majuscules modernes et non celle de minuscules.

Le début d'une section est marqué par une initiale décorée un peu moins grande que celles que l'on trouve en début de poème, et au lieu d'une ligne entière une seule syllabe est en majuscules (souvent un mot bref, parfois les premières lettres d'un mot plus long), soit de deux à quatre lettres : ainsi, dans le *Christ I*, *ea* (quatre fois), dans le *Christ II* *we, ðæt, ðus, ne* ; dans le *Christ III* *swa, þær, hw(-æs), nu, næ(-s), swa* ; dans *Guthlac A* *ma(-gun), god, ða, he, geo(-fru), ic, ða* ; dans *Guthlac B* *oft, ða, on, wær(-on), ða* (deux fois) ; dans *Azarias* *h(-im), bl(-etsige)* ; dans *Phénix* *ðlþonne* - quatre fois, coupé diversement *ðo(-ne), ðon(-ne), þo(-nne) -, swa, is, ðær* ; dans *Juliana* *him, ðalþa* (quatre fois).

¹ Les divisions de *Deor*, scandées par un refrain, sont plutôt des strophes que des sections.

² Nous considérons qu'une ligne est blanche, au moins dans le début du manuscrit, lorsqu'elle n'est pas entamée à gauche. Il arrive que le scribe n'ait pas la place de finir le dernier vers sur la ligne commencée : en ce cas il a le choix d'écrire le dernier mot à gauche ou à droite de la ligne suivante. Dans le premier cas nous estimons que la ligne est utilisée, dans le second cas qu'il y a volonté de la laisser blanche.

Il est de règle corrélativement, dans le début du manuscrit, de sauter deux lignes entre les poèmes¹ – ce qui est indispensable puisque la ligne de majuscules occupe l'intervalle entre deux lignes – et une seule ligne entre les sections. Quelques sauts de ligne sont omis avant certaines sections dans cette partie du manuscrit : la section 4 du *Christ I*, qui commence à la fin d'une page ; les sections 10 du *Christ II*, 14 du *Christ III*, 11 et 13 de *Guthlac B*, les deux sections d'*Azarias* et la section 7 de *Juliana*.

A partir du *Wanderer* et jusqu'à *Deor* (f. 76^v-100^r) alternent poèmes précédés de deux lignes blanches et commençant par une ligne de majuscules (*The Gifts of Men*, *Widsith*, *Soul & Body*), et poèmes précédés d'une seule ligne blanche et dont seule la première syllabe est en majuscules, c'est-à-dire, en somme, traités comme l'étaient les sections dans la première partie du manuscrit. *Maxims I* reçoit un traitement intermédiaire : le premier mot entier, non seulement du poème mais de chacune de ses sections, est écrit en majuscules, c'est-à-dire jusqu'à cinq lettres (*frige*, *forst*, *ræd*), ce qui est exceptionnel dans le Livre d'Exeter et laisse supposer que le scribe a repris ces majuscules telles quelles de son modèle. A l'intérieur de ce groupe, le scribe omet de sauter une ligne avant *The Order of the World* et le *Rhyming Poem* : ces poèmes ne se distinguent en rien des sections de *Maxims I* qui précède, et ce d'autant plus que ce poème se termine par la marque de ponctuation simple [: 7] qui indiquait la fin des sections dans la première partie du manuscrit. Seul le contenu a pu permettre de rétablir les frontières des poèmes, effacées, volontairement ou involontairement, par le scribe.

Le dernier poème du Livre d'Exeter dont la mise en page soit ambitieuse est *Deor* (f. 100^r), avec une grande initiale décorée, l'autre lettre du premier mot étant elle aussi en majuscule, une initiale plus petite indiquant le début de chaque strophe. Après ce texte le scribe ne saute plus de ligne avant un nouveau poème, la seule exception étant l'énigme 40 – peut-être a-t-il été distrait par un défaut du parchemin un peu plus bas sur cette page ? Dans cette partie du manuscrit, en général seule la première lettre de chaque poème est en majuscule, parfois la première syllabe, surtout si elle est brève (*ic* par exemple). Il n'est plus possible de distinguer entre poèmes et sections, ce qui peut à l'occasion poser des problèmes, ainsi pour délimiter les frontières du *Husband's Message* : l'énigme qui le précède immédiatement fait-elle ou non partie de ce poème ?

La séparation entre deux poèmes diminue donc graduellement dans le Livre d'Exeter, passant de deux lignes à une seule puis aucune, tandis que corrélativement la séparation entre sections disparaît. L'utilisation des majuscules suit une évolution parallèle. Cette diminution systématique de l'ornementation au début d'un poème est à mettre en rapport avec la longueur relative de ces textes. Sauter une ou deux lignes, écrire une ligne entière de majuscules prend de la place. Vers la fin du manuscrit le nombre de poèmes augmente (couramment trois ou quatre par page dans les énigmes), et une séparation trop importante entraînerait un gaspillage de parchemin. Cela peut se justifier pour un poème de plusieurs centaines de vers, pas pour une énigme de quelques lignes. Sans doute aussi, puisque ces poèmes ne sont

¹ Exceptionnellement le scribe saute trois lignes avant *Guthlac B*.

normalement pas divisés en sections, la confusion entre poème et section ne risque pas de se produire¹.

L'étude de la façon dont le scribe marque le début d'un poème permet de distinguer trois parties dans le Livre d'Exeter. La première va du *Christ I* à *Juliana* et contient des poèmes longs séparés avec beaucoup de soin. La seconde utilise en concurrence deux types de mise en page. La troisième ne contient que des poèmes brefs, séparés de manière beaucoup plus économique. L'hésitation du scribe dans la deuxième partie laisse supposer que l'organisation du Livre d'Exeter ne procède pas d'un plan d'ensemble, mais que c'est au fur et à mesure qu'il copiait qu'il a pris la décision de réduire graduellement l'espace consacré à marquer le début d'un poème.

VIII.1.iii. Dimension et forme des initiales décorées

La dimension

La dimension des initiales décorées obéit aux mêmes principes que les marques de ponctuation ou les lignes laissées blanches : d'une part un effort pour distinguer début de section et début de poème, de l'autre une évolution à l'intérieur du manuscrit menant à des initiales de plus en plus petites.

Les <D> par lesquels commencent *Guthlac B* (4,5 cm de haut) et le *Christ III* (5 cm) s'opposent aux autres <ð> majuscules que l'on trouve en début de section dans la même partie du manuscrit : 2,5 cm pour la section 15 de *Guthlac B*, 3 cm pour la section 9 du *Christ II*. Le même contraste se vérifie pour les autres lettres et les autres poèmes. Tous les poèmes commençant par une ligne de majuscules ont une initiale de taille importante, quelle que soit leur position dans le manuscrit : ceci est vrai même de *The Gifts of Men* et de *Widsith*. La différence de dimension entre les initiales en début de poème et de section dans la première partie du manuscrit confirme l'hypothèse selon laquelle la section 1 d'*Azarias* n'est pas le début de cette œuvre. L'initiale de cette section fait 4,5 cm de haut, ce qui correspond aux dimensions des <H> majuscules utilisés en début de section dans le *Christ III* et *Guthlac A*. Au contraire le <H> au début du *Phénix* fait 7 cm de haut.

Dans la seconde partie du manuscrit les poèmes dont le début est marqué comme celui d'une section ont, comme il est logique, une initiale de la taille de celles qui signalaient un début de section. Ainsi, le <O> du *Wanderer* est de la même dimension que celui de la section 10 de *Guthlac B*, soit 2,5 cm.

Dans la troisième partie du manuscrit, la dimension des initiales devient extrêmement variable. Les <F> des énigmes font de 2,3 à 3,5 cm de haut et de 1 à 1,7 cm de large. Le <D> de l'énigme f. 114^r est de l'ordre du centimètre. Au contraire le <A> de la prière f. 117^v mesure 3 cm de haut. Les <i> des énigmes varient sans raison apparente entre 4,5 et 2 cm de haut. Le scribe donne l'impression de transcrire, dans cette partie du manuscrit, tous les poèmes qu'il peut se procurer, sans plan d'ensemble, ni en ce qui concerne la succession des textes, ni pour la mise en page.

¹ La seule exception est le *Husband's Message*, où justement se posent des problèmes dans la délimitation du poème. Par ailleurs certaines énigmes (2-3, 42-43, 47-48), sont traitées comme une seule par le scribe, mais il s'agit sans doute d'une erreur, s'expliquant peut-être par un modèle où les débuts d'énigmes n'étaient pas marqués par des majuscules mais par une ligne blanche. En ce cas, si la fin d'une énigme coïncidait avec la fin de la page, le scribe a pu ne pas se rendre compte qu'une nouvelle énigme commençait à la page suivante.

Parallèlement à la diminution attendue de la taille des initiales dans le manuscrit, on rencontre des disparités surprenantes à l'intérieur d'un même poème. On peut s'attendre à trouver une initiale plus petite en fin de page (comme par exemple pour les sections 4 du *Christ I* ou 17 du *Christ III*). En revanche les dimensions excessives de l'initiale de la section 2 du *Christ I* (la première section dont nous ayons le début) surprend : 3 cm, contre 2 à 2,5 cm pour les autres <E> de ce poème. La forme également est différente : il s'agit d'une majuscule carrée de forme moderne. L'importance de cette initiale coïncide avec la forte marque de ponctuation qui termine la section précédente. De même que cette dernière, elle est difficilement explicable, et ce d'autant plus que nous ne possédons pas tous les éléments pour juger de sa fonction possible, puisque le début du poème ne nous est pas parvenu.

La forme des initiales

La forme des initiales varie dans le manuscrit. On y reconnaît deux catégories principales : des initiales de forme arrondie, ornées de volutes, et des initiales anguleuses ressemblant aux majuscules d'imprimerie, sans réelle ornementation. Les deux catégories se répartissent avant tout en fonction des lettres. Si toutes peuvent à l'occasion être traitées de la seconde manière, celle-ci est la règle pour certaines, en particulier *n* et *s*. Au contraire *h*, *w*, *þ*, *ð* sont souvent tracés avec force courbes et volutes.

Le seul exemple de *n* majuscule qui appartienne au premier groupe est celui qui marque le début du *Christ II*, et sa forme paraît étrange et maladroite. Le scribe a hésité à utiliser en début de poème la forme normale du *N*, qui ne se prête pas à l'ornementation, et il a essayé de dessiner l'initiale avec les courbes et la décoration qui caractérisent les autres lettres en début de poème. Son échec partiel laisse supposer qu'il a travaillé sans modèle. Doit-on en conclure que dans le manuscrit précédent le *Christ II* n'avait pas de grande initiale, ou, simplement, que cette initiale était de style plus simple ?

Dans ce contexte, la forme du <H> au début de *Juliana* – ainsi que celle, identique, du second <H> de ce poème –, surprend. Ces <H> sont semblables à la majuscule moderne et ornés de manière assez gauche d'un motif géométrique, alors que les initiales de début de poème ont normalement un tracé riche en courbes – ceci est particulièrement vrai du <H>, dont il existe de nombreux exemples dans le Livre d'Exeter. Si le scribe a pris la peine d'inventer un <N> décoré pour le *Christ II*, il est peu probable qu'il ait utilisé un <H> aussi raide de propos délibéré, alors qu'il avait à sa disposition une forme plus élégante de la même lettre. La forme de ce <H> est certainement reprise du modèle.

VIII.1.iv. Fin de poème : ponctuation forte

La ponctuation utilisée dans le corps du texte – un point à mi-hauteur du ruban d'écriture – fait place, en fin de section ou de poème, à une ponctuation plus forte utilisant différentes combinaisons des signes <: >, <: >, <7>, <->. Là encore, les signes qui ne marquent que la fin d'une section dans le début du manuscrit (:7) sont utilisés ensuite pour indiquer la fin des poèmes.

Le *Christ II* et le *Christ III* représentent l'usage le plus clair : <: 7> à la fin de chaque section, <- : 7 : 7 > (*Christ II*) ou <- : - 7> (*Christ III*) à la fin du poème. Le *Christ I* et *Guthlac A* suivent le même système, mais s'y tiennent de façon moins

rigide. La première section du *Christ I* se termine par < : 7> et la seconde section de *Guthlac A* par < : 7 : - .>, tandis que les autres sections de ces deux poèmes ont simplement < : 7>. Si la ponctuation de fin de poème dans le *Christ I* < : - Amen : 7> marque une surenchère par rapport à cette section surponctuée, celle de *Guthlac A* reste en deçà < : 7 : ->.

Guthlac B marque les sections de manière beaucoup plus forte que les poèmes précédents. La ponctuation normale de ce poème est < : - : 7> ou < : 7 : ->. On ne trouve < : 7> que deux fois, en fin de ligne, peut-être parce que la place était insuffisante. La fin de ce poème manque et on ne peut savoir comment le scribe avait traité la ponctuation de fin de poème. La ponctuation forte en fin de section se poursuit dans *Azarias* avec < : - : 7>, et la fin de ce poème est marquée par < : 7 : 7 ->. Le *Phénix* mélange les deux types, < : 7> comme dans les premiers poèmes (le plus souvent, mais pas uniquement, en fin de ligne), et < : - : 7> comme dans les suivants. Il se termine par une marque de ponctuation présentant une inflation par rapport aux précédentes, < : 7 : 7 : 7>. On peut imaginer que cette soudaine utilisation d'une ponctuation plus forte à partir de *Guthlac B* est due à la fantaisie du scribe, mais il semble plus vraisemblable qu'elle ait été reprise du modèle. Ceci implique que *Guthlac B*, sinon dans le modèle immédiat, du moins au cours de son histoire, provient d'un autre manuscrit que les quatre premiers poèmes. La politique identique suivie dans *Azarias* peut signifier que ce poème faisait partie du même ensemble, ou bien que le scribe a aligné *Azarias* sur *Guthlac B*. On peut interpréter l'hésitation que l'on trouve dans le *Phénix* comme une indication que le scribe essaie de conserver une ponctuation forte comme dans les textes précédents, mais se laisse influencer, soit par celle de son modèle, soit par sa tendance naturelle à utiliser une ponctuation faible.

Juliana introduit encore un autre principe, avec, à deux reprises, un point au début des marques de ponctuation. Les différentes sections de ce poème sont marquées < . : 7>, < : 7>, < . : 7 .>, < : 7> (l'un et l'autre en fin de ligne), < : - : 7>, et, pour la dernière, < : - Amen : 7>. Là encore, l'existence d'un modèle différent paraît discernable.

La ponctuation des poèmes longs montre donc des variations dues, semble-t-il, à l'utilisation d'au moins trois manuscrits différents. Les poèmes brefs, quant à eux, présentent une grande variété dans l'utilisation des signes de ponctuation, < : - : 7>, < : 7>, < . Amen : 7>... Ces différents types ayant été employés précédemment, leur utilisation ne reflète pas nécessairement un changement de modèle. Un simple < : 7> se justifie dans des poèmes qui ne comportent pas de sections. Le premier < : - : 7> se trouve à la fin du *Wanderer* et précède *The Gifts of Men*, dont le début est marqué de manière imposante ; le second, à la fin de *Precepts*, se trouve en fin de page. Mais le mélange de marques de ponctuation s'explique sans doute plus simplement par le fait que le scribe, dans une partie du manuscrit où les poèmes deviennent brefs, n'éprouve plus le besoin d'un usage aussi précis. Il va même jusqu'à ponctuer les trois sections de *Maxims I* respectivement < : - : 7>, < : 7> et < : 7>, c'est-à-dire qu'il marque plus fortement la fin de la première section que celle du poème. Dans *Deor*, par ailleurs, la première et la quatrième strophes sont marquées aussi fortement que la dernière.

Les poèmes du *Physiologus* (*Panther, Whale*) ont une marque de ponctuation différente certainement reprise du modèle : outre les signes précédents, un ou deux points sur le <7>. La fin du troisième poème manque ; la marque de ponctuation qui termine ce qui a longtemps été considéré comme la fin de *Partridge* (rebaptisé

Homiletic Fragment III par Conner¹) est <: - finit : 7>, qui obéit à un autre système que les poèmes du *Physiologus*.

A partir des énigmes, la marque de fin de poème est systématiquement <: 7>, ce qui correspond à la manière dont les sections étaient marquées au début du poème. Comme pour les indications de début de poème, ce qui servait à délimiter un poème au début du manuscrit est utilisé à la fin du manuscrit pour marquer les sections, mais l'évolution est beaucoup moins directe que pour les marques de début de section.

On reconnaît donc, dans la manière dont sont marquées les fins de sections et de poèmes, une double tendance : l'une qui cherche à mettre en rapport les marques utilisées avec la longueur de l'œuvre, ce qui entraîne une diminution de l'importance des marques vers la fin du manuscrit ; l'autre qui reflète l'influence du modèle et explique les divergences d'un poème à l'autre dans une même partie du manuscrit – *Guthlac B*, *Juliana* et le *Physiologus*, chacun de son côté, se singularisent par une ponctuation particulière. En revanche, les différents cas où une section est soudain ponctuée plus fortement que les voisines (dans le *Christ I*, *Guthlac A*, *Maxims I*, *Deor*) ne s'expliquent pas si aisément.

VIII.2. Origine des sections

La question se pose de savoir si ces sections sont dues à l'auteur ou au scribe, si elles sont introduites mécaniquement ou volontairement, et quelle peut être leur fonction.

La première chose à examiner est si la division en sections est faite de la même manière dans tous les poèmes du manuscrit. Si c'est le cas, on peut supposer qu'elle est due au scribe. Si ce n'est pas le cas, on conclura qu'elle est reprise du modèle – ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elle soit due à l'auteur, car elle peut remonter à un scribe antérieur.

Nous indiquons ci-dessous la longueur des sections pour chaque poème du Livre d'Exeter (entre parenthèses les sections lacunaires, qui contiennent parfois les restes de deux sections), puis le nombre de vers de la section la plus courte et la plus longue, et entre parenthèses l'écart entre ces deux chiffres. Nous ne tenons pas compte dans ce calcul de la dernière section, qui est souvent plus longue ou au contraire plus brève que les autres, puisqu'elle doit contenir tout ce qui reste du poème une fois le découpage terminé.

Titre	Nombre de vers par section	Ecart entre les extrêmes
<i>Christ I</i>	(71) 93 111 103 62	93-111 (18)
<i>Christ II</i>	77 (83) 86 93 88	77-93 (16)
<i>Christ III</i>	105 109 118 128 101 102 135	101-128 (27)
<i>Guthlac A</i>	93 77 92 (107) (35) 126 88 104 97	77-126 (49)
<i>Guthlac B</i>	75 82 84 74 90 81 (75)	74-90 (16)
<i>Azarias</i>	(73) 119	
<i>Phénix</i> ;	85 97 83 85 74 94 71 89	71-97 (26)
<i>Juliana</i>	105 120 (120) 109 105 (48) 125	105-120 (15)
<i>Maxims I</i>	71 67 67	67-71 (4)
<i>JudgDay</i>	81 39	
<i>Husb's Mess</i>	13 13 29	

¹ « The Structure of the Exeter Book Codex ».

Ces chiffres montrent que la longueur des sections et la régularité du découpage varient énormément d'un poème à l'autre.

Les trois derniers poèmes, situés dans la partie du manuscrit contenant des textes brefs, ont leur logique propre. La régularité extrême de la division de *Maxims* s'explique par le caractère de ce poème : étant donné le manque de lien entre les différentes idées, il est facile de placer une coupure de section, de manière arbitraire, à peu près n'importe où dans le poème. La division de *Judgment Day* donne deux sections déséquilibrées à cause de la faible longueur du poème. Il semble que l'on ait essayé de diviser le texte non pas en deux sections égales mais en sections de longueur normale : dans ce cas, étant donné le nombre total de vers, la seconde section ne pouvait qu'être courte. Dans le *Husband's Message* au contraire la division est faite en fonction de la longueur du poème et les sections sont beaucoup plus courtes que dans les autres poèmes. Une comparaison de ces trois œuvres avec les autres n'apporterait aucune information utile.

L'impression que l'on retire de l'examen des sections des premiers poèmes du Livre d'Exeter est que la division a été faite indépendamment dans chacun d'entre eux. Elle est assez régulière dans le *Christ I*, le *Christ II*, *Guthlac B* et *Juliana* ; elle l'est moins dans le *Christ III* et dans le *Phénix* ; elle est fort irrégulière dans *Guthlac A*. Il ne s'agit pas d'une évolution de la pratique du scribe, puisque poèmes régulièrement et irrégulièrement divisés alternent, le plus irrégulier se trouvant vers le milieu de la série. Le nombre de vers par section se modifie de façon soudaine et importante lorsqu'on passe d'un poème à l'autre. Les sections du *Christ I*, relativement longues, ont de 93 à 113 vers ; celles du *Christ II* sont fort régulièrement, et systématiquement, en-dessous de cette fourchette (77 à 93) ; celles du *Christ III* retrouvent les chiffres du *Christ I* (101 à 128) – en somme, la division en sections suffirait, s'il en était besoin, à indiquer que l'on a affaire à des textes différents. Les sections de *Guthlac A* sont si irrégulières qu'elles recouvrent les deux fourchettes de longueur des poèmes précédents (entre 77 et 126 vers), mais avec *Guthlac B* on retrouve des sections courtes comme celles du *Christ II* (74-90). Les deux sections d'*Azarias* sont à nouveau irrégulières, mais cela peut être dû au fait que la seconde, étant la dernière du poème, est peut-être plus longue pour cette raison. Le *Phénix* a des sections du même ordre que celles du *Christ II* et de *Guthlac B* (71-97), mais ensuite vient *Juliana*, dont les sections sont de nouveau longues (101 à 125 vers). Et, répétons-le, il n'y a pour ainsi dire pas de chevauchement entre les différents groupes : de 71 à 97 vers pour les poèmes à sections courtes (*Christ II*, *Guthlac B*, *Phénix*), de 93 à 128 pour ceux à sections longues (*Christ I*, *Christ III*, *Juliana*). Dans cette seconde catégorie, le *Christ I*, avec des sections de 93-113, forme une sous-catégorie par rapport aux deux autres (101-128). Ces chiffres paraissent indiquer que la division n'a pas été faite par la même personne. L'interprétation la plus immédiate est qu'elle remonte aux manuscrits dont ont été tirés les différents poèmes¹.

¹ L'existence de catégories bien distinctes de poèmes à sections longues ou courtes, et leur alternance régulière dans le Livre d'Exeter, font qu'on ne peut totalement exclure la possibilité que plusieurs personnes se soient partagé le travail de découpage : l'une qui avait tendance à faire des sections longues et à qui seraient dues celles du *Christ I*, du *Christ III* et de *Juliana*, une autre favorisant les sections courtes et qui aurait divisé le *Christ II*, *Guthlac B* et le *Phénix*, et un maladroit qui se serait occupé de *Guthlac A* et d'*Azarias*. Nous ne pensons pas, malgré la régularité de l'alternance entre ces

Cette variété dans la longueur des sections des poèmes d'un même manuscrit est en fait la norme. Dans le Junius 11 le nombre moyen de vers par section est de 72 vers pour la *Genèse A* et 74 pour l'*Exode*, mais 127 pour *Daniel*¹. La longueur des sections de la *Genèse B* est à la fois beaucoup plus irrégulière et en moyenne plus élevée que pour celles de la *Genèse A*². Dans le Livre de Verceil, *Elene* a des sections de 88 vers en moyenne, *Andreas* de 115 ; en outre les sections d'*Elene* sont numérotées alors que celles d'*Andreas* ne le sont pas. Dans le Cotton Vitellius A.xv *Beowulf* a des sections de 74 vers en moyenne, *Judith* de 112 vers.

Par ailleurs des poèmes d'un même auteur peuvent avoir des sections de longueur différente. Le *Christ II* se rapproche d'*Elene* (88 vers en moyenne pour *Elene*, 84 vers pour *Le Christ II*), *Juliana* a des sections bien plus longues (113 vers en moyenne), tandis que *Fates of the Apostles* constitue une seule section de 122 vers et qu'*Andreas* (si on le considère comme un poème signé, problème dont nous discuterons plus loin) a des sections de 115 vers en moyenne. Il est bien sûr possible que Cynewulf ait modifié ses habitudes, mais peut-être aussi faut-il y voir la main d'un scribe.

Puisque tous les poèmes longs sans exception sont divisés en sections, il paraît vraisemblable que cette division était effectuée dès le premier manuscrit, que ce soit par l'auteur ou par le scribe, et qu'elle a été conservée dans les copies successives. Des poèmes existant en deux exemplaires sont divisés de la même manière, ainsi *Azarias* et le passage correspondant de *Daniel*. La division en sections est en effet bien moins sujette à modification par le scribe que la ponctuation ou la graphie.

VIII.3. Rôle des sections

Plusieurs hypothèses ont été proposées pour expliquer la présence de sections dans les manuscrits vieil-anglais.

VIII.3.i. Les différentes théories

Selon la première de ces théories, les sections correspondraient aux feuilles de parchemin (systématiquement numérotées) sur lesquelles l'auteur composait³. Cette théorie pourrait convenir à des poèmes comme *Elene*, dont les sections sont très régulières, mais Bradley ne peut l'adapter à la *Genèse* qu'en supposant des accidents dans la transmission des sections et en modifiant le découpage du poème. Elle serait tout à fait inapplicable pour rendre compte de la division d'un poème comme *Guthlac A*. Cette théorie n'a pas été généralement acceptée ; elle est en particulier réfutée par Gollancz⁴, qui se rallie aux idées de Förster⁵. Selon ce dernier, le rôle des sections serait de découper le poème en séances de lecture. Förster explique ainsi la régularité approximative des sections de *Beowulf*. Pour Timmer les sections corres-

différents types de sections, que la variation puisse être voulue et qu'elle soit l'oeuvre d'une seule personne.

¹ Timmer, « Sectional Divisions of Poems in Old English Manuscripts » (1952), p. 319.

² Voir l'analyse du découpage de ces deux poèmes dans Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, pp. 75-79.

³ Bradley, « *Beowulf* » (1910), « The Numbered Sections in Old English Poetical Manuscripts » (1915-16) et « Old English Poetical Archetypes » (1921). Voir aussi la théorie voisine de Greg, « Old English Poetical Archetypes » (1920).

⁴ *The Caedmon Manuscript* (1927), pp. xxxi-xxxii.

⁵ *Die Beowulf-Handschrift* (1919), p. 87.

pondraient à des unités d'inspiration, par définition de longueur variable, et refléteraient la longueur des séances de composition¹. La place de certaines des coupures du *Christ II* est peu compatible avec cette théorie. Selon Crépin² les sections représenteraient les séances de travail du scribe. Cette théorie implique une régularité approximative mais pas absolue dans la longueur des sections, sans exiger de correspondance avec les unités de sens. Enfin Stevick³ pense que la place des sections dans le *Christ II* est déterminée par des proportions mathématiques faisant intervenir le nombre d'or et un rapport de 3 à 2. Elle n'aurait donc aucun rapport avec le sens.

VIII.3.ii. La division du *Christ II*

Considérons maintenant la manière dont la division a été faite dans le *Christ II*. La première chose qui frappe est que cette division ne tient aucun compte de la structure. L'étude du poème nous amènera à y distinguer trois parties : aucune des deux dernières ne commence au début d'une section.

En regardant de près la position de chacune de ces divisions et en envisageant les motifs qui ont pu pousser le découpeur à la placer à cet endroit précis, on s'aperçoit que les considérations de structure y tiennent peu de place.

La première coupure (entre les sections 1 et 2) se situe après le vers 516, soit au milieu d'un discours. Il aurait été facile de la reporter au vers 505 (avant l'introduction à ce discours), ou au vers 526 (à la fin du discours). Dans le premier cas la section aurait eu 66 vers, dans le second cas 87. Le premier chiffre serait trop bas, mais le second, si l'on compare avec les sections qui suivent, serait fort acceptable. Pourquoi la division n'a-t-elle pas été placée là ? La raison nous paraît être le désir de garder à la section une longueur d'environ 75 vers (chiffre que le découpeur sera amené à dépasser plus tard, mais qu'il semble considérer pour l'instant comme impératif). En effet le feuillet manquant qui se place au milieu de la section 2 contenait sans doute, si l'on en juge par la quantité de texte présente sur les feuillets voisins, 60 à 65 vers, ce qui, ajouté aux vers qui restent dans la section 2, constituerait deux sections (2a et 2b) d'environ 75 vers chacune. Il semble donc bien que les premières sections n'atteignaient pas 80 vers, et le découpeur a pu hésiter à déplacer la limite de section d'une dizaine de vers si cela le forçait à dépasser ce chiffre.

La coupure suivante (2/3) est placée après le vers 599. Là encore la place paraît mal choisie. L'endroit qui semble s'imposer se trouve 14 vers plus haut, au vers 585. Là se situe la limite entre les deux premières parties du poème, dont la seconde commence par l'hémistiche *hwæt we nu gehyrdan*, formule d'introduction qui pourrait presque passer pour le début d'un poème. Même s'il n'avait pas conscience de la structure du poème, le découpeur n'aurait pas dû rester indifférent à ce signal. Mais si la section précédente (2b) n'avait qu'au plus 75 vers, il était difficile de lui en ôter 14, et la décision de placer la coupure à la fin de l'emboîtement de structures encadrantes qui ouvre cette seconde partie représente un pis-aller acceptable.

La coupure suivante (3/4) se situe après le vers 685. La section 3 est nettement plus longue que les trois précédentes, puisqu'elle fait 86 vers. Ceci est dû au long passage sur les talents des hommes, où chaque unité syntaxique commence au second

¹ « Sectional Divisions », pp. 321-22.

² « Du langagier au linguistique : la rumination de Caedmon » (1975), p. 39.

³ « Two Notes on Christ II » (1989).

hémistiche. Il était impossible de placer une coupure au milieu de ce passage d'une vingtaine de vers d'un seul tenant. Il aurait fallu, pour bien faire, placer la limite de section avant ce passage, c'est-à-dire après le vers 658 ; mais dans ce cas la section n'aurait eu que 59 vers, ce qui était nettement insuffisant.

La coupure suivante (4/5) se place après le vers 778. Elle ignore le début de la troisième partie du poème au vers 756 – il est vrai que cette troisième partie est moins clairement marquée que la seconde, et que le mot *for-hon* par lequel elle commence la rattache à ce qui précède. La section 4 est plus longue même que la précédente ; si la coupure était placée là où nous le suggérons, elle aurait 80 vers, ce qui serait préférable. Mais sans doute le découpeur n'a-t-il pas voulu faire commencer une section par un mot comme *for-hon*, qui paraît plutôt introduire une remarque sur ce qui précède qu'une idée nouvelle¹. D'ailleurs il faudrait ajouter ces 23 vers à la dernière section, qui alors en contiendrait 111 : il n'est pas exclu que le responsable du découpage ait compté le nombre de vers qui restaient et divisé l'ensemble en deux parties à peu près égales.

Dans chaque cas la place de la coupure s'explique en fonction de paramètres comme le nombre de vers des sections précédentes ou la présence d'un passage non divisible, jamais par la logique et le respect des unités de sens. Il est clair que la division a été faite une fois le poème terminé, et qu'elle tente de concilier un respect relatif du sens avec une division en unités aussi égales que possible. Nous avons abouti à la même conclusion dans notre étude du découpage de la *Genèse*².

Il ne s'agit donc pas d'unités de composition, qui respecteraient la structure du poème ; peut-être de séances de travail du scribe ; mais l'hypothèse qui explique le mieux le compromis entre sens et nombre de vers est celle de séances de lectures. L'emplacement du Livre d'Exeter sur la liste de Leofric suggère une utilisation collective, par exemple la lecture au réfectoire, en particulier des poèmes religieux qui se trouvent au début du manuscrit. La division en sections serait d'une aussi grande utilité dans ce contexte que la division moderne d'un roman en chapitres.

¹ La troisième partie que nous faisons commencer par ce mot tire la conclusion de tout ce qui précède, ce qui justifie qu'elle commence par « c'est pourquoi ».

² Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, pp. 88-89. La division de la *Genèse A* se fait aussi en respectant plus ou moins les unités de sens, l'idéal, rarement atteint, étant d'obtenir des sections de longueur égale qui correspondent à des unités de sens. Le même principe est utilisé pour la *Genèse B*, mais pose davantage de problèmes à cause de la fluidité du récit. Il ne fait pas de doute que ces deux poèmes ont été divisés de manière indépendante avant l'interpolation de la *Genèse B*.

Deuxième partie : LE POÈME

Chapitre 1 : Les poèmes du Livre d'Exeter

I. Les trois *Christ*

Le *Christ II* est le second de trois poèmes auxquels Dietrich¹ a donné ce titre commun de *Christ* et qui se suivent dans le Livre d'Exeter.

I.1. Un ou trois poèmes – ou une quinzaine ?

La première étude du Livre d'Exeter est celle de Wanley en 1705². Il semble que Wanley ait lu le manuscrit de manière assez superficielle, car l'analyse qu'il en donne contient des erreurs. Il considère les sections comme des poèmes à part entière qu'il regroupe en livres, dont les trois premiers correspondent aux trois poèmes reconnus par la critique moderne. Conybeare lui aussi, lorsqu'il publie un extrait du *Christ II*³ (vers 600-778, sections 8 et 9), traite ce passage comme un poème formant un tout. Il adopte dans ses *Illustrations*⁴ une division du même type que celle de Wanley. La première édition du Livre d'Exeter (1842), due à Thorpe⁵, continue cette tradition. L'unité de poèmes comme *Le Phénix* ou *Juliana* est reconnue, mais les sections des trois *Christ* sont traitées comme autant de poèmes indépendants.

Nous donnons ci-dessous la liste des « poèmes » reconnus par Thorpe dans la partie du manuscrit qui correspond au *Christ II*. Ces « poèmes » sont imprimés par Thorpe à la suite de ceux qui correspondent au *Christ I*, sans que rien dans son édition permette de distinguer la coupure entre les deux œuvres :

- On the Nativity and Ascension
- On the Ascension and the Harrowing of Hell⁶
- Hymn of Praise and Thanksgiving
- Hymn in continuation of the foregoing
- Poems on the Day of Judgment, I-III (regroupant la dernière section du *Christ II* et les deux premières du *Christ III*).

Il n'est pas étonnant que, une fois les trois *Christ* soumis à ce démembrement, Thorpe porte sur eux le jugement suivant :

It cannot be denied that the first 106 pages of the Exeter Book, though interesting to the philologist, possess little attraction for any other class of readers⁷,

et regrette que la braise qui a brûlé une partie du texte de *Ruin* n'ait pas plutôt détruit les 100 premiers feuillets du manuscrit⁸ !

C'est Dietrich⁹ qui démontrera que les 17 premières sections du Livre d'Exeter ne constituent pas une série de courts hymnes sur des sujets divers, juxtaposés au hasard, mais trois poèmes traitant respectivement de la Nativité, de l'Ascension et du

¹ « Cynewulfs *Christ* » (1853).

² *Antiquae litteraturae septentrionalis liber alter* (1705).

³ « Account of a Saxon MS Preserved in the Cathedral Library at Exeter » (1814).

⁴ *Illustrations of Anglo-Saxon Poetry* (1826), pp. 200-03.

⁵ *Codex Exoniensis. A Collection of Anglo-Saxon poetry, from a Manuscript in the Library of the Dean and Chapter of Exeter, with an English Translation, Notes, and Indexes* (1842).

⁶ Thorpe indique qu'il s'agit de la continuation du poème précédent (*Codex Exoniensis*, p. 32).

⁷ *Codex Exoniensis*, p. v.

⁸ *Codex Exoniensis*, p. x.

⁹ « Cynewulfs *Christ* ».

Jugement Dernier¹. Il voit dans ces trois textes juxtaposés une œuvre unique d'un seul auteur – Cynewulf, d'après la signature runique –, à laquelle il donne le titre de *Crist* et dont il affirme les qualités littéraires.

Le regroupement des « hymnes » de l'édition de Thorpe en poèmes plus longs divisés en sections n'a été mis en question par personne après la démonstration de Dietrich. Le seul point qui ne fasse pas l'unanimité est le nombre de ces poèmes : un, ou trois ?

Les éditeurs successifs traitent ces textes de manière différente. Grein divise l'ensemble en 22 sections basées sur des critères de sens, qui n'ont rien à voir avec les indications du manuscrit². Gollancz, au contraire, suit le manuscrit en distinguant trois parties, « Primus Passus de Nativitate », « Secundus Passus de Ascensione », « Tertius Passus de Die Judici » . Les éditeurs subséquents, Assmann³ (1898), Cook⁴ (1900), Krapp & Dobbie⁵ (1936), Muir⁶ (1994) le suivent dans cette pratique, soit qu'ils estiment qu'il s'agit de poèmes distincts, soit qu'ils préfèrent, comme Cook et Gollancz, parler d'un poème en trois parties.

I.2. La place du passage runique et les limites du *Christ II*

Wanley, s'appuyant sur les indications fournies par l'utilisation des majuscules, divise le texte aux vers 439, 866 et 1664, division reconnue par la critique moderne. Mais Thorpe, se fondant sur l'identité de sujet, rassemble la dernière section du *Christ II* et le début du *Christ III* en une seule entité composée de trois subdivisions, « Poems on the Day of Judgment, I-III ». Dietrich, lorsqu'il regroupe les sections en poèmes, se laisse égarer par l'édition de Thorpe et rattache le passage runique au *Christ III*. Il est suivi dans cette erreur par Grein, puis par Assmann, ainsi que par des critiques travaillant sur certains aspects du poèmes, tel Cremer⁷.

Gollancz⁸ au contraire rattache le passage runique au *Christ II*, en expliquant son choix par la mise en page du manuscrit. Son interprétation est adoptée par Trautmann⁹, Blackburn¹⁰, puis Cook¹¹. Ce découpage n'est plus contesté de nos jours.

¹ En l'absence de données paléographiques, non reproduites dans l'édition de Thorpe, Dietrich fonde son découpage sur des critères de sens. C'est pourquoi il rattache la dernière section du *Christ II*, traitant du thème du Jugement Dernier, et dans laquelle se trouve la signature runique, au *Christ III* plutôt qu'au *Christ II*.

² *Bibliothek der angelsächsischen Poesie in kritisch bearbeiteten Texten und mit vollständigem Glossar* (1857). Dans le *Christ II* Grein place des coupures après les vers 557, 585, 691 (au milieu d'une phrase, selon notre ponctuation), 778. Seule cette dernière coïncide avec une division du manuscrit.

³ *Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von Christian W. M. Grein*. Le vol. 3, contenant le *Christ*, est édité par Assmann. Celui-ci divise le poème en trois parties – suivant les indications de Dietrich, il place la coupure entre *Christ II* et *Christ III* avant le passage runique plutôt qu'après. Il utilise les sections imposées par Grein, et non celles du manuscrit.-

⁴ *The Christ of Cynewulf, a Poem in Three Parts, the Advent, the Ascension, and the Last Judgment*.

⁵ *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. III, *The Exeter Book*.

⁶ *The Exeter Anthology of Old English Poetry, an edition of Exeter Dean and Chapter MS 3501*.

⁷ *Metrische und sprachliche Untersuchung der altenglischen Gedichte Andreas, Guðlac, Phoenix (Elene, Juliana, Crist), ein Beitrag zur Cynewulf-Frage* (1888).

⁸ *Cynewulf's Christ, an Eighth-century English Epic* (1892).

⁹ « Der sogenannte Crist » (1896).

¹⁰ « Is the *Christ* of Cynewulf a Single Poem? » (1897).

¹¹ *The Christ of Cynewulf* (1900).

I.3. Les trois *Christ* sont-ils du même auteur ?

Différents critiques se sont penchés sur la question des relations entre les trois parties du *Christ*, aboutissant à des résultats contradictoires. Du côté de l'unité on trouve Sievers¹, Mather², Cook³, Gerould⁴, Binz⁵, Howard⁶. Au contraire Cremer⁷, Trautmann⁸, Blackburn⁹, Brandl¹⁰, Schwarz¹¹, Philip¹² insistent sur les différences entre les trois poèmes et estiment que seul celui qui porte la signature runique – le *Christ II* ou le *Christ III*, suivant le découpage adopté – est l'œuvre de Cynewulf.

I.3.i. La mise en page du manuscrit

Les indications du manuscrit montrent sans ambiguïté que le scribe considère les trois textes comme des œuvres distinctes¹³. Le scribe marque une coupure après les vers 439, 866 et 1664. Le *Christ II* et le *Christ III* (le début du *Christ I* manque) sont introduits par une grande initiale décorée et une ligne entière de majuscules précédées de deux lignes blanches, tandis que dans cette partie du manuscrit une nouvelle section est introduite par une seule ligne blanche, une initiale un peu moins grande et une seule syllabe en majuscules. Les trois œuvres se terminent par des marques de ponctuation forte, respectivement [: - Amen : 7], [: - : 7 : 7 : 7], et [: - : 7], à opposer aux marques de fin de section, [: 7]. Les poèmes suivants, *Guthlac A*, *Guthlac B*, *Azarias*, le *Phénix*, *Juliana*, sont traités de la même manière. Chaque œuvre est clairement individualisée, et rien dans le manuscrit n'autorise à opérer des regroupements. Pour le scribe tout au moins, les trois parties du *Christ*, les deux *Guthlac*, forment autant d'unités distinctes, au même titre que les poèmes qui suivent.

Ces arguments n'ont pas été acceptés par tous les critiques. Cook¹⁴ considère qu'il est impossible de savoir, faute de point de comparaison, comment le scribe traiterait un poème en trois parties. Selon Mildenerberger¹⁵, les arguments qui s'appuient sur la mise en page supposent une unité dans la pratique du scribe qui n'existe pas réellement ; il cite en justification les problèmes de démarcation entre *Wulf and Eadwacer* et les énigmes – sans tenir compte de l'évolution de la pratique du scribe et du fait que, dans la première partie du Livre d'Exeter, jusqu'à *Juliana* compris, les limites des poèmes sont marquées de façon claire et uniforme.

¹ « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses III » (1885).

² « The Cynewulf Question from a Metrical Point of View » (1892).

³ *The Christ of Cynewulf* (1900).

⁴ « Studies in the Christ » (1909).

⁵ « Untersuchungen zur altenglischen sogenannten Crist » (1907).

⁶ « Cynewulf's Christ 1665-1693 » (1930). Howard n'étudie que le *Christ II* et le *Christ III*.

⁷ *Metrische und sprachliche Untersuchung der altenglischen Gedichte Andreas, Guðlac, Phoenix* (1888).

⁸ « Der sogenannte Crist » (1896).

⁹ « Is the Christ of Cynewulf a Single Poem? » (1897).

¹⁰ Compte-rendu de l'édition de Cook (1903).

¹¹ *Cynewulfs Anteil am Christ, eine metrische Untersuchung* (1905).

¹² « The Exeter Scribe and the Unity of the Christ » (1940).

¹³ Ces données, négligées par les premiers éditeurs et critiques, sont mentionnées pour la première fois par Trautmann (« Der sogenannte Crist ») et Blackburn (« Is the Christ of Cynewulf a Single Poem? ») et analysées en détail par Philip (« The Exeter Scribe and the Unity of the Christ »).

¹⁴ *The Christ of Cynewulf*, pp. xxi-xxii.

¹⁵ « Unity of Cynewulf's Christ in the Light of Iconography » (1948), p. 426.

I.3.ii. Arguments paléographiques

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le *Christ II* se singularise, à l'intérieur du Livre d'Exeter, par l'utilisation qu'il fait du point, dont la fonction est métrique et non syntaxique. La ponctuation était certainement plus complète encore dans le modèle utilisé par le scribe. Le *Christ I* et le *Christ III*, qui ne possèdent pas cette ponctuation métrique, ont certainement connu une transmission différente : si les trois poèmes comportaient cette ponctuation dans le modèle, il est difficile d'imaginer pourquoi le scribe l'aurait négligée totalement dans le premier, l'aurait reproduite de façon imparfaite dans le second et l'aurait à nouveau abandonnée dans le troisième.

La longueur des sections différencie aussi les trois *Christ* de façon tellement nette (93 à 111 vers pour le *Christ I*, 77 à 93 vers pour le *Christ II*, 101 à 128 vers pour le *Christ III*) qu'il est difficile de considérer qu'il s'agit d'une seule œuvre.

I.3.iii. La position des runes

Sievers déjà¹ fait remarquer que la position des runes, situées comme elles le sont entre le *Christ II* et le *Christ III* – qu'on les rattache à l'un ou à l'autre –, implique que les trois textes ont été composés séparément : en effet, on ne signe pas un poème au milieu, mais au début ou à la fin. D'ailleurs, dans les trois autres œuvres signées par Cynewulf, *The Fates of the Apostles*, *Juliana* et *Elene*, le passage runique est toujours à la fin. Sievers ne remet pas pour autant en cause l'unité d'auteur et suppose que le *Christ III* a été composé plus tard. Cook² lui aussi insiste sur le fait que la position des runes indique peut-être une différence de date, mais qu'elle ne prouve en rien que le *Christ III* ne faisait pas partie de l'ensemble. La position des runes est au contraire utilisée par Brandl³ comme argument contre l'unité du *Christ*. Mason⁴, quant à lui, considère que le passage runique sert à la fois de signature au *Christ II* et d'introduction au *Christ III*, qui était alors en projet sinon déjà composé.

La position des runes nous paraît imposer certaines conclusions. Il est clair qu'elles signent le *Christ II* et non l'ensemble. Cela ne signifie pas que le *Christ III* ne peut pas être de Cynewulf – œuvre non signée, en ce cas –, mais cela implique qu'il ne saurait constituer avec le *Christ I* et le *Christ II* une œuvre unique. Si les trois poèmes avaient été conçus en même temps, la signature runique aurait été réservée pour le dernier. Que le *Christ III* soit ou non de Cynewulf, il a nécessairement été ajouté après coup à une œuvre pré-existante.

I.3.iv. Genre poétique

Si l'on compare les trois poèmes ainsi rangés à la suite l'un de l'autre sous le même titre, on s'aperçoit qu'il s'agit en réalité d'œuvres assez différentes⁵. Le *Christ I* est formé d'une succession de passages lyriques commençant par le mot *Eala* et s'inspirant d'antennes⁶. Le *Christ II*, basé sur une homélie de Grégoire le Grand⁷,

¹ « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses III » (1887), pp. 455-456.

² *The Christ of Cynewulf*, p. xxii.

³ Compte-rendu de l'édition de Cook (1903).

⁴ « *Christ 779-866* » (1912).

⁵ Voir sur ce point Trautmann, « Der sogenannte *Christ* », et Blackburn, « Is the *Christ* of Cynewulf a Single Poem? »

⁶ Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. xxv-xliii.

⁷ Dietrich, « *Cynewulfs Christ* », p. 204.

discute certains points en relation avec l'Ascension. Le *Christ III* raconte le Jugement Dernier. Si les trois poèmes ne se trouvaient pas côte à côte dans le même manuscrit, qui songerait à les rapprocher ? Les trois autres œuvres de Cynewulf, *Elene*, *Juliana* et *The Fates of the Apostles*, sont des récits hagiographiques. Mais cet argument ne saurait indiquer une différence d'auteur, puisque le *Christ II* lui-même s'écarte notablement, de par son contenu, des trois autres poèmes signés. Le *Christ I* se distingue de façon marquée des poèmes signés par l'absence totale de récit. Chaque chant commence *in medias res*, les faits sont supposés connus de tous et le poète s'attache essentiellement à leur signification, en traitant la question sur le mode lyrique. Au contraire le *Christ II* ajoute à sa source le récit de l'événement sur lequel disserte Grégoire. Le *Christ I* serait unique parmi les œuvres de Cynewulf à marquer un si total désintéret pour le mode narratif.

I.3.v. Sources¹

Les trois textes s'appuient sur des sources de nature différente. Celle du *Christ I* est liturgique – une série d'antennes utilisées pour la période de l'Avent. Celle du *Christ II* est homilétique – un sermon de Grégoire le Grand. Il n'a pas été découvert de source unique pour le *Christ III*, et il est probable que l'auteur s'est inspiré de textes divers. Trautmann² met l'accent sur ces différences de source pour conclure à une différence d'auteur. Au contraire Cook³ souligne trois points de ressemblance entre les sources des trois poèmes. D'une part, celles du *Christ I* et du *Christ II* sont tirées du Bréviaire ; d'autre part, l'une des sources secondaires du *Christ II* est un hymne de Bède, l'une des sources du *Christ III* un hymne cité par Bède ; enfin, plusieurs des sources secondaires utilisées par l'auteur du *Christ III* sont des textes de Grégoire le Grand, auteur de la source principale du *Christ II*. Ces ressemblances indiquent que les poèmes ont été composés dans la même tradition culturelle, mais les textes en question – le Bréviaire, les écrits de Bède ou de Grégoire – sont trop connus pour que leur utilisation comme source dans les trois poèmes puisse être considérée comme la preuve d'une identité d'auteur.

I.3.vi. Motifs similaires

Le Jugement Dernier

Le *Christ II* et le *Christ III* traitent tous deux du Jugement Dernier, le premier brièvement, le second de manière détaillée. Cook⁴ énumère les éléments que les deux poèmes ont en commun : l'insistance sur la foule rassemblée et sur la crainte qu'éprouvent les hommes au moment du jugement, la description des ravages opérés par le feu – destruction des trésors et des bâtiments, progression des flammes –, le tremblement des cieux, et enfin la punition des coupables.

Ces ressemblances sont de nature générale, et ne suffisent pas à indiquer une identité d'auteur. On pourrait imaginer que l'auteur du *Christ III*, voulant continuer le

¹ Pour l'étude des sources de ces trois poèmes, voir l'édition de Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. xxv-xliv. Nous abordons dans un chapitre subséquent la question des sources du *Christ II*.

² « Der sogenannte Crist ».

³ *The Christ of Cynewulf*, p. xxii.

⁴ *The Christ of Cynewulf*, p. xxii.

Christ II, y a puisé son inspiration, mais il est plus probable qu'il y a là une série de motifs traditionnels à la disposition de n'importe quel poète désirant traiter ce thème.

La Descente aux Enfers

Le thème de la Descente aux Enfers, fait remarquer Cook¹, se retrouve dans les trois parties du *Christ*. En dehors de ce texte, on le trouve dans le poème qui lui est spécifiquement consacré, *The Harrowing of Hell*, ainsi que dans la *Genèse A*, *Elene*, et l'une des énigmes. Ce thème n'a donc rien d'exceptionnel et peut être exploité par des auteurs différents. Sa présence dans les trois *Christ* n'est pas une coïncidence : elle est simplement due au sujet traité.

I.3.vii. Etudes métriques, linguistiques et stylistiques

Les arguments s'appuyant sur les genres, les sources ou les motifs ne permettent pas de démontrer une identité d'auteur. Des études portant sur la langue, la technique métrique, le vocabulaire, le style mènent à des résultats souvent contradictoires.

A) Différences linguistiques

L'étude des formes linguistiques que présentent les différents poèmes n'est guère un critère utilisable pour établir une identité ou une différence d'auteur, car les graphies et les formes ont été profondément modifiées au cours de la transmission scribale. Néanmoins, si deux poèmes du même manuscrit présentent une pratique qui diffère, cela implique, sinon une origine, du moins une histoire différente. Dans le cas du *Christ*, des divergences linguistiques entre les trois textes pourraient signifier qu'ils ont été rassemblés au moment de la compilation à partir de plusieurs manuscrits, ce qui affaiblirait les arguments en faveur d'une identité d'auteur.

Cook² analyse les formes des trois textes et indique plusieurs différences qu'il juge négligeables. La plus frappante est la répartition des formes du préfixe *be-/bi-*. Le *Christ I* a 9 exemples de *be-* contre 6 de *bi-* (60%, 40%), tandis que le *Christ II* a 5 *be-* et 15 *bi-* (25%, 75%), et le *Christ III* 2 *be-* et 36 *bi-* (5%, 95%). Les trois textes témoignent donc d'une politique différente, due à un scribe, sans doute, plutôt qu'à l'auteur. Cook note le fait sans y attacher grande importance, mais Brown³ y voit la preuve d'une transmission indépendante des trois poèmes avant la compilation du Livre d'Exeter. On peut interpréter ces divergences d'une autre manière. Les trois poèmes se distinguent nettement les uns des autres dans leur manière d'orthographier ce préfixe, mais l'évolution est graduelle à l'intérieur du manuscrit, passant d'un texte où les *be-* sont majoritaires comme le *Christ I*, à un autre d'où ils sont presque absents comme le *Christ III*. Peut-être faut-il y voir simplement une tendance du scribe du Livre d'Exeter à utiliser *bi-* de plus en plus. Les poèmes qui suivent le *Christ III*, sans tous atteindre sa proportion de *bi-*, en ont systématiquement entre 75% et 97%⁴. Au lieu de voir dans ces proportions l'influence exclusive du modèle, on peut les interpréter comme une modification de la politique du scribe après le *Christ I*, soit qu'il remplace progressivement les *be-* du modèle par les *bi-* qui

¹ *The Christ of Cynewulf*, p. xxii.

² *The Christ of Cynewulf*, pp. xlvi-li.

³ Compte-rendu de Binz, « Untersuchungen zum altenglischen sogenannten *Crist* » (1912), p. 96.

⁴ *Guthlac A* 6 *be*, 23 *bi* (21%, 79%) ; *Guthlac B* 4 *be*, 24 *bi* (14%, 86%) ; *Azarias* 2 *be*, 6 *bi* (25%, 75%) ; *Phénix* 2 *be*, 24 *bi* (8%, 92%) ; *Juliana* 1 *be*, 30 *bi* (3%, 97%).

correspondent à sa propre pratique, soit qu'au contraire il cesse peu à peu de réformer l'orthographe de son modèle et conserve les *bi-* qu'il y trouve. Les différences de répartition de ces deux graphies dans les trois *Christ* peuvent donc s'interpréter autrement que par une transmission différente.

Barnouw¹ étudie l'emploi de l'article défini et de l'adjectif faible en poésie vieil-anglaise et en tire des conclusions quant à la datation relative des poèmes. Des différences apparaissent entre les trois *Christ*, d'où il conclut à une différence d'auteur, le *Christ I* étant plus ancien et le *Christ III* plus tardif que le *Christ II*. Les différences qu'il note entre les poèmes signés lui permettent également de les dater les uns par rapport aux autres. Mais si les poèmes d'un même auteur peuvent présenter des divergences, que Barnouw explique par leur date de composition, comment décider à partir de quel degré de divergence on se trouve devant l'œuvre d'un autre auteur ? *Juliana* n'a jamais d'article défini devant les épithètes désignant Dieu² tandis que le *Christ II* et *Elene* en ont chacun dix exemples. Barnouw en conclut que Cynewulf a composé ce poème avant les autres, mais pourquoi ne pas en conclure que *Juliana* est d'un autre auteur que le *Christ II* et *Elene* ? Plus encore que les divergences à l'intérieur de la pratique d'un même auteur, ce qui rend ce test peu sûr est le risque que certaines au moins des formes sur lesquelles il s'appuie soient dues à un scribe et non à l'auteur. Quoi de plus facile que de normaliser un texte en ajoutant ou en supprimant un article, lorsque le mètre n'est pas affecté, ou bien en modifiant une désinence ? Par suite de l'affaiblissement des voyelles finales au cours de la période vieil-anglaise, préparant la voie pour les réductions qui se feront en moyen-anglais, *-um* et *-an*, par exemple, se prononçaient de manière très voisine. Volontairement ou involontairement, un scribe peut facilement écrire l'un pour l'autre et transformer ainsi un adjectif fort en adjectif faible³.

D'autres particularités linguistiques sont relevées par Das⁴, qui ne se retrouvent pas dans les œuvres signées. L'utilisation du réfléchi *sylf* dans le *Christ I*, par exemple, se rapproche beaucoup plus de l'usage moderne que dans les poèmes signés. Das recense également les formes qui, selon les tests utilisés par Trautmann pour la datation (contraction, [n] ou [r] syllabique, allongement compensatoire de la voyelle après la perte d'un [h]), séparent ces deux textes des poèmes de Cynewulf. La liste donnée pour le *Christ III* (31 exemples) est particulièrement impressionnante. Ces tests sont contestés de nos jours⁵, mais quelle que soit leur valeur quant à la datation relative des textes, ils n'en indiquent pas moins une pratique métrique différente.

B) Correspondances de vocabulaire

Trautmann⁶ recense ainsi les épithètes désignant Dieu dans le *Christ I* et le *Christ III* et fait remarquer que ces deux poèmes utilisent maintes épithètes qui

¹ *Textkritische Untersuchungen nach dem Gebrauch des bestimmten Artikels und des schwachen Adjektivs in der altenglischen Poesie* (1902).

² *Textkritische Untersuchungen*, p. 131.

³ Une erreur – corrigée – ayant pour effet de remplacer *-um* par *-an* dans le nom *meahtum* se rencontre au vers 647.

⁴ *Cynewulf and the Cynewulf Canon* (1942), pp. 126-128.

⁵ Voir plus loin le chapitre que nous consacrons à la datation du poème.

⁶ « Der sogenannte Crist » (1896).

n'existent pas ailleurs chez Cynewulf, et, au contraire, ne présentent pas certaines expressions typiquement cynewulfiennes. Gerould¹ critique cette liste et réduit l'argument à néant en effectuant le même travail sur le *Christ II* et en aboutissant à des résultats semblables sur un poème pourtant signé de Cynewulf. Les épithètes désignant la divinité sont si nombreuses et si variées en poésie vieil-anglaise², et ce, même à l'intérieur d'un seul texte, qu'il est difficile de les prendre pour base d'une comparaison entre poèmes.

Cook³ cherche à démontrer l'identité d'auteur des trois parties en établissant une liste des expressions qu'elles ont en commun. Il recense 79 parallèles entre au moins deux des poèmes, soit un total de 221 passages, et cette similarité d'expression lui paraît concluante. Mais en regardant sa liste de plus près, on se rend compte qu'elle contient un grand nombre de formules banales comme *under wolcnum* (226, 588), d'épithètes peu originales comme *weoroda god* (407, 631), d'expressions du langage courant comme *secgan þonc* (209, 601, 612), *to frofre* (65, 722, 758, 1421), ou même *to fela* (181, 1263, 1268). Aucun effort n'est fait pour comparer cet ensemble avec des textes d'autres auteurs afin de déterminer ce qu'il peut y avoir d'individuel dans ce vocabulaire. A une époque où il n'existait pas encore de concordances, ce travail était difficilement envisageable, mais il aurait permis de se rendre compte que l'immense majorité de ces parallèles se retrouvent dans d'autres poèmes vieil-anglais.

Les études de vocabulaire visant à prouver l'identité ou au contraire la différence d'auteur entre les trois *Christ* ont été faites bien avant que soit reconnu le caractère formulaire de la poésie vieil-anglaise, et les listes établies par les différents critiques renferment maintes formules traditionnelles faussent les résultats.

C) Formules

Diamond⁴, dans le cadre de la théorie de composition formulaire de la poésie vieil-anglaise⁵, se penche sur la diction des trois *Christ*. Il recense les différentes formules – qu'il définit comme une expression traditionnelle remplissant une mesure à l'intérieur d'un hémistiche – et compare le pourcentage de répétitions à l'intérieur du corpus des poèmes signés de Cynewulf, et dans le *Christ I* et le *Christ III* comparés aux poèmes de Cynewulf. Les poèmes signés ont entre 36% (*Christ II*, *The Fates of the Apostles*) et 45% (*Elene*, *Juliana*) de formules qui répétées dans d'autres poèmes signés, tandis que le *Christ I* et le *Christ III* n'en ont que 20%. De cet écart, qui paraît significatif, il tire la conclusion que ces deux poèmes ne sont pas de Cynewulf.

L'existence de deux catégories bien tranchées parmi les poèmes signés, se distinguant par un écart de 9% dans l'utilisation de formules répétées, fait qu'on ne peut totalement exclure la possibilité que le *Christ I* et le *Christ III* soient deux œuvres du même auteur formant une troisième catégorie, laquelle serait séparée de la précédente par un écart un peu plus important, 16% au lieu de 9%. Après tout, on peut s'attendre à ce que le stock de formules d'un poète évolue au cours de sa

¹ « Studies in the *Christ* » (1909).

² Sur ce sujet, voir Crépin, « Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien » (1970).

³ *The Christ of Cynewulf* (1900).

⁴ « The Diction of the Old English *Crist* » (1975). Voir aussi « The Diction of the Signed Poems of Cynewulf » (1959).

⁵ Voir Magoun, « The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry » (1953).

carrière. L'interprétation des chiffres fournis par Diamond ne doit donc pas être trop absolue.

D) La métrique

Le premier travail portant sur la métrique de ces poèmes est celui de Sievers¹, qui, dans son étude des vers hypermétriques, signale le chiffre élevé de ce type de vers dans le *Christ III*, par rapport à leur virtuelle absence des deux autres poèmes. Il rapproche le *Christ I* et le *Christ II* de *Juliana*, le *Christ III* d'*Elene*, et conclut à une différence de date, les trois parties étant néanmoins, selon lui, l'œuvre de Cynewulf.

D'autres travaux étudient la répartition des différents types de vers dans les trois poèmes. Cremer², Trautmann³ et Schwarz⁴, puis Das⁵, découvrent des différences entre les trois œuvres et y voient donc l'œuvre de trois auteurs différents. Mather⁶, reprenant le travail de Cremer, arrive à la conclusion inverse.

Les résultats de ces recherches dépendent en partie de l'importance relative accordée aux inévitables écarts d'un poème à l'autre, en partie aussi de la méthode utilisée. Ainsi il est difficile qu'une étude qui, comme celle de Schwarz, distingue 90 sous-catégories de vers, ne découvre pas des variations dans leur utilisation. Par ailleurs la métrique vieil-anglaise, malgré la multiplication d'ouvrages sur la question, est encore mal connue, ou plutôt elle est interprétée de manière diverse suivant les auteurs. Il est hasardeux, lorsque la norme elle-même fait l'objet de désaccords, de la prendre pour base d'une étude de la pratique de différents poètes.

Plutôt que d'étudier les préférences d'un poète à l'intérieur de la norme, ce qui force à s'appuyer sur un travail d'ordre quantitatif, on obtiendra des résultats plus probants de l'étude d'une pratique aberrante. C'est ce que fait Brandl⁷ lorsqu'il fait remarquer que l'auteur du *Christ III* a tendance à placer l'accent métrique sur des mots grammaticaux normalement inaccentués, pronoms ou possessifs.

Les principes (?) métriques suivis par l'auteur du *Christ III* s'écartent de la norme sur plus d'un point, et les exemples signalés par Brandl ne sont que le sommet de l'iceberg. Nous citons ci-dessous différents cas dans lesquels le poète néglige les règles ou habitudes respectées par les autres poètes vieil-anglais.

Accentuation du possessif

1. on sefan swete / **sinum** folce (907)
2. **þinre** alysnesse / þonc ne wisses (1473)
3. on mildum sefan. / Ðonne hy him þurh **minne** noman (1351)
4. mores mete-leasum. Ðeah hy him þurh **minne** noman (1506)
5. ond fore monna lufan / **min** þrowade (1433)
6. of **minre** sidan / swat ut guton (1448)
7. on **minum** folmum / ond on fotum swa some (1455)

¹ « Zur Rhythmik des Alliterationsverses II » (1885).

² *Metrische und sprachliche Untersuchung* (1888). Cremer, suivant en cela Dietriche rattache la signature runique au *Christ III* : c'est donc ce poème qu'il assigne à Cynewulf.

³ « Der sogenannte Crist » (1896).

⁴ *Cynewulfs Anteil am Christ* (1905).

⁵ *Cynewulf and the Cynewulf Canon* (1942).

⁶ « The Cynewulf Question from a Metrical Point of View » (1892).

⁷ Compte-rendu de l'édition de Cook (1903).

8. on **minre** sidan / swatge wunde (1458)

9. ond þe **mine** deaðe / deore gebohte (1462)

Les quatre premiers exemples mettent en jeu un adjectif possessif situé devant le nom auquel il se rapporte, ce qui est sa position normale. Dans ce cas il ne devrait pas être accentué¹. Il l'est cependant, comme le montre l'allitération. Il est parfaitement possible d'accentuer un adjectif possessif en poésie vieil-anglaise, mais il faut pour cela le déplacer de sa position normale, par exemple en le mettant après le nom : *folce sinum* au lieu de *sinum folce* appartiendrait à un schéma courant. Dans ce cas, bien entendu, le possessif ne peut pas allitérer. Dans le cinquième exemple, l'accentuation du possessif obéit à la règle : toute particule déplacée reçoit un accent. Ici, le possessif est séparé du nom auquel il se rapporte, *heafod*, situé au vers suivant. Dans les exemples 6, 7, 8 et 9 le possessif n'allitère pas mais il semble néanmoins devoir être accentué, car sans cela l'hémistiche n'aurait qu'un seul accent.

L'auteur du *Christ III*, s'il fait de nombreuses entorses à la règle, se montre capable également de la suivre. Il lui arrive d'utiliser le possessif correctement, c'est-à-dire soit devant le nom et non accentué, soit derrière le nom et accentué : pour le premier cas, 1037 *sinra weorce wlite*, (mais on attendrait plutôt *his weorca wlite*, cf. *Genèse A* 207), 1167, 1209, 1223, 1453, 1498 ; pour le second cas, 1475 (*deaðe minum*), 1492. En fait, l'impression que l'on retire de cette série d'exemples est que le poète n'avait pas conscience qu'il existait une règle régissant l'accentuation du possessif.

Accentuation du pronom

1. hu þær wæs unefen racu / **unc** gemæne (1459)

2. mid modes myne. Eall ge þæt **me** dydon (1358)

3. mode gefengen. / Ealle ge þæt **me** dydan (1512)

4. þæt ic þurh þa / wære **þe** gelic (1430).

Dans les exemples 1, 2 et 3, le pronom ne devrait pas être accentué, ce qui implique qu'il faudrait un autre mot pour compléter l'hémistiche. Par exemple, on trouve dans la *Genèse A* le vers *Ac wit synt gemagas : / unc gemæne ne sceal* (1904), où *gemæne* et non *unc* allitère. L'exemple 4 est particulièrement aberrant, puisque dans les deux hémistiches l'accent porte sur des mots grammaticaux. Le premier hémistiche, entièrement composé de ce type de mots, n'a aucun titre à posséder même un seul accent. Le vers suivant, *ond þu meahste / minum weorþan*, continue cette politique d'accentuation des mots grammaticaux.

Cette accentuation incorrecte du pronom, courante chez l'auteur du *Christ III*, ne se rencontre pas dans le *Christ II*. L'auteur du *Christ III* l'utilise pour des effets rhétoriques, ainsi l'insistance du Christ sur le fait que le bien fait aux hommes est fait à Dieu : *Eall ge þæt me dydan* (1512 b). Pour obtenir le même type d'effet, l'auteur du *Christ II* utilise une allitération non métrique sur le pronom personnel, et le scribe souligne d'un accent : *Hwæt, ús þis se æþeling / yðre gefremede* (627).

Accentuation du verbe

1. **Cymeð** wundorlic / Cristes onsyn (905)

2. hyra spatl speowdon. / **Spræcon** him edwit (1121)

¹ Voir Kuhn, « Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen » (1933).

Selon les lois de Kuhn, le verbe conjugué n'allitère et n'est accentué qu'en l'absence d'un nom, d'un adjectif ou d'un infinitif. On trouve parfois des exceptions à cette règle (ainsi le vers de *Beowulf ...gryreligne gist. / Gyrede hine Beowulf*, 1441), et l'auteur du *Christ III* est en bonne compagnie. Néanmoins, ces exemples sont à ajouter à la liste des licences qu'il se permet.

Le traitement des auxiliaires

1. þurh milde mod / þæt hi **mostun** man-weorca (1210)
2. þæt he **mæge** fore eagum / eorð-buendra (1323)
3. þæt ðu **mostes** wealdan / worulde gesceaftum (1388)
4. Ic onfeng þin sar / þæt þu **moste** gesælig (1460)
5. in byrgenne, / þæt þu **meahte** beorhte uppe (1467)
6. ðæt **sceolon** fyllan / firen-georne men (1605)

L'auteur du *Christ III* a une nette tendance à présenter une subordonnée contenant un auxiliaire modal selon le schéma suivant :

conjonction + pronom sujet + auxiliaire + COD + infinitif
(ou infinitif + COD)

L'ordre attendu en poésie est, au contraire :

conjonction + pronom sujet + COD + infinitif + auxiliaire

où l'infinitif et l'auxiliaire forment un hémistiche entier. Ainsi, pour le troisième exemple, on attendrait *þæt ðu worulde gesceaftum / wealdan mostes*. L'ordre suivi par l'auteur du *Christ III* est celui de la prose et du langage courant. Encore une fois, il ne semble pas avoir conscience que le langage poétique a ses règles particulières.

Accumulation de mots inaccentués

1. Eall þis magon him sylfe / geseon þonne (1115)
2. on þa þe on sare / seoce lagun (1355)
3. Ne þurfon hi þonne to meotude / miltse gewenan (1365)
4. þearfum forwyrndon / þæt hi under eowrum þæce mosten (1503)
5. Donne þær ofer ealle / egeslicne cwide (1515)
6. on mildum sefan. / Donne hy him þurh minne noman (1351)
7. moses mete-leasum. / Beah hy him þurh minne noman (1506)

Les vers ci-dessus présentent, dans l'un de leurs hémistiches, une accumulation de mots grammaticaux à peu près vides de sens. La première zone inaccentuée de l'hémistiche peut ainsi renfermer jusqu'à sept syllabes. On est à la limite des possibilités de la métrique vieil-anglaise, et l'on songe à une métrique aberrante comme celle de la *Genèse B*, influencée par le vieux-saxon, qui multiplie également les syllabes inaccentuées et ne respecte pas toujours les règles d'accentuation. Binz¹ estime que le *Christ III* est une traduction d'un original vieux-saxon. Plutôt qu'une traduction d'une autre langue, nous suggérerions le travail d'un amateur composant ce qu'il croit être des vers en ignorant tout des règles fines de la poésie – de même qu'un Français découpera ses phrases en groupes de douze syllabes en s'imaginant composer des alexandrins.

¹ « Untersuchungen zum altenglischen sogenannten *Crist* » (1907). Voir la réfutation de cette théorie par Gerould (1910).

La présence de toutes ces formes aberrantes ou simplement maladroites, non pas isolées mais faisant clairement partie de la pratique courante de l'auteur, nous semble être une preuve décisive : l'auteur du *Christ III* ne saurait être le même que celui du *Christ II*, ni d'ailleurs du *Christ I*. Faut-il nécessairement conclure de sa maîtrise imparfaite de la versification vieil-anglaise qu'il est plus tardif, comme le suggère Brandl ? On trouve à toutes les époques des poètes malhabiles.

E) Différences stylistiques

La langue, le vocabulaire, les formules, le mètre sont des éléments que tous les poètes ont en commun, et, excepté des cas particuliers comme l'usage certainement incorrect de l'auteur du *Christ III*, on ne peut étudier dans ces domaines que les variations minimales que la pratique de chaque auteur présente par rapport à la moyenne, à grand renfort de statistiques menant à des résultats ambigus. Le style semblerait être, a priori, un élément plus individuel, pour lequel un poète jouit d'une plus grande latitude : peut-être ce critère pourrait-il donner des résultats plus sûrs.

Un certain nombre de travaux ont été faits pour comparer le style des trois *Christ*, et tous concluent à une différence d'auteur.

Brandl¹ étudie les épithètes désignant Dieu dans le *Christ II* et le *Christ III*, et constate d'importantes différences au niveau de la fréquence de ce type d'expression : 75 en 427 vers pour le *Christ II* (une tous les six vers), 43 en 824 vers pour le *Christ III* (une tous les dix-neuf vers). Il y a aussi des différences en ce qui concerne le type d'épithètes utilisées. Les deux poèmes mettant en scène le Christ, on peut s'étonner de cette divergence, dont Brandl se sert, entre autres arguments, pour conclure à une différence d'auteur. Blackburn² signale que le *Christ III* désigne Dieu par un substantif seul (ainsi *god*, *dryhten*) dans 65% des cas, le *Christ I* dans 21% des cas, le *Christ II* dans 32% des cas. Comme précédemment, la différence entre le *Christ III* et les deux autres poèmes est frappante. Par ailleurs le *Christ I* utilise 68 composés en 439 vers (un tous les six vers), le *Christ II* 80 composés en 427 vers (un tous les cinq vers), le *Christ III* 60 composés en 798 vers (un tous les treize vers). Le manque d'élaboration poétique que ces chiffres suggèrent pour le *Christ III* corrobore l'amateurisme noté plus haut dans la versification. Brandl note également que le *Christ I* et le *Christ II* font usage de la variation, tandis que le *Christ III* préfère l'énumération. Cet argument est repris par Schaar³ de manière plus détaillée. Là encore, il s'agit d'un emploi superficiel d'une technique poétique, l'utilisation de l'apposition, mal maîtrisée parce que mal comprise. Bourauel⁴ note en outre la présence dans le *Christ III* de 17 phrases successives où la fin de phrase coïncide avec la fin de vers, ce qui ne se produit jamais sur une si grande échelle dans les œuvres de Cynewulf.

Deux études approfondies portant sur le style des trois poèmes, celles de Das⁵ et de Schaar¹, mettent en lumière de nombreuses différences dans la pratique des auteurs de ces trois textes.

¹ Compte-rendu de l'édition de Cook (1903).

² « Is the *Christ* of Cynewulf a Single Poem? » (1897).

³ *Critical Studies in the Cynewulf Group* (1949).

⁴ « Zur Quellen und Verfasserfrage von „Andreas“, „Crist“ und „Fata“ » (1901), p. 122.

⁵ *Cynewulf and the Cynewulf Canon*.

Das note que Cynewulf préfère l'abstraction au récit concret. Ceci se manifeste par une tendance à oublier son récit pour s'intéresser à des idées abstraites qui lui sont suggérées par les faits qu'il raconte, à présenter les faits sous leur aspect abstrait, et également, d'un point de vue stylistique, par l'utilisation de la variation pour exprimer une idée abstraite. Ces tendances se retrouvent dans le *Christ II* comme dans les autres poèmes signés, mais n'existent pas dans le *Christ I* et le *Christ III*. Le thème commun aux quatre poèmes signés, la lutte d'un héros contre les forces du mal, ne se retrouve pas non plus dans le *Christ I* et le *Christ III*. Schaar étudie la pratique de Cynewulf au niveau syntaxique et y compare ensuite différents poèmes qui lui ont été attribués. Il conclut que le *Christ III* n'est certainement pas de Cynewulf, mais que le *Christ I* présente certaines ressemblances stylistiques avec les poèmes signés, et que s'il n'est pas de Cynewulf il est tout au moins d'un auteur de style très proche.

Il paraît à peu près certain pour le *Christ III*, et probable pour le *Christ I*, que ces œuvres n'ont pas été composées par Cynewulf. Nous avons donc, au début du Livre d'Exeter, trois poèmes de différents auteurs. Peut-être irait-on trop loin néanmoins en supposant qu'ils n'ont entre eux qu'un rapport accidentel. Il ne s'agit pas simplement de textes centrés sur le personnage du Christ et rangés dans l'ordre chronologique : ils possèdent une unité plus fondamentale, et ce n'est pas sans raisons que Dietrich² les a réunis sous un même titre.

I.4. Unité des trois œuvres

I.4.i. Transitions entre les trois poèmes

Le *Christ I* traite du thème de la Nativité, le *Christ II* de l'Ascension, et le *Christ III* du Jugement Dernier. Des transitions sont ménagées entre ces trois textes.

Les premiers vers du *Christ II* ne concernent pas l'Ascension mais la Nativité :

nu ðu geornlice gæst-gerynum,
 mon se mæra, mod-cræfte sec
 þurh sefan snyttro – þæt þu soð wite –
 hu þæt geeode, þa se æl-mihtiga
 acenned wearð þurh clænne hád
 – siþþan he marian, mægða weolman,
 mærræ meowlan, mund-heals geceas –,
 þæt þær in hwitum hrægum gewerede
 englas ne oð-eowdun, þa se æþeling cwom,
 beorn in betlem (440-449).

Qui dirait qu'il s'agit du début d'un poème sur l'Ascension ? Ce n'est que progressivement et presque incidemment que Cynewulf aborde le véritable thème de son poème, à propos des robes blanches que portaient ou ne portaient pas les anges lors de ces deux événements.

Le dernier mot du *Christ II*, *astag*, concerne l'Ascension, mais l'ensemble de la dernière section traite le thème du Jugement Dernier et annonce le poème suivant. Le début du *Christ III* ne contient pas de transition avec le *Christ II* sous forme d'une allusion à l'Ascension, mais il n'en est pas besoin, puisque le *Christ II* a déjà

¹ *Critical Studies in the Cynewulf Group*.

² « Cynewulfs Christ ».

commencé à traiter ce qui sera le thème du *Christ III*. En revanche l'auteur du *Christ III* reprend le thème de la Nativité, traité dans le *Christ I*, à propos des reproches que le Christ fait au pécheur :

þa ic sylf gestag,
 maga in modor, þeah wæs hyre mægden-had
 æg-hæs onwalg. Wearð ic ana geboren
 folcum to frofre... (1418-1421)

Mais Nativité et Jugement Dernier ne sont pas liés de façon aussi étroite dans le *Christ III* que dans le *Christ II*. La Nativité n'est que le début de ce que le Christ a subi pour l'amour des hommes, et le poète consacre un passage bien plus long à la description de la Crucifixion.

Le *Christ I*, lui, se contente d'explorer les différents aspects du thème de l'Incarnation et de la Nativité, sans chercher à les relier à d'autres épisodes de la vie du Christ. L'absence totale d'allusion à ces thèmes forme un contraste frappant avec le *Christ II*. Le *Christ I* s'intéresse aux prophéties de l'Ancien Testament que le Christ a accomplies, au mystère de l'Incarnation, à la présence de Dieu en l'homme, et se termine sur la vision de la béatitude éternelle promise au Paradis. Rien ne saurait être plus éloigné de l'état d'esprit du *Christ II* et du *Christ III*, qui tous deux insistent sur la proximité du Jugement Dernier et sur la nécessité de se repentir de ses fautes pour ne pas se trouver au nombre des réprouvés.

En somme, si le *Christ II* continue le *Christ I* et annonce le *Christ III*, et si le *Christ III* continue le *Christ II* et peut-être aussi le *Christ I*, le *Christ I* n'annonce en rien les deux autres poèmes. L'unité des trois textes n'est pas entièrement réalisée.

Ces passages de transition, aussi bien dans le *Christ II* que dans le *Christ III*, sont parfaitement intégrés au reste du poème. Si la mention de la Nativité au début d'un poème sur l'Ascension peut surprendre, le poète n'abandonne pas ce thème mais y revient à plusieurs reprises, de manière à établir un contraste – à propos des robes des anges – entre l'humilité dont fait preuve le Christ lors de la Nativité et la gloire qui entoure son Ascension. La mention du Jugement Dernier ne constitue pas seulement une transition avec le poème suivant, ni même un épilogue de type pénitentiel comme dans les autres poèmes signés. Là encore, Cynewulf introduit le thème en insistant sur le contraste entre l'humilité du Christ lors de la Nativité et sa rigueur comme juge. Dans le *Christ III*, l'allusion à la Nativité est parfaitement à sa place dans un discours où le Christ, s'adressant aux pécheurs, leur rappelle ce qu'il a fait pour eux et leur reproche leur ingratitude avant de les rejeter en Enfer.

I.4.ii. Un thème unique

Les trois aspects traités, la Nativité, l'Ascension et le Jugement Dernier, peuvent être considérés comme formant un thème unique.

Ce point, avancé par Dietrich, mais sans preuves à l'appui, a d'abord été mis en doute. Blackburn¹ fait ainsi remarquer que, si l'on avait réellement dans le *Christ* un seul poème ayant le Christ pour héros, on pourrait à bon droit s'étonner que les seuls événements que traite le poète soient ceux qui se déroulent avant sa naissance et après sa mort. Trautmann² estime que le thème du triple avènement du Christ est une

¹ « Is the *Christ* of Cynewulf a Single Poem? ».

² « Der sogenannte *Crist* ».

invention de Dietrich et qu'il n'en existe pas d'exemples dans la tradition. Tous deux cherchent ainsi à démontrer que les trois poèmes sont d'auteurs différents. Mais indépendamment de ce fait qui ne peut plus guère être mis en doute, l'unité d'ensemble du *Christ* paraît aller au-delà d'une simple compilation de trois poèmes sur des sujets voisins, choisis au hasard et placés dans l'ordre chronologique.

Moore¹ rassemble des parallèles tendant à montrer que le rapprochement de ces trois thèmes était relativement courant à l'époque vieil-anglaise. L'association de l'Ascension et du Jugement Dernier est particulièrement fréquente. Celle de l'Incarnation et de l'Ascension l'est moins, mais on la rencontre occasionnellement chez les Pères de l'Église, qui traitent les deux thèmes en parallèle dans les sermons prononcés à l'occasion de Noël ou de l'Ascension. Il arrive que dans ces sermons le thème du Jugement Dernier soit rattaché aux deux précédents. Mildenerger² démontre l'association des trois thèmes de la Nativité, de l'Ascension et du Jugement Dernier dans l'iconographie, et plus particulièrement sur le sarcophage de saint Cuthbert (VIII^e siècle). Chase³ en donne des exemples dans des textes datant de l'époque vieil-anglaise.

L'union de ces trois thèmes est réalisée dans le *Christ II* lui-même. Le poème, qui commence par une allusion à la Nativité, se termine sur une description du Jugement Dernier. Le cœur de l'œuvre traite du thème de l'Ascension, mais contient plusieurs évocations de la Nativité ou du Jugement Dernier. Le poète associe la Nativité et l'Ascension à propos des robes blanches portées par les anges lors de la seconde, mais non lors de la première :

bodan wæron gearwe
 þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,
 sægdon soðne gefean, þætte sunu wære
 in middan-geard meotudes acenned
 in betleme : hwæpre in bocum ne cwið
 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 in þa æpelan tid, **swa hie eft dydon**
 Ða se brega mæra to bethania,
 þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht
 gelaðade, leof weorud... (449-458)

L'Ascension et le Jugement Dernier sont rapprochés dans les paroles des anges aux disciples, mettant en relation le départ du Christ vers les cieux et sa venue comme juge à la fin des temps :

we mid þyslice þreate willað
 ofer heofona gehlidu hlaford fergan
 to þære beorhtan byrg mid þas bliðan gedryht,
 ealra sige-bearna þæt seleste
 ond æpeleste, þe ge her on stariað
 ond in frofre geseoð frætsum blican.
 wile eft swa þeah eorðan mægðe
 sylfa gesecan side herge,
 ond þonne gedeman dæda gehwylce

¹ « The Old English *Christ* : Is it a Unit? » (1915).

² « Unity of Cynewulf's *Christ* in the Light of Iconography » (1948).

³ « God's Presence through Grace as the Theme of *Christ II* and the Relationship of this Theme to *Christ I* and *Christ III* » (1974).

para ðe gefremedon folc under roderum" (517-526).

Enfin Cynewulf relie l'Incarnation au Jugement Dernier en opposant l'humilité du Christ lors de la première, et sa rigueur lors du second :

us secgað bec
 hú æt ærestan ead-mod astag
 In middan-geard mæгна gold-hord
 In fæmnan fæðm, freo-bearn godes,
 halig of heahþu – huru ic wene me
 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
Ðonne eft cymeð engla þeoden... (785-791)

et :

scyle gumena gehwylc
 on his gear-dagum georne biþencan
 þæt us milde bicwom mehta waldend
 æt ærestan þurh þæs engles word ;
 bið nu eorneste **þonne eft cymeð**,
 reðe ond ryht-wis (820-825).

Le *Christ II*, traitant ou effleurant les trois thèmes de la Nativité, de l'Ascension et du Jugement Dernier, explorant la signification de ce « triple avènement » du Christ dans l'humilité, la gloire et la rigueur, se présente ainsi, thématiquement, comme un raccourci de l'ensemble des trois *Christ*.

I.4.iii. Mots de liaison

On peut se demander si c'est par hasard que les trois œuvres se répondent ainsi, si ce phénomène est simplement dû au thème traité, ou s'il faut y voir un effort délibéré pour constituer une unité à partir de trois poèmes distincts. Cette dernière possibilité serait renforcée par le fait que la transition ne se fait pas au niveau thématique seulement, mais, semble-t-il, aussi au niveau syntaxique. Aussi bien le *Christ II* que le *Christ III* commencent par un mot de liaison, *nu* dans le premier cas, *ðonne* dans le second, qui semble renvoyer à ce qui précède, c'est-à-dire à un autre poème. Au premier abord en tout cas, ceci paraît indiquer, sinon une unité de composition, du moins une révision au moment de la compilation.

Le nu du *Christ II*

Nous imprimons ci-dessous la fin du *Christ I* et le début du *Christ II*, juxtaposés :

He him þære lisse lean forgildeð,
 se gehalgoda hælend sylfa,
 efne in þam eðle þær he ær ne cwom,
 in lifgendra londes wynne,
 þær he gesælig siþþan eardað,
 ealne widan feorh wunað butan ende (*Christ I* 434-439).
 nu ðu geornlice gæst-gerynum,
 mon se mæra, mod-cræfte sec... (*Christ II* 440-441),

Les premiers vers du *Christ II* marquent une rupture soulignée par *nu*, qui semble avoir la valeur de « passons à autre chose ».

Cependant la valeur de ce *nu* a été mise en question. Ainsi Brandl¹, contestant l'interprétation de Cook¹, cite d'autres poèmes qui commencent aussi par *nu*. Liuzza²

¹ Compte-rendu de l'édition de Cook.

retourne l'argument en suggérant que dans ces autres poèmes – excepté l'hymne de Caedmon, où la valeur de l'adverbe est différente – le mot *nu* renvoie au poème qui précède dans le manuscrit. Ainsi *Whale*, dont le premier mot est *nu*, n'est que le second poème du Bestiaire. Voici le début des trois poèmes :

Monge sindon geond middan-geard
unrimu cynn, þe we æþelu ne magon
ryhte areccan ne rim witan. (*Panther* 1-3)

Nu ic fitte gen ymb fisca cynn
wille woð-cræfte wordum cyþan
þurh mod-gemynd bi þam miclan hwale. (*Whale* 1-3)

Hyrde ic secgan gen bi sumum fugle
wundorlicne... (*Partridge* 1-2)³

Les deux derniers poèmes présentent tout de suite l'animal dont ils vont traiter ; le premier commence par une introduction de plusieurs vers évoquant les différentes espèces d'animaux qui existent en ce monde, introduction qui ne s'applique pas à ce seul poème mais à l'ensemble du Bestiaire. Le poète considère le Bestiaire comme formant un tout et traite les différents poèmes comme des subdivisions à l'intérieur de cet ensemble. Non seulement *Whale* mais aussi *Partridge* (avec *gen* dans le premier vers) contiennent un élément qui marque la continuité avec ce qui précède. C'est donc à juste titre que Liuzza cite le premier vers de *Whale* comme exemple de liaison entre deux poèmes.

Le second exemple cité par Liuzza est *The Husband's Message*, dont le premier vers renverrait à l'énigme 60 qui le précède immédiatement dans le Livre d'Exeter, quelles qu'aient été à l'origine les relations entre ces deux textes. *The Husband's Message* est écrit à la première personne et le messager semble être un morceau de bois gravé de runes sur lequel le mari a écrit sa lettre, ce qui correspond à la solution probable de l'énigme 60. Si l'on considère les deux textes comme formant un tout, le mot *nu* qui commence le second marquerait une nouvelle étape dans le discours du morceau de bois, équivalent à « maintenant que je me suis présenté... ». Le rapport thématique entre ce poème et l'énigme qui précède est évident, et c'est sans doute la raison pour laquelle ils ont été placés à la suite l'un de l'autre dans le manuscrit. Il est peu probable toutefois que l'énigme constitue réellement le début du poème, car elle ferait double emploi avec un passage dans lequel le morceau de bois raconte son origine (*treo-cyn / ic tudre aweox*, 2). Si réellement le mot *nu* renvoie au poème qui précède, cela impliquerait donc, comme le suggère Liuzza, qu'il aurait été ajouté lorsque les deux textes ont été juxtaposés dans le manuscrit. Mais le poème continue ainsi, après quelques vers (lacunaires) où le messager évoque ses voyages :

... eom nu her cumen
on ceol-þele, ond nu cunnan scealt
hu þu ymb mod-lufan mines frean
on hyge hycge (8-11).

Il est donc fort probable que le premier *nu*, comme ceux des vers ci-dessus, fait allusion à la situation mentionnée dans le *Husband's Message* (« maintenant = après

¹ *The Christ of Cynewulf*, p. xxii. Les exemples que cite Cook d'usages similaires à l'intérieur du *Christ I* et du *Christ II* (326, 512, 850) ne paraissent pas avoir exactement la même valeur.

² « The Old English *Christ* and *Guthlac*, Texts, Manuscripts and Critics » (1990).

³ La suite du poème ne nous a pas été conservée à cause d'une lacune du manuscrit.

mes voyages »), plutôt qu'au poème qui précède. Ceci implique que, dans ce cas, le mot *nu* n'a pas cette valeur de transition que *Luizza* suggère pour celui du *Christ II*.

Dans l'hymne de Caedmon, dont le premier vers est *Nu sculon herigean / heofonrices weard*, le mot *nu*, comme *Luizza* le reconnaît lui-même, a une toute autre valeur. Il ne saurait se rattacher à ce qui précède, puisqu'il s'agit des premiers vers jamais composés par Caedmon. Rien non plus ne le justifie dans la suite du poème. Fait-il allusion aux circonstances de la composition (« maintenant que j'ai reçu ce don divin »), a-t-il une simple valeur emphatique, ou marque-t-il de façon formelle le début d'un acte d'adoration ? Plusieurs psaumes versifiés, en effet, commencent de manière très semblable : *Singað nu drihtne / sangas neowe* (Psaume 95), *Herigean nu cnihtas / hælynd drihten* (Psaume 112).

C'est du début d'*An Exhortation to Christian Living* que le premier vers du *Christ II* nous paraît se rapprocher le plus :

Nu lære ic þe / swa man leofne sceal (1).

Les premiers vers du *Christ II*, rappelons-le, sont :

nu ðu geomlice gæst-gerynum,
mon se mæra, mod-cræfte sec
þurh sefan snyttro – þæt þu soð wite –
hu þæt geeode... (440-443)

Dans les deux cas les premiers vers mettent en scène une situation d'enseignement, dans laquelle un maître s'adresse à un disciple pour lui faire découvrir certaines vérités. Dans *An Exhortation to Christian Living* le maître apportera tout de suite les réponses, dans le *Christ II* il encourage le disciple à chercher. Le mot *nu* signale, dans le premier poème et sans doute aussi dans le second, le début de cet enseignement.

La discussion ci-dessus a permis de montrer que *nu* en début de vers peut avoir des significations diverses, et que ce n'est qu'exceptionnellement qu'il renvoie à un autre texte. Dans le *Christ II*, le mot a une signification parfaitement adéquate à l'intérieur du poème lui-même. Cela ne signifie pas que le rôle de liaison soit exclu, et il pourra être envisagé si la dépendance du *Christ II* par rapport au *Christ I* peut être démontrée par d'autres moyens ; mais on ne saurait se servir du mot lui-même pour prouver cette dépendance.

Le *donne* du *Christ III*

Moore¹ utilise le fait que le *Christ III* commence par *donne* comme un argument pouvant servir à démontrer l'unité du *Christ II* et du *Christ III* – unité, mais pas nécessairement identité d'auteur. Selon lui, le premier vers du *Christ III* évoque ce qui précède, c'est-à-dire la fin du *Christ II*, de la même manière que le passage runique de *Christ II*, qui commence lui aussi par *þonne*, se relie aux vers précédents.

Les passages qu'il cite se rattachent de la manière suivante :

1. *Christ II* / passage runique

Ic þæs brogan sceal
geseon sýn-wræce, þæs þe is soð talge,
þær monig beoð on gemot læded
fore onsyne eces deman.
þonne Cen cwacað, gehyreð cyning mæðlan,

¹ « The Old English *Christ* : Is it a Unit? ».

rodera ryhtend, sprecan reþe word
þam þe him ær in worulde wace hyrdon (793-799).

2. Christ II / Christ III

utan us to þære hyðe hyht staþelian,
ða us gerymde rodera waldend,
halge on heahþu, þa he heofonum astag (*Christ II* 864-866).

Ðonne mid fere fold-buende
se micla dæg meahtan dryhtnes
æt midre niht mægne bihlæmeð... (*Christ III* 867-869)

La comparaison entre ces deux passages fait apparaître leurs différences plutôt que leurs ressemblances. Le *þonne* du passage runique renvoie de manière évidente à ce qui précède, la mention du jugement. Dans cette phrase, *þonne* a le sens de « au moment de ce jugement ». Au contraire, le *ðonne* du *Christ III* ne peut pas renvoyer au dernier vers du *Christ II*, où il est question de l'Ascension, ni au passage qui précède immédiatement, dans lequel Cynewulf compare la vie à un voyage et exprime son espoir d'atteindre le port. « Alors le jour du Jugement viendra comme un voleur » serait un enchaînement pour le moins étrange. Si réellement *ðonne* sert de lien entre ces deux textes, cela impliquerait chez celui qui l'aurait utilisé de cette manière – auteur ou scribe – une surprenante inattention au sens du texte.

Donne peut-il se comprendre dans le contexte du *Christ III* lui-même, comme *nu* pour le *Christ II* ci-dessus ?

Donne (« alors ») a pour rôle d'établir un lien avec ce qui précède. Il ne serait pas à sa place en début de poème : sa fonction est anaphorique, et il ne se comprend pas sans contexte. Si maladroite que l'auteur du *Christ III* se soit montré pour ce qui est de la versification, il n'est pas pensable qu'il utiliserait ce mot hors de propos. Le *ðonne* du premier vers du *Christ III* renvoie nécessairement à quelque chose qui précède.

Nous nous trouvons devant une contradiction. D'une part le mot ne se comprend pas sans une phrase précédente à laquelle il ferait référence ; d'autre part rien ne le précède qu'un passage d'un autre poème auquel, pour des raisons de sens, il n'est pas possible qu'il renvoie. Il existe une autre alternative : supposer que le passage auquel *ðonne* fait référence manque, c'est-à-dire que le texte du *Christ III* n'est pas complet et qu'au moment où ce poème a été réuni au *Christ II* un certain nombre de vers ont été supprimés de manière à permettre une meilleure transition. On peut imaginer que le *Christ III*, au lieu d'entrer immédiatement dans le vif du sujet, possédait un prologue qui conduisait de manière graduelle vers le thème du poème. Or, puisque l'idée de Jugement Dernier est amenée à la fin du *Christ II*, une fois les deux poèmes juxtaposés ce passage serait devenu une digression¹.

Si cette interprétation est correcte, elle implique que la compilation du Livre d'Exeter a entraîné un certain travail d'édition, avec des suppressions et peut-être des ajouts. Elle implique aussi que le *Christ III* n'a pas été écrit spécifiquement pour faire suite au *Christ II* mais qu'il y a été ajouté après coup.

¹ Supprimer une partie d'une oeuvre que l'on utilise dans un nouveau contexte est une pratique qui n'a rien d'exceptionnel. Dans la *Genèse A*, par exemple, le récit de la chute de l'homme a été supprimé pour être remplacé par une interpolation, la *Genèse B*, qui traite ce thème de manière plus détaillée. Les scribes étaient loin de considérer les textes qu'ils copiaient comme intangibles.

I.4.iv. Les trois poèmes ont-ils été écrits pour être utilisés ensemble ?

Le Christ III

Nous venons de répondre à cette question par la négative en ce qui concerne le *Christ III*, mais il nous faut passer en revue les différents arguments qui rendent cette hypothèse peu vraisemblable.

Nous avons mentionné ci-dessus le fait que le *Christ III* fait allusion à la Nativité, lorsque le Christ rappelle qu'il est né et mort pour les hommes. Il ne s'agit pas d'un effort délibéré pour relier ce poème au *Christ I*, puisque la Crucifixion, absente des *Christ I* et *Christ II*, reçoit dans le *Christ III* un traitement bien plus détaillé que la Nativité. Par ailleurs le *Christ III* ne fait aucune allusion à l'Ascension, thème central du *Christ II*. Si le *Christ III*, traitant le thème du Jugement Dernier, paraît être la suite logique du *Christ II*, ceci est sans doute dû au choix du compilateur plutôt qu'à la volonté de l'auteur. Rien dans le *Christ III* ne le relie spécifiquement au *Christ I* ou au *Christ II* et si, comme nous l'avons suggéré plus haut, le début du poème a été supprimé lors de la compilation pour obtenir une meilleure transition, il faut en conclure qu'il s'agissait d'un poème indépendamment sélectionné par le compilateur.

Le Christ I

Le *Christ I* ne contient aucune allusion ni à l'Ascension ni au Jugement Dernier. Etant donné que les deux autres poèmes mentionnent ce dernier thème, on pourrait s'étonner qu'il soit absent du *Christ I* si ce poème faisait partie d'une trilogie composée par des auteurs différents travaillant en collaboration. Or non seulement il n'est pas question de Jugement Dernier dans le *Christ I*, mais l'attitude de l'auteur est totalement opposée à celle que l'on trouve dans le *Christ II* et le *Christ III*. Au lieu de la terreur du pécheur et la rigueur du juge, on y sent l'amour réciproque du Créateur et de la créature. Cette différence d'état d'esprit rend peu vraisemblable l'idée que ce texte puisse avoir été composé pour être associé aux autres.

Le Christ II

Le véritable problème est posé par le *Christ II*. Dans le cas de ce poème, les allusions aux épisodes traités par les deux autres volets du triptyque sont non seulement fréquentes mais centrales. Le thème du *Christ II* est l'exploration de la signification de l'Ascension, et cet événement ne se comprend, dans l'optique de l'auteur, que par son association avec l'Incarnation et le Jugement Dernier. Et pourtant, si parfaite que soit cette transition, les allusions à ces deux autres épisodes sont présentes dans la source, ce qui semble impliquer que leur rôle de liaison avec les autres poèmes est fortuit.

La source principale du *Christ II* est la vingt-neuvième des Homélies *In Evangelia* de Grégoire le Grand. Le neuvième paragraphe de cette homélie, point à partir duquel Cynewulf l'utilise comme source, commence ainsi :

Hoc autem nobis primum quærendum est, quidnam sit quod nato Domino apparuerunt angeli, et tamen non leguntur in albis vestibus apparuisse, ascendente autem Domino, missi angeli in albis leguntur vestibus apparuisse.

Ceci est à comparer avec le début du *Christ II* :

nu ðu geornlice gæst-gerynum,
mon se mæra, mod-cræfte sec
þurh sefan snyttro – þæt þu soð wite –

hu þæt geeode, þa se æl-mihtiga
 acenned wearð þurh clænne hād
 – siþþan he marian, mægða weolman,
 mærrē meowlan, mund-heals geceas -,
 þæt þær in hwitum hræglum gewerede
 englas ne oð-eowdun, þa se æbeling cwom,
 beorn in betlem; bodan wæron gearwe
 þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,
 sægdon soðne gefean, þætte sunu wære
 in middan-geard meotudes acenned
 in betleme: hwæpre in bocum ne cwið
 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 in þa æþelan tid, swa hie eft dydon... (440-455)

Cynewulf ne fait que traduire et amplifier le texte de Grégoire, qu'il complète par des chevilles, des variations, des parenthèses, des répétitions. L'allusion à la Nativité, qui peut surprendre comme introduction à un poème sur l'Ascension, est présente telle quelle dans la source.

L'association de l'Ascension et du Jugement Dernier est elle aussi présente dans le texte de Grégoire (§ 11) :

Et hoc nobis est magnopere perpendendum, quia is qui placidus **ascendit** terribilis **redibit**; et quidquid nobis cum mansuetudine præcepit, hoc a nobis cum districtione exiget. Nemo ergo indulta poenitentiae tempora parvipendat, nemo curam sui, dum valet, agere negligat, quia Redemptor noster tanto tunc in iudicium districtior veniet, quanto nobis ante iudicium magnam patientiam prærogavit.

Cynewulf s'inspire directement de ce passage lorsqu'il écrit :

scyle gumena gehwylc
 on his gear-dagum georne biþencan
 þæt us milde bicwom meahta waldend
 æt ærestan þurh þæs engles word;
 bið nu eorneste þonne eft cymeð,
 reðe ond ryht-wis. (820-825)

La description proprement dite du Jugement Dernier dans le passage runique (797-814) n'est pas présente dans la source, mais n'est qu'un développement naturel de l'allusion faite par Grégoire. Dans ses épilogues, Cynewulf invite au repentir en rappelant la venue du Jugement Dernier (*Christ II, Elene*) ou le sort précaire de l'âme après la mort (*The Fates of the Apostles, Juliana*). L'épilogue du *Christ II* se rattache au reste du poème de façon beaucoup plus organique que celui des trois autres œuvres signées. L'allusion présente dans la source et les préoccupations habituelles à Cynewulf dans ses épilogues suffisent à expliquer cette description du Jugement Dernier, sans qu'il soit nécessaire de supposer que le passage a pour but de former une transition avec le *Christ III*.

Si les deux thèmes de la Nativité et du Jugement Dernier se trouvent dans la source, si la description du Jugement Dernier correspond aux thèmes traités par Cynewulf dans ses épilogues, cela veut-il dire que les transitions apparentes entre les trois poèmes sont entièrement dues au hasard ?

Ce serait, nous semble-t-il, une coïncidence assez remarquable que, cherchant un poème sur l'Ascension pour relier deux œuvres sur la Nativité et le Jugement Dernier, le compilateur en ait justement trouvé un qui commence par une allusion à la Nativité

et se termine par une description du Jugement Dernier. L'inverse est plus facile à admettre : ayant à sa disposition le poème de Cynewulf, il se peut qu'il ait cherché à l'encadrer de deux textes traitant des deux autres épisodes que Cynewulf associe à l'Ascension. On peut aussi supposer que le *Christ I* a pu être écrit spécifiquement pour raccorder deux œuvres pré-existantes¹. En ce cas, Cynewulf aurait choisi cette homélie comme source à cause des possibilités qu'elle offrait pour traiter, à propos de l'Ascension, les thèmes de l'Incarnation et du Jugement Dernier.

Ainsi, si le *Christ I* et le *Christ III* ont sans doute été composés indépendamment l'un de l'autre et du *Christ II*, il est très possible que le *Christ II*, lui, ait été écrit au moment de la compilation pour compléter l'ensemble. On peut, en ce cas, imaginer que le *mon se mæra* auquel s'adresse le poète dans le second vers serait le personnage pour lequel le manuscrit a été préparé.

1.4.v. Le *Christ II* est-il complet ?

Si le début du *Christ III* a été supprimé lors de la compilation, comme nous l'avons suggéré plus haut, ne peut-on imaginer que la même chose ait pu se produire pour le début du *Christ II* ?

Les premiers vers du *Christ II* sont peu satisfaisants pour trois raisons. D'abord, le poème commence par un mot de liaison, *nu*. Nous avons considéré ce problème plus haut, et nous sommes arrivée à la conclusion que la présence de ce mot peut s'expliquer autrement que par une référence à un passage précédent.

Le second problème est l'allusion obscure à *mon se mæra* dans le premier vers. Si le début du poème manque, il est facile de supposer que le personnage était présenté dans la partie disparue, peut-être dans un prologue. Toutefois, si l'homme en question est la personne pour laquelle le poème a été composé, l'allusion est claire pour celui qui en est l'objet, ce qui est suffisant.

La troisième raison qui pourrait faire penser à une lacune dans le poème est le fait que Cynewulf n'utilise que la seconde moitié de l'homélie de Grégoire, à partir du paragraphe 9 : on peut se demander s'il n'avait pas en réalité traité l'ensemble de l'homélie, et si le début n'est pas perdu.

La première partie de l'homélie (les paragraphes 1 à 8) explique et commente l'Évangile selon saint Marc (16/14-20), qui raconte l'apparition du Christ à ses disciples après sa résurrection : il leur reproche leur incrédulité, leur enjoint de prêcher l'Évangile et d'accomplir des miracles pour convertir les incrédules, puis remonte au Ciel et s'assied à la droite de Dieu. Grégoire analyse différents éléments de ce passage : le doute des disciples, l'injonction de prêcher « aux créatures » plutôt qu'aux hommes, le salut par les œuvres ou par la foi, les miracles, l'Ascension du Christ comparée avec celles d'Elie et d'Enoch, la raison pour laquelle le Christ est présenté tantôt debout, tantôt assis à la droite de son Père. Excepté les allusions à Elie et Enoch, rien de tout cela ne se rapporte directement à l'Ascension, et l'omission de ces huit paragraphes renforce la cohésion du poème. Par ailleurs, l'homélie se divise nettement en deux parties. La première est une analyse phrase par phrase du texte biblique, qui a son importance dans un sermon, mais ne présenterait aucun intérêt dans un poème. La seconde est une réflexion sur la signification de l'Ascension :

¹ Cette suggestion a été faite par Chase (« God's Presence through Grace », 1974 et Frese (« The Art of Cynewulf's Runic Signature », 1975, pp. 312-314).

c'est celle-ci que Cynewulf a choisi d'utiliser. Le passage de l'une à l'autre est marqué dans le texte de Grégoire par la phrase suivante :

Sed quia, auctore Deo, breviter lectionem Evangelicam exponendo transcurrimus, restat ut aliquid de ipsa tantæ solemnitatis consideratione dicamus.

Non seulement le choix de Cynewulf de n'utiliser que la seconde partie de l'homélie est justifié la nature peu poétique de la première partie, mais sa décision de commencer là la paraphrase lui est en quelque sorte dictée par ce repère dans le texte de Grégoire.

Aucune des trois raisons qui auraient pu nous faire penser que le début du *Christ II* manque ne s'est révélée concluante à l'analyse. Nous admettons donc que le poème n'a probablement pas subi de coupures lors de la compilation.

II. Les cinq premiers poèmes

Les trois premiers poèmes du Livre d'Exeter, grâce à la présence du *Christ II* et peut-être à la suppression d'un passage du *Christ III*, forment une unité à l'intérieur de laquelle des transitions sont ménagées entre chaque partie. Or le même principe se retrouve dans la suite du manuscrit. Le *Christ III* est relié au poème suivant, *Guthlac A*, par un passage de transition, diversement associé par les éditeurs à l'une ou à l'autre des deux œuvres, voire considéré par certains comme un texte indépendant. *Guthlac A* et *Guthlac B*, par ailleurs, sont rapprochés par leur sujet. Ce ne sont donc pas les trois premiers poèmes du Livre d'Exeter seulement, mais les cinq premiers qui constituent un ensemble.

II.1. La fin du *Christ III* et le début de *Guthlac A*

II.1.i. Le problème

L'auteur de *Guthlac A* n'introduit son héros qu'au vers 93 :

Magun we nu nemnan þæt us neah gewearð
 þurh haligne had gecyþed,
 hu Guþlac his in godes willan
 mod gerehte... (93-96)

L'expression *magun we nu nemnan* implique que le poète a parlé de choses plus générales en guise d'introduction, et qu'il arrive maintenant spécifiquement au personnage dont il veut raconter l'histoire. Le passage qui précède (30-92) concerne les divers modes de vie adoptés par les hommes :

Monge sindon geond middan-geard
 hadas under heofonum... (30-31).

Le poète oppose ceux qui recherchent les biens de ce monde et ceux qui se retirent dans la solitude. Ces vers annoncent donc le sujet du poème : la lutte de saint Guthlac contre les démons dans l'ermitage qu'il s'est choisi. Si le poème commençait au vers 30, il formerait un ensemble d'une cohérence parfaite. Les vingt-neuf premiers vers décrivent le voyage d'une âme vers le ciel après la mort, en compagnie d'un ange psychopompe. Le rapport avec *Guthlac A* n'est plus si évident.

Le scribe rattache sans ambiguïté ces vers à *Guthlac A*. C'est au début de ce passage qu'il place les indications qui marquent le commencement d'un poème – deux lignes blanches, une grande initiale et toute une ligne de majuscules. Au contraire il n'y a aucune coupure dans le texte entre le vers 29 et le vers 30. La fin du prologue, au vers 92, est marquée par une coupure de section.

Dans l'édition de Thorpe, les vingt-neuf premiers vers forment la seconde partie de « Of souls after death, etc. », dont la première partie est la fin du *Christ III*. Le reste de la première section de *Guthlac A* (30-92) est considéré comme un poème indépendant sous le titre « Poem moral and religious ». Thorpe imprime ensuite *The legend of Saint Guthlac*, où il regroupe le reste de *Guthlac A* avec *Guthlac B*. Lorsque Dietrich réunit les différents « hymnes » reconnus par Thorpe en un seul poème en trois parties, le *Christ*, il rattache l'ensemble de « Of souls after death, etc. », et non la première partie seulement, au *Christ III*, de la même manière que, toujours à cause du regroupement effectué par Thorpe, il avait été amené à placer le passage runique dans le *Christ III* et non dans le *Christ II*. Ces vingt-neuf vers seront imprimés par les premiers éditeurs à la suite du *Christ III* dont ils forment ainsi les vers 1665-1693.

C'est Gollancz¹ qui le premier associe ce passage à *Guthlac*, en se fondant sur les indications du manuscrit. Gollancz considère qu'il s'agit là d'un prologue dont le thème est emprunté à la fin du *Christ III*. Il est suivi dans cette analyse par Adams² et Howard³. Cosijn⁴ au contraire estime que ce texte constitue un poème indépendant, dont le lien avec le *Christ III* est improbable, mais qui ne saurait non plus constituer le début de *Guthlac A*. Craigie⁵ y voit le début d'un poème qui commençait sur le dernier feuillet du *Christ* et dont la fin aurait été perdue. Cook⁶ imprime ce passage en appendice à son édition du *Christ*, sans prendre position sur sa relation avec ce texte. Krapp & Dobbie le rattachent à *Guthlac*, suggérant qu'il est possible que par économie le scribe utilise ainsi un fragment à placer, qui en réalité ne ferait partie d'aucun des deux poèmes⁷. Woolf⁸ considère les vers 1-29, mais aussi 30-107 de *Guthlac* comme une accréation dont il n'est plus possible de déterminer les étapes, et ferait commencer le poème véritable au vers 108 par *Hwæt, we hyrdon oft / þæt se halga wer // in þa ærestan / ældu gelufade // frecnessa fela!* (108-110), en supposant qu'il aurait été graduellement enrichi d'un prologue de plus en plus développé.

II.1.ii. Les vers 1-29 de *Guthlac A* et le *Christ III*

Le *Christ III* se termine sur une description du bonheur réservé aux justes au Paradis, et les premiers vers du prologue décrivent une âme montant au Paradis. Il semblerait au premier abord que le second passage soit la suite logique du premier. L'argument de Schaar⁹ selon lequel dans le *Christ III* le poète présente les bienheureux en masse et n'individualise que les réprouvés, est de peu de poids. Pourquoi le poète n'aurait-il pas présenté la foule des bienheureux de cette manière parce qu'il se réservait de s'attacher ensuite plus particulièrement, dans sa conclusion, à l'un de ces justes ?

La description qui est faite du Paradis dans le prologue de *Guthlac A* ressemble sur bien des points à celle des derniers vers du *Christ III*. Dans les deux cas, elle se fait

¹ *Cynewulf's Christ, an Eighth-century English Epic* (1892).

² « *Christ* (?) 1665-93 » (1916).

³ « *Cynewulf's Christ 1665-1693* » (1930).

⁴ « *Anglosaxonica IV* » (1898), p. 114.

⁵ « *Interpolations and Omissions in Anglo-Saxon Poetic Texts* » (1923-24).

⁶ *The Christ of Cynewulf*, pp. 63-64.

⁷ *The Exeter Book, ASPR*, vol. III, p. xxx.

⁸ « *Saints' Lives* » (1966), p. 56.

⁹ *Critical Studies in the Cynewulf Group*, p. 108.

par une série de négations, auxquelles s'oppose ensuite une proposition introduite par *ac*.

Christ III :

Dæt is se eþel þe no geendad weorþeð,
ac þær symle forð synna lease
dream weardiað, dryhten lofiað... (1639-1641)

Guthlac A :

Dæt sind þa getimbru þe no tydiað,
ne þam fore yrmþum þe þær in wuniað
lif aspringeð, ac him bið lenge hu sel ;
geoguþe brucað ond godes miltsa. (18-21)

Christ III :

Nis þær hungor ne þurst,
slæp ne swar leger, ne sunnan bryne,
ne cyle ne cearo, ac þær cyninges giefe
awo brucað eadigra gedryht,
weoruda wlite-scynast, wuldres mid dryhten. (1660-1664)

Guthlac A :

Þær næfre hreow cymeð,
eder-gong fore yrmþum, ac þær biþ engla dream,
sib ond gesælignes, ond sawla ræst,
ond þær a to feore gefeon motun,
dryman mid dryhten, þa þe his domas her
æfnað on eorþan. (10-15)

Ce sont sans doute ces ressemblances qui ont poussé Gollancz à suggérer que le prologue de *Guthlac A* s'inspire de la fin du *Christ III*.

En réalité, cette manière de décrire le Paradis par la négation de ce qu'il n'est pas est traditionnelle. Un bonheur infini ne saurait être appréhendé par l'esprit humain et ne peut être imaginé qu'à travers la négation des malheurs inséparables de la condition terrestre. On trouve quelque chose de très semblable dans le *Phénix*, où toute la (longue) description de la contrée où vit l'oiseau est construite sur ce principe. Nous n'en citons que quelques vers.

Ne mæg þær ren ne snaw,
ne forstes fnæst, ne fyres blæst,
ne hægles hryre, ne hrimes dryre,
ne sunnan hætu, ne sin-caldu,
ne wearm weder, ne winter-scur
wihte gewyrdan, ac se wong seomað
eadig ond unsund (14-20) (de même 21-27, 34-36, 50-64, 74-80).

Les ressemblances entre la fin du *Christ III* et le prologue de *Guthlac A* peuvent donc s'expliquer tout aussi facilement par le recours indépendant à une même tradition que par l'influence de l'un des textes sur l'autre. Dans le second cas, d'ailleurs, l'influence ne prouverait pas nécessairement l'identité d'auteur : il est fort possible que le *Christ III* ait déjà existé lorsque l'auteur de *Guthlac A* a composé son poème et que celui-ci s'en soit inspiré : c'est l'hypothèse avancée par Gollancz.

Une étude plus poussée du sujet traité dans le prologue de *Guthlac A* montre que l'identité thématique entre les deux textes n'est qu'apparente.

Seule la proximité du prologue de *Guthlac A* avec le *Christ III* a pu faire supposer que l'ascension décrite prend place après le Jugement Dernier. En réalité, le prologue

de *Guthlac A* donne l'impression de décrire une âme isolée, et non un individu au milieu de la foule des élus qui monteraient ensemble vers le Ciel. L'argument de Cosijn selon lequel il est absurde de parler de « quitter les joies terrestres » (*of-giefef hio þas eorþan wynne*, 2) après que tout aura été brûlé par les flammes du Jugement Dernier, laisse aussi entendre que la fin du monde est encore lointaine. Le début du prologue décrit en fait la montée d'une âme au Paradis après sa mort, et non après le Jugement Dernier¹. La phrase *Pider soð-fæstra / sawla motun // cuman æfter cwealme* (22-23) l'indique d'ailleurs explicitement. Et une fois le Jugement Dernier terminé et chacun jugé selon ses mérites, les démons cherchent-ils encore à intercepter les âmes des bienheureux sur le chemin du Paradis (*ofer-winnad þa awyrðdan gæstas*, 25a), comme ils le font lorsque s'élève une âme unique qui n'a pas encore été jugée ?

Ainsi les apparentes ressemblances de thème qui font que plus d'un critique a considéré le début du prologue de *Guthlac A* comme faisant partie du *Christ III* ne tiennent pas à l'examen. Les deux textes traitent des sujets différents, et la décision du scribe de placer une coupure entre le vers 1664 du *Christ III* et le vers 1 du prologue est parfaitement justifiée.

II.1.iii. Les vers 1-29 et le reste de *Guthlac .i.A*

Où commence *Guthlac A* ?

Si les vers 1-29 de *Guthlac A* ne font pas partie du *Christ III*, ils ne sont pas pour autant forcément à rattacher à *Guthlac A*. Il se peut que, selon la suggestion de Cosijn, reprise par Krapp & Dobbie, nous ayons là un poème indépendant incorporé à *Guthlac A* de manière artificielle, soit pour des raisons d'économie, comme le suggèrent Krapp & Dobbie, soit pour effectuer une transition avec le poème précédent.

Howard², qui estime que le passage doit être rattaché au *Christ III*, fait remarquer que le vers 30 correspond à une formule d'introduction de poème, que l'on retrouve dans le premier poème du Bestiaire :

Monge sindon geond middan-geard
unrimu cynn, þe we æþelu ne magon
ryhte areccan ne rim witan (*Panther* 1-3).

et dans *The Gifts of Men* :

Fela bið on foldan forð-gesynra
geongra geofona, þa þa gæst-berend
wegað in gewitte, swa her weoruda god,
meotud meatum swið, monnum dæleð... (1-4).

Il en conclut que le véritable début de *Guthlac A* est le vers marqué par cette formule, et que le passage qui précède ne fait pas partie du poème.

Toutefois, l'utilisation de cette formule n'est pas absolument identique dans *Panther* et *The Gifts of Men* d'une part, dans *Guthlac A* d'autre part. Dans les deux premiers poèmes elle sert d'introduction à un catalogue : la série des animaux du Bestiaire dans *Panther*, l'énumération des talents des hommes dans *The Gifts of Men*. Au contraire dans *Guthlac A* cette formule remplace le catalogue des différentes conditions de vie qui s'offrent aux hommes, catalogue que le poète, malgré la

¹ Shook (« The Prologue to the Old English *Guthlac A* », 1961, p. 298), souligne la distinction entre *domes dæg*, le jour du Jugement, et *ende dæg*, le jour de la mort.

² « Cynewulf's *Christ* 1665-1693 » (1930).

formule d'introduction, réduit à une opposition de nature générale entre ceux qui s'attachent aux biens de ce monde, et ceux qui se retirent dans le désert. Puisque la formule est utilisée en dehors de son contexte normal – si l'on peut juger de la norme par deux exemples seulement – c'est-à-dire l'introduction à un poème-catalogue, puisqu'elle perd ainsi sa fonction, qui est de présenter le thème d'ensemble de l'œuvre, il est tout à fait admissible qu'elle ne se trouve pas ici en début de poème.

Rapports thématiques entre les deux textes

La plupart des critiques qui se sont récemment penchés sur la question acceptent le découpage du manuscrit, et tentent de justifier la relation de ce passage avec *Guthlac A*. Selon Shook¹, *Guthlac A* explore les différentes fonctions des anges, et le prologue, comme la fin du poème, met en scène l'ange psychopompe conduisant l'âme au paradis. Shook note aussi la présence de thèmes apocryphes dans le prologue et dans le poème lui-même. Lipp² souligne le point de vue positif adopté dans les deux textes, qui montrent la récompense des justes et non le châtement des méchants.

L'examen de la structure du poème montre que la répétition du motif de la montée de l'âme au ciel, repris à la fin du poème, comme le souligne Shook³, à propos de l'âme de Guthlac, forme une structure encadrante⁴ dans la meilleure tradition vieil-anglaise, avec des répétitions d'idées (la montée au ciel de l'âme du bienheureux guidée par un ou des anges, la béatitude éternelle récompensant l'obéissance aux commandements de Dieu) et des répétitions de mots, comme dans le passage suivant :

Bider soð-fæstra sawla motun
 cuman æfter cwealme, þa þe her Cristes æ
 lærað ond læstað (22-24).
Swa soð-fæstra sawla motun
 in ecne gearð up gestigan
 rodera rice, þa þe ræfnað her
 wordum ond weorcum wuldor-cyninges
 lare long-sume (790-794).

Le corps du poème présente la vie de saint Guthlac et sa lutte contre les démons ; la structure encadrante montre la récompense qui attend ceux qui, comme Guthlac, suivront la voie du renoncement. Bien que la mort de Guthlac et la montée de son âme au ciel soient le point de départ de la conclusion du poème, l'auteur de *Guthlac A* passe très vite du particulier au général et en tire une leçon applicable à tout homme. Ainsi le cadre se présente comme une exhortation à se détacher des biens de ce monde pour mériter la béatitude éternelle, et la partie centrale, à travers la vie de Guthlac, donne un exemple de ce renoncement⁵. Sharma compare le prologue et l'épilogue, qui décrivent la montée d'une âme au Ciel, avec le passage dans lequel Guthlac est entraîné par les démons à la frontière de l'enfer. Quelques répétitions de termes et surtout d'idées suggèrent l'exploitation d'un même thème.

L'appartenance des premiers vers du prologue à *Guthlac A* ne fait donc pas de doute. Si oblique que soit la manière dont l'auteur aborde son sujet, elle ne saurait

¹ « The Prologue to the Old English *Guthlac A* ».

² « *Guthlac A* : An Interpretation » (1971), p. 57.

³ « The Prologue to the Old English *Guthlac A* », p. 298.

⁴ *The Larger Rhetorical Patterns in Anglo-Saxon Poetry* (1935).

⁵ « A Reconsideration of the Structure of *Guthlac A* (2002).

autoriser à écarter ces quelques vers, qui jouent un rôle à la fois dans la structure et dans le thème du poème.

Une transition avec le Christ III ?

Nous avons abouti à la conclusion que les vers 1-29 du prologue de *Guthlac* font bien réellement partie de ce poème, comme l'indique d'ailleurs la division du manuscrit. Il n'en reste pas moins qu'ils présentent une étonnante ressemblance de thème avec le *Christ III*, même si dans l'un de ces poèmes l'ascension au Paradis se fait au moment du Jugement Dernier, et dans l'autre après la mort. On se retrouve, comme pour les différentes parties du *Christ*, avec le phénomène difficilement explicable d'un passage qui forme une transition avec un autre poème, et en même temps constitue un élément parfaitement bien intégré de l'œuvre dont il fait partie. Le *Christ II*, situé entre un poème sur la Nativité et un poème sur le Jugement Dernier, commence par une allusion à la Nativité et finit sur une description du Jugement Dernier. *Guthlac A*, situé après un poème se terminant sur une peinture du bonheur promis aux élus à la fin des temps, commence par un récit de la montée de l'âme du juste vers le Paradis. Pourtant, comme nous l'avons vu, ce passage est partie intégrante du poème.

Si l'on exclut la coïncidence, deux hypothèses sont envisageables. Il se peut que le compilateur ait complété *Guthlac A* par un prologue et un épilogue, ou seulement un prologue, de manière à le rattacher au *Christ III* tout en l'entourant d'une structure encadrante. Il se peut également que le poème ait été composé pour faire suite au *Christ III*, et que ce soit la nécessité de commencer son œuvre par le thème du Paradis qui ait incité le poète à lui donner cette structure.

II.2. Le prologue de *Guthlac B*

Comme *Guthlac A*, *Guthlac B* commence par un prologue et n'aborde son sujet que progressivement. Le poète évoque d'abord la création d'Adam, puis la chute de l'homme – par l'acte d'Eve la mort est entrée dans l'expérience de l'humanité. Le poète passe alors au sujet de son poème, en opposant la sainteté de certains hommes à l'inélectabilité de la mort :

Deað ricsade
ofer fold-buend, þeah þe fela wære
gæst-haligra, þær hi godes willan
on mislicum monna gebihþum
æfter stede-wonga stowum fremedon (871-875).

Le thème de son poème sera en effet la mort de saint Guthlac¹.

Cette fois-ci, il n'y a plus de transition avec le texte qui précède. *Guthlac A* se terminait sur la vision de l'âme du juste jouissant d'un bonheur éternel dans la Jérusalem céleste, *Guthlac B* fait un retour en arrière vers les débuts de l'humanité. Dans le cas des poèmes précédents, nous avons noté la présence de passages qui, tout en étant partie intégrante de l'œuvre dans laquelle ils apparaissaient, servaient aussi de transition avec d'autres poèmes. Ici, rien de tel. Le prologue de *Guthlac B* est une parfaite introduction au thème qui sera développé dans ce poème, mais l'auteur – et le

¹ Cette introduction est directement inspirée de la source, le chapitre 29 de la vie de saint Guthlac par Félix (Colgrave (ed.), *Felix's Life of Saint Guthlac*).

compilateur – ne se préoccupent pas de ce qui précède dans le manuscrit. Peut-être a-t-on considéré que le sujet de ce poème et celui du précédent, qui tous deux ont pour héros saint Guthlac, sont suffisamment proches pour qu'une transition soit superflue¹.

Les principes qui ont jusqu'ici régi le choix et l'ordonnance des poèmes dans le Livre d'Exeter ne sont pas pour autant abandonnés. Les deux poèmes consacrés à Guthlac sont placés dans un ordre logique : le premier raconte sa vie, le second sa mort. Le début de *Guthlac B*, sans doute, s'écarte du thème des derniers vers de *Guthlac A*, mais la fin de *Guthlac A*, en évoquant la mort du saint, anticipe *Guthlac B*.

II.3. Unité des cinq premiers poèmes

Les premiers poèmes du Livre d'Exeter témoignent d'un travail particulièrement réfléchi de la part du compilateur. S'ils ne forment pas à proprement parler une œuvre unique, du moins constituent-ils un ensemble dont les différentes parties sont soigneusement articulées les unes aux autres. Tout l'effort du compilateur tend à rendre les soudures aussi peu apparentes que possible, par un choix judicieux des œuvres, et peut-être par un certain travail d'édition. Son succès se mesure au fait que Thorpe, dans son édition, ne reconnaît aucune des divisions principales qui existent dans cette partie du manuscrit : la coupure entre le *Christ I* et le *Christ II* passe inaperçue au milieu de la série d'« hymnes » qui représentent dans son édition les sections des différents poèmes ; celle entre le *Christ II* et le *Christ III* est masquée par le regroupement que fait Thorpe entre la fin du *Christ II* et le début du *Christ III*, et la même chose se produit pour le *Christ III* et *Guthlac A* ; *Guthlac A* et *Guthlac B* sont traités comme une œuvre unique². Les poèmes suivants, *Azarias*, le *Phénix*, *Juliana*, ne poseront pas les mêmes problèmes.

III. Les poèmes suivants

Cette remarquable transformation de cinq œuvres différentes en un seul ensemble se continue-t-elle dans la suite du manuscrit ? L'absence de la fin de *Guthlac B* et du début d'*Azarias* par suite d'une lacune du manuscrit ne permet pas d'étudier comment ces deux œuvres se rattachaient l'une à l'autre, ni même si elles s'y rattachaient, car il se peut, comme nous l'envisageons plus haut, qu'elles aient été séparées par un autre poème. La suggestion de Farrell³ selon laquelle *Azarias* ne serait pas un poème à part entière mais aurait été ajouté à *Guthlac* pour représenter les cantiques chantés par la sœur et le serviteur du saint lors de la cérémonie funéraire

¹ A moins qu'un premier stade de la compilation ne se soit arrêté à *Guthlac A*, et que *Guthlac B* n'ait été ajouté dans un second temps. Les marques de fin de section de *Guthlac B*, différentes de celles des poèmes précédents, suggèrent qu'il provient d'un autre manuscrit (Stévanovitch, « Les seuils des poèmes du Livre d'Exeter », 2006).

² Le même phénomène se rencontre dans le Junius 11. Baker fait remarquer que si l'on ne considère que les indications de la mise en page, ce manuscrit comprend deux unités, un « livre 1 » portant sur l'Ancien Testament avec deux divisions, *Genèse* et *Exode/Daniel*, et un « livre 2 » consacré au Nouveau Testament (le *Christ et Satan*). Il en conclut que pour les scribes vieil-anglais l'unité de base était le manuscrit et non le poème. (« Textual Boundaries in Anglo-Saxon Works on Time (and in Some Old English Poems) », 1996, pp. 452-53).

³ « Some Remarks on the Exeter Book *Azarias* » (1972). Voir la réfutation de Roberts, « *Guthlac A, B and C?* » (1973).

paraît peu admissible, car ce texte, qui contient une série de noms propres, se rapporte à une situation précise, celle des trois enfants dans la fournaise.

Le rapport entre *Azarias* et le *Phénix*, en revanche, apparaît dans la miraculeuse faculté qu'ont les protagonistes des deux poèmes d'échapper aux atteintes du feu, les trois enfants grâce à la présence d'un ange qui transforme la chaleur insupportable de la fournaise en une douce tiédeur, le phénix grâce à la propriété qu'il a de renaître de ses cendres. Alors que la plus grande partie du poème est constituée d'actions de grâce, les derniers vers d'*Azarias* (176-191) mettent l'accent sur l'impuissance du feu à atteindre les enfants (*nængum hat sceþeð*, 176 ; *ne mæg him bryne sceþþan*, 178 ; *feorh unwemme*, 186 ; *swa hyra wædum ne scod // gifre gleda nið*, 187-188), formant ainsi une transition avec le poème suivant.

Le *Phénix* décrit le pays merveilleux où vit cet oiseau, sa mort sur le bûcher funéraire et sa résurrection. L'auteur poursuit en expliquant la signification de cette allégorie : le phénix renaissant de ses cendres est une image du Christ ressuscité et de la résurrection des morts à la fin des temps, la contrée merveilleuse représente le Paradis. Comme le *Christ II* et le *Christ III*, le *Phénix* contient une description du Jugement Dernier (491-517), qui le rattache donc aux premiers poèmes du manuscrit.

Juliana passe à un tout autre thème. Comme dans le passage du *Christ III* à *Guthlac*, le Livre d'Exeter, après une vision de la fin des temps, retourne au moment présent avec les actes des saints en ce monde. Mais au contraire de *Guthlac A*, *Juliana* ne présente aucune espèce de transition avec le poème précédent : l'auteur replace son récit dans un cadre historique, et on ne saurait imaginer plus grand contraste entre l'intemporalité du *Phénix* et cette soudaine préoccupation pour les dates. Nous ne pensons pas que les vers *Hafað us alyfed / lucis auctor // þæt we motun her / merueri, god-dædum begietan / gaudia in celo* (667-669), où sont mentionnées les bonnes actions par lesquelles on mérite le ciel, puissent être considérés comme une transition avec le récit de la vie de sainte Julienne.

Il semble qu'après le *Phénix* l'effort du compilateur pour organiser son matériau diminue. Les poèmes plus brefs qui forment le reste du manuscrit, et dont le premier est le *Wanderer*, sont rangés de manière beaucoup moins élaborée, et ceci correspond à une diminution progressive de la longueur des poèmes et de l'importance attachée à la présentation. Beaucoup de soin a été apporté à la mise en forme du début du Livre d'Exeter, mais ceci n'est pas vrai au même degré de la suite du manuscrit, qui devient une simple anthologie où les poèmes, sélectionnés pour leur intérêt ou peut-être rassemblés de façon exhaustive, sont regroupés sans plan précis¹.

¹ Zimmermann, dans le cadre d'une étude visant à replacer chacun des quatre manuscrits poétiques dans le contexte de son époque, estime que le thème général du Livre d'Exeter est l'individu, sa vie en ce monde et l'impact qu'elle aura sur sa vie dans l'au-delà, les trois *Christ* traitant plus particulièrement de relation de l'homme à Dieu (*The Four Old English Poetic Manuscripts: Texts, Contexts, and Historical Background*, 1995).

Nous ne sommes pas convaincue par l'analyse que donne Conner de la fin du Livre d'Exeter (son « troisième livret »), où il voit deux regroupements d'oeuvres alternativement « monastiques » et « cléricales » ayant chacune comme centre une collection d'énigmes. Cette alternance nous paraît plutôt la marque de l'absence d'un plan pré-établi.

Chapitre 2 : L'auteur

I. La signature runique

Le *Christ II*, de même que *Juliana*, *Elene* et *The Fates of the Apostles*, contient des runes qui forment un nom : « CYN(E)WULF ». C'est à Kemble que l'on doit l'interprétation de ces runes et la suggestion qu'il s'agit du nom de l'auteur¹.

Trois problèmes se posent, que nous considérerons tour à tour : l'interprétation et le rôle des runes, la personnalité de Cynewulf, et les œuvres qui peuvent lui être attribuées avec plus ou moins de certitude.

I.1. Interprétation de la signature runique

I.1.i. Les runes dans les manuscrits vieil-anglais

L'alphabet runique était en usage chez les peuples germaniques avant la christianisation et l'adoption de l'alphabet latin². Les runes restent utilisées, sporadiquement, même ensuite. On en trouve plusieurs exemples dans le Livre d'Exeter. Parfois elles remplacent simplement la lettre correspondante : dans certaines énigmes, lues à l'envers ou dans le désordre, elles donnent la solution. Parfois aussi elles symbolisent le mot correspondant à leur nom. Elles jouent alors le rôle d'abréviations : ainsi dans l'énigme 91 le mot *wynn* est remplacé par la rune W, dont le nom est « *wynn* ».

Les deux procédés se fondent en un dans les épilogues de Cynewulf, sauf, partiellement, celui de *Juliana* : la rune doit être considérée à la fois comme un mot, et à ce titre a sa place dans le vers, et comme une lettre du nom de l'auteur. L'exemple le plus achevé se trouve dans l'épilogue de *The Fates of the Apostles*.

Il est généralement admis maintenant que la rune a une valeur fixe, et qu'elle ne saurait remplacer n'importe quel mot commençant par la lettre en question, comme l'ont suggéré certains³. Mais si les sons ne changent pas, le sens qui s'y attache peut varier, c'est-à-dire que le nom traditionnel de la rune peut être remplacé par un homonyme.

I.1.ii. Les runes des épilogues de Cynewulf

A) Les runes de *Juliana*

Les six premières runes de *Juliana* ne semblent pas obéir au même principe que celles des autres poèmes. Elles doivent être considérées comme des lettres formant deux mots : *cyn* « race », et *ewu* « brebis »⁴. Les deux autres runes de *Juliana* correspondent chacune à un mot, l'ensemble formant le composé *lagu-feoh*⁵.

¹ « On Anglo-Saxon Runes » (1840) – pour le *Christ II*, *Elene* et *Juliana* seulement, car les runes de *The Fates of the Apostles*, figurant sur une page peu lisible laissée de côté dans l'édition de Thorpe, n'ont été découvertes que plus tard.

² Deux runes, *wynn* et *thorn*, ont été conservées pour transcrire les sons [w] et [θ] qui n'existaient pas en latin.

³ Trautmann, *Kynewulf der Bischof und Dichter* (1898), pp. viii & 123, et « Zu Cynewulfs Runenstellen » (1899). Voir la réfutation de Tupper, « The Cynewulfian Runes of the Religious Poems » (1912).

⁴ Trautmann, *Kynewulf der Bischof und Dichter*, pp. 48-49.

⁵ Tupper, « The Cynewulfian Runes of the Religious Poems ».

B) Les runes des trois autres épilogues¹

Dans les autres poèmes, chaque rune doit être remplacée par le mot qui correspond à son nom. C'est là que commencent les problèmes, car parfois le nom traditionnel ne convient pas au contexte.

1) Le poème runique

Nous transcrivons ci-dessous les vers du *Poème Runique* correspondant aux runes du nom de *Cynewulf* : l'interprétation du nom de chaque rune est facilitée par la définition qui suit.

C (cen) byþ cwicera gehwam cuþ on fyre,
blac and beorhtlic, byrneþ oftust
ðær hi æþelingas inne restaþ (16-18). « *torche* »

Y (yr) byþ æþelinga and eorla gehwæs
wyn and wyrþ-mynd, byþ on wicge fæger,
fæstlic on færeldre, fyrd-geatewa sum (84-86). « *arc* »

N (nyd) byþ nearu on breostan, weorþeþ hi ðeah oft niþa bearnum
to helpe and to hæle gehwæpre, gif hi his hlystaþ æror (27-28). « *détresse* »

E (eh) byþ for eorlum æþelinga wyn,
hors hofum wlanc, ðær him hæleþ ymbe,
welege on wicgum, wrixlaþ spræce,
and biþ unstillum æfre frofur (55-58). « *cheval* »

W (wen)ne bruceþ ðe can weana lyt,
sares and sorge, and him sylfa hæfþ
blæd and blysse and eac byrga geniht (22-24). « *joie* »

U (ur) byþ an-mod and ofer-hyrned,
fela-frecne deor, feohteþ mid hornum,
mære mor-stapa ; þæt is modig wuht (4-6). « *bison* »

L (lagu) byþ leodum langsum geþuht,
gif hi sculun neþan on nacan tealtum,
and hi sæyþa swyþe bregaþ,
and se brim-hengest bridles ne gymeð (63-66). « *flots* »

F (feoh) byþ frofur fira gehwylcum.
Sceal ðeah manna gehwylc miclun hyt dælan
gif he wile for drihtne domes hleotan (1-3). « *richesse* »

Cependant ces correspondances entre runes et mots ne représentent pas nécessairement la norme vieil-anglaise².

2) Les différentes runes

C

La rune C porte le nom de *cen* « torche (de pin) », mot qui en vieil-anglais est exclusivement réservé au nom de cette rune. Dans le *Christ II*, elle se rencontre dans la phrase suivante :

þonne C cwacað, gehyreð cyning mæðlan,
rodera ryhtend sprecaþ reþe word
þam þe him ær in worulde wace hyrdon. (797-799)

¹ On trouvera un résumé des différentes interprétations dans les ouvrages de Trautmann, *Kynewulf der Bischof und Dichter*, et Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. 151-163. Nous ne mentionnons ci-dessous que quelques-unes d'entre elles.

² Voir sur ce point la discussion de Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. 152-163.

Le Christ II

Si une torche est capable de trembler, on ne peut guère s'attendre à ce qu'elle entende : le mot qui se cache derrière la rune C représente certainement un être humain. Gollancz¹ propose de lire *cen(e)* « hardi ». Le sens de « torche » est possible pour l'épilogue d'*Elene* – le vieillard étant comparé à une torche dont la lumière s'affaiblit –, mais « hardi » conviendrait aussi bien sinon mieux. Dans *Fates of the Apostles* la rune C est associée à Y, et les deux mots seront considérés ensemble.

Y

La rune Y correspond au mot *yr*. Dans le poème runique comme en vieux-norrois, le sens de ce mot est « arc », ce qui convient mal aux différents contextes de ces épilogues. Dans le *Christ II* on trouve le mot associé à *nyd* « détresse, nécessité » dans la phrase : *þendan Y ond N / yþast meahtan // frofre findan* (800-801) : on attend donc un nom abstrait. Dans *Elene* il est sujet du verbe *gnornode* « gémit », ce qui semble impliquer qu'il s'agit d'une personne. Dans *Fates of the Apostles* il est associé à la rune C dans la phrase *þonne C ond Y / cræftes neosað // nihtes nearowe*². Si C a le sens de « hardi » dans cette phrase comme dans les autres épilogues, Y représente sans doute lui aussi un adjectif exprimant une qualité humaine. Tupper³ propose de lire *yr(re)* « (en) colère », la rune pouvant représenter selon les cas un nom abstrait ou un adjectif substantivé.

N

La rune porte le nom de *nyd* « détresse, nécessité ». *Nyd* est associé à *yr* « colère » dans le *Christ II*, repris par *þeow-dom* « servitude » dans *The Fates of the Apostles*. *Elene* utilise le mot en composé, *nyd-gefera* « camarade de/en détresse ».

E

Le nom de cette rune E est *eoh* « cheval ». Elle ne se rencontre que dans *Elene* et *Juliana* – dans ce dernier poème simplement utilisée comme lettre. Elle manque dans le *Christ II*, où les runes forment le nom « Cynwulf » et non « Cynewulf ». Thorpe⁴, le premier éditeur du poème, suppose qu'un vers a été perdu qui contenait le E. Cette explication tombe lorsqu'en 1888 la découverte de l'épilogue de *Fates* montre que Cynewulf, là aussi, écrit son nom sans E⁵. Il est difficile d'utiliser le mot « cheval » dans un contexte de repentir et d'annonce du Jugement Dernier. Cynewulf y est parvenu dans *Elene*, mais il a préféré éviter ce problème, dans les deux autres poèmes, en utilisant une variante orthographique ne comportant pas de E.

W

La rune W a pour nom *wynn* « joie », et ne pose aucun problème d'interprétation. Les trois contextes où elle se rencontre insistent sur le caractère éphémère du bonheur humain : *W is geswiðrad* (*Elene*), *W sceal gedreosan* (*The Fates of the Apostles*), *biþ*

¹ *Cynewulf's Christ, an Eighth-century English Epic* (1892).

² Les passages runiques des quatre poèmes sont traduits un peu plus loin.

³ « The Cynewulfian Runes of the Religious Poems », p. 135.

⁴ *Codex Exoniensis*, p. 50.

⁵ Voir Napier, « Collation der altenglischen Gedichte im Vercellibuch » (1889). Napier suppose que la rune E était présente dans *The Fates of the Apostles*, dont certains passages sont illisibles. Sievers (« Zu Cynewulf » (1891)) démontre que la signature de *The Fates of the Apostles* est « Cynwulf ».

se *W scæcen // eorþan frætwa (Christ II)*. Le mot est particulièrement approprié au thème de ces épilogues.

U

La rune U porte le nom de *ur* « bison », ce qui ne saurait convenir au contexte. Différentes interprétations ont été proposées (« autrefois », Kemble¹ ; possession, Sievers² ; humidité, Cosijn³). La plus vraisemblable voit dans *ur* le possessif « notre »⁴ : cette rune est en effet glosée *noster* dans l'alphabet runique du manuscrit Domitien A ix⁵.

Dans les trois cas le possessif est séparé du nom, ce qui lui permet d'allitérer :

U wæs longe // L flodum bilocen / lif-wynna dæl. (*Christ II*, 805-06)

U wæs geara // geogoð-hades glæm. (*Elene*, 1265-1266)

W sceal gedreosan // U on eðle. (*The Fates of the Apostles*, 100-01)

L

La rune L correspond au mot *lagu* « flots ». Le *Christ II* associe *flod* à *lagu* dans un composé :

U wæs longe

L flodum bilocen lif-wynna dæl,

F on foldan (*Christ II*, 805-807)

et *Elene* utilise le même mot en variation :

swa L to-glided, // flodas gefysde (*Elene*, 1268-1269)

The Fates of the Apostles reprend le même hémistiche qu'*Elene*, et la même image qui compare les biens éphémères de ce monde à de l'eau qui s'écoule.

F

La rune F a la valeur de *feoh* « bétail, richesse, argent ». Dans le *Christ II* le mot reprend *lif-wynna dæl* avec la valeur de « richesses » : *lif-wynna dæl, // F on foldan* (806-807).

Les deux autres passages insistent sur le fait que cette richesse est éphémère :

F þær on ende standeþ, // eorlas þæs on eorðan brucaþ. (*The Fates of the Apostles*, 98-99)

F æg-hwam bið // læne under lyfte. (*Elene*, 1269-1270)

Les trois textes associent spécifiquement *feoh* au monde terrestre, utilisant trois expressions différentes, *on foldan* (*Christ II*), *under lyfte* (*Elene*) – deux chevilles – et *on eorðan* (*Fates*).

3) L'interprétation d'Elliott

Au contraire Elliott⁶ refuse d'accepter le remplacement d'un nom par un synonyme et conserve le sens premier de C, Y et U : « torche », « arc », « bison = force virile », en donnant comme argument que l'utilisation correcte de ces noms dans le poème

¹ « On Anglo-Saxon Runes ».

² « Zu Cynewulf ».

³ « Cynewulf's Runenverzen » (1890).

⁴ Cette interprétation est proposée par Cosijn (« Cynewulfs Runenverzen ») et reprise par Gollancz (*Cynewulf's Christ, an Eighth-Century English Epic*, pp. 173-84).

⁵ Gollancz, *Cynewulf's Christ, an Eighth-Century English Epic*.

⁶ « Cynewulf's Runes in *Christ II* and *Elene* » (1953), « Cynewulf's Runes in *Juliana* and *The Fates of the Apostles* » (1953), et « Coming Back to Cynewulf » (1991). Ses conclusions sont acceptées par Frese, « The Art of Cynewulf's Runic Signature » (1975).

runique démontre que la signification des runes était encore connue à l'époque de Cynewulf, et que, pour que les runes puissent être déchiffrées, il était indispensable que non seulement le son mais le sens du nom reste le même. Il rejette le témoignage du MS Cotton Domitian A ix sur le sens de la rune U *ur* (« notre »), le considérant comme un manuscrit tardif et entaché d'erreur¹. Son interprétation d'Elliott n'est malheureusement pas toujours compatible avec le contexte.

Ainsi dans *Elene* il considère que Y représente l'arc, et traduit « The (disused) bow, his companion in need, mourned, suffered oppressive sorrow, and anxious secret », considérant que l'arc gémit d'être abandonné par le guerrier dans sa vieillesse. Cette lecture ne tient pas compte de l'usage des temps dans le passage. Cynewulf distingue soigneusement le temps de la jeunesse (dont il parle au prétérit) et de la vieillesse (au présent), et le thème même du passage est le contraste entre ces deux moments. Or la phrase contenant la rune Y est au prétérit, et se rapporte donc à la jeunesse du guerrier. Quelle que soit la raison pour laquelle l'arc (si arc il y a) gémissait, ce n'était certainement pas parce que son maître était trop vieux pour la guerre. Le sens « arc » n'est guère plus convaincant dans le *Christ II*, où le mot est associé à *nyd* « nécessité/devoir ». La phrase signifierait qu'au lieu de placer son seul espoir en Dieu, l'homme trouvait secours en son arc et dans le sentiment de son devoir : cette interprétation impliquerait un nom concret coordonné à un nom abstrait.

Dans le *Christ II* et *Elene*, la rune C peut se comprendre dans le sens de « torche », même si « hardi » conviendrait peut-être mieux. La torche tremblant au jour du Jugement Dernier, le vieillard comparé à une torche qui décline, n'ont rien d'impossible. Dans *The Fates of the Apostles*, en revanche, cette interprétation n'est pas acceptable. Les runes C et Y sont reliées par *ond* ; Elliott traduit « While torch and bow continue to use their skill [conservant *neotað* au lieu d'émender en *neosað*], constrained, the King's servitude, lies upon them (*eorlas*) in the anguish of the night ». La torche et l'arc représenteraient respectivement les réunions dans la grand-salle et la vie active (guerre ou chasse), et la phrase signifierait que la vie continue pour certains, tandis qu'elle s'arrête pour ceux qui subissent la contrainte de la mort. Le contraste entre ces deux types de personnages n'apparaît pas dans le texte, et si l'arc convient pour symboliser les activités de la guerre ou de la chasse, la torche n'est pas spécifiquement associée à la grand-salle – on attendrait plutôt la coupe d'hydromel.

L'interprétation de U comme « force virile » pose également des problèmes. Elliott traduit ainsi le passage du *Christ II* : « Manly strength, his portion of life's delights, wealth on earth, had long been entombed by the waterfloods », et considère que *laguflodum bilocen* est une métaphore poétique représentant le passage du temps, interprétation que rien ne justifie. La lecture qui considère que la phrase fait allusion à la terre entourée d'eau au moment du déluge est beaucoup plus naturelle. Dans le passage d'*Elene* contenant cette rune, qu'il traduit « Manly strength was once the splendour of youth », la gaucherie de l'expression pourrait être due à la nécessité d'utiliser la rune. Dans *The Fates of the Apostles* « force virile » pourrait convenir : « Joy shall pass away ; and then in the native land manly strength decays ».

4) Traduction des différents passages runiques

Nous imprimons ci-dessous les différents passages runiques avec leur traduction :

¹ Voir sur ce point Wrenn, « Late Old English Rune Names » (1932).

Christ II

þonne C cwacað, gehyreð cyning mæðlan,
 rodera ryhtend, sprecan reþe word
 þam þe him ær in worulde wace hyrdon,
 þendan Y ond N yþast mehtan
 frofre findan ; þær sceal forht monig
 on þam wong-stede werig bidan
 hwæt him æfter dædum deman wille
 wraþra wita. biþ se W scæcen
 eorþan frætwa ; U wæs longe
 L flodum bilocen lif-wynna dæl,
 F on foldan ; þonne frætwe sculon
 byrnan on bæle .(797-808)

Alors *l'audacieux* tremblera, il entendra parler le roi, celui qui gouverne le firmament adresser des paroles sévères à ceux qui autrefois dans le monde l'écouterent d'une oreille distraite, tandis que *colère* et *contrainte* pouvaient facilement trouver apaisement. Alors plus d'un en tremblant sur cette plaine attendra misérable ce qui d'après ses œuvres lui sera assigné comme cruel supplice. La *joie* s'enfuira, les parures de la terre ; *notre* portion de joies terrestres fut entourée des *flots* de la mer, nos *biens* sur terre ; alors les parures brûleront sur le bûcher.

Juliana:

Min sceal of lice
 sawul on sið-fæt, nat ic sylfa hwider,
 eardes uncyðgu ; of sceal ic þissum,
 secan oþerne ær-gewyrhtum,
 gongan iu-dædum. Geomor hweorfeð
 C Y & N. Cyning biþ reþe,
 sigora syllend, þonne synnum fah
 E W & U acle bidað
 hwæt him æfter dædum deman wille
 lifes to leane. L F beofað,
 seomað sorg-cearig. (699-709)

L'âme quittera mon corps pour un voyage dont je ne connais pas le terme, vers une terre qui m'est inconnue ; je laisserai celle-ci pour une autre avec mes actions d'autrefois, partant avec mes œuvres anciennes. Misérable s'en ira la *race* (humaine?). Le roi sera courroucé, celui qui donne la victoire, lorsque souillées de péché les *brebis* attendront tremblantes la sentence qui après leurs fautes leur sera assignée en sanction de leur vie. Le *domaine humide* frémit, accablé de chagrin.

The Fates of the Apostles

Her mæg findan fore-þances gleaw,
 se ðe hine lysteð leoð-giddunga,
 hwa þas fitte fegde. F þær on ende standeþ,
 eorlas þæs on eorðan brucaþ. Ne moton hie awa æt-somme,
 woruld-wunigende ; W sceal gedreosan,
 U on eðle, æfter to-hreosan
 læne lices frætewa, efne swa L toglideð.
 Þonne C ond Y cræftes neosað
 nihtes nearowe, on him N ligeð,

cyninges þeo-dom. Nu ðu cunnon miht
hwa on þam wordum wæs werum oncyðig. (96-106)

Ici l'homme sage et avisé, celui qui aime la récitation de ce poème, peut découvrir qui a assemblé ce chant. La *richesse* est à son terme, dont les hommes jouissent sur la terre, ils ne peuvent rester ensemble à jamais, habitants de ce monde. La *joie* périra qui fut *nôtre* sur cette terre ; ensuite disparaîtront les éphémères ornements du corps, comme s'écoulent les *flots*. Alors l'*audacieux* et le *furieux* chercheront furtivement le couvert de la nuit, accablés par la *détresse*, la servitude du Roi. Maintenant tu peux savoir qui à travers ces paroles est révélé aux hommes.

Elene

A wæs secg oð ðæt
cnyssed cear-welnum, C drusende,
þeah he in medo-healle maðmas þege,
æplede gold. Y gnornode
N gefera, nearu-sorge dreah,
enge rune, þær him E fore
mil-paðas mæt, modig þrægde
wirum gewlenced. W is geswiðrad,
gomen æfter gearum, geogoð is gecyrred,
ald onmedla. U wæs geara
geogoð-hades glæm. Nu synt gear-dagas
æfter fyrst-mearce forð gewitene,
lif-wynne geliden, swa L to-glīdeð,
flodas gefysde. F æg-hwam bið
læne under lyfte ; landes frætwe
gewitaþ under wolcnum winde geliccost. (1256-1271)

Toujours l'homme était jusqu'alors oppressé par des vagues de chagrin, l'*audacieux* défailait, bien que dans le hall où coule l'hydromel il ait reçu des trésors, de l'or bosselé. Le *furieux* gémissait, compagnon de *misère*, souffrait les soucis oppressants, la rune étroite / le secret étouffant, quand devant lui le *cheval* mesurait les milles de la route, galopait fièrement, orgueilleux de sa parure de métal. La *joie* s'est évanouie, la gaieté avec les années, la jeunesse a disparu, et la gloire ancienne. *Nôtre* était autrefois l'éclat de la jeunesse. Maintenant les jours d'autrefois s'en sont allés, après l'intervalle assigné, le plaisir de vivre s'est évanoui comme s'écoulent les *flots*, les ondes pressées. Pour chacun la *richesse* est éphémère sous les cieux ; les ornements de la terre s'en vont sous les nuées comme le vent.

I.2. Rôle des runes dans les épilogues : *The Fates of the Apostles* et *Juliana*, le *Christ II* et *Elene*

On peut regrouper les quatre passages runiques en deux catégories homogènes qui s'opposent nettement l'une à l'autre : d'une part les épilogues de *The Fates of the Apostles* et *Juliana*, de l'autre ceux d'*Elene* et du *Christ II*.

I.2.i. Fonction de la signature runique

Les deux épilogues de *The Fates of the Apostles* et *Juliana* traitent le thème de la pénitence et sont rattachés au poème lui-même de manière claire quoiqu'arbitraire, par la remarque que le poète, accablé de péchés, a besoin de l'intercession des saints ou de la sainte dont il vient d'être question (*þone halgan heap*, *The Fates of the Apostles* 90 ; *seo halge*, *Juliana* 696). La présence de la signature est expliquée par le

désir du poète d'obtenir les prières de son lecteur¹, ou bien comme une marque de propriété comme Ælfric en apposait dans ses préfaces² :

Nu ic þonne bidde beorn se ðe lufige
 bysses giddes begang þæt he geomrum me
 þone halgan heap help bidde. (The Fates of the Apostles 88-90)
 Is me þearf micel
 þæt seo halge me helpe gefremme...
 Bidde ic monna gehwone
 gumena cynnes, þe þis gied wræce,
 þæt he mec neodful bi noman minum
 gemyne modig. (*Juliana* 695-96, 718-21)

Pourquoi utiliser des runes au lieu d'indiquer le nom clairement ? Selon la suggestion de Lass³, sans doute pour s'assurer de la qualité des prières qui seront faites en son nom : un lecteur qui aura passé du temps à déchiffrer la signature prendra sa tâche plus au sérieux.

Dans le *Christ II* et dans *Elene*, le passage runique s'insère dans une description du Jugement Dernier, qui dans le premier poème fait suite de façon logique au thème traité dans ce poème, et dans le second constitue une section isolée reliée au reste de l'œuvre par la mention de la Croix (1251-1256). Le poète ne recherche pas l'intercession d'un saint et ne semble pas éprouver de réelle inquiétude à propos de son salut. Dans le *Christ II*, suivant en cela sa source, il s'adresse au lecteur pour l'exhorter à se repentir sur le ton que prendrait un prédicateur qui ne songe qu'au salut de sa congrégation :

for-þon ic leofra gehwone læran wille
 þæt he ne agæle gæstes þearfe,
 ne on gylp geote, þenden god wille
 þæt he her in worulde wunian mote,
 somed siþian sawel in lice,
 in þam gæst-hofe. (*Christ II*, 815-20)

La crainte qu'il exprime, en introduction au passage runique, de ne pas avoir accompli parfaitement la volonté de Dieu, paraît purement conventionnelle :

huru ic wene me
 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
 Ðonne eft cymed engla þeoden,
 þe ic ne heold teala þæt me hælend min
 on bocum bibead : Ic þæs brogan sceal
 geseon sýn-wræce, þæs þe is soð talge,
 þær monig beoð on gemot læded
 fore onsyne eces deman. (789-796)

« J'attends, et je redoute aussi » ne donne pas l'impression d'une réelle anxiété, et l'auteur parle de « voir » la terreur et le châtement, comme s'il devait en être un témoin désintéressé. Dans ce passage, le Jugement Dernier semble appréhendé de manière purement intellectuelle. Dans l'épilogue d'*Elene* Cynewulf parle de ses péchés au passé :

¹ Halsall, « Runes and the Mortal Condition in Old English Poetry » (1989) rapproche l'utilisation des runes dans les épilogues (dans des contextes où Cynewulf décrit le caractère éphémère de toutes choses) et leur emploi dans des monuments funéraires, et suggère que Cynewulf se construit ainsi l'équivalent d'un monument funéraire.

² Voir Ursula Schaefer, « Hearing from Books » (1991), p. 134.

³ « Cyn(e)wulf Revisited : the Problem of the Runic Signatures » (1988).

Ic wæs weorcum fah,
 synnum asæled, sorgum gewæled,
 bitrum gebunden, bisgum beþrunge,
 ær me lare onlag þurh leohtne had
 gamelum to geoce, gife unscynde
 mægen-cyning amæt ond on gemynd begeat,
 torht ontynde, tidum gerymde,
 ban-cofan onband, breost-locan onwand,
 leoðu-cræft onleac. (1242-50)

puis il décrit le Jugement Dernier étape par étape, avec détachement, précisant le sort de chacun des trois groupes qu'il individualise, sans que l'on y sente un seul instant la détresse d'un homme qui craindrait d'être au nombre des réprouvés. Au contraire, les épilogues de *Juliana* et de *Fates* expriment une réelle angoisse. Cynewulf utilise le thème traditionnel de l'exil pour décrire la séparation de l'âme et du corps et l'inquiétude qui l'assaille quant au terme de son voyage. Ce thème riche en connotations donne au passage une tonalité élégiaque, comme dans le *Wanderer*, poème tout entier construit sur ce thème. On s'attendrait d'ailleurs plutôt, dans un contexte chrétien, à ce que ce soit le séjour de l'âme sur terre qui soit conçu en termes d'exil ou de prison¹, comme dans *Soul & Body II* où l'âme dit au corps : *Eardode ic þe in innan. / No ic þe of mehte, // flæscce bifongen* (30-31).

L'état d'esprit dans lequel ont été composés ces deux groupes d'épilogues est tout à fait différent, et les runes n'y ont pas la même fonction. Cynewulf, dans le *Christ II* et *Elene*, ne demande pas à son lecteur de l'aider de ses prières et ne lui explique pas qu'il découvrira son nom dans les runes. On a l'impression qu'il s'agit, dans ces deux poèmes, d'une signature véritable, dont le but est de garantir la paternité du poème.

II.2.ii. Structure des épilogues

À l'importance plus grande attachée aux runes dans les épilogues de *The Fates of the Apostles* et *Juliana* correspond une structure plus soignée qui met en valeur les passages runiques, que le poète place au cœur de structures encadrantes.

Dans *The Fates of the Apostles*, Cynewulf répète, de part et d'autre du passage runique, l'indication que le nom de l'auteur s'y trouve dissimulé. Autour de cet ensemble il place une seconde structure encadrante dans laquelle il demande à celui qui a apprécié ce poème de l'aider par ses prières, et il justifie cette demande en décrivant le départ de l'âme après la mort vers une terre inconnue, en des termes qui évoquent l'exil. La fin du poème (115-122, une prière adressée à Dieu) se trouve en dehors de la structure encadrante, et par là-même fait effet de conclusion. Les répétitions qu'implique la structure encadrante de *The Fates of the Apostles* ont été dénoncées comme peu artistiques², et on y a même vu l'ajout d'un second épilogue, le premier ayant été conservé par erreur³. En réalité il s'agit d'un procédé courant en poésie vieil-anglaise. Nous reproduisons ci-dessous cet épilogue, en indiquant les

¹ Voir, à propos de la *Genèse A*, Stévanovitch, « L'exil des justes dans la *Genèse A* vieil-anglaise » (1993).

² K. Sisam, « Cynewulf and his Poetry » (1953), p. 8.

³ Skeat, « *Andreas and Fata Apostolorum* » (1901). Sievers, choqué par ces répétitions, imagine même que la seconde moitié de la structure encadrante serait en réalité l'épilogue d'un autre poème, attaché par erreur à *The Fates of the Apostles* (« Zu Cynewulf », 1891).

structures encadrantes par la disposition des vers, et en marquant les répétitions par des majuscules.

Nu ic þonne bidde beorn SE ÐE LUFIGE
 ÞYSSSES giddes BEGANG ÐÆT HE geomrum ME
 þone halgan heap helpe bidde,
 friðes ond fultomes. Hu, ic freonda beþearf
 liðra on lade, þonne IC SCEAL langne ham,
 eard-WIC UNCUD, ana gesecan,
 lætan me on laste lic, eorðan dæl,
 wæl-reaf wunigean weormum to hroðre.

Her MÆG findan fore-þances gleaw,
 se ðe hine lysteð leoð-giddunga,

HWA þas fitte fegde.

(runes)

Nu ðu cunnon MIHT

HWA on þam wordum wæs werum oncyðig.

Sie þæs gemyndig, mann SE ÐE LUFIGE
 ÞISSSES galdres BEGANG, ÐÆT HE geoce ME
 ond frofre fricle. IC SCEALL feor heonan,
 an elles forð, eardes neosan,
 sið asettan, nat ic sylfa hwær,
 of þisse worulde. WIC sindon UNCUD,
 eard ond eðel, swa bið ælcum menn
 nemþe he god-cundes gastes bruce. (88-114)

(prière)

L'épilogue de *Juliana* est construit sur le même modèle que celui de *The Fates of the Apostles*, c'est-à-dire qu'on y retrouve une double structure encadrante entourant le passage runique. De chaque côté du passage runique, le poète fait allusion à l'union de l'âme et du corps, dans le premier cas pour la montrer dissoute par la mort, dans le second cas encore existante au cours de la vie. Autour de cet ensemble, une seconde structure encadrante, avec d'importantes répétitions de mots, exprime la nécessité d'une intercession de sainte Julienne. Puis vient un passage de conclusion situé en dehors de la structure, comme dans *The Fates of the Apostles*. Il s'agit également d'une prière, mais cette fois-ci de la prière que l'auteur demande au lecteur d'adresser pour lui à Dieu et qui, au contraire de *The Fates of the Apostles*, n'est pas intégrée à la structure de l'épilogue :

Is me ÞEARF micel

þæt SEO HALGE ME helpe gefremme,
 ÞONNE me gedælað deorast ealra,
 sibbe to-slitað sin-hiwan tu,
 micle mod-lufan. Min sceal OF LICE
 SAWUL on sið-fæt, nat ic sylfa hwider,
 eardes uncyðgu ; of sceal ic þissum,
 secan oþerne ær-gewyrhtum,
 gongan iu-dædum.

(runes)

Wæs an tid to læt

þæt ic yfel-dæda ær gescomede,
 Þenden gæst ond lic geador siþedan
 onsund on earde.

Þonne arna biþEARF,

þæt ME SEO HALGE wið þone hyhstan cyning
geþingige. Mec þæs ÞEARF monaþ,
micel modes sorg. (695-718)

(prière)

Dans le *Christ II* et *Elene*, au contraire, le passage runique prend sa place dans la succession des idées sans qu'il y ait d'effort pour le mettre particulièrement en valeur. L'épilogue d'*Elene* se divise en trois parties : la vie de l'auteur, accablé par le péché jusqu'à ce qu'il découvre la vérité de la Croix (1236-56a) ; le passage runique qui insiste sur le caractère éphémère de toutes choses, en particulier jeunesse et joie (1256b-76a) ; le Jugement Dernier (1277-1321). Rien ne rattache la troisième subdivision à la première pour former une structure encadrante, comme dans *The Fates of the Apostles* ou *Juliana*. La même chose est vraie du passage runique du *Christ II*, dont nous analysons la structure dans la dernière partie de ce travail.

1.2.iii. Interprétation des passages runiques de *The Fates of the Apostles* et *Juliana*

L'élaboration que subissent les passages runiques de *The Fates of the Apostles* et *Juliana* au niveau de la structure est également perceptible dans l'utilisation des runes, particulièrement pour *The Fates of the Apostles*.

Les runes de l'épilogue de *The Fates of the Apostles* sont placées dans le désordre : FWULCYN, et non pas CYNWULF¹. Il a été généralement supposé que Cynewulf les a disposées ainsi parce qu'il n'a réussi à trouver les allitérations nécessaires pour les utiliser dans l'ordre. Ceci est peu convaincant – il n'est pas plus difficile de commencer le passage par une phrase contenant le mot *cene* que le mot *feoh*. Par ailleurs, en mélangeant ainsi les runes, Cynewulf court le risque que le lecteur les replace dans un autre ordre et prie pour une autre personne, même si, en pratique, aucune autre combinaison de lettres ne donne un nom attesté. L'énigme 42 se présente elle aussi comme une série de runes à remettre dans l'ordre (N, N, Æ, A, A, H, H), mais le lecteur est guidé vers la solution (*hanalhæn*, coq et poule) par l'indication qu'il s'agit de deux animaux, mâle et femelle. Dans l'épilogue de *The Fates of the Apostles* l'auteur se doit de donner au lecteur des indications lui permettant de trouver dans quel ordre disposer les runes, et c'est bien ce qu'il fait. Jouant sur le sens des mots, Cynewulf mène en parallèle deux lignes de pensée. L'une évoque le caractère éphémère de toutes choses, l'autre précise la place des lettres dans le nom.

1. F þær on ende standeþ : 1) La richesse est à son terme. 2) F se trouve à la fin [du nom de Cynewulf]².
2. ne moton hie awa ætsomme : 1) [les hommes] ne pourront pas rester ensemble à jamais en ce monde. 2) les lettres du nom de Cynewulf ne pourront pas rester à jamais dans cet ordre [FWULCYN].
3. W sceal gedreosan : 1) la joie périra. 2) W tombera/descendra [plus loin dans le mot].
4. U on eðle æfter to-hreosan : 1) notre [joie] sur cette terre ensuite disparaîtra. 2) U descendra à la suite [de W] vers sa place originelle (litt. « sa patrie »).

¹ Crépin (*Old English Poetics*, p. 199) suggère que l'inversion des deux syllabes du nom pourrait symboliser la dissociation de l'âme et du corps au moment de la mort.

² Le double sens de cet hémistiche est déjà signalé par Dubois, *Les éléments latins dans la poésie religieuse de Cynewulf* (1942), p. 34, et également par Elliott, « Cynewulf's Runes in *Juliana* and *The Fates of the Apostles* » (1953), p. 194.

5. efne swa L to-glided : 1) comme s'écoulent les flots. 2) L glissera de même [vers la fin du mot].
6. Þonne C ond Y neosað [...] nearowe : 1) alors l'audacieux et le furieux chercheront le couvert [de la nuit]. 2) alors C et Y gagneront le début du mot (« la partie étroite » = la tête ?).
7. on him N ligned : 1) la détresse les accablera. 2) N se trouve immédiatement à côté [de C et Y].

Si l'on suit ces indications, si l'on met le F à la fin du mot, si l'on fait glisser W, U et L, dans cet ordre, vers la fin, et si l'on place en tête C et Y, immédiatement suivis de N, on arrive bien au nom de CYNWULF.

Le passage runique de *Juliana* peut recevoir une interprétation du même ordre, quoique les données soient plus ambiguës.

Geomor hweorfeð
 C Y & N. Cyning biþ reþe,
 sigora syllend, þonne synnum fah
 E W & U acle bidað
 hwæt him æfter dædum deman wille
 lifes to leane. L F beofað,
 seomað sorg-cearig (703-709).

Si l'on ne tient pas compte du sens que donne au passage le remplacement des runes par les mots *cyn*, *ewu* et *lagu-feoh* et si l'on considère que les indications s'appliquent aux runes en tant que lettres, on interprétera les verbes de chaque phrase comme faisant allusion aux mouvements de ces lettres prenant leur place dans le mot. C, Y et N se déplacent (*hweorfeð*). E, W et U attendent immobiles (*bidað*). L et F tremblent (*beofað*) tandis que *seomað* « planer » implique la hauteur : l'association des deux mots pourrait-elle impliquer un mouvement vers le haut ? Le sens est loin d'être évident, mais il est possible qu'il faille considérer que les deux groupes CYN et LF viennent se placer de chaque côté de EWU, le premier descendant et le second montant, de sorte que c'est l'ensemble, CYNEWULF, qui attend en tremblant la sentence du Juge. Le cœur du passage runique, et sa signification toute entière, serait alors la crainte du jugement, éprouvée par le poète en son nom propre.

Le seul jeu sur les runes que se permette le poète dans *Elene* est la description de la détresse comme *enge rune*, clin d'œil au lecteur jouant sur les deux sens de « rune étroite » et « secret oppressant ». Dans le *Christ II* Cynewulf utilise les runes comme il ferait de mots, sans attirer l'attention sur le procédé.

I.2.iv. Datation relative des épilogues

Les deux types de passages runiques sont de caractère très différent et semblent montrer deux états d'esprit opposés. Le poète qui exprimait sa crainte de la mort et du jugement tout en jouant avec les lettres de son nom, n'est pas celui qui insère les runes dans une description du Jugement Dernier qui ne lui inspire apparemment aucune angoisse. Ces deux types d'épilogues semblent appartenir à deux périodes nettement tranchées de l'activité poétique de Cynewulf.

Lequel des deux types est-il antérieur ? Est-ce la crainte du jugement, ou la sérénité, qui est venue avec le temps ? La fascination pour les runes et leur manipulation s'est-elle affaiblie ou intensifiée ? Il est difficile de le savoir.

On trouve des correspondances d'expression entre épilogues appartenant à des catégories différentes, ce qui semble impliquer que pour l'un de ces groupes – mais lequel ? – Cynewulf s'est inspiré du travail fait précédemment.

Nous citons ci-dessous les passages en question :

þonne C cwacað, gehyreð **cyning** mæðlan,
 rodera ryhtend, sprecan **reþe** word
 þam þe him ær in worulde wace hyrdon,
 þendan Y ond N yþast meahtan
 frofre findan ; þær sceal forht monig
 on þam wong-stede werig **bidan**
 hwæt him æfter dædum deman wille
 wraþra wita. biþ se W scæcen ... (*Christ II*, 797-804)

...C Y & N. **Cyning** biþ **reþe**,
 sigora syllend, þonne synnum fah
 E W & U acle **bidað**
 hwæt him æfter dædum deman wille
 lifes to leane. L F beofað ... (*Juliana*, 704-708)

...woruld-wunigende ; W sceal gedreosan,
 U on eðle, æfter to-hreosan
læne lices **frætewa**, efne **swa L toglideð** (*The Fates of the Apostles*, 100-102)

Nu synt gear-dagas
 æfter fyrst-mearce forð gewitene,
 lif-wynne geliden, **swa L to- glideð**,
 flodas gefysde. F æg-hwam bið
læne under lyfte ; landes **frætwe**
 gewitaþ under wolcnum winde geliccost (*Elene*, 1266-1271).

Dans les deux cas, le texte du groupe *The Fates of the Apostles / Juliana* concentre les répétitions, celui du groupe *Christ II / Elene* les sépare par plusieurs vers. Nous ne saurions décider lequel de ces phénomènes a le plus de chances de se produire au cours d'un emprunt. Il est certain que les passages du *Christ II* et surtout d'*Elene* sont d'une meilleure qualité poétique que les passages correspondants de *Juliana* et *The Fates of the Apostles*. *Elene* ajoute au schéma de base partagé avec *The Fates of the Apostles* (*læne frætwa et swa lagu to-glideð*) des variations, avec la reprise de *lagu* par *flodas*, de *feoh æg-hwam bið læne under lyfte* par *landes frætwe gewitaþ under wolcnum*, et une référence au vent dans le style des comparaisons épiques. Il est difficile d'imaginer que Cynewulf s'inspirerait de ces vers pour en réduire systématiquement les qualités poétiques et produire le passage correspondant de *The Fates of the Apostles*. D'un autre côté, on ne conçoit pas bien pourquoi il aurait eu besoin de s'inspirer du passage de *The Fates of the Apostles* pour écrire l'épilogue d'*Elene*, où il fait preuve d'une maîtrise supérieure. Il se pourrait par ailleurs que la contrainte plus grande qu'il s'est imposée dans les épilogues de *The Fates of the Apostles* et *Juliana* l'ait poussé à se servir d'œuvres antérieures pour se faciliter la tâche, et que cette même contrainte explique, malgré l'utilisation subtile des runes, la qualité poétique généralement inférieure du morceau.

II. Personnalité de Cynewulf

II.1. Les différents candidats

Plusieurs Cynewulf sont connus, et différentes tentatives ont été faites pour identifier l'un ou l'autre avec le poète.

Kemble¹ suggère que notre poète pourrait être Kenulphus, abbé de Peterborough (992-1006) puis évêque de Winchester (1006-08), auteur de poésies en latin et en langue vernaculaire qui ne nous ont pas été conservées, à qui Ælfric a dédié sa *Vie de saint Ethelwold*. Cette attribution est rejetée de nos jours à cause de la date tardive qu'elle impliquerait pour les poèmes, ainsi que de la différence de nom (Cenwulf, avec voyelle longue, et non Cyn(e)wulf avec voyelle brève)².

Dietrich³ songe au Cynewulf qui fut évêque de Lindisfarne (737-80, mort en 783). Cette identification est défendue par Trautmann⁴, qui interprète le passage suivant du *Christ II* :

Ure wæs longe
Lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,
Feoh on foldan (805-807)

comme faisant allusion à une île qui serait l'île de Lindisfarne. En réalité, comme nous le verrons plus loin, il s'agit d'une évocation du déluge. Wülker⁵ rejette l'identification de l'évêque et du poète, en faisant remarquer que l'évêque Cynewulf a vécu dans une période agitée peu propice à la composition poétique – il a en particulier passé plusieurs années en exil –, et que les poèmes que nous possédons ont été composés après sa mort : sur ce point, toutefois, il n'existe aucune certitude.

Cook⁶ cherche à identifier le poète avec un certain prêtre Cynulf accompagnant l'évêque Tidfrith de Dunwich au synode de Clovesho en 803. Il donne comme arguments que date et dialecte correspondent, qu'il existait à Dunwich une école renommée et donc une tradition culturelle, que l'évêque Tidfrith était en relations avec Alcuin – Cynewulf se serait inspiré du *De Fide Sanctae et Individuae Trinitatis* d'Alcuin, écrit après 800 puisqu'il est dédié à l'empereur Charlemagne, pour son traitement du Jugement Dernier dans *Elene*⁷. Les arguments de Cook rendent l'identification possible, sans plus, mais on ne possède aucun élément d'information sur ce Cynulf.

En réalité le nom de Cynewulf est si courant à l'époque vieil-anglaise – il se rencontre 21 fois dans le *Liber Vitae*⁸ – qu'il est impossible d'attribuer les poèmes à un personnage précis, et ce d'autant plus que l'on n'a pas de données certaines quant à la date de ces œuvres ni au dialecte dans lequel elles ont été composées.

¹ « On Anglo-Saxon Runes » (1853).

² Sievers, « Zu Cynewulf » (1891), p. 20.

³ *Disputatio de Cruce Ruthwellensi* (1865), p. 14.

⁴ *Kynewulf der Bischof und Dichter* (1898).

⁵ « Über den Dichter Cynewulf » (1878), pp. 496-498.

⁶ *The Christ of Cynewulf*, pp. lxxii-lxxvi.

⁷ « The Date of the Old English *Elene* » (1893). En réalité Brown démontre que les thèmes communs aux deux œuvres se retrouvent dans divers écrits patristiques plus anciens (« Cynewulf and Alcuin », 1903).

⁸ Tupper, « The Philological Legend of Cynewulf » (1911).

Le seul point qui n'est mis en doute par (presque) personne est le fait que Cynewulf était certainement un ecclésiastique¹. Son intérêt exclusif pour les thèmes religieux – l'Ascension, l'Invention de la Croix, les vies de saints – et la connaissance qu'il montre des textes latins qu'il utilise comme source, ne permettent guère une autre interprétation.

II.2. Éléments autobiographiques

En s'appuyant sur les indications autobiographiques contenues dans les divers poèmes, certains ont tenté de reconstituer la vie de leur auteur.

Grimm² interprète la comparaison des joies de ce monde avec le vent qui s'en va comme une allusion à des poésies profanes que Cynewulf regrettera d'avoir écrites, le jour du Jugement Dernier arrivé. Grein³ cherche des indications supplémentaires dans d'autres poèmes attribués à Cynewulf. Ainsi dans le *Rhyming Poem* Cynewulf décrirait sa jeunesse. *Ruin* concernerait le château de famille de Cynewulf⁴, qui aurait été détruit lors de l'expédition d'Æthelbald contre la Northumbrie en 737 : c'est alors que, de chagrin, Cynewulf se serait tourné vers l'état religieux et serait ensuite devenu évêque, car Grein défend l'attribution des poèmes à l'évêque de Lindisfarne. Son travail d'évêque ne lui apportant que fatigues et soucis, il se serait réfugié dans la poésie, avant de renoncer à l'épiscopat et de revenir près de Ruthwell, où il aurait fait ériger, près de sa tombe, la croix qui porte des fragments de son poème (le *Dream of the Rood*, également attribué par Grein à Cynewulf). Cook⁵, suivant en cela Dietrich, pense que Cynewulf, était vassal d'un roi ou d'un grand seigneur, et peut-être de naissance noble, à cause des riches cadeaux qu'il dit avoir reçus et du cheval richement caparaçonné qu'il possédait, éléments d'information tirés de l'épilogue d'*Elene*. Dans sa jeunesse il était homme de guerre et voyagea sur terre et sur mer ; puis il devint moine ou prêtre (à Dunwich, suggère Cook), et c'est alors qu'il composa ses poèmes religieux.

Parfois des données plus ténues encore ont servi de base à d'audacieuses inférences. Tupper⁶ dénonce l'absurdité de certaines de ces déductions. Ainsi Sarrazin⁷ associe l'hiver d'*Andreas* avec celui de l'année 761, qui fut particulièrement froid. Il conclut du mot *morland* utilisé dans son sens anglien de « montagne » dans *Elene* que l'auteur vivait dans les *moors* du Nord-Yorkshire ou des Pennines. Ce type de roman (« légende », pour reprendre l'expression de Tupper)

¹ Sarrazin (« Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen », 1907, pp. 164-165) estime que Cynewulf était illettré, à cause de la graphie de certains noms propres bibliques (mais voir la réponse de Brown, « Irish-Latin influence in Cynewulfian Texts », 1909). Il interprète *git sceolon* (*Andreas*, 1487) [« vous (deux) devez » ?] comme une allusion à deux personnes aidant le poète, dont l'une lui traduirait le texte latin et l'autre transcrirait le poème. L'expression incriminée signifie plus probablement « nous devons encore ».

² *Andreas und Elene* (1840), p. 170.

³ *Kurzgefaßte angelsächsische Grammatik* (1880), pp. 11-15.

⁴ Il s'agit en réalité des ruines d'une ville et non d'un château ; sans doute Bath, puisque le poète mentionne des bains d'eau chaude (Leo, *Carmen anglosaxonicum in Codice Exoniensi servatum quod vulgo inscribitur Ruinæ*, 1865).

⁵ *The Christ of Cynewulf*, pp. lxvi-lxviii, lxxxiii.

⁶ « The Philological Legend of Cynewulf » (1911).

⁷ « Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen » (1907).

ne repose que sur des bases fort fragiles. La chasse aux indices s'est souvent faite sans mesure, et il est fort hasardeux de rechercher des indications dans des poèmes non signés : rien ne prouve que le *Rhyming Poem*, *Ruin*, *The Dream of the Rood*, *Andreas*, le *Phénix* soient de Cynewulf – bien au contraire.

Nous considérons ci-dessous les éléments autobiographiques que l'on peut déduire des poèmes signés.

Les épilogues du *Christ II*, de *Juliana* et de *The Fates of the Apostles* ne nous aident en rien à reconstituer la vie de l'auteur. Les seules indications personnelles que contiennent les deux derniers est la mention de la crainte du Jugement Dernier, élément des plus banals. Seul l'épilogue d'*Elene* contient (ou semble contenir) des indications autobiographiques. L'auteur oppose sa vie passée, entachée par le péché, à son état présent, et fait allusion à une connaissance nouvelle acquise *þurh leohtne had* grâce à laquelle il a pu composer le poème auquel cet épilogue est rattaché, c'est-à-dire *Elene*. Le passage runique oppose une jeunesse séculière passée sous le poids du péché, avec de riches cadeaux reçus dans la grand-salle et un cheval richement caparaçonné, à une vieillesse d'où la joie s'est envolée.

Qu'y a-t-il d'autobiographique dans cela ? Tout d'abord, il n'y a aucune raison de considérer que les données présentes dans le passage runique se rapportent à Cynewulf lui-même. La première partie de l'épilogue, qui évoque l'expérience qui transforme sa vie, est écrite à la première personne. Le passage runique est à la troisième personne et parle d'un *secg* non spécifié : l'auteur y quitte le récit personnel pour évoquer de manière générale le caractère éphémère des joies terrestres. Il est d'autant plus évident que ce passage ne concerne pas Cynewulf que, si l'on en croit le début de l'épilogue, la vieillesse lui a apporté l'apaisement en le délivrant de l'emprise du péché, tandis que l'homme qu'il prend pour exemple a perdu les joies de la jeunesse sans trouver aucune compensation. Les indications autobiographiques éventuelles doivent donc être cherchées dans la première partie de l'épilogue, écrite à la première personne. Nous citons le passage ci-dessous :

Þus ic frod ond fus þurh þæt fæcne hus
 word-cræftum wæf ond wundrum læs,
 þragum þreodude ond geþanc reodode
 nihtes nearwe. Nysse ic gearwe
 be ðære rode riht ær me rumran geþeaht
 þurh ða mæran miht on modes þeaht
 wisdom onwreah. Ic wæs weorcum fah,
 synnum asæled, sorgum gewæled,
 bitrum gebunden, bisgum beþrunge,
 ær me lare onlag þurh leohtne had
 gamelum to geoce, gife unscynde
 mægen-cyning amæt ond on gemynd begeat,
 torht ontynde, tidum gerymde,
 ban-cofan onband, breost-locan onwand,
 leoðu-cræft onleac. Þæs ic lustum breac,
 willum in worlde. Ic þæs wuldres treowes
 oft, nales æne, hæfde in-gemynd
 ær ic þæt wundor onwripen hæfde
 ymb þone beorhtan beam, swa ic on bocum fand,
 wyrda gangum, on gewritum cyðan
 be ðam sige-beacne (1236-1256).

Voici ce que, vieux et près de ma fin, dans cette vile demeure j'ai tissé par la puissance des mots et miraculeusement rassemblé, méditant parfois et réfléchissant sous le couvert de la nuit : je ne connaissais pas entièrement la vérité de la Croix, avant que la sagesse me découvrit une pensée plus vaste, grâce à la Puissance glorieuse, dans les pensers de mon cœur. J'étais souillé de fautes, enchaîné par le péché, tourmenté de soucis, prisonnier de l'amertume, oppressé par l'affliction, avant que le Roi puissant m'accordât la connaissance par l'illumination pour consoler un vieillard, me dispensât sa grâce parfaite, la faisant naître en mon esprit, l'accroissant par moments, délivrât mon corps, ouvrit l'enclos de ma poitrine, et libérât l'art poétique, dont j'ai usé avec joie et de bonne volonté en ce monde. A plus d'une reprise j'avais porté l'arbre de gloire en mon esprit, avant de découvrir le miracle de cet arbre brillant, le récit que j'ai trouvé dans les livres, suivant le cours des événements, raconté par écrit, au sujet du signe de victoire.

On y trouve les éléments d'information suivants :

- Cynewulf, dans sa vieillesse, était sous l'emprise du péché, incapable d'appréhender complètement la signification de la Croix, lorsque la grâce divine lui est venue en aide. Ceci laisse supposer toute une vie de péché et une conversion tardive. Mais il y a bien des degrés dans le péché et dans la perfection, et cela n'implique pas une jeunesse séculière : un homme qui cherche à appréhender – même sans succès –, de manière répétée, jour et nuit, la signification de la Croix, ne saurait être un pécheur endurci.
- L'intervention de la grâce divine par la révélation de la signification de la Croix lui a permis de maîtriser la composition poétique. Cela ne signifie pas qu'il n'avait rien composé auparavant, ni même qu'il n'avait pas déjà écrit des poèmes religieux, mais simplement que le poème qui précède, *Elene*, n'aurait pas pu être écrit sans cette révélation.
- La vérité au sujet de la Croix se trouve dans des livres : *swa ic on bocum fand, on gewritum cyðan*. Cela n'implique pas nécessairement des ouvrages de théologie, car ces termes renvoient plus souvent à la Bible (grec *biblia*, étymologiquement pluriel) ou aux « Écritures ».
- Cette révélation s'est faite *þurh leohtne had* (1245). Cook¹ comprend « through the bright order, through the clerical office ». Klaeber² rejette cette interprétation et préfère « in a clear manner » : toute allusion à la prêtrise disparaît alors.

Les renseignements que fournit ce passage, interprété littéralement, sont donc fort maigres. Mais même ces quelques indications ne sauraient être acceptées sans restrictions, car il se pourrait qu'il s'agisse de topoi traditionnels. L'insistance sur le péché et sur l'aide apportée par la grâce divine est parfaitement conventionnelle ; elle peut, sans doute, correspondre à une expérience personnelle, mais pas nécessairement. La suggestion que l'inspiration poétique est venue à Cynewulf par la grâce de Dieu rappelle la légende de Caedmon, également utilisée dans la préface du *Heliand*, et était sans doute conventionnelle elle aussi. Anderson³ suggère que l'allusion que fait Cynewulf à sa vieillesse correspond au topos de l'auteur âgé, dont il relève des exemples chez Grégoire de Nazianze (*Funebris oratio in laudem Basili magni*), et Moïse Khorenats'i, auteur arménien du VIII^e siècle. Aucun des éléments

¹ *The Christ of Cynewulf*.

² Compte-rendu de l'édition de Cook (1902).

³ *Cynewulf : Structure, Style, and Theme in his Poetry* (1983), p. 18.

apparemment autobiographiques n'est suffisamment original pour que l'on soit sûr qu'il ne s'agisse pas d'un topos traditionnel. Il nous faut conclure que nous ne savons rien de Cynewulf, sinon son nom¹.

III. Les poèmes attribués à Cynewulf

La signature de Cynewulf a été déchiffrée en 1840 dans *Elene*, le *Christ II* et *Juliana*², en 1888 seulement dans *The Fates of the Apostles*³. Kemble, qui relève les runes du *Christ II*, *Juliana* et *Elene*, conclut que ces trois poèmes sont dus à un auteur unique, qui a apposé sa signature de cette manière. Outre ces trois œuvres, il lui assigne l'ensemble des deux manuscrits où apparaissent ces runes. A la suite de Kemble, les premiers critiques ont généralement attribué à Cynewulf, sinon l'ensemble du Livre d'Exeter et du Livre de Verceil, du moins une proportion plus ou moins importante d'œuvres non signées, en s'appuyant sur des ressemblances de phraséologie, et ce, sans tenir compte du caractère formulaire de la poésie vieil-anglaise⁴. Cette tendance s'est inversée de nos jours. Deux travaux de grande amplitude consacrés à ce problème, ceux de Das⁵ et Schaar⁶, rejettent les attributions précédentes et ne reconnaissent à Cynewulf que les quatre poèmes signés. Donoghue va plus loin encore en suggérant que Cynewulf se serait contenté de réviser et de signer des poèmes pré-existants⁷.

III.1. Les énigmes

Les énigmes ont longtemps été considérées, au moins par certains, comme des œuvres signées. En effet, en 1857 Leo⁸ déchiffre la « première énigme » (*Wulf and Eadwacer* dans les éditions modernes) comme une charade dont la solution serait le nom « Cynewulf ». Ce poème ambigu, qui a donné lieu à maintes interprétations, a la forme d'un monologue dans lequel une femme se plaint d'être séparée de son amant Wulf. Selon Leo, ce sont les deux syllabes du nom (Cyn, Wulf) qui sont séparées, et

¹ Selon Stodnick (« Cynewulf as Author: Medieval Reality or Modern Myth? », 1997) l'auteur Cynewulf relève du mythe, et les quatre poèmes, signés d'un nom inconnu, sont aussi anonymes que le reste de la poésie vieil-anglaise. L'intérêt excessif des critiques pour Cynewulf s'explique par leur désir de retrouver dans la poésie vieil-anglaise les normes de la littérature moderne. Dans une culture manuscrite la primauté est au texte, qui échappe vite à son auteur pour être modifié/amélioré au fil des copies et des réécritures.

² Par Grimm (*Andreas und Elene*, 1840) pour *Elene*, et Kemble (« On Anglo-Saxon Runes », 1840) pour les trois œuvres.

³ Par Napier, « The Old English Poem of *The Fates of the Apostles* » (1888), et « Collation der altenglischen Gedichte im Vercellibuch » (1889).

⁴ Ainsi Rieger (« Über Cynewulf », 1869), à qui sont dues une grande partie de ces attributions. Selon lui Cynewulf aurait composé *The Gifts of Men*, *The Fortunes of Men*, *The Wanderer*, *The Seafarer* et tout le début du Livre d'Exeter. Grein (« Das Reimlied des Exeterbuches », 1865) lui attribue aussi le *Rhyming Poem*, qui se rapprocherait par son contenu de l'épilogue d'*Elene*.

⁵ *Cynewulf and the Cynewulf Canon* (1942).

⁶ *Critical Studies in the Cynewulf Group* (1949).

⁷ *Style in Old English Poetry, the Test of the Auxiliary* (1987), p. 115. Fulk (« Cynewulf: Canon, Dialect, and Date », 1996, p. 9) fait cependant remarquer que ces quatre poèmes sont remarquablement homogènes sur d'autres points.

⁸ *Quæ de se ipso Cynewulfus (sive Cenevulfus sive Coenevulfus) poeta Anglosaxonicus tradiderit* (1857).

qui seront réunies lorsque l'énigme sera déchiffrée. La seconde syllabe, *wulf*, est mentionnée explicitement ; l'autre est déguisée sous les formes *coen* / *cwen* « femme », *cene* (*wal-hreowe*) « violent », *cen* (*wuda*) « (torche de) pin ». Dietrich¹, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Leo, approuve cette interprétation, et l'attribution des énigmes qu'elle implique, et complète ce travail en suggérant que la solution de la dernière énigme (95) est « ménestrel », et que l'auteur y prend congé de ses lecteurs. L'énigme latine n° 90, qui contient un jeu de mots sur *lupus*, ferait elle aussi référence à Cynewulf.

A la suite de ces premières recherches les énigmes ont longtemps été considérées comme des « œuvres signées » dont l'attribution à Cynewulf ne saurait donc être mise en doute². Ainsi Tupper³ note des différences linguistiques entre les énigmes et les quatre poèmes contenant une signature runique, mais il ne lui vient pas à l'idée d'en déduire une différence d'auteur. Il conclut simplement à une différence de date de composition : les énigmes seraient des œuvres de jeunesse, dans lesquelles Cynewulf utiliserait des formes plus archaïques.

Il est généralement admis de nos jours que la « première énigme » est en réalité un monologue dramatique comme *The Wife's Lament*⁴ et qu'elle ne contient donc pas le nom de Cynewulf. Madert⁵ passe en revue les différents arguments contre l'attribution à Cynewulf, et s'attache plus particulièrement aux différences linguistiques, pour aboutir à la conclusion que les énigmes sont antérieures aux œuvres de Cynewulf. Fulk⁶ cite une série de détails de versification qui différencient les énigmes des poèmes signés.

III.2. Andreas

Andreas pose un problème quelque peu particulier, car si le poème lui-même n'est pas signé, il est immédiatement suivi de *The Fates of the Apostles* qui contient une signature runique. Il se pourrait donc que cette signature s'applique à l'ensemble formé par *Andreas* et *The Fates of the Apostles*, auquel cas *The Fates of the Apostles* servirait d'épilogue à *Andreas* et ce dernier devrait être considéré comme une œuvre signée. Il est certain que *The Fates of the Apostles*, selon nos critères modernes d'appréciation tout au moins, est une œuvre mineure qui ne mérite pas vraiment d'être signée. *Andreas*, au contraire, a l'ampleur et l'ambition des trois autres poèmes signés par Cynewulf.

III.2.i. La signature runique

La signature de *The Fates of the Apostles* n'a été découverte qu'en 1888⁷ : la page sur laquelle elle figure, très abîmée, n'avait pas été transcrite par Thorpe dans son édition. Napier déchiffre sur cette page le nom de CYNWULF, et conclut que *The Fates of the Apostles* est de la même main que *Juliana*, *Elene* et le *Christ II*.

¹ 1859, pp. 244-245.

² Voir l'historique donné par Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. lvi-lviii, et par Tupper dans son édition des énigmes (1910).

³ « The Philological Legend of Cynewulf » (1911).

⁴ Bradley, Compte-rendu de Morley, *English Writers* vol.2 (1888).

⁵ *Die Sprache der altenglischen Rätsel des Exeterbuchs und die Cynewulffrage* (1900).

⁶ « Cynewulf: Canon, Dialect, and Date » (1996), p. 7.

⁷ Napier, « The Old English Poem of *The Fates of the Apostles* » (1888).

Cette signature est sans ambiguïté rattachée à *The Fates of the Apostles* et non à *Andreas* (ou à tout autre poème), par une allusion aux douze apôtres :

Nu ic þonne bidde beorn se ðe lufige
 þysses giddes begang þæt he geomrum me
 þone halgan heap helpe bidde,
 friðes ond fultomes. (88-91)

De même l'épilogue de *Juliana* fait explicitement allusion à la sainte dont on vient de conter l'histoire :

Is me þearf micel
 þæt seo halge me helpe gefremme. (695-696)

Dans l'un comme l'autre cas, l'épilogue semble avoir été spécifiquement composé pour le poème auquel il est rattaché. Il n'est donc pas possible que la signature de *The Fates of the Apostles* ait été déplacée et qu'elle concerne en réalité *Andreas*. Cela ne signifie pas pour autant que *The Fates of the Apostles* dans son entier ne puisse pas être la conclusion d'*Andreas*.

III.2.ii. Sources et sujet

Andreas raconte un épisode de la vie de saint André et de saint Matthieu, *The Fates of the Apostles* passe en revue les douze apôtres, y compris André et Matthieu, et évoque leur martyre. Si le sujet des deux poèmes n'est pas identique, il est tout au moins voisin. Faut-il voir là un artefact dû à la compilation, ou l'indication d'une relation étroite entre les deux textes ?

Différences de sources

Il existe certaines contradictions entre les deux textes racontant un même événement, contradictions soulignées par Wülker¹, qui en conclut qu'*Andreas* n'est pas de Cynewulf mais de l'un de ses imitateurs. Le peuple chez lequel se rend Matthieu est désigné sous le nom de Mermédoniens dans *Andreas*, de *Sigelware* dans *The Fates of the Apostles*, et leur conversion est attribuée à André dans le premier poème, à Matthieu dans le second. Ces divergences – selon Bourauel² moins importantes qu'il n'y paraît – pourraient s'expliquer par un changement de source³. On rencontre le même type de phénomène dans le *Christ II*, où Cynewulf suit fidèlement sa source sans s'inquiéter de savoir si ce dont il traite à un moment donné n'a pas déjà été raconté plus haut dans le poème alors qu'il exploitait une autre source : le résultat est que le Christ s'assied d'abord à la droite de son Père (531-532), et n'arrive qu'ensuite aux portes du ciel (554-585). Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que notre auteur se rende coupable de contradictions dans *Andreas / The Fates of the Apostles*, si les deux sources qu'il utilisait ne concordaient pas.

Nature du poème

Brandl⁴ se place dans une optique tout à fait différente et estime que *The Fates of the Apostles* n'a rien d'un récit hagiographique. Il rapproche ce poème d'un charme

¹ Wülker, « Der Dichter Cynewulf und das Andreasgedicht » (1888).

² « Zur Quellen- und Verfasserfrage von *Andreas*, *Crist* und *Fata* » (1901).

³ C'est la position défendue par Sarrazin, « Die *Fata Apostolorum* und der Dichter Cynewulf » (1889) et Trautmann, « Der *Andreas* doch von Cynewulf » (1895).

⁴ « Zu Cynewulfs *Fata Apostolorum* » (1898).

dans lequel l'auteur recherche l'aide de divers saints avant d'entreprendre un voyage. Selon Brandl, *The Fates of the Apostles* serait lui aussi un charme à réciter avant un voyage. Cynewulf, qui se décrit comme *sið-geomor* dans le premier vers, chercherait l'appui des apôtres, eux-mêmes grands voyageurs, en mettant l'accent sur leurs pérégrinations – mais la liste des malheurs qui atteignent les apôtres en terre étrangère ne serait guère à sa place dans un charme ayant pour but de s'assurer un voyage heureux. Cette interprétation n'a généralement pas été acceptée. Elle est en particulier réfutée par Simons¹.

III.2.iii. Allusions au poème dans l'épilogue

Cynewulf fait à plusieurs reprises, au cours de l'épilogue, allusion au poème qu'il signe. On a cherché dans ces passages des indications quant à la longueur de l'œuvre.

Simons² et Bourauel³ considèrent que l'expression *samnode wide* (1-3) fait référence à un voyage entrepris pour rassembler les matériaux du poème, et estiment qu'un tel voyage se justifierait plus pour *Andreas* que pour *The Fates of the Apostles*. L'argument ne tient pas, car *The Fates of the Apostles* traite, si schématiquement que ce soit, de douze personnages et nécessite donc davantage de matériaux qu'*Andreas*. Par ailleurs Barnouw⁴ démontre que l'expression n'implique en rien un voyage.

Selon certains, Cynewulf semble faire allusion à un poème plus long que les 122 vers de *The Fates of the Apostles* lorsqu'il parle de *þysses giddes* ou *þisses galdres begang* (89-108) : Trautmann estime que le mot *begang* implique une idée d'étendue⁵. Buttenwieser⁶, cependant, fait remarquer que la notion d'étendue que l'on rencontre dans des expressions comme *swegles begang* provient du premier terme de l'expression et non du mot *begang* lui-même.

L'expression *hwa þas fitte fegde* (98) (*fitt* = « section », ou « court poème » ?) implique-t-elle que ce texte fait partie d'un tout plus étendu, comme le suggère Skeat⁷ ? Ou bien faut-il, comme le fait Bourauel, prendre l'expression au pluriel (« ces sections ») et y voir une référence aux trois subdivisions qu'il reconnaît dans l'ensemble *Andreas* + *The Fates of the Apostles* ?

Il ne semble pas que l'on puisse tirer de conclusions de ces diverses expressions diversement interprétées, qui pourraient aussi bien concerner un poème long qu'un poème bref.

III.2.iv. Les données linguistiques, métriques et stylistiques

Avant même la découverte de la signature runique de *The Fates of the Apostles* (en 1888 seulement), à une époque où les poèmes les plus importants de la littérature vieil-anglaise, à l'exception de ceux considérés comme « caedmoniens », ont tous été, à un moment ou à un autre, attribués à Cynewulf, la question s'était posée de savoir si *Andreas* était ou non l'œuvre de ce poète. Les premières recherches s'appuient sur

¹ *Cynewulfs Wortschatz* (1899), pp. i-ii.

² *Cynewulfs Wortschatz*.

³ « Zur Quellen und Verfasserfrage von *Andreas*, *Crist* und *Fata* » (1901).

⁴ « Die Schicksale der Apostel doch ein unabhängiges Gedicht » (1902), pp. 371-372.

⁵ Trautmann, « Der *Andreas* doch von Cynewulf » (1895).

⁶ *Studien über der Verfasserschaft des Andreas* (1898), pp. 19-21.

⁷ « *Andreas* and *Fata Apostolorum* » (1901).

des ressemblances d'expression entre *Andreas* et les poèmes signés, ainsi que sur l'étude de la métrique, et aboutissent à des résultats contradictoires.

Grimm, éditeur de ces deux poèmes¹, estime qu'*Andreas* n'est pas de la même main qu'*Elene*. Dietrich², au contraire, l'attribue à Cynewulf, en signalant des parallèles avec *Juliana* et le *Christ*. Fritzsche³ relève des différences dans l'exploitation des sources (dont l'auteur ne tire pas toutes les potentialités poétiques qu'elles renferment), dans le choix du sujet (où le merveilleux domine, au contraire des œuvres signées), dans la métrique, la langue et le vocabulaire, et pense qu'il s'agit de l'œuvre d'un élève ou imitateur de Cynewulf, qui se serait également inspiré de *Beowulf*. Ramhorst au contraire⁴ note des ressemblances dans l'utilisation des sources, des correspondances de vocabulaire, une similarité de style et des parallèles d'expression, et conclut à une identité d'auteur. Cremer⁵, en s'appuyant sur la métrique et la langue, aboutit à la conclusion inverse.

Les listes de parallèles (ainsi celle établie par Cook⁶) ne peuvent en rien servir à indiquer une identité d'auteur : l'immense majorité correspondent à des formules traditionnelles, et les quelques exemples qui paraissent plus convaincants pourraient s'expliquer tout aussi bien par des emprunts à l'œuvre d'un autre auteur. Les études métriques, qui calculent les proportions des différents types de vers dans les différents poèmes, ne sauraient fournir qu'une simple indication. Si un poète connaît et emploie une forme métrique donnée, une variation dans le pourcentage d'utilisation dans deux de ses œuvres présumées ne peut-elle s'expliquer par le sujet traité, l'évolution du style, voire l'humeur du moment, plutôt que par une différence d'auteur ?

Les études linguistiques donnent également des résultats peu probants. Il est difficile de tirer des conclusions de l'utilisation de formes comme *mec*, *hec* en alternance avec *me*, *pe* dans les œuvres de Cynewulf mais pas dans *Andreas*, ou de la prédominance de *com* dans *Andreas* et *cwom* chez Cynewulf⁷, de *ða gen* chez Cynewulf et *ða giet* dans *Andreas*⁸ : ce sont des éléments facilement modifiés au cours de la transmission. Même si l'influence du scribe est limitée par le fait que les œuvres de Cynewulf sont contenues dans deux manuscrits seulement et qu'*Andreas* se trouve dans le livre de Verceil en compagnie de deux œuvres signées, il est clair qu'*Andreas* a été copié d'un autre manuscrit qu'*Elene*, puisque l'utilisation qui y est faite des accents est tout à fait particulière. Dans ces conditions, les différences linguistiques que l'on y relève peuvent être dues au scribe. D'autres éléments sont plus difficiles à modifier au cours de la transmission. L'utilisation de *gewitan* suivi d'un verbe de mouvement, relevée par Fritzsche⁹, est exceptionnelle chez Cynewulf (*Christ II* 533), fréquente dans *Andreas* (treize fois). Krapp & Dobbie¹⁰ notent

¹ *Andreas und Elene* (1840).

² *Kynewulfi poete aetas ænigmatum fragmento e codice Lugdunensi edito illustrata* (1860), pp. 2-5.

³ *Das angelsächsische Gedicht „Andreas“ und Cynewulf* (1878).

⁴ *Das altenglische Gedicht vom heiligen Andreas und der Dichter Cynewulf* (1885).

⁵ *Metrische und sprachliche Untersuchung der altenglischen Gedichte Andreas, Guðlac, Phoenix (Elene, Juliana, Crist), Ein Beitrag zur Cynewulf-Frage* (1888).

⁶ « The Affinities of the *Fata Apostolorum* » (1889).

⁷ Fritzsche, *Das angelsächsische Gedicht „Andreas“ und Cynewulf* (1878).

⁸ Krapp & Dobbie, *The Exeter Book*, p. xlvi.

⁹ *Das angelsächsische Gedicht „Andreas“ und Cynewulf*, pp. 38-39.

¹⁰ *The Exeter Book*, p. xlix.

également l'emploi de *wordum secgan* comme un maniérisme de l'auteur d'*Andreas*. Fulk¹ cite des différences de vocabulaire et de diction.

Différences stylistiques

Buttenwieser² signale qu'*Andreas* présente avec les poèmes signés certaines différences stylistiques, et considère les parallèles comme une marque d'imitation plutôt que d'identité d'auteur : les différences de style sont d'autant plus frappantes dans ces passages où l'expression est identique.

Selon Schaar³, la structure de la phrase et l'utilisation de la variation ne sont pas les mêmes dans *Andreas* et dans les poèmes signés : dans *Andreas* les éléments importants de la narration sont placés en position subordonnée, ce qui ne se produit pas dans les poèmes de Cynewulf. Certaines expressions se rencontrent dans des contextes auxquels elles ne conviennent pas : Schaar y voit une marque d'imitation, Brook⁴ une mauvaise utilisation de formules traditionnelles.

Das⁵ considère que l'auteur d'*Andreas* ne s'intéresse pas aux conceptions abstraites, aux mystères spirituels, qu'il conçoit Dieu comme un chef germanique, et il le considère inférieur à Cynewulf du point de vue du sérieux et de l'imagination.

Fulk⁶ étudie différents aspects de la diction et de la métrique qui séparent *Andreas* des poèmes signés et conclut à une différence d'auteur. Ces conclusions sont acceptées par Orchard, qui estime que l'impressionnante liste de formules que *Andreas* a en commun avec les quatre poèmes signés de Cynewulf s'expliquent par des emprunts.⁷

Les arguments que nous avons vus jusqu'ici, sans représenter des preuves absolues, constituent néanmoins une indication qu'*Andreas* ne semble pas être l'œuvre de Cynewulf.

III.2.v. Les formules introduisant une réponse

On trouve plusieurs systèmes formulaires servant à introduire une réponse en poésie vieil-anglaise, mais les deux principaux utilisent le verbe *andswarian*⁸ ou le nom *andswaru* : *him x / andswarode* ou *him andswarode / x*, et *him x / ageaf andsware*. Rares sont les poèmes qui utilisent concurrentement ces deux systèmes. Le plus souvent, l'un ou l'autre seulement se rencontre dans une œuvre donnée. Ainsi la *Genèse A* utilise dix-sept fois *him x / andswarode*, jamais *him x / ageaf andswaru*. Au contraire *Juliana* utilise six fois le second système, mais ne connaît pas le premier : lorsque le poète cherche à varier l'expression, il utilise d'autres verbes comme *oncweðan*, jamais *andswarian*.

Tous les poèmes du Junius 11 utilisent *andswarode* à l'exclusion de *ageaf andsware*. La *Genèse (B* comme *A*) et *Daniel* placent le verbe dans le second hémistiche, *Christ and Satan* dans le premier ; *Exodus* ne contient pas de formules de réponse de ce type. *Beowulf* appartient à la même catégorie, mais le poète introduit

¹ « Cynewulf: Canon, Dialect, and Date » (1996), pp. 7-8.

² *Studien über der Verfasserschaft des Andreas* (1898).

³ *Critical studies in the Cynewulf Group* (1949).

⁴ *Andreas and the Fates of the Apostles* (1961).

⁵ *Cynewulf and the Cynewulf Canon*.

⁶ Fulk, « Cynewulf: Canon, Dialect, and Date » (1996), p. 8.

⁷ Orchard, « Both Style and Substance: The Case for Cynewulf » (2003), p. 287.

⁸ Voir Creed, « The *Andswarode*-System in Old English Poetry » (1957).

plus souvent un discours, même de réponse, par la formule *x mabelode*. L'unique exemple de *Guthlac A* (Livre d'Exeter) correspond aussi au système *x answarode*. *Juliana*, *Guthlac B*, au contraire, utilisent *ageaf andsware* à l'exclusion de *andswarode*. *La Bataille de Maldon* aussi emploie cette formule, avec une seule occurrence. *Andreas* et *Elene* connaissent les deux systèmes. *Elene* a généralement *ageaf andsware* comme *Juliana* (trois fois), et une fois seulement *andswarode*. *Andreas* présente neuf exemples de chacune des deux formules.

Ainsi, dans leur utilisation de ces formules, les poèmes dits « cynewulfien » (les poèmes signés, *Andreas*, *Guthlac B*) s'opposent nettement au groupe des poèmes dits « caedmonien » conservés dans le Junius 11, par leur utilisation fréquente ou généralisée du système *ageaf andsware*. Mais à l'intérieur de cette catégorie, il n'y a pas homogénéité. *Andreas* contient des dialogues entraînant une grande quantité de répliques, pour lesquelles l'auteur recherche la variété : dans ce but, il utilise en alternance les deux systèmes, et bien d'autres formules encore. Dans une situation similaire, *Juliana* répète *ageaf andsware*, ou utilise un verbe comme *oncwæð*, évitant systématiquement *andswarian*. On aurait tendance à conclure à une différence d'auteur, s'il n'y avait pas *Elene*, qui se trouve dans une position intermédiaire : bien que la formule normale soit *ageaf andsware* (trois fois), on y trouve une occurrence de *andswarode*. Faut-il voir là trois étapes de l'évolution de la pratique d'un même auteur, ou la marque d'auteurs différents ?

III.2.vi. La mise en page du manuscrit de Verceil

La distinction entre *Andreas* et *The Fates of the Apostles* remonte à l'édition de Thorpe. La manière dont cet éditeur a démembré le *Christ* révèle une sereine indifférence aux indications données par la mise en page, et il n'est pas impossible qu'un problème du même ordre existe ici et qu'une nouvelle fois, en privilégiant le thème plutôt que les indications du manuscrit, Thorpe ait divisé ce qui devrait former une seule unité.

Dans le Livre d'Exeter il est impossible, au moins pour les premiers poèmes, de confondre début de poème et début de section : le nombre de lignes sautées, le nombre de mots en majuscules, la dimension de l'initiale, la ponctuation finale, les différencient clairement. Le scribe du Livre de Verceil n'utilise pas tous ces artifices de mise en page. La dimension des majuscules de la première section d'*Andreas* ne diffère en rien de celle des autres sections. C'est pourquoi il a été dit, et répété, que le scribe ne différencie pas le début d'une section et le début d'un poème¹. Ce jugement extrême n'est pas justifié.

Les poèmes du Livre de Verceil sont regroupés en trois ensembles séparés par des homélies en prose : *Andreas* + *The Fates of the Apostles*, *Soul & Body* + *Homiletic Fragment I* + *The Dream of the Rood*, et enfin *Elene*. Les limites de chacun de ces

¹ Ainsi par Brooks : « It will be seen, therefore, that if we observe merely the mechanical ordering of the poems in the manuscript, there is quite as much justification for declaring the three poems of the second group [*Soul & Body*, *Homiletic Fragment I*, *The Dream of the Rood*] a single poem as for declaring *The Fates of the Apostles* a necessary part of *Andreas* ; for the scribe uses exactly the same method in marking off sections of a poem that he uses in separating entirely different poems » (*Andreas and the Fates of the Apostles*, 1961, p. xxxviii). L'exemple choisi est malheureux, puisque c'est justement dans les poèmes du second groupe, comme nous le verrons plus loin, qu'apparaît clairement la distinction entre poèmes et sections.

ensembles sont clairement marquées. La fin de la page qui précède *Andreas* est laissée blanche (dix-neuf lignes gaspillées !). La fin de l'ensemble *Andreas-The Fates of the Apostles* est marquée par *Finit* sur la dernière ligne de *The Fates of the Apostles* et six lignes blanches au bas de la page, tandis qu'au verso le début du texte suivant est indiqué par « *Incipit...* ». *Soul & Body* est précédé d'une demi-page blanche. La fin du groupe de poèmes n'est pas marquée par un blanc, puisque *The Dream of the Rood* se termine en fin de page, mais le début de l'homélie suivante est signalé par une immense initiale décorée de manière élaborée. Le texte d'*Elene* est précédé d'une demi-page blanche. Le début de l'homélie suivante n'est pas indiqué par la mise en page (la fin de la page n'est pas laissée blanche, peut-être parce qu'en arrivant à la fin du manuscrit le scribe cherche à économiser le parchemin, et l'initiale n'est pas plus grande que celle des sections d'*Elene*), mais, les sections d'*Elene* étant numérotées, l'arrêt de la numérotation – sans compter le « *Amen* » qui termine *Elene*, largement étalé sur la fin de la ligne – montrent sans ambiguïté où s'achève la poésie et où commence la prose. Les limites des différents groupes de poèmes sont indiquées avec un soin particulier et une remarquable indifférence au gaspillage de parchemin. Il serait surprenant que le scribe montre plus de négligence pour distinguer poèmes et sections à l'intérieur d'un même ensemble.

Pour *Elene*, le problème ne se pose guère. L'ensemble contient un seul poème, selon le consensus des éditeurs, et la numérotation des sections en souligne l'unité. Il est vrai que l'avant-dernière section se termine par la mention « *Finit* », ce qui isole l'épilogue du reste du poème, mais la numérotation ne tient pas compte de cette indication et englobe la dernière section au même titre que les autres. *Soul and Body*, *Homiletic Fragment I*, et *The Dream of the Rood* se suivent dans le manuscrit. Le début du premier et du troisième – le début d'*Homiletic Fragment* manque – est marqué de la même manière que le début des sections d'*Elene*, par une ligne sautée et une grande initiale, les autres lettres du premier mot étant en majuscules plus petites. Par conséquent, lorsque le scribe souhaite, à l'intérieur de ce groupe, indiquer la division d'un poème en sections (*Soul & Body* comprend deux sections), il est amené à utiliser pour marquer le début d'une section une majuscule de taille réduite : le <H> de la première section de *Soul* a la hauteur de quatre lignes d'écriture, le <D> de la seconde section, d'une ligne seulement. La hiérarchie entre sections et poèmes est respectée et il n'existe aucune ambiguïté.

Rien ne permet a priori de supposer que le premier groupe de poèmes contienne deux œuvres distinctes. Sans doute on ne peut pas s'attendre à ce que, à l'intérieur d'un groupe de poèmes, le scribe marque la limite entre deux œuvres en laissant le bas de la page blanc, comme il le fait entre prose et poésie ; mais il pourrait utiliser dans ce but majuscules ou ponctuation. Or il n'y a aucune hiérarchisation qui distingue le début de *The Fates of the Apostles* de celui des différentes sections d'*Andreas*¹. Puisque, dans le second ensemble, le scribe a soigneusement évité

¹ Plus exactement, la mise en page présente *Andreas* comme une œuvre en trois parties. La taille des initiales distingue, parmi toutes les sections d'*Andreas*, la 14 et la 16. Le début de la section 14 correspond à un arrêt du récit : le narrateur se plaint de la difficulté de sa tâche, puis prend un nouveau départ avec un nouveau *hwæt!* La section 16, c'est-à-dire *The Fates of the Apostles*, commence elle aussi par *hwæt!* suivi d'une phrase évoquant la composition du poème. Si l'on

l'ambiguïté quant au statut de la seconde section de *Soul & Body* en la différenciant par l'utilisation d'une majuscule plus petite, on pourrait s'attendre à ce qu'il agisse de même ici. S'il ne cherche pas à individualiser *The Fates of the Apostles* par rapport aux autres sections, c'est qu'il y voit – à tort ou à raison, nous discuterons ce point plus loin – la continuation d'*Andreas*.

III.2.vii. La structure du poème

Aux yeux du scribe, *The Fates of the Apostles* constitue la dernière section d'*Andreas*. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il ait raison de le traiter ainsi : il se pourrait que le compilateur ait délibérément regroupé deux œuvres différentes. Seule la comparaison des deux textes pourra nous permettre de savoir s'il s'agit ou non d'un même poème.

The Fates of the Apostles se divise en deux parties : le catalogue des apôtres et de leurs martyres, et l'épilogue contenant la signature runique. Chacune de ces parties est isolée par une structure encadrante. Le cadre de l'épilogue est formé par l'appel que Cynewulf adresse au lecteur en lui demandant de prier pour lui. Le poète n'hésite pas à utiliser les mêmes idées et les mêmes mots (en gras ci-dessous) pour mettre en relief la structure encadrante :

Nu ic þonne bidde **beorn se ðe lufige**
 þysses giddes begang þæt he geomrum me
 þone halgan heap helpe bidde,
 friðes ond fultomes. (88-91)

(passage runique, lui-même entouré d'une structure encadrante)

Sie þæs gemyndig **mann se ðe lufige**
 þisses galdres begang þæt he geoco me
 ond frofre fricle. (107-109)

Le corps de *The Fates of the Apostles* est de même entouré d'une structure encadrante, et les vers 85-87 reprennent les premiers vers :

Hwæt, ic þysne sang sigð-geomor fand
 on seocum sefan, samnode wide
 hu þa æðelingas ellen cyðdon
 torhte ond **tir**-eadiġe. **Twel**fe wæron
 dædum dom-fæste, dryhtne gecorene... (1-5)
 (liste des apôtres)

Ðus ða æðelingas ende gesealdon,
twelfe til-modiġe ; **tir** unbræcne
 wegān on gewitte wuldres þegnas. (85-87)

La première moitié de cette structure encadrante annonce le catalogue des apôtres, la seconde moitié le reprend, avec passage de *hu* à *ðus*, du cataphorique à l'anaphorique. L'utilisation des structures encadrantes est donc un procédé qui domine *The Fates of the Apostles*, et plus particulièrement l'épilogue, formé d'un emboîtement de deux structures encadrantes.

Le même procédé se retrouve dans l'ensemble *Andreas / The Fates of the Apostles*. Si l'on considère *The Fates of the Apostles* comme la conclusion d'*Andreas*, on s'aperçoit que cette conclusion est reliée à l'introduction par une structure encadrante :

considère ce texte comme un poème indépendant, il faudrait, logiquement, accorder le même statut aux sections 14-15 d'*Andreas*. (Voir Stévanovitch, « Les épilogues de Cynewulf », 2001).

Hwæt, we gefrunan on fyrn-dagum
twelfe under tunglum **tir-eadige** hæleð,
 þeodnes þegnas. No hira þrym alæg
 camp-rædenne, þonne cumbol hneotan,
 syððan hie gedældon swa him dryhten sylf,
 hefona heah-cyning, hlyt getæhte. (*Andreas* 1-6)
 (récit de l'expédition d'Andreas)

Hwæt, ic þysne sang sigð-geomor fand
 on seocum sefan, samnode wide
 hu þa æðelingas ellen cyðdon
 torhte ond **tir-eadige**. **Twelfe** wæron
 dædum dom-fæste, dryhtne gecorene,
 leofe on life ; lof wide sprang,
 miht ond mærdō, ofer middan-geard,
þeodnes þegna þrym unlytel. (*The Fates of the Apostles* 1-8)

Les données de la structure laissent entendre que *The Fates of the Apostles* sert de conclusion à *Andreas*. La répétition de l'allusion aux douze apôtres forme une structure encadrante qui entoure le récit de l'expédition d'Andreas. La seconde moitié de cette structure encadrante est développée, comme c'est souvent le cas, de manière à former elle-même une structure encadrante, la première partie de *The Fates of the Apostles*. A la suite de cet ensemble vient l'épilogue, lui-même sous forme de structures encadrantes, puis la prière finale. L'extension peut-être excessif donnée à la liste d'apôtres au sein de cette conclusion est du même ordre que les ajouts faits par Cynewulf au texte de Grégoire dans le *Christ II* : ainsi le catalogue des talents humains, développé bien au-delà de ce que l'on trouve dans la source et de manière tout à fait différente, ou bien le long passage consacré au Jugement Dernier, auquel Grégoire fait une simple allusion. Nous ne pouvons suivre Skeat¹ qui suggère que l'auteur avait primitivement l'intention de raconter en détail la vie de tous les apôtres et qu'il s'est lassé de sa tâche après Matthieu et André, se contentant, pour les dix autres, d'un bref résumé : la structure du poème est trop précise pour être accidentelle.

Les premiers vers d'*Andreas* et de *The Fates of the Apostles* présentent un écho des premiers vers de *Beowulf* :

Hwæt! we Gar-Dena in gear-dagum
 þeod-cyninga þrym gefrunon,
 hu þa æþelingas ellen fremedon... (*Beowulf* 1-3)
 Hwæt! we gefrunan on fyrn-dagum... (*Andreas* 1)
 ...hu þa æðelingas ellen cyðdon. (*The Fates of the Apostles*, 3)

Krapp & Dobbie² estiment qu'un même auteur ne se répèterait pas ainsi à l'intérieur d'un seul poème et que l'écho prouve qu'il s'agit de deux œuvres distinctes. En réalité, si les deux poèmes, ou les deux parties du poème, comme on voudra, s'inspirent des trois premiers vers de *Beowulf*, *Andreas* exploite les deux premiers, *The Fates of the Apostles* le troisième. La coïncidence indiquerait donc plutôt l'unité des deux textes, soit que le poète aurait délibérément divisé l'introduction de *Beowulf* entre les deux parties de son poème, soit que lorsque l'auteur de *The Fates of the Apostles* – identique ou non avec celui d'*Andreas* – a repris le début d'*Andreas* pour composer la seconde partie de la structure encadrante (c'est-à-dire les premiers vers

¹ « *Andreas and Fata Apostolorum* » (1901).

² *The Exeter Book*, p. xliii.

de *The Fates of the Apostles*), la lecture de cet écho des deux premiers vers de *Beowulf* l'aurait incité à emprunter le troisième vers de ce même poème¹.

Nous avons plus haut noté qu'*Andreas* se distingue par son style des (autres) poèmes signés. Cependant, aux yeux du scribe, *Andreas* et *The Fates of the Apostles* constituent une œuvre unique, et l'analyse des indices de structure lui donne raison. Il n'est pas certain pour autant qu'*Andreas* et *The Fates of the Apostles* soient d'un même auteur. Rien n'est plus facile que d'ajouter une structure encadrante à une œuvre pré-existante, en reprenant des éléments empruntés à son introduction. Mais ces répétitions ne sauraient être dues au hasard : Cynewulf, qu'il ait ou non lui-même composé *Andreas*, a certainement écrit *The Fates of the Apostles* comme conclusion à ce poème.

III.3. Les poèmes non signés

Outre les quatre poèmes signés, et les énigmes, elles aussi longtemps considérées comme signées, de nombreux poèmes ne portant pourtant pas le nom de Cynewulf lui ont été plus ou moins généralement attribués dans les premières années qui ont suivi la découverte de sa signature. Il est possible, bien entendu, que Cynewulf n'ait pas signé toutes ses œuvres ; l'absence de runes à elle seule ne prouve pas que Cynewulf ne soit pas l'auteur d'un poème. Mais sans cette signature, étant donné la grande uniformité linguistique et stylistique de la poésie vieil-anglaise, il est difficile de démontrer que deux œuvres sont du même auteur.

III.3.i. *The Dream of the Rood*

Le Livre de Verceil contient deux poèmes signés, situés dans le premier et le dernier des trois groupes de poèmes séparés par des œuvres en prose qui composent ce manuscrit. Il est facile de supposer, comme le fait Kemble, que ces deux signatures sont valables pour l'ensemble du recueil.

L'attribution de *The Dream of the Rood* à Cynewulf est en particulier défendue par Dietrich² et Rieger³. Outre l'argument habituel des ressemblances d'expression et des passages parallèles, qui ne tient pas compte de la nature formulaire de la poésie vieil-anglaise, ils soulignent l'identité de thème, puisqu'aussi bien *The Dream of the Rood* qu'*Elene* ont pour sujet la Croix et que l'épilogue d'*Elene* mentionne une révélation du mystère de la Croix qui correspond au thème même de l'autre poème. Wülker⁴ fait au contraire remarquer que le culte de la Croix était fort répandu à cette époque, et n'était pas propre à Cynewulf – sans doute la présence de deux poèmes sur des sujets voisins reflète-t-elle les centres d'intérêt du compilateur –, et Ebert⁵ étudie les correspondances entre les deux poèmes et démontre qu'il est peu vraisemblable que Cynewulf ait écrit *The Dream of the Rood*.

¹ Orchard (« Both Style and Substance: the Case for Cynewulf », p. 293) estime au contraire que Cynewulf se serait inspiré de *Beowulf* dans les premiers vers de *The Fates of the Apostles*, et que l'auteur d'*Andreas* aurait utilisé à la fois *Beowulf* et *The Fates of the Apostles* pour son épilogue. Sur la relation entre *Beowulf* et *Andreas*, voir Riedinger, « The Formulaic Relationship Between *Beowulf* and *Andreas* » (1993).

² *Disputatio de Cruce Ruthwellensi* (1865).

³ « Über Cynewulf » (1869).

⁴ « Über den Dichter Cynewulf » (1878).

⁵ « Über das angelsächsische Gedicht : der Traum vom heiligen Kreuze » (1884).

III.3.ii. Les poèmes du Livre d'Exeter

Le Livre d'Exeter contient deux œuvres signées, le *Christ II* et *Juliana*, séparées par plusieurs longs poèmes non signés, le *Christ III*, *Guthlac A*, *Guthlac B*, *Azarias* et le *Phénix*. Nous avons étudié plus haut la question du *Christ III*, et sommes arrivée à la conclusion qu'il n'est pas l'œuvre de Cynewulf. *Azarias* n'a jamais été attribué à Cynewulf, sans doute parce que ce texte se retrouve interpolé dans le *Daniel* du MS Junius 11, longtemps considéré, à tort, comme l'œuvre de Caedmon. *Guthlac* (A comme B) et le *Phénix*, au contraire, ont assez généralement été considérés par les premiers critiques comme des œuvres de Cynewulf.

Le Phénix

Le *Phénix* est attribué à Cynewulf par Dietrich¹, sur la base des parallèles d'expression qu'il présente avec les poèmes signés. Gäbler² apporte de nouveaux arguments visant à montrer que ni dans l'utilisation des sources, ni dans le vocabulaire, ce poème ne s'écarte des œuvres signées. Cook³ considère de même que l'auteur est probablement Cynewulf, car les parallèles de pensée et d'expression sont frappants et les différences peuvent s'expliquer par l'influence de la source et du sujet. Les conclusions de Gäbler sont rejetées par Fulton⁴, qui estime que les ressemblances de vocabulaire et les parallèles sont de peu de poids, qui met en lumière de petites différences dans la métrique et dans la grammaire (*fotas* pour *fet...*)⁵, et qui souligne l'attitude sereine et joyeuse de l'auteur du *Phénix*, bien différente de celle de Cynewulf dans ses épilogues. En effet, dans la description du Jugement Dernier, l'auteur du *Phénix* met l'accent sur la récompense des justes et néglige totalement le châtiment des méchants, comme si lui-même et ses lecteurs ne sauraient appartenir qu'à la première catégorie. L'utilisation qui est faite de la source diffère également de celle habituelle à Cynewulf : le poème de Lactance *De ave Phoenix* sert de base à la première partie du poème (1-380), mais l'interprétation allégorique qui suit (381-677), où l'auteur met en parallèle la résurrection du phénix et celle du Christ, puis des hommes au jour du Jugement Dernier, est un ajout pour lequel aucune source précise n'a été découverte, même si l'idée de base a pu être empruntée à d'autres textes. Au contraire Cynewulf, dans les quatre poèmes signés, suit toujours une source précise et les ajouts qu'il y fait occasionnellement ne sont jamais d'une telle ampleur.

Guthlac

Il est admis, depuis les travaux de Rieger⁶, que *Guthlac* est en réalité composé de deux poèmes, généralement appelés *Guthlac A* et *Guthlac B*, parfois *Guthlac I* et *Guthlac II*. Dietrich⁷, puis Rieger attribuent la paternité de ces deux œuvres à

¹ *Commentatio de Cynewulfi poetae aetate aenigmatum fragmento e codice Lugdunensi edito illustrata* (1859-60).

² « Über die Autorschaft der angelsächsischen Gedichtes vom Phoenix » (1880).

³ *The Old English Elene, Phenix and Physiologus* (1919), pp. xxvi-xxvii.

⁴ « On the Authorship of the Anglo-Saxon Poem *Phoenix* » (1896).

⁵ Voir l'article de Fulk (« Cynewulf: Canon, Dialect, and Date », 1996, pp. 6-7) pour une liste de petites différences de métrique et de vocabulaire, que Fulk estime de peu d'importance.

⁶ « Über Cynewulf » (1869).

⁷ *Commentatio de Cynewulfi*.

Cynewulf à cause de correspondances d'expression avec les poèmes signés. Les études de Charitius¹ et de Lefèvre², qui s'appuie essentiellement sur la métrique et le vocabulaire, aboutissent à des résultats contradictoires. Selon Charitius, seul *Guthlac B* serait de Cynewulf. Lefèvre, au contraire, estime que les deux poèmes sont de sa main mais qu'ils n'ont pas été écrits à la même époque, et note que c'est surtout *Guthlac B* qui se rapproche des œuvres de Cynewulf et en particulier du *Christ*. Selon Trautmann³ la métrique de *Guthlac B* est identique à celle des poèmes de Cynewulf. Gerould⁴ attribue *Guthlac B* à Cynewulf à cause de la manière identique dont le poète utilise sa source. Fulk⁵ note, à côté de ressemblances de formules et de vocabulaire, des différences sur le plan métrique.

Ces études suggèrent que si l'un de ces poèmes est de Cynewulf, ce serait plutôt *Guthlac B*. Or la fin de ce poème manque par suite d'une lacune du manuscrit, ce qui permet d'imaginer qu'il comportait peut-être lui aussi un épilogue contenant la signature de Cynewulf⁶.

III.4. Conclusion

L'attitude prudente qui est celle de Das⁷ et de Schaar⁸ paraît raisonnable. Il est difficile de décider si des ressemblances de style et d'expression doivent s'expliquer par une identité d'auteur, d'époque, de tradition littéraire, ou peut-être par l'imitation, tandis que des différences stylistiques pourraient refléter l'évolution de la pratique d'un même auteur.

Il n'en reste pas moins que – quelle que soit l'explication qu'on en donne – les œuvres signées, *Guthlac B*, le *Phénix* et *Andreas* forment un ensemble unifié par la diction et parfois par des répétitions de vers entiers, et qu'ils s'opposent sur ce point aux poèmes dits caedmoniens.

IV. Le problème des emprunts en poésie vieil-anglaise

Les premiers critiques se sont attachés à relever les parallèles entre différents poèmes et en ont dressé des listes impressionnantes. Ils se sont appuyés sur cet argument pour démontrer l'existence d'emprunts de poème à poème, ou, plus souvent, une identité d'auteur. Nous avons vu plus haut que Sarrazin en arrive ainsi à attribuer à Cynewulf, le seul poète dont nous connaissons le nom, la plus grande partie de la poésie vieil-anglaise. Cette démarche ne tient pas compte du caractère formulaire de la poésie vieil-anglaise. Lorsque des expressions et des hémistiches entiers se rencontrent dans deux poèmes, cela ne signifie pas nécessairement qu'il y a

¹ « Über die angelsächsischen Gedichte vom heiligen Guthlac » (1879).

² « Das altenglische Gedicht vom heiligen Guthlac » (1883).

³ « Zu Cynewulf » (1895-96).

⁴ « The Old English Poems on St Guthlac and their Latin Source » (1917).

⁵ « Cynewulf: Canon, Dialect, and Date » (1996), pp. 5-6.

⁶ C'est la conclusion à laquelle arrivent Macrae-Gibson et Lishman (« Variety of Old English Metrical Usage », 1998, p. 148) à partir d'une analyse informatique de la versification des poèmes vieil-anglais. Le même programme suggère que les trois *Christ* sont de la même main, conclusion que nos propres recherches nous interdisent d'accepter. Nous donnons donc sous toutes réserves le résultat concernant *Guthlac B*.

⁷ *Cynewulf and the Cynewulf Canon*.

⁸ *Critical Studies in the Cynewulf Group*.

eu influence de l'un sur l'autre. Plus souvent, cela est dû au fait que tous deux font appel au même stock de formules, que l'on retrouve dans les littératures en vieux-saxon et vieux-haut-allemand et qui sont, en grande partie, d'origine germanique.

Les travaux de Magoun démontrant l'origine orale de la poésie vieil-anglaise¹, et les discussions qui ont suivi quant à la composition orale ou écrite des poèmes que nous possédons, ont attiré l'attention sur le fait que les longues listes de parallèles qui avaient été dressées ne contenaient guère que des formules à la disposition de tous. En réaction contre les excès de leurs devanciers, les critiques modernes ont tendance à expliquer tous les parallèles par l'emploi de formules traditionnelles. Pourtant, même dans une poésie essentiellement formulaire, il y a place pour une part d'invention. Il est possible de créer une formule nouvelle sur un schéma traditionnel, d'associer de façon originale deux formules dans un vers ou même d'utiliser des hémistiches non formulaires. On peut donc concevoir qu'un poète soit influencé par les trouvailles de ses précécesseurs : il est même difficile qu'il en soit autrement. Par ailleurs, même si les poèmes que nous possédons ne représentent sans doute qu'une fraction de la production poétique vieil-anglaise, ils appartiennent à une même tradition culturelle, à un même cercle peut-être restreint dans lequel les œuvres d'un poète étaient sans doute connues de tous. En effet, ces poèmes nous sont parvenus, à quelques exceptions près, dans quatre manuscrits datant de la même époque (fin X^e-début XI^e s.). Le Livre d'Exeter et le Livre de Verceil renferment tous deux des œuvres signées de Cynewulf et le poème *Soul and Body*. Le Livre d'Exeter et le Junius 11 sont liés par l'interpolation dans *Daniel* d'un fragment d'*Azarias*. Nous avons ailleurs démontré que l'auteur de *Judith*, poème du manuscrit de *Beowulf*, connaissait la *Genèse A* du Junius 11². Il va de soi que d'autres œuvres que celles que nous possédons ont dû être également utilisées par les auteurs de nos poèmes, mais il est a priori probable que, même dans la sélection réduite qui nous est parvenue, des influences seront décelables. La difficulté n'est donc pas de fond, mais de méthode. En effet, les parallèles et les répétitions sont la norme et non l'exception, et il est fort difficile, en présence d'une expression n'existant que dans deux poèmes, de décider si l'on a affaire à une formule traditionnelle par hasard préservée dans deux œuvres seulement, à un emprunt, ou à un cas d'invention indépendante.

IV.1. Problèmes et méthode

Les hémistiches formulaires, même si certains constituent sans doute des emprunts, ne pourront jamais être reconnus comme tels, car la probabilité qu'il s'agisse d'une formule traditionnelle dont un corpus plus étendu donnerait d'autres exemples est élevée. Nous devons limiter notre recherche à des expressions qui, pour diverses raisons, ne sauraient être des formules. Entrent dans cette catégorie les répétitions s'étendant sur plus d'un hémistiche, à condition qu'il n'y ait pas d'association étroite et nécessaire entre les différents éléments. On y placera également les hémistiches n'appartenant pas à un schéma syntaxico-métrique formulaire, ne constituant pas une unité de sens, présentant pour une raison ou pour une autre une déviation par rapport à la tradition.

¹ « The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry » (1953).

² Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne* (1992).

Une fois la décision prise de considérer un parallélisme comme un cas d'emprunt, se pose la question de savoir si cet emprunt s'est fait directement de l'un à l'autre des deux poèmes étudiés, ou si tous deux ont utilisé le même passage d'une œuvre disparue. S'il n'existe qu'un seul parallèle entre ces deux poèmes, il sera à peu près impossible de répondre à cette question. Dans le cas contraire, on pourra admettre comme vraisemblable que l'emprunt s'est fait entre les deux poèmes que nous possédons. Il ne sera pas toujours possible, en revanche, de décider lequel des deux auteurs est responsable de l'emprunt. L'étude du contexte pourra parfois donner des indications : une expression mal intégrée au contexte aura de fortes chances d'être un emprunt.

Quant à la question de savoir si l'emprunt est fait par un même auteur à l'une de ses œuvres antérieures ou par un autre auteur imitant un collègue, il ne nous paraît pas possible d'y répondre. Nous verrons plus loin que Cynewulf, utilisant une même expression dans deux de ses œuvres signées, peut en modifier le sens (*wopes hring* dans le *Christ II*) ou l'employer dans un contexte où elle ne se justifie pas (*fæder frofre gæst* dans *Elene*). Nous ne tenterons donc pas d'utiliser les emprunts pour démontrer que deux poèmes sont d'un même auteur.

IV.2. La diction du *Christ II*

La diction du *Christ II*, comme celle de tous les poèmes vieil-anglais, est essentiellement formulaire. De nombreuses expressions qui se rencontrent dans ce poème se retrouvent également dans un grand nombre d'œuvres de provenances diverses. Le lecteur trouvera dans le glossaire situé à la fin de cet ouvrage une liste exhaustive de ces correspondances. Nous citons ci-dessous deux exemples caractéristiques.

La formule *sið ond ær* (602) se rencontre, avec de minimes modifications, dans *Juliana*, *Elene*, *Guthlac B*, le *Christ III*, la *Genèse A*, *Beowulf*, le *Menologium*, la *Metrical Preface to Gregory's Dialogues*, et l'une des énigmes. L'hémistiche *ond þæt word acwæð* (474, 714) existe dans *Elene*, *Juliana*, *Guthlac B*, le *Christ I*, la *Genèse B*, *Daniel*, *Azarias*, *Beowulf*, *Judith*. Ces deux formules sont utilisées dans des œuvres contenues dans des manuscrits différents, appartenant à plusieurs genres littéraires et qui, pour autant qu'on puisse en juger, sont l'œuvre d'auteurs différents. Elles constituent des outils utilisables par chacun comme le seraient des mots.

Nous ne nous intéresserons pas ici aux formules, mais considérerons les répétitions plus longues qui ont toutes chances d'être des emprunts.

IV.3. Les poèmes de Cynewulf, l'« école de Cynewulf »

IV.3.i. Expressions apparaissant dans deux poèmes seulement

Les premiers parallèles sur lesquels nous nous pencherons concernent les œuvres signées de Cynewulf. Dans ce cas particulier, la relation entre les deux passages parallèles est certaine, mais il sera à peu près impossible de décider lequel a pu influencer l'autre, ou si tous deux ne sont pas empruntés à une troisième œuvre disparue.

Le Christ II et Elene

Nous signalons ci-dessous quelques vers identiques dans le *Christ II* et *Elene*. Les deux premiers exemples sont les plus convaincants :

ealde yð-mearas ancrum fæste (*Christ II* 863)

ald yð-hofu oncrum fæste (*Elene* 252)

La seule différence entre ces deux vers est l'utilisation d'un composé formant image dans le *Christ II* (*yð-mearas*), d'un composé plus banal dans *Elene* (*yð-hofu*, mais *sæmaras* est utilisé un peu plus haut au vers 228). Rien n'associe nécessairement les différents éléments du vers : l'adjectif *eald* « vieux », le composé avec *yð* pour traduire la notion de « bateau », et l'idée d'amarrer (*ancrum fæste* forme un seul élément, car l'association des deux mots, dans ce cas, est naturelle).

to feorh-nera fira cynne (*Christ II* 610 ; *Elene* 897)

Le vers est composé de deux formules, dont l'association n'est en rien obligatoire.

Les exemples qui suivent sont plus incertains. Le parallélisme ne saurait être mis en doute puisqu'il s'agit de poèmes d'un même auteur. Si ce n'était pas le cas, le rapprochement de ces quelques vers ne pourrait constituer une preuve d'influence.

þæs up-stiges ond-sæc fremedon (*Christ II* 655)

þæs unrihtes ond-sæc fremede (*Elene* 472)

L'expression *ond-sæc fremman* n'a en soi rien d'original ; le parallélisme syntaxique pourrait être le fait du hasard.

hæleð mid hlaford to þære halgan byrig (*Christ II* 461)

hæleð hwæt-mode to þære halgan byrig (*Elene* 1005)

Les mots répétés sont banals, et la coïncidence pourrait s'expliquer par les nécessités de l'allitération.

swa lif swa deað, swa him leofre bið (*Christ II* 596)

swa lif swa deað, swa þe leofre bið (*Elene* 606)

Le premier hémistiche étant posé, le second s'ensuit de manière assez logique.

sælan sund-hengestas (*Christ II* 862)

sælde sæ-mearas (*Elene* 228)

L'idée d'« ancrer un cheval » fait sourire. L'association de ces deux mots n'a rien de traditionnel, puisque *Beowulf* utilise le verbe *sælan* avec des noms moins imagés : *sælde ... sid-fæþme scip* (1917), *sæ-wudu sældon* (226) ; mais étant donné le choix d'un composé faisant image pour traduire l'idée de « bateau », le glissement est facile et aurait pu se produire dans les deux textes de manière indépendante.

Le Christ II et Juliana

Le *Christ II* présente aussi quelques parallélismes de diction avec *Juliana*.

geond ealne yrmenne grund (*Christ II* 481)

lytesna ofer ealne yrmenne grund (*Juliana*)

Nous étudions cet exemple dans le corps du commentaire. La disjonction de *eall* et du nom, ainsi que le choix de l'adjectif (rare) *yrmenne*, sont deux éléments qui n'ont a priori aucune raison d'être associés. Il semble qu'il y ait un écho volontaire entre ces deux passages, et que peut-être la restriction apportée par *lytesna* décrivant le pouvoir de l'empereur sur (presque) toute la terre dans *Juliana* ait pour but d'établir un contraste avec la mission des apôtres envoyés par le Christ sur la terre entière, sans restriction cette fois-ci, dans le *Christ II*. Le pouvoir des païens, en effet, se révélera insuffisant pour venir à bout de l'héroïne.

for-þon Ic leofra gehwone læran wille (*Christ II* 815)

for-þon ic, leof weorud, læran wille (*Juliana* 647)

Les répétitions sont frappantes, mais aussi bien le verbe *læran* que l'adjectif *leof* font partie du langage des prédicateurs, et leur association n'est donc pas a priori surprenante.

gefroede ond gefreoþade (*Christ II* 588 ; *Juliana* 565)

Il s'agit d'un hémistiche entier, mais le schéma syntaxique associant deux verbes reliés par *ond* ne peut être considéré comme à proprement parler formulaire, puisque ces verbes sont choisis en fonction du contexte et que l'hémistiche ne contient aucun élément fixe. La combinaison de deux verbes au sein d'un hémistiche est donc a priori aussi aléatoire que celle de deux hémistiches au sein d'un vers. Seule l'allitération, dans les hémistiches auto-allitérants comme celui-ci, fait que certaines associations peuvent devenir traditionnelles.

ær-þon we to londe geliden hæfdon (*Christ II* 857)

ær-þon hy to lande geliden hæfdon (*Juliana* 677)

Les deux vers sont presque identiques, mais l'idée est banale et ne peut guère s'exprimer autrement.

somed siþian sawel in lice (*Christ II* 819)

þenden gæst ond lic geador siþedan (*Juliana* 714)

La ressemblance se situe ici davantage au niveau de l'idée que de l'expression.

Le Christ II et Andreas

Le troisième poème signé par Cynewulf est *Andreas / The Fates of the Apostles*. Dans la dernière section (*The Fates of the Apostles*), on ne trouve pas de vers à rapprocher du *Christ II*, ce qui ne doit pas surprendre dans un texte aussi court. On note en revanche plusieurs parallélismes entre *Andreas* et le *Christ II*. Que l'on admette ou non qu'*Andreas* et *The Fates of the Apostles* sont de la même main, ces deux poèmes appartiennent au même milieu culturel, et l'auteur d'*Andreas*, s'il n'est pas Cynewulf lui-même, a pu utiliser les œuvres de ce poète, ou vice-versa.

Farað nu geond ealne yrmenne grund (*Christ II* 481)

Farað nu geond ealle eorðan sceatas (*Andreas* 332)

bodiað ond bremað beorhtne geleafan (*Christ II* 483)

bodiað æfter burgum beorhtne geleafan (*Andreas* 335)

[ic] eow friðe healde (*Christ II* 489)

Ic eow freoðe healde (*Andreas* 336)

Les parallèles que nous citons ci-dessus sont d'autant plus frappants qu'ils se présentent à quelques vers d'intervalle : c'est l'ensemble du discours du Christ à ses disciples qui a été repris. Il ne s'agit pas d'une influence de la source, car les termes utilisés ne sont pas une traduction littérale des mots latins du texte biblique. Si *farað* s'impose pour traduire *euntes*, *nu* ne correspond à rien dans le texte latin, et la disjonction entre *geond ealne* et le reste du groupe nominal rejeté dans l'hémistiche d'arrière est un choix qui ne doit rien au latin (*in mundum universum*). Orchard¹ fait remarquer que c'est l'auteur d'*Andreas* qui a emprunté ce passage à Cynewulf plutôt que le contraire, car la mention de la prédication ne se trouve pas dans la source d'*Andreas*, et ces impératifs sont isolés dans ce poème alors que dans le *Christ II* ils sont intégrés dans une série de onze verbes.

þæt he us gescilde wið sceapan wæpnum (*Christ II* 775)

þu eart gescyldend wið sceapan wæpnum (*Andreas* 1291)

¹ Orchard, « Both Style and Substance : the Case for Cynewulf », 2003, pp. 290-91.

L'expression *wið sceapan wæpnum*, bien que d'apparence formulaire, ne se rencontre que dans ces deux poèmes. Est-ce une coïncidence qu'elle soit dans les deux cas associées au même verbe *gescildan* ?

Le Christ II et Guthlac

Guthlac B n'est pas signé de Cynewulf, mais présente de telles ressemblances avec les œuvres de cet auteur qu'il a été suggéré que la fin du poème (qui manque) contenait peut-être une signature. *Guthlac A* n'est normalement pas considéré comme pouvant être l'œuvre de Cynewulf. On trouve cependant des parallèles frappants entre ce poème et le *Christ II*, qui semblent indiquer une tradition identique.

þurh monig-fealdra mægna geryno (*Christ II* 603 ; *Guthlac A* 644)

under hæþenra hyrda gewældum (*Christ II* 705)

under haligra hyrda gewældum (*Guthlac A* 415)

us gescildað wið sceþþendra // eglum earh-farum (*Christ II* 761)

he hine scilde wið sceþþendra // eglum onfengum (*Guthlac A* 404)

hyht wæs geniwad, // blis in burgum (*Christ II* 529-30)

hyht wæs geniwad, // blis on breostum (*Guthlac B* 953-54)

Le Christ II et le Phénix

Le *Phénix* a pendant un certain temps été considéré, malgré l'absence de signature, comme l'œuvre de Cynewulf. Si, comme nous le verrons un peu plus loin, le *Phénix* semble bien issu de la même tradition littéraire que les œuvres de Cynewulf, il n'existe toutefois qu'un seul parallèle réellement frappant entre ce poème et le *Christ II* :

þær monig beoð on gemot læded (*Christ II* 795)

ðonne monge beoð on gemot læded (*Phénix* 491)

IV.3.ii. Expressions apparaissant dans plusieurs poèmes

Quelques exemples

Nous avons jusqu'ici mentionné des expressions communes au *Christ II* et à un autre poème seulement. En fait, il n'y a aucune raison pour qu'un auteur utilisant une expression dans deux de ses œuvres n'y ait pas recours une troisième, voire une quatrième fois, ou qu'une expression remarquable ne soit pas empruntée par plusieurs auteurs. Les exemples que nous citons ci-dessous concernent des répétitions se produisant dans au moins trois des poèmes dits « de l'école de Cynewulf », c'est-à-dire, outre les poèmes signés, *Guthlac* et le *Phénix*.

fæder, frofre gæst (*Christ II* 728 ; *Juliana* 724 ; *Elene* 1105)

Cette formule se retrouve dans trois des poèmes signés. Elle est parfaitement à sa place dans le *Christ II* et *Juliana*, où elle est utilisée dans un passage traitant de la Trinité. Dans *Elene*, le troisième terme de la Trinité n'apparaît pas et la formule, détournée de sa fonction primitive, sert simplement à l'allitération. Il s'agit d'un réemploi, mais rien ne permet de décider si c'est du *Christ II*, de *Juliana*, ou d'un poème perdu, que Cynewulf aurait repris cette expression.

fore onsyne eces deman (*Christ II* 796, 836 ; *Elene* 745 ; *Guthlac A* 783 ; *Guthlac B* 1188)

Malgré le grand nombre d'occurrences il ne s'agit pas d'une formule traditionnelle, car rien ne relie de manière contraignante les deux hémistiches, et les cinq emplois se font tous à l'intérieur du corpus limité des œuvres dites de l'« école de Cynewulf ».

leomu, lic ond gæst (*Christ II* 777)

lic ond leomu ond þes lifes gæst (*Guthlac B* 1176)

leomu, lic somed ond lifes gæst (*Guthlac B* 838 ; *Phénix* 513)

La triade *leomu*, *lic* et *gæst* – à opposer à l'association plus traditionnelle de *lic* (ou éventuellement *leomu*) avec *gæst* ou *sawl* –, se rencontre dans trois poèmes seulement, le *Christ II*, *Guthlac B* (deux fois) et le *Phénix*. Ces deux derniers poèmes présentent un vers identique, qui semble dû à un emprunt direct. Dans les autres cas, il s'agit peut-être simplement de l'utilisation d'une même tradition.

ealra þrymma þrym (*Christ II* 726 ; *Elene* 483 ; *Guthlac B* 1103 ; *Phénix* 628)

L'hémistiche ci-dessus caractérise les poèmes dits cynewulfiens et ne se rencontre pas en dehors de ce type de textes. Plus que d'un emprunt à proprement parler, il s'agit peut-être d'une formule propre à une école.

Le problème de wopes hring

L'expression *wopes hring* dans le *Christ II* a posé bien des problèmes aux éditeurs, et diverses émendations ont été proposées¹. Ce n'est pas que cette expression ne puisse s'interpréter de manière satisfaisante dans le contexte du *Christ II* ; mais c'est que la lecture qui s'impose ne convient pas aux trois autres contextes où se retrouve la même expression, dans *Andreas*, *Elene* et *Guthlac*.

Les points communs entre ces quatre passages ne se ramènent pas à la simple présence de *wopes hring*. D'autres termes sont répétés, trop nombreux pour qu'il puisse s'agir d'une coïncidence. L'explication la plus vraisemblable est l'emprunt. L'un de ces quatre passages a servi de base aux trois autres – qu'il s'agisse d'un même auteur se servant de matériel déjà utilisé, ou d'un autre auteur imitant un prédécesseur –, ou bien tous quatre s'inspirent d'un texte qui ne nous est pas parvenu.

Nous imprimons ci-dessous les quatre passages, en soulignant les mots communs à deux poèmes, en soulignant deux fois ceux qui se rencontrent dans trois d'entre eux, et en mettant en majuscules ceux qui sont communs aux quatre.

þær wæs WOPES HRING

torne bitolden, wæs seo treow-lufu

hæt æt heortan, hredor innan WEOLL,

beorn² breost-sefa. (*Christ II* 537-540)

him wæs WOPES HRING

torne gemonade; teagor yðum WEOL,

hate hleor-dropan, ond on hredre wæg

micle mod-ceare. (*Guthlac B* 1339-1342)

þa wæs WOPES HRING,

hæt heafod-WYLM, ofer hleor goten,

nalles for torne; tearas feollon. (*Elene* 1131-1133)

¹ Voir commentaire textuel, vers 537.

² Ce mot, dans le texte tel qu'il nous est parvenu, semble être un verbe (« brûler ») parallèle à *weoll*, tandis que dans *Andreas* il s'agit d'un nom au génitif (« de l'homme »). Y a-t-il là une faute de transcription due au scribe, une erreur d'interprétation de la part de l'auteur d'*Andreas*, ou l'auteur utilise-t-il délibérément un homonyme ?

þa cwom WOPES HRING
 þurh þæs beornes breost blat ut faran,
 WEOLL waðuman stream. (Andreas 1278-1280)

Dans ces quatre passages, *wopes hring* est utilisé dans la même formule : en hémistiche d'arrière, précédé de deux mots inaccentués monosyllabiques dont le second est un verbe, le sens pouvant se ramener à « il y eut *wopes hring* ». Les quatre textes emploient le mot *weoll* (ou *wylm*, pour *Elene*), avec une différence : dans le *Christ II* ce qui bouillonne est le chagrin, dans les trois autres poèmes les larmes. Dans le *Christ II* et dans *Guthlac*, l'hémistiche suivant est composé de *torne* + participe passé ; dans *Elene* *torne* est utilisé deux vers plus loin, et l'auteur précise, en se démarquant délibérément de la forme la plus habituelle, *nalles for torne*. Le *Christ II*, *Elene* et *Guthlac* utilisent *hat*, qui dans les deux derniers textes allitère avec *hleor*. La coïncidence est d'autant plus frappante que dans le *Christ II* ce ne sont pas les larmes qui sont brûlantes, mais l'amour des disciples pour leur maître. D'autres termes, *beorn*, *breost*, *hreðer*, sont communs à deux des poèmes. Le hasard est exclu. Même en tenant compte de l'identité de contexte, il est improbable que tant de mots soient répétés dans quatre passages qui n'auraient aucun rapport les uns avec les autres.

Lequel de ces textes est-il à l'origine des autres ? On peut affirmer qu'*Elene*, qui utilise *wylm* au lieu de *weoll*, ne peut avoir servi de modèle aux trois autres. *Andreas* représente une version appauvrie du texte de départ, qui s'inspire probablement du *Christ II* puisque tous deux sont seuls à associer *beorn* et *breost*. Entre le *Christ II* et *Guthlac B*, c'est plutôt ce dernier qui aurait pu servir de modèle à *Elene*, puisque la notion de larme apparaît dans ces deux textes, qui ont en outre en commun l'allitération de *torne* et *teagor* et l'utilisation du mot *hleor*. A considérer uniquement les répétitions, le *Christ II* et *Guthlac B*, qui sont seuls à présenter la totalité des termes de base *wopes hring*, *torne*, *hat* et *weoll*, pourraient l'un comme l'autre être à l'origine de la série – à moins, bien entendu, que la source n'en soit un cinquième poème qui ne nous est pas parvenu.

La caractéristique la plus remarquable de ces quatre passages est le changement de sens que subit *wopes hring*.

Littéralement, *wopes hring* signifie « cercle de lamentation ». Dans le *Christ II*, l'expression semble s'appliquer aux disciples en pleurs debout en cercle autour de l'endroit où se tenait l'instant d'avant le Christ qui vient de s'élever vers les cieux. Le cercle qu'ils constituent est « accablé par le chagrin » (538a). La notion de « cercle » se retrouve dans l'apostrophe des anges :

hwæt bidað ge,
 galilisce guman on hwearfte? (510-511)

Dans le contexte du *Christ II*, l'expression est claire et pleinement satisfaisante, et si l'on ne disposait pas de passages parallèles, elle n'aurait jamais posé de problème. Une telle interprétation ne peut malheureusement s'appliquer aux trois autres passages. Quand *wopes hring* coule le long des joues, il s'agit clairement de larmes. La réaction des éditeurs a été de s'attaquer au passage du *Christ II* et de le modifier de manière à ce que le sens puisse être compatible avec les autres emplois de *wopes hring*. Par émendation ou réinterprétation, ils cherchent à découvrir dans le vers du *Christ II* le sens de « larme ». Mais les diverses interprétations butent toutes sur un problème de fond : un même élément, quel qu'il soit, ne pourra jamais être accablé de

chagrin (*Christ II*) et couler sur les joues (*Elene*). La conclusion qui nous semble inévitable est que l'on ne peut pas interpréter ces quatre passages à la lumière les uns des autres, et que *wopes hring* n'y a pas le même sens. Ceci nous amène à séparer deux poèmes portant la signature de Cynewulf, *Elene* et le *Christ II*. Il semble que, volontairement ou par inadvertance, Cynewulf ait utilisé la même expression en lui donnant une valeur différente.

Revenons à présent sur le problème de l'antériorité de *Guthlac B* ou du *Christ II*. Si le passage de *Guthlac B*, ou un passage similaire d'un autre poème, est à l'origine de la série, dans ce cas Cynewulf, en détournant de son sens de « larme » cette expression imagée, peut-être devenue un cliché, pour l'appliquer à des hommes affligés debout en cercle, s'est livré à un jeu de mots. Il est naturel, par conséquent, que cet emploi soit unique dans le corpus. Si le passage du *Christ II*, avec son emploi isolé, est la source des autres, cela implique que le changement de sens est dû à un contresens. La syntaxe du *Christ II* paraît mettre en parallèle *wæs wopes hring* et *wæs seo treow-lufu*. Le sens du premier nom étant obscur, il est tentant de l'interpréter à partir du second et de supposer qu'il désigne lui aussi un sentiment. Et quel objet rond peut être associé aux sentiments des disciples privés de leur maître, sinon la larme ? D'où la réinterprétation faite par *Guthlac B*, suivi en cela par *Elene*. Cela impliquerait que l'expression *torne bitolden* soit obscure pour un lecteur anglo-saxon et ne l'aide pas à élucider l'image problématique – et, si ces difficultés de compréhension n'ont pas empêché d'autres poètes d'apprécier et de reproduire cette trouvaille, cela implique également que l'ambiguïté, voire l'obscurité, faisaient partie du charme de la poésie. Reste à expliquer, dans cette hypothèse, l'incohérence des deux poèmes signés de Cynewulf. L'auteur aurait-il, après plusieurs années sans doute, oublié le sens premier de *wopes hring*, qui était peut-être entre temps devenu une expression à la mode dans le sens erroné que lui donne *Guthlac B* ? Ou bien, malgré l'identité de signature, les deux poèmes ne seraient-ils pas de la même main¹ ?

IV.3.iii. Conclusion

La présence de ces répétitions de vers entiers, où l'utilisation d'une formule traditionnelle est exclue, indique, sinon une identité d'auteur, du moins un cercle de poètes ou une école où l'on imite, délibérément ou non, ce que produisent les autres. Une partie des œuvres de ces poètes nous sont conservées dans le Livre d'Exeter et le Livre de Verceil, tandis que le Junius 11 et le manuscrit de *Beowulf*, dont les poèmes montrent des correspondances beaucoup moins frappantes avec ceux de Cynewulf, représentent les travaux d'autres écoles poétiques.

IV.4. Correspondances entre les trois *Christ*

Nous abordons ici un problème un peu différent : les correspondances qui peuvent exister entre les trois premiers poèmes du Livre d'Exeter, rassemblés sous le titre commun de *Christ*. Les parallèles entre les poèmes signés s'expliquent par une identité d'auteur. Cette interprétation ne saurait s'appliquer aux trois *Christ*, puisque nous avons abouti précédemment à la conclusion que ces trois œuvres ne sont pas de la même main. Si des emprunts sont relevés, ils seront dus à une influence directe

¹ Cette hypothèse est proposée par Donoghue (*Style in Old English Poetry, the Test of the Auxiliary* (1987)).

Le Christ II

d'un poème sur l'autre : il est envisageable, en effet, que l'auteur de l'un de ces trois textes ait eu à sa disposition l'un des deux autres, voire les deux.

Le Christ I et le Christ II

he is se soð-fæsta sunnan leoma (*Christ II* 696)

soð-fæsta sunnan leoma (*Christ I* 106)

Le parallèle que nous citons ci-dessus ne suffit pas à constituer une preuve, car on peut imaginer qu'une épithète de ce type ait été créée depuis longtemps et empruntée et réempruntée, à l'intérieur d'une même tradition, comme *ealra brymma þrym* que nous avons vu précédemment. Néanmoins, si l'application à Dieu d'une expression comme *sunnan leoma* est assez naturelle, l'association de cette formule et de l'adjectif *soð-fæst* n'a rien de nécessaire. Dans le *Christ I*, *soð-fæsta sunnan leoma* traduit avec une précision suffisante le latin de la source ; dans le *Christ II*, l'épithète est un ajout. Par conséquent, s'il y a emprunt, il n'a pu se faire que du *Christ I* vers le *Christ II*.

Le Christ III et le Christ II

welan ofer wid-lond (*Christ II* 605)

welan ofer wid-londa gehwylc (*Christ III* 1384)

L'expression *welan ofer wid-lond* ne se rencontre que dans ces deux poèmes. Elle n'a d'ailleurs en soi rien de remarquable. Plus intéressant est l'ajout de *gehwylc* dans le *Christ III* de manière à obtenir un vers hypermétrique. Cet ajout implique une référence à une formule préexistence *welan ofer wid-lond*, délibérément modifiée. L'hémistiche pourrait être traditionnel, il pourrait aussi avoir été emprunté au *Christ II*. Le processus inverse en revanche (emprunt et raccourcissement de l'hémistiche du *Christ III*) serait plus difficilement envisageable.

clapum bewunden (*Christ II* 725)

biwundenne mid wonnum clapum (*Christ III* 1423)

On retrouve dans ce parallèle le même phénomène d'une formule délayée dans le *Christ III* pour former un vers hypermétrique. La possibilité d'un emprunt est envisageable, mais une coïncidence n'est pas non plus exclue – après tout, y a-t-il tant de manières de dire « enveloppé de langes »?

Conclusion

Il n'est pas impossible que Cynewulf ait lu et utilisé le *Christ I*, et que l'auteur du *Christ III* se soit servi du *Christ II* – en somme, que les trois poèmes aient été composés dans l'ordre dans lequel ils apparaissent dans le manuscrit. Mais les exemples que nous avons cités constituent à peine une présomption, et une étude plus approfondie serait nécessaire avant que nous puissions nous prononcer sur ce sujet.

IV.5. Autres poèmes**IV.5.i. L'hymne kentoise**

L'utilisation adverbiale de l'adjectif *leof-wende* (*leof-wendum*, « affectueusement ? ») ne se rencontre que dans deux poèmes, le *Christ II* et l'hymne kentoise. Nous citons ci-dessous les deux passages :

þegnas heredon,

lufedun (*sic*) leof-wendum lifes agend (*Christ II* 470-471).

Wuton wuldrian weorada dryhten, [...]
 lufian liof-wendum lifes agend (Hymne 1-3).

La ressemblance entre ces deux passages ne se limite pas à l'emploi d'un même mot : le vers 471 du *Christ II* et le vers 3 de l'hymne sont identiques, et cette identité ne nous paraît pouvoir s'expliquer que par un emprunt. *Lifes agend* est une formule courante, mais que rien n'associe nécessairement à *lufian* ; la juxtaposition de *lufian* et de *leof-wendum* est exceptionnelle et, estimons-nous, due à deux erreurs de plume, soigneusement reproduites par l'emprunteur.

Dans les deux poèmes, le mot *lufian* est utilisé dans un contexte où l'on attendrait *lofian*. D'abord, l'emploi de *leof-wendum* avec le verbe *lufian* serait pléonastique. Ensuite et surtout, *lufian* reprend *heredon* dans le premier cas, *wuldrian* dans le second. Deux passages parallèles du *Christ II* montrent que la leçon correcte, dans le *Christ II* tout au moins, est certainement *lofedun* :

æþeling heredun (MS heredum),
 lofedun lif-fruman (503-504).
 herede helm wera, hælend lofede (634).

L'émendation semble inévitable dans le *Christ II*, mais la leçon identique de l'hymne kentoise peut faire hésiter : y a-t-il deux fautes de transcription indépendantes, ou bien s'agirait-il d'une expression authentique ? L'erreur serait des plus banales, qu'il s'agisse d'une confusion de lettres ou de mots de sens comparable, peut-être sous l'influence de *leof* qui suit immédiatement, mais il est difficile d'admettre qu'elle se soit produite deux fois, dans des vers par ailleurs identiques. Plutôt que de supposer que l'expression *lufian leof-wendum* serait une formule utilisable par tout poète, et que Cynewulf, et de même l'auteur de l'hymne, reprendrait délibérément un verbe signifiant « louer » par un autre signifiant « aimer », nous interprétons le phénomène comme un exemple d'emprunt. Pour ce vers, l'auteur de l'hymne s'est inspiré du *Christ II*¹, et le manuscrit qu'il avait à sa disposition comportait cette erreur, qu'il a reproduite. Le mot *lofedun*, dans le *Christ II*, doit être émendé : Cynewulf avait écrit *lofedun*, et la leçon du manuscrit provient de l'erreur d'un scribe. Au contraire dans l'hymne kentoise la leçon du manuscrit doit être conservée, puisque la faute est due à l'auteur lui-même.

Leof-wendum lui aussi pose un problème. Le mot n'est jamais, en dehors de ces deux passages, utilisé adverbiallement, mais il est peu courant et l'argument serait donc de peu de poids. Surtout, les mots de sens voisin *leoflic* et *leof* sont utilisés, avec *lofian* eux aussi, comme adjectifs substantivés :

lofiað leoflicne [...] ond wuldriað [...] (*Christ I* 400-401)
 lofne lofiað (*Phénix* 561)

Leof(lic)ne et non *leof(lic)um*, *lofian* et non *lufian*, et, dans le premier exemple, on trouve en outre l'association avec un second verbe signifiant « louer ». Si le vers 471 du *Christ II* était *lofedun leof-wedne*, il correspondrait exactement à ce schéma.

L'émendation de *lofedun* en *lofedun* est à peu près inévitable, étant donné les deux passages parallèles présents dans le poème lui-même. L'utilisation de passages parallèles tirés d'une autre œuvre est plus aléatoire, et nous préférons ne pas modifier *leof-wendum* dans notre édition.

¹ Le contraire serait a priori possible, bien entendu, mais pour le second emprunt que nous suggérons plus bas le contexte montre que le vers d'origine est celui du *Christ II*.

Le Christ II

Le vers 471 du *Christ II* n'est pas le seul qui ait été emprunté par l'auteur de l'hymne kentoise. Vers la fin de cette œuvre le poète écrit, à propos du Christ :

sitest sige-hræmig on ða swiðran hand
 ðinum god-fæder (30-31).

On songe au *Christ II* :

gesæt sige-hremig on þa swiþran hand,
 ece ead-fruma, agnum fæder (531-532).

Le mot *sige-hremig* ne se rencontre dans aucun autre texte, et le sens n'implique pas une association naturelle et automatique avec *on þa swiþran hand* ni avec *sittan*. La notion de victoire présente dans *sige-hremig* convient au contexte dans lequel le vers se rencontre dans le *Christ II*, la description du retour triomphal du Christ au ciel après sa victoire sur Satan. L'association avec le contexte est beaucoup plus lâche dans le cas de l'hymne kentoise. L'emprunt est probable, du *Christ II* vers l'hymne kentoise, et la présence d'un autre exemple d'emprunt dans le même poème mène à une quasi certitude.

IV.5.ii. The Gifts of Men

Le poème *The Gifts of Men* se présente comme un catalogue des talents humains, beaucoup plus développé – et plus désordonné – que le passage correspondant du *Christ II*, mais traitant le même sujet de manière identique. On ne sait si ce thème a pour origine le passage de Grégoire à partir duquel travaillait Cynewulf, ou bien s'il s'agissait d'une tradition vernaculaire d'origine germanique qui aurait influencé Cynewulf lorsqu'il a eu à traiter un sujet voisin. Dans le premier cas, le passage du *Christ II* représenterait sans doute le premier emploi du thème et l'auteur de *The Gifts of Men* s'en serait donc inspiré. Dans le second cas, les deux poèmes travailleraient sur une même tradition, de manière peut-être indépendante.

La présence d'un hémistiche identique (*þy læs him gielp sceþþe* 684 ; *The Gifts of Men* 100), dans le même contexte – la raison pour laquelle Dieu ne donne pas tous les dons à un même homme est pour lui éviter de tomber dans l'orgueil – laisse supposer que l'un des deux textes a pu s'inspirer de l'autre. On peut aussi imaginer que cette formule était d'usage courant dans les catalogues de talents en vieil-anglais (si réellement il s'agit d'un genre largement pratiqué), et qu'un troisième catalogue sur le même sujet nous en fournirait un troisième exemple.

IV.5.iii. La Genèse A

Nous passons maintenant à un poème qui a des rapports plus lointains avec le *Christ II* : la *Genèse A*. Cela ne signifie pas pour autant qu'il soit improbable que Cynewulf ait connu cette œuvre : la *Genèse A* est conservée dans le même manuscrit que *Daniel*, dans lequel est interpolé un fragment d'*Azarias*, poème du Livre d'Exeter. Mais les nombreux parallèles que nous avons indiqués pour *Andreas* ou *Guthlac B* n'existent pas dans le cas de la *Genèse A*, et l'influence, si influence il y a, est beaucoup plus lointaine. L'hémistiche suivant du *Christ II* pourrait représenter un écho de la *Genèse A* (ou vice-versa) :

recen reada leg (809)
 rece and reade leg (*Genèse A* 44)

Ce qui est frappant dans cet écho sont moins les ressemblances (*leg, read* – alors que le feu destructeur est plus souvent noir –, *rece / recen*), que les différences : *recen*

« rapide » dans un cas, *rece* « fumée » dans l'autre. On a l'impression de se trouver en présence d'une erreur de transcription. Peut-être s'agit-il de l'utilisation inconsciente d'une expression mal entendue ou imparfaitement mémorisée.

On ne saurait, sur un seul exemple, et aussi ténu, démontrer l'influence de l'un des poèmes sur l'autre ou l'utilisation par tous deux d'un même modèle. Nous en retenons simplement la possibilité, et nous nous réservons de l'étudier de manière plus approfondie dans un autre cadre.

Conclusion

Nous concluons de cette étude que l'emprunt existe de manière courante à l'intérieur du groupe des poèmes de l'école de Cynewulf, ainsi que dans le cas de l'hymne kentoise. Le problème de *The Gifts of Men* se pose différemment, puisque la notion même de catalogue pourrait être un emprunt. L'exemple unique suggéré pour la *Genèse A*, poème appartenant à un autre manuscrit, ne peut être interprété à ce stade de la recherche.

Chapitre 3 : Date et dialecte

I. La date du poème

La poésie vieil-anglaise, au contraire de la prose, est rarement datée. Pour un petit nombre d'œuvres seulement, l'auteur est connu, et par conséquent la date : ainsi les vers composés par Bède sur son lit de mort, l'hymne de Caedmon, et la traduction qu'Alfred a faite des *Mètres de Boèce*. D'autres, comme les poèmes de la Chronique anglo-saxonne et la *Bataille de Maldon*, se réfèrent à un événement historique. Pour l'immense majorité des poèmes, en revanche, la seule date connue est celle du manuscrit, qui peut représenter un décalage de plusieurs siècles avec l'époque de la composition¹.

I.1. Les sources des poèmes

S'il était possible de démontrer que Cynewulf a utilisé comme source d'un de ses poèmes un texte latin dont la date est connue, cela permettrait de dater ses œuvres avec une grande précision. Malheureusement aucune des tentatives faites dans ce sens n'a abouti à des résultats incontestables.

Alcuin et Elene

L'on a un moment cru pouvoir dater *Elene* – et par conséquent l'ensemble des poèmes signés par Cynewulf – par référence à l'une de ses sources supposées. Cook² suggère en effet que l'on retrouve, dans la description du Jugement Dernier de l'épilogue d'*Elene*, l'influence d'un passage d'un traité d'Alcuin, *De Fide Sanctae et Individuae Trinitatis* (livre III, Ch. 21). Dans les deux textes, au moment du Jugement Dernier, les hommes sont divisés en trois catégories : les élus, les damnés, et ceux qui subissent le feu du Purgatoire. Cette influence impliquerait que le poème daterait au plus tôt des premières années du IX^e siècle, puisque le traité, dédié à l'empereur Charlemagne, a dû être composé entre 800 et 804, date de la mort d'Alcuin. Malheureusement, l'idée d'un Purgatoire par le feu au moment du Jugement Dernier est en réalité très ancienne. On la rencontre en particulier chez Ambroise (IV^e siècle), dont Brown³ estime que Cynewulf se rapproche davantage que d'Alcuin.

Les sources de *The Fates of the Apostles*

L'une des sources proposées pour *The Fates of the Apostles* est le Martyrologe d'Usuardus (c. 875, expansion du Martyrologe de Bède), dans une version augmentée datant sans doute du dernier quart du IX^e siècle, et vraisemblablement disponible en Angleterre au début du X^e siècle seulement. Ceci impliquerait donc pour Cynewulf une date entre l'extrême fin du IX^e siècle et la fin du X^e siècle⁴.

¹ Busse (*Altenglische Literatur und ihre Geschichte : zur Kritik der gegenwertigen Deutungssysteme*, 1987) rejette tout effort de datation et considère que les poèmes étaient modifiés et réécrits à chaque étape de la transmission, et que la date de composition des poèmes est celle de la mise par écrit dans le manuscrit. Voir aussi Tristram, « What's the Point of Dating "Beowulf"? » (1997).

² « The Date of the *Old English Elene* » (1893).

³ « Cynewulf and Alcuin » (1903).

⁴ Conner, « On Dating Cynewulf » (1996), pp. 35-47. Voir aussi McCulloh, « Did Cynewulf Use a Martyrology? Reconsidering the Sources of *The Fates of the Apostles* » (2000).

Juliana et les lois anglo-saxonnes

Abraham¹ explique certaines modifications apportées par Cynewulf à sa source dans *Juliana* par une référence aux lois en vigueur à son époque. Les formes de la justice seraient caractéristiques de la fin du X^e siècle.

I.2. L'orthographe du nom de Cynewulf

D'autres tentatives ont été faites pour dater le poème en prenant pour base l'orthographe du nom de Cynewulf, écrit « Cynewulf » dans *Elene* et *Juliana*, « Cynwulf » dans le *Christ II* et *The Fates of the Apostles*. La graphie « Cyniwulf », possible également, n'est pas utilisée par le poète. Puisque le nom est transmis sous forme de runes jouant un rôle dans le vers, l'orthographe est nécessairement celle de l'auteur et non celle d'un scribe.

De ces trois formes, la plus ancienne est <Cyni-> (< *kunyo-), que Cynewulf n'utilise pas. <Cyn-> se rencontre au cours de toute la période vieil-anglaise, issu de <Cyni-> ou <Cyne-> par amuïssement de la voyelle, et ne saurait donc servir à la datation. Les discussions se concentrent sur la graphie <Cyne->.

Selon Sievers² <Cyne-> apparaît vers 740 dans le sud et le centre du pays – et probablement en Northumbrie aussi, quoique les données anciennes manquent pour cette région – et supplante la forme avec <i> en une dizaine d'années. Sievers en conclut que *Juliana* et *Elene* ne sauraient avoir été écrits avant 750. Tupper³ estime au contraire que les deux formes ont longtemps coexisté et, surtout pour des acrostiches, pouvaient être utilisées indifféremment. La rune I porte le nom *is* « glace » et ne serait donc pas facile à insérer dans un épilogue. La forme avec <e> se rencontrerait sporadiquement dès la fin du VII^e siècle – d'après Sisam toutefois⁴ la charte citée par Tupper en exemple serait une copie datant de la fin du VIII^e siècle –, tandis que la forme avec <i> continue à exister jusqu'au début du IX^e siècle.

Selon les recherches de Sisam⁵, en Northumbrie la graphie normale au début du IX^e siècle est *Cyni-* ; en Mercie, on trouve concurremment *Cyne-* et *Cyni-* dès la fin du VIII^e siècle. S'il était northumbrien, Cynewulf n'a donc pas pu écrire avant le IX^e siècle ; un peu plus tôt s'il était mercien, mais même dans ce cas Sisam préfère le IX^e siècle au VIII^e. Fulk⁶ aboutit aux mêmes conclusions. Storms⁷ suggère en revanche que les textes de Bède (*Historia Ecclesiastica*) et du *Liber Vitae* sur lesquels se base en partie Sisam auraient une orthographe archaïsante, et que le passage de <i> à <e> se serait produit dès la fin du VII^e siècle, ce qui rendrait possible, en théorie, une date de 750.

Le *terminus ad quem* est donné par la datation du manuscrit : X^e siècle.

¹ « Cynewulf's Juliana: A Case at Law » (1996).

² « Zu Cynewulf » (1891), pp. 10-15.

³ « The Philological Legend of Cynewulf » (1911).

⁴ « Cynewulf and his Poetry » (1933, réimpr. 1953, p. 3).

⁵ « Cynewulf and his Poetry ».

⁶ *A History of Old English Meter* (1992), pp. 352 et 356-57.

⁷ « The Weakening of Old English Unstressed *i* to *e* and the Date of Cynewulf » (1956).

I.3. Les datations anciennes

I.3.i. La datation des œuvres de Cynewulf par Sarrazin

Sarrazin¹ prend comme point de comparaison la glose interlinéaire du psautier Vespasien, datée d'environ 835 et écrite dans un dialecte mercien influencé par le northumbrien, donc, selon lui, assez proche de celui de Cynewulf, qu'il place dans le Yorkshire, en Northumbrie mais près de la frontière mercienne. Sarrazin démontre sans difficulté que la langue de Cynewulf est, de tous les points de vue, nettement plus archaïque que celle de la glose². La conclusion qu'il en tire – que les poèmes de Cynewulf sont plus anciens – est néanmoins hâtive. La glose, même si elle traduit un texte poétique, est écrite en prose, dans un but purement utilitaire et sans recherche littéraire : elle reflète sans doute fidèlement la langue parlée de son époque. Le langage de la poésie, en revanche, est généralement archaïque. Sarrazin semble prendre à moitié conscience de ce phénomène lorsqu'il écrit, à propos des mots utilisés par Cynewulf et qui ne se rencontrent pas dans la glose : « Dass einige dieser Wörter später in archaisierender westsächsischer Dichtung wieder auftauchen, kommt natürlich (!) nicht wesentlich in Betracht »³. Mais il n'en tire pas la conclusion qui s'impose : si les poètes west-saxons tardifs comme Alfred utilisent un vocabulaire délibérément archaïque, pourquoi Cynewulf n'en ferait-il pas autant? Comment une même différence linguistique peut-elle indiquer un écart de date dans un cas, mais pas dans l'autre? En réalité, la différence notée par Sarrazin est simplement celle qui sépare la prose de la poésie.

Sarrazin s'appuie sur ces divergences entre la glose de 835 et les œuvres de Cynewulf, pour attribuer à ces dernières une datation absolue : avant 800, l'argument qu'il faut ce temps pour que la langue évolue à ce point étant purement subjectif. Puisque, comme nous venons de le voir, l'orthographe du nom de Cynewulf suggère une date d'après 750, Sarrazin peut ainsi placer les quatre poèmes signés entre 750 et 780.

I.3.ii. Les tests linguistiques

La datation de la poésie vieil-anglaise s'est surtout appuyée sur des tests linguistiques, dont une première utilisation est faite de façon schématique par Trautmann⁴, et dont l'emploi est systématisé par Sarrazin⁵ ou Richter⁶.

Il est impossible de prendre pour base d'une datation les graphies des manuscrits, modifiées sans doute au cours de la transmission, et qui reflètent la pratique du ou des scribes plutôt que celle de l'auteur. Dans certains cas, néanmoins, l'évolution

¹ « Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen » (1907).

² Les points qu'il étudie sont les suivants : les féminins en *-i-* à radical long forment leur accusatif singulier sans désinence chez Cynewulf, en *-e* dans la glose ; *niht* a pour datif singulier *niht* chez Cynewulf, *neahte* dans la glose ; les adjectifs dissyllabiques à première syllabe brève, ou les adjectifs monosyllabiques à syllabe longue, forment leur nominatif féminin singulier et leur nominatif et accusatif neutre sans désinence chez Cynewulf, en *-u* dans la glose ; l'utilisation de l'article défini et du pronom de troisième personne du singulier est réduite chez Cynewulf, régulière dans la glose malgré l'influence du latin ; on trouve l'utilisation du datif seul chez Cynewulf, tandis que la glose a régulièrement *mid* ; enfin, il y a des différences de vocabulaire.

³ « Zur Chronologie », p. 155.

⁴ *Kynewulf der Bischof und Dichter* (1898).

⁵ « Zur Chronologie ».

⁶ *Chronologische Studien zur angelsächsischen Literatur auf Grund sprachlich-metrischer Kriterien* (1910).

linguistique se traduit par une modification de la longueur de la voyelle ou du nombre de syllabes, ce qui se reflète dans la scansion du vers. Le point de départ de ces tests est la remarque, faite par Sievers¹ au cours de son analyse de la métrique vieil-anglaise, que certains vers ne sont métriquement corrects que si l'on suppose l'emploi d'une forme linguistique ancienne, tandis que d'autres réclament une forme moderne. Au-delà des graphies attestées dans les manuscrits, et qui sont peut-être dues à un scribe, l'étude du mètre permet de reconstituer la forme employée par l'auteur.

L'un des tests utilisés concerne la longueur de la voyelle dans des mots comme *feores* (génitif singulier de *feorh*). La perte du *h* dans les formes fléchies entraîne un allongement compensatoire de la voyelle (*fēores*) ; plus tardivement sont créées des formes analogiques avec voyelle brève (*feores*), refaites sur le nominatif. Cynewulf préfère les formes à voyelle brève, dont *Elene* présente quatre exemples, aux formes à voyelle longue, dont il n'y a que deux exemples, tous deux dans *Juliana*².

Lorsque deux voyelles se trouvent en contact dans un hiatus, soit primitif, soit causé par la disparition d'un <h>, d'un <j> ou d'un <w> inter-vocalique, on observe une contraction qui mène à la formation d'une diphtongue ou d'une voyelle longue. Ceci se produit, par exemple, dans *heahan* > *hean*, ou dans *don* < **doan*. On en trouve les exemples suivants dans le *Christ II*³ :

Non contracté

535b þonan hy god nyhst

Contracté

717a gehleapeð hea dune

829a lifdon leahtrum fá

830a ferð-werige onfon

Ambigu

451a sægdon soðne gefean

475a gefysed, fréa mihtig

476a gefeoð ge on ferðe

502a geseon under swegle

512a Nu ge sweotule geseoð

522a ond in frofre geseoð

542b tyn niht þa gen

585b ond ealles leohtes gefea

743a eadgum ece gefea

749a þæt we to þam hyhstan

757b ond þæs sellran gefeon

794a geseon sýn-wræce

¹ « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses II » (1885).

² Cette différence entre deux œuvres théoriquement d'un même auteur mène à douter, soit de la valeur du test, soit de l'attribution des poèmes. On s'étonne que, dans ce contexte, Amos écrive : « The Cynewulfian corpus, sizeable as it is, offers a great many short forms and only two long forms (in *Juliana*) – which indicates that some poets, at least, were consistent in their usage » (*Linguistic Means of Determining the Dates of Old English Literary Texts*, 1980, p. 35).

³ Nous suivons la liste donnée par Fulk, « Contraction as a Criterion for Dating Old English Verse » (1990).

Selon Duncan¹ ce test ne peut s'appliquer au mot *frea*, qui est toujours monosyllabique lorsqu'il est isolé, et dissyllabique en composé ou lorsqu'il est précédé d'un possessif.

Les mots terminés par une liquide ou une nasale en sommet de syllabe montrent le développement d'une voyelle parasite (*tacn, wuldr* > *tacen, wuldor*), qui fait que de monosyllabique le mot devient dissyllabique. Dans le *Christ II* ces mots ont toujours la forme longue, ainsi dans les vers :

508a *cyninga wuldor*

688a *eorþan tuddor*

699a *gæstlic tungol*

707b *ac hi godes tempel*

Deux autres exemples, *fæder eþel-stóll* (516b) et *engla eþel* (630a), sont rejetés par Fulk², car dans *eþel* la seconde voyelle est étymologique et il n'y a donc pas de variation possible.

Nous citons pour mémoire le test dit de Lichtenheld, utilisé de façon systématique par Barnouw³, qui s'appuie sur l'utilisation de l'article défini devant un adjectif faible : les textes anciens emploient l'adjectif faible sans article, les textes tardifs l'associent obligatoirement à un article, et les proportions relatives d'adjectifs faibles avec ou sans article permettraient une datation relative. En pratique l'intervention du scribe – modifiant les désinences, ajoutant des articles – ne peut pas être exclue, puisque bien souvent une telle intervention ne modifierait pas les données métriques.

Ces différents tests, appliqués à l'ensemble de la poésie vieil-anglaise, montrent une répartition différente des formes anciennes et récentes suivant les textes. Il paraît logique de supposer qu'un auteur qui utilise des formes archaïques est plus ancien qu'un autre utilisant des formes modernes, et logique également, mais peut-être plus discutable, qu'un auteur utilisant un mélange de formes doive être placé à une époque intermédiaire.

I.3.iii. Les chronologies de Trautmann, Sarrazin et Richter

Trautmann⁴, suivant en cela Dietrich⁵, identifie Cynewulf avec l'évêque de Lindisfarne de ce nom (épiscopat 740-780, †783). Il s'appuie sur cette date, qu'il considère comme certaine, pour établir une chronologie de l'ensemble de la poésie vieil-anglaise. L'étude des particularités linguistiques des différents poèmes lui permet de les ranger en catégories selon leur degré d'archaïsme. Il assigne ensuite une date à chacune de ces catégories, ce qui donne, pour les poèmes principaux :

640-660 : *Beowulf*

700-740 : *Genèse A, Christ I, Christ III, Guthlac A, Daniel*

740-780 : *Cynewulf, Guthlac B, Phénix, Christ and Satan*

840-900 : *Mètres de Boèce*

900-930 : *Genèse B, Judith*

¹ « Chronological Testing and the Scansion of 'frea' in Old English Poetry » (1986).

² « Contraction as a Criterion for Dating Old English Verse ».

³ *Textkristische Untersuchungen nach dem Gebrauch des bestimmten Artikels und des schwachen Adjektivs in der altenglischen Poesie* (1902). Voir la critique qu'en fait Sarrazin dans « Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen » (1907).

⁴ *Kynewulf der Bischof und Dichter* (1898).

⁵ *Disputatio de Cruce Ruthwellensi* (1865), p. 14.

De ces dates, celles de *Cynewulf* (à tort sans doute) et des *Mètres de Boèce* sont authentifiées par l'identification de l'auteur, les autres sont situées par rapport aux premières. Mais si la position relative des différentes œuvres résulte des tests employés par Trautmann, la datation absolue attribuée à chaque catégorie est arbitraire.

Sarrazin¹, prenant pour base la date qu'il a assignée aux œuvres de *Cynewulf* d'après une comparaison avec la glose du Psautier Vespasien, et utilisant les mêmes tests linguistiques que Trautmann, aboutit au classement suivant :

avant 700 : *Genèse A*, *Daniel*

740 : *Beowulf*, *Exodus*, *Guthlac A*

760-780 : *Cynewulf*, *Guthlac B*, *Phénix*

Le travail de Richter² s'appuie également sur les tests linguistiques. Aux datations relatives qu'il obtient par cette méthode, il ajoute des dates absolues, suivant l'exemple de Trautmann et Sarrazin. Il obtient ainsi la chronologie suivante :

700 : *Genèse A*, *Daniel*

700-730 : *Beowulf*

750-800 : *Cynewulf*, *Guthlac B*, *Christ and Satan*

IX^e s. : *Mètres de Boèce*, *Psaumes*

X^e s. : *Genèse B*, *Judith*, *Maldon*, poèmes de la *Chronique anglo-saxonne*

Les résultats auxquels aboutissent les trois chercheurs concordent dans leurs grandes lignes, et cette chronologie a longtemps été admise par l'ensemble de la critique. Cette conformité masque plusieurs problèmes : d'abord, le fait que les dates données sont arbitraires ; ensuite, des incertitudes quant à la valeur des tests eux-mêmes.

I.3.iv. Résultats contradictoires

En théorie, les résultats de deux tests devraient concorder : si un poème est vraiment ancien, il n'est pas admissible que son auteur utilise des formes anciennes pour un type de mots et des formes modernes pour un autre. Pourtant, des contradictions se rencontrent.

La plus frappante concerne la datation relative de *Beowulf* et de la *Genèse A*. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, Trautmann considère *Beowulf* comme plus ancien que la *Genèse A*, tandis que Sarrazin et Richter proposent l'ordre inverse. Pourtant, tous trois utilisent les tests linguistiques pour étayer leurs conclusions. C'est que deux de ces tests, celui de la contraction et celui des liquides et nasales finales, donnent des résultats contradictoires lorsqu'on les applique à ces deux poèmes. Le premier de ces tests démontre l'antériorité de la *Genèse A*, avec 82% de formes non contractées, contre 57% seulement pour *Beowulf*. Le second test indique tout aussi clairement l'antériorité de *Beowulf*, qui a 18% de formes dissyllabiques alors que la *Genèse A* en a 44%. Chaque fois la différence (de l'ordre de 30%) est statistiquement significative.

La contradiction entre ces deux tests est signalée dès 1913 par Seiffert³, qui ne remet pas pour autant les tests en question : il explique les résultats obtenus par une différence de dialecte. En réaction contre la critique systématique, de nos jours, de

¹ « Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen » (1907).

² *Chronologische Studien zur angelsächsischen Literatur* (1910).

³ *Die Behandlung der Wörter mit auslautenden ursprünglich silbischen Liquiden oder Nasalen und mit Kontraktionsvokalen in der Genesis A und im Beowulf* (1913).

l'ensemble des tests linguistiques, Fulk¹ essaie de démontrer que les tests de la contraction et des liquides et nasales sont utilisables si l'on opère un choix plus judicieux dans les mots sur lesquels on les fait porter. Il applique ces deux tests dans deux articles successifs, mais la comparaison des résultats obtenus montre que la contradiction n'est pas résolue : comme Seiffert avant lui, pour *Beowulf* et la *Genèse A* il aboutit à une chronologie différente selon le test utilisé.

Ce n'est peut-être pas un effet du hasard si dans les deux cas la forme privilégiée par l'auteur de la *Genèse A* est la forme dissyllabique, tandis que l'auteur de *Beowulf* préfère la forme monosyllabique. Plutôt qu'une distinction entre forme ancienne ou moderne, ce sont peut-être les potentialités métriques de ces deux formes qui ont guidé le choix des poètes.

I.3.v. Les textes possédant un mélange de formes

S'il semble licite de considérer les textes ne possédant que des formes anciennes comme eux-mêmes anciens, tandis que les textes n'ayant que des formes récentes seraient plus tardifs, il n'est peut-être pas juste de classer les textes possédant un mélange de formes en fonction du pourcentage de formes anciennes et modernes qu'ils renferment, et de considérer que ce classement reflète une chronologie. Du moment qu'un poète connaît et utilise les deux formes, la proportion dans laquelle il les utilise peut être dictée par des considérations métriques ou des préférences personnelles², pas nécessairement par le statut de ces deux formes dans la langue parlée de son époque. Ce qui implique, si nous poursuivons l'argument jusqu'au bout, que lorsqu'un poète n'utilise qu'une seule forme, cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne connaissait pas l'autre, et que même elle n'était pas, peut-être, la forme dominante dans la langue parlée de son temps : cela peut simplement indiquer une préférence exclusive pour la forme retenue.

La possibilité d'un choix individuel plutôt que d'une utilisation mécanique réduit à néant la valeur des tests : les différences observées peuvent être stylistiques autant que chronologiques. On peut imaginer que diverses écoles poétiques réinterprètent, chacune à sa manière, les lois métriques, et que certaines se montrent plus strictes que d'autres sur l'utilisation de « licences », c'est-à-dire de formes devenues la norme dans la langue parlée mais généralement bannies de la poésie, où elles ne sont tolérées que de manière exceptionnelle pour des raisons de convenance métrique. Si Cynewulf se montre moins strict dans l'utilisation des formes modernes que l'auteur de *Beowulf*, cela pourrait être parce que la métrique dont il se sert est plus souple, pas nécessairement parce qu'il est plus tardif. Il n'y aurait rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que dans des poèmes écrits par des non professionnels ces licences se multiplient : et en effet les *Mètres de Boèce*, traduits par le roi Alfred, lequel n'était certes pas poète de métier, utilisent une majorité de formes modernes. Sans doute la date de cette œuvre – IX^e siècle – est-elle relativement tardive, mais les formes modernes que renferment les *Mètres de Boèce* sont peut-être tout autant dues au fait qu'Alfred, ignorant les règles fines de la composition poétique, avait recours tout naturellement, même en vers, aux formes qui lui étaient familières. La même

¹ « West Germanic Parasiting, Sievers' Law and the Dating of Old English Verse » (1989), et « Contraction as a Criterion for Dating Old English Verse » (1990).

² Voir Whitelock, « Anglo-Saxon Poetry and the Historian » (1949), p. 81.

remarque pourrait s'appliquer aux poèmes de la Chronique anglo-saxonne et à la *Bataille de Maldon*, eux aussi datés tardivement sur des critères externes, et qui eux aussi contiennent des formes modernes.

Il se pourrait aussi que les différences de formes soient dues au fait qu'un auteur assortit son style à son sujet. Le style archaïque de *Beowulf* pourrait représenter un effort délibéré pour retrouver l'atmosphère correspondant aux événements racontés, et l'utilisation de formes métriques reconnues comme anciennes pourrait être un élément de cette archaïsation volontaire. La même remarque pourrait s'appliquer aux poèmes bibliques du Junius 11, qui racontent des événements de l'Ancien Testament, c'est-à-dire d'un passé plus ancien encore que celui de *Beowulf*.

La différence de date n'est en somme qu'une possibilité parmi d'autres pour expliquer les divergences que présentent les différents poèmes. Il est donc hasardeux de s'appuyer sur ces tests pour une datation.

Dans ce contexte, il est bon de rappeler la théorie de Blake¹ selon laquelle toute la poésie vieil-anglaise daterait d'une même période, l'âge d'Alfred (fin IX^e – début X^e siècle), époque où la littérature vernaculaire était en expansion à la suite de la destruction de la culture latine au moment des invasions danoises.

I.4. Les recherches modernes

Tests linguistiques

Les résultats des tests linguistiques ont pendant longtemps été généralement acceptés. Ils sont de nos jours considérés avec méfiance. La remise en question la plus systématique est celle d'Amos², qui passe en revue tous les tests utilisés en datation et démontre que, à de très rares exceptions près, ils donnent des résultats auxquels on ne peut se fier. D'autres critiques ont tenté de défendre l'un ou l'autre de ces tests, ainsi Cable³, ou Fulk⁴, qui aboutissent à une chronologie comparable à celle de leurs prédécesseurs. Au contraire Duncan⁵ va plus loin qu'Amos en rejetant le test de la contraction dans le cas du mot *frea*.

La tentative de Cable⁶ pour établir une chronologie relative d'après le pourcentage de vers de types C, D et E dans les divers poèmes ne saurait mener non plus à aucun résultat définitif puisque, de manière plus évidente encore que pour les tests linguistiques, les notions chronologique et stylistique sont mêlées : l'utilisation d'un fort pourcentage de ces trois types de vers est présentée à la fois comme une marque d'excellence dans certains poèmes (*Beowulf*, *Exodus*), et comme un indice de date dans les autres. Russom⁷ effectue un travail du même type en pondérant les résultats

¹ « The Dating of Old English Poetry » (1977).

² *Linguistic Means of Determining the Dates of Old English Poetic Texts* (1980). Voir également sur ce sujet Bately, « Linguistic Evidence as a Guide to the Authorship of Old English Verse: A Reappraisal, with Special Reference to *Beowulf* » (1985).

³ Compte-rendu d'Amos, *Linguistic Means of Determining the Date of Old English Poetical Texts* (1986).

⁴ « West Germanic Parasiting, Sievers' Law and the Dating of Old English Verse », et « Contraction as a Criterion for Dating Old English Verse ».

⁵ « Chronological Testing and the Scansion of 'frea' in Old English Poetry » (1986).

⁶ « Metrical Style as Evidence for the Date of *Beowulf* » (1981). Nous examinons de plus près ses résultats dans *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne* » (1992), p. 139.

⁷ « Dating Criteria for Old English Poems » (2002).

par la prise en compte de la qualité de la versification : les erreurs de scansion se rencontrent dans les mauvais poèmes même à date ancienne, mais elles n'affectent les bons poèmes que s'ils sont de composition tardive. Les trois tests qu'il utilise aboutissent à des résultats convergents qui, dans l'ensemble, confirment les datations précédentes. L'un des points de divergence concerne *Cynewulf*, traditionnellement placé au milieu de la chronologie, et que les tests de Russom situent en période tardive. Russom propose de faire passer *Cynewulf* après *Andreas* en le datant après 850 et de placer *Beowulf* en tête des poèmes anciens, ce qui coïncide avec les conclusions de Fulk¹.

D'autres tentatives de datation s'appuient sur la « loi de Kaluza² » qui rend compte de l'absence de résolution avec certaines désinences : ce comportement serait la trace d'une prononciation particulière (longueur ou apocope, selon les interprétations), utilisable pour la datation des poèmes³. Hutcheson⁴ considère au contraire que cette prononciation, fossilisée dans des formules poétiques, n'avait plus cours dès le début de la période vieil-anglaise, car *Beowulf* et les poèmes tardifs datables par des allusions à des événements historiques du X^e ou XI^e siècle ne diffèrent pas significativement dans leur emploi de ces formes.

Toutes ces tentatives de datation ne tiennent pas compte de la transmission manuscrite des poèmes. Liuzza⁵ cherche à démontrer que les modifications apportées par les scribes aux textes qu'ils recopiaient, visibles dans les poèmes existant dans plusieurs manuscrits, invisibles mais tout aussi présentes dans les autres, rendent futile toute tentative de datation s'appuyant sur la langue et le mètre. Fulk met cependant en doute ses conclusions, car des nombreuses différences d'origine scribale entre les deux versions de *Soul and Body*, moins d'1% affectent les points sur lesquels portent les test linguistiques⁶.

Vocabulaire

Cronan⁷ relève des termes archaïques limités à un petit nombre de poèmes (*Beowulf*, la *Genèse A*, l'*Exode*, *Maxims I*, *Widsith* en particulier) alors que, de par leur sens, ils pourraient avoir une distribution plus large. L'emploi de ces mots est considérée comme une marque de conservatisme. Des différentes hypothèses pouvant expliquer ce conservatisme, la plus simple est la date de composition de ces textes. Le terme non poétique *suhtriga* se rencontre dans la *Genèse A* et dans un glossaire daté du VIII^e siècle : c'est donc à cette période que Cronan rapporte ce poème et ceux qui partagent les mêmes archaïsmes. La difficulté de cette méthode réside dans le choix

¹ *A History of Old English Meter* (1992), p. 348.

² « Zur Betonungs- und Verslehre des Altenglischen », in *Festschrift zum 70. Geburtstag Oskar Schade*, Königsberg : Hartung (1896), pp. 101-33.

³ Voir Fulk, *A History of Old English Metre* (1992) et Suzuki, « Preference Conditions for Resolution in the Metre of *Beowulf*: Kaluza's Law Reconsidered » (1966).

⁴ *Old English Poetic Metre* (1995) et « Kaluza's Law, The Dating of *Beowulf*, and the Old English Poetic Tradition » (2004).

⁵ « On the Dating of *Beowulf* » (1995).

⁶ « On Argumentation in Old English Philology, with Particular Reference to the Editing and Dating of *Beowulf* » (2003), pp. 16-26.

⁷ « Poetic Words, Conservatism and the Dating of Old English Poetry » (2004).

des critères permettant de considérer comme archaïques certains termes plutôt que d'autres, car la plupart des poèmes présentent quelques mots à distribution limitée.

Conclusion

L'incertitude actuelle quant à la date des poèmes vieil-anglais, après les certitudes injustifiées de l'époque précédente, se marque de façon éclatante dans le colloque sur la datation de *Beowulf*, dont les actes ont été publiés en 1981¹. Des dates allant du VIII^e au XI^e siècle y sont proposées pour ce poème, et la marge d'incertitude n'est pas moindre en ce qui concerne les autres poèmes vieil-anglais.

II. Le dialecte de Cynewulf

II.1. Les dialectes vieil-anglais

Les principaux dialectes du vieil-anglais sont l'anglien, au nord de la Tamise, qui se divise en northumbrien au nord de la Humber et mercien entre la Tamise et la Humber ; le west-saxon, parlé dans le sud-ouest ; et le kentois, dans le sud-est.

La prose littéraire vieil-anglaise est née avec l'âge d'Alfred, qui encouragea l'utilisation de la langue vernaculaire, à une époque où la culture latine avait fortement décliné par suite des invasions scandinaves. Pour les autres dialectes, on possède essentiellement des textes non littéraires, tels des chartes ou des gloses. Mais il existe des lacunes dans la transmission : on ne possède guère de textes angliens tardifs, ni de textes west-saxons anciens. L'étude des dialectes vieil-anglais prend pour base ces documents de prose, car la provenance géographique des œuvres poétiques n'est généralement pas connue. Seuls quelques textes peuvent être localisés de par leur contenu (les poèmes de la Chronique anglo-saxonne, qui se rapportent à des faits historiques concernant des West-Saxons) ou leur auteur (les brefs poèmes de Bède et de Caedmon, dont nous possédons des versions dans divers dialectes, mais qui ont dû être rédigés en anglien ; les *Mètres de Boèce*, traduits par le roi Alfred, donc en west-saxon). Pour la majorité des poèmes, l'attribution à un dialecte donné s'appuie sur des traits linguistiques, c'est-à-dire, en somme, sur une comparaison avec des textes en prose, en négligeant les spécificités du style poétique. Les choses sont encore compliquées du fait que les textes poétiques sont, pour la majorité d'entre eux, aussi peu datés qu'ils sont localisés. Il est difficile de faire la part de la date, du dialecte et du style dans les particularités linguistiques qui séparent les textes poétiques des textes de prose.

II.2. La langue du *Christ II*

Comme la poésie vieil-anglaise dans son ensemble, le *Christ II* comporte un mélange de formes, dont la majorité sont west-saxonnes, et un petit nombre peut-être angliennes.

Nous ne signalons ci-dessous que les particularités pour lesquelles l'usage varie dans le temps ou dans l'espace au cours de la période vieil-anglaise, et qui peuvent servir à déterminer le dialecte du poème. On trouvera une étude plus complète de la

¹ *The Dating of Beowulf*, ed. Chase, (1981).

langue du *Christ II* dans la dissertation de Leiding, *Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene*, 1888.

A) [a] + nasale > [â], écrit <a> ou <o>

En syllabe accentuée et devant nasale, le [a] bref du westique donne un son [â], intermédiaire entre [a] et [o] et écrit <a> ou <o> dans les manuscrits. En anglais moderne, ce son aboutit le plus souvent à <a> (*hand*), quelquefois à <o> (*long*).

On ne rencontre que quelques exemples de la graphie *a* dans le *Christ II* : *ancrum* 863 (emprunt au latin, cf. *Christ I sancta*), *hand* 531 (*on þa swiþran hand*, peut-être sous l'influence de la terminaison qui précède), *manna* 487 (*on sefan manna*, dans un entourage de *a* ; *mon* ailleurs, six fois), *strang* 647. La presque totalité des mots ont <o> : *bigong* 680, *brond* 811, *clommum* 735, *con* 680, (*freo*)-*noman* 636, *gebond* 732, *genom* 580, *gongan* 533, *grom*-(*hydig*) 734, 781, (*lic*)-*homan* 628, 755, *londe* 857, *longe* 805, 829, *mon* 441, *monig* 644, 795, 801, *monig*-(*fealde*) 662, *monig*-(*fealdra*) 603, *monna* 584, 589, 663, 690, *monnes* 629, 657, *ond* (toujours abrégé dans le *Christ II*, mais lorsque le mot est écrit en entier dans d'autres poèmes il a la graphie *o*), *somed* 819, *song* 502, 650, 712 (nom ou verbe conjugué), *strong* 856, *wid-lond* 605, *wonga* 680, *wongas* 810, *wong-stede* 802. C'est pourquoi au vers 527 nous émendons *bifengun* en *bifongen*, et non *bifangen* comme le font Thorpe (1842) et Muir (1994).

Les remarques faites à propos du *Christ II* sont valables pour le Livre d'Exeter dans son ensemble. Le <a> transcrivait [â] devant nasale y est exceptionnel, et ne se rencontre que dans quelques mots courants. La prédominance du <o> n'est cependant pas la situation primitive, et au cours de la transmission <o> a été étendu à des mots précédemment écrits avec <a>. En effet, à quatre reprises (*Precepts* 82, *Maxims I* 195, *Rhyming Poem* 62, *Juliana* 410), le mot *mān* « mal » est écrit <mon> : ceci implique qu'en copiant, le scribe substituait mécaniquement <mon> à <man>, et qu'il ne s'est pas rendu compte que dans ces quatre cas la voyelle était longue¹.

L'utilisation quasi-exclusive de <o> pour [â] dans le *Christ II* est un phénomène scribal. Parmi les autres poèmes de Cynewulf, *Juliana* présente une majorité de <o> – moins écrasante toutefois que dans le *Christ II* : cinq fois plus de <o> que de <a> –, tandis qu'*Elene* a plus de <a> que de <o>². La dominance de la graphie <o> est particulière au Livre d'Exeter ; les trois autres manuscrits de poésie vieil-anglaise connaissent un mélange de formes. Dans le Junius 11 la graphie la plus courante est <a>, en particulier au prétérit. Dans le Livre de Verceil <o> est rare dans la prose, et restreint en vers à des mots contenant des labiales³. On trouve les deux graphies en concurrence pendant la plus grande partie de la période vieil-anglaise ; <o> prédomine toutefois en northumbrien. Dans les textes tardifs <a> domine, ce qui implique que le son [â] s'était confondu avec [a] dès la fin de la période vieil-anglaise⁴.

La présence quasi-exclusive de <o> dans le Livre d'Exeter et l'erreur sur *man* impliquent à la fois un archétype contenant <a>, sinon exclusivement, du moins

¹ Sisam, « The Exeter Book » (1953).

² Leiding, *Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene* (1888), p. 10

³ Sisam, « The Exeter Book ».

⁴ Campbell, *Old English Grammar* (1959), § 130.

fréquemment, et un travail de substitution systématique entrepris par un scribe ayant des habitudes graphiques différentes. Au contraire de ce qui a longtemps été admis pour expliquer le mélange de formes que présentent les textes poétiques, c'est ici la forme linguistique caractéristique du nord qui est substituée à l'autre. Ce phénomène n'implique pas nécessairement la copie dans le nord d'un manuscrit du sud : le recrutement des scribes n'était sans doute pas exclusivement local.

B) L'alternance a/æ/e

Le [a] (bref ou long) du westique s'est transformé en [æ] en west-saxon. Dans les autres dialectes [a] > [æ] et [a:] > [e:]. Le son [a] est rétabli¹ sous l'influence, dans la syllabe suivante, d'une voyelle d'arrière ou d'un w non suivi de i. En west-saxon [a:] est rétabli de même, quoique de façon moins systématique. Dans les autres dialectes, où [a:] était devenu [e:], le retour en arrière n'était plus possible².

a/æ brefs

On a ainsi, dans le *Christ II*, devant voyelle d'arrière : *cwacað* 797, *farað* 481, *farān* 513, *flacor* 676, *gafoles* 559, *galan* 623, *gelaðade* 458, *gesawan* 740, *habbað* 758, *hafað* 558, *eorð-warum* 697, 723, *burg-warum* 742, *lagu-flode* 850, *magu-tudre* 629, *magun* 861, *earh-farum* 762. La présence de *a* devant une voyelle d'avant s'explique dans certains cas par la disparition ou la transformation de la voyelle d'arrière qui a induit le changement : ainsi *stapelas* 661, *stapelian* 864, sur *stapol* (cf. *stapol-fæstre* 490), ou *gedafenað* 551.

Le rétablissement de *a* devant voyelle d'arrière, mais non devant voyelle d'avant ni en syllabe fermée, mène à des alternances dans la flexion d'un même mot : ainsi aux nominatifs singuliers *wracu*, *þracu*, correspondent *wræce* 593, 622, *syn-wræce* 794, *þræce* 593, *holm-þræce* 678. Au pluriel *magun* correspond le singulier *mæg*, au présent *hafað* (558) le prétérit *hæfde* (468). Le mot *dæg* a pour GPI *daga*, mais on rencontre dans le *Christ II* la forme faible *dagena* (467), pour des raisons de rythme.

Dans les mots suivants, on attendrait æ, et Leiding³ considère que *a* transcrit une voyelle d'avant : *hafen* 651 (cf. *Juliana* 93, *Elene* 123, 889), *ahafen* 658, 693, cf. *Elene* 884, 861, 975 (on a au contraire *ahæfen* au vers 692), *gār-fare* 781, *fyr-baðe* 830, cf. *Christ III* 985 (*Elene* 946 -*bæðe*), *fareð* 871. Dans certains cas il faut compter avec l'influence analogique d'autres formes du même paradigme (ainsi, pour *fareð*, l'infinitif *farān*), et ce d'autant plus facilement que, comme nous le verrons, le timbre des voyelles finales avait tendance à se neutraliser. Ces exceptions à la règle ne sont pas la marque d'un dialecte particulier.

[a:] / [e:]

Le [a:] est rétabli dans *sāwað* 487, *oncnāwan* 642, 861, *gecnāwan* 654, *gesāwan* 740, formes west-saxonnes régulières. Au contraire dans certaines formes non west-saxonnes, l'évolution ayant atteint le stade [e:], le rétablissement de [a:] n'est plus possible. On trouve dans le *Christ II* les exemples suivants : *sēgun* 495, 536, *gesēgon*

¹ Voir sur ce point la discussion de Campbell, *Old English Grammar*, § 157.

² Campbell, *Old English Grammar*, § 162.

³ *Die Sprache der Cynewulfischen Dichtungen* Crist, *Juliana und Elene* (1888).

498, 506, 554, *gefēgun* 504. Des formes de ce type peuvent être angliennes ou kentoises.¹

C) Fracture

On appelle fracture la diphtongaison d'une voyelle d'avant suivie de *r*, *l* ou *h* + consonne. Un glide ou voyelle furtive de timbre d'arrière se développe entre la voyelle et la consonne et forme le second élément de la diphtongue. On obtient ainsi *æ* > [æa] transcrit *ea*, *e* > *eo*, *i* > *io*. La fracture ne s'accomplit pas de la même manière dans tous les dialectes. En particulier, le comportement de *æ* devant *l* + consonne diffère en west-saxon et en anglien².

La fracture est de règle en west-saxon. Elle se fait de manière très générale dans le *Christ II*, ainsi *aweallen* 625, *eal* 666, *eald-cyððe* 738, *ealde* 863, *eald-feondum* 567, *eald-gestreon* 812, *ealdre* 479, 690, *eall* 842, *ealles* 544, 556, 559, 577, 585, 611, *ealllum* 607, 723, 845, *ealne* 481, *ealra* 520, 726, 516, *healdan* 767, *healde* 489, *sealde* 660, 860, *sealtne* 677, *swealg* 560, *mund-heals* 446, *gewealdum* 705. Elle est absente des formes suivantes : *æl-beorhte* 506, *æl-mehtigne* 759, *æl-mihtiga* 443.

Dans le domaine anglien, au lieu de fracture, dans la même position devant *l* + consonne, on a rétraction de la voyelle : *æ* > *a*. On en trouve quelques exemples dans le *Christ II* : *al-beorhte* 548 (d'abord écrit *æl-*, puis corrigé en *al-*), *al-wihta* 687, *hals* 587 (mais *mund-heals* 446), *cald* 851, *waldend l waldendes* 474, 544, 555, 556, 577, 635, 681, 714, 822, 865 (au contraire ce mot présente seize fois la fracture dans *Elene*). La graphie *a* se rencontre en west-saxon et en kentois pour les textes les plus anciens, mais *ea* devient rapidement la forme normale. Les graphies ci-dessus pourraient représenter des formes west-saxonnes archaïques, ou angliennes – ou des formes poétiques. Ceci est particulièrement vrai de *waldend*. Ce mot est utilisé presque exclusivement avec cette graphie en poésie, tandis que d'autres mots de la même famille connaissent régulièrement la fracture (par exemple *geweald*). Le traitement différent que reçoit *waldend* pourrait s'expliquer par l'utilisation très généralisée de ce terme pour désigner la divinité³, ou bien par sa valeur poétique⁴. La graphie *waldend* est fréquente dans les poèmes du Livre de Verceil, anthologie mêlant prose et poésie.

La fracture devant *h*, de règle en west-saxon, ne se fait pas dans la forme *onwrah* (463), sans doute anglienne (= *onwreah* en west-saxon).

D) Inflexion par les voyelles d'arrière

Les voyelles d'avant brèves *æ e i* se diphtonguent lorsque la syllabe suivante contient une voyelle d'arrière : *æ* > *ea*, *e* > *eo*, *i* > *io*. En west-saxon le phénomène se produit exclusivement devant consonne labiale ; en anglien, devant toutes les consonnes excepté *c* et *g* ; en kentois, devant toutes les consonnes sans exception.

L'inflexion de *e* par *u* produit les formes *heofon* (13 occurrences dans le *Christ II*), *weorud* (5 occurrences), qui sont communes à tous les dialectes. L'inflexion ne se

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 128.

² Campbell, *Old English Grammar*, § 143.

³ Stanley, « Spellings of the *waldend* Group » (1969).

⁴ Lutz, « Spellings of the *waldend* Group Again » (1983).

produit pas dans *brega* (pour *brego*, 456) (forme west-saxonne ou anglienne), *gemetu* (826) (forme west-saxonne).

L'inflexion de *e* par *a* ne se fait normalement pas en west-saxon. La forme *teala* (792), qui a subi l'inflexion, est non west-saxonne (anglienne ou kentoise), tandis que dans *fela* (462, 666), *welan* (605), *wera* (509, 634), *plega* (743), (*fore-*)*sprecan* (733) l'inflexion est absente.

L'inflexion de *i* par *u* et *o* (*i* > *io* > *eo*) se produit dans tous les dialectes, mais n'y a pas la même extension. Les mots suivants, où l'inflexion se produit devant une consonne dentale, sont des formes non west-saxonnes (angliennes ou kentoises) : *hleofu* 745, *sweotule* 512¹. Au contraire *heafelan* (505), *searolice* (672), *gearo* (-*snottor*) (713), *leomum* (628), *cleopedon* (508), *gefreopade* (588), *beofað* (881), ne sont pas marqués dialectalement.

E) Autres particularités

La monophthongaison anglienne mène à la suppression des diphtongues (longues ou brèves) devant consonne vélaire éventuellement précédée de *r* ou *l* : *ea* > *æ*, *eo* > *e*, *io* > *i*. Puis [æ] > [e] devant *r* ou *l* (mais pas devant consonne vélaire), [æ:] > [e:] en toutes positions². On a ainsi dans le *Christ II* la forme anglienne *hergas* pour *heargas* au vers 485.

En west-saxon les diphtongues *eo* et *io* se confondent, tandis que la distinction est conservée en northumbrien, et partiellement en mercien. On trouve exclusivement *eo* dans le *Christ II* (au contraire du *Christ I*, par exemple, où les *io* sont nombreux), à une réserve près : *beorn*, d'abord écrit *biorn* au vers 540. La graphie *eo* est typiquement west-saxonne.

En syllabe inaccentuée, *u* non final devient *o*. Ce changement s'étend progressivement au cours de la période vieil-anglaise. Il est moins marqué dans le domaine anglien. Les formes *meotudes* 452, 589, *meotud* 716 (mais *meotodes* 629), *weorud* 458, 493, 554, 751 (mais *weoroda* 631, *weoredum* 482), *sweotule* 512 dans le *Christ II*, pourraient être angliennes, mais il pourrait aussi bien s'agir de formes traditionnelles acceptables même en west-saxon³.

En résumé, le *Christ II* présente, dans un ensemble west-saxon, un petit nombre de mots portant la marque de traits linguistiques caractéristiques d'autres dialectes. Mais les changements phonétiques ne sont jamais absolus, et même les textes pris comme point de référence présentent souvent un mélange de formes : il peut être hasardeux d'attacher trop de poids aux quelques formes relevées ci-dessus.

F) Formes tardives

Certaines formes du *Christ II* renvoient à des changements apparus au cours de la période historique, et reflètent probablement des modernisations introduites par les derniers scribes ayant recopié le texte.

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 212.

² Campbell, *Old English Grammar*, § 223.

³ Campbell, *Old English Grammar*, § 373.

Alternances i / y / ie

La tendance à la délabialisation de *y*, et à la labialisation de *i* dans certains contextes phoniques, se manifeste assez tôt dans le nord. Elle devient assez fréquente en west-saxon dans les textes tardifs.¹

On trouve ainsi :

- *i* > *y* : *gehwylc* 589, 820, *gehwylice* 525, *æg-hwylcum* 840, *gehwylicre* 601, 847, *swylce* 688, *feond-scype* 486, *hyder* 587, *sygor* (581, dans *þurh his sylfes sygor*, sous l'influence de *sylf* ?), mais *sigores* (513).
- *y* > *i* : *simle* (602), mais *symle* aux vers 477, 767, 777.

La diphongue [ie] se réduit en west-saxon, et on trouve les graphies *y* ou *i* pour *ie*. On a ainsi *y* pour *ie* dans les formes de (*ge*)*hyran* (492, 586, 797, 834), *gehyrwdan* (459), *scyne* (493, 554, 695), *onsyne* (796, 836), *yrmpðu* (614, 621), *oncyrde* (614), *yrne* (620), *hlyp* (720, 726, 730, 736, 745, 747), *byrnan* (808) *alyseð* (718), *gelyfað/don* (753, 656), *hyhstan* (749), *tyr* (542), *yrmenne* (481) *wyrðe* (600) *þystra* (593) *oð-ywden* (454) *oð-ywed* (838), *fyrn* (579), *hyrda/um* (450, 705). On trouve *i* pour *ie* devant consonne palatale dans *lixan* (505, 698)². On trouve l'alternance *ie/y* dans le *Christ II* pour les mots *gielp* (684) / *gylp* (817), *stiell* (723, 728) / *styll* (719), *styllan* (747), *gestylleð* (716). Pour le pronom de troisième personne du pluriel on rencontre les trois graphies : *hie* (455), *hi* (498, 501, 559, 642, 707, 829), *hy* (454, 458, 495, 506, 535, 828) ; le génitif a toujours la forme *hyra* (460, 537, 837).

sel > *syl*

En west-saxon tardif, le groupe *sel* se transforme en *syl* / *sil* (Campbell § 325). On trouve dans le *Christ II* *sylf* (543), *sylfes* (581), *sylfa* (695, 524), *sylfne* (843) ; *gesyllan* (683), mais *seleð* (689). Dans les mots *seleste* (520), *sellran* (757), le changement est plus sporadique. Il n'a pas lieu dans ce texte.

II.3. Un auteur northumbrien?

II.3.i. Traits dialectaux northumbriens

En s'appuyant sur les dissertations de Leiding³ et de Bauer⁴, Trautmann énumère dix traits northumbriens de la langue des poèmes signés⁵, et en conclut que Cynewulf est northumbrien. Ces traits sont :

- la confusion de *ea* / *eo* (*feala*, *feola*)
- *ē* < westique *ā* contre *āe* en west-saxon (*ā* devant voyelle d'arrière) : *ongēton*
- pas de fracture devant *l* + consonne : *ald*
- inflexion palatale de *a* devant *l* + consonne : *æ* : *ælda*, *wælmum*
- inflexion palatale de *ea*, *eo* devant *r* : *e* (west-saxon *ie* / *y*) : *ermðum*, *ferhðe*
- inflexion palatale de *ēa* : *ē* (west-saxon *īe*) : *nēd*
- inflexion palatale de *ā* : *ē* (west-saxon *āe*) : *wege*, *stenan*
- inflexion devant consonne palatale : *e* (west saxon *ea*) : *geseh*

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 315-318.

² Campbell, *Old English Grammar*, § 301.

³ *Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene* (1888).

⁴ *Ueber die Sprache und Mundart der altenglischen Dichtungen Christ, Juliana und Elene* (1887).

⁵ *Kynewulf der Bischof und Dichter*, 1898, p. 72, et Compte-rendu de l'édition de Cook (1900).

- absence d'inflexion palatale pour ea eo : oðeawed
- chute de n dans la flexion : gewinna¹

Ces conclusions sont rejetées par Binz² et Klaeber³, qui estiment que les traits cités par Trautmann comme preuve de l'origine northumbrienne de ces poèmes se rencontrent également dans le dialecte mercien. L'un comme l'autre concluent que l'origine northumbrienne de Cynewulf n'est pas démontrée, mais admettent néanmoins qu'il était anglien. Tupper⁴ s'élève avec force contre cette conclusion et cite, pour chacun des points indiqués par Trautmann, des exemples dans des textes du sud (west-saxons ou kentois), et en particulier des poèmes comme les *Mètres de Boèce* et la *Genesis B*.

II.3.ii. Les désinences du présent de l'indicatif (seconde et troisième personnes du singulier)

Selon Sievers⁵, les verbes à radical long, surtout forts, sont monosyllabiques aux 2^e et 3^e personnes du singulier dans le sud, dissyllabiques dans le nord. Les formes que l'on rencontre chez Cynewulf sont, à de très rares exceptions près, dissyllabiques. Les seules exceptions dans le *Christ II* sont *hwæpre in bocum ne cwið* (453) et *swa hit on bocum cwip* (701).

Malheureusement, si la remarque de Sievers est vraie en ce qui concerne les textes de prose, elle ne s'applique pas nécessairement à la poésie. Tupper⁶ fait remarquer que les formes longues dominaient dans le sud à une époque plus ancienne, correspondant à la date de composition présumée des poèmes de Cynewulf. Sisam⁷ estime que ces formes devenues archaïques dans la prose west-saxonne restaient utilisées en poésie même dans le sud, et ce jusqu'au X^e siècle ; ce n'est que dans la poésie très tardive que les formes brèves envahissent les œuvres en vers. On ne peut donc pas s'en servir pour déterminer la provenance géographique d'un poème.

Au présent de l'indicatif, la troisième personne du singulier est *hæfð* en west-saxon, *hafuð* dans le domaine anglien. Mais cette forme se rencontre également de manière sporadique en prose west-saxonne ; là encore, il ne s'agit pas d'un critère dialectal absolu⁸.

II.3.iii. Le vocabulaire

L'étude de textes de prose de différentes provenances montre que certains mots sont typiquement angliens, d'autres west-saxons. Ces données ont été étendues à la poésie, de manière peut-être abusive. En effet, des mots qui dans la prose tardive ne se rencontrent que dans le domaine anglien étaient souvent présents dans l'ensemble de l'aire vieil-anglaise à une période antérieure. La datation de la poésie étant

¹ Ce dernier exemple repose sur une erreur d'interprétation du mot (Tupper, « The Philological Legend of Cynewulf », 1911, p. 252).

² Compte-rendu de Trautmann, *Kynewulf der Bischof und Dichter* (1899).

³ Compte-rendu de l'édition de Cook (1902).

⁴ « The Philological Legend of Cynewulf » (1911).

⁵ « Miscellen zur angelsächsischen Grammatik » (1884) et « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses II » (1885).

⁶ « The Philological Legend of Cynewulf », p. 256.

⁷ Sisam, « Dialect Origins of the Earlier Old English Verse » (1953).

⁸ Campbell, *Old English Grammar*, § 762.

incertaine, il est difficile de déterminer si un poème comportant ce type de mots est une œuvre anglienne ou un texte west-saxon datant d'une époque où ces mots étaient encore en usage dans ce dialecte. Par ailleurs, la langue de la poésie est conservatrice, et peut préserver des mots disparus de la prose de la même époque.

Les données du vocabulaire ont été utilisées pour classer les poèmes en « angliens » et « west-saxons ». D'après les travaux de Jordan¹ et Wenisch², la *Genèse B*, les *Mètres de Boèce*, la *Bataille de Maldon*, les poèmes de la Chronique anglo-saxonne, *Judgment Day II*, le Psaume 50 sont à considérer, d'après le témoignage du vocabulaire, comme des œuvres west-saxonnes. On rencontre néanmoins un petit nombre de mots angliens même dans des textes normalement considérés comme west-saxons, en particulier les œuvres d'Alfred et d'Ælfric³. Les autres poèmes vieil-anglais, dont le *Christ II*, appartiennent au domaine anglien.

Parmi les mots utilisés pour cette classification, les suivants se rencontrent dans le *Christ II* : *gen* (496, 542, 734) (west-saxon *giet*), *semninga* (491) (exceptionnel en west-saxon), *wiper-breca* (564 ?) (MS *wiper-broga*, *wiper-saca* en west-saxon), *acweðan* « dire » (474, 714), *feogan* (486, 709), *forcuman* (561), *in* (39 occurrences contre 56 *on* dans le *Christ II*), *lixan* (505, 698), *sceððan* (684, 761), *symbol* (550), *ðreat* (492, 517, 570, 738), *carcern* (735), *feon* (476, 504, 757), *ofgiefan* (729), *snyttu* (442, 662, 667, 684). On y trouve également le mot west-saxon *buton* dans l'expression *buton god sylfa* (695) (anglien *nymðe*).

L'application des tests de vocabulaire est quelquefois délicate. Wenisch⁴, par exemple, aboutit à la conclusion que la *Bataille de Maldon*, qui contient certains mots clairement west-saxons (*ætforan*, *gehende*, *ofer-mod*), est une œuvre west-saxonne, et que *Judith* est une œuvre anglienne, malgré la présence du mot west-saxon *hopian*, sans doute introduit par un scribe. Cette conclusion lui paraît s'imposer parce que le vocabulaire de ce dernier poème est très proche de celui de certains textes considérés comme angliens, comme *Beowulf* ou les œuvres de Cynewulf. La présence de mots west-saxons dans un poème peut donc être due à une intervention scribale. Par ailleurs, on rencontre souvent un vocabulaire partiellement anglien dans des poèmes considérés comme west-saxons, soit par imitation de la poésie anglienne, soit à cause de l'utilisation de mots disparus de la prose west-saxonne mais conservés en poésie⁵. En somme, la méthode présente des incertitudes. Elle se base, au départ, sur une comparaison avec la prose, sans tenir compte du fait qu'un mot peut, dans un dialecte donné, faire partie du langage courant, et dans un autre n'être qu'un archaïsme poétique.

¹ *Eigentümlichkeiten des englischen Wortschatzes* (1906), p. 62.

² *Spezifisch anglisches Wortgut in den northumbrischen Interlinearglossierungen des Lukasevangeliums* (1979), p. 328, et « On the Dialectal Provenance of Old English Verse » (1996). Menner (« The Vocabulary of the Old English Poems on Judgment Day », 1947) oppose le vocabulaire de *Judgment Day I*, anglien, à celui de *Judgment Day II*, contenant une certaine proportion de mots west-saxons. Voir aussi les remarques de Stanley, « The Dialect Origins of Late Old English Verse » (1994).

³ Wenisch, *Spezifisch anglisches Wortgut*, p. 327.

⁴ « Sächsische Dialektwörter in the *Battle of Maldon* » (1976) ; « *Judith*, eine westsächsische Dichtung? » (1982).

⁵ Jordans, *Eigentümlichkeiten*, pp. 65-73 ; Menner, « The Vocabulary », p. 585.

II.3.iv. Les rimes

Tous les tests mentionnés ci-dessus, qu'ils s'appuient sur la phonologie ou sur le vocabulaire, indiquent que le *Christ II*, et la grande majorité des poèmes vieil-anglais, ont des caractéristiques angliennes, mais ils ne permettent pas de décider s'il s'agit de particularités du langage poétique, éventuellement archaïsant, ou de véritables traits dialectaux.

On a cherché des indications plus sûres dans l'étude des rimes qui se rencontrent sporadiquement dans certains des poèmes de Cynewulf. Ces rimes sont imparfaites telles qu'elles nous ont été transmises, mais deviennent exactes lorsqu'on remplace la forme west-saxonne par une forme du nord. Il semble logique d'en déduire que le vocalisme a été modifié par un scribe au cours de la transmission, et que la forme d'origine était anglienne. Le passage rimé du *Christ II* est le suivant :

swa helle hienþu swa heofones mærfþu,
 swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 swa þrymmes þræce swa þystra wræce,
 swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
 swa wite mid wraþum swa wuldor mid arum,
 swa líf swa deað, swa him leofre bið
 to gefremmanne... (591-597)

Les rimes des vers 591 et 592 (*hienþu / mærfþu, leoht / niht*) peuvent être améliorées par la substitution de formes angliennes : *henðu / merðu, leht / neht*¹. Le même problème se pose dans l'épilogue d'*Elene*, qui contient le passage rimé suivant :

þus ic frod ond fus þurh þæt facne hus
 word-cræftum wæf ond wundrum læs,
 þragum þreodude ond geþanc reodode
 nihtes nearwe. Nysse ic gearwe
 be ðære rode riht ær me rumran geþeahrt
 þurh ða mæran miht on modes þeahrt
 wisdom onwreah. Ic wæs weorcum fah,
 synnum asæled, sorgum gewæled,
 bitrum gebunden, bisgum beþrunge,
 ær me lare onlag þurh leohtne had
 gamelum to geoce, gife unscynde
 mægen-cyning amæt ond on gemynd begeat,
 torht ontynde, tidum gerymde,
 ban-cofan onband, breost-locan onwand,
 leoðu-cræft onleac. Þæs ic lustum breac,
 willum in worlde. (*Elene* 1236-1251)

Sievers² propose d'améliorer les paires *riht / geþeahrt, miht / þeahrt, onwreah / fah, amæt / begeat*, en les remplaçant par des formes angliennes : *reht / geþæht, mæht / þæht, onwrah / fah, amæt / begæt*. La différence de vocalisme de *þreodode / reodode* n'est qu'apparente, et les deux graphies sont sans doute équivalentes en syllabe inaccentuée. Demeurent les paires *wæf / læs, onlag / had, geoce / unscynde*, où la rime est imparfaite ou absente. Les rimes ainsi reconstituées ont été considérées comme northumbriennes, par exemple par Trautmann³. En réalité la plupart de ces

¹ Sievers, « Miscellen zur angelsächsischen Grammatik » (1884), pp. 235-236.

² « Miscellen zur angelsächsischen Grammatik ».

³ *Cynewulf, der Bischof und Dichter* (1898).

formes seraient possibles dans le sud ; la seule exception, selon Tupper¹, est *leht*, forme anglienne, mais pas nécessairement northumbrienne.

Les indications données par ces rimes sont a priori plus sûres que celles de la phonologie ou du vocabulaire, où l'intervention d'un scribe est toujours envisageable. La seule incertitude réside dans le fait qu'un auteur cherchant des rimes, procédé peu courant en poésie vieil-anglaise, et surtout dans des passages aussi étendus, peut se sentir autorisé à employer en cas de besoin des formes d'un autre dialecte. Par ailleurs la présence de couples mal assortis même après ces quelques corrections laisse entendre que Cynewulf ne recherchait peut-être pas une exactitude absolue².

II.3.ii. EWU

Un autre argument a été tiré de l'assemblage de runes « EWU » dans l'épilogue de *Juliana*. Il est généralement admis que ces lettres forment un mot, « brebis ». Trautmann³ fait remarquer que le pluriel en *-u*, ainsi que le vocalisme de la syllabe radicale, sont typiquement northumbriens. On attendrait, en west-saxon, *eowan*. Tupper⁴ rejette cette interprétation, estimant que le mot *ewu*, comme l'adjectif *fah* qui s'y rapporte, est au singulier puisqu'il représente Cynewulf lui-même, et que le pluriel du verbe s'explique par le fait que l'auteur fait l'accord avec le groupe de runes plutôt qu'avec le mot lui-même. Par ailleurs les contraintes auxquelles Cynewulf devait faire face dans cet épilogue sont telles qu'on peut très bien imaginer que, même s'il était west-saxon, il ait pu utiliser une forme anglienne plutôt que celle de son propre dialecte, parce qu'elle seule lui permettait de former un mot avec les lettres de son nom. Ce n'est donc pas de la forme du mot *ewu* que l'on pourra tirer de conclusion quant au dialecte de l'auteur.

II.3.iii. Autres arguments

Wülker⁵, estimant démontré que Cynewulf était anglien, cherche à prouver qu'il était mercien et non northumbrien en s'appuyant sur des arguments d'ordre historique. A la fin du VIII^e siècle, les conditions politiques étaient instables en Northumbrie, alors que la Mercie connaissait une situation florissante. Il n'y avait guère de contacts entre West-Saxons et Northumbriens, tandis que la victoire du roi west-saxon Ecgberht sur les Merciens lui aurait permis d'apporter dans le sud des manuscrits de poésie mercienne. Wülker, qui attribue *Guthlac B* à Cynewulf, ajoute que le choix d'un saint mercien comme Guthlac implique que Cynewulf était mercien lui-même. Par ailleurs, si Cynewulf était northumbrien, on pourrait s'étonner que son contemporain Alcuin ne le mentionne pas une fois. Des arguments de ce type peuvent indiquer une probabilité, mais ne sauraient servir de preuve.

¹ « The Philological Legend », pp. 258-259.

² Voir sur ce point Rogers, « Rhymes in the Epilogue to Elene: A. Reconsideration » (1971), et Conner, « On Dating Cynewulf » (1996), pp. 24-35.

³ *Cynewulf, der Bischof und Dichter*, p. 73.

⁴ « The Philological Legend ».

⁵ « Cynewulfs Heimat » (1895).

II.3.iv. Conclusion

L'étude de différents aspects des poèmes, phonologie, vocabulaire, rimes, montre des traits angliens en minorité, au milieu d'un ensemble essentiellement west-saxon. Ceci est vrai non seulement du *Christ II*, mais de la quasi totalité des poèmes vieil-anglais. L'interprétation la plus immédiate, et qui a longtemps été acceptée par l'ensemble de la critique, est qu'il s'agit d'œuvres composées dans le Nord de l'Angleterre et recopiées par des scribes west-saxons : les formes angliennes qui subsistent auraient échappé à la normalisation peut-être involontaire qui se produisait au fur et à mesure de la transcription. Pour le *Christ II* et *Elene*, l'étude des rimes fournit un argument supplémentaire pour cette origine anglieenne. Leiding¹ conclut son étude de la manière suivante : la langue des trois poèmes étudiés, le *Christ II*, *Juliana* et *Elene*, est du west-saxon auquel s'ajoutent un grand nombre de formes northumbriennes et quelques formes kentoises. Il s'agit donc d'un texte northumbrien copié par un scribe west-saxon. Le *Christ II* et *Juliana* se rapprochent davantage de l'anglien qu'*Elene*, d'où Leiding conclut que le scribe qui a copié ces deux textes était originaire de l'est du domaine west-saxon, tandis que celui d'*Elene* serait de l'ouest. L'étude des autres poèmes vieil-anglais mène à des conclusions du même ordre, ce qui laisserait supposer que l'ensemble de la poésie vieil-anglaise serait d'origine anglieenne. Cela impliquerait, de manière assez paradoxale, que les scribes west-saxons à qui sont dus les manuscrits que nous possédons auraient copié de manière préférentielle ces textes étrangers plutôt que les productions de leur propre région ; ou, alternativement, que la production west-saxonne était quasi-inexistante – mais s'il n'y avait pas eu de tradition poétique vivante, Alfred, roi west-saxon, aurait-il traduit en vers vernaculaires les *Mètres de Boèce* ?

III. Interprétation du mélange de formes de la poésie vieil-anglaise

III.1. Un dialecte poétique ?

Depuis l'article de Sisam², les éditeurs de textes poétiques vieil-anglais hésitent à tirer des conclusions des diverses formes qu'ils notent dans les œuvres étudiées et, après avoir donné la liste des traits non west-saxons, renvoient à la théorie par laquelle Sisam explique ce mélange de formes :

...Poems could be produced that do not belong to any local dialect, but to a general Old English poetic dialect, artificial, archaic, and perhaps mixed in its vocabulary, conservative in inflexions that affect the verse-structure, and indifferent to non-structural irregularities, which were perhaps tolerated as part of the colouring of the language of verse³.

La théorie de Sisam rend compte de la distribution apparemment inégale des poèmes dans les différentes régions d'Angleterre : en réalité, l'origine géographique d'un poème n'est pas décelable d'après son langage, et tous les auteurs, quel que soit le dialecte qu'eux-mêmes parlaient, écrivaient dans une langue artificielle qui présentait un mélange de traits communs à divers dialectes, et un caractère nettement archaïque. On comprend également, de cette manière, que des poèmes indubitablement west-saxons, comme les poèmes de la Chronique anglo-saxonne qui

¹ *Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene* (1888).

² « Dialect Origins of the Earlier Old English Verse ». Voir aussi la remise en question par Megginson, « The Case against a 'General Old English Poetic Dialect' » (1995).

³ « Dialect Origins of the Earlier Old English Verse », p. 138.

commémorent les victoires d'Æthelstan et d'Eadmund (937 et 942), contiennent le même mélange de formes que les œuvres habituellement tenues pour angliennes¹. Néanmoins, cette théorie n'explique pas comment certains textes comme l'hymne de Caedmon apparaissent dans des dialectes différents, ni pourquoi certaines œuvres ont un caractère « anglien » (= poétique?) marqué, tandis que d'autres ont pu être attribuées au domaine west-saxon.

III.2. Alfred et la poésie vieil-anglaise

Une seconde explication du mélange de formes caractéristique de la poésie vieil-anglaise, qui rejette encore une fois la notion de traduction en west-saxon d'originaux angliens, a été proposée par Blake². Blake rappelle qu'Alfred, lorsque, par suite des raids et des invasions des Vikings, la tradition culturelle west-saxonne s'était éteinte, avait dû faire appel à des scribes venus de toute l'Angleterre et même à des étrangers. Les traditions graphiques se sont alors défaites, et le mélange de formes que l'on trouve dans les poèmes, selon Blake composés ou mis par écrit pour la première fois à cette époque, reflète les conditions des scriptoria de l'âge d'Alfred. La prose alfrédienne elle-même, d'ailleurs, ne présente pas un état dialectal pur³. Selon cette théorie, les poèmes datant d'avant et après cette période seraient dans un dialecte pur, tandis que la majeure partie de la poésie vieil-anglaise, selon Blake née avec la généralisation de l'utilisation littéraire de la langue vernaculaire à l'époque d'Alfred, aurait été copiée dans ce dialecte mixte.

III.3. L'intervention des scribes

Peut-être faut-il rappeler, avant d'aller plus loin, un phénomène qui a sans doute joué un rôle important dans la mise en forme des textes tels que nous les possédons : l'intervention des scribes et les modifications, en particulier de nature dialectale, qu'ils font subir au texte au cours de la transmission.

Sisam⁴ fait remarquer que le Livre d'Exeter présente un certain nombre de traits linguistiques communs à l'ensemble des poèmes qu'il renferme : par exemple l'utilisation de *cwom* et non *com* comme prétérit de *cuman* ; de *hi/hy* au lieu de *hie* comme pronom de troisième personne du pluriel ; de *o* au lieu de *a* devant nasale. Il y a une « langue du Livre d'Exeter », c'est-à-dire que ces poèmes d'origines diverses ont subi une uniformisation, sans doute du fait d'un scribe précédent. La trace de ce travail systématique et parfois irréfléchi se voit dans des graphies erronées comme *mon* pour *mān* « mal » (interprété comme *man* « homme » avec voyelle brève), *onsyne beorg* (*onsyne* = *onsien* « présence ») pour *on Sione beorg* « sur la montagne de Sion » (*Christ III* 875, 899)⁵, *hyra dreorge* (*Juliana* 482) pour *heoru-dreorge* (le scribe interprète *heoru* comme un possessif pluriel et le remplace par la variante *hyra*)⁶ : cette normalisation se fait de façon mécanique, et le scribe modifie les formes

¹ Campbell, *An Old English Grammar*, § 18.

² « The Dating of Old English Poetry » (1977).

³ Campbell, *Old English Grammar*, § 17.

⁴ « The Exeter Book ».

⁵ Sisam (« The Authority of Old English Poetic Manuscripts », 1953, p. 37) signale que cette confusion se retrouve dans certaines gloses.

⁶ Sisam, « The Exeter Book », p. 98.

dialectales ou obsolètes sans se préoccuper du sens des mots. Dans le manuscrit de *Beowulf*, le Junius 11 et le Livre de Verceil, les différents poèmes ont conservé une plus grande individualité linguistique. Ce travail d'uniformisation a cependant été esquissé dans le Junius 11, où la *Genèse B* et le *Christ and Satan* portent de nombreuses corrections qui visent à en normaliser la langue. Certaines des corrections du Livre d'Exeter (*beorn* pour *biorn*, par exemple) indiquent elles aussi un intérêt pour les questions linguistiques.

Les modifications introduites par les scribes se décèlent au fait que les poèmes existant en plusieurs exemplaires présentent des différences dialectales. Ainsi les vingt premiers vers de *Soul and Body*, qui existe en deux versions, dans le Livre d'Exeter et dans le Livre de Verceil, présentent les différences suivantes¹ : *asyndreð / asundrað* (4), *sybbe / sibbe* (4), *samod / somud* (4), *lang / long* (5), *syððan / sibþan* (5), *gast / gæst* (6, 9, 16), *on / in* (7), *geohðum / gehþum* (9), *symble / symle* (10), *hie / heo* (11), *lange / longe* (11), *cealdan / caldan* (15), *spreceð / spriced* (16), *druh / drug* (17), *dreorega / dreorga* (17), *hwan / hwon* (17, 20), *drehtest / dreahtest* (17), *fulnes / fylnes* (18), *forwisnad / forweornast* (18, avec changement de mot). Nous avons plus haut été amenée à conclure que ce poème avait connu une transmission scribale plutôt que mémoriale. Dans ces divergences, il nous faut donc voir l'intervention, volontaire ou spontanée, d'un ou plusieurs scribes qui corrigent le texte en le copiant.

Le traitement subi par l'hymne de Caedmon est plus radical encore. Nous citons intégralement ci-dessous deux versions de ce poème, la première en northumbrien, la seconde en west-saxon² :

Nu scylun hergan hefæn-ricæs uard,
metudæs mæcti end his mod-gidanc,
uerc uuldur-fadur, sue he uundra gihuæs,
eci dryctin, or astelidæ.
He ærist scop ælda barnum
heben til hrofe, haleg scepem ;
tha middun-geard mon-cynnæs uard,
eci dryctin, æfter tiadæ
firum foldu, frea all-mectig (MS Kk.v.16, UnivLibr Cambridge ; northumbrien).

Nu sculon herigean heofon-rices weard,
meotodes meahte and his mod-geþanc,
weorc wuldor-fæder, swa he wundra gehwæs,
ece drihten, or onstealde.
He ærest sceop eorðan bearnum
heofon to hrofe, halig scyppend ;
þa middan-geard mon-cynnes weard,
ece drihten, æfter teode
firum foldan, frea æl-mihtig (MS Tanner 10, west-saxon).

On possède dix-sept copies de cet hymne, dont quatre en northumbrien et treize en west-saxon. Le texte en est transcrit dans le chapitre consacré à Caedmon de l'*Historia Ecclesiastica* de Bède, dans l'original latin ou dans la traduction vieil-anglaise due au roi Alfred. Les quatre versions northumbriennes et huit des versions

¹ Nous ne citons que les différences qui peuvent s'interpréter comme des traits dialectaux, et ne mentionnons pas les remplacements, ajouts ou omissions de mots. Nous citons d'abord la forme de *Soul & Body I* (Livre de Verceil), puis celle de *Soul & Body II* (Livre d'Exeter).

² Le texte est celui de Krapp & Dobbie, *Anglo-Saxon Poetic Records* (1936).

west-saxonnes se trouvent dans des manuscrits en latin. Les cinq autres versions west-saxonnes font partie de la traduction d'Alfred, elle aussi en west-saxon.

Par rapport aux autres poèmes vieil-anglais, l'hymne de Caedmon présente un cas particulier, car au lieu d'un mélange de formes on se trouve en présence de textes écrits dans deux dialectes différents qui restent parfaitement distincts. Le northumbrien est la langue d'origine, et Caedmon, bouvier devenu poète à la suite d'une vision, ne connaissait certainement pas de « dialecte poétique ». Alfred a pris pour base une version northumbrienne et non le texte latin de Bède (comme le montre la traduction de *fili hominis par eorðan bearnum*¹), mais il n'a pas considéré qu'il pouvait transcrire le poème tel quel : il l'a automatiquement traduit dans son propre dialecte. Les deux manuscrits anciens (VIII^e siècle) renfermant cet hymne en possèdent des versions northumbriennes. A partir de l'époque d'Alfred, le west-saxon s'impose comme langue littéraire, et le texte se rencontre presque exclusivement en west-saxon, dans la traduction d'Alfred ou dans une autre. Seuls deux manuscrits tardifs possèdent le texte northumbrien, mais tous deux ont été copiés sur le Continent, l'un à Cîteaux au XII^e siècle, l'autre à Cologne au XV^e siècle : c'est parce qu'ils n'étaient pas destinés à des Anglais qu'ils conservent le poème sous sa forme primitive sans tenter d'en ramener la langue aux critères littéraires de l'époque.

La traduction trans-dialectale de l'hymne de Caedmon n'est peut-être que la forme extrême d'un phénomène d'altération dialectale qui se produisait de façon généralisée lors de la transcription des textes vieil-anglais. Il est en tout cas certain que l'état linguistique des poèmes que nous possédons est au moins en partie dû à la transmission scribale. Que la première mise par écrit se soit faite dans un scriptorium rassemblant diverses traditions ou que les modifications aient été introduites progressivement au cours des copies successives, il n'en reste pas moins que nous ne possédons pas le texte sous sa forme primitive.

III.4. Les poèmes west-saxons

Les formes et les expressions angliennes doivent-elles être interprétées comme des survivances ayant échappé à la normalisation – jamais entièrement systématique – au cours de la transcription en west-saxon, comme des graphies west-saxonnes authentiques datant d'une époque de confusion graphique, ou comme des formes poétiques utilisées volontairement par des poètes peut-être west-saxons pour donner à leurs vers une coloration archaïque plus en rapport avec le langage de la poésie ?

Quelle que soit l'interprétation retenue, plutôt que le caractère anglien de la majorité des poèmes, c'est le caractère west-saxon des quelques poèmes attribués à ce dialecte qui nous semble mériter une explication. Il est difficile d'imaginer que, alors que la plupart des poèmes nous ont été transmis par des scribes west-saxons, le domaine west-saxon lui-même ait été si pauvre en œuvres originales. Les poèmes généralement considérés comme west-saxons sont les *Mètres de Boèce*, la *Genèse B* (tous deux traduits à l'époque d'Alfred²), *Judgment Day II* (traduction d'un poème de Bède), la *Bataille de Maldon*, et les poèmes de la Chronique anglo-saxonne. Il s'agit

¹ Il existe deux leçons pour le vers 5b, *alda barnum* et *eorðu barnum*, la première correspondant au texte de Bède.

² Les *Mètres de Boèce* ont été traduits par le roi Alfred lui-même. Pour la date de la traduction de la *Genèse B*, voir Timmer, *The Later Genesis from MS Junius XI* (1948), pp. 19-25.

donc exclusivement, soit de traductions, soit d'œuvres de circonstances : dans les deux cas, de poèmes qui ont pu être confiés à des non professionnels, à des hommes qui, au lieu d'utiliser le dialecte poétique conventionnel, se servent du langage courant sans avoir peut-être conscience de la différence. Les *Mètres de Boèce* sont l'œuvre du roi Alfred, qui, si amateur de poésie qu'il fût, ne connaissait pas nécessairement de manière parfaite les règles de la composition poétique. La *Genèse B* a été traduite par un étranger¹ qui maîtrisait mal la versification vieil-anglaise, et jusqu'à la langue elle-même : dans ces conditions, on ne saurait attendre de lui qu'il fasse la distinction entre langage courant et langage poétique. La *Bataille de Maldon* est un poème tardif qui présente des irrégularités métriques : les *g* palatalisé et non palatalisé sont traités comme des phonèmes distincts. Cette particularité a été invoquée comme critère de datation². En réalité l'évolution phonétique qui a mené à la différenciation de ces variantes était achevée avant les premiers poèmes que nous possédons, et l'utilisation de voyelles diacritiques montre que la différence de prononciation était clairement perçue. Si les deux variantes continuent malgré tout à allitérer, c'est donc par un archaïsme conscient. Négliger cette règle comme le fait l'auteur de la *Bataille de Maldon* est la marque d'un amateur, qui maîtrise le rythme et la diction de la poésie, mais n'a pas conscience de règles d'allitération basées sur une prononciation depuis longtemps disparue.

III.5. Conclusion

Les problèmes posés par la question du dialecte en poésie vieil-anglaise sont totalement différents de ceux posés par la prose de la même époque. Alors que la prose vieil-anglaise, surtout non littéraire, montre une différenciation dialectale importante, en poésie il n'est pas certain que la notion même de dialecte ait un sens. L'exemple de l'hymne de Caedmon montre qu'une différenciation dialectale identique à celle de la prose existait au VIII^e siècle, tandis qu'à partir de l'époque alfrédienne l'usage du west-saxon se généralise. L'hymne de Caedmon représente le travail d'un non professionnel, de surcroît préservé au milieu d'un texte de prose, et l'on hésite à accorder trop de poids à l'exemple qu'il représente. Le fait qu'à peu près tous les poèmes considérés comme west-saxons soient, peut-être ou certainement, l'œuvre d'amateurs, pourrait indiquer que les poètes de métier utilisaient un dialecte poétique qui ne reflétait aucune provenance géographique précise. Quel que soit l'état primitif des textes, l'intervention des scribes en a de surcroît modifié les formes.

¹ Voir Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne* (1992), pp. 132-133.

² Voir Amos, *Linguistic Means of Determining the Dates of Old English Literary Texts* (1980).

Chapitre 4 : Sources

I. Les différentes sources du poème

La source principale du *Christ II* est connue depuis 1853. De nombreuses sources mineures et des analogues ont en outre été proposés. On trouvera une liste exhaustive des sources latines dans l'ouvrage de Dubois, *Les éléments latins dans la poésie religieuse de Cynewulf* (1942).

I.1. La vingt-neuvième homélie *In Evangelia* de Grégoire le Grand

La source principale du *Christ II*, signalée pour la première fois par Dietrich¹, est la vingt-neuvième des Homélie *In Evangelia* de Grégoire le Grand (540-604), traitant de l'Ascension et reprise dans le Bréviaire².

Dans cette homélie, Grégoire, après avoir expliqué phrase par phrase le passage de l'Évangile de Marc qui fait le récit de l'Ascension (Marc 16/14-20) (§ 1-8), tente de cerner de plus près la signification de l'épisode. Il s'interroge d'abord (§ 9) sur la raison d'être des robes blanches portées par les anges, qu'il interprète comme symbolisant la gloire de Dieu lors de l'Ascension, en contraste avec son humilité lors de la Nativité. Puis (§ 10) il oppose l'élévation du corps humain en la personne du Christ à la malédiction d'Adam condamné à retourner à la terre d'où il a été tiré ; il passe ensuite en revue différents passages de l'Ancien Testament qu'il interprète comme des allusions à l'Ascension (Job 28/7 *semitam ignoravit avis*, plusieurs psaumes contenant l'expression *elevatus* ou *ascendens* (Psaumes 8/2, 46/6, 57/19, ce dernier associant à l'Ascension l'idée de dons offerts aux hommes), Habacuc 3/11 évoquant le soleil et la lune dans le ciel, le Cantique des Cantiques 2/8 décrivant le fiancé bondissant sur les collines). Dans le dernier paragraphe (§ 11), Grégoire invite à suivre l'exemple du Christ et à s'élever vers le ciel spirituellement comme il l'a fait physiquement, et il en démontre la nécessité en soulignant le contraste entre l'humilité du Christ lors de la Nativité et sa rigueur lorsqu'il reviendra sur terre au jour du Jugement Dernier. On reconnaît là le contenu même du *Christ II* : l'exploration des relations de l'Ascension avec la Nativité et le Jugement Dernier ; la malédiction divine détournée par le Christ ; la comparaison de l'Ascension avec le vol d'un oiseau, de Dieu avec le soleil dans le ciel ; les bonds du Christ, les talents des hommes, l'évocation du Jugement Dernier. Nous imprimons plus loin le texte de cette homélie, côte à côte avec celui du *Christ II*, pour permettre la comparaison.

Ce qui n'est pas dans cette source, outre l'élaboration poétique que subit le matériau de base, c'est l'aspect narratif du poème. Le récit de l'Ascension est bien présent dans l'homélie, mais au tout début du texte, avant la partie utilisée, sous forme d'une citation du passage de l'Évangile sur lequel Grégoire base son homélie. Cynewulf n'utilise pas cette partie de l'homélie, mais il intègre le récit à son poème, l'insérant entre la question sur les robes blanches et le début des citations de l'Ancien Testament, c'est-à-dire entre les §§ 9 et 10 de sa source. Pourquoi à cette place et non au début de son œuvre, comme avait fait Grégoire ? Deux raisons sont envisageables. La première explication se place dans la perspective d'un poème écrit pour servir de lien entre le *Christ I* et le *Christ III* : dans ce cas, il était nécessaire de commencer le

¹ « Cynewulfs *Christ* » (1853), p. 204.

² Cook, *The Christ of Cynewulf* (1900), p. 115.

Christ II par une allusion à la Nativité, et donc de repousser le récit de l'Ascension jusqu'après la comparaison entre Nativité et Ascension ; mais sans doute Cynewulf aurait-il traité le thème des robes blanches en une seule fois, au lieu de poser la question au début du poème et d'y répondre après le récit de l'Ascension. La seconde possibilité, la plus vraisemblable, est que Cynewulf avait commencé à paraphraser l'homélie et ne s'est rendu compte qu'au bout de quelques vers qu'il serait nécessaire de raconter l'événement qu'il allait analyser : plutôt que de recommencer son travail, il a placé le récit de l'Ascension à l'endroit où il s'était arrêté dans sa paraphrase.

I.2. L'Évangile

Pour son récit de l'Ascension, Cynewulf utilise plusieurs passages de l'Évangile. L'apparition du Christ aux disciples après sa mort est racontée dans les quatre évangiles, ainsi que dans le prologue des Actes des Apôtres. Les détails diffèrent d'un récit à l'autre, et l'Ascension elle-même, en particulier, n'est mentionnée ni chez Matthieu ni chez Jean. Nous imprimons ci-dessous les cinq passages en question.

Matthieu 28

¹⁶ Quant aux onze disciples, Ils se rendirent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous. ¹⁷ Et quand ils le virent, ils se prosternèrent ; d'aucuns cependant doutèrent. ¹⁸ S'avançant, Jésus leur dit ces paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. ¹⁹ Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ²⁰ et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. »

Marc 16

¹⁴ Enfin il se manifesta aux Onze eux-mêmes pendant qu'ils étaient à table, et il leur reprocha leur incrédulité et leur obstination à ne pas ajouter foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité. ¹⁵ Et il leur dit : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. ¹⁶ Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné. ¹⁷ Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront en langues nouvelles, ¹⁸ ils saisiront des serpents, et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux infirmes et ceux-ci seront guéris. »

¹⁹ Or le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et il s'assit à la droite de Dieu. ²⁰ Pour eux, ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur agissant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient.

Luc 24

³⁶ Tandis qu'ils disaient cela, lui se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ! » ³⁷ Saisis de frayeur et de crainte, ils pensaient voir un esprit. ³⁸ Mais il leur dit : « Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? ³⁹ Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi ! Palpez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » ⁴⁰ Ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. ⁴¹ Et comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et demeuraient saisis d'étonnement, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » ⁴² Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé. ⁴³ Il le prit et le mangea devant eux.

⁴⁴ Puis il leur dit : « Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. » ⁴⁵ Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures, ⁴⁶ et il leur dit : « Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, ⁴⁷ et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. ⁴⁸ De cela vous êtes témoins.

⁴⁹ « Et voici que moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Vous donc, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut ».

⁵⁰ Puis il les emmena jusque vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. ⁵¹ Et il advint, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'eux et fut emporté au ciel. ⁵² Pour eux, s'étant prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem en grande joie, ⁵³ et ils étaient constamment dans le Temple à louer Dieu.

Jean 20

¹⁹ Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples, par peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu et il leur dit : « Paix à vous ! » ²⁰ Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. ²¹ Il leur dit alors, de nouveau : « Paix à vous !

Comme le Père m'a envoyé,
moi aussi je vous envoie. »

²² Ayant dit cela, il souffla sur eux et leur dit :

« Recevez l'Esprit Saint.
Ceux à qui vous remettrez les péchés,
ils leur seront remis ;
ceux à qui vous les retiendrez,
ils leur seront retenus. »

Actes des Apôtres I

³ ...pendant quarante jours, il leur était apparu et les avait entretenus du Royaume de Dieu. ⁴ Alors, au cours d'un repas qu'il partageait avec eux, il leur enjoignit de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre ce que le Père avait promis, « ce que, dit-il, vous avez entendu de ma bouche : ⁵ Jean, lui, a baptisé avec de l'eau, mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés sous peu de jours. »

⁶ Etant donc réunis, ils l'interrogeaient ainsi : « Seigneur, est-ce maintenant, le temps où tu vas restaurer la royauté en Israël ? » ⁷ Il leur répondit : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et moments que le Père a fixés de sa seule autorité. ⁸ Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

⁹ A ces mots, sous leurs regards, il s'éleva, et une nuée le déroba à leurs yeux. ¹⁰ Et comme ils étaient là, les yeux fixés au ciel pendant qu'il s'en allait, voici que deux hommes vêtus de blanc se trouvèrent à leurs côtés ; ¹¹ ils leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela, de la même manière dont vous l'avez vu s'en aller vers le ciel. »

¹² Alors, du mont des Oliviers, ils s'en retournèrent à Jérusalem.

Le seul de ces textes qui n'ait pas été utilisé est celui de Jean, où le Christ souffle sur les disciples pour leur insuffler l'Esprit Saint et le pouvoir de remettre les péchés. Les quatre autres textes sont utilisés tour à tour, de la manière suivante :

- Matthieu 28/16 : Jésus donne rendez-vous aux disciples à l'endroit où se fera son Ascension (dans Luc 24/50 il les y mène) (*gelađade*, 458)
- Luc 24/50 : l'Ascension se fera à Béthanie (456)
- Marc 16/17 : signes révélés par le Christ à ses disciples (462-63)
- Actes 1/3 : l'Ascension a lieu quarante jours après la Résurrection (466-467).
- Luc 24/44 : Le Christ accomplit les paroles des prophètes (468-470a).
- Luc 24/52 : les disciples adorent le Christ (470b-72a).
- Matthieu 28/20 : Le Christ restera à jamais auprès de ses disciples (476-480).

- Matthieu 28/19 et Marc 16/15-16 : Le Christ envoie ses disciples prêcher aux multitudes (481-484). L'idée de « proclamer l'Évangile » se trouve chez Marc, la mention du baptême existe dans les deux textes, mais Cynewulf est plus proche de Matthieu dans l'expression. Le poète y ajoute l'idée de la lutte contre les idoles (485-486), qui n'est présente dans aucun de ces textes.
- Matthieu 28/20 : Le Christ restera à jamais auprès de ses disciples (488-490) (déjà utilisé plus haut).
- Marc 16/19, Luc 24/51 et les Actes des Apôtres 1/9 mentionnent l'Ascension (491-497), mais les détails (la musique céleste, la troupe d'anges, le Christ traversant le toit de l'église, l'hymne de louanges chanté par les anges, la lumière qui émane de la tête du Christ) ne sont pas présents dans la source.
- Actes 1/9 : mention des disciples regardant l'Ascension (498-499).
- Actes 1/10-11 : intervention des anges et annonce du Jugement Dernier (502-526).
- Actes 1/9 : Le Christ est caché par une nuée (527-528).
- Marc 16/19 : il s'assied à la droite de Dieu (531-532).
- Luc 24/52, Actes 1/12 : retour des disciples à Jérusalem (533-534). Luc 24/52 mentionne la joie des disciples, Cynewulf au contraire insiste sur leur chagrin (537b-540a).
- Actes 2/1 : la Pentecôte (dix jours après l'Ascension) : Cynewulf indique que les disciples resteront dix jours à Jérusalem (542).
- Luc 24/49, Actes 1/4 : Le Christ ordonne à ses disciples de rester quelque temps à Jérusalem (540b-545a).

Puis Cynewulf revient à Grégoire et reprend la mention des robes blanches des anges.

La manière éclectique dont Cynewulf aborde le texte sacré est frappante. Il ne s'appuie pas sur l'un des Évangiles qu'il utiliserait de manière systématique, en ajoutant éventuellement quelques détails tirés des autres : il entremêle des références aux trois premiers Évangiles et aux Actes des Apôtres pour en faire un récit composite.

A titre de comparaison, le *Heliand* vieux-saxon s'appuie presque exclusivement sur le texte de Luc :

Nam is iungaron thô,
 erlos gôde, lêdda sie ût thanan,
 antat he sie brâhte an Bethania ;
 thar hôf he is hendi up endi hêlegoda sie alle,
 uuîhida sie mid is uuordun. Giuuêt imo up thanan,
 sôhta imo that hôha himilo rîki endi thena is hêlagon stôl :
 sitit imo thar an thea suîðron half godes,
 alomahtiges fader endi thanan all gesihit
 uualdandeo Crist, sô huat sô thius uuerold behæbet.
 Thô an theru selþon stedi gesîðos gôde
 te bedu fellun endi im eft te burg thanan
 thar te Hierusalem iungaron Cristes
 fôrun faganondi : uuas im frâhmod hugi,
 uuârun im thar at themu uuîthe. (5970-5983)¹

Le seul détail provenant de Marc est le fait que le Christ s'assied à la droite de Dieu.

La façon de procéder de Cynewulf peut s'expliquer de deux manières : soit par une utilisation mémorielle de la source sans référence au texte écrit, soit par l'emploi d'un

¹ L'édition utilisée est celle de Behaghel, *Heliand und Genesis* (1984).

ouvrage regroupant et harmonisant ces différents textes. Cleomes discute la possibilité que Cynewulf se soit servi du *Diatesseron* de Tatien¹.

I.3. Sources mineures dans le récit de l'Ascension

Un certain nombre de points de détail, dans le récit de l'Ascension, n'apparaissent dans aucun des quatre textes utilisés comme sources premières.

I.3.i. L'étymologie de « Béthanie »

Le nom de Béthanie, lieu de l'Ascension, se trouve dans Luc 24/50, mais Cynewulf, conscient de la signification de ce nom (« obéissance »), utilise cette étymologie lorsqu'il insiste sur la prompte obéissance des disciples aux ordres du Christ :

Da se brega mæra to bethania,
 þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht
 gelaðade, leof weorud – hy þæs lareowes
 on þam wil-dæge word ne gehyrwdon,
 hyra sinc-giefan : sona wæron gearwe,
 hæleð mid hlaford – to þære halgan byrg ... (456-461)²

I.3.ii. La lutte contre les idoles

Lorsque le Christ s'adresse à ses disciples et les envoie prêcher aux multitudes, il leur enjoint de leur annoncer l'Évangile (Marc 16/15) et de les baptiser (Matthieu 28/19). Cynewulf ajoute l'injonction de détruire les idoles (485-486). Cook³ suggère comme source de cette idée un passage de la lettre de Grégoire au roi Æthelbert, citée par Bède dans son *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* (I 32) :

Christianam fidem in populis tibi subditis extendere festina, zelum rectitudinis tue in eorum conuersione multiplica, **idolorum cultus insequere**, fanorum aedificia euerte⁴.

I.3.iii. La présence des anges lors de l'Ascension

Le texte biblique ne mentionne pas d'anges accompagnant le Christ lors de son Ascension. Les Actes des Apôtres parlent simplement de deux hommes vêtus de blanc, qui, se trouvant « soudain à leurs côtés », s'adressent aux disciples et leur annoncent le retour du Christ au jour du Jugement Dernier. Cette connaissance particulière, sans doute aussi la couleur de leur vêtement, et peut-être la soudaineté de l'apparition, suggèrent qu'il s'agit d'anges. Ces personnages ne s'élèvent pas dans les airs à la suite du Christ. La tradition patristique considère cependant que les deux anges remontent au ciel en compagnie du Christ : elle en fait une troupe qui l'escorte⁵. Ainsi dans l'hymne de Bède cité plus bas, les anges qui s'adressent aux disciples sont restés un instant en arrière tandis que le Christ et les autres anges continuaient leur ascension, et ils s'empressent de rejoindre les autres :

Hæc dixerant, et non mora
 Juncti choris felicibus,

¹ « Cynewulf's Image of the Ascension » (1971), p. 294.

² Hill, « Bethania, the House of Obedience: the Old English *Christ II*, 456-67 » (1980). Sur le procédé, cf. Robinson, « Some Uses of Name-Meanings » (1968) et « The Significance of Names » (1968).

³ « *Christ* 485-6 » (1900).

⁴ Bède, *Ecclesiastical History of the English People*.

⁵ Cook, *The Christ of Cynewulf* (1900), pp. 121-122.

Cum rege regum lucidi
Portis Olympi approximant. (69-72)

Cynewulf suit cette même tradition en décrivant l'arrivée d'une troupe d'anges :

Da wearð semninga sweg on lyfte
hlud gehyred ; *heofon-engla þreat*,
weorud wlite-scyne, wuldres aras
cwomun on cordre. (491-494)

et en les faisant s'adresser du ciel aux disciples :

cleopedon *of heahþu*
wordum wrætlicum ofer wera mengu
beorhtan reorde : « hwæt bidað ge,
galilesce guman on hwearfte? » (508-511)

I.3.iv. L'absence de la Vierge

Si Cynewulf s'écarte de la lettre des Evangiles en ajoutant une troupe d'anges, il s'en rapproche néanmoins en ne faisant pas intervenir la Vierge dans la scène de l'Ascension. Le Christ ne convoque à Béthanie que ses disciples (*his þegna gedryht*, 457) : la Vierge n'est nulle part mentionnée, et il en est de même dans le texte des Evangiles. Pourtant une tradition persistante l'associe à l'Ascension. Bède, dans l'hymne dont une partie est utilisée par Cynewulf, indique explicitement sa présence :

Apostoli tum mystico
In monte stantes chrismatis
Cum *matre* claram virgine
Jesu videbant gloriam,

et les représentations iconographiques la figurent au milieu des apôtres. Cynewulf s'écarte de cette tradition pour suivre le texte biblique.

I.3.v. L'Ascension à travers le toit du temple

Cynewulf décrit ainsi l'Ascension du Christ :

cyning ure gewat
þurh þæs temples hrof þær hy to segun,
þa þe leofes þa gen last weardedun
on þam þing-stede, þegnas gecorene :
gesegon hi on heahþu hlaford stigan,
god-beam of grundum. (494-499)

Un peu plus loin, il indique que le Christ s'élève *ofer hrofas upp* (528).

Cette soudaine mention de bâtiments, et le fait que le Christ semble en traverser le toit, peut surprendre. Bright¹ découvre la source de ce motif dans la présence d'une église sur le Mont des Oliviers, sur le lieu même de l'Ascension et commémorant cet événement : sur le sol se voit la trace des pieds du Christ, et l'église n'a pas de toit, de sorte qu'en levant la tête on peut voir le ciel où s'est élevé le Christ. Ce récit est repris dans l'*Historia Ecclesiastica* de Bède (V, 7), et Cook² indique divers autres écrits par lesquels Cynewulf aurait pu connaître ce fait, en particulier le guide de la terre sainte rédigé par saint Willibald. Le *Dictionnaire de la Bible* décrit ainsi cette église :

A gauche de cette route (de Béthanie) [...], et sur les flancs du mont (des Oliviers), la piété chrétienne édifia dès le IV^e s. une église commémorant l'Ascension du Christ : une double

¹ « Cynewulf's *Christ* 495 and 528 » (1898).

² *The Christ of Cynewulf*, pp. 122-124.

colonnade cernait une rotonde sans autre toit que le ciel, construite autour de la roche où une dévote légende distingue l'empreinte du « pied de Jésus ». Du sanctuaire, maintes fois ruiné et relevé au cours des siècles, et restauré par les Croisés, qui s'inspirèrent du plan primitif, ne subsiste aujourd'hui que l'édifice central : de forme octogonale, intégré à une petite mosquée et désormais couvert d'une coupole dommeable au symbole.¹

I.3.vi. La trace des pieds du Christ

Il est un élément qui apparaît fréquemment dans les figurations de l'Ascension : la trace laissée par les pieds du Christ, trace qui, selon la tradition, se voyait encore à l'époque médiévale malgré la terre sans cesse enlevée par les pèlerins, et autour de laquelle l'église mentionnée ci-dessus avait été bâtie. Il pourrait y avoir une allusion à cette empreinte dans l'expression *last weardedun* utilisée au moment où le Christ s'élève au-dessus du sol. Le sens en contexte est « suivre » ou « rester en arrière », mais un jeu de mots n'est pas exclu :

cyning ure gewat
 þurh þæs temples hrof þær hy to segun,
 þa þe leofes þa gen last weardedun
 on þam þing-stede, þegnað gecorene. (494-497)

I.3.vii. La lumière entourant le tête du Christ

Lorsque le Christ s'élève vers le Ciel, une lumière brille autour de sa tête :

leohte gefegun
 þe of þæs hælandes heafelan lixte. (504-505)

Cook² suggère comme source possible de cette idée un passage de l'Évangile de Nicodème (ch. 24) décrivant l'arrivée du Christ aux Enfers comme une soudaine illumination de ce séjour de ténèbres. Il rapproche aussi la lumière entourant la tête du Christ de celle que, dans l'*Illiade*, Athéna fait briller autour du casque de Diomède :

C'est alors qu'au fils de Tydée, Diomède, Pallas Athénè donna l'ardeur et l'audace, pour qu'il se distinguât entre tous les Argiens, et remportât une belle gloire. Elle fit jaillir de son casque et de son bouclier un feu infatigable, semblable à l'astre d'automne qui surtout brille et resplendit quand il s'est baigné dans l'océan. Tel le feu qu'elle fit jaillir de la tête et des épaules de Diomède. Puis, elle le poussa au milieu, au plus épais du tumulte³.

Il faut y voir plutôt l'influence de l'iconographie : la lumière en question représente l'auréole qui entoure la tête du Christ dans les représentations picturales⁴.

I.4. L'arrivée au Ciel : l'hymne de Bède

Ni Grégoire ni l'Évangile ne racontent ce qui se passe une fois que le Christ disparaît aux yeux des apôtres, caché par une nuée. Les Évangiles, basés sur le récit des témoins de l'événement, ne sauraient fournir de renseignements sur ce point. Cynewulf s'est appuyé, pour cette partie du récit, sur un hymne de Bède consacré à

¹ Gérard, *Dictionnaire de la Bible* (1989).

² *The Christ of Cynewulf*, p. 124. Le passage en question, en traduction vieil-anglaise, est cité p. 79.

³ *L'Illiade*, Ch. V, 1-7. Nous citons la traduction de Lasserre, 1965.

⁴ Voir Clemons, « Cynewulf's Image of the Ascension » (1971). Sur la figuration anglo-saxonne d'un Christ en Ascension dont seul le bas du corps est visible, voir Schapiro, « The Image of the Disappearing Christ: The Ascension in English Art around the Year 1000 », 1943, et Deshman, « Another Look at the Disappearing Christ: Corporeal and Spiritual Vision in Early Medieval Images » (1997).

l'Ascension¹. Bède chante la gloire du Christ vainqueur de la mort, qui s'élève vers le Ciel en entraînant avec lui la troupe des justes de l'Ancien Testament, délivrés lors de la Descente aux Enfers. Les anges qui sont venus à sa rencontre s'adressent aux disciples et leur annoncent la montée du Christ au Ciel et son retour sur terre au moment du Jugement Dernier. A la porte du Ciel, les anges qui accompagnent le Christ demandent que l'on ouvre les portes pour le laisser entrer, mais ceux qui gardent la porte refusent d'abord de reconnaître le Roi de gloire qu'ils croient encore au Ciel. Puis les portes sont ouvertes, le Christ entre dans son royaume et y installe les âmes qu'il a tirées de l'enfer, avant de s'asseoir à la droite de Dieu. Il redescendra sur terre au jour du Jugement Dernier. Le poème se termine par une invocation au Christ.

Le début du passage correspondant à cet hymne manque par suite d'une lacune dans le manuscrit. La partie que nous possédons est la fin de la réponse des anges accompagnant le Christ, c'est-à-dire le moment où ils expliquent qui est le Roi qui demande à entrer au Ciel. Le passage se continue par une action de grâces rappelant ce que le Christ a fait pour l'humanité. Cynewulf enchaîne alors avec le texte de Grégoire, qui au début du § 10 mentionne la malédiction divine détournée grâce au Christ.

L'identification de cette source permet de résoudre les problèmes de sens liés à la perte d'un feuillet dans le manuscrit². En effet, le poème passe sans transition des disciples attendant la Pentecôte à Jérusalem, à un rappel de la victoire du Christ contre Satan, dans un discours prononcé par les anges et que certains ont cru adressé aux disciples. En réalité le Christ et les anges qui l'accompagnent se trouvent maintenant aux portes du ciel, et ce discours est adressé à ceux qui en gardent l'entrée.

Nous imprimons ci-dessous l'ensemble de cet hymne.

1 Hymnum canamus gloriae,	21 O mira rerum claritas!
2 Hymni novi nunc personent,	22 Miranda Salvatoris est
3 Christus novo cum tramite	23 Virtus gemella gratia,
4 Ad Patris ascendit thronum.	24 Quæ regna lethi destruit :
5 Transit triumpho gloriae	25 Nam plurimos ab inferi
6 Poli potenter culmina,	26 Portis reduxit spiritus,
7 Qui morte mortem assumpserat,	27 Multos et ipso corpore
8 Derisus a mortalibus,	28 De fauce mortis eruit.
9 Nam diri lethi limina	29 Surgentis ut de mortuis
10 Caecas et umbras inferi	30 Christi sonarent gaudia,
11 Lustrans sua potentia	31 Binos choros paschalia
12 Lethi ligarat principem,	32 Vita nova lætantium.
13 Et quos suos in actibus	33 Binæ cohortes æthera
14 Fideque lectos noverat,	34 Christum secutæ ascenderent,
15 Omnes Averni faucibus	35 Sedesque coelo perpetes
16 Salvatit a ferocibus.	36 Inter tenerent angelos.
17 Laetamque vitæ januam	37 Hunc ergo cuncti consonis
18 Pandit Redemptor omnibus,	38 Diem feramus laudibus,
19 Quos lex amara corporis	39 Victor petit quo fulgidi
20 Vita pios privaverat.	40 Jesus Olympi januas,

¹ Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. xlili-xlv & 116-118.

² Jost (« Crist 558-585 », 1946) utilise cette source pour démontrer la perte d'un feuillet dans le manuscrit ; l'argument est repris par Pope (« The Lacuna in the Text of Cynewulf's *Ascension* (*Christ II*, 556b) », 1969). Nous traitons ce point plus en détail dans la première partie de cet ouvrage.

Le Christ II

41 Quo nobis ipse apud Patrem,
 42 Toros beatus prævius,
 43 Ac mansiones plurimas
 44 Paravit auctor ætheris.
 45 Quo tota præcedentium
 46 A sæculo fidelium
 47 Caterva coeli regiam
 48 Pandente Christo subiit.
 49 Erant in admirabili
 50 Regis triumpho altithroni
 51 Coetus simul coelestium,
 52 Polum petendes agminum.
 53 Apostoli tum mystico
 54 In monte stantes chrismatis
 55 Cum matre claram virgine
 56 Jesu videbant gloriam.
 57 Ac prosecuti lumine
 58 Læto, petentem sidera
 59 Lætis per auras cordibus,
 60 Duxere regem sæculi.
 61 Quos alloquentes angeli,
 62 Quid astra stantes cernitis?
 63 Salvator hic est, inquit,
 64 Jesus triumpho nobilis.
 65 A vobis ad coelestia
 66 Qui regna nunc assumptus est,
 67 Venturus inde sæculi
 68 In fine iudex omnium.
 69 Hæc dixerant, et non mora
 70 Juncti choris felicibus,
 71 Cum rege regum lucidi
 72 Portis Olympi approximant.
 73 Emissa tunc vox angeli :
 74 Portas, ait, nunc pandite,
 75 Et introibit perpetis
 76 Dux pacis et Rex gloriæ.
 77 Respondit hæc ab intimis
 78 Vox urbis almæ moenibus :
 79 Quis iste rex est gloriæ,
 80 Intret poli qui januas?
 81 Nos semper in coelestibus
 82 Christum solemus cernere,
 83 Et ejus una cum Patre
 84 Pari beamur gloria.
 85 At præco magni judicis :
 86 Dominus potens et fortis est,
 87 Qui stravit atrum in prælio
 88 Mundi triumphans principem.
 89 Quapropter elevamini,
 90 Portæ perennes ætheris,
 91 Introeat Rex gloriæ
 92 Virtutis atque gratiæ.

93 Mirata adhuc coelestium
 94 Requirit aula civium :
 95 Quis, inquit, est Rex gloriæ,
 96 Rex iste tam laudabilis?
 97 Herilis at mox buccina
 98 Respondit : Auctor omnium
 99 Altissimus virtutum, et is
 100 Rex ipse fulget gloriæ.
 101 Dictis quibus rex gloriæ
 102 Cum glorioso milite,
 103 Ingressus est in æthere
 104 Sublime regnum gloriæ.
 105 Qua mansiones singulis,
 106 Quos de profundis inferi
 107 Abduxerat, pro congruis
 108 Donavit almus actibus.
 109 Ac ipse cuncta transiens
 110 Coeli micantis culmina,
 111 Ad dexteram sedit Patris
 112 Consempiternus Filius.
 113 Venturus inde in gloria,
 114 Vivos simul cum mortuis
 115 Dijudicare pro actibus,
 116 Justo potens examine.
 117 Quo nos precamur tempore,
 118 Jesu Redemptor unice,
 119 Inter tuos in æthere
 120 Servos benignos aggrega.
 121 Da nobis illuc sedula
 122 Devotione tendere,
 123 Qua te sedere cum Patre
 124 In arce regni credimus.
 125 Nostris ibi tum cordibus,
 126 Tuo repleti Spiritu,
 127 Ostende Patrem, et sufficit
 128 Hæc nobis una visio¹.

¹ Patrologia Latina 94, 624-626.

Cet hymne est inspiré des derniers versets du psaume 24 :

Portes, levez vos frontons,
 élevez-vous, portails antiques,
 qu'il entre, le roi de gloire!
 Qui est-il, ce roi de gloire?
 C'est Yahvé, le fort, le vaillant,
 Yahvé le vaillant des combats.
 Portes, levez vos frontons,
 élevez-vous, portails antiques,
 qu'il entre, le roi de gloire!
 Qui est-il, ce roi de gloire?
 Yahvé Sabaoth,
 c'est lui, le roi de gloire.

Ce psaume est interprété comme s'appliquant à la Descente aux Enfers ou à l'Ascension¹. C'est cette seconde interprétation que choisissent Bède et Cynewulf.

L'utilisation de l'hymne de Bède dans la partie du poème qui nous est conservée commence au moment de l'arrivée devant les portes du Ciel (556c). Le feuillet manquant contenait la requête d'ouvrir les portes, le refus des anges gardant les portes, et le début de la réponse de ceux qui accompagnent le Christ. Il est probable que Cynewulf a regroupé cet ensemble de répliques en deux longs discours. La partie que nous avons, la dernière réplique des anges accompagnant le Christ, contient un récit de la Descente aux Enfers qui développe l'allusion présente dans la réplique précédente (vers 87 de l'hymne). La position de ce récit à ce point du texte implique sans doute que Cynewulf n'a pas utilisé le début de l'hymne, qui raconte le combat du Christ contre Satan : dans le plan du *Christ II*, cela constituerait un retour en arrière, et Cynewulf a donc préféré placer le récit de la Descente aux Enfers à l'intérieur du discours des anges. L'utilisation de l'hymne s'arrête à la fin de cette réponse, c'est-à-dire au vers 100 du texte de Bède. Cynewulf ne décrit pas l'entrée du Christ au Ciel, l'installation des patriarches, le Christ s'asseyant à la droite de Dieu, puisque ce dernier élément, emprunté au texte de l'Évangile, a déjà été mentionné. Il remplace la prière finale du texte de Bède par une action de grâces pour le salut offert par le Christ (586-599).

L'utilisation de deux sources pour le récit de l'Ascension, les Évangiles et l'hymne de Bède, ne va pas sans quelques difficultés. Cynewulf place le récit de Bède après celui des Évangiles, et non à la place qui conviendrait d'un point de vue chronologique. C'est après que les disciples sont retournés à Jérusalem que Cynewulf, à propos des robes blanches des anges, symbole d'allégresse, décrit la réception du Christ aux portes du Ciel. Il oublie sans doute qu'il a déjà, à la suite du récit de l'Ascension, montré le Christ s'asseyant à la droite de son Père (531-532).

1.5. La descente aux Enfers

Entre sa mort et sa résurrection, le Christ est descendu en enfer et a profité de ce bref séjour pour enchaîner Satan et délivrer les patriarches de l'Ancien Testament. Cette tradition se rencontre dans l'évangile apocryphe de Nicodème, dont il existe une traduction vieil-anglaise (datant du début ou du milieu du XI^e siècle) au nombre des livres offerts par Leofric à la Cathédrale d'Exeter. On la trouve également,

¹ Voir Cook, *The Christ of Cynewulf* (1900), pp. 132-133.

implicite, dans plusieurs textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et elle est reprise dans de nombreux ouvrages patristiques¹.

Cynewulf connaît et utilise cette tradition. Dans les paroles adressées aux disciples par les anges qui accompagnent le Christ :

we mid þyslice þreate willað
ofer heofona gehlidu hlaford fergan
to þære beorhtan byrg, mid þas bliðan gedryht,
ealra sige-bearna þæt seleste
ond æþeleste, þe ge her on stariað
ond in frofre geseoð frætsum blican. (517-522)

il est incertain si la « troupe » mentionnée représente les anges (mais l'utilisation de démonstratifs semble impliquer d'autres personnes que celles qui parlent) ou les patriarches, qui ont toutes raisons d'être *bliðe*. Aucun doute n'est permis, en revanche, dans le discours adressé par ces mêmes anges à ceux restés au ciel, où il fait le récit de la Descente aux Enfers :

hafað nu se halga helle bireafod
ealles þæs gafoles þe hi gear-dagum
In þæt orlege unryhte swealg.
Nu sind forcumene ond in cwic-susle
gehynde ond gehæfte, In helle grund,
duguþum bidæled, deoffla cempan ;
ne meahtan wiþer-brogan wige spowan
wæpna wyrpum, siþþan wuldres cyning,
heofon-rices helm, hilde gefremede
wiþ his eald-feondum ánes meahum,
þær he of hæfte áhlód huþa mæste,
of feonda byrig folces unrim,
þisne ilcan þreat þe ge her on stariað. (558-570)

La troupe contemplée, non plus par les disciples mais par les anges restés au Ciel, est spécifiquement identifiée au *folces unrim* (569) délivré par le Christ.

Cynewulf utilise une seconde fois ce thème, dans le catalogue des bonds du Christ, où il ajoute au texte de Grégoire un bond supplémentaire, en enfer. La tradition de la Descente aux Enfers était bien établie au Moyen-Age. La source la plus immédiate de ce thème dans le *Christ II* est l'hymne de Bède cité plus haut.

I.6 Modification et ajouts par rapport à l'homélie de Grégoire

I.6.i. Les bonds du Christ

A la suite de Grégoire, Cynewulf interprète le verset du Cantique des Cantiques 2/8 :

J'entends mon bien-aimé,
Voici qu'il arrive,
sautant sur les montagnes,
bondissant sur les collines,

comme se rapportant aux différents « bonds » du Christ du ciel à la terre, sur terre, puis de la terre au ciel.

¹ Voir Campbell, « To Hell and Back : Latin Tradition and Literary Use of the *Descendus ad inferos* in Old English » (1982).

Le thème des bonds du Christ était un topos bien établi à l'époque vieil-anglaise, et dont la source ultime est saint Ambroise¹. Si le principe reste le même d'une œuvre à l'autre, le nombre des bonds varie. Grégoire en énumère cinq :

De coelo venit in uterum, de utero venit in praesepe, de praesepe venit in crucem, de cruce venit in sepulcrum, de sepulcro rediit in coelum, omettant le bond dans le Jourdain (le baptême) cité par Ambroise. Cynewulf ajoute un bond en enfer :

wæs se fita hlyp
 þa he hell-warena heap forbygde
 In cwic-susle, cyning inne gebond,
 feonda fore-sprecan, fyrnum teagum,
 grom-hydigne, þær he gen ligeð
 In carcerne, clommum gefæstnad,
 synnum gesæled. (730-736)

qui s'explique par le développement qu'il donne, s'appuyant sur l'hymne de Bède, au thème de la Descente aux Enfers. Le poète irlandais Donnchadh Mór Ó Dálaigh (XIII^e-XIV^e s.) ajoute deux autres bonds, la descente sur terre et la Résurrection, soit un total de huit².

I.6.ii. Le catalogue des talents des hommes

A) Source de Cynewulf et analogues vieil-anglais

Dans la partie du poème où Cynewulf suit l'homélie de Grégoire, se trouve un passage énumérant les différents talents donnés par Dieu aux hommes. La source première de ce passage est l'homélie elle-même, où l'on lit :

De hac iterum dicit : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus* (Psal. LXVII, 19). *Ascendens quippe in altum captivam duxit captivitatem, quia corruptionem nostram virtute suæ incorruptionis absorbit. Dedit vero dona hominibus, quia, misso desuper Spiritu, alii sermonem sapientiæ, alii sermonem scientiæ, alii gratiam virtutum, alii gratiam curationum, alii genera linguarum, alii interpretationem tribuit sermonum* (I Cor XII, 8). *Dedit ergo dona hominibus.*

Mais dans le *Christ II* le thème est traité dans le style de catalogues comme *The Gifts of Men* et *The Fortunes of Men*, conservés eux aussi dans le Livre d'Exeter. Les dons que reçoivent les hommes ne sont plus simplement de nature spirituelle mais sont, à l'exception peut-être du premier, des talents permettant la poursuite d'un métier : la sagesse en paroles, le don de la musique, la science des livres sacrés, l'astrologie, l'écriture, l'art de la guerre, la navigation, la capacité de monter aux arbres, l'art du forgeron, la connaissance des routes. Le premier de ces talents correspond au premier don mentionné dans le texte de Grégoire, associant sagesse et éloquence :

Sumum word-laþe wise sendeð
 on his modes gemynd þurh his muþes gæst,
 æðele ond-giet : se mæg eal fela
 singan ond secgan, þam bið snyttru cræft
 bifolen on ferðe. (664-668)

¹ *De Isaac et Anima* 4.31, (Patrologia Latina 14, 513), *In Psalmum 113 Expositio, Sermo* 6.6, Patrologia Latina 15, 1269-1270. Voir Cook, *The Christ of Cynewulf*, pp. 143-144.

² Breeze, « The Leaps that Christ Made » (1989).

mais très vite Cynewulf dévie par rapport à sa source, passant à des talents moins nettement spirituels (musique, théologie, astrologie, écriture), puis tout à fait matériels, où l'on reconnaît les métiers de soldat, marin, paysan (?), forgeron et guide.

Les trois textes parallèles qui nous sont parvenus de l'époque vieil-anglaise, *The Gifts of Men*, *The Fortunes of Men* et le passage du *Christ II*¹, sont bâtis sur une structure identique, qui est celle du catalogue : une série de phrases introduites par *sum*², chacune traitant de l'un des talents passés en revue. Une introduction et une conclusion de nature plus générale rappellent l'intervention de Dieu dans la distribution de ces talents.

La structure de *The Gifts of Men* est particulièrement proche de celle du passage correspondant du *Christ II*. L'introduction révèle comment Dieu distribue les talents aux hommes : aucun n'en est totalement dépourvu, aucun non plus ne les possède tous. Le corps du poème est constitué du catalogue, où les différents talents se suivent sans ordre apparent. La conclusion reprend, sous forme de structure encadrante, l'idée que personne ne possède tous les talents puisqu'ils sont donnés par Dieu. Le poème se termine sur une action de grâces. Le catalogue du *Christ II* possède la même structure sous une forme plus élaborée. Cynewulf commence par indiquer que ces talents sont donnés par Dieu pour honorer sa création ; puis vient le catalogue. La conclusion répète deux fois l'idée que Dieu honore ainsi sa création, et entre ces deux mentions se trouve la notion qu'aucun homme ne possède à lui seul tous les talents³. Au contraire de *The Gifts of Men* et de *The Fortunes of Men* il n'y a pas d'action de grâces finale, sans doute parce que le passage est inséré dans un ensemble plus vaste.

Les talents sont au nombre de trente-trois dans *The Gifts of Men*, vingt-deux dans *The Fortunes of Men* et dix dans le *Christ II*. La liste est quelque peu différente d'un poème à l'autre. On y trouve des dons moraux et spirituels (sagesse et éloquence, connaissance des livres sacrés, piété, patience...), physiques (force, beauté...), et matériels (richesse, faveur des grands, habileté dans différents métiers...). Les domaines abordés sont des plus variés : musique, orfèvrerie, architecture, art militaire, navigation, fauconnerie... Les métiers les plus humbles ne sont pas mentionnés.

Huit des dix talents du *Christ II* se retrouvent dans l'un des deux autres poèmes⁴, ce qui n'a rien de surprenant : si l'auteur n'utilise qu'une petite sélection parmi un ensemble plus vaste, on peut s'attendre à ce qu'il choisisse les éléments les plus représentatifs. Au contraire de *The Gifts of Men*, où les talents sont juxtaposés de

¹ Pour l'analyse de ces trois textes, ainsi que d'autres catalogues poétiques vieil-anglais, voir Howe, *The Old English Catalogue Poems* (1985).

² Pour l'utilisation de *sum* dans ce type de passage, voir Rissanen, « 'Sum' in Old English Poetry » (1986).

³ Une formule identique est utilisée dans le *Christ II* et *The Gifts of Men* pour indiquer le but de Dieu : *hy læs him gielp sceþþe* (*Christ II* 684, *The Gifts of Men* 100).

⁴ Il s'agit de l'éloquence (*The Gifts of Men* 31b-33a, 36b – mais pas *The Fortunes of Men* 76-77, cité par Howes avec doute, et qui nous semble correspondre à l'art du baladin qui dans *The Gifts of Men* 82-84 amuse le public par ses tours et son agilité), la musique (*Gifts* 49-50, *Fortunes* 80-84), la théologie (*Gifts* 91-94a), l'écriture (*Gifts* 95b-96), l'art de la guerre (*Gifts* 39b-40, *Fortunes* 16, 68b-70a), la navigation (*Gifts* 53b-57), l'art de monter aux arbres (*Fortunes* 21-26, où l'auteur classe la chute du haut d'un arbre parmi les types de mort possibles), le métier de forgeron (*Gifts* 61-66). Les seuls qui ne soient pas représentés sont l'astrologie et la connaissance des routes.

manière apparemment arbitraire – piété, service à table, équitation, patience, habileté au conseil, habileté aux dés... (*The Gifts of Men* 67-73) –, Cynewulf range les talents qu'il passe en revue de manière plus stricte : arts intellectuels (éloquence, musique, théologie, astronomie, écriture), arts plus matériels (guerre, navigation, escalade des arbres, métier de forgeron, connaissance des routes), peut-être volontairement, peut-être parce que c'est l'ordre naturel qui s'impose à lui lorsqu'il prend pour point de départ les dons spirituels mentionnés par Grégoire et se laisse entraîner à y ajouter des dons plus séculiers.

B) L'art de monter aux arbres

L'un des talents évoqués par le *Christ II* a fait couler beaucoup d'encre : c'est l'art de monter aux arbres, mentionné dans le passage suivant, entre l'art du marin et celui du forgeron :

Sum mæg fromlice
ofer sealtne sáe sund-wudu drifan,
hreran holm-þræce. Sum mæg heanne beam
stælgne gestigan. Sum mæg styled sword,
wæpen gewyrca. (676-680)

A côté de ces métiers utiles et répandus, l'agilité du grimpeur paraît bien anecdotique.

Certains, comme Cook¹, acceptent l'escalade des arbres comme activité athlétique et non utilitaire. Gerould², au contraire, modifie le texte par émendation ou réinterprétation, de manière à supprimer la notion d'escalade : selon lui le verbe *gestigan* signifierait « élever » (ou est à remplacer par *gestiepan* qui a ce sens), et « élever le bois » ferait allusion à la construction de maisons – ainsi *The Gifts of Men* (44-48 et 75-76) mentionne, parmi les talents, celui du bâtisseur. L'émendation est acceptée par Klaeber, qui admet aussi la possibilité d'un simple amusement³.

D'autres ont tenté de rationaliser l'escalade des arbres en lui découvrant un but utilitaire. Howard⁴ suggère qu'il pourrait s'agir de guetter l'ennemi en pays plat ou de capturer de jeunes faucons, et il rappelle que monter aux arbres était une activité fréquente à l'époque, puisque *The Fortunes of Men* place la chute du haut d'un arbre parmi les différents types de mort pouvant frapper un homme. Whiting⁵ et Meritt⁶ relient cette activité à l'élevage. Selon Meritt il s'agirait d'escalader un chêne pour faire tomber les glands servant à nourrir les porcs, activité dangereuse mais indispensable. Whiting cite un récit d'Ælfric⁷ selon lequel un gardien de troupeaux, monté sur un arbre pour récolter la nourriture destinée à son troupeau, s'est tué en tombant et est monté directement au ciel : Whiting conclut à la dignité de cette occupation.

Isaacs⁸, adoptant une démarche tout à fait différente, rapproche ce passage et celui de *The Fortunes of Men* des rites d'initiation existant encore dans certaines religions primitives : les poèmes gnomiques conserveraient des traces de coutumes très

¹ *The Christ of Cynewulf*.

² « Cynewulf's *Christ* 678-79 » (1916), et « Carpenter or Athlete? *Christ* vv. 678-9 » (1929).

³ « Jottings on Old English Poems » (1929).

⁴ « Old English Tree Climbing : *Christ* vv. 678-79 » (1931).

⁵ « A Further Note on Old English Tree Climbing : *Christ* 678-9 » (1932).

⁶ « Beating the Oaks : An Interpretation of *Christ* 678-79 » (1945).

⁷ *Homilies*, ed. Thorpe (1846), vol. II, pp. 150-151.

⁸ « Up a Tree : To See *The Fates of Men* » (1975).

anciennes, qui n'étaient plus comprises à l'époque. Cette interprétation ne s'applique pas aux autres talents de la liste.

Grosz¹ interprète de manière symbolique les activités mentionnées dans le catalogue : l'escalade des arbres représenterait la mort sur la croix (*beam*) et plus généralement le martyr (on trouve déjà cette interprétation dans la traduction de Kennedy²), la guerre signifierait la lutte contre les forces du mal, et ainsi de suite : l'ensemble des talents seraient de nature spirituelle, les premiers littéralement, les derniers figurativement. Le texte lui-même ne fournit aucune caution à une lecture de ce type.

La plupart de ces interprétations nous semblent avoir le défaut commun de chercher une explication en dehors du texte. Si le motif pour lequel le personnage monte à l'arbre était extérieur à l'arbre lui-même, l'auteur ne l'aurait-il pas précisé ? Il ne manque pas de raisons de monter à un arbre, dans une société agricole : pour le tailler, le débarrasser du gui qui l'étouffe, en cueillir les fruits, y placer un épouvantail... Le talent dont il est ici question est celui du paysan, métier de base absent de *The Gifts of Men*, qui se place d'un point de vue aristocratique, mais apparaissant dans le catalogue des types de mort de *The Fortunes of Men*.

C) Origine du thème des talents

Le catalogue des talents humains, dont le Livre d'Exeter nous offre trois exemples, correspond-il à une tradition germanique, classique, ou à l'emploi d'une source biblique ?

Des passages analogues sont signalés par Russom dans divers textes scandinaves³, mais les ressemblances notées sont d'ordre très général. Russom voit dans le catalogue de *The Gifts of Men* des talents de type aristocratique, art militaire, équitation, chasse, et ainsi de suite. Anderson⁴ suggère que Cynewulf utilise les *íþróttir* germaniques, mais qu'il insère la montée aux arbres pour éviter de donner l'impression qu'il s'agit uniquement de talents aristocratiques.

Cook⁵ signale de nombreux parallèles de la littérature grecque et latine. Nous reproduisons ci-dessous le plus convaincant :

« Hector, tu es incapable de suivre l'avis d'autrui. Parce qu'un dieu t'a donné de l'emporter dans les actions guerrières, au conseil aussi tu veux en savoir plus que les autres. Mais tu ne peux tout prendre à toi seul. A l'un, le dieu a donné les actions guerrières, à l'autre la danse, à l'autre la cithare et le chant ; dans la poitrine d'un autre, Zeus à la voix forte met la pensée excellente, dont bien des hommes profitent. » (*Iliade*, Ch. XIII, 726-733).

Au contraire Cross⁶ propose comme source l'interprétation de la parabole des talents (Matthieu 25/14-30) utilisée par Grégoire dans son *Homilia IX in Evangelia* (§ 7). Le passage en question est le suivant :

¹ « Man's Imitation of the Ascension : the Unity of *Christ II* » (1970), pp. 404-406.

² « And one ascendeth the steep, high cross », *The Poems of Cynewulf Translated into English Prose* (1910).

³ « A Germanic Concept of Nobility in *The Gifts of Men* and *Beowulf* » (1978). Les textes en question sont imprimés, en traduction anglaise, dans Calder, Bjork, Ford & Melia, *Sources and Analogues of Old English Poetry II, the Major Germanic and Celtic Texts in Translation* (1983).

⁴ *Cynewulf : Structure, Style, and Theme in his Poetry* (1983).

⁵ *The Christ of Cynewulf*, pp. 136-137.

⁶ « The Old English Poetic Theme of the 'Gifts of Men' » (1962).

Alius namque accepit intelligentiam, praedicationis ministerium debet ex talento. Alius terrenam substantiam accepit, erogationem talenti debet ex rebus. Alius nec interiorum intelligentiam, nec rerum affluentium accepit, sed tamen didicit artem qua pascitur, ipsa ars ei in talenti acceptione reputatur. Alius nihil horum assecutus est, sed tamen fortasse familiaritatis locum apud divitem meruit, talentum profecto familiaritatis accepit. Si ergo nihil ei pro indigentibus loquitur, pro talenti retentione damnatur.

Ces différents types de talents – intelligence, richesse, connaissance d'un métier, amitié des riches –, fait remarquer Cross, se retrouvent dans *The Gifts of Men* et *The Fortunes of Men*, et la mention d'un métier (*artem qua pascitur*) entraîne de manière naturelle l'idée d'en donner une liste, comme le fait par exemple l'évêque Haymon d'Halberstadt (IX^e siècle) dans son *Homelia IX De Sanctis*.

Comme source de la remarque selon laquelle Dieu ne donne pas tous les talents à un même homme, Gollanz¹ propose le Commentaire de Job 38/4-5 par Grégoire :

Sic itaque Creator noster atque dispositor cuncta moderatur, ut qui extolli poterat ex dono quod habet humilietur ex virtute quam non habet.

Cook² suggère l'homélie X de Grégoire *In Ezechielem* :

Non enim uni dantur omnia, ne in superbiam elatus cadat, sed huic datur quod tibi non datur, et tibi datur quod illi denegatur, ut dum iste considerat bonum quod habes et ipse non habet, te sibi in cogitatione praeferat, et fiat quod scriptum est : superiores sibi invicem arbitantes, Phil 2-3.

Short³ fait remarquer le caractère pédagogique de cette remarque, avec son admonestation contre le péché d'orgueil, et rapproche cette idée de la *Cura Pastoralis* de Grégoire (ch. 32).

I.6.iii. L'attaque du démon

A) L'étymologie du nom de Satan

Le nom « Satan », en hébreu, signifie « l'adversaire » ou « l'accusateur ». Il est employé dans les premiers textes bibliques comme nom commun, puis est peu à peu traité en nom propre.

Les textes vieil-anglais emploient à l'occasion le nom propre « Satan », mais utilisent plus souvent le mot *deofol* (> a.m. devil), emprunt au latin *diabolus* (> fr. diable), ou bien le mot *feond* (> a.m. fiend), de *feon* « haïr ». Le sens de ce dernier mot, « ennemi » ou « démon », est ambigu, même en contexte : ainsi, dans le *Christ II*, lorsque le poète mentionne les attaques des démons / ennemis contre le cœur des hommes (*feonda fær-searo*, 770) les deux acceptions sont possibles. Quand le Christ fait sortir les patriarches *of feonda byrig* (569), après un combat contre *his eal-feondum*, si peut-être « démon » est plus approprié, « ennemi » convient également.

On trouve aussi deux mots qui reflètent plus précisément l'étymologie du nom, *wiper-broca* « adversaire » (564, MS *wiper-broga*), et *wroht-bora* (763) « accusateur ». Le premier convient parfaitement au contexte dans lequel il se rencontre, puisqu'il est question d'un combat. Le second est plus surprenant, si l'on s'arrête au sens littéral :

wunde gewyrce, þonne wroht-bora
In folc godes forð onsendeð
of his brægd-bogan biterne stræl. (763-765)

¹ *Cynewulf's Christ, An Eighth-Century English Epic* (1892).

² *The Christ of Cynewulf* (1900).

³ « The Old English *Gifts of Men* and the Pedagogic Theory of the Pastoral Care » (1976).

B) L'attaque

Satan et les démons qui sont sous ses ordres sont représentés dans le *Christ II* comme assaillant le cœur de l'homme en tirant sur lui des flèches empoisonnées, qui pénètrent dans son corps et causent les blessures du péché, *syn-wunde*. Le péché est donc une atteinte à l'intégrité de l'âme, causée par l'intervention directe des démons. Contre ces attaques, les anges envoyés par Dieu assurent une protection :

he his áras þonan
halig of heahðu hider onsendeð,
þa us gescildað wið sceppendra
eglum earh-farum. (759-762)

Le cœur de l'homme est ainsi figuré comme un terrain de bataille entre les forces du bien et celles du mal.

Cette image est traditionnelle. Cook¹ cite, comme parallèle à l'attaque du démon à l'aide de flèches empoisonnées, un passage de la vie de saint Guthlac (Ch. 29), dans lequel le démon frappe le saint d'une flèche empoisonnée – le désespoir –, lui infligeant une blessure dont Guthlac souffre jusqu'à ce qu'il invoque l'aide de Dieu en chantant un psaume². Dans *Juliana* 382-409a et *Vainglory* 36-39, les flèches du démon ne sont pas dirigées directement contre le cœur de l'homme mais contre une forteresse qui symbolise son âme, qui est prise d'assaut et peu à peu détruite³.

I.6.iv. Le Jugement Dernier

Grégoire évoque la venue du Christ lors du Jugement Dernier, mais ne fournit aucun détail. Cynewulf développe cette allusion en une véritable description du Jugement Dernier. Les éléments de son récit, sans grande originalité, ne renvoient pas à une source précise⁴, à une exception près : l'allusion au déluge, qui a été rapprochée par Barnouw⁵ d'un passage de l'épître de Saint Pierre :

Il y eut autrefois des cieux et une terre qui, du milieu de l'eau, par le moyen de l'eau, surgit à la parole de Dieu et que, par ces mêmes causes, le monde d'alors périt inondé par l'eau. Mais les cieux et la terre d'à présent, la même parole les a mis de côté et en réserve pour le feu, en vue du jour du Jugement et de la ruine des hommes impies. (II Pierre 3/3-7).

Le passage correspondant du *Christ II* est le suivant :

Ure wæs longe
Lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,
Feoh on foldan ; þonne frætwe sculon
byrnan on bæle (805-808).

On y retrouve la juxtaposition de la destruction par l'eau (déluge) et par le feu (Jugement Dernier).

¹ *The Christ of Cynewulf*, p. 149.

² Colgrave (ed.), *Felix's Life of Saint Guthlac*, pp. 94-98.

³ Voir Doubleday, « The Allegory of the Soul as Fortress in Old English Poetry » (1970).

⁴ Whitbread, « The Doomsday Theme in Old English Poetry » (1967), p. 472. Voir également Caie, *The Judgment Day Theme in Old English Poetry* (1976).

⁵ « Die Runenstelle der Himmelfahrt » (1901).

La proximité de la fin du monde (*is þam dome neah*, 782) est un thème banal à la fin du premier millénaire. Wulfstan s'exprime ainsi sur ce sujet au début du *Sermo Lupi ad Anglos* :

Leofan men, gecnawað þæt soð is : ðeos worold is on ofste, and hit nea-læcð þam ende,
and þy hit is on worolde aa, swa leng swa wyrse, and swa hit sceal nyde for folces synnan
ær Antecristes to-cyme yfelian swyþe.

Ælfric écrit de même au début des Homélie Catholiques : *on þisum timan þe is ge-
endung þyssere worulde ...*

La proximité de la fin des temps se sent à la décadence du monde actuel, que Cynewulf décrit comme *þas wacan woruld* (855). C'est là un thème courant à l'époque. Ainsi dans *Guthlac A* :

Ealdað eorþan blæd æpela gehwylcre
ond of wlite wendað wæstma gecyndu ;
bið seo sipre tid sæda gehwylces
mætræ in mægne. (43-46)

De même dans le *Seafarer* 80-102, et plus particulièrement :

Eorþan indryhto ealdað ond searað,
swa nu monna gehwylc geond middan-gearð. (89-90)

Dans les deux poèmes l'auteur enchaîne, après cette description du vieillissement du monde, par une exhortation à ne pas s'attacher à ces biens éphémères.

I.6.v. Divers points de théologie

La Crucifixion

Dans *Elene*, Cynewulf semble éprouver un intérêt particulier pour la Croix, dont il explique dans le prologue qu'il a tenté à maintes reprises, et longtemps en vain, de comprendre la signification (1239-42, 1251-56). Il évoque à plusieurs reprises la Crucifixion au cours de ce poème (205-206, 479-481, etc.). Cet intérêt ne se manifeste pas dans le *Christ II* : la Croix n'y est mentionnée qu'une fois, de manière très rapide, lors de l'évocation du « bond » de la Crucifixion. Cynewulf aurait facilement pu évoquer cet épisode à nouveau à propos du Jugement Dernier, comme le fait l'auteur du *Christ III*, mais il n'exploite pas cette possibilité. L'unique et brève évocation de la Crucifixion dans le *Christ II*, plutôt que la souffrance sur laquelle Cynewulf met l'accent dans *Elene*, privilégie l'aspect volontaire de cette ascension :

wæs se þridda hlyp
rodor-cyninges ræs, þa he on rode astag (726-727)

comme si le Christ était monté sur la Croix de son propre mouvement – et le mot *ræs* implique la fougue d'un guerrier montant à l'assaut. On songe au *Dream of the Rood* :

Geseah ic þa frean man-cynnes
efstan elne mycle þæt he me wolde on gestigan. (33-34)

Comme l'auteur du *Dream of the Rood*, Cynewulf présente l'ascension de la Croix comme un acte délibéré, une offensive par laquelle le Christ gagne la bataille contre les forces du mal. L'auteur du *Dream of the Rood* évoque en parallèle la souffrance subie et mêle les deux aspects : la Croix qui s'adresse au dormeur est tour à tour sanglante et richement ornée. Au contraire Cynewulf, dans un poème consacré au Christ triomphant, évite toute allusion à ses souffrances.

La Trinité¹

Bien que la Trinité n'ait pas de lien particulier avec le thème du poème, Cynewulf l'évoque à plusieurs reprises, de manière plus ou moins directe. Le passage le plus fortement imprégné de la notion de Trinité est la prière des vers 773-778. L'homme est invité à adresser ses prières aux trois personnes de la Trinité pour être protégé contre les attaques des démons :

utan us to fæder freoþa wilnian,
 biddan bearn godes ond þone bliðan gæst
 þæt he us gescilde wið sceapan wærnum. (773-775)

Les deux termes *bearn godes* et *þone bliðan gæst* sont repris par le pronom singulier *he* : la grammaire se fait illogique pour refléter les mystères de la religion. L'homme lui aussi est formé de trois éléments résumés en un² :

se us lif forgeaf,
 leomu, lic ond gæst. (776-777)

L'action de grâces qui termine ce passage s'adresse à ce *he*, Dieu unique en trois personnes, et la juxtaposition de *woruld*, *worulda* et *wuldor*, trois mots presque identiques graphiquement, évoque une dernière fois la notion de Trinité :

si him lof symle
 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum. (777-778)

Dans l'expression *godes gæst-sunu* (660, 860), les trois personnes de la Trinité sont réunies en une seule. Dans les deux cas, le passage traite des dons accordés par Dieu aux hommes, parmi lesquels, à la première place, Cynewulf range le salut. Le salut de l'humanité apparaît comme l'œuvre des trois personnes et non du seul Christ. C'est donc à la Trinité dans son ensemble que l'homme doit rendre grâce du salut rendu possible par l'Incarnation du Christ :

wuldor þæs age
 þrynysse þrym, þonc butan ende! (598-599)

Cynewulf va jusqu'à laisser entendre que le troisième « bond » du Christ, celui qui le mène sur la croix, met en jeu également le Père et le Saint-Esprit :

wæs se þridða hlyp
 roðor-cyninges ræs, þa he on rode astag,
 fæder, frofre gæst. (726-728)

Des quatre poèmes signés par Cynewulf, c'est le *Christ II* qui accorde la place la plus importante à la Trinité³.

L'hémistiche *fæder, frofre gæst* se retrouve dans *Juliana* et *Elene* 1105, mais l'utilisation qui en est faite dans ces deux poèmes est moins efficace que dans le *Christ II*. Le passage d'*Elene* correspond au moment où Judas Cyriacus prie Dieu de lui révéler par un signe l'endroit où sont dissimulés les clous de la croix. En réponse à sa prière,

Leort ða tacen forð, þær hie to sægon,
 fæder, frofre gast, ðurh fyres bleo
 up eðigean þær þa æðlestan

¹ Sur la Trinité, voir Raw, *Trinity and Incarnation in Anglo-Saxon Art and Thought* (1997).

² Muir (*The Exeter Anthology of Old English Poetry*, 1994) cite également le vers 513 du *Phénix*, *leomu lic scomod / ond lifes gæst*, qui concerne la résurrection des corps au jour du Jugement Dernier.

³ Les nombreux exemples cités par Muir (*The Exeter Anthology*) dans *Juliana* correspondent simplement à des associations de trois épithètes désignant la divinité.

hæleða gerædum hydde wæron
 þurh nearu-searwe, næglas on eorðan. (1104-1108)

Dans une phrase où la seconde personne de la Trinité, le Fils, n'apparaît pas, l'hémistiche *fæder, frofre gast* paraît déplacé, et semble n'avoir été utilisé que pour fournir une allitération avec *fyres*. Dans *Juliana* l'expression apparaît, au contraire, dans un passage qui traite explicitement de la Trinité :

Bidde ic monna gehwone
 gumena cynnes, þe þis gied wræce,
 þæt he mec neodful bi noman minum
 gemyne modig, ond meotud bidde
 þæt me heofona helm helpe gefremme,
 meahta waldend, on þam miclan dæge,
fæder, frofre gæst, in þa frecnan tid,
 dæda demend, ond se deora sunu,
 þonne *seo þrynis* þrym-sittende
 in annesse ælda cynne
 þurh þa sciran gesceaft scrifeð bi gewyrhtum
 meorde monna gehwam. (*Juliana* 718-729)

Le troisième terme de la Trinité est introduit dans le vers suivant, et l'ensemble est explicitement repris par le mot *þrynis*. Mais, en opposition avec la concision du *Christ II*, le passage de *Juliana* entremêle aux éléments indispensables au vers une série de chevilles, dont certaines sont composées d'épithètes de la divinité (*meahta waldend, dæda demend*), qui viennent s'ajouter aux trois termes de la Trinité et font perdre le thème de vue.

I.7. Comparaison avec d'autres récits de l'Ascension

Oetgen¹ compare le *Christ II* et quatre homélies en prose écrites pour l'Ascension : la onzième des *Blickling Homilies* (fin X^e siècle), le « Sermo in Ascensione Domini » des *Sermones Catholici* (1^{ère} série) d'Ælfric (XI^e siècle), « In die Ascensionis Domini », Cambridge Corpus Christi College 162 (XI^e siècle) et « In Ascensione Domini », Cambridge Trinity College Library 335 (XII^e siècle). Ces quatre sermons, à côté d'autres sources de moindre importance, s'appuient essentiellement sur l'homélie de Grégoire le Grand qui sert également de source au *Christ II* et, pour deux d'entre eux, sur l'*Expositio Actuum Apostolorum* de Bède. La comparaison des quatre textes en prose et du poème de Cynewulf permet de discerner la tradition qui a inspiré ces textes. Oetgen note comme points communs l'influence de Grégoire et de Bède, et l'utilisation de motifs semblables : association de l'Ascension avec la Nativité et / ou avec le Jugement Dernier, venue du Saint Esprit lors de la Pentecôte – l'Ascension et la Pentecôte ayant longtemps été fêtées ensemble –, les talents donnés aux hommes (thème traité plus brièvement dans les homélies), l'exaltation de l'humanité à travers l'Ascension du Christ. On se rend compte que le *Christ II* se situe pleinement à l'intérieur de cette tradition et, si ce n'est le développement plus important accordé au thème des talents, ne traite pas l'Ascension de manière foncièrement différente de ce que l'on peut trouver dans les textes en prose de la même époque.

¹ « Common Motifs in the Old English Ascension Homilies » (1985).

II. Mise en parallèle du poème et de ses sources

Nous imprimons ci-dessous le texte du *Christ II* juxtaposé avec ses différentes sources. En italiques, les passages empruntés à une source.

Grégoire

Hoc autem nobis primum quærendum est,

quidnam sit quod
nato Domino

apparuerunt angeli, et tamen non
leguntur in albis vestibus apparuisse,

ascendente autem Domino...

Evangile

Luc Eduxit autem eos foras in Bethaniam

Mat. in montem ubi constituerat illis Iesus

Marc Signa autem eos qui crediderint
haec sequentur : In nomine meo daemonia
eiicient : linguis loquentur novis :
serpentes tollent : et si mortiferum quid
biberint, non eis nocebit : super aegros
manus imponent, et bene habebunt.

Actes quibus et praeibit seipsum vivum
post passionem suam in multis
argumentis, per dies quadraginta apparet
eis, et loquens de regno Dei.

Luc Et dixit ad eos : Haec sunt verba quae
locutus sum ad vos cum adhuc essem
vobiscum, quoniam necesse est impleri
omnia quae scripta sunt in lege Moysi, et
prophetis, et Psalmis de me. Tunc aperuit
illis sensum ut intelligerent Scripturas, et
dixit eis : Quoniam sic scriptum est, et sic
oportebat Christum pati...

Luc Et ipsi adorantes ...

440 *nu ðu geomlice gæst-gerynum,*
441 *mon se mæra, mod-cræfte sec*
442 *þurh sefan snyttro – þæt þu soð wite –*
443 *hu þæt geode, þa se æl-mihtiga*
444 *acenned wearð þurh clænne hád*
445 *– siþþan he marian, mægða weolman,*
446 *mærre meowlan, mund-heals geceas –,*
447 *þæt þær in hwitum hræglum gewerede*
448 *englas ne oð-eowdun, þa se æþeling cwom,*
449 *beorn in betlem; bodan wæron gearwe*
450 *þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,*
451 *sægdon soðne gefean, þætte sunu wære*
452 *in middan-geard meotudes acenned*
453 *in betleme : hwæpre in bocum ne cwið*
454 *þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden*
455 *in þa æþelan tid, swa hie eft dydon*

456 *Ða se brega mæra to bethania,*
457 *þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht*
458 *gelaðade, leof weorud – hy þæs lareowes*
459 *on þam wil-dæge word ne gehyrwdon,*
460 *hyra sinc-giefan : sona wæron gearwe,*
461 *hæleð mid hlaford – to þære halgan byrg,*
462 *þær him tacna fela tires brytta*
463 *onwrah, wuldres helm, word-gerynum,*

464 *ær-þon up stige án-cenned sunu,*
465 *efen-ece bearn, agnum fæder,*
466 *þæs ymb feowertig þe he of foldan ær*
467 *from deaðe aras dagaena rimes.*
468 *Hæfde þa gefylled, swa ær biforan sungon,*
469 *witgena word geond woruld innan*
470 *þurh his þrowinga.*

þegnas heredon,

471 *lufedon leof-wendum lifes agend,*
472 *fæder frum-sceafta; he him fægre þæs*
473 *leofum gesiþum lean æfter geaf,*
474 *ond þæt word acwæð waldend engla,*
475 *gefysed, fréa mihtig, to fæder rice :*

Evangiles

Mat. ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem saeculi.
Data est mihi omnis potestas in caelo et in terra (?)

Actes accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos

Marc Euntes in mundum universum praedicate Evangelium omni creaturae.

Mat. baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

Lettre à Æthelbert

idolorum cultus insequere

Evangile

Mat. ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem saeculi.

Actes Et cum haec dixisset, videntibus illis, elevatus est

Actes Et cum haec dixisset, videntibus illis, elevatus est

Actes ecce duo viri astiterunt iuxta illos in vestibus albis qui et dixerunt :

Viri Galilaei, quid statis aspicientes in caelum?
hic Iesus, qui assumptus est a vobis in caelum,

476 "gefeod̄ ge on ferððe : *næfre ic from hweorfe,*
477 ac ic lufan symle læste wið eowic
478 *ond eow meah̄t giefe* ond mid wunige

479 awo to ealdre, þæt eow æfre ne bið
480 þurh gife mine godes onsen.
481 *Farað nu geond ealne yrmenne grund,*
482 geond wid-wegas, weoredum cyðað
483 *bodiað ond bremað beorhtne geleafan,*
484 *ond fulwiað folc* under roderum,

485 hweorfað to hæpnum, *hergas breotaþ*
486 *fyllaþ ond feogað,* feond-scype dwæscað,
487 sibbe sawað on sefan manna
488 þurh meah̄ta sped.

Ic eow mid wunige

489 *forð on frofre* ond eow friðe healde,
490 strengðu staþol-fæstre, on stowa gehware."
491 Ða wearð semninga sweg on lyfte
492 hlud gehyred; heofon-engla þreat,
493 weorud wlite-scyne, wuldres aras
494 cwomun on cordre. *cyning ure gewat*
495 *þurh þæs temples hrof þær hy to segun,*
496 þa þe leofes þa gen last weardedun
497 on þam þing-stede, þegnas gecorene :
498 *gesegon hi on heahþu hlaford stigan,*
499 god-bearn of grundum – him wæs geomor sefa
500 hat æt heortan, hyge murnende,
501 þæs þe hi swa leofne. leng ne mostun
502 geseon under swegle song áhofun
503 aras ufan-cunde, æþeling heredun,
504 lofedun lif-fruman, leohte gefegun
505 þe of þæs hælendes heafelan lixte.
506 *gesegon hy æl-beorhte englas twegen*
507 *fægre ymb þæt frum-bearn frætsum blican,*
508 cyninga wuldor. *cleopedon* of heahþu
509 wordum wrætlicum ofer wera mengu
510 beorhtan reorde : "*hwæt bidað ge,*
511 *gallesce guman* on hwearfte?
512 *Nu ge sweotule geseoð soðne dryhten*
513 *on swegl faran,* sigores ágend :
514 wile up heonan eard gestigan,
515 æþelinga ord, mid þas engla gedryht,
516 ealra folca fruma, fæder eþel-stóll.
517 we mid þyslice þreate willað
518 ofer heofona gehlidu hlaford fergan
519 to þære beorhtan byrg mid þas bliðan gedryht
520 – ealra sig-bearna þæt selest
521 ond æpeleste – þe ge her on stariað
522 ond in frofre geseoð frætsum blican.

*Le Christ II***Evangile**

Actes sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in caelum.

Actes nubes suscepit eum ab oculis eorum

Marc et sedet a dextris Dei.

Luc Et ipsi adorantes regressi sunt in Ierusalem

Actes Et cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes pariter in eodem loco.

Luc vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.

Grégoire

...ascendente autem Domino, missi angeli in albis leguntur vestibus apparuisse.

Sic etenim scriptum est : Videntibus illis elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum. Cumque intuerentur in coelum euntem illum, ecce duo viri steterunt juxta illos in vestibus albis (Act. I, 9). In albis autem vestibus gaudium et solemnitas mentis ostenditur.

[Quid est ergo quod nato Domino, non in albis vestibus, ascendente autem Domino, in albis vestibus angeli apparent, nisi quod tunc magna solemnitas angelis facta est, cum coelum Deus homo penetravit? Quia nascente Domino videbatur divinitas humiliata; ascendente vero Domino, est humanitas exaltata. Albæ etenim vestes exaltationi magis congruunt quam humiliationi. In assumptione ergo ejus angeli in albis vestibus videri debuerunt, quia qui in nativitate sua apparuit Deus humilis, in Ascensione sua ostensus est homo sublimis.]

523 *wile eft swa þeah eorðan mægðe*
 524 *sylfa gesecan side herge,*
 525 *ond þonne gedeman dæda gehwylce*
 526 *þara ðe gefremedon folc under roderum."*
 527 *Ða wæs wuldres weard wolcnum bifongen,*
 528 *heah-engla cyning, ofer hrofas upp,*
 529 *haligra helm; þyht wæs geniwad,*
 530 *blis in burgum, þurh þæs beornes cyme;*
 531 *gesæt sige-hremig on þa swiþran hand,*
 532 *ece ead-fruma, agnum fæder.*
 533 *Gewitan him þa gongan to hierusalem*
 534 *hæleð hyge-rofe, In þa halgan burg,*
 535 *geomor-mode, þonan hy god nyht*
 536 *up stigende eagum segun,*
 537 *hyra wil-gifan; þær wæs wopes hring*
 538 *torne bitolden, wæs seo treow-lufu*
 539 *hat æt heortan, hreðer innan weoll*
 540 *beorn breost-sefa. bidon ealle þær*
 541 *þegnas þrym-fulle þeodnes gehata*
 542 *in þære torhtan byrig tyn niht þa gen,*

543 *swa him sylf bibeað swegles agend,*
 544 *ær-þon up stige ealles waldend*
 545 *on heofona gehyld – hwite cwoman*
 546 *eorla ead-giefan englas togeanes :*

547 *Ðæt is wel cweden, swa gewritu secgað,*
 548 *þæt him al-beorhte englas togeanes*
 549 *in þa halgan tid heapum cwoman*
 550 *sigan on swegle.*

þa wæs symbla mæst
 551 *geworden in wuldre : wel þæt gedafenað*
 552 *þæt to þære blisse beorhte gewerede*
 553 *in þæs þeodnes burg þegnas cwoman,*
 554 *weorud wlite-scyne; geseгон wil-cuman*
 555 *on heah-setle, heofones waldend,*
 556 *folca feorh-giefan, frætwwum (blican) ...*

lacune

Hymne de Bède

72 Portis Olympi approximant.
 73 Emissa tunc vox angeli :
 74 Portas, ait, nunc pandite,
 75 Et introibit perpetis
 76 Dux pacis et Rex gloriæ.
 77 Respondit hæc ab intimis
 78 Vox urbis almæ moenibus :
 79 Quis iste rex est gloriæ,
 80 Intret poli qui januas?
 81 Nos semper in coelestibus
 82 Christum solemus cernere,
 83 Et ejus una cum Patre
 84 Pari beamur gloria.
 98 Respondit : Auctor omnium
 99 Altissimus virtutum, et is
 100 Rex ipse fulget gloriæ.

lacune

22 Miranda Salvatoris est
 23 Virtus gemella gratia,
 24 Quæ regna lethi destruit :
 25 Nam plurimos ab inferi
 26 Portis reduxit spiritu,
 27 Multos et ipso corpore
 28 De fauce mortis eruit.
 29 Surgentis ut de mortuis
 30 Christi sonarent gaudia,
 31 Binos choros paschalia
 32 Vita nova lætantium.

89 Quapropter elevamini,
 90 Portæ perennes ætheris,
 91 Introeat Rex gloriæ
 92 Virtutis atque gratiæ.

556c "... ealles waldend

557 middan-geardes ond mægen-þrymnes.

558 *hafað nu se halga helle bireafod*
 559 *ealles þæs gafoles þe hi gear-dagum*
 560 *In þæt orlege unryhte swealg.*
 561 Nu sind forcumene ond in cwic-susle
 562 gehynde ond gehæfte, In helle grund,
 563 duguþum bidæled, deofla cempan;
 564 ne meahtan wiþer-brogan wige spowan
 565 wæpna wyrpum, siþþan wuldres cyning,
 566 heofon-rices helm, hilde gefremede
 567 wiþ his eald-feondum ánes meahtum,
 568 þær he of hæfte áhlód huþa mæste,
 569 of feonda byrig folces unrim,
 570 þisne ilcan þreat þe ge her on stariað.
 571 wile nu gesecan sawla nergend
 572 gæsta gief-stol, godes agen bearn,
 573 æfter guð-plegan. nu ge geare cunnon
 574 hwæt se hlaford is se þisne here lædeð;
 575 nu ge fromlice freondum togeanes
 576 gongað glæd-mode; *geatu ontynað* :
 577 *wile In to eow ealles waldend,*
 578 cyning on ceastre, corðre ne lytle,
 579 fym-weorca fruma, folc gelædan
 580 In dreama dream ðe he on deoflum genom
 581 þurh his sylfes sygor. sib sceal gemæne
 582 englum ond ældum á forð heonan
 583 wesan wide-ferh; wær is ætsomme
 584 godes ond monna, gæst-halig treow,
 585 lufu, lifes hyht ond ealles leohtes gefea."
 586 Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælubearn
 587 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 588 gefreode ond gefreopade folc under wolcnum,
 589 mære meotudes sunu, þæt nu monna gehwylc
 590 cwic / þendan her wunað geceosan mótt
 591 swa helle hienþu swa heofones mærbu,
 592 swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 593 swa þrymnes þræce swa þystra wræce,

594 swa mid drihten dream swa mid deoflum hream,
 595 swa wite mid wraþum swa wuldor mid arum,
 596 swa lif swa deað, swa him leofre bið
 597 to gefremmanne, þenden flæsc ond gæst
 598 wuniað in worulde : wuldor þæs age
 599 þrynysse brym, þonc butan ende!
 600 ðæt is þæs wyrðe þætte wer-þeode
 601 secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
 602 þe us sið ond ær simle gefremede
 603 þurh monig-fealdra mæгна geryno :
 604 he us æt giefed ond æhta sped,
 605 welan ofer wid-lond ond weder liþe
 606 under swegles hleo; sunne ond mona,
 607 æþelast tungla, eallum scinað,
 608 heofon-condelle, hæleþum on eorðan;
 609 dreoseð deaw ond ren, duguðe weccap
 610 to feorh-nere fira cynne,
 611 iecað eorð-welan : þæs we ealles sculon
 612 secgan þonc ond lof þeodne ussum,
 613 ond huru þære hælo þe he us to hyhte forgeaf,

Grégoire

Sed hoc nobis magnopere, fratres
 charissimi, in hac solemnitate pensandum
 est, quia deletum est hodierna die
 chirographum damnationis nostræ,
 mutata est sententia corruptionis nostræ.

Illa enim natura cui dictum est : *Terra es,
 et in terram ibis* (Genes. III, 19),

hodie in coelum ivit.

Pro hac ipsa namque carnis nostræ
 sublevatione per figuram beatus Job
 Dominum avem vocat.

Quia enim Ascensionis ejus mysterium
 Judæam non intelligere conspexit, de
 infidelitate ejus sententiam protulit,
 dicens : *Semitam ignoravit avis* (Job
 XXVIII, 7).

Avis enim recte appellatus est Dominus,
 quia corpus carneum ad æthera libravit.
 Cujus avis semitam ignoravit quisquis
 eum ad coelum ascendisse non credidit.

614 *ða he þa yrmþu eft oncyrde,*
 615 æt his up-stige, þe we ær drugon,
 616 ond geþingade þeod-buendum
 617 wið fæder swæsne fæþþa mæste,
 618 cyning an-boren, *cwide eft onhwearf*
 619 saulum to sibbe, se þe ær sungeon wæs
 620 þurh yrne hyge ældum to sorge :
 621 *"Ic þec ofer eorðan geworhte,*
 on þære þu scealt yrmþum lifgan,
 622 wunian in gewinne ond wræce dreogan,
 623 feondum to hroþor fus-leoð galan,
 624 *ond to þære ilcan scealt eft geweorþan,*
 625 wymmum aweallen, þonan wites fyr
 626 of þære eorðan scealt eft gesecan."
 627 Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede,
 628 þa he léomum ofeng ond lic-homan,
 629 monnes magu-tudre, *sifþan meotodes sunu*
 630 *engla eþel up gestigan*
 631 *wolde, weoroda god :* ús se willa bicwom
 632 heanum to helpe on þa halgan tíð.
 633 *bi þon giedd áwræc iob* swa he cuðe,
 634 herede helm wera, hælend lofede,
 635 ond mid sib-lufan sunu waldendes
 636 freo-noman cende *ond hine fugel nemde,*
 637 *þone iudeas ongietan ne meahtan*
 638 In ðære god-cundan gæstes strengðu.
 639 wæs þæs fugles flyht feondum on eorþan
 640 dyme ond degol, þam þe deorc gewit
 641 hæfdon on hreþre, heortan stænne :
 642 *Noldan hi þa torhtan tacen oncnawan*
 643 þe him beforan fremede freo-bearn godes
 644 monig mislicu geond middan-geard.
 645 swa se fæla fugel flyges cunnode :

De hac solemnitate per Psalmistam dicitur : *Elevata est magnificentia tua super coelos* (Psal. VIII, 2).

De hac rursus ait : *Ascendit Deus in jubilatione, et Dominus in voce tubæ* (Psal. XLVI, 6). De hac iterum dicit : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus* (Psal. LXVII, 19). Ascendens quippe in altum captivam duxit captivitatem, quia corruptionem nostram virtute suæ incorruptionis absorbit.

Dedit vero dona hominibus, quia, misso desuper Spiritu, alii sermonem sapientiæ, alii sermonem scientiæ, alii gratiam virtutum, alii gratiam curationum, alii genera linguarum, alii interpretationem tribuit sermonum (I Cor XII, 8).

646 hwilum engel eard up gesohte
 647 modig, meahtum strang, þone maran ham;
 648 hwilum he to eorþan eft gestylde
 649 þurh gæstes giefe, grund-sceat sohte,
 650 wende to worulde. *bi þon se witga song :*
 651 *"he wæs upp hafen engla fæðnum*
 652 *in his þa miclan meahtra sped,*
 653 *heah ond halig, ofer heofona þrym."*
 654 Ne meahtan þa þæs fugles flyht gecnawan
 655 þe þæs up-stiges ond-sæc fremedon
 656 ond þæt ne gelyfdon, þætte lif-fruma
 657 In monnes hiw ofer mægna þrym
 658 halig fróm hrusan ahafen wurde.

659 *Da us geweorðade se þas world gescop,*
 660 *godes gæst-sunu, ond us giefe sealde,*
 661 *uppe mid englum ece stapelas,*
 662 *ond eac monig-fealde modes snyttru*
 663 *seow ond sette geond sefan monna.*
 664 *– Sumum word-læpe wise sendeð*
 665 *on his modes gemynd þurh his muþes gæst,*
 666 *æðele ond-giet : se mæg eal fela*
 667 *singan ond secgan, þam bið snyttru cræft*
 668 *bifolen on ferðe. Sum mæg fingrum wel*
 669 *hlude fore hælepum hearpan stirgan,*
 670 *gleo-beam gretan. Sum mæg god-cunde*
 671 *reccan ryhte æ. Sum mæg ryme tungla*
 672 *secgan side gesceaft. Sum mæg searolice*
 673 *word-cwide writan. Sumum wiges sped*
 674 *giefeð æt guþe, þonne gar-getrum*
 675 *ofer scild-hreadan sceotend sendað,*
 676 *flacor flan-geweorc. Sum mæg fromlice*
 677 *ofer sealtne sære sund-wudu drifan,*
 678 *hreran holm-þræce. Sum mæg heanne beam*
 679 *stælgne gestigan. Sum mæg styles sweord,*
 680 *wæpen gewyrcan. Sum con wonga bigong,*
 681 *wegas wid-gielle. – swa se waldend us,*
 682 *god-beam on grundum, his giefe bryttað.*

Grégoire In Ezechielem ?

Non enim uni dantur omnia, ne in superbiam elatus cadat, sed huic datur quod tibi non datur, et tibi datur quod illi denegatur, ut dum iste considerat bonum quod habes et ipse non habet, te sibi in cogitatione praeferat, et fiat quod scriptum est : superiores sibi invicem

683 *Nyle he ængum anum ealle gesyllan*
 684 *gæstes snyttru, þy læs him gielp sceþþe*
 685 *þurh his anes cræft ofer oþre forð.*

Le Christ II

arbitrantes.

Dedit ergo dona hominibus.

De hac Ascensionis ejus gloria etiam Habacuc ait : *Elevatus est sol, et luna stetit in ordine suo* (Habac. III, 11, sec. LXX).

Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur?

Quousque enim Dominus ascendit ad coelos, sancta ejus Ecclesia adversa mundi omnimodo formidavit; at postquam ejus Ascensione roborata est, aperte prædicavit quod occulte credidit. Elevatus est ergo sol, et luna stetit in ordine suo, quia cum Dominus coelum petiit, sancta ejus Ecclesia in auctoritate prædicationis excrevit.

Hinc ejusdem Ecclesiae voce per Salomonem dicitur : *Ecce iste venit saliens in montibus, et transiliens colles* (Cant. II, 8). Consideravit namque tantorum operum culmina, et ait : *Ecce iste venit saliens in montibus.*

Veniendo quippe ad redemptionem nostram, quosdam, ut ita dixerim, saltus dedit. Vultis, fratres charissimi, ipsos ejus saltus agnoscere?

De coelo venit in uterum,

de utero venit in præsepe,

de præsepe venit in crucem,

de cruce venit in sepulcrum,

686 *ðus god meahlig geofum unhneawum,*
687 *cyning al-wihta, cræftum weorðað*
688 *eorþan tuddor, swylce eadgum blæd*
689 *seleð on swegle, sibbe ræreþ*
690 *ece to ealdre engla ond monna :*
691 *swa he his weorc weorþað.*

bi þon se witga cwæð

692 *þæt áhæfen wæren halge gimmas,*
693 *hædre heofon-tungol healice upp,*
694 *sunne ond mona.*

hwæt sindan þa

695 *gimmas swa scyne buton god sylfa?*
696 *he is se soð-fæsta sunnan leoma,*
697 *englum ond eorð-warum æpele scima;*
698 *ofer middan-geard mona lixeð,*
699 *gæstlic tungol, swa seo godes circe*
700 *þurh gesomninga soðes ond ryhtes*
701 *beorhte bliceð, swa hit on bocum cwip,*
702 *sipþan of grundum god-bearn ástag,*
703 *cyning clænra gehwæs : þa seo circe hér*
704 *æe-fyllendra eaht-nysse bád*
705 *under hæþenra hyrda gewældum,*
706 *þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon,*
707 *gæstes þearfe, ac hi godes tempel*
708 *bræcan ond bæmdon, blod-gyte worhtan,*
709 *feodan ond fyldon; hwæþre forð bicwom*
710 *þurh gæstes giefe godes þegna blæd*
711 *æfter up-stige ecan dryhtnes.*
712 *bi þon salomon song, sunu dauipes,*
713 *giedda gearo-snottor gæst-gerynum,*
714 *waldend wer-þeoda, ond þæt word acwæð :*
715 *"cuð þæt geweorðeð þætte cyning engla,*
716 *meotud meahtrum swið, munt gestylleð,*
717 *gehleapeð hea dune, hyllas ond cnollas*
718 *bewrið mid his wuldre, woruld alyseð,*
719 *ealle eorð-buend þurh þone æþelan styll."*

720 *wæs se forma hlyp þa he on fæmnan astag,*
721 *mægeð unmæle, ond þær mennisc hiw*
722 *onfeng butan firenum, þæt to frofre gewearð*
723 *eallum eorð-warum. wæs se ofer stiehl*
724 *bearnes gebyrda, þa he In binne wæs*
725 *in cildes hiw clapum bewunden,*
726 *ealra þrymma þrym. wæs se þridra hlyp*
727 *rodor-cyninges ræs, þa he on rode astag,*
728 *fæder, frofre gæst. wæs se feorða stiehl*
729 *in byrgenne, þa he pone beam ofgeaf,*
730 *fold-ærne fæst. wæs se fifta hlyp*
731 *þa he hell-warena heap forbygde*
732 *In cwic-susle, cyning inne gebond,*

de sepulcro rediit in coelum.

733 feonda fore-sprecan, fyrum teagum,
 734 grom-hydigne, þær he gen ligeð
 735 In carcerne, clomnum gefæstnad,
 736 synnum gesæled. *wæs se siexta hlyp*
 737 haliges hyht-plega *þa he to heofonum astag*
 738 on his eald-cyððe – þa wæs engla þreat
 739 on þa halgan tid hleahre bliþe
 740 wynnum geworden : gesawan wuldres þrym,
 741 æþelunga ord, eðles neosan,
 742 beorhtra bolda; þa wearð burg-warum
 743 eadgum ece gefea æþelinges plega.

Ecce, ut nos post se currere faceret,
 quosdam pro nobis saltus manifestata per
 carnem veritas dedit, quia *exultavit ut*
gigas ad currendum viam suam (Psal
 XVIII, 6), ut nos ei diceremus ex corde :
Trahe nos post te, curremus in odorem
unguentorum tuorum (Cant. I, 3).

11. Unde, fratres charissimi, oportet ut
 illuc sequamur corde, ubi eum corpore
 ascendisse credimus.

744 þus her on grundum godes ece beam
 745 ofer heah-hleoþu hlypum styldre
 746 modig æfter muntum : *swa we men sculon*
 747 *heortan gehygdum hlypum styllan*
 748 *of mægne In mægen, mærfum tilgan,*
 749 *þæt we to þam hyhstan hrofe gestigan*
 750 *halgum weorcum, þær is hyht ond blis,*
 751 *geþungen þegn-weorud. is us þearf micel*
 752 *þæt we mid heortan hælo secen,*
 753 *þær we mid gæste georne gelyfað*
 754 *þæt þæt hælo-beam heonan up stige*
 755 *mid usse lic-homan, lifgende god.*
 756 *for-þon we a sculon idle lustas,*
 757 *syn-wunde forseon, ond þæs sellran gefeon.*
 758 *habbað we us to frofre fæder on roderum,*
 759 *æt-meahtigne;*

Desideria terrena fugiamus, nihil nos jam
 delectet in infimis, qui patrem habemus in
 coelis.

he his áras þonan
 760 halig of heahðu hider onsendeð,
 761 þa us gescildað wið sceppendra
 762 englum earh-farum, þi læs unholdan
 763 wunde gewyrren, þonne wroht-bora
 764 In folc godes forð onsendeð
 765 of his brægd-bogan biterne stræl.
 766 for-þon we fæste sculon wið þam fær-sceyte
 767 symle wærlice wearde healdan,
 768 þy læs se attres ord in gebuge,
 769 biter bord-gelac, under ban-locan,
 770 feonda fær-searo : þæt bið frecne wund,
 771 blatast benna. utan us beorgan þa,
 772 þenden we on eorðan eard weardien;
 773 utan us to fæder freoþa wilnian,
 774 biddan beam godes ond þone bliðan gæst
 775 þæt he us gescilde wið sceapan wæpnum,
 776 laþra lyge-searwum, – se us lif forgeaf,
 777 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 778 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum.
 779 ne þearf him ondrædan deofla strælas

Et hoc nobis est magnopere
perpendendum, quia is qui placidus
ascendit terribilis redibit; et quidquid
nobis cum mansuetudine præcepit, hoc a
nobis cum districtione exiget.

Nemo ergo indulta poenitentiae tempora
parvipendat, nemo curam sui, dum valet,
agere negligat, quia Redemptor noster
tanto tunc in iudicium districtior veniet,
quanto nobis ante iudicium magnam
patientiam prærogavit.

780 ænig on eorðan ælda cynnes,
781 gromra gar-fare, gif hine god scildeþ,
782 duguða dryhten. is þam dome neah
783 þæt we gelice sceolon leanum hleotan
784 swa we wide-feorh weorum hlóðun
785 geond sidne grund. *us secgað bec*
786 *hú æt ærestan ead-mod astag*
787 In middan-geard mæгна gold-hord
788 In fæmnan fæðm, freo-bearn godes,
789 halig of heahþu – huru ic wene me
790 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
791 *Donne eft cymeð engla þeoden,*
792 þe ic ne heold teala þæt me hælend min
793 on bocum bibeað : Ic þæs brogan sceal
794 geseon sýn-wræce, þæs þe is soð talge,
795 þær monig beoð on gemot læded
796 fore onsyne eces deman.
797 þonne cene cwacað, gehyreð cyning mæðlan,
798 rodera ryhtend, sprecan reþe word
799 þam þe him ær in worulde wace hyrdon,
800 þendan yre ond nyd yþast meahtan
801 frofre findan; þær sceal forht monig
802 on þam wong-stede werig bidan
803 hwæt him æfter dædum deman wille
804 wraþra wita. biþ se wynn scæcen
805 eorþan frætwa; ure wæs longe
806 lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,
807 feoh on foldan; þonne frætwe sculon
808 byman on bæle : blac rasetteð
809 recen reada leg, reþe scriþeð
810 geond woruld wide, wongas hreosað,
811 burg-stede berstað; brond bið on tyhte,
812 æleð eald-gestreon unmunlice,
813 gæsta gifrast, þæt geo guman heoldan
814 þenden him on eorþan onmedla wæs.
815 for-þon Ic leofra gehwone læran wille
816 *þæt he ne agæle gæstes þearfe*
817 *ne on gylp geote,* þenden god wille
818 þæt he her in worulde wunian mote,
819 somed siþian sawel in lice
820 in þam gæst-hofe : scyle gumena gehwylc
821 on his gear-dagum georne biþencan
822 *þæt us milde bicwom meahita waldend*
823 *æt ærestan þurh þæs engles word;*
824 *bið nu eorneste þonne eft cymeð,*
825 reðe ond ryht-wis – rodor bið onhrered
826 ond þas miclan gemetu middan-geardes
827 beofiað þonne; beorht cyning leanað
828 þæs þe hy on eorþan eargum dædum
829 lifdon leahtrum fā, þæs hi longe sculon
830 ferð-werige onfon In fyr-baðe,
831 wælmum biwrecene, wraþlic ondleand –
832 þonne mæгна cyning on gemot cymeð

833 þrymma mæste. þeod-egsa bið
 834 hlud gehyred bi heofon-woman,
 835 cwaniendra cirm, cerge reotað
 836 fore onsyne eces deman
 837 þa þe hyra weorcum wace truwiað;
 838 Ðær biþ oð-ywed egsa mara
 839 þonne from frum-gesceape gefrægen wurde
 840 æfre on eorðan; þær bið æg-hwylcum
 841 syn-wyrcendra on þa snudan tid
 842 leofra micle þonne eall þeos læne gesceaft
 843 þær he hine sylfne on þam sige-þreate
 844 behydan mæge, þonne herga fruma,
 845 æþelinga ord, eallum demed,
 846 leofum ge laðum, lean æfter ryhte,
 847 þeoda gehwylcre.

Haec itaque vobiscum, fratres, agite, hæc
 in mente sedula cogitatione versate.
 Quamvis adhuc rerum perturbationibus
 animus fluctuet, jam tamen spei vestræ
 anchoram in æternam patriam figite,
 intentionem mentis in vera luce solidate.

is us þearf micel
 848 þæt we gæstes wlite, ær þam gryre-brogan,
 849 on þas gæsnan tid *geome biþencen.*
 850 Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
 851 ofer cald wæter ceolum liðan
 852 geond sidne sære, sund-hengestum,
 853 flod-wudu fergen. is þæt frecen stream,
 854 yða ofer-mæta þe we her on lacað
 855 geond þas wacan woruld, windge holmas
 856 ofer deop gelad. wæs se drohtað strong
 857 ær-þon we to londe geliden hæfdon
 858 ofer hreone hrycg, þa us help bicwom
 859 þæt us to hælo hyþe gelædde
 860 godes gæst-sunu ond us giefe sealde,
 861 þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord
 862 hwær we sælan sceolon sund-hengestas,
 863 ealde yð-mearas, *ancrum fæste.*
 864 utan us to þære hyðe hyht stapelian,
 865 ða us gerymde rodera waldend,
 866 halge on heahþu, *þa he heofonum astag.*

Ecce ad coelum ascendisse Dominum
 audivimus. Hoc ergo servemus in
 meditatione quod credimus. Et si adhuc
 hic tenemus infirmitate corporis,
 sequamur tamen eum passibus amoris.
 Non autem deserit desiderium nostrum
 ipse qui dedit, Jesus Christus Dominus
 noster, qui vivit et regnat cum Deo Patre
 in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia
 sæcula sæculorum. Amen.

Troisième partie : LE TEXTE

Chapitre 1 : Politique éditoriale

I. Présentation de l'édition

L'édition qui suit se veut un compromis entre la présentation du manuscrit et les attentes de lecteurs modernes.

Chaque page de notre édition correspond à une page du manuscrit. Nous prenons toutefois la liberté de placer quelques mots sur la page précédente ou suivante lorsque la fin de page ne coïncide pas avec la fin d'un vers. Nous indiquons alors la fin de page par une barre oblique (/) à l'endroit correspondant du texte.

Le texte est disposé sous forme de vers, la césure étant marquée par un blanc. Le scribe, lui, dispose le texte comme de la prose, sans aller à la ligne à la fin de chaque vers. On trouvera plus haut la reproduction de cet arrangement dans le chapitre consacré à la description du manuscrit.

Les chiffres situés immédiatement à gauche des vers correspondent à la numérotation traditionnelle, reprise de l'édition de Krapp & Dobbie dans les Anglo-Saxon Poetic Records (1936), et dont nous nous servons dans le corps de notre travail. Elle date d'une époque où les trois *Christ* étaient considérés comme une seule œuvre numérotée en continu : les vers 1-439 correspondent au *Christ I*, et le *Christ II* commence au vers 440. Le fragment de vers au sommet du f. 16', qui représente la fin d'un vers disparu par suite de la perte d'un feuillet, et que Krapp & Dobbie rattachent au vers 556, est ici appelé 556c. Les numéros en petits caractères à gauche des précédents sont ceux de l'édition de Muir (1994). Muir estime que, les trois *Christ* étant trois œuvres différentes, chacune doit avoir sa propre numérotation, et il renumérote le *Christ II* (ainsi que d'autres poèmes du Livre d'Exeter) en attribuant au premier vers le chiffre 1. Nous ne saurions souscrire à cette politique, qui rend fort pénible la consultation des travaux précédents, pour un avantage négligeable – qu'importe si le premier vers du poème porte le numéro 440 ? Nous n'adoptons donc pas la numérotation de Muir, mais nous l'indiquons néanmoins pour faciliter l'accès à son édition.

Nous conservons les sections présentes dans le manuscrit, bien que cette division ne reflète que très imparfaitement la structure du poème. Ces sections ne sont pas numérotées dans le Livre d'Exeter, mais nous ajoutons des numéros entre crochets pour faciliter le repérage. Les sections du *Christ* n'ayant pas fait l'objet d'études, il n'y a pas d'inconvénient à modifier la numérotation donnée en appendice de l'introduction de Krapp & Dobbie, dans laquelle la première section du *Christ II* est la section 6, les sections 1-5 constituant le *Christ I*. Nous attribuerons donc à la première section du *Christ II* le numéro 1.

Nous donnons en bas de page, d'abord les remarques d'ordre paléographique, concernant en particulier les corrections ; ensuite, au-dessous d'un trait plein, les émendations adoptées dans le texte ; puis, séparées de ce qui précède par un trait en pointillés, les émendations que nous n'adoptons pas mais qui nous paraissent intéressantes. Les autres émendations proposées par divers critiques sont discutées dans le commentaire textuel qui fait suite à l'édition.

Notre texte se veut aussi proche du manuscrit que possible. Nous essayons de conserver les éléments qui peuvent apporter une information, tels les accents et les majuscules. Il nous a paru utile de les intégrer au texte, plutôt que de les placer en

appendice à l'introduction comme Krapp & Dobbie, ou en note infra-paginale comme le fait Muir pour les accents. L'adoption de cette politique implique que nous n'utiliserons pas les majuscules là où elles sont exigées par l'usage moderne, c'est-à-dire en début de phrase et sur les noms propres, et que nous les réserverons aux cas où elles sont présentes dans le manuscrit. Les majuscules modernes sont le plus souvent une redondance, et on s'habitue assez facilement à leur absence. En revanche nous remplaçons la ponctuation (métrique mais non systématique) du manuscrit par une ponctuation syntaxique moderne, de manière à faciliter la lecture. Nous donnons donc en bas de page l'emplacement des points qui existent dans le manuscrit.

En ce qui concerne le découpage du texte en mots, nous avons dû nous écarter de l'usage du manuscrit, trop différent des attentes d'un lecteur moderne. Nous séparons les petits mots inaccentués que le scribe regroupe, et nous regroupons les éléments de mots composés qu'il sépare. Dans ce dernier cas, cependant, nous plaçons un trait d'union entre les deux éléments. Nous étendons l'usage de ce trait d'union aux affixes dont le sens est encore clairement ressenti.

Pour ce qui est des lettres, nous suivons l'usage moderne qui veut que l'on remplace la rune *wynn* par son équivalent *w*, que l'on conserve la la ligature *æ* ainsi que la distinction entre *þ* et *ð*, et que l'on ignore les différentes formes que peuvent prendre certaines lettres, en fonction de leur position dans le mot ou de manière aléatoire.¹ Sur ces différents points, nous renvoyons à la partie consacrée à la paléographie.

II. Etablissement du texte

II.1. L'autorité du manuscrit

Le Livre d'Exeter a été copié dans la seconde moitié du X^e siècle, mais les poèmes qu'il contient sont sans doute antérieurs à cette date et ont donc connu une longue période de transmission, au cours de laquelle ils ont subi des modifications, délibérées ou non. En plusieurs points le texte présente des leçons qui pèchent par le sens ou la forme. Parfois le scribe semble travailler mécaniquement – ainsi il confond de manière répétée des lettres de forme voisine, ce qui laisse entendre qu'il écrivait sans chercher à comprendre le sens du mot². D'autres corrections impliquent une volonté de normaliser le texte, par la modification des formes dialectales ou obsolètes. Nous avons vu plus haut que ce type de modification se fait parfois de manière mécanique et peut comporter des erreurs.

Ces remarques laissent entendre que l'autorité des manuscrits vieil-anglais, pour reprendre les termes de Sisam³, n'est pas absolue. Les scribes ne considéraient pas les textes qu'ils copiaient comme intangibles et n'hésitaient pas à y introduire des modifications délibérées, sans compter les inévitables erreurs de plume. Cela signifie-t-il qu'il ne faut pas hésiter à émender ? Peut-être pas. Il est difficile, en l'absence d'autres versions des mêmes textes pouvant servir de point de comparaison, de reconstituer la leçon d'origine. Le risque que l'on court en modifiant trop librement – à

¹ Pour une position différence, voir Scragg, « Postscript : *Quo vadis, editio ?* » (1994), pp. 300-01.

² Sisam (« The Arrangement of the Exeter Book », 1953) signale des erreurs de ce type, et nous en avons donné une liste ci-dessus dans le chapitre consacré aux corrections. Muir suggère même l'intervention d'un scribe étranger (*The Exeter Anthology*, 2^e éd. (2000), p. 36).

³ « The Authority of Old English Poetical Manuscripts » (1953).

l'exemple des scribes eux-mêmes – le texte des manuscrits, est de remplacer une forme choisie par le scribe sinon par l'auteur, par une autre qui n'a jamais fait partie du texte.

La politique d'émendation varie d'un éditeur à l'autre suivant des tendances propres à chaque époque. Le premier éditeur, Thorpe (1842), a transcrit le texte avec un minimum d'émendations, ne le modifiant que là où le sens lui paraissait déficient, c'est-à-dire en une douzaine d'endroits, et proposant quelques autres émendations en note. Au contraire Grein (1857) s'attache moins à rectifier le sens qu'à normaliser l'orthographe : il corrige *awo* en *awa* (479), *sunu* en *suna* (635), et ainsi de suite. Gollancz (1892, 1895) puis Assmann (1898) reviennent en arrière, avec une dizaine d'émendations seulement – Gollancz, dans sa première édition, laisse même de côté, peut-être par inadvertance, une correction aussi évidente que l'ajout de *wæs* au vers 619 –, mais Cook (1900) va plus loin encore que Grein, remplaçant par exemple *haliges* par *halges* (737), *heofnum* par *heofonum* (778)¹. La tendance se renverse à nouveau avec l'édition de Krapp & Dobbie (1936), qui rejettent nombre des émendations de leurs prédécesseurs, puis de façon plus radicale encore avec une édition moderne comme celle de Muir (1994), d'où toute normalisation est exclue². Dans notre édition, tout en acceptant le principe qui guide Muir – conserver l'orthographe du scribe et ne corriger que les erreurs involontaires –, nous avons repris certaines des émendations qu'il écarte (*weardedun*, 496 ; *heredun*, 503), considérant que dans ces deux cas la leçon du manuscrit représente un lapsus du scribe indépendant de la prononciation du mot.

II.2. Les émendations que nous adoptons

II.2.i. Erreur de découpage

MS *blacra setteð* pour *blac rasetteð* (808)

Le scribe du Livre d'Exeter, à l'intérieur de ses propres normes, prête une grande attention à la séparation des mots. L'erreur ne provient sans doute pas de lui. Mais on peut très bien imaginer que le scribe d'un précédent manuscrit soit arrivé à la fin de la ligne au moment d'écrire *rasetteð*, qu'il ait coupé le mot après le *a* et rapproché *blac* et *ra* pour ne pas déborder de la zone d'écriture. Le scribe subséquent s'est donc trouvé devant les deux groupes *blacra / setteð* et les a reproduits sans chercher à comprendre.

¹ Holthausen dans son compte-rendu de cette édition (1900) reproche néanmoins à Cook de ne pas être allé assez loin dans cette voie, de ne pas avoir rétabli les formes angliennes supposées originales, ni émendé les vers qui ne correspondent pas à la métrique vieil-anglaise telle qu'elle est présentée par Sievers ; mais il apprécie tout de même le progrès par rapport aux éditions de Gollancz et d'Assmann. De nos jours, les éditeurs hésitent à affirmer l'origine dialectale d'un poème ou à le faire entrer de force dans une théorie métrique donnée, et montrent plus de prudence dans les émendations.

² Pour une discussion des principes guidant les éditeurs modernes, voir en particulier Stanley, « Unideal Principles of Editing Old English Verse » (1984), Gneuss (« Guide to the Editing and Preparation of Texts for the Dictionary of Old English », 1973, et « Old English Texts and Modern Readers : Notes on Editing and Textual Criticism », 1998), les actes de colloque édités par Frank (*The Politics of Editing Medieval Texts*, 1993) et Scragg *et al.* (*The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*, 1994) et l'ouvrage collectif de Keefe et O'Keefe, *New Approaches to Editing Old English Verse* (1998). Orton (*The Transmission of Old English Poetry*, 2000) étudie la transmission des poèmes existant dans plusieurs manuscrits : ses résultats sont extrapolables au reste du corpus. Selon O'Keefe (*Visible Song : Transitional Literature in Old English Verse*, 1990) les scribes se sentaient autorisés à modifier les poèmes qu'ils copiaient, si bien qu'il est impossible de rétablir la version originale.

II.2.ii. Confusion de lettres

Confusion d/ð¹

Cette confusion est fréquente dans le manuscrit : MS *hreder* pour *hreðer* (539), *lixed* pour *lixeð* (698), *blæð* pour *blæd* (710), *dy* pour *ðy* (790). Deux de ces erreurs se trouvent sur le même feuillet. La même confusion, corrigée, se trouve aux vers 482 (*wid*), 494 (*corðre*), 518 (*gehlidu*), 574 (*lædeð*), 846 (*laðum*).

Confusion f/s

Celle-ci aussi est courante : MS *lyste* pour *lyfte* (491). On trouve *f* pour *s* aux vers 756 (*sculon*) et 571 (*gesecan*), l'erreur étant corrigée dans les deux cas.

II.2.iii. Confusion de désinences

Les désinences ont commencé à s'affaiblir bien avant la période moyen-anglaise, et nous verrons ci-dessous de nombreux exemples où une désinence est utilisée à la place d'une autre. Les deux cas où le scribe écrit *-um* pour *-un* (*weardedum* pour *weardedun*, 496, et *heredum* pour *heredun*, 503) sont un peu différents. Il est difficile de décider si une erreur de ce type s'explique par l'affaiblissement de la prononciation en syllabe inaccentuée, ou par une confusion avec la désinence *-um* de datif pluriel, due à une ressemblance de graphie indépendamment de la prononciation. Dans le premier cas nous laisserions subsister l'erreur comme témoignage de la prononciation de l'époque, dans le second cas nous nous devons de la corriger. Nous avons adopté la seconde interprétation, et donc émendé. Muir (1994) au contraire conserve sur ce point la leçon du manuscrit.

II.2.iv. Confusion de temps

bifengun pour *bifongen* (527). Il s'agit d'une confusion entre le prétérit pluriel et le participe passé.

II.2.v. Confusion de voyelle en syllabe accentuée

Nous considérons qu'en syllabe inaccentuée le remplacement d'une voyelle par une autre s'explique par un affaiblissement de la désinence, et nous conservons la leçon du manuscrit. Cette explication ne saurait s'appliquer à la syllabe radicale, et lorsque le scribe écrit une voyelle pour une autre en syllabe accentuée, nous n'hésitons pas à émender.

En syllabe radicale, on trouve *lufedun* pour *lofedun* (471) et *werena* pour *warena* (731)². Il s'agit de mots de trois syllabes, et la succession de trois voyelles semble avoir gêné le scribe. Dans le cas de *werena* il est clair que l'erreur – qui lui est habituelle – est due à l'influence de la voyelle qui suit. Dans le cas de *lufedun* on peut y voir l'effet de la désinence, ou bien une confusion de mot (« aimer » et « louer »).

¹ Voir sur ce point Lapidge, « The Archetype of Beowulf » (2000) et la réponse de Stanley, « Paleographical and Textual Deep Waters: [a] for [u] and [u] for [a], [d] for [ð] and [ð] for [d] in Old English » (2002).

² Cette erreur se retrouve dans *Juliana* 322 (corrigée), 437 (corrigée), 544 (non corrigée), *Widsith* 90 (corrigée). On trouve aussi *Hæt-werum* pour *Hæt-warum* dans *Widsith* 33 (confusion avec *wer* « homme » ?).

II.2.vi. Erreur de mot

A plusieurs reprises, l'erreur du scribe entraîne l'utilisation d'un mot différent. On trouve ainsi *heofonum* pour *hæpnum* (485), *englum* pour *eglum* (762) : ces deux erreurs s'expliquent facilement dans un texte religieux où l'on attend des références aux cieux et aux anges. Peut-être *lufedun* (mentionné ci-dessus) serait-il aussi à ranger dans cette catégorie.

Beheofiað pour *beofiað* (827) (« se lamenter », « trembler ») est peut-être, à l'origine, un cas de dittographie. Au contraire des exemples précédents, cette erreur produit un vers sans allitération, quoique le sens soit acceptable.

Enfin, dans *ofer* pour *of* au vers 621, l'erreur concerne un mot inaccentué.

II.2.vii. Oubli de mot

A trois reprises, le scribe oublie un mot. Les deux premiers cas concernent des mots grammaticaux (*wæs*, 619 ; *to*, 866). Au vers 484, en revanche, le mot oublié porte l'accent et l'allitération. Nous citons ci-dessous l'ensemble du passage :

Farað nu geond ealne yrmenne grund,
geond wid-wegas, weoredum cyðað
bodiað ond bremað beorhtne geleafan,
... ond fulwiað folc under roderum,
hweorfað to hæpnum, hergas breotaþ
fyllað ond feogað, feond-scype dwæscað,
sibbe sawað on sefan manna
þurh meahta sped. (481-488)

Le passage se présente comme une série de verbes à l'impératif, isolés (*farað*, *hweorfað*, *dwæscað*, *sawað*) ou par groupes (*cyðað*, *bodiað ond bremað* ; *breotaþ*, *fyllað ond feogað*). Dans l'ensemble de ce passage, *ond* est utilisé uniquement pour relier entre eux les verbes ayant le même complément ; sinon, les différentes actions sont simplement juxtaposées. La seule exception serait *ond fulwiað* (484), où le *ond* précède un verbe isolé. L'hémistiche 484a est uniquement constitué de ces deux mots, tandis que 483a et 486a ont deux verbes séparés par *ond* : *bodiað ond bremað*, *fyllað ond feogað*. Il est fort vraisemblable que le premier verbe de 484a a disparu, et que l'hémistiche est lacunaire. Le scribe écrit *heofonum* pour *hæpnum* au vers suivant, et corrige une erreur au vers 486 : il est clair que son attention était distraite. Le verbe manquant devait être plus ou moins synonyme de *fulwian* et commencer par un *f*, si l'on en juge par les deux hémistiches parallèles ; nous suggérons *fælsian* « purifier ».

II.3. Les émendations que nous rejetons

Nous conservons la leçon du manuscrit lorsque l'on peut supposer qu'elle n'est pas le fait d'une erreur de plume mais qu'elle reflète la prononciation du scribe, lequel néglige, volontairement ou involontairement, certaines distinctions conservées dans l'orthographe mais qui avaient disparu de la langue parlée. Il est important, en effet, de ne pas masquer l'évolution de la langue par une normalisation intempestive.

Nous passons en revue ci-dessous les cas où la leçon fautive du manuscrit reflète sans doute un changement de prononciation.

II.3.i. Changements phonétiques touchant les voyelles

A) Affaiblissement des voyelles finales

Les voyelles finales s'affaiblissent vers la fin de la période vieil-anglaise et tendent vers un même timbre neutre. Comme toujours, l'orthographe est en retard sur la prononciation, et les voyelles finales restent transcrites avec leur ancienne valeur jusqu'à la période moyen-anglaise. Les confusions entre désinences qui apparaissent de manière plus ou moins sporadique dans les manuscrits révèlent néanmoins la prononciation réelle.

Le prétérit pluriel et autres terminaisons en -n

La majorité des erreurs du scribe concernent la désinence du prétérit pluriel *-on*, qu'il écrit tantôt *-on*, tantôt *-un*, tantôt *-an* (cette dernière forme représentant normalement la désinence de l'infinitif). Ce type de confusion est fréquent dans les manuscrits vieil-anglais¹. On trouve ainsi :

- avec *-on* : *wæron* (449, 460), *cyðdon* (450), *sægdon* (451), *dydon* (455), *gehyrwdon* (459), *sungon* (468), *heredon* (470), *gesegon* (498, 506), *cleopedon* (508), *gefremedon* (526), *bidon* (540), *gesegon* (554), *cunnon* (573), *sculon* (611, 746, 756, 766, 807, 829), *drugon* (615), *hæfdon* (641), *fremedon* (655), *gelyfdon* (656), *giemdon* (706), *bærndon* (708), *fyldon* (709), *sceolon* (783, 862), *hyrdon* (799), *hæfdon* (857) ;
- avec *-an* : *gewitan* (533), *cwoman* (545, 549, 553), *meahtan* (564), *gehyrdan* (586), *meahtan* (637), *noldan* (642), *meahtan* (654), *sindan* (694), *bræcan* (708), *worhtan* (708), *feodan* (709), *gesawan* (740), *gestigan* (749), *utan* (771, 773, 864), *heoldan* (813), *liðan* (851) (plus une erreur corrigée au vers 540, *bidan*) ;
- avec *-un* : *oð-eowdun* (448), *lofedun* (471), *weoredun* (482), *cwomun* (494), *segun* (495), *weardedun* (496), *mostun* (501), *āhofun* (502), *heredun* (503), *lofedun* (504), *gefegun* (504), *bifangun* (527), *segun* (536), *hlóðun* (784), *magun* (861).

Sur 67 emplois du prétérit pluriel, plus de la moitié sont écrits de façon irrégulière, soit vingt avec *-an*, quinze avec *-unlum* (graphie ancienne de *-on*, cf. Campbell §49). Le scribe n'hésite pas à juxtaposer graphie correcte et incorrecte, comme dans *bræcan ond bærndon* (708), *feodan ond fyldon* (709). Les confusions de désinences ne s'étendent pas à l'infinitif, toujours écrit *-an*. Il faut par ailleurs noter que si la désinence de prétérit pluriel est à l'occasion remplacée par celle de l'infinitif, elle n'a jamais la forme *-en* de l'optatif.

On trouve le même type de confusion dans la terminaison de certains adverbes et mots grammaticaux :

- *-on* pour *-an* : *buton* pour *butan* (695), mais *butan* aux vers 599 et 722.
- *-an* pour *-en* : *þendan* pour *þenden* (590, 800), mais *þenden* aux vers 597, 772, 814, 817.

Nous avons eu l'occasion d'effectuer un travail du même type sur la *Genèse* du manuscrit Junius 11², au cours duquel nous avons noté des confusions entre *-an* et *-on* à l'infinitif, entre *-on* et *-an* au prétérit pluriel, entre *-en* et *-an* (et peut-être *-on*) à

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 49.

² Voir Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, p. 232.

l'optatif pluriel, entre *-an* et *-en* pour certains adverbes, et entre *-on* et *-en* dans le numéral *nigon*. Les erreurs que fait le scribe du Livre d'Exeter sont de portée plus restreinte et, en particulier, n'affectent pas l'infinitif, qui garde sa désinence traditionnelle en *-an*. On note par ailleurs dans le Livre d'Exeter l'existence d'une graphie *-un* pour le prétérit pluriel, qui représente une forme ancienne. L'impression générale est celle d'un système désinentiel dans un état moins avancé de désintégration que celui du scribe du Junius 11.

Confusion entre le présent singulier et pluriel

Le scribe confond également de manière fréquente les désinences de singulier et de pluriel du présent de l'indicatif, *-eð* et *-að*.

Les formes de pluriel sont régulièrement en *-að* (1^{ère} personne : 517, 753, 758, 854 ; 2^e personne : 510, 521, 570 ; 3^e personne : 547, 576a, 598, 607, 609b, 611, 675, 761, 785, 810, 811a-b, 827, 835, 837 ; impératif : 481-487, 576). Le seul exemple de *-eð* avec un sujet pluriel, *dreoseð deaw ond ren* (609a), s'explique par le fait que le verbe est en tête et que l'accord se fait au singulier. C'est au niveau du singulier que l'on rencontrera des variations. Le plus souvent, le scribe utilise la forme en *-eð* :

lædeð (574), *giefeð* (604), *sendeð* (664), *giefeð* (674), *seleð* (689), *ræreþ* (689), *lixed* (698), *bliceð* (701), *geweorðeð* (715), *gestylleð* (716), *gehleapeð* (717), *alyseð* (718), *ligeð* (734), *onsendeð* (760), *onsendeð* (764), *scildeþ* (781), *cymeð* (791, 824, 832), *gehyreð* (797), *rasetteð* (808), *scriþeð* (809), *demeð* (845).

Mais fréquents aussi sont les exemples avec *-að* :

gedafenað (551), *hafað* (558), *wunað* (590), *bryttað* (682), *weorðað* (687), *weorþað* (691), *cwacað* (797), *leanað* (827).

La même alternance se rencontre dans la *Genèse*. La distribution des deux formes n'est pas aléatoire : la forme en *-að* se trouve (presque) exclusivement après voyelle d'arrière – ceci est encore plus vrai de la *Genèse*, dont les dix-sept exemples se trouvent tous après *a* (treize fois), *eo*, *o*, *u*. La forme en *-eð* est presque exclusivement réservée aux mots comportant une voyelle d'avant. Il semble donc que la différence de graphie, plutôt qu'une confusion avec la désinence du pluriel, implique une modification du timbre de la voyelle désinentielle sous l'influence de la voyelle radicale qui la précède.

Au contraire d'autres textes, on ne trouve pas dans le *Christ II* de confusions entre *-as* (nominatif / accusatif pluriel des thèmes en *a*) et *-es* (génitif singulier de ces mêmes thèmes).

Désinences se terminant par une voyelle

Quelques désinences terminées par une voyelle subissent des modifications indiquant un affaiblissement. On trouve ainsi *-o* pour *-u* :

synnro (442), *geryno* (603), *hælo* (613, 752, 754, 859),

-a pour *-o* ou bien *-o* pour *-a* :

brega (456), *awo* (479).

Ces confusions de voyelle restent fort limitées par rapport à celles qui se produisent dans la *Genèse*.

B) Affaiblissement de voyelles médianes

Dans un mot de trois syllabes, qui se trouve souvent être un mot dissyllabique avec désinence, la voyelle médiane s'affaiblit davantage encore qu'en syllabe finale et peut

même disparaître. On trouve quelques exemples de ce phénomène dans le *Christ II*. La voyelle s'affaiblit dans *roderum* (484, 526, 758), formé sur *rodor*. Le scribe hésite entre *u* et *o* dans *meotud* (716), *meotudes* (452, 589), mais *meotodes* (629) ; entre *u*, *o* et *e* dans *weorud* (458, 493, 554, 751), *weoroda* (631) et *weoredum* (482). La voyelle disparaît dans *egsa* pour *egesa*, et dans les formes fléchies de certains mots dissyllabiques au nominatif singulier : *eadgum* sur *eadig* (688, 743), *cerge* sur *ce(a)rig* (835), *ængum* sur *ænig* (683), *halgan* (461, 534, 549, 632, 739), *halge* (866, 692), *halgum* (750) sur *halig* (mais *haliges* 737, *haligra* 529), *heofnum* (778) sur *heofon* (mais *heofonum* 737, 866, et *heofones*, *heofona*). La perte de la voyelle est régulière dans un mot à syllabe radicale longue lorsque la dernière consonne est une liquide ou une nasale : comparer *ancrum*, *attres*, *deofla*, *wuldres*, *þēodnes*, d'une part, et *roderum* et *heof(o)num* d'autre part.

I.3.ii. Changements phonétiques touchant les consonnes

A) Affaiblissement des nasales finales

Les nasales en position finale s'affaiblissent au même titre que les voyelles, et *-m* et *-n* tendent à se confondre sous la forme *-n*. Cet affaiblissement est rarement transcrit dans l'orthographe¹. On trouve peut-être une trace de cette confusion dans les graphies *weardedum* (496) et *heredum* (503) (pour *weardedun*, *heredun*), que nous préférons toutefois considérer comme de simples erreurs de plume. Peut-être aussi faut-il interpréter de cette manière la correction de *meahtum* au vers 647, où l'on voit sous le *-u* la trace d'un *-a*, comme si le scribe se préparait à écrire *meahtan*.

B) Affaiblissement du *-ð* désinentiel

Le scribe confond couramment *ð* et *d*, que ce soit en milieu ou en fin de mot, mais on peut imaginer qu'il est gêné par la forme voisine de ces deux lettres. La confusion de *ð* et *t*, toutefois, ne saurait s'expliquer de cette manière. On trouve au vers 590 *wunat* pour *wunað*, non corrigé, et au vers 682 *bryttat* pour *bryttað*, corrigé. L'assourdissement du *d* final ne se rencontre pas dans le *Christ II*, mais on le trouve de façon sporadique dans la *Genèse* (par exemple *metot* pour *metod*, 459 ; *genearwot* pour *genearwod*, 2604)². Il faut donc supposer un rapprochement de *d* et *ð* dans la prononciation (qui se trahit, dans le *Christ II*, par les nombreuses erreurs concernant ces deux lettres, et par la graphie *dauiþ(es)* pour le nom propre biblique David), et un assourdissement de cette consonne au même titre que d'autres *-d* finaux.

C) Affaiblissement du *h*³

Dès l'époque vieil-anglaise, le *h* a tendance à s'affaiblir. L'évolution de la langue ne le conservera qu'à l'initiale devant voyelle, et même dans cette position il disparaît dans certaines prononciations. L'affaiblissement s'annonce dès le vieil-anglais dans des graphies sporadiques sans *h*. On trouve ainsi dans le *Christ II*, en début de mot, *leotan* pour *hleotan* (783, corrigé), et *is* pour *his* (615, non corrigé). Le *h* de *hleotan* est instable parce que situé devant consonne. Il disparaîtra dans cette position dès le

¹ On en trouve plusieurs exemples dans la *Genèse B*, traduite du vieux-saxon au X^e siècle, et où la désinence *-um* du datif pluriel est parfois remplacée par *-an*.

² Voir *La Genèse*, p. 234.

³ Sur ce problème, voir Scragg, « Initial *h* in Old English » (1970).

moyen-anglais (v.a. *hlaford* > m.a. *loverd* > a.m. lord). Le *h* de *his* tombe parce qu'il se trouve dans un mot faiblement accentué, phénomène qui existe encore en anglais moderne. En position médiane devant consonne, le *h* disparaît dans les mots *flyht* (654, corrigé) et *gedryt* (519, non corrigé), ainsi que dans *ferð(ð)* pour *ferhð* (476, 668, 830).

D) Perte d'une consonne médiane

La seconde de trois consonnes successives disparaît parfois. Ce phénomène se vérifie dans les mots *gæst-sunu* (860, d'abord écrit *gæs-sunu*) et *strengðu* (638, d'abord écrit *strenðu*). Dans les deux cas, la faute a été corrigée.

I.3.iii. Le Christ II et la Genèse

Les graphies s'expliquant par l'affaiblissement de certains sons, voyelles le plus souvent, consonnes parfois, sont relativement peu nombreuses par rapport à un texte comme la *Genèse*, même en tenant compte de la longueur relative des deux œuvres. Les voyelles en finale absolue, les voyelles médianes ne sont qu'exceptionnellement modifiées, les confusions de désinences ne touchent guère que le prétérit pluriel et le présent singulier. Le Livre d'Exeter est daté, paléographiquement, de la fin du X^e siècle, tandis que le Junius 11 date des environs de l'an mil : au-delà des idiosyncrasies du scribe, les différences que nous avons relevées pourraient s'expliquer par un état moins avancé de l'évolution phonétique.

III. Ponctuation

Comme nous l'avons indiqué plus haut, la ponctuation du *Christ II* – les principes sont différents dans les autres poèmes du Livre d'Exeter – est purement métrique, quoique dégradée par la transmission. Dans notre édition, nous l'avons remplacée par une ponctuation syntaxique correspondant aux usages modernes, et pour l'établissement de laquelle nous ne tenons pas compte des points présents dans le manuscrit.

III.1. La place des marques de ponctuation forte

La division d'un poème vieil-anglais en phrases est une entreprise délicate, car de nombreux mots de liaison peuvent être adverbes ou conjonctions, et peuvent donc introduire une subordonnée ou une proposition indépendante. C'est le cas de *þa* « alors », « quand » (accessoirement « car », « qui ») ; *þonne* (« alors », « quand ») ; *siþþan* « ensuite », « après que », « quand » ; *swa* « ainsi », « comme » ; *þær* « là », « où / là où » (également « car », « si »). L'ordre des mots parfois, le contexte souvent, pourront aider à choisir parmi ces différents sens, mais il existe des phrases ambiguës, peut-être voulues telles par l'auteur¹.

III.1.i. *þa*

Dans un ouvrage précédent, nous avons étudié la structure des propositions contenant *þa* dans la *Genèse*². Les principes qui régissent l'emploi de *þa* sont les

¹ Mitchell (« The Dangers of Disguise: Old English Texts in Modern Punctuation », 1980) suggère d'utiliser des doubles virgules pour distinguer les propositions introduites par des mots de liaison à valeur ambiguë. Voir aussi, du même auteur, avec un système plus simple, « *The Dream of the Rood* Repunctuated » (1998) et, en collaboration avec Susan Irvine, « *Beowulf* Repunctuated » (2000).

² Voir Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, pp. 244-249.

mêmes dans les deux poèmes, et les résultats de cette étude peuvent être appliqués au *Christ II*.

þa est nécessairement adverbe¹ lorsqu'il se trouve ailleurs qu'en début d'hémistiche. En début d'hémistiche il peut être adverbe ou subordonnant, avec une structure syntaxique différente, au moins en théorie : on attend une inversion derrière *þa* adverbe, tandis que l'ordre sujet + verbe est maintenu pour les subordonnées. En pratique, les problèmes de répartition des mots accentués et inaccentués dans le vers font que cette règle n'est respectée de façon intégrale que lorsque le sujet est un pronom de troisième personne. Lorsque le sujet est un nom, l'ordre sujet + verbe est de règle dans les subordonnées mais peut se rencontrer aussi dans les indépendantes, en particulier lorsque ce nom est précédé d'un article. L'interprétation devra alors se baser sur le contexte.

Dans le *Christ II*, les vers suivants ne posent pas de problème d'interprétation :

- *þa* adverbe non initial : 468, 533, 694 (ou article ?), 771 ; dans les deux derniers exemples *þa* est accentué car en fin d'hémistiche.
- *þa* adverbe suivi d'une inversion : 550, 738, 742.
- *þa* subordonnant avec un pronom de troisième personne, sans inversion (*þa he*) : 614, 628, 720, 724, 729, 731, 737, 866.

On trouve quatre cas potentiellement ambigus où *þa* est en tête de phrase, sans inversion, avec un nom comme sujet : 443, 448, 703, 858. Les deux premiers ont uniformément été interprétés comme subordonnants, le dernier comme adverbe. Le troisième est considéré par Krapp & Dobbie (1936) comme un subordonnant, par les autres éditeurs comme un adverbe. Les deux premiers exemples se rencontrent dans le passage suivant :

Nu ðu geornlice gæst-gerynum,
 mon se mæra, mod-cræfte sec
 þurh sefan snyttro, þæt þu soð wite,
 hu þæt geeode, *þa se æl-mihtiga*
 acenned wearð þurh clænne hād
 – siþþan he marian, mægða weolman,
 mærræ meowlan, mund-heals geceas –,
 þæt þær in hwitum hræglum gewerede
 englas ne oð-eowdun, *þa se æpeling cwom*,
 beorn in betlem. (440-449)

Aucun doute n'est possible en ce qui concerne le premier *þa* (443), car si on le faisait précéder d'un point, la structure de toute la phrase s'effondrerait : pas de référent pour le *þæt* du vers 443a, pas de verbe auquel se rapporterait le *þæt* du vers 447. L'intrusion d'une phrase indiquant la poursuite d'un récit (« alors le Tout-Puissant... ») dans un passage non narratif serait par ailleurs absurde. Cette dernière remarque s'applique également au second exemple (448).

Les avis sont partagés sur le passage suivant :

ofer middan-geard mona lixeð,
 gæstlic tungol, swa seo godes circe
 þurh gesomninga soðes ond ryhtes
 beorhte bliceð, swa hit on bocum cwip,
 siþþan of grundum god-bearn ástag,

¹ Nous ne tenons pas compte ici des cas où il s'agit d'une forme de l'article défini.

cyning clænra gehwæs : *þa seo circe hér*
 áe-fyllendra eaht-nysse bád
 under hæþenra hyrda gewældum,
 þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon,
 gæstes þearfe, ac hi godes tempel
 bræcan ond bærndon, blod-gyte worhtan,
 feodan ond fylton ; hwæpre forð bicwom
 þurh gæstes giefe godes þegna blæd
 æfter up-stige ecan dryhtnes. (698-711)

La ponctuation ci-dessus fait de *þa seo circe her æ-fyllendra eaht-nysse bad* une proposition principale. La ponctuation de Krapp & Dobbie (1936), conservée par Muir (1994), fait commencer une nouvelle phrase à *swa* (701) et place une virgule devant *þa seo circe her*. Pour des raisons d'équilibre de la phrase, la première interprétation nous semble préférable.

Le passage suivant est également ambigu :

wæs se drohtað strong
 ær-þon we to londe geliden hæfdon
 ofer hreone hrycg. *þa us help bicwom*
 þæt us to hælo hyþe gelædde
 godes gæst-sunu ond us giefe sealde,
 þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord
 hwær we sælan sceolon sund-hengestas,
 ealde yð-mearas, ancrum fæste. (856-863)

On peut comprendre « notre condition était pénible avant l'arrivée au port. Alors Dieu nous est venu en aide », ou bien « notre condition était pénible avant l'arrivée au port, quand (= et) Dieu nous est venu en aide », en considérant *þa us help bicwom* comme parallèle à *ær-þon we to londe geliden hæfdon*.

Les deux exemples suivants ont reçu dans certaines éditions des ponctuations que nous estimons erronées :

Ðæt is wel cweden, swa gewritu secgað,
 þæt him al-beorhte englas togeanes
 in þa halgan tid heapum cwoman
 sigan on swegle. *þa wæs symbla mæst*
geworden in wuldre : wel þæt gedafenað
 þæt to þære blisse beorhte gewerede
 in þæs þeodnes burg þegnas cwoman,
 weorud wlite-scyne ; gesegon wil-cuman. (547-554)

Grein (1852) et Assmann (1898) placent une virgule devant *þa* et un point après *wuldre*, le sens étant « les anges vinrent vers lui quand il y eut grande liesse au ciel ». « Alors », suivant la ponctuation de Krapp & Dobbie (1936) et Muir (1994), donne un sens mieux adapté au contexte.

wæs se sixta hlyp
 haliges hyht-plega þa he to heofonum astag
 on his eald-cyððe – *þa wæs engla þreat*
 on þa halgan tid hleahtre bliþe
wynnum geworden : gesawan wuldres þrym,
 æþelinga ord, eðles neosan,
 beorhtra bolda ; þa wearð burg-warum
 eadgum ece gefea æþelinges plega. (736-743)

Là encore, Grein et Wülker, au contraire des éditeurs subséquents, rattachent la proposition introduite par *þa* à ce qui précède : « le sixième bond fut lorsqu'il monta au ciel et que les anges se réjouirent ». « Alors les anges se réjouirent », ici aussi, est préférable. La rupture syntaxique, que nous indiquons par un tiret, est la marque d'un changement de source.

III.1.ii. *þonne*

Les conclusions valables pour *þa* ne sont pas extrapolables à *þonne*, bien que le sens de ces deux mots soit très voisin. La syllabe supplémentaire de *þonne*, qui implique un poids rhétorique plus important, entraîne une utilisation de ce mot avec un nom plutôt qu'un pronom. Il n'y a jamais inversion dans le *Christ II*, même lorsque le contexte semble indiquer que *þonne* est adverbe. Par ailleurs, on trouve *þonne* conjonction employé avec un sujet de troisième personne sous-entendu (824), ce qui serait tout à fait exceptionnel avec *þa*¹. Ce phénomène s'explique moins par le sens du mot que par le nombre de syllabes, *þonne* et *þa he* étant métriquement équivalents. Dans deux cas *þonne* est utilisé ailleurs qu'en début d'hémistiche, ce qui implique qu'il est nécessairement adverbe (525, 827). Tous les autres exemples peuvent être considérés comme ambigus².

Le choix entre « quand » et « alors » se fait d'après le contexte, et ne pose normalement pas de problème. Le sens de « quand » est clair aux vers 674, 763, 824, 839, 844 ; « alors » s'impose aux vers 797 et 807. Seul le vers 832 a reçu des ponctuations différentes suivant les éditeurs. Nous citons le passage ci-dessous, avec notre propre ponctuation :

beorht cyning leanað
 þæs þe hy on eorþan eargum dædum
 lifdon leahtrum fá, þæs hi longe sculon
 ferð-werige onfon In fyr-þaðe,
 wælmum biwrecene, wraplic ondlean –
 þonne mæгна cyning on gemot cymeð
 þrymma mæste. þeod-egsa bið
 hlud gehyred bi heofon-woman,
 cwaniendra cirm, cerge reotað
 fore onsyne eces deman
 þa þe hyra weorcum wace truwiað. (827-837)

Grein (1852) rattache *þonne mæгна cyning on gemot cymeð* à *þeod-egsa bið hlud gehyred*, plutôt qu'à *þæs hi longe sculon ferð-werige onfon wraplic ondlean*. Dans le premier cas le résultat de la venue du Roi est la terreur générale, dans le second cas le châtement des pécheurs. Les deux possibilités se conçoivent. La différence est d'ordre stylistique. La ponctuation de Krapp & Dobbie (1936), que nous suivons, fait des vers 827-833a une structure encadrante. Étant donné la prédominance de ce type de structure dans le poème, ce choix est à préférer.

III.1.iii. *Sipþan*

Sipþan a couramment deux sens, « ensuite » ou « après que / quand », selon qu'il est adverbe ou conjonction. Dans le *Christ II* il est toujours employé comme

¹ Voir *La Genèse*, p. 248.

² Nous ne tenons pas compte du vers 842, où le mot est employé avec un comparatif (cf. a.m. than).

conjonction. La difficulté réside dans la décision de rattacher la proposition à ce qui précède ou à ce qui suit. Aux vers 445 et 565, elle se rattache sans ambiguïté à ce qui précède. Le cas du vers 702 a été discuté ci-dessus à propos de *þa*. Au vers 629, Grein (1852) place devant *sipþan* une virgule (qu'il remplacera par un point-virgule¹), Assmann (1898), Krapp & Dobbie (1936) et Muir (1994) une ponctuation forte, point d'exclamation ou point-virgule ; Gollancz (1892) ne met pas de ponctuation devant ce mot. Nous donnons ci-dessous le passage avec notre propre ponctuation :

Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede,
 þa he léomum onfeng ond lic-homan,
 monnes magu-tudre, sipþan meotodes sunu
 engla eþel up gestigan
 wolde, weoroda god : ús se willa bicwom
 heanum to helpe on þa halgan tíð. (627-632)

L'hémistiche 631b (*ús se willa bicwom*) est typiquement un hémistiche de début de phrase, et le faire précéder d'une subordonnée de temps donnerait une syntaxe gauche. Du point de vue du sens, en revanche, si l'on interprète *sipþan* comme signifiant nécessairement « après que », on ne peut le rattacher qu'à *ús se willa bicwom* : ce qui s'est passé après l'Ascension n'est pas l'Incarnation mais l'aide apportée aux hommes. Nous préférons interpréter ici *sipþan* dans le sens de « quand, lorsque », exprimant une relation temporelle vague, les deux propositions de temps étant parallèles et dépendant toutes deux de *yðre gefremede*. Mitchell² cite *siððan* dans le sens de « quand » aux vers 1202 et 2354 de *Beowulf* :

þone hring hæfde Higelac Geata
 nefa Swertinges nyhstan siðe
 siðþan he under segne sinc ealgode
 wæl-reaþ werede. (1202-1205)
 No þæt læsest wæs
 hond-gemot þær mon Hygelac sloh
 syððan Geata cyning guðe ræsum,
 frea-wine folca Fres-londum on,
 Hreðles eafora hioro-dryncum swealt,
 bille gebeaten (2354-2359).

Ce sens, inconnu du dictionnaire de Bosworth-Toller, est mentionné dans celui de Hall et, pour le *Christ*, dans le glossaire de l'édition de Cook (1900).

III.1.iv. *Swa*

Swa peut signifier « comme » ou « ainsi » (également « si », devant un adjectif, mais ce rôle ne nous intéressera pas ici ; et « comme si » au vers 850). Il ne semble pas y avoir de différences syntaxiques associées à ces deux valeurs du mot.

Les vers 455, 468, 543, 547, 596, 633, 699, 784 (« comme »), et 681, 691, 746 (« ainsi ») ne posent pas de problème. Il y a en revanche désaccord sur la ponctuation des vers 645 et 701. Le premier passage est le suivant :

Noldan hi þa torhtan tacen oncnawan
 þe him beforan fremede freo-bearn godes
 monig [ond] mislíc geond middan-geard.
 swa se fáela fugel flyges cunnode :

¹ « Zur Textkritik der angelsächsischen Dichter » (1865), p. 420

² *Old English Syntax* (1985), § 2674.

hwilum engla eard up gesohte
 modig, meahtum strang, þone maran ham ;
 hwilum he to eorþan eft gestylde
 þurh gæstes giefe, grund-sceat sohte,
 wende to worulde (642-650).

Grein (1852) et Assmann (1898) placent le vers 645 entre virgules (« comme » ?), Krapp & Dobbie (1936), suivis par Muir (1994), entre deux marques de ponctuation forte (« ainsi »). Etant donné que les deux propositions introduites par *hwilum* développent l'idée du vol de l'oiseau, le sens « ainsi » paraît le plus approprié.

Le vers 701 correspond au passage qui a déjà été discuté à propos de *þa*. La décision de rattacher *swa hit on bocum cwip* à ce qui précède ou à ce qui suit dépend de ce que l'on considère raconté dans les livres : la gloire de l'Eglise, ou ses tribulations. Les deux, bien entendu, sont possibles. D'un point de vue syntaxique, les propositions introduites par *swa* servent souvent de cheville dans un hémistiche d'arrière constituant la fin d'une phrase. Même si dans cet exemple la phrase se poursuit, il nous semble préférable de rattacher cette expression à ce qui précède.

III.1.v. *þær*

Le mot *þær* [anglais moderne *there*] possède de nombreux sens en vieil-anglais. Il a la valeur d'adverbe (« là ») sans ambiguïté lorsqu'il se trouve en position non initiale (447, 454, 540, 721) et également, quoiqu'en position initiale, dans les vers 537, 801, 840 – dans les trois exemples, avec inversion du sujet et du verbe. Il est subordonnant, avec la valeur de « là où », aux vers 462, 734 et 750. La différence de sens est minime, et on pourrait tout aussi bien interpréter ces propositions comme des indépendantes. Dans les deux premières, l'ordre est sujet + verbe. Le sens est plus proche de « quand » que de « où » aux vers 495, 568 et 795. Au vers 753, *þær* (là où ? en ce que ?) paraît peu approprié au contexte :

is us þærƿ micel
 þæt we mid heortan hælo secen,
 þær we mid gæste georne gelyfað
 þæt þæt hælo-bearn heonan up stige
 mid usse lic-homan, lifgende god. (751-755)

Il a été suggéré de remplacer *þær* par *þæt*, dont le sens conviendrait en effet beaucoup mieux. Mais *þær* traduit le *ubi* du texte de Grégoire. Le problème vient de l'utilisation de *secan*, au vers précédent, pour traduire *sequamur* (!). Dans ce nouveau contexte « où » ne convient plus, mais l'erreur est le fait de l'auteur.

Les vers 706 et 843 reçoivent une ponctuation différente selon les éditeurs. Le vers 706 est contenu dans le passage imprimé ci-dessus à propos de *þa*. Nous plaçons une virgule devant *þær*, ce qui lui donne le sens de « quand », voire « en ce que ». Le point qu'utilisent Krapp & Dobbie et Muir transforme le mot en adverbe (« alors » plutôt que « là », dans ce contexte). La différence est stylistique : une période comportant de nombreuses subordonnées, ou plusieurs phrases brèves. Le problème du vers 843 est plus difficile à résoudre et le sens du mot *þær* dans ce contexte est difficile à établir. Le passage est le suivant :

þær bið æg-hwylcum
 syn-wyrcendra on þa snudan tid
 leofra micle þonne eall þeos læne gesceaft
 þær he hine sylfne on þam sige-þreate

behydan mæge, þonne herga fruma,
 æþelinga ord, eallum demedð,
 leofum ge laðum, lean æfter ryhte,
 þeoda gehwylcre. (840-847)

Le contexte semble imposer *þæt* au lieu de *þær* au vers 843 : *bið him leofra þæt he him behydan mæge*, « il préférerait pouvoir se cacher ». L'emploi de *þær* dans le sens « un endroit où » (« il préférerait avoir un endroit où se cacher »), relatif incluant un antécédent qui sert en même temps de sujet au verbe, serait unique dans le poème (dans les exemples où, plus haut, nous avons traduit *þær* par « là où », la proposition était toujours non essentielle à la phrase). On peut comprendre *þær* dans le sens de « si », mais il est très possible aussi qu'il s'agisse d'une erreur du scribe.

III.1.vi. Relatif ou démonstratif?

Le relatif vieil-anglais se forme avec le démonstratif-article *se*, accompagné ou non de la particule relative *þe*, ou avec cette particule seule. Lorsque seul *se* est utilisé, il est parfois difficile de décider si la proposition doit se comprendre comme une relative ou comme une proposition indépendante introduite par un démonstratif-article. Ainsi, Conybeare ponctue de la manière suivante la malédiction de Dieu aux hommes :

Ic þec of eorðan geworhte ; on þære þu scealt yrmþum lifgan,
 wunian in gewinne, ond wræce dreogan
 feondum to hroþor, fus-leoð galan :
 ond to þære ilcan scealt eft geweorþan,
 wyrnum aweallen. þonan wites fyr
 of þære eorðan scealt eft gesecan. (621-626)

« Sur celle-ci » ou « sur laquelle », « vers celle-ci » ou « vers laquelle », en fait les deux lectures conviennent.

Grein (1852) et Assmann (1898) placent une virgule devant *bi þon* aux vers 691 et 712 (*bi þon se witga cwæð*, *bi þon salomon song*) (« dont » plutôt que « de ceci »), tandis que Krapp & Dobbie (1936), puis Muir (1994), y placent un point. Dans les deux cas, malgré la valeur apparemment anaphorique de *bi þon*, le rapport avec ce qui précède n'est pas évident, et la comparaison avec la source montre qu'il s'agit en fait d'une idée différente. La liaison qu'établit *bi þon* avec ce qui précède étant tout à fait artificielle, il est préférable de le faire précéder d'un point.

On peut également hésiter sur la ponctuation à placer devant *se* au vers 776 :

utan us to fæder freoþa wilnian,
 biddan bearn godes ond þone bliðan gæst
 þæt he us gescilde wið sceaþan wæpnum,
 laþra lyge-searwum, – se us lif forgeaf,
 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum. (773-778)

À l'exception d'Ettmüller, tous les éditeurs placent une virgule devant *se* – ce qui implique le sens de « qui » ou « celui qui » – et un point après *gæst*. Il nous semble que l'action de grâces de *si him lof symle* se rattache de façon plus naturelle à *se us lif forgeaf* qu'à *utan us to fæder freoþa wilnian*, et que cet hémistiche ne doit pas être précédé d'un point. Le choix entre « qui nous a donné la vie » ou « il nous a donné la vie », en revanche, est arbitraire.

III.2. Les lois de Kuhn

Les questions abordées ci-dessus sont d'ordre purement syntaxique. Mais la grammaire métrique est plus exigeante que la grammaire de la prose, et certaines phrases grammaticalement correctes ne sont pas acceptables en vers.

Les lois régissant l'ordre des mots dans l'hémistiche ont été formulées par Kuhn¹ en 1933. Elles rationalisent l'impression instinctive que donnent, à la lecture, certains hémistiches qui « sonnent faux ».

Les différents types de mots sont regroupés en trois catégories en fonction de leur comportement dans le vers : mots accentués (« Satzteil »), particules (« Satzpartikel ») se rapportant à l'ensemble de la phrase, proclitiques (« Satzteilpartikel ») se rapportant à un mot accentué. La première catégorie comprend les formes nominales : substantifs, adjectifs, infinitifs ou participes. La seconde comprend les verbes conjugués, certains adverbes, les conjonctions, certains pronoms. La troisième comprend les déterminants (articles, possessifs, démonstratifs), les prépositions et certains adverbes.

Les mots des deux dernières catégories sont habituellement inaccentués, mais ils reçoivent un accent lorsqu'ils sont déplacés de leur position normale dans le vers. Ainsi les adverbes *þa*, *þonne*, *þær*, l'auxiliaire *wæs*, les pronoms, portent l'accent lorsqu'ils se trouvent en fin d'hémistiche :

hwæpre in bocum ne cwið
 þæt hy in hwitum *þær* hræglum oð-ywden... (453-454)
 ...sunne ond mona. hwæt sindan *þa*
 gimmas swa scyne buton god sylfa? (694-695)
 ...blatast benna. utan us beorgan *þa*
 þenden we on eorðan eard weardien (771-772)
 ...ond þas miclan gemetu middan-geardes
 beofiað *þonne* ; beorht cyning leanað... (826-827)
 ...beorn breost-sefa. bidon ealle *þær*
 þegnas þrym-fulle þeodnes gehata... (540-541)
 ...beames gebyrda, þa he In binne *wæs* (724)
 þenden him on eorþan onmedla *wæs* (814)
 fæder frum-sceafta ; he him fægre *þæs*
 leofum gesiþum lean æfter geaf (472-473)

III.2.i. La première loi de Kuhn

Les lois de Kuhn règlent la position des mots inaccentués à l'intérieur de l'hémistiche. Selon la première de ces lois, toutes les particules d'une même proposition doivent être groupées ensemble dans la première zone inaccentuée de

¹ « Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen » (1933). De nombreux travaux récents remettent en question ces lois. Voir Hutcheson, « Kuhn's Law, Finite Verb Stress, and the Critics » (1992), Stockwell et Minkova, « Kuhn's Laws and the Rise of Verb-Second Syntax » (1993), Hutcheson, « Stress of Quantitative Adjectives and Some Common Adverbs in Old English Poetry: An Alternative to Kuhn's Law » (1993), Blockley et Cable, « Kuhn's Laws, Old English Poetry, and the New Philology » (1995), Geoffrey Russom, « Purely Metrical Replacements for Kuhn's Laws », 1996 ; Momma, *The Composition of Old English Poetry*, 1997 ; Peter Orton, « Anglo-Saxon Attitudes to Kuhn's Laws », (1999) ; et Mines, « An Examination of Kuhn's Second Law and Its Validity as a Metrical-Syntactical Rule » (2002).

l'hémistiche par lequel commence cette proposition. Si l'hémistiche commence par une inaccentuée, elles se trouveront devant le premier mot accentué ; si l'hémistiche commence par un accent, elles se trouveront après le premier mot. Ceci est la place normale : déplacées, elles seront considérées comme des mots accentués, comme dans les exemples ci-dessus. Ainsi un pronom sujet ou complément, un auxiliaire inaccentué, devront impérativement occuper cette position. Les violations de cette loi sont rares¹.

Nous donnons ci-dessous quelques exemples pour illustrer cette première loi, dans des hémistiche commençant par un accent :

hyht *wæs* geniwad (529)

cyning *ure* gewat (494)

et dans des hémistiche commençant par une zone inaccentuée :

þy læs him gielp sceþþe (684)

Ða wæs wuldres weard / wolcnum bifangen (527)

wæs se forma hlyp / *þa he on* fæmnan astag (720)

Il n'est pas question d'écrire **þy læs gielp him sceþþe*, **þa wuldres weard wæs wolcnum bifangen*, **se forma hlyp wæs þa he on fæmnan astag*, formes grammaticalement acceptables, mais où le déplacement de la particule transforme immédiatement le vers en prose.

Dans ce contexte, il nous faut regarder de plus près la ponctuation de certains passages où d'apparentes violations de la première loi de Kuhn s'expliquent par une mauvaise délimitation des propositions. Ceci se produit dans le passage suivant :

Nu ge sweotule geseoð soðne dryhten

on swegl faran, *sigores agend* :

wile up heonan eard gestigan,

æþelinga ord, mid þas engla gedryht,

ealra folca fruma, fæder eþel-stóll. (512-516)

Krapp & Dobbie (1936) et Muir (1994) placent une marque de ponctuation forte après *faran* (513), rattachant *sigores agend* à la phrase suivante comme sujet : *sigores agend wile up heonan eard gestigan*. La première zone inaccentuée de la proposition est occupée par la seconde partie du mot *sigores*, et l'auxiliaire *wile*, inaccentué (les deux accents de l'hémistiche portent sur *up* et *heonan*), se trouve en dehors de cette position, ce qui n'est pas acceptable. En réalité la proposition commence à *wile* : *sigores agend*, variation de *soðne dryhten*, fait partie de la phrase précédente.

Un problème du même ordre se rencontre dans le passage suivant :

is þæt frecne stream,

yða ofer-mæta þe we her on lacað

geond þas wacan woruld, windge holmas

ofer deop gelad. wæs se drohtað strong... (853-856)

Grein (1857) place un point-virgule derrière *holmas*, commençant une nouvelle proposition avec *ofer* : *ofer deop gelad wæs se drohtað strong*. Si du point de vue du sens cette ponctuation est acceptable, métriquement *wæs* devrait se trouver en tête de proposition, devant *ofer*².

¹ On en trouve des exemples relativement nombreux dans la *Genèse B* (Voir Lucas, « Some Aspects of *Genesis B* as Old English Verse », 1988), traduction d'un poème vieux-saxon par un étranger qui ne maîtrisait pas nécessairement les détails de la versification vieil-anglaise.

² La ponctuation de Grein est rejetée par Cosijn, « Anglosaxonica IV » (1898), p. 112.

Le passage ci-dessous présente des problèmes d'interprétations, que certains ont tenté de résoudre en modifiant la ponctuation.

þær wæs wopes hring
 torne bitolden, wæs seo treow-lufu
 hat æt heortan, hreðer innan weoll... (537-539)

Grein (1852) et Assmann (1898) lisent : *þær wæs wopes hring : // torne bitolden / wæs seo treow-lufu*. Il est clair que cette lecture n'est pas acceptable, et que pour effacer un problème au niveau du sens, ces éditeurs en créent un autre au niveau de la métrique. Krapp & Dobbie (1936) placent un point-virgule entre *bitolden* et *wæs*, faisant de *wæs* le début de la proposition, mais Muir¹, suivant Schaar², revient à une ponctuation erronée.

Le même problème se pose dans le passage suivant :

...hine fugel nemde,
 þone iudeas ongietan ne meahtan
 In ðære god-cundan gæstes strengðu.
 wæs þæs fugles flyht feondum on eorþan
 dyrne ond degol, þam þe deorc gewit. (636-640)

A l'exception de Muir (1994), tous les éditeurs mettent un point après *meahtan*. Le résultat est une entorse à la première loi de Kuhn, puisque *wæs* se retrouve alors en milieu de proposition.

III.2.ii. La seconde loi de Kuhn

La seconde loi de Kuhn, moins absolue que la première, concerne les hémistiches commençant par une zone inaccentuée. Une proposition commençant par une ou plusieurs syllabes inaccentuées doit, dans cette zone inaccentuée, avoir au moins une particule (verbe conjugué, pronom...).

Ainsi au vers 759, Cynewulf écrit *he his aras þonan (hider onsendeð)* : le pronom, superflu du point de vue du sens, est nécessaire pour éviter que la phrase commence par une zone inaccentuée ne contenant qu'un possessif.

Le découpage de Grein au vers 856, *ofer deop gelad wæs se drohtað strong*, contrevient à la fois aux deux lois de Kuhn, puisque l'on trouve une particule (*wæs*) en dehors de la première zone inaccentuée, et que cette première zone inaccentuée ne contient qu'une préposition (proclitique). La même chose est vraie de la ponctuation traditionnelle de *In ðære god-cundan / gæstes strengðu // wæs þæs fugles flyht* aux vers 638-639.

IV. Valeur des graphies

IV.1. Remarques préliminaires

L'orthographe vieil-anglaise se veut, dans l'ensemble, phonétique.

Les scribes anglo-saxons utilisaient l'alphabet latin. Pour transcrire certains sons absents du latin, ils avaient recours à divers procédés.

Souvent la graphie ne transcrit pas l'évolution phonétique qui a donné naissance à ce son. C'est le cas pour *c*, généralement prononcé comme une occlusive, mais qui dans un contexte palatal marque une affriquée (*cild*, *ece*) : la prononciation se déduit

¹ *The Exeter Anthology of Old English Poetry* (1994).

² *Critical Studies in the Cynewulf Group* (1949), pp. 75-76.

du contexte phonique, ou est supposée connue. La même chose se produit dans le cas de *sc*, utilisé pour transcrire le son [ʃ], issu d'un ancien [sk]. Quelquefois une lettre à valeur diacritique est utilisée pour marquer la prononciation palatale de la consonne, dans <ge>, <sce>, <ce> (par exemple *sceal*). Dans d'autres cas, la forme de la lettre latine a été modifiée : <ð>, qui transcrit la fricative interdente (sourde ou sonore), est en fait un *d* barré. L'emprunt d'une lettre de l'alphabet runique se produit pour le *þ* et le *w*.

Les voyelles vieil-anglaises peuvent être brèves ou longues. La différence de longueur peut servir à distinguer deux mots, ainsi *god* > God « Dieu », *gōd* > good « bon ». La longueur des voyelles n'est pas indiquée dans les manuscrits, excepté sporadiquement par des accents dont, nous l'avons vu plus haut, la fonction est en réalité plus complexe.

Les consonnes géminées sont transcrites par le redoublement de la consonne (sauf pour l'affriquée sonore, transcrite *cg*). Toutes les consonnes, à l'exception de *w* et *sc*, peuvent être géminées. Les consonnes doubles sont souvent simplifiées dans la graphie en fin de mot ou en composé, mais cela n'implique pas une simplification phonétique¹. On trouve aussi, inversement, dans cette position, deux consonnes alors qu'une seule se justifie étymologiquement (par exemple *stoll* au vers 516).

IV.2. Voyelles

- a** [a] *faran* > fare, *cwacian* > quake
[a:] *lāð* > loath
[ã] *hand* > hand (devant nasale, plus souvent écrit o)
- æ** [æ] *æt* > at, *æfre* > ever, *fæst* > fast
[æ:] *clāene* > clean, *flāesc* > flesh
- e** [e] *ende* > end »
[e:] *dēman* > deem
Le *e* résultant de l'inflexion de *a* par *i* est ouvert (*menn* < *mann-iz), le *e* issu de westique *e* est fermé (*helm*).
- ea** [æə] *meaht* / *miht* > might, *eall* / *all* > all
[æ:ə] *hēap* > heap, *rēad* > red
[æ] (si l'on considère que le *e* derrière consonne palatale est purement diacritique) *sceal* > shall
- eo** [eo] *heofon* > heaven, *eorðe* > earth, *deorc* > dark
[e:o] *cēol* > keel, *brēost* > breast
- i** [i] *hider* > hither
[i:] *līf* > life
- ie** [ie] *giefan* > give
[i:e] *hīe* / *hī* (remplacé par they)
- o** [o] *god* > God
[o:] *rōd* > rood, *gōd* > good, *flōd* > flood
[ã] *lond* > land, *longe* > long
- u** [u] *sunne* > sun, *lufu* > love, *munt* > mount
[u:] *mūð* > mouth

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 66.

- y** [y] *synn* > sin, *flyht* > flight
 [y:] cȳðan
 De nombreuses confusions entre *i* et *y* dans les manuscrits vieil-anglais montrent que [y] a tendance à se délabialiser dès la période vieil-anglaise.

IV.3. Consonnes

- b** [b] *bēam* > beam
c [k] *cald* > cold, *con* > can, *cuman* > come, *cynn* > kin, *clāþ* > cloth
 [tʃ] *ceaster* > -chester, *cild* > child, *bec* (pluriel de *boc* > book)
cg [dʒz] (gémignée) *hrycg* > ridge
d [d] *dæg* > day
f [f] *fæst* > fast
 [v] entre éléments sonores : *lufu* > love
g [g] devant voyelle d'arrière : *gār*, *gāest*, *god* > God, *guma* > (bride)-groom, *grētan* > greet
 [j] dans un entourage palatal : *gēar* > year, *giefan* > give (influence scandinave), *plega* > play, *dæg* > day, *hālig* > holy ([ij] > [i:])
 [dz] derrière *n* dans un entourage palatal : *lengra*
 [ɣ] entre voyelles d'arrière : *ge-bugan* > bow ; [x] en fin de mot après une voyelle d'arrière ou une liquide : *burg* (la graphie *h*, possible, n'est pas utilisée dans le *Christ II*)
h [h] devant voyelle *hū* > how
 [x] [ç] en fin de mot ou devant consonne : *nyht* > night
 devant consonne initiale, *h* marque, selon Campbell¹ l'assourdissement de la consonne, dans les groupes *hr hl hn hw* : *hrōf* > roof
 Affaibli devant consonne et en position inaccentuée (cf. *is* pour *his* au vers 615)
l [l] *lytel* > little
m [m] *milde* > mild
 syllabique dans *fæðm*
n [n] *nāefre* > never
 [n] devant *k g* : *singan* > sing
p [p] *plega* > play
r [r] *ryht* > right, *beorht* > bright
s [s] *sāwel* > soul, *wæs* > was
 [z] entre deux éléments sonores : *cēosan* > choose
sc, [ʃ] *flāesc* > flesh
sce
t [t] *tyn* > ten
w [w] *weorc* > work
x [ks] lixan
 [xs] siexta
Ð [θ] *dēað* > death, *forð* > forth, *ðonne* > then/than
 [ð] entre éléments sonores : *deaðe*

¹ *Old English Grammar*, § 50.

- Þ [θ] þus > thus, ge-þingian
 [ð] entre éléments sonores : æþeling

IV.4. Valeur des voyelles en syllabes inaccentuées

Les « fautes d'orthographe » des scribes indiquent qu'en syllabe inaccentuée le timbre des voyelles tendait à se neutraliser. Les premiers textes vieil-anglais distinguent encore dans cette position *æ*, *e*, *i*, très vite confondus en *e*¹. A l'époque où a été copié le Livre d'Exeter, l'affaiblissement des voyelles inaccentuées avait fait des progrès importants. Les voyelles d'avant *e* et *i* sont confondues dans le préfixe *be* / *bi*. Les voyelles d'arrière *u* et *o* sont confondues en position finale, où le scribe écrit généralement *o* pour *u*. Les désinences *-on*, *-an*, *-un*, tendent à se confondre. La voyelle *o* s'affaiblit souvent en *e* dans la seconde syllabe d'un mot de trois syllabe (*stapelas*, sur *stapol*, *weoredum*, sur *weorod* / *weorud*, *roderum*, sur *rodor*). Tout ceci indique qu'en syllabe inaccentuée les distinctions d'ouverture (*i* / *e*, *u* / *o* / *a*), et à un moindre degré celles de localisation, tendaient à se neutraliser, toutes les voyelles inaccentuées tendant vers un timbre central. Cette étape est atteinte en moyen-anglais, où les voyelles des syllabes finales sont uniformément *-e*, comme dans l'allemand et le néerlandais d'aujourd'hui. En anglais moderne l'évolution a atteint son terme, et les voyelles désinentielles ont disparu.

IV.5. Place de l'accent

La position de l'accent a une grande importance en poésie vieil-anglaise, puisque la versification est basée sur l'accentuation. Deux ou trois des quatre sommets accentuels du vers sont indiqués par l'allitération.

Dans un mot simple, l'accent porte sur la syllabe radicale, c'est-à-dire la première syllabe du mot : '*wuldor*, '*roderum*. Il s'agit d'une innovation du germanique, car en indo-européen l'accent pouvait porter sur des syllabes différentes à l'intérieur d'un même paradigme, y compris sur la désinence.

Dans un mot comportant un suffixe, l'accent reste sur la première syllabe : '*æþeling*, '*eahthyss*. Ceci est encore vrai en anglais moderne ('love / 'loveliness). Le suffixe reçoit un accent secondaire, qui joue un rôle dans la scansion.

Lorsque le mot comporte un préfixe, plusieurs cas de figure se présentent. Un préfixe verbal n'est normalement pas accentué, et l'accent porte alors sur le radical ('*hyran*, ge'*hyran*), ce qui explique l'affaiblissement des préfixes : plusieurs mots vieil-anglais ont une forme forte (accentuée) lorsqu'ils sont employés seuls, et une forme faible lorsqu'ils sont utilisés comme préfixe verbal. L'affaiblissement se poursuit après la période vieil-anglaise : *ge-* devient *y-* en moyen-anglais, puis disparaît en anglais moderne. On accentue néanmoins certains préfixes verbaux comme *æfter*, *fore*, *up*, *ut*, qui conservent leur sens plein. Les préfixes nominaux sont normalement accentués (par exemple '*andswaru*, '*unclæne*), à l'exception de *ge-*, et souvent de *for-* et *be-*, par analogie avec les verbes. Lorsqu'un verbe est formé sur un nom, il conserve l'accentuation de ce dernier : ainsi le verbe '*andswarian*, formé sur '*andswaru*, est accentué sur la première syllabe. Inversement lorsque le nom est formé sur un verbe, le préfixe n'est pas accentué (par exemple *for*'*gifness*, sur

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 49.

for'gifan). Le comportement différent des préfixes verbaux et nominaux s'explique par le fait que, à l'époque où l'accent s'est stabilisé sur la première syllabe en germanique, la combinaison particule adverbiale + verbe ne constituait pas encore un mot à part entière, tandis que cette évolution était achevée dans le cas des noms.¹

Dans un mot composé, l'accent principal porte sur le premier élément, mais le second reçoit également un accent, d'intensité plus faible, qui joue un rôle dans la scansion. La plupart des composés sont écrits en deux mots dans les manuscrits vieil-anglais.

La force de l'accent d'intensité a pour conséquence l'affaiblissement des syllabes inaccentuées, la neutralisation ou la disparition des voyelles qui s'y trouvent, et donc, à terme, la disparition des flexions. La langue tend(ait) vers le monosyllabisme, tendance tempérée par le jeu de la composition et de la dérivation, et inversée par l'emprunt massif de polysyllabes à des langues étrangères à partir du moyen-anglais.

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 72.

Chapitre 3 : Texte et Traduction

[i]

14^r 440 **N**U ÐU GEORNLICE GÆST-gerynum,
 441 mon se mæra, mod-cræfte sec
 3 442 þurh sefan snyttro, þæt þu soð wite,
 443 hu þæt geeode, þa se æl-mihtiga
 444 acenned wearð þurh clænne háð
 6 445 – siþþan he marian, mægða weolman,
 446 mærrer meowlan, mund-heals geceas –,
 447 þæt þær in hwitum hræglum gewereder
 9 448 englas ne oð-eowdun, þa se æþeling cwom,
 449 beorn in betlem ; bodan wæron gearwe
 450 þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,
 12 451 sægdon soðne gefean, þætte sunu wære
 452 in middan-geard meotudes acenned
 453 in betleme : hwæpre in bocum ne cwið
 15 454 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 455 in þa æþelan tid, swa hie eft dydon
 456 Ða se brega mæra to bethania, /

 450 *cyðdon* : -on < -um
453 *hwæpre* : *æþ* écrit sur des lettres effacées456 *brega* : -a < -o

Points : 446b, 454b, 455b

[i]

440 Maintenant cherche avec ardeur, par les arcanes de l'esprit,
441 ô homme illustre, par la puissance de la pensée
442 et la sagesse de ton cœur, à connaître la vérité,
443 comment il advint, lorsque le Tout-Puissant
444 naquit en toute pureté,
445 – après qu'il eut choisi de Marie, fleur des jeunes filles,
446 vierge glorieuse, la protection –,
447 que vêtus de robes blanches
448 les anges n'apparurent pas lorsque le prince vint,
449 guerrier à Bethléem ; les hérauts célestes étaient présents
450 qui par leurs paroles aux bergers annoncèrent,
451 proclamèrent la joie véritable, qu'était né
452 sur cette terre médiane le fils de Dieu
453 à Bethléem : et pourtant dans les livres il n'est pas dit
454 qu'en blanches robes ils apparurent
455 à cette époque insigne, comme ils le firent ensuite
456 lorsque le prince illustre à Béthanie,

- 14^v 457 þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht
 458 gelaðade, leof weorud – hy þæs lareowes
 459 on þam wil-dæge word ne gehyrwdon,
 21 460 hyra sinc-giefan : sona wæron gearwe,
 461 hæleð mid hlaford – to þære halgan byrg,
 462 þær him tacna fela tires brytta
 24 463 onwrah, wuldres helm, word-gerynum,
 464 ær-þon up stige án-cenned sunu,
 465 efen-ece bearn, agnum fæder,
 27 466 þæs ymb feowertig þe he of foldan ær
 467 from deaðe aras dagena rimes.
 468 Hæfde þa gefylled, swa ær biforan sungon,
 30 469 witgena word geond woruld innan
 470 þurh his þrowinga. þegnas heredon,
 471 lofedun leof-wendum lifes agend,
 33 472 fæder frum-sceafta ; he him fægre þæs
 473 leofum gesiþum lean æfter geaf,
 474 ond þæt word acwæð waldend engla,
 36 475 gefysed, fréa mihtig, to fæder rice :
 476 "gefeod ge on ferððe : næfre ic from hweorfe,
 477 ac ic lufan symle læste wið eowic
 39 478 ond eow meaht giefe ond mid wunige
 479 awo to ealdre, þæt eow æfre ne bið
 480 þurh gife mine godes onsien.
 42 481 Farað nu geond ealne yrmenne grund,
 482 geond¹ wid-wegas, weoredum cyðað
 483 bodiað ond bremað beorhtne geleafan,
 45 484 ond fulwiað folc under roderum,
 485 hweorfað to hæþnum, hergas breotaþ
 486 fyllað ond feogað, feond-scype dwæscað,
 48 487 sibbe sawað on sefan manna
 488 þurh meahta sped. ic eow mid wunige
 489 forð on frofre ond eow friðe healde,
 51 490 strengðu staþol-fæstre / on stowa gehware."

475 *gefysed* : f < s 481 *Farað* : F < f 482 *wid-wegas* : d < ð 486 *ond feogað* : *ond feo*
 écrit sur des lettres effacées

Points : 467b, 470b, 480b-483b, 484b-490a, / 490b

471 MS *lufedun*, Thorpe (1842) *lofedun* 484 Il manque un mot au premier hémistiche (*fælsiað*
 « purifiez » ?) 485 MS *heofonum*, Strunk (1902) *hæþnum*

458 *gelaðade* : Stanley (1980) propose *gelædde* (cf. Luc 24/50) ; il se peut que Cynewulf suive ici
 Matthieu 28/16. 471 *leof-wendum*. Cosijn (1898) propose *leof-wendne*.

457 suzerain sublime, manda la troupe de ses vassaux,
458 la cohorte bien-aimée – les disciples
459 en ce jour bienheureux ne méprisèrent pas la parole de leur maître,
460 de leur chef prodigue en trésors : ils furent bientôt prêts,
461 héros avec leur chef – dans la cité sainte,
462 où Celui qui donne la gloire de nombreux signes
463 leur révéla, Heaume de splendeur, par les arcanes de la parole,
464 avant que s'élevât le Fils unique,
465 l'Enfant co-éternel, vers son propre Père,
466 lorsque quarante jours, après que sortant de la terre
467 il s'était levé de la mort, se furent écoulés.
468 Il avait alors accompli ce qu'avaient autrefois chanté
469 les paroles des prophètes dans le monde entier
470 grâce à son supplice. Les vassaux célébrèrent,
471 louèrent avec amour la Source de vie,
472 le Père de la création ; libéralement
473 à ses compagnons bien-aimés il en donna récompense,
474 et prononça ces mots, Souverain des anges,
475 prêt à partir, Maître puissant, vers le royaume de son Père :
476 « Que la joie emplisse vos cœurs !
Jamais je ne m'éloignerai de vous,
477 mais toujours mon amour je vous témoignerai,
478 et vous donnerai la puissance et demeurerai avec vous
479 à jamais pour l'éternité, de sorte que jamais
480 grâce à mes dons le bien ne vous fera défaut.
481 Parcourez maintenant toute la terre immense,
482 les routes lointaines, faites savoir aux nations,
483 proclamez et célébrez la croyance splendide,
484 et baptisez les peuples sous le firmament.
485 Allez chez les païens, brisez les idoles,
486 abattez-les, haïssez-les, éteignez la haine,
487 semez la concorde dans l'esprit des hommes
488 par la force de votre puissance. Je demeurerai avec vous,
489 à jamais votre appui, et vous garantirai la paix,
490 une puissance solidement assise en tous lieux. »

15 ^r	491	Ða wearð semninga sweg on lyfte
	492	hlud gehyred ; heofon-engla þreat,
54	493	weorud wlite-scyne, wuldres aras
	494	cwomun on corðre. cyning ure gewat
	495	þurh þæs temples hrof þær hy to segun,
57	496	þa þe leofes þa gen last weardedun
	497	on þam þing-stede, þegnas gecorene :
	498	gesegon hi on heahþu hlaford stigan,
60	499	god-bearn of grundum – him wæs geomor sefa
	500	hat æt heortan, hyge murnende,
	501	þæs þe hi swa leofne leng ne mostun
63	502	geseon under swegle. song áhofun
	503	aras ufan-cunde, æþeling heredun,
	504	lofedun lif-fruman, leohte gefegun
66	505	þe of þæs hælendes heafelan lixte.
	506	gesegon hy æl-beorhte englas twegen
	507	fægre ymb þæt frum-bearn frætsum blican,
69	508	cyninga wuldor. cleopedon of heahþu
	509	wordum wrætlicum ofer wera mengu
	510	beorhtan reorde : "hwæt bidað ge,
72	511	galilesce guman on hwearfte?
	512	Nu ge sweotule geseoð soðne dryhten
	513	on swegl faran, sigores ágend :
75	514	wile up heonan eard gestigan,
	515	æþelinga ord, mid þas engla gedryht,
	516	ealra folca fruma, fæder eþel-stóll.

[ii]

78	517	W E mid þyslice þreate willað
	518	ofer heofona gehlidu hlaford fergan
	519	to þære beorhtan byrg mid þas bliðan gedryt,
81	520	ealra sige-bearna þæt seleste /

494 *corðre* : $\delta < d$ 505 *croix* dans la marge devant *heafelan* 511 *hwearfte* : $h < n$ 517 *mid* : $m < \text{lettre haute}$ 518 *gehlidu* : $d < \delta$ 519 *burg* : lettre effacée après le *g*
Points : 491a?, 491b-499a, 500a-507b, 508a?, 508b-510a, 511a-515b, 516a?, 516b (: 7),
517a-518b, 519b, 520a?, 520b

491 MS *lyste*, Krapp & Dobbie (1936) *lyfte* - les éditeurs précédents considèrent que *lyfte* est la leçon
du MS. 496 MS *weardedum*, Grein (1857) *weardedun* 503 MS *heredum*, Grein (1857) *heredun*

491 Alors soudain un bruit dans les airs
 492 retentissant se fit entendre ; la troupe des anges célestes,
 493 la cohorte éblouissante, les messagers de gloire
 494 arrivèrent en foule. Notre roi passa
 495 à travers le toit du temple, alors que regardaient
 496 ceux qui le bien-aimé jusqu'alors avaient suivi
 497 en ce lieu de réunion, vassaux élus de Dieu.
 498 Il virent dans le ciel s'élever le chef,
 499 le Fils de Dieu au-dessus du sol – triste était la pensée
 500 brûlant en leur cœur, leur esprit en deuil
 501 de ce que le tant-aimé ils ne pourraient plus
 502 revoir sous les cieux. Un chant élevèrent
 503 les messagers célestes, célébrèrent le Prince,
 504 louèrent la Source de vie, se réjouirent de la lumière
 505 qui brillait autour de la tête du Sauveur.
 506 Ils virent, éblouissants, deux anges
 507 splendides, autour du Premier-né briller dans leurs parures,
 508 autour de la Gloire des rois. Ils appelèrent du ciel
 509 en paroles sublimes par-dessus la foule des hommes
 510 en un discours céleste : « Qu'attendez-vous là,
 511 hommes de Galilée, en cercle ?
 512 Voici que vous voyez clairement le Seigneur véritable
 513 s'en aller au ciel, le Maître de la victoire :
 514 Il veut loin d'ici s'élever vers son domaine,
 515 Source des princes, avec cette brigade angélique,
 516 Maître de tous les peuples, vers le siège héréditaire de son Père.

[ii]

517 Nous, avec cette troupe, nous voulons
 518 au-dessus de la voûte du ciel accompagner le chef
 519 vers la cité splendide, avec cette cohorte joyeuse,
 520 de tous les enfants de gloire le meilleur

- 15^v 521 ond æþeleste þe ge her on stariað
522 ond in frofre geseoð frætwum blican.
84 523 wile eft swa þeah eorðan mægðe
524 sylfa geseccan side herge,
525 ond þonne gedeman dæda gehwylce
87 526 þara ðe gefremedon folc under roderum."
527 Ða wæs wuldres weard wolcnum bifongen,
528 heah-engla cyning, ofer hrofas upp,
90 529 haligra helm ; hyht wæs geniwad,
530 blis in burgum, þurh þæs beornes cyme ;
531 gesæt sige-hremig on þa swiþran hand,
93 532 ece ead-fruma, agnum fæder.
533 Gewitan him þa gongan to hierusalem
534 hæleð hyge-rofe, In þa halgan burg,
96 535 geomor-mode, þonan hy god nyhst
536 up stigende eagum segun,
537 hyra wil-gifan ; þær wæs wopes hring
99 538 torne bitolden, wæs seo treow-lufu
539 hat æt heortan, hreðer innan weoll,
540 beorn breost-sefa. bidon ealle þær
102 541 þegnas þrym-fulle þeodnes gehata
542 in þære torhtan byrig tyn niht þa gen,
543 swa him sylf bibead swegles agend,
105 544 ær-þon up stige ealles waldend
545 on heofona gehyld – hwite cwoman
546 eorla ead-giefan englas togeanes :
108 547 Ðæt is wel cweden, swa gewritu secgað,
548 þæt him al-beorhte englas togeanes
549 in þa halgan tid heapum cwoman
111 550 sigan on swegle. þa wæs symbla mæst
551 geworden in wuldre : wel þæt gedafenað
552 þæt to þære blisse beorhte gewerede
114 553 in þæs þeodnes burg þegnas cwoman,
554 weorud wlite-scyne ; gesegon wil-cuman
555 on heah-setle, heofones waldend,
117 556 folca feorh-giefan, frætwum (*blican*) ...

523 *þeah* : *h* < *n* **531** *hremig* : *g* effacé après le *e* **540** *bidon* < *bidan*, *o* ajouté au-dessus du *a* **540** *beorn* < *biorn*, *i* effacé et *e* ajouté au-dessus. **545** *gehyld* : le *h* avait une 2^e hampe, effacée. **548** *al* < *æ*l, *a* écrit au-dessus du *æ*
Points : 521a-544b, 545b-547b, 548b-556a

527 MS *bifengun*, Thorpe (1842) *bifangen*, Gollancz (1892) *bifongen* **539** MS *hreder*, Thorpe (1842) *hreðer* **556** *blican* suggéré par Trautmann (1907)

540 *beorn* pour *beorna* ? **545** *gehyld* : Thorpe (1842) suggère *gehlyd*, cf. 518

..... lacune (1 feuillet)

- 16^f 556c "... ealles waldend
 557 middan-geardes ond mægen-þrymmes.
 558 hafað nu se halga helle bireafod
 120 559 ealles þæs gafoles þe hi gear-dagum
 560 In þæt orlege unryhte swealg.
 561 Nu sind forcumene ond in cwic-susle
 123 562 gehynde ond gehæfte, In helle grund
 563 duguþum bidæled deofla cempa ;
 564 ne meahtan wiþer-bræocan wige spowan
 126 565 wæpna wyrpum, siþþan wuldres cyning,
 566 heofon-rices helm, hilde gefremede
 567 wiþ his eald-feondum ánes meahtum,
 129 568 þær he of hæfte áhlód huþa mæste,
 569 of feonda byrig folces unrim,
 570 þisne ilcan þreat þe ge her on stariað.
 132 571 wile nu gesecan sawla nergend
 572 gæsta gief-stol, godes agen bearn,
 573 æfter guð-plegan. nu ge geare cunnon
 135 574 hwæt se hlaford is se þisne here lædeð ;
 575 nu ge fromlice freondum togeanes
 576 gongað glæd-mode ; geatu ontynað :
 138 577 wile In to eow ealles waldend,
 578 cyning on ceastre, corðre ne lytle,
 579 fyn-weorca fruma, folc gelædan
 141 580 In dreama dream ðe he on deoflum genom
 581 þurh his sylfes sygor. sib sceal gemæne
 582 englum ond ældum á forð heonan
 144 583 wesan wide-ferh ; wær is ætsomne
 584 godes ond monna, gæst-halig treow,
 585 lufu, lifes hyht ond ealles leohtes gefea."
 147 586 Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
 587 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 588 gefreode ond gefreopade folc under wolcnum,
 150 589 mære meotudes sunu, þæt nu monna gehwylc

560 unryhte : r < lettre haute 564 ne meahtan < neahtan, me ajouté au-dessus 571
 gesecan : s < f (r selon Muir) 574 lædeð : ð < d 580 genom : no < m 587 hals : le a
 est commencé comme un e ou un o
 Points : 560b, 562a, 568b, 569b, 583a, 585b

564 MS *wiþer-brogan*, Cosijn (1898) *wiþer-breocan*

559 hi : Grein (1865) propose *heo*

556c le Souverain de toutes choses,
557 la terre médiane et des troupes glorieuses.
558 Voici que le Saint a dépouillé l'enfer
559 de tout le tribut qu'aux jours d'autrefois
560 au cours de ce conflit il avait injustement englouti.
561 Voici que sont vaincus, dans un tourment mortel
562 humiliés et enchaînés dans l'abîme infernal,
563 privés de prospérité, les guerriers des démons ;
564 les adversaires ne purent connaître le succès au combat,
565 au lancer des armes, quand le Roi de gloire
566 Heaume du royaume céleste, livra bataille
567 contre ses ennemis de toujours par sa seule puissance,
568 lorsqu'il tira des chaînes un butin immense,
569 de la cité des ennemis un peuple innombrable,
570 cette même troupe que vous contemplez ici.
571 Voici que le Sauveur des âmes veut rejoindre
572 le trône des esprits, fils de Dieu lui-même,
573 après le jeu du combat. Vous savez maintenant
574 quel est le chef qui conduit cette armée :
575 maintenant joyeusement vers vos amis
576 venez le cœur plein d'allégresse. Ouvrez les portes!
577 Le Souverain de toutes choses veut parmi vous,
578 le Roi dans la citadelle, avec une troupe nombreuse,
579 Auteur de l'œuvre antique, conduire au sein de la joie des joies
580 le peuple qu'il a arraché aux démons
581 par sa victoire. La paix régnera
582 entre les anges et les humains à jamais désormais
583 et pour toujours. L'alliance est faite
584 entre Dieu et les hommes, saint pacte spirituel,
585 amour, espoir de vie et joie en toute lumière. »
586 Ah! nous avons entendu là comment l'Enfant rédempteur
587 par sa venue ici-bas redonna le salut,
588 libéra et protégea les peuples sous les nues,
589 illustre fils de Dieu, de sorte que tout homme maintenant,

- 16^v 590 cwic / þendan her wunat geceosan mótt
 591 swa helle hienþu swa heofones mærfþu,
 153 592 swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 593 swa þrymmes þræce swa þystra wræce,
 594 swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
 156 595 swa wite mid wraþum swa wuldor mid arum,
 596 swa lif swa deað, swa him leofre bið
 597 to gefremmanne, þenden flæsc ond gæst
 159 598 wuniað in worulde : wuldor þæs age
 599 þrynysse þrym, þonc butan ende!

[iii]

- 600 **Ð**ÆT is þæs wyrðe þætte wer-þeode
 162 601 secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
 602 þe us sið ond ær simle gefremede
 603 þurh monig-fealdra mæгна geryno :
 165 604 he us áet giefed ond æhta sped,
 605 welan ofer wid-lond ond weder liþe
 606 under swegles hleo ; sunne ond mona,
 168 607 æþelast tungla, eallum scinað,
 608 heofon-condelle, hæleþum on eorðan ;
 609 dreosed deaw ond ren, duguðe weccap
 171 610 to feorh-nere fira cynne,
 611 iecað eorð-welan : þæs we ealles sculon
 612 secgan þonc ond lof þeodne ussum,
 174 613 ond huru þære hælo þe he us to hyhte forgeaf,
 614 ða he þa yrmpðu eft oncyrde,
 615 æt is up-stige, þe we ær drugon,
 177 616 ond geþingade þeod-buendum
 617 wið fæder swæsne fæhþa mæste,
 618 cyning an-boren, cwide eft onhwearf
 180 619 saulum to sibbe, se þe ær sungen wæs
 620 þurh yrne hyge ældum to sorge :
 621 "Ic þec of eorðan geworhte, on þære þu scealt yrmpum lifgan,
 183 622 wunian in gewinne / ond wræce dreogan,

617 fæhþa : þ < w

Points : 593b, 594b, 599b (: 7)

619 wæs : ajouté par Thorpe (1842) 621 MS ofer, Rieger (1861) of

590 MS wunat pour wunað 592 leohte : Strunk (1902) suggère leofe 615 MS is pour his

590 tant qu'il est en vie ici-bas, peut opter
 591 entre l'humiliation en l'enfer et la gloire au ciel,
 592 entre la lumière brillante et la nuit hostile,
 593 entre la puissance glorieuse et la souffrance des ténèbres,
 594 entre la joie auprès du Seigneur et le tumulte auprès des démons,
 595 entre le supplice avec les méchants et la splendeur avec les anges,
 596 entre la vie et la mort, suivant la manière dont il choisit
 597 de se comporter tant que chair et âme
 598 séjourner en ce monde : gloire en reçoive
 599 la sublime Trinité, grâces à jamais.

[iii]

600 Il convient que les peuples humains
 601 rendent grâces au Seigneur de chacun des bienfaits
 602 qu'en tous temps il nous a toujours accordés
 603 par les arcanes de ses pouvoirs divers.
 604 Il nous donne nourriture et abondance de biens,
 605 richesse sur la face de la terre, un climat doux
 606 sous l'abri du ciel ; le soleil et la lune,
 607 astres splendides, brillent,
 608 chandelles célestes, pour tous les hommes sur terre ;
 609 rosée et pluie tombent, font lever l'abondance
 610 pour nourrir la race humaine,
 611 augmentent la richesse terrestre : de tout cela il nous faut
 612 rendre grâces et louange à notre Suzerain,
 613 et plus particulièrement du salut qu'il nous donna à espérer
 614 lorsqu'il modifia la misérable condition,
 615 lors de son Ascension, que nous subissions autrefois,
 616 et intercéda au nom des habitants des nations
 617 auprès de son propre Père dans le conflit terrible,
 618 Roi fils unique, renversa le décret,
 619 pour la paix des âmes, qui avait été prononcé
 620 d'un esprit courroucé pour le chagrin des hommes :
 621 « Je t'ai créé de terre, et sur celle-ci tu vivras dans la misère,
 622 séjourneras au milieu des conflits, endureras la souffrance,

- 17^r 623 feondum to hroþor fus-leoð galan,
624 ond to þære ilcan scealt eft geweorþan,
186 625 wyrmum aweallen, þonan wites fyr
626 of þære eorðan scealt eft gesecan."
627 Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede,
189 628 þa he léomum onfeng ond lic-homan,
629 monnes magu-tudre, siþþan meotodes sunu
630 engla eþel up gestigan
192 631 wolde, weoroda god : ús se willa bicwom
632 heanum to helpe on þa halgan tíð.
633 bi þon giedd áwræc iob swa he cuðe,
195 634 herede helm wera, hælend lofede,
635 ond mid sib-lufan sunu waldendes
636 freo-noman cende ond hine fugel nemde,
198 637 þone iudeas ongieta ne meahtan
638 In ðære god-cundan gæstes strengðu.
639 wæs þæs fugles flyht feondum on eorþan
201 640 dyrne ond degol, þam þe deorc gewit
641 hæfdon on hreþre, heortan stænne :
642 Noldan hi þa torhtan tacen oncnawan
204 643 þe him beforan fremede freo-bearn godes
644 monig *ond* mislíc geond middan-geard.
645 swa se fáela fugel flyges cunnode :
207 646 hwilum engla eard up gesohte
647 modig, meahtum strang, þone maran ham ;
648 hwilum he to eorþan eft gestylde
210 649 þurh gæstes giefe, grund-sceat sohte,
650 wende to worulde. bi þon se witga song :
651 "he wæs upp hafen engla fæðmum
213 652 in his þa miclan meahta spede,
653 heah ond halig, ofer heofona þrym."
654 Ne meahtan þa þæs fugles flyht gecnawan /

638 *strengðu* : *g* ajouté entre le *n* et le *ð* 640 problème d'espacement des lettres dans *degol* 647 *meahtum* : *u < a* 654 *flyht < flyt*, *h* ajouté au-dessus de la ligne
Points : 626b, 629a, 631a, 632b, 637a-637b, 639b-640a, 641b-644a, 645a-647b, 649b, 650b, 652a-652b, 653b-654b

644 *mislíc* : Trautmann (1907) *monig ond mislic*

623 entonneras le chant de mort, à la grande joie des démons,
624 et vers cette même terre tu retourneras
625 grouillant de vers, puis vers le feu du châtement
626 tu t'en iras de ce monde ».
627 Ah ! le Prince a allégé notre sort
628 lorsqu'il assumait un corps et une enveloppe charnelle,
629 rejeton humain, lorsque le Fils de Dieu
630 vers le domaine des anges voulut s'élever,
631 Seigneur des armées : ce bienfait nous advint,
632 secours pour des misérables, en cette époque bénie.
633 A ce sujet Job récita un chant de son mieux,
634 célébra le Protecteur des hommes, loua le Sauveur
635 et avec amour au Fils du Souverain
636 donna un surnom et l'appela oiseau,
637 ce que les Juifs ne purent comprendre
638 dans la divine puissance de l'esprit.
639 Le vol de cet oiseau était, pour ses ennemis ici-bas,
640 caché et secret, pour ceux qui avaient en leur esprit
641 une intelligence ténébreuse, un cœur de pierre :
642 ils ne voulaient pas reconnaître les signes éclatants
643 qu'avait accomplis devant eux le noble Fils de Dieu,
644 nombreux et variés, sur la terre médiane.
645 Voici comment l'oiseau fidèle essaya ses ailes :
646 parfois vers la demeure des anges il s'élevait
647 hardi, fort de sa puissance, vers cet illustre domaine ;
648 parfois vers le sol il redescendait
649 par le don de l'esprit, vers les régions de la terre,
650 regagnait le monde. A ce sujet le prophète chanta :
651 « Il fut élevé dans les bras des anges
652 dans la surabondance de ses pouvoirs,
653 grand et saint, au-dessus de la splendeur des cieux ».
654 Ne purent alors de cet oiseau connaître le vol

- 17^v 655 þe þæs up-stiges ond-sæc fremedon
 656 ond þæt ne gelyfdon, þætte lif-fruma
 657 In monnes hiw ofer mæгна þrym
 219 658 halig fróm hrusan ahafen wurde.
 659 Ða us geweorðade se þas world gescop,
 660 godes gæst-sunu, ond us giefе sealde,
 222 661 uppe mid englum ece stapelas,
 662 ond eac monig-fealde modes snyttru
 663 seow ond sette geond sefan monna.
 225 664 – Sumum word-laþe wise sendeð
 665 on his modes gemynd þurh his muþes gæst,
 666 æðele ond-giet : se mæg eal-fela
 228 667 singan ond secgan, þam bið snyttru cræft
 668 bifolen on ferðe. Sum mæg fingrum wel
 669 hlude fore hælepum hearpan stirgan,
 231 670 gleo-beam gretan. Sum mæg god-cunde
 671 reccan ryhte æe. Sum mæg ryne tungla
 672 secgan side gesceaft. Sum mæg searolice
 234 673 word-cwide writan. Sumum wiges sped
 674 giefеð æt guþe, þonne gar-getrum
 675 ofer scild-hreadan sceotend sendað,
 237 676 flacor flan-geweorc. Sum mæg fromlice
 677 ofer sealtne sære sund-wudu drifan,
 678 hreran holm-þræce. Sum mæg heanne beam
 240 679 stælgne gestigan. Sum mæg styled sweord,
 680 wæpen gewyrca. Sum con wonga bigong,
 681 wegas wid-gielle. – swa se waldend us,
 243 682 god-beam on grundum, his giefе bryttað.
 683 Nyle he ængum anum ealle gesyllan
 684 gæstes snyttru, þy læs him gielp sceppе
 246 685 þurh his anes cræft ofer opre forð. /

657 *hiw* : *i* < lettre à queue 662 *snyttru* : *n* sur une lettre effacée 673 *sumum* < *sum*, *u* + *tilde* ajoutés au-dessus de la ligne 673 *sped* : *s* < *w* 682 *bryttað* : *ð* < *t* 683 *ængum* : *n* sur une lettre effacée

Points : 658b, 663b, 666a-666b, 667b-668b, 669b-673b, 676a, 678a, 679a-680b, 682b-683a, 685b (: 7).

679 *stælgne* pour *stæg(e)lne* par métathèse

655 ceux qui nièrent la vérité de cette Ascension,
656 et qui ne crurent pas que le Principe de vie
657 sous forme humaine, au-dessus de la splendeur des troupes célestes,
658 saint, au-dessus du sol fut élevé.
659 Alors nous glorifia Celui qui créa le monde,
660 l'Esprit Fils de Dieu, et nous accorda des dons,
661 d'éternels domaines au ciel en compagnie des anges,
662 et aussi diverses qualités spirituelles
663 il sema et disposa dans l'esprit humain.
664 A l'un il envoya la sagesse des discours
665 dans la pensée de son âme par le souffle de sa bouche,
666 une noble intelligence ; celui-là peut chanter et réciter
667 toutes sortes de choses, à qui l'art de la sagesse
668 est alloué en son cœur. Un autre peut habilement et fort
669 en présence des guerriers faire courir ses doigts sur la harpe,
670 toucher le bois harmonieux. Un autre peut interpréter
671 la loi divine et juste. Un autre peut lire le cours des étoiles,
672 la vaste création. Un autre peut avec art
673 écrire des paroles. A un autre il donne le succès des armes
674 au combat, lorsque les archers dardent
675 des volées de pointes sur les boucliers protecteurs,
676 des pluies de flèches. Un autre peut hardiment
677 sur l'onde amère conduire le bois des flots,
678 battre de ses rames les vagues violentes. Un autre peut grimper
679 à un arbre haut et abrupt. Un autre peut fabriquer une épée d'acier,
680 une arme. Un autre connaît la route des plaines,
681 les chemins lointains. Ainsi le Souverain,
682 Fils de Dieu sur terre nous distribue-t-il ses bienfaits.
683 Il ne veut pas à un seul donner toute
684 la sagesse de l'esprit, de peur que l'orgueil ne lui nuise,
685 par sa seule puissance désormais supérieur aux autres.

[iv]

- 18^r 686 **Ð**US god meahtig geofum unhneawum,
 687 cyning al-wihta, cræftum weorðap
 249 688 eorþan tuddor, swylce eadgum blæd
 689 seleð on swegle, sibbe ræreþ
 690 ece to ealdre engla ond monna :
 252 691 swa he his weorc weorþað. bi þon se witga cwæð
 692 þæt áhæfen wæren halge gimmas,
 693 hædre heofon-tungol healice upp,
 255 694 sunne ond mona. hwæt sindan þa
 695 gimmas swa scyne buton god sylfa?
 696 he is se soð-fæsta sunnan leoma,
 258 697 englum ond eorð-warum æþele scima ;
 698 ofer middan-geard mona lixeð,
 699 gæstlic tungol, swa seo godes circe
 261 700 þurh gesomninga soðes ond ryhtes
 701 beorhte bliceð, swa hit on bocum cwip,
 702 sibþan of grundum god-bearn ástag,
 264 703 cyning clænra gehwæs : þa seo circe hér
 704 æe-fyllendra eaht-nysse bád
 705 under hæþenra hyrda gewealdum,
 267 706 þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon,
 707 gæstes þearfe, ac hi godes tempel
 708 bræcan ond bærndon, blod-gyte worhtan,
 270 709 feodan ond fylton ; hwæpre forð bicwom
 710 þurh gæstes giefe godes þegna blæd
 711 æfter up-stige ecan dryhtnes.
 273 712 bi þon salomon song, sunu dauibes,
 713 giedda gearo-snottor gæst-gerynum,
 714 waldend wer-þeoda, ond þæt word acwæð :
 276 715 "cuð þæt geweorðeð þætte cyning engla,
 716 meotud meahtum swið, munt gestylleð,
 717 gehleapeð hea dune, hyllas ond cnollas
 279 718 bewrið mid his wuldre, woruld alyseð,

709 *feodan* : lettre effacée après le *o* **712** glose marginale « Salomon »
 Points : 686b, 691a, 693b-694a, 702b, 703b, 704b, 711b-712a, 717b-718a

698 MS *lixed*, Thorpe (1842) *lixed* **710** MS *blæð*, Thorpe (1842) *blæd*

[iv]

686 C'est ainsi que le Dieu puissant par des dons généreux,
687 Roi de toutes créatures, glorifié par des talents
688 la descendance terrestre, et de même aux bienheureux
689 donne au ciel la félicité, établit la paix
690 à jamais pour l'éternité entre les anges et les hommes :
691 c'est ainsi qu'il glorifie son œuvre. A ce sujet le prophète dit
692 que furent élevées les saintes gemmes,
693 les claires étoiles disposées dans le ciel,
694 le soleil et la lune. Que sont ces
695 gemmes si belles sinon Dieu lui-même?
696 Il est la véritable lumière du soleil,
697 pour les anges et les habitants de la terre noble rayonnement ;
698 au-dessus de la terre médiane la lune brille,
699 étoile spirituelle, comme l'église de Dieu
700 par l'union du vrai et du juste
701 scintille lumineuse, comme il est dit dans les livres,
702 depuis qu'au-dessus du sol le fils de Dieu s'éleva,
703 Roi de toutes créatures pures : alors ici-bas l'église
704 de ceux qui suivent la loi endura la persécution
705 sous le gouvernement de chefs païens,
706 car les impies ne se préoccupèrent pas de la vérité,
707 des besoins de l'âme, et le temple de Dieu
708 ils brisèrent et brûlèrent, répandirent le sang,
709 haïrent et abattirent ; cependant ensuite advint
710 par le don de l'esprit félicité pour les vassaux de Dieu
711 après l'Ascension du Seigneur éternel.
712 A ce sujet Salomon chanta, fils de David,
713 expert en hymnes, par les arcanes de l'esprit,
714 souverain des peuples humains, il prononça ces mots :
715 « Sachez que le Roi des anges,
716 le Dieu fort de sa puissance bondit sur les montagnes,
717 s'élança sur les hautes collines, les buttes et les éminences
718 couvre de sa gloire, délivre le monde,

- 18^v 719 ealle eorð/-buend þurh þone æþelan styl."

720 wæs se forma hlyp þa he on fæmnan astag,

282 721 mægeð unmæle, ond þær mennisc hiw

722 onfeng butan firenum, þæt to frofre gewearð

723 eallum eorð-warum. wæs se oþer stiehl

285 724 bearnes gebyrda, þa he In binne wæs

725 in cildes hiw clapum bewunden,

726 ealra þrymma þrym. wæs se þridda hlyp

288 727 roðor-cyninges ræs, þa he on rode astag,

728 fæder, frofre gæst. wæs se feorða stiehl

729 in byrgenne, þa he þone beam ofgeaf,

291 730 fold-ærne fæst. wæs se fifta hlyp

731 þa he hell-warena heap forbygde

732 In cwic-susle, cyning inne gebond,

294 733 feonda fore-sprecan, fyrnum teagum,

734 grom-hydigne, þær he gen ligeð

735 In carcerne, clommum gefæstnad,

297 736 synnum gesæled. wæs se siexta hlyp

737 haliges hyht-plega þa he to heofonum astag

738 on his eald-cyððe – þa wæs engla þreat

300 739 on þa halgan tid hleahtre bliþe

740 wynnum geworden : gesawan wuldres þrym,

741 æþelunga ord, eðles neosan,

303 742 beorhtra bolda ; þa wearð burg-warum

743 eadgum ece gefea æþelinges plega.

744 þus her on grundum godes ece bearn

306 745 ofer heah-hleoþu hlypum styldre

746 modig æfter muntum : swa we men sculon

747 heortan gehygdum hlypum stylan

309 748 of mægne In mægen, mærpum tilgan,

749 þæt we to þam hyhstan hrofe gestigan

750 halgum weorcum, þær is hyht ond blis,

312 751 gepungen þegn-weorud. is us þearf micel

752 þæt we mid heortan hælo secen,

753 þær we mid gæste georne / gelyfað

742 *burg-warum* : *b < u*

Points : 719b, 736a, 742b, 748a, 752b

731 MS *werena*, Ettmüller (1850) *warena*

719 tous les habitants de la terre, par ce noble bond ».
720 Par son premier élan il descendit en une femme,
721 vierge sans tache, et là prit forme humaine
722 sans péché, et vint au secours
723 de tous les habitants de la terre. Le second bond fut
724 la naissance de l'enfant, lorsque dans une mangeoire
725 sous forme d'un nouveau-né il fut enveloppé de langes,
726 Majesté entre les majestés. Par son troisième élan,
727 assaut du Roi des cieux, il monta sur la croix,
728 Père, Esprit Paraclet. Le quatrième bond le mena
729 dans la tombe lorsqu'il abandonna l'arbre,
730 emprisonné dans le sépulcre. Par son cinquième élan
731 des habitants de l'enfer il humilia la troupe
732 dans le tourment mortel, enchaîna là le roi,
733 le porte-parole des démons, par des liens de feu,
734 l'être à l'esprit hostile, là où il gît encore
735 dans la geôle, attaché par des chaînes,
736 lié par ses péchés. Le sixième bond fut
737 le mouvement joyeux du Saint lorsqu'il s'éleva vers les cieux
738 dans sa patrie – alors la troupe des anges
739 en cette période sainte rit de joie
740 et se réjouit : ils voyaient la Majesté splendide,
741 Source des princes, rejoindre son domaine,
742 les demeures éblouissantes. Alors les habitants de la cité,
743 les bienheureux ressentirent une éternelle joie du voyage du Prince.
744 C'est ainsi qu'ici-bas sur terre l'éternel Fils de Dieu
745 au-dessus des hautes collines bondit par son élan
746 hardi sur les montagnes : de même nous, les hommes, devons
747 dans la pensée de notre cœur bondir par notre élan
748 de vertu en vertu, désirer la gloire,
749 afin de nous élever vers la haute voûte
750 par des œuvres saintes, là où est espoir et félicité,
751 heureuse troupe de vassaux. Il nous faut
752 rechercher en notre cœur le salut,
753 là où nous croyons ardemment en notre âme

- 19^r 754 þæt þæt hælo-bearn heonan up stige
 755 mid usse lic-homan, lifgende god.
 756 for-þon we a sculon idle lustas,
 318 757 syn-wunde forseon, ond þæs sellran gefeon.
 758 habbað we us to frofre fæder on roderum,
 759 æl-meahtigne ; he his áras þonan
 321 760 halig of heahðu hider onsendeð,
 761 þa us gescildað wið sceppendra
 762 eglum earh-farum, þi læs unholdan
 324 763 wunde gewyrccen, þonne wroht-bora
 764 In folc godes forð onsendeð
 765 of his brægd-bogan biterne stræl.
 327 766 for-þon we fæste sculon wið þam fær-scyte
 767 symle wærlice wearde healdan,
 768 þy læs se attres ord in gebuge,
 330 769 biter bord-gelac, under ban-locan,
 770 feonda fær-searo : þæt bið frecne wund,
 771 blatast benna. utan us beorgan þa,
 333 772 þenden we on eorðan eard weardien ;
 773 utan us to fæder freoþa wilnian,
 774 biddan bearn godes ond þone bliðan gæst
 336 775 þæt he us gescilde wið sceapan wæpnum,
 776 laþra lyge-searwum, – se us lif forgeaf,
 777 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 339 778 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum.

[v]

- 779 NE þearf him ondrædan deofla strælas
 780 ænig on eorðan ælda cynnes,
 342 781 gromra gar-fare, gif hine god scildeþ,
 782 duguða dryhten. is þam dome neah
 783 þæt we gelice sceolon leanum hleotan
 345 784 swa we wide-feorh weorcum hlóðun
 785 geond sidne grund. us secgað bec
 786 hú æt ærestan ead/-mod astag

756 *sculon* : s < f 757 *sellran* < *sellan*, r ajouté au-dessus 763 *wroht-bora* : w < þ 766 *fær-scyte* < *fæ-scyte*, r ajouté après le æ 772 *weardien* < *weardigen* avec point sous le g 777 *si* < *se* avec i au-dessus du e 778 *worulda* : o écrit sur une lettre effacée (u ?) 783 *hleotan* < *leotan*, h ajouté devant le l

Points : 762b, 767a, 775b, 778b (: 7), / 786b

762 MS *englum*, Thorpe (1842) *eglum*

783 *þæt* : Trautmann (1907) propose *þær*

- 19^v 787 In middan-geard mægna gold-hord
 788 In fæmnan fæðm, freo-bearn godes,
 789 halig of heahþu – huru ic wene me
 351 790 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
 791 Ðonne eft cymeð engla þeoden,
 792 þe ic ne heold teala þæt me hælend min
 354 793 on bocum bibeað : Ic þæs brogan sceal
 794 geseon sýn-wræce, þæs þe ic soð talge,
 795 þær monig beoð on gemot læded
 357 796 fore onsyne eces deman.
 797 þonne *Cene* cwacað, gehyreð cyning mæðlan,
 798 rodera ryhtend, sprecan reþe word
 360 799 þam þe him ær in worulde wace hyrdon,
 800 þendan *Yrre* ond *Nyd* yþast meahtan
 801 frofre findan ; þær sceal forht monig
 363 802 on þam wong-stede werig bidan
 803 hwæt him æfter dædum deman wille
 804 wraþra wita. biþ se *Wynn* scæcen
 366 805 eorþan frætwa ; *Ure* wæs longe
 806 *Lagu*-flodum bilocen lif-wynna dæl,
 807 *Feoh* on foldan ; þonne frætwe sculon
 369 808 byrnan on bæle : blac rasetteð
 809 recen reada leg, reþe scribeð
 810 geond woruld wide, wongas hreosað,
 372 811 burg-stede berstað ; brond bið on tyhte,
 812 æleð eald-gestreon unmurnlice,
 813 gæsta gifrast, þæt geo guman heoldan
 375 814 þenden him on eorþan onmedla wæs.
 815 for-þon Ic leofra gehwone læran wille
 816 þæt he ne agæle gæstes þearfe
 378 817 ne on gylp geote, þenden god wille
 818 þæt he her in worulde wunian mote,
 819 somed siþian sawel in lice
 381 820 in þam gæst-hofe : scyle gumena gehwylc
 821 on his gear-dagum georne biþencan
 822 þæt us milde bicwom meahta waldend

796 fore : f sur une lettre effacée 804 scæcen : cæ sur des lettres effacées
 Points : 788b, 790b, 797b-798a, 809b, 814b

790 MS *dy*, Thorpe (1842) ðy 795 MS *lædað*, Thorpe (1842) *læded* 808 MS *blacra setteð*, Kemble (1853) *blac rasetteð*

787 sur la terre médiane le Trésor des armées célestes
788 dans le sein d'une femme, noble Fils de Dieu
789 saint, du haut du ciel – j'attends en vérité
790 et aussi je redoute le cruel jugement,
791 lorsque reviendra le Suzerain des anges,
792 car je n'ai pas observé exactement ce que mon Sauveur
793 ordonnait dans les livres : c'est pourquoi je verrai la terreur
794 du châtement des péchés, d'après ce que je crois être la vérité,
795 quand beaucoup seront rassemblés
796 devant la face du juge éternel.
797 Alors l'*audacieux* tremblera, il entendra parler le roi,
798 le Maître du firmament adresser des paroles sévères
799 à ceux qui autrefois dans le monde
l'écouterent d'une oreille distraite,
800 tandis que *colère* et *contrainte* pouvaient facilement
801 trouver apaisement. Alors plus d'un en tremblant
802 sur cette plaine attendra misérable
803 ce qui d'après ses œuvres lui sera assigné
804 comme cruel supplice. La *joie* s'enfuira,
805 les parures de la terre ; longtemps *notre*
806 portion de joies terrestres fut entourée des *flots* de la mer,
807 nos *biens* sur cette terre ; alors les parures
808 brûleront sur le bûcher, le feu étincelant fera rage,
809 rapide et rougeoyant, avancera cruel
810 dans le monde entier, les plaines s'effondreront,
811 les citadelles éclateront ; l'incendie sera en marche,
812 l'avidé créature brûlera sans remords
813 les antiques trésors que possédaient les hommes,
814 lorsque sur terre ils détenaient l'opulence.
815 C'est pourquoi à chacun de mes frères je veux enseigner
816 qu'il ne néglige pas les besoins de l'esprit,
817 ni ne verse dans l'orgueil, tant que Dieu voudra
818 qu'ici-bas dans le monde il puisse demeurer,
819 qu'ensemble voyagent l'âme dans le corps,
820 dans la demeure de l'esprit : tout homme doit
821 aux jours de sa vie considérer sérieusement
822 avec quelle mansuétude est venu vers nous
le Souverain des puissances

20 ^r	823	æt / ærestan þurh þæs engles word ;
	824	bið nu eorneste þonne eft cymeð,
	825	reðe ond ryht-wis – rodor bið onhrered
387	826	ond þas miclan gemetu middan-geardes
	827	beofiað þonne ; beorht cyning leanað
	828	þæs þe hy on eorþan eargum dædum
390	829	lifdon leahtrum fá, þæs hi longe sculon
	830	ferð-werige onfon In fyr-baðe,
	831	wælmum biwrecene, wraplic ondlean –
393	832	þonne mæгна cyning on gemot cymeð
	833	þrymma mæste. þeod-egsa bið
	834	hlud gehyred bi heofon-woman,
396	835	cwaniendra cirm, cerge reotað
	836	fore onsyne eces deman
	837	þa þe hyra weorcum wace truwiað ;
399	838	Ðær biþ oð-ywed egsa mara
	839	þonne from frum-gesceape gefrægen wurde
	840	æfre on eorðan ; þær bið æg-hwylcum
402	841	syn-wyrcendra on þa snudan tid
	842	leofra micle þonne eall þeos læne gesceaft
	843	þær he hine sylfne on þam sige-þreate
405	844	behydan mæge, þonne herga fruma,
	845	æþelinga ord, eallum demed,
	846	leofum ge laðum, lean æfter ryhte,
408	847	þeoda gehwylcre. is us þearf micel
	848	þæt we gæstes wlite, ær þam gryre-brogan,
	849	on þas gæsnan tid georne biþencen.
411	850	Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
	851	ofer cald wæter ceolum liðan
	852	geond sidne sâe, sund-hengestum,
414	853	flod-wudu fergen. is þæt frecne stream,
	854	yða ofer-mæta þe we her on lacað
	855	geond þas wacan woruld, windge holmas
417	856	ofer deop gelad. wæs se drohtað strong
	857	ær-þon we to londe geliden / hæfdon

830 fyr-baðe : y < i 831 wraplic : þ < l 835 cwaniendra < cwanendra, i ajouté au-dessus de la ligne 835 cirm : ir < r (r < n selon Muir) 846 laðum : ð < d 848 gæstes : lettre effacée après le s 849 þas : a < æ 854 her : la hampe se continue au-dessous de la ligne.

Points : 823b, 829a, 831b, 837b, 849b, 853b

827 MS *beheofiað*, Grein (1857) *beofiað*

843 MS *þær* : Etmüller (1850) et Cook (1900) proposent *þæt*

20 ^v	858	ofer hreone hrycg, þa us help bicwom
	420 859	þæt us to hælo hyþe gelædde
	860	godes gæst-sunu ond us gife sealde,
	861	þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord
423	862	hwær we sælan sceolon sund-hengestas,
	863	ealde yð-mearas, ancum fæste.
	864	utan us to þære hyðe hyht stapelian,
426	865	ða us gerymde rodera waldend,
	866	halge on heahþu, þa he <i>to</i> heofonum astag.

858 *hrycg* : cg écrit sur des lettres effacées **860** *gæst-sunu* < *gæs-sunu* : t ajouté après le s

Points : 866b (: - : 7 : 7 : 7)

866 *to* ajouté par Etmüller (1850)

858 sur l'océan houleux, lorsque l'on vint à notre secours,
859 et que vers le port du salut nous conduisit
860 l'Esprit Fils de Dieu et qu'il nous accorda des dons,
861 de sorte que nous pûmes reconnaître
par-dessus le flanc de l'embarcation
862 où nous devions attacher les chevaux de l'océan,
863 les vieux coursiers des vagues solidement ancrer.
864 Plaçons fermement notre espoir en ce port
865 que le Souverain des cieux nous a ouvert,
866 le Saint là-haut, quand il est monté au ciel.

Chapitre 4 : Commentaire textuel

I. Introduction

I.1. Contenu

Nous n'indiquons pas les variations entre *þ* et *ð*, *i* et *y* chez certains éditeurs, ni les erreurs de lecture ou les fautes d'impression, excepté si elles ont influencé d'autres éditeurs. On trouvera le relevé de ce type de variantes dans les éditions d'Assmann (1898) et de Cook (1900), et, pour les éditions les plus récentes, Muir (1994).

Nous n'indiquerons qu'exceptionnellement les problèmes que pose le découpage des mots, et en particulier l'analyse en mot composé ou mots indépendants.

Nous ne mentionnons les lectures proposées dans les thèses de R. Williams, M. Williams, Muinzer, citées par Muir, que lorsqu'elles présentent un intérêt particulier.

I.2. Utilisation du manuscrit

La première édition partielle du *Christ II* est due à Conybeare (1814) ; la première édition complète du poème et du manuscrit est celle de Thorpe (1842). Grein (1857) base son édition sur celle de Thorpe, sans consulter le manuscrit, et reproduit (ou corrige, sous forme d'émendation) les erreurs de l'édition précédente. En 1874, Schipper collationne l'édition de Thorpe avec l'original. Le manuscrit est ensuite utilisé par Gollancz (1892, 1895) et Assmann (1898), qui corrigent certaines des erreurs de lecture de Thorpe. Cook (1900) s'appuie sur les éditions précédentes et le travail de Schipper. L'édition de Krapp & Dobbie (1936) est basée sur le fac-similé, celle de Muir (1994) et la nôtre ont recours au manuscrit.

I.3. La numérotation

Thorpe imprime le texte séparé en hémistiches, en numérotant les lignes de chaque page séparément. La première numérotation en continu est celle de Grein (1857).

Grein, suivant sur ce point Thorpe, suppose la perte d'un vers entre 803 et 804, qui aurait contenu la rune E. Il rétablit le vers manquant et lui attribue le numéro 804, ce qui décale d'un chiffre le reste de la numérotation. Assmann (1898) suit Grein sur ce point. Gollancz (1892, 1895) supprime ce vers fantôme et numérote en continu, imité par les autres éditeurs ; mais il commence au vers 439 au lieu de 440, ce qui est dû à une différence de numérotation dans le *Christ I*. Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936), font commencer la numérotation du *Christ II* au vers 440, et nous les suivons sur ce point. Muir, lui, commence au vers 1.

Ainsi au vers 500 de notre édition correspond : Grein / Assmann 500, Gollancz 499, Cook / Krapp-Dobbie 500, Muir 61. Au vers 850 de notre édition correspond : Grein / Assmann 851, Gollancz 849, Cook / Krapp-Dobbie 850, Muir 411.

II. Travaux cités

Assmann (1898) : *Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von Christian W. M.*

Grein, ed. Richard Wülker, 3 vol., 1881-1898, 3^e volume édité par B. Assmann.

Bosworth-Toller (1898) : *An Anglo-Saxon Dictionary*. Oxford, 1898.

Brooks (1949) : « OE *wopes hring* », *English and Germanic Studies*, 2 (1949), 68-74.

Conybeare (1814) : « Account of a Saxon MS preserved in the Cathedral Library at Exeter », *Archaeologia*, 17 (1814), 180-92.

Conybeare (1826) : *Illustrations of Anglo-Saxon Poetry*. Londres : Harding & Lepard, 1826.

- Cook (1900) : *The Christ of Cynewulf, A Poem in Three Parts, the Advent, the Ascension, and the Last Judgment*. Boston 1900.
- Cosijn (1898) : « *Anglosaxonica IV* », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 23 (1898), 109-30.
- Ettmüller (1850) : *Engla and Seaxna Scopas and Boceras*. Quedlinburg & Leipzig, 1850.
- Frank (2003) : « The Discreet Charm of the Old English Weak Adjective », in *Anglo-Saxon Styles*, ed. Catherine E. Karkov et George Hardin Brown. Albany : State University of New York Press, 2003, pp. 239-52.
- Frucht (1887) : *Metrisches und Sprachliches zu Cynewulfs Elene, Juliana und Crist*. Greifswald, 1887.
- Gerould (1916) : « *Cynewulf's Christ 678-79* », *Modern Language Notes*, 31 (1916), 403-04.
- Gerould (1929) : « *Carpenter or athlete? Christ vv. 678-9* », *Journal of English and Germanic Philology*, 28 (1929), 161-65.
- Gollancz (1892) : *Cynewulf's Christ, An Eighth-Century English Epic*. Londres, 1892.
- Gollancz (1895) : *The Exeter Book Part I*. Londres : EETS 104, 1895.
- Grein (1857) : *Bibliothek der angelsächsischen Poesie in kritisch bearbeiteten Texten und mit vollständigem Glossar*, 2 vol. Göttingen : G. H. Wigand, 1857-58.
- Grein (1865) : « *Zur Textkritik der angelsächsischen Dichter* », *Germania*, 10 (1865), 416-29.
- Grein (1912) : *Sprachschatz der angelsächsischen Dichter*. Heidelberg : C. Winter, 1912.
- Grimm (1840) : *Andreas und Elene*. Cassel : T. Fischer, 1840.
- Hall (1894) : *A Concise Anglo-Saxon Dictionary*. Cambridge, 1894 ; supplément par Herbert D. Meritt, 4^e édition, 1960.
- Hart (1902) : « *Allotria II* », *Modern Language Notes*, 17 (1902), 461-63.
- Hill (1980) : « *Bethania, the House of Obedience : the Old English Christ II, 456-67* », *Notes and Queries*, 27 (1980), 290-292.
- Holthausen (1899) : *Compte-rendu de l'édition d'Assmann, Beiblatt zur Anglia*, 9 (1899), 353-8.
- Holthausen (1900) : *Compte-rendu de l'édition de Cook, Literaturblatt*, 21 (1900), 369-73.
- Holthausen (1907) : « *Zur altenglischen Literatur IV* », *Beiblatt zur Anglia*, 18 (1907), 201-08.
- Ingersoll (1976) : « *The Comparative Absolute in Old English* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 77 (1976), 177-189.
- Jenney (1916) : « *A Note on Cynewulf's Christ* », *Modern Language Notes*, 31 (1916), 91-93.
- Jost (1946) : « *Crist 558-585* », *English Studies*, 27 (1946), 175-9.
- Kemble (1840) : « *On Anglo-Saxon Runes* », *Archaeologia*, 28 (1840), 327-72.
- Klaeber (1929) : « *Jottings on Old English Poems* », *Anglia*, 53 (1929), 225-34.
- Kock (1918) : « *Jubilee Jaunts and Jottings* », *Lunds Universitets Årsskrift*, 14 (1918), 1-82.
- Kock (1920a) : « *Interpretations and Emendations of Early English Texts VI* », *Anglia*, 44 (1920), 97-114.
- Kock (1920b) : « *Interpretations and Emendations of Early English Texts VII* », *Anglia*, 44 (1920), 245-60.
- Kock (1921) : « *Plain Points and Puzzles, 60 Notes on Old English Poetry* », *Lunds Universitets Årsskrift*, 17 (1921), 1-25.
- Körner (1880) : *Einleitung in das Studium des Angelsächsischen*, 2. Teil. Heilbronn, 1880.
- Krapp & Dobbie (1936) : *The Anglo-Saxon Poetic Records Vol. III, The Exeter Book*. New-York : Columbia University Press, 1936.
- Muinzer (1956) : *The Signed Poems of Cynwulf*. Princeton University dissertation, 1956.
- Muir (1994) : *The Exeter Anthology of Old English poetry*. University of Exeter Press, 1994.
- Pope (1969) : « *The Lacuna in the Text of Cynewulf's Ascension (Christ II, 556b)* », *Studies in Language, Literature, and Culture of the Middle Ages and later*, ed. E. Bagby Atwood & Archibald A. Hill, Austin, Texas, 1969, pp. 210-19.
- Rieger (1861) : *Alt- und angelsächsisches Lesebuch*, Giessen, 1861.

- Schaar (1949) : *Critical studies in the Cynewulf group*, Lund Studies in English 17, Lund 1949.
- Schipper (1874) : « Zum Codex Exoniensis », *Germania*, 19 (1874), 327-338.
- Schwarz (1905) : *Cynewulfs Anteil am Christ, eine metrische Untersuchung*, Königsberg, 1905.
- Sedgefield (1922) : *An Anglo-Saxon Verse Book*. Manchester, 1922.
- Sievers (1885) : « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses II », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 10 (1885), 451-545.
- Sievers (1891) : « Zu Cynewulf », *Anglia*, 13 (1891), 1-25.
- Strunk (1902) : « Notes on Cynewulf », *Modern Language Notes*, 17 (1902), 371-73.
- Thorpe (1842) : *Codex Exoniensis*. Londres, 1842.
- Trautmann (1898) Bischof : *Kynewulf der Bischof und Dichter*. Bonner Beiträge zur Anglistik I, Bonn 1898.
- Trautmann (1907) : « Berichtigungen, Erklärungen und Vermutungen zu Cynewulfs Werken », *Bonner Beiträge zur Anglistik*, 23 (1907) 85-146.
- Trautmann (1910) : « Beiträge zu einem künftigen 'Sprachschatz der altenglischen Dichter' », *Anglia*, 33 (1910) 276-82. (Krapp & Dobbie imprimant par erreur *Anglia XXX*).
- Tupper (1912) : « The Cynewulfian Runes of the Religious Poems », *Modern Language Notes*, 27 (1912), 131-37.
- Von der Warth (1908) : *Metrisch-sprachliches und Textkritisches zu Cynewulfs Werken*. Halle, 1908.
- Whiting (1932) : « A Further Note on Old English Tree Climbing : Christ vv. 678-79 », *Journal of English and Germanic Philology*, 31 (1932), 256-57.
- M. Williams (1974) : *Cynewulf : The Ascension of Christ*. University of Southern California dissertation, 1974.
- R. Williams (1974) : *Cynewulf's "Ascension (Christ II)" : A Critical Edition*. Bowling Green State University dissertation, 1974.

II. Commentaire textuel

- 443** *æl-mihtiga*. Holthausen (1899) suggère *ælmihhtga* pour des raisons de métrique. L'émendation est adoptée par Cook (1900).
- 445** *weolman*. Le mot n'est pas attesté par ailleurs. Bosworth-Toller (1898) le rapprochent de *willan* : « desire, what of its kind is most to be desired, what is best? » Holthausen (1907) lit *wealman* (pas de fracture de *e* devant *l + m*), sur la racine germanique **wal* « choisir » (cf. v.h.a. *wala*, all. *Wahl*). L'influence de *meowlan* dans le vers suivant expliquerait facilement l'erreur du scribe. Cette interprétation est adoptée par les lexicographes subséquents : Grein (1912) « Auswahl, das Beste unter seinesgleichen », Hall (1894) « choice, selection, pick of one's fellow-creatures ».
- 446** *mund-heals*. Le composé n'est pas attesté par ailleurs. Le second élément se rencontre dans le *Christ II*, sous la forme *hals* (587), avec le sens de « salut », cf. *hælo* (631, 752, 859), *hælu-bearn* (586, 754), *hælend* (505, 634, 792). Le mot *heals* (masc) « cou » existe également. *Mund* signifie « main », et, au sens figuré, « protection ». Grein (1865) traduit *salus tutelae*, Bosworth-Toller (1898) interprète « safety which comes from the protection (*mund*) afforded by another (?) », et traduit « safe retreat » ; Cook (1900) traduit « sanctuary, shelter ». Holthausen (1899) propose de remplacer *hals* par *heolstor* « refuge,

- cachette ». Gollancz (1892) rapproche de *heals-mægeð*, *heals-gebedda*, où *heals* (« cou ») a la valeur de « bien-aimé, dont on entoure le cou de ses bras », et suggère « beloved maiden », mais *heals* n'a cette valeur qu'en premier terme de composé. Nous interprétons « salut apporté par la protection » ou, en y voyant composé de type *dvandva*, « salut-protection ».
- 453 **cwið**. Il s'agit d'une forme brève (west-saxonne) de troisième personne du singulier du présent de l'indicatif. Sievers (1885) suggère *cwiðeð*.
- 456 **brega**. MS *brego* corrigé par grattage et transformé en *brega*. La forme correcte est *brego*. Thorpe (1842) émende en *brego*, suivi par Grein (1857). Les autres éditeurs conservent la leçon du manuscrit.
- 458 **gelaðade**. Stanley in Hill (1980) propose *gelædde* (cf. Luc 24/50). Il se peut que Cynwulf suive ici Matthieu 28/16, *Undecim autem discipuli abierunt in Galilaeam in montem ubi constituerat illis Iesus*.
- 465 **fæder**. Sievers (1885) suggère *fædere*, et de même aux vers 532 et 773, pour des raisons métriques. Il est suivi par Holthausen (1899). Trautmann (1898, p. 77) lit *fædder*, car *fædere* (forme exceptionnelle par ailleurs) ne résoudrait pas les problèmes que pose ce mot dans d'autres cas, par exemple dans *þone þin fæder* (*Beowulf* 2049), *mines fæder* (*Genèse A* 2696), *fæder engla* (*Mètres de Boèce* 20, 263), etc.
- 471 **lofedun**. Le MS a *lufedun*, de *lufian* « aimer ». On attendrait plutôt *lofian* « louer ». Thorpe (1842) suggère en note *lofedun*. Cosijn (1898) cite d'autres exemples de la confusion de *lufian* et *lofian*. On trouve dans le *Christ II lofedun lif-fruman* (504), *hælend lofede* (634), chaque fois reprenant *heredun* ou *herede*. Le scribe a pu être influencé par le mot *leof-wendum* qui suit. L'émendation est adoptée par Muir (1994). L'hymne kentoise présente un vers quasi identique : *lufian liof-wendum / lifes agend* (3), avec *lufian* et non *lofian*, reprenant *wuldrian*. Mais cette coïncidence n'implique pas l'existence attestée de *lufian* dans ce type de contexte : il s'agit plutôt d'un emprunt au *Christ II*. Grein (1857) suggère de remplacer le verbe par un nom à l'instrumental auquel se rapporterait *leof-wendum* (*lustum* ?). Il revient plus tard sur cette suggestion (1865).
- 471 **leof-wendum**. Cosijn (1898) propose de lire *leof-wendne* (accusatif singulier, adjectif se rapportant à *lifes agend*), cf. *lofiað leoflicne* (*Christ I* 400). On peut également le rapprocher de *leofne lofiað* (*Phénix* 561). Il est vraisemblable qu'il y a erreur de la part du scribe, mais nous préférons conserver, par prudence, la leçon du manuscrit.
- 476 **ferððe**. Cook (1900) *ferðe*. Krapp & Dobbie (1936) renvoient, pour la graphie, à *forht on ferþþe* (*Phénix* 504)¹ et *forhte on ferðþe* (*Juliana* 328).
- 478 **ond mid wunige**. Von der Warth (1908) suggère d'ajouter *eow* devant *mid* : cf. 488-489 où *eow* est répété, et la construction similaire dans *Andreas* 99-100.
- 479 **awo**. La forme correcte est *awa*. Thorpe (1842) émende en *awa*, suivi par Grein (1857). Les autres éditeurs reviennent à la leçon du manuscrit.
- 480 **onsien** « manque ». Thorpe y voit le mot plus courant « face, présence », traduit « God's countenance », et explique les difficultés de sens en supposant à cet endroit une lacune d'au moins un vers.

¹ Le numéro de vers est celui indiqué par Muir (1994). Le vers cité par Krapp & Dobbie est 476, qui ne contient pas ce mot.

- 482 wid-wegas.** Thorpe (1842) éménde en *wide wegas*, faisant de *wid* un adjectif. Il est suivi par Grein (1857), qui suggère *wid-wegas* en note. Grein (1865) propose *widwegas*, leçon adoptée par tous les éditeurs subséquents. Cf. *Beowulf* 840 et 1704, *Psaume* 144.20 4.
- 484 ond fulwiað.** Il manque un mot devant *ond* (*fælsiað* « purifiez » ?).
- 485 hæþnum.** MS *hweorfað to heofonum*. « Allez au ciel » n'a pas de sens dans ce contexte. Grein (1857) suggère *hweorfað hi*, en considérant que le verbe est transitif – mais il n'y a aucun autre exemple de ce type de construction. Strunk (1902) propose de lire *hæðnum*, suivi par Trautmann (1907), qui préfère la graphie *hæþnum*. L'émendation est adoptée par Krapp & Dobbie (1936), mais rejetée par Muir (1994), qui ne tient pas compte du problème de syntaxe.
- 490 strengðu.** Thorpe (1842) suggère de lire *strengðe*, à moins que le mot soit parfois indéclinable.
- 490 stowa.** Thorpe (1842), suivi par Grein (1857), imprime *stowe*. Assmann (1898) signale que la leçon du MS est *stowa*.
- 490 gehware.** Sievers (1885) suggère *gehwæm* pour des raisons métriques. Il est suivi par Cosijn (1898), qui commente qu'on trouve ailleurs la même erreur sur ce pronom, et par Trautmann (1907). L'émendation est adoptée dans l'édition de Cook (1900).
- 491 lyfte.** La leçon du MS est *lyste*, lu *lyfte* par les premiers éditeurs. Krapp & Dobbie (1936) signalent l'erreur et éméndent.
- 494 ure.** Cosijn (1898) propose *up* et rapproche de *up stigende* (536), mais si *stigan* est généralement utilisé avec *up* dans le *Christ II*, il n'en est pas de même pour *gewitan*.
- 496 last.** Thorpe (1842) traduit *last weardedun* par « watched the traces », et Cook (1900) suggère qu'il y a là une allusion à la tradition selon laquelle les empreintes laissées par les pieds du Christ seraient encore visibles sur le Mont des Oliviers. Trautmann (1907), suivi par Krapp & Dobbie (1936), interprète « rester en arrière ». Le sens de « suivre » est également attesté (Bosworth-Toller, 1898).
- 496 weardedun.** MS *weardedum*, éméndé par Grein (1857) suivi par Gollancz (1892, 1895), Assmann (1898), Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936). Muir (1994) conserve la leçon du MS.
- 503 heredun.** MS *heredum*, éméndé par Grein (1857) suivi par Gollancz (1892, 1895), Assmann (1898), Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936). Muir (1994) conserve la leçon du MS.
- 506 gesegon hy.** Von der Warth (1908) supprime *hy* pour des raisons métriques.
- 508 heahþu.** Thorpe (1842) *heahþū* (= *heahþum*) ; Grein (1857) imprime *heahþum*.
- 510 beorhtan.** Adjectif faible instrumental féminin singulier (cf. Frank, p. 241).
- 511 on hwearfte.** Cosijn (1898) suggère *on hwearfe* (= *on þreate*), mais « en cercle » convient parfaitement au contexte. Y aurait-il une allusion à l'étymologie du nom « Galilée » ?
- 516 stoll.** Grein (1857) corrige en *stol*, les autres éditeurs conservent la leçon du MS. Krapp & Dobbie (1936) citent des graphies semblables pour *cwenn* (*Christ III* 1198), *onsynn* (*Guthlac A* 718), et Muir pour *wraþpum* (*Enigme* 14, 17), où le

doublement de la consonne indiquerait selon lui que la voyelle précédente est longue. Les doubles consonnes non étymologiques sont un trait northumbrien¹.

- 517 Gollancz (1892) considère que là commence la réponse des Galiléens aux paroles des anges. En réalité, malgré la présence d'une nouvelle section, ce passage forme la suite du discours des anges. Trautmann (1907) suggère de supprimer la coupure de section, qu'il considère mal placée.
- 519 **gedryt** pour *gedryht*. Grein (1857) émende, suivi par Cook (1900) et Krapp & Dobbie (1936). Gollancz (1892, 1895), Assmann (1898), Muir (1994) conservent la leçon du manuscrit. Le même problème se pose pour *fly(h)t* au vers 654, où le *h* est ajouté au-dessus de la ligne.
- 527 **bifongen**. MS *bifengun*, prétérit pluriel au lieu de participe passé. Thorpe (1842) suggère *bifangen*, suivi par Grein (1857), Assmann (1898), Muir (1994). Gollancz (1892) lit *bifongen*, et suggère que l'archétype avait la forme *bifen* (cf. *Christ III* 291). Gollancz (1895) imprime *bifen*, Cook (1900) et Krapp & Dobbie (1936) *bifongen*. La forme *bifongen* est préférable étant donné la prédominance de *o* devant nasale dans le *Christ II*.
- 532 **fæder**. Voir la note au vers 465.
- 535 **nyhst**. Selon Holthausen (1899) le mètre demande *nyhest*.
- 536 **up-stigende**, forme non déclinée. Thorpe (1842) estime qu'*up-stigendne* (accusatif singulier) serait plus correct.
- 537 **wopes hring**. *Wop* signifie « lamentations, pleurs », et *hring* « cercle » – littéralement, « cercle de lamentation / de larme ». On trouve la même expression dans *Guthlac B* 1339, *Andreas* 1278, *Elene* 1131. Deux problèmes se posent : le sens exact de *wopes hring*, et le rapport avec le reste de la phrase, *wæs torne bitolden*. Grimm (1840) voit dans l'idée de cercle une évocation de pleurs ininterrompus, *fletus intensissimus, quasi circulatim erumpens* ; cette interprétation est acceptée par Bosworth-Toller (1898) et par Gollancz (1892, 1895), qui traduit « unbroken weeping », le cercle étant un symbole de continuité. D'autres y voient une allusion au bruit des lamentations : Grein traduit *sonus fletus* ; Klaeber (1902), « sound of lamentation ». C'est l'interprétation adoptée par Krapp & Dobbie (1936). Trautmann (1907, 1910) cherche à résoudre le problème par des émendations : *wopes bring* « die Gabe des Weinens, was das Weinen bringt, die Träne » (1907), puis *wopes brim* et *bigolden* « Dort ward der Trauer (um den Weggang des Heilandes) ein Tränenschwall bezahlt » (1910). D'autres considèrent que *wopes hring* fait référence aux larmes. Cook (1900) voit dans cette expression une comparaison des larmes avec les perles d'un collier. Kock (1918) interprète *hring* dans le sens de « globe », *wopes hring* = « larme » – ce sens est évident dans *Elene* et probable dans *Guthlac* et *Andreas*, mais convient mal au *Christ II*. Il voit dans ce passage une métaphore hardie qui est peu dans le style du poème : « the tear is *torne bitolden*, 'covered with grief', 'set in sorrow' – like a gem in gold ». Brooks (1949) interprète « a flood of tears circling round within the (socket of) the eye ». Schaar (1949) tente de supprimer le problème en modifiant la ponctuation : il rattache *torne bitolden* à *wæs seo treow-lufu*, sans se préoccuper de la grammaire métrique ; Muir (1994) adopte cette ponctuation. Le réel

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 65

problème posé par *wopes hring* est l'existence de trois passages parallèles pour lesquels le sens de « larmes », éventuellement « lamentations », s'impose, alors que le reste de la phrase, dans le *Christ II*, implique que ce *wopes hring* était accablé par le chagrin. Il y a là une contradiction qu'il est impossible de résoudre. Nous adoptons le sens que le contexte du *Christ II* semble imposer, « cercle en pleurs » faisant référence aux disciples s'affligeant du départ de leur maître, et nous supposons que les autres poèmes emploient cette expression dans un sens différent.

- 539 hreðer.** MS *hreder*, éméndé par Thorpe (1842) et tous les éditeurs subséquents. Les confusions de *d* et *ð* sont fréquentes dans le manuscrit.
- 540 beorn.** Le prétérit du verbe *beornan* est normalement *bearn*. Conybeare (1826) lit *bearn*, suivi par Grein (1857). Les autres éditeurs conservent la leçon du manuscrit. Peut-être *beorn* est-il mis par erreur pour *beorna*, génitif pluriel de *beorn* « guerrier, homme », cf. *Elene* 805 *aræred wearþ beornes breost-sefa*.
- 545 on heofona gehyld.** Thorpe (1842) suggère *gehlyd*, cf. *ofer heofoma gehlidu* (518).
- 548 al-beorhte.** Le MS a *æ* corrigé en *a*. Gollancz (1892, 1895) *al-*, suivi par Krapp & Dobbie (1936) et Muir (1994). Les autres éditeurs impriment *æl-*. Les deux formes se rencontrent en concurrence dans le *Christ II* : *æl-mihtiga* (443), *æl-beorhte* (506), *æl-mehtigne* (759), mais *al-wihta* (687).
- 550 on.** Muir (1994) attribue à tort à Cook (1900) la lecture *of* pour *on*.
- 556 frætsum [...] ealles waldend.** Les premiers éditeurs ont vu là un hémistiche à part entière. Sievers (1885) en signale l'irrégularité métrique et propose de supprimer *waldend* et de lire *frætsum ealles* ; il est suivi par Holthausen (1899) et Schaar (1949). Holthausen (1900) suggère de supprimer *waldend* et de remplacer *frætsum* par *fregan*. Krapp & Dobbie (1936) impriment l'hémistiche tel quel, mais suggèrent de lire *frætsum ealles*, ou *frætsum waldend // ealles*. Trautmann (1907) suppose une lacune après *frætsum*, et de même Jost (1946). Pope (1969) démontre la perte d'un feuillet à cet endroit du manuscrit. Cette conclusion est adoptée par Muir (1994). L'hémistiche incomplet *frætsum...* est complété par Trautmann (1907) par *blican*, cf. *gesegon hy æl-beorhte / englas twegen // fægre ymb þæt frum-bearn / frætsum blican* (506-507).
- 559 hi** pour *heo*, féminin singulier (*helle*). Grein (1865) suggère d'émender, mais tous les éditeurs conservent la leçon du manuscrit. *Hi* est une forme de nominatif féminin singulier en kentois¹. Il se peut aussi que le scribe ait été gêné par le sujet abstrait et ait utilisé un pluriel (*hi* = « les démons ») – le verbe, au singulier, se trouve à la fin du vers suivant.
- 564 wiþer-breocan.** Le MS a *wiþer-brogan*, *broga* = « terreur ». Le contexte demande le sens « adversaire » (*wiþer-breca*). Cosijn (1898) suggère *wiþer-breocan*, cf. *Guthlac* 294 *his wiþer-breocum*. L'émendation est approuvée par Trautmann (1907) et adoptée par Cook (1900).
- 568 ahlod.** Le verbe, qui signifie "tirer, faire sortir", s'emploie normalement dans le sens de « tirer de l'eau ». Il y a sans doute ici une image. Trautmann (1907) estime que le mot ne convient pas au contexte, et propose *abrægd* ou *abræd*, de *abregdan* « libérer ».
- 581 sygor.** Grein (1857) émende en *sigor*.

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 703.

- 585 **lufu**. Thorpe (1842) suggère *lufe*.
- 587 **hider-cyme**. Trautmann (1898, p. 77) propose *hidder* pour *hider*, comme au vers 465 *fædder* pour *fæder*.
- 587 **hals eft forgeaf**. Thorpe (1842) suggère *heals-hæft*. Cosijn (1898) propose *halr* ou *halor* (« salut ») au lieu de *hals*, émendation rejetée par Trautmann (1907) pour des raisons métriques. Krapp & Dobbie (1936) comprennent *hals* dans le sens de « protection ». Muir (1994) estime que le sens habituel (*sic*) du mot, « salut », convient ici. Le mot n'est pas attesté par ailleurs, excepté en composé dans *mund-heals*, dont le sens est incertain (cf. note au vers 446) et peut-être dans *heals-boc* « amulette, phylactère », où *heals* pourrait tout aussi bien correspondre au mot « cou » (avec voyelle brève). Il est sans doute à rapprocher de *hælan* « guérir, sauver » et *hælu* « salut », et la traduction « salut » est donc la plus appropriée.
- 590 **wunat**. La forme correcte est *wunað*. Thorpe (1842) émende, suivi par Grein (1857), Assmann (1898), Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936). La leçon du MS est conservée par Gollancz (1892, 1895) et Muir (1994). R. Williams (1974) cite un glossaire du VIII^e siècle où le mot latin *immovatur* est traduit par *wunat*.
- 592 **leohte**. Strunk (1902) propose de lire *leofe*, parallèle à *laðan niht*, cf. *leofum ge laðum* (*Beowulf* 511, 1061, 2911, *Christ III* 846). Muir (1994) adopte cette émendation, mais la leçon du MS donne un sens acceptable. Ingersoll (« The Comparative Absolute in Old English », 1976, p. 180) voit dans *leohte* un génitif pluriel, ce qui est difficilement envisageable d'un point de vue grammatical.
- 593 **þystra**. Thorpe (1842) imprime *þrystra* par erreur, Grein (1857) conserve *þrystra* mais suggère en note *þristra* ou *þystra*. Gollancz (1892, 1895) imprime *þrystra*. Assmann (1898) signale que la leçon du MS est *þystra*, et les éditeurs subséquents adoptent cette lecture.
- 606 **hleō**. Trautmann (1898, p. 75) lit *hleowe* pour *hlēo*, pour des raisons métriques.
- 609 **dreoseð**. Muinzer (1956) et M. Williams (1974) lisent *dreosað*, pluriel, au lieu de *dreoseð*, singulier. A plusieurs reprises dans le poème le scribe écrit *-að* pour *-eð* : on pourrait donc penser que le contraire se produit ici, mais il s'agit plutôt d'un verbe réellement au singulier parce que précédant un sujet constitué de deux noms au singulier.
- 613 **þe he us**. Von der Warth (1908) suggère de supprimer *he* pour des raisons métriques.
- 614 **yrpmðu**. Les premiers éditeurs impriment *yrmdu* sans signaler l'émendation. Krapp & Dobbie (1936) défendent la leçon du MS, variante phonétique avec *p* épenthétique, cf. *nymþe* (Enigme 65, 5). Muir (1994) adopte cette lecture.
- 615 **is** pour *his*. Thorpe (1842) corrige la leçon du MS, suivi par tous les éditeurs à l'exception de Muir (1994). Sur l'affaiblissement de *h* en vieil-anglais, voir Scragg (« Initial *h* in Old English », 1970).
- 619 **wæs**. L'auxiliaire du passif manque ; l'ajout de *wæs* est suggéré par Thorpe (1842), suivi par tous les éditeurs, excepté Gollancz (1892), qui mentionne l'émendation en note seulement, mais ne l'introduit pas dans son texte.
- 621 **of**. La leçon du MS (*ofer*) donne un sens possible, mais qui ne correspond pas au texte biblique cité ici par Cynewulf (« je t'ai formé de terre », et non pas « sur la terre »). Rieger (1861) propose de lire *of*, suivi par Cosijn (1898), qui signale

l'antithèse avec *to þære ilcan* au vers 624, et par Trautmann (1907). Les éditions de Cook (1900) et Muir (1994) adoptent cette lecture.

- 624 scealt.** Von der Warth (1908) suggère de supprimer ce mot pour des raisons métriques.
- 629 magu-tudre.** Bosworth-Toller (1898) voient dans ce mot un datif qualifiant *us*, Grein (1912) un génitif se rapportant à *leomum* et *lic-homan*, Kock (1918) un datif-instrumental parallèle à *leomum* et *lic-homan* (« when he took limbs and body, human breed »).
- 631 wolde.** Muinzer (1956) place ce mot à la fin du vers précédent.
- 635 sunu.** Le mot est au datif singulier. Thorpe (1842) suggère de lire *suna*, suivi par Grein (1857) – mais on a la même forme au vers 210 du *Christ I* (*mærum meotodes sunu*), aussi au datif.
- 641 stænne.** Thorpe (1842) indique qu'il s'agit d'une contraction de *stænenne*. Grein (1857) suggère *stænenne* en note, mais ne l'adopte pas dans son texte.
- 642 tacen.** Thorpe (1842) suggère *tacnu* ou *tacna*; Ettmüller (1850) imprime *tacnu*. Le mot est au pluriel. Les noms neutres des thèmes en *a* à radical bref forment normalement leur pluriel en *-u*, tandis que ceux à radical long ont un pluriel identique au singulier. *Tac(e)n*, à voyelle épenthétique, appartient à cette seconde catégorie, et le pluriel non marqué est la forme régulière, bien que des pluriels en *-u* se rencontrent fréquemment¹.
- 644 monig ond mislic.** L'hémistiche tel qu'il apparaît dans le MS, *monig mislic* est trop court et métriquement incorrect. Frucht (1887) propose de lire *mislicu*; l'émendation est approuvée par Cosijn (1898) et adoptée dans les éditions de Cook (1900) et Krapp & Dobbie (1936). Trautmann (1907) suggère comme alternative *missenlic* ou *monig ond mislic*. Muir (1994), citant Muinzer (1956), note la présence d'un accent sur *lic*, qui indiquerait une voyelle longue, et en conclut que l'hémistiche est correct; mais la voyelle de *monig* est brève, ce qui signifie que l'ensemble de ce mot compte pour une seule syllabe, et que, quelle que soit la longueur de la voyelle de *lic*, l'hémistiche n'a métriquement que trois syllabes. La forme *mislicu* proposée par Frucht ne se rencontre dans aucun poème vieil-anglais, tandis que *mislic* apparaît quatre fois, non fléchi même avec des noms neutres. Nous préférons donc la suggestion de Trautmann, *monig ond mislic*, cf. l'hémistiche identique de *Homiletic Fragment I 2*.
- 647 maran.** Grein (1857) suggère *mæran*, suivi par Cook (1900).
- 657 hiw.** Grein (1857) suggère *hiwe*, car le mot devrait être au datif singulier.
- 664 word-laþe.** Thorpe (1842) suggère *word-lace*, Ettmüller (1850) imprime *word-lade*, cf. v.h.all. *wort-leita*. Krapp & Dobbie (1936) traduisent « speech, eloquence », et rapprochent d'*Andreas* 635 *þurh þine word-læðe*.
- 666 eal-fela.** Bosworth-Toller (1898) en font un composé, traduit par « ver'y much, full many », mais les éditeurs, à l'exception de Muinzer (1956) et M. Williams (1974), le traitent comme deux mots distincts. Au vers 842 le mot *eall* est écrit avec deux *l*, et la graphie *eal* est sans doute due ici au fait qu'il est le premier terme d'un composé. On trouve le même composé dans *Beowulf* (869, 883).
- 667 snyttru cræft.** Grein (1865), suivi par R. Williams (1974), y voit un mot composé (*snyttru-cræft*).

¹ Campbell, *Old English Grammar*, § 574.3.

- 674 **gar-getrum**. Selon Körner (1880) le mot est un nominatif syntaxiquement parallèle à *sceotend*, tandis que selon Krapp & Dobbie (1936) il s'agit d'un accusatif repris par *flan-geweorc*. Le second élément, *getrum*, a le sens de « troupe », et est employé de manière imagée dans *Solomon & Saturn* 142 (*under tungla getrumum*). Les deux interprétations sont donc possibles, mais la seconde est préférable d'un point de vue syntaxique.
- 675 **scild-hreadan**. Thorpe (1842) suggère *scild-hreoðan*, cf. le synonyme *bord-hreoða* (*Beowulf* 4412, *Exode* 160, 236, 320, *Andreas* 128).
- 679 **stælgne** pour *stæg(e)lne* par métathèse. Cosijn (1898) y voit plutôt une erreur de plume.
- 679 **gestigan**. Gerould (1916), gêné par la référence à l'escalade des arbres comme talent donné à l'homme par Dieu, suggère de lire *gestiepan* « élever », ce qui impliquerait qu'il est question d'architecture, ou bien (1929) de donner au verbe un sens causatif (« faire lever, élever ») dû au préfixe *ge-*. Klaeber (1929) rejette cette possibilité. Nous discutons dans le chapitre consacré aux sources du poème les différentes interprétations de ce passage, qui nous semble faire référence au métier de paysan.
- 684 **him**. Thorpe (1842) lit *hi* dans le MS et suggère que la forme correcte est *hī* (= *him*). Grein (1857) imprime *him* à titre d'émendation. Gollancz (1892) signale que dans le MS le mot porte un tilde sur la voyelle.
- 698 **lixed**. Le MS a *lixed* (confusion de *d* et *ð*, comme au vers 539). L'émendation est due à Thorpe (1842), suivi par tous les éditeurs.
- 701 **swa hit on bocum cwip** est cité par Krapp (« The Parenthetic Exclamation in Old English Poetry », 1905) comme unique exemple de parenthèse à valeur exclamative dans le *Christ II*.
- 701 **cwip**. Sievers (1885) suggère de lire *cwiðeð*, comme au vers 453.
- 704 **æ-fyllendra**. Cosijn (1898) rattache ce mot au verbe *fyllan* « détruire » (cf. 709), et comprend « les persécutions de ceux qui détruisent la loi ». Krapp & Dobbie (1936) préfèrent le sens d'« accomplir », le mot se rapportant à *on circe* : « l'église de ceux qui accomplissent la loi ».
- 704 **eahtnysse**. Etmüller (1850) suggère *ehtnysse*, Holthausen (1900) *ehtnysse*, et de même Trautmann (1907). Krapp & Dobbie (1936) font remarquer qu'on retrouve la graphie *eahtnysse* dans *Juliana* 4 (*eahtnysse ahof*).
- 710 **blæd**. Encore un exemple de confusion entre *ð* et *d*. La leçon du MS (*blæð*) est émondée par Thorpe (1842), suivi par tous les éditeurs.
- 711 **ecan**. Adjectif faible génitif masculin singulier (cf. Frank, p. 244)
- 712 **dauiþes**. Etmüller (1850), Grein (1857), Assmann (1898) impriment *Dauides*, Gollancz (1892, 1895) et Cook (1900) conservent la leçon du MS, politique approuvée par Holthausen (1900). Le mot est écrit *dauides* aux vers 96, 165 et 191 du *Christ I*, mais Cook fait remarquer que l'hésitation entre *d* et *ð* est fréquente dans les noms propres étrangers.
- 718 **bewrið**. Bosworth-Toller (1898), Grein (1912) y voient une forme de *be-wriðan* « encercler », présent *bewriðeð*, Kock (1918) de *be-wrihan* « couvrir, cacher », présent *bewrihp*. Krapp & Dobbie (1936) prennent *hyllas ond cnollas* comme apposition à *hea dune*, et *ealle eorð-buend* comme COD, mais cela impliquerait

- que le verbe et son COD seraient séparés par une phrase indépendante, *woruld alyseð*.
- 719 ealle.** Thorpe (1842) imprime *eall* par erreur, et Grein (1857) émende en *ealle*. Schipper (1874) signale que le MS a *ealle*.
- 724 gebyrda.** Etmüller (1850) imprime *gebyrdo*, Grein (1850) *gebyrd*, Grein (1865) *gebyrdu*. Gollancz (1892, 1895) estime qu'il s'agit d'un NPI, ou d'une erreur pour *gebyrdu*. Le mot (féminin ou neutre) s'emploie couramment au pluriel avec valeur de singulier, comme ici.
- 725 bewunden.** Thorpe imprime par erreur *biwunden*, suivi par Grein (1857). Gollancz (1892, 1896) utilise la forme correcte *bewunden*, sans mentionner l'erreur des éditeurs précédents. Assmann (1898) signale que la leçon du MS est *bewunden*.
- 731 hell-warena.** Le MS a *hell-werena*. Il s'agit du génitif pluriel de (*hell-*)*ware* « habitants (de l'enfer) ». Le scribe orthographie le mot correctement au datif pluriel dans *eorð-warum* (697, 723) et *burg-warum* (742), mais le génitif pluriel faible lui pose aussi des problèmes dans *Juliana* (*hell-werena cyning*, 322, 437, 544, les deux premiers corrigés par ajout d'un *a* au-dessus du premier *e*). Etmüller (1850) émende, suivi par tous les éditeurs.
- 740 gesawan.** Thorpe (1842) imprime par erreur *gesawon*, suivi par Grein (1857). L'erreur est signalée par Schipper (1874).
- 741 hrofe.** Pour *hofs* ?
- 743 eadgum.** Thorpe (1842) imprime par erreur *eadgu* ; Grein (1857) émende en *eadgum*. Schipper (1874) fait remarquer que le MS a en fait *eadgum*.
- 753 þær.** Thorpe (1842) suggère *þæt*. Etmüller (1850) propose en note *þær þæt*. Grein (1857) conserve *þæt* en l'interprétant dans le sens de « wofern ». Le problème remonte à la composition du poème : Cynewulf suit ici de très près le texte de Grégoire, et conserve *ubi* qu'il trouve dans son modèle, mais il rend *sequamur* par *secen*, ce qui modifie totalement le sens de la phrase et fait que *þær* n'est plus adapté au contexte.
- 758 we us to frofre.** Thorpe (1842) estime que *we* est redondant. Von der Warth (1908) le supprime pour des raisons métriques.
- 760 heahðu.** Thorpe (1842) émende en *heahðum*, mais le mot est ici indéclinable.
- 762 eglum.** Le MS a *englum*. Thorpe (1842) suggère *eglum*, suivi par tous les éditeurs.
- 765 biterne.** Sievers (1885) lit *bitterne* pour des raisons métriques, suivi par Trautmann (1898), Holthausen (1899), Schwarz (1905), Von der Warth (1908).
- 768** Holthausen (1900) suggère une lacune à cet endroit.
- 768 se.** Von der Warth (1908) suggère *þe*.
- 768 attres ord.** Hart (1902) suggère *orod / oroð* « souffle », ici et pour *Juliana* 471, cf. *Solomon & Saturn* 221 *ðurh attres orod / ingang rymað*. L'émendation est rejetée par Von der Warth (1908). *Se attres ord* rappelle *biterne stræl* et est repris par *biter bord-gelac* ; l'image est militaire.
- 769 bord-gelac.** Bosworth-Toller (1898) interprètent « ce qui vole sur un bouclier, flèche » ; Cosijn (1898) comprend « bataille », en apposition à *ord*. Nous suggérons « mouvement des boucliers », la même idée étant rendue de façon de moins en moins imagée dans *se attres ord*, *biter bord-gelac* et *feonda fær-searo*.

- 772 **weardien**. Le MS a la forme *weardigen* avec point sous le *g*. Les premiers éditeurs ne remarquent pas la correction et impriment *weardigen*. Krapp & Dobbie (1936), puis Muir (1994) lisent *weardien*.
- 773 **fæder**. Voir note au vers 465.
- 775 **sceaþan**. Kock (1920a) signale qu'il s'agit d'un génitif pluriel.
- 778 **heofnum**. Conybeare (1814), Ettmüller (1850), Cook (1900) impriment *heofonum* à la place de la forme syncopée *heofnum*.
- 783 **þæt**. Trautmann (1907) suggère de lire *þær*.
- 784 Cosijn (1898) ajoute *us* après *we*, considérant que *hladan* doit absolument avoir un complément d'objet. Krapp & Dobbie (1936) estiment que ce n'est pas nécessaire.
- 784 **hlodun**. Trautmann (1907), au lieu de *hlodun* « amasser », suggère *dædun* / *dedun*, prétérit northumbrien de *don*.
- 789 **heahþu**. Voir la note au vers 760.
- 790 **ðy reþran**. Le MS a *dy* au lieu de *ðy*. Thorpe (1842) émende, suivi par tous les éditeurs. Les différents éditeurs présentent la leçon du MS comme *dyreþran* émendé en *ðy reþran*, donnant l'impression d'une modification beaucoup plus importante que ce qu'elle est en réalité : les petits mots inaccentués sont généralement rattachés au mot qui suit, et la seule erreur du scribe est *d* pour *ð*, erreur banale facilitée par le fait que le mot précédent (*dom*) commence par un *d*.
- 794 **syn-wræce**. Thorpe (1842) suggère *sin-wræce* « eternal vengeance ».
- 795 **monig**. Cook (1900) lit *-monige*, en accordant le mot au nominatif pluriel.
- 795 **læded**. Le MS a un présent (*lædað*) au lieu d'un participe passé. L'émendation de Thorpe (1842) est adoptée par tous les éditeurs subséquents.
- 797-807 Pour l'interprétation des runes, voir le chapitre consacré à l'auteur, dans la seconde partie de ce travail.
- 803 Thorpe (1842) suggère qu'il manque un vers à cet endroit, à cause de l'absence de la rune E, et d'un certain manque de liaison qui lui semble exister au niveau du sens. Grein (1857) ajoute *on þam eh-fullan dæge / engla dryhten*, et compte ce vers dans la numérotation. Le vers ajouté par Grein est critiqué par Sievers (1885). Rieger (1861) suggère *þam eh-læcum (= æg-læcum) engla dryhten* (ou *æl-mihtig god*, ou *ealra scyppend*). Assmann (1898) laisse une ligne blanche pour le vers manquant. Sievers (1891) démontre que la forme CYNWULF se rencontre dans l'épilogue de *The Fates of the Apostles*, et estime qu'il ne manque rien ici.
- 804 **scæcen**. Ettmüller (1850) lit *scacen*, Grein (1857) *sceacen*. Grein (1865) revient à la leçon du manuscrit.
- 804-805 Sievers (1891) interprète *eorðan frætwa* comme un génitif se rapportant à *wynn* (« die Freude an irdischen Gütern », « die wonniglichen Erdengüter ») ; Tupper (1912) construit *wynn* en apposition à *frætwa*.
- 808 **blac rasetteð**. Le MS divise *blacra setteð*, division conservée par Thorpe (1842). Kemble (1840) lit *blac ræscetteð*, Grein (1857) *blac rasetteð*, le verbe *rasettan* étant formé sur *ræs* « impetus ». La division proposée par Grein est adoptée par tous les éditeurs subséquents.
- 809 **recen reada**. Thorpe (1842) en fait un composé, Grein (1857) l'imprime en deux mots, suivi par les autres éditeurs. Rieger (1861) lit *recene reada*. La

différence de désinence des trois adjectifs se rapportant à *leg* indique une différence de fonction : la flexion faible signale l'adjectif épithète (« le feu rouge avance brillant et rapide »).

- 809 leg.** Thorpe (1842) imprime *lig* par erreur, suivi par Grein (1857). L'erreur est signalée par Schipper (1874).
- 811 on tyhte.** Thorpe (1842) lit *ontyhte* « allumé », Grein (1857) *on tyhte* « en marche ».
- 820 gæst-hofe.** Thorpe (1842) imprime *gast-hofe* par erreur, suivi par Grein (1857). Gollancz (1892) signale l'erreur.
- 827 beofiað.** Le MS a *beheofiað*, de *beheofian* « se lamenter », qui donne un sens acceptable, mais sans allitération. Grein (1857) propose *beofiað*, suivi par Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936). Cosijn (1898) suggère que l'original avait peut-être *behofiað* = *beofiað*. Gollancz (1892, 1895), Assmann (1898) et Muir (1994) conservent la leçon du MS – Muir remarque : « to emend here deprives the passage of its poetry » (p. 409).
- 827 Rieger** (1861) suppose une lacune après *beofiað*, car il manque le mot auquel fait référence *hy* (828). Le référent ne fait pas de doute : il s'agit des pécheurs, et le nom est peut-être sous-entendu. Néanmoins le vers 827 gêne : c'est le seul exemple du *Christ II* avec un *ponne* accentué en fin d'hémistiche, et par ailleurs le second hémistiche est excessivement chargé. Holthausen (1899) commente : « Der schauderhafte Langvers ist leicht zu bessern », mais les modifications qu'il y apporte sont radicales : ajouter *on bearhtme* après *beofiað*, faire commencer avec *leanað* un nouveau vers dont il manquerait la fin. Von der Warth (1908) lit *beofiað [on bearhtme / ond se brada sæ]* ; // *ponne beorht cyning [beornum] lænað*. Si le vers est réellement corrompu, il a dû être récrit au cours de la transmission, car le sens est acceptable. Il est donc impossible de retrouver la forme d'origine.
- 830 ferð-werige.** Cook (1900) lit *ferð-werge*.
- 830 fyr-baðe.** Thorpe (1842) lit par erreur *fyr-bade*, qu'il émende en *fyr-baðe*, suivi par Grein (1857) et Gollancz (1892, 1895). Schipper (1874), puis Assmann (1898) signalent que *fyr-baðe* est la leçon du MS.
- 831 biwrecene.** Thorpe (1842) suggère *biwrigene* ou *biwrogene* « entourés ».
- 833 mæste.** Gollancz (1892, 1895) lit *mæsta*, qu'il émende en *mæste* (1892) ou conserve (1895). Cook (1900) accepte cette lecture et adopte l'émendation, qui représente en réalité la leçon du MS.
- 834 heofon-woman.** Kock (1920b, p. 252) interprète le mot comme signifiant « cri, appel (pour annoncer son arrivée) ».
- 835 cwaniendra.** Le MS a *cwanendra* corrigé en *cwaniendra*. Thorpe (1842) indique la correction, mais choisit de lire *cwanendra*. Grein (1857) imprime *cwaniendra*. Les autres éditeurs suivent son exemple, à l'exception d'Assmann (1898, dans les errata) et Cook (1900) qui préfèrent la forme *cwanendra*. Cosijn (1898) signale que les verbes faibles à radical long des seconde et troisième classes forment régulièrement leur participe présent sans *i*, et qu'avec un *i* ils ne sont pas utilisables dans un vers. Frucht (1887) propose d'émender.

- 835 **cerge**. Etmüller (1850) lit *cearge*, suivi par Grein (1857). Cook (1900) émende en *cearige*, mais la chute du *i* de la terminaison *-ig* suivie d'une désinence est un phénomène courant.
- 837 **truwiað**. Sievers (1885) préfère *treowað* pour des raisons métriques, suivi par Holthausen (1899). Von der Warth (1908) rejette *truwiað* avec voyelle longue, mais l'accepterait avec voyelle brève.
- 842 **leofra**. Etmüller (1850), Grein (1857) émendent en *leofre*. Cosijn (1898) fait remarquer qu'il existe de nombreux autres exemples de la désinence de féminin *-a* quand on attendrait un neutre, et qu'il n'est pas envisageable de tous les émender. Gollancz (1892, 1895) garde la leçon du MS en précisant que *leofra* anticipe un nom masculin (*þær = sum stede hwær*). Cook (1900), Krapp & Dobbie (1936) et Muir (1994) conservent *leofra*.
- 842 **þonne**. Trautmann (1898 p. 86-87) suggère que *þonne* est souvent mis pour *þon*, en particulier après comparatif comme ici.
- 843 **þær**. Etmüller (1850) lit *þæt*, suivi par Cook (1900). C'est la lecture la plus immédiate : *bið him leofra þæt he him behydan mæge*, « il préférerait pouvoir se cacher ». *Þær* signifiant « un endroit où », relatif incluant un antécédent qui sert en même temps de sujet au verbe, serait unique dans le poème. Krapp & Dobbie (1936) interprètent *þær* dans le sens de « si ».
- 853 **flod-wudu**. Etmüller (1850), suivi par Cook (1900) lit *flod-wudum*, en apposition à *sund-hengestum*. Cosijn (1898) fait remarquer que *flod-wudu* dépend de *fergan*, verbe transitif, et est à l'accusatif. Von der Warth (1908) adopte cette interprétation et envisage, pour alléger la phrase, de lire *sund-hengestas* pour *sund-hengestum* au vers 852.
- 864 **to þære hyðe**. Von der Warth (1908) suggère de supprimer *þære* pour des raisons métriques.
- 866 **heahþu**. Thorpe (1842) imprime *heahþū* par erreur, suivi par Grein (1857) (*heahðum*). L'erreur est signalée par Schipper (1874).
- 866 **to**. Le MS a *heofonum astag*, contre *to heofonum astag* au vers 767. Cf. aussi *Elene* 188 (*to heofonum astah*). Etmüller (1850) suggère d'ajouter *to*, suivi par Cosijn (1898), Cook (1900), Muir (1994). Au contraire Grein (1857), Gollancz (1892, 1895), Assmann (1898), Krapp & Dobbie (1936) conservent la leçon du MS.

Quatrième partie : ÉTUDE LITTÉRAIRE

Chapitre 1 : La versification vieil-anglaise

I. La métrique

I.1. Le système de Sievers

A l'heure actuelle, différents systèmes métriques s'affrontent, et aucun ne fait l'unanimité. Notre but n'étant pas la métrique en soi mais l'utilisation qu'en fait le poète, nous nous en tiendrons au système essentiellement descriptif de Sievers¹, dont les cinq types sont généralement conservés, pour leur commodité d'utilisation, même par ceux qui contestent son système, quelle que soit par ailleurs la théorie dont ils les assortissent.

Chaque hémistiche comporte deux accents. L'accent porte normalement sur une syllabe longue, éventuellement sur une brève suivie d'une inaccentuée. Une syllabe est dite longue lorsqu'elle a une voyelle longue ou se termine par une consonne.

Sievers reconnaît cinq types d'hémistiches en fonction de la position relative des syllabes accentuées et inaccentuées² :

- A / x / x
- B x / x /
- C x // x
- D // \ x
- E / \ x /

Ces cinq types d'hémistiches donnent des rythmes tout à fait différents : rythme descendant pour les types A et D, ascendant pour les types B et E, ascendant-descendant pour le type C ; deux accents pour les types A, B et C, deux accents principaux et un accent secondaire pour les types D et E ; une succession régulière de syllabes accentuées et inaccentuées dans les types A et B, une juxtaposition des accents dans les types C et D, un écartement extrême dans le type E. Le nombre de syllabes inaccentuées varie dans des proportions parfois importantes. Le poète joue sur ces différentes possibilités en juxtaposant des hémistiches de rythme semblable ou différent.

On trouve aussi des vers dits hypermétriques, qui ont trois accents au lieu de deux. Ce rythme plus ample confère au vers une certaine solennité³.

I.2. Rythme ascendant-descendant et hémistiches d'introduction

Le premier hémistiche du poème (*nu þu geornlice*) a un rythme ascendant-descendant qui convient particulièrement bien à une introduction. On retrouve un effet du même ordre dans le premier hémistiche de *Beowulf* (*Hwæt! we Gar-dena*), de l'hymne de Caedmon (*Nu scylun hergan*), de *Guthlac A* (*Se bið gefeana fægrast*), *Juliana* (*hwæt! we ðæt hyrdon*), et ainsi de suite. Au contraire un poème dont le premier hémistiche est de type A, comme *Widsith* (*Widsið mædelode*), donne l'impression de commencer de manière abrupte.

¹ « Zur Rhythmik der germanischen Alliterationsverses » I et II (1885) et III (1887) ; *Altgermanische Metrik*, 1893. Voir le résumé en français dans Verrier, *Le vers français, formes primitives, développement*, t. III *Adaptations germaniques*, Ch. 10 « le vers allitéré » (1932), pp. 91-143.

² / indique un accent principal, x une syllabe inaccentuée, \ un accent secondaire.

³ Timmer, « Expanded Lines in Old English Poetry » (1951).

I.3. Succession d'hémistiches de rythme semblable

On note une succession de trois hémistiches de type A ou E (commençant par un accent) dans les quelques vers qui mentionnent la Vierge Marie, au début du poème. L'identité de rythme souligne le fait que le passage en question est constitué de variations :

sipþan he marian, mægða weolman,
mærrē meowlan, mund-heals geceas. (445-446)

Le rythme met ainsi en valeur cette accumulation d'épithètes qui produit un effet semblable à celui des litanies de la Vierge.

Les instructions du Christ à ses disciples, au moment où il va les quitter pour s'élever au ciel (481-487a), prennent la forme d'une série d'hémistiches de rythme descendant, le plus souvent de type A (*weoredum cyðað, bodiað ond bremað*, etc. – dix au total). L'identité de rythme souligne l'impression d'accumulation produite par la multiplication des impératifs¹. Le changement de rythme qu'apportent deux hémistiches de type B contenant des compléments circonstanciels (*on sefan manna, þurh mehta sped*, 487b-488a) signale la fin de la phrase.

Dans la description du chagrin des disciples, Cynewulf utilise la variation pour donner plus de poids à ce passage : l'identité de rythme entre *þær wæs wopes hring // torne bitolden* et *wæs seo treow-lufu // hat æt heortan* (537-539) concourt à cet effet.

I.4. Effets dus à un changement de rythme

Aux vers 498-499, l'Ascension du Christ est décrite successivement dans les hémistiches *hlaford stigan* et *god-bearn of grundum*. Le premier correspond au point de vue humain (le Christ est désigné par le mot *hlaford*), le second par le point de vue divin (le Christ devient *god-bearn*). Le remplacement d'un point de vue par l'autre est marqué par un changement de rythme : les deux hémistiches sont de type descendant, mais le second a un rythme plus ample qui produit un effet solennel.

Dans l'évocation de la captivité des justes en enfer (559-560), l'identité de rythme entre *þe hi gear-dagum* et *in þæt orlege* (deux hémistiches de type C, type relativement peu courant) met en valeur la coupure que marque un rythme tout à fait différent (*unryhte swealg*, type E). La première syllabe accentuée de ce dernier hémistiche, le préfixe *un-*, est ainsi mise en relief, ce qui souligne l'injustice de cette captivité.

L'introduction au discours de Salomon commence et se termine par un hémistiche de type B. Ces deux hémistiches à rythme ascendant introduisent de manière idéale, le premier l'introduction, le second le discours. Ils sont séparés par quatre hémistiches de types divers, formés de variations, qui tous commencent par une syllabe accentuée. La juxtaposition de ces deux rythmes différents renforce l'impression de parenthèse que donne la partie centrale :

bi þon salomon song, sunu dauþes,
giedda gearo-snottor gæst-gerynum,
waldend wer-þeoda, ond þæt word acwæð... (712-714)

¹ Nous incluons dans ce chiffre l'hémistiche incomplet 484a, qui était certainement construit sur le même modèle que 483a.

Dans la description de l'incendie du Jugement Dernier (810-813), tous les hémistiches commencent par un accent, jusqu'à ce que le rythme soit soudain modifié par *þæt geo guman heoldan* (813b) exprimant un nostalgique retour vers le passé.

I.5. Effets mimétiques du rythme

Le rythme souple de la poésie vieil-anglaise se prête particulièrement bien à l'expression de sentiments, violents ou paisibles.

Au vers 481, l'utilisation d'un hémistiche de type E dans *yrmenne grund*, les deux accents étant relégués à chaque extrémité de l'hémistiche, souligne l'idée d'immensité présente dans la formule elle-même.

Dans la description des persécutions subies par l'église primitive (708-709), une succession d'hémistiches commençant par une syllabe accentuée traduit la violence des païens. L'hémistiche 709b, qui commence par deux inaccentuées, décrit l'intervention du Saint-Esprit, et le changement de rythme souligne la modification de la situation :

bræcan ond bærndon, blod-gyte worhtan,
feodan ond fyldon ; hwæpre forð bicwom... (708-709)

Au vers 749, le caractère progressif et difficile de l'ascension spirituelle prônée par Cynewulf est traduit dans le vers *þæt we to þam hyhstan / hrofe gestigan* : quatre inaccentuées avant d'atteindre, non pas le nom lui-même, qui se trouve dans l'hémistiche d'arrière, mais un adjectif qui rappelle la distance à parcourir. Les deux hémistiches de type A qui suivent décrivent la pénible ascension (*hrofe gestigan, halgum weorcum*), puis le rythme se fait soudain serein et harmonieux lorsque le but (la joie éternelle) est atteint : *þær is hyht ond blis*, type B (750). Les modifications du rythme créent une trame signifiante qui se superpose à celle des mots.

I.6. Vers hypermétriques

Le premier vers de la malédiction d'Adam est hypermétrique :

Ic þec of eorðan geworhte, on þære þu scealt yrmþum lifgan. (621)

Le passage en acquiert plus de poids ; la forme solennelle du discours reflète l'importance de la malédiction qui a pesé sur les hommes pendant tant de siècles.

A l'exception de cet exemple, Cynewulf ne fait pas usage de vers hypermétriques dans le *Christ II*.

II. L'allitération

II.1. Généralités

L'allitération est un constituant obligatoire du vers vieil-anglais. Elle doit porter sur le premier pied de l'hémistiche d'arrière, et sur l'un des deux pieds (généralement le premier) ou sur les deux pieds de l'hémistiche d'avant. L'absence de consonne (allitération vocalique) fonctionne comme une consonne à part entière, peut-être à cause d'un coup de glotte accompagnant l'attaque vocalique.

II.2. Collocations de mots portant l'allitération

L'allitération associe, à l'intérieur du vers, les différents mots sur lesquels elle porte, et le poète s'en sert souvent pour suggérer des rapprochements ou au contraire des oppositions, indépendamment de la trame narrative¹.

II.2.i. Rapprochement

La collocation qui rapproche *þeoden* et *þegn* (457, 541, 553) est des plus traditionnelles. Celles de *hlaford* et *here* (574), *þing-stede* et *þegnas* (497) sont naturelles également. Celle de *hæleð* et *hlaford* au vers 461 l'est aussi, mais le troisième mot allitérant, *halgan*, implique une autre dimension : le « chef » est en réalité de nature divine. Ceci est à mettre en relation avec l'alternance d'épithètes humaines et divines pour désigner le Christ dans le récit de l'Ascension.

Au vers 552 l'allitération rapproche les mots *blisse* et *beorhte*, et le texte exprime l'idée de convenance entre les vêtements splendides et la joie qu'ils traduisent.

Le rôle du Christ lors du Jugement Dernier est résumé par la collocation *dædum* / (*ge*)*deman* (525, 803) ; l'arrivée au port, par le couple *londe* / *geliden* (857).

II.2.ii. Opposition

C'est lorsqu'il y a tension entre les deux (ou trois) termes de l'allitération que le poète exploite le mieux les possibilités qu'offre ce procédé.

Le contraste entre *dreama dream* et *deoflum* (580) souligne la libération intervenue grâce au Christ. Le rapprochement en soi inattendu de *heofon* et *hæleþum* (608) est de mise dans un passage décrivant les astres au service des hommes. Le sort des damnés est rendu d'autant plus poignant par la collocation de *wraþra wita* avec *wynn* (804). La protection que Dieu accorde aux hommes est traduite par l'allitération, en soi inattendue, de *god* avec *grundum* (682, le troisième terme étant *giefe* ; 702, 744). Au vers 589 l'allitération relie *mære meotudes* et *monna*, ce qui implique que l'homme a désormais la possibilité de s'élever vers Dieu. Le même processus est décrit dans *heanum* / *helpe* / *halgan* au vers 632.

Le contraste entre les mots portant l'allitération est utilisé à l'occasion pour souligner des mystères spirituels. La virginité de Marie est indiquée par le rapprochement de *acenned* et *clænne* (444). La tension entre humanité et divinité chez le Christ est traduite par des collocations comme *monnes* / *meotodes* (629), *monnes* / *mægna* (657), *middan-gearð* / *mægna* (787), *milde* / *meahta* (822).

II.3. Répétition d'allitération

Il arrive que deux vers qui se suivent aient la même allitération². Il peut bien entendu s'agir d'un phénomène fortuit, facilité par le fait que le poète vient de chercher des mots possédant cette allitération. Il pourrait aussi s'agir d'une manière de relier deux vers en les séparant du reste du passage.

¹ Sur ce point, voir les travaux de Quirk, « Poetic Language and Old English Meter » (1963), et Reinhard, *On the Semantic Relevance of the Alliterative Collocations in Beowulf* (1976).

² Selon Bredehoft, moins souvent qu'on ne s'y attendrait statistiquement, ce qui implique que l'auteur (de *Beowulf*, sur lequel porte son étude) évite délibérément cette répétition. (« Estimating Probabilities and Alliteration Frequencies in Old English Verse », 2000), pp. 19-20.

Cette fonction est particulièrement claire dans les vers 445-446, deux vers consacrés à la Vierge Marie et qui allitèrent, comme il se doit, en *m* :

sipþan he marian, mægða weolman,
mærr meowlan, mund-heals geceas.

Le sens impose de considérer ce passage comme une parenthèse, et l'allitération contribue à le détacher du reste de la phrase.

Les deux premiers vers consacrés aux conséquences du salut ont la même allitération, ce qui a pour effet d'isoler ce passage de ce qui précède (la fin de la première partie du poème) et d'accentuer l'impression de coupure que marque l'emploi de *hwæt* :

Hwæt, we nú gehyrðan hu þæt hælu-bearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf. (586-587)

Dans les deux exemples suivants, la reprise d'une même allitération sur deux vers successifs souligne la poursuite d'une même idée :

þæt áhæfen wæren halge gimmas,
hædre heofon-tungol healice upp. (692-693)

...þæt we gæstes wlite, ær þam gryre-brogan,
 on þas gæsnan tid geome biþencen. (848-849)

Si les vers 626 et 627, qui ont tous deux une allitération en voyelle, n'appartiennent pas à la même unité syntaxique, il semble néanmoins que la poursuite de la même allitération ait pour effet d'opposer à l'intervention du Christ (vers 627) non seulement le vers 626, dernier vers du discours consacré à la malédiction d'Adam, mais le discours dans son entier :

...of þære eorðan scealt eft gesecan."

Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede.

L'identité d'allitération met en valeur un contraste dans les exemples suivants :

...æt ærestan þurh þæs engles word ;
 bið nu eorneste þonne eft cymed. (823-824)

...ofer hreone hrycg, þa us help bicwom
 þæt us to hælo hyþe gelædde. (858-859)

Aux vers 564-565, et 572-573, les deux vers rapprochés par l'allitération ne coïncident pas avec une unité syntaxique, et la répétition de l'allitération est peut-être fortuite.

II.4. Allitération renforcée

II.4.i. Allitération biconsonantique

Il arrive que, lorsqu'un mot commence par deux consonnes, toutes deux soient répétées. On parlera alors d'allitération biconsonantique. Ce phénomène est la règle pour le groupe *st* (et *sc*, devenu un phonème unique), mais il se rencontre sporadiquement pour d'autres groupes consonantiques. Ainsi au vers 839, la solennité avec laquelle Cynewulf évoque les débuts du monde pour assurer qu'on n'a jamais connu une terreur comme celle qui régnera au Jugement Dernier, est mise en valeur par l'allitération biconsonantique de *frum-gesceape* et *gefrægen*.

II.4.ii. Allitération syllabique

On parle d'allitération syllabique lorsque la première voyelle du mot participe elle aussi à l'allitération, de sorte que ce n'est pas une consonne seulement, mais une

syllabe entière qui est répétée. Ce phénomène, relativement rare, met en relief les mots sur lesquels il porte.

Les vers 604 et 605 présentent tous deux une allitération syllabique :

he us æt giefed ond æhta sped,
welan ofer wid-lond ond weder liþe,

dont l'effet est de mettre en valeur les dons offerts par Dieu à l'homme.

Nous citons ci-dessous quelques autres exemples :

748 of mægne In mægen, mærþum tilgan (dans un vers tri-allitéré)

755 mid usse lic-homan, lifgende god (contraste)

766 for-þon we fæste sculon wið þam fær-scyte (contraste)

816 þæt he ne agæle gæstes þearfe (contraste)

826 ond þas miclan gemetu middan-geardes (insistance)

II.4.iii. Allitération croisée

On parle d'allitération croisée lorsqu'un vers a deux allitérations, de sorte que les deux pieds de chaque hémistiche participent à l'allitération. Le phénomène est étudié par Morgan¹. Lehmann & Dailey² citent les exemples suivants d'allitération croisée dans le *Christ II* :

450 þa þurh hleþor-cwide / hyrdum cyðdon

460 hyra sinc-giefan. / sona wæron gearwe

467 from deaðe aras, / dagena rimes

505 þe of þæs hælendes / heafelan lixte

600 Ðæt is þæs wyrðe / þætte wer-þeode

729 in byrgenne / þa he þone beam ofgeaf

766 for-þon we fæste sculon / wið þam fær-scyte

772 þenden we on eorðan / eard weardien

787 in middan-geard / mæгна gold-hord

820 in þam gæst-hofe. Scyle gumena gehwylc

832 þonne mæгна cyning / on gemot cymeð

843 þær he hine sylfne / on þam sig-þreate

Ces exemples sont de valeur inégale. On ne peut guère imaginer que le poète était conscient d'une allitération croisée entre *byrgenne* et *beam ofgeaf* (729) ou entre *hælendes* et *heafelan lixte* (505). En revanche, l'allitération croisée du vers 832, soulignée par l'allitération syllabique de *cyning* et *cymeð*, est certainement consciente. Il en est de même pour celle du vers 787, soulignée par une amorce de rime (-rd) sur le dernier élément.

II.4.v. Allitération non métrique

On parle d'allitération non métrique lorsque le dernier accent d'un vers, ou certains mots inaccentués, possèdent la même consonne initiale que les mots

¹ « Zur Lehre von der Alliteration in der westgermanischen Dichtung » (1908). Voir aussi les statistiques de Bredehoft, qui indique que dans *Beowulf* l'allitération croisée est un phénomène délibéré dont la fréquence varie selon les passages (« Estimating Probabilities and Alliteration Frequencies in Old English Verse », pp. 20-21). Laisant de côté les statistiques, Orchard démontre que les allitérations additionnelles, de types divers, concourent à l'effet esthétique de certains passages (« Artful Alliteration in Anglo-Saxon Song and Story », 1995).

² *The Alliterations of the Christ*, 'Guthlac', 'Elene', 'Juliana', 'Fates of the Apostles', 'Dream of the Rood' (1960).

allitérant dans un vers voisin. Tous les critiques ne sont pas d'accord quant à la réalité du phénomène¹.

Par exemple, aux vers 772 et 773 les deux derniers mots allitèrent ensemble (*weardien, wilnian*), alors que l'allitération de ces deux vers est respectivement en voyelle et *sc*. Il s'agit dans les deux cas d'un verbe dissyllabique, et à l'allitération s'ajoute une rime désinentielle. Il est difficile d'imaginer que l'allitération non métrique puisse ici être fortuite. Le rapprochement de ces deux mots constitue une sorte de résumé des deux vers dans lesquels ils apparaissent : Cynewulf exhorte l'homme à se tourner vers Dieu (*wilnian*) tant qu'il vit ici-bas (*weardien*).

Le même phénomène se reproduit aux vers 783 et 784 (*hleotan / hlodun*), associé à la rime de l'ensemble de l'hémistiche d'arrière (*leanum hleotan / weorcum hlodun*), pour insister sur le fait que la sentence reçue au Jugement Dernier procède directement des œuvres accomplies en ce monde.

Au vers 487 le dernier mot, *manna*, annonce l'allitération du vers suivant (*burh meahtha sped...*). Les hémistiches 487b et 488a annoncent la fin de la phrase par un changement de rythme, et l'allitération non métrique qui les relie intensifie cet effet.

II.5. Les vers bi- et tri-allitérés

Si le second hémistiche ne peut avoir qu'un seul mot participant à l'allitération – sauf cas exceptionnels d'allitération croisée –, le premier peut avoir un ou deux mots allitérant. Dans le premier cas le vers sera dit bi-allitéré, dans le second cas tri-allitéré². Le travail de base pour l'étude des vers bi- et tri-allitérés est l'étude de Reinhard, *On the Ssemantic Relevance of the Alliterative Collocations in Beowulf* (1975). Bien que portant sur *Beowulf*, ce travail est valable pour l'ensemble de la poésie vieil-anglaise.

Les vers tri-allitérés, selon les conclusions de Reinhardt, sont rares dans les discours cérémonieux, dans les passages d'introduction, et marquent au contraire les passages d'émotion. Il est difficile d'appliquer ces critères au *Christ II*. Les trois discours de ce poème, celui du Christ à ses disciples, celui des anges aux disciples, celui des anges à l'arrivée au ciel (mais jusqu'à quel point peut-on les dire « cérémonieux » ?) contiennent une proportion non négligeable de vers tri-allitérés. Les notions de passages d'introduction et de passages d'émotion sont étrangères au thème du poème.

D'une manière générale, les vers tri-allitérés sont un moyen d'enrichir la texture d'un passage. Ainsi la partie centrale du discours du Christ à ses disciples, basée sur le parallélisme syntaxique, avec une accumulation d'infinifits, fait un emploi systématique des vers tri-allitérés (482-487). De même le passage récapitulatif les

¹ Voir les études de Lewis (« Plurilinear Alliteration in Old English Poetry », 1975), et Le Page (« Alliterative Patterns as a Test of Style in Old English Poetry », 1959) – ce dernier refuse la notion d'allitération non métrique en estimant qu'elle est fortuite, et en réalité moins fréquente qu'on ne l'attendrait statistiquement. Bredehoft (« Estimating Probabilities and Alliteration Frequencies in Old English Verse », 2000, p. 20) conclut lui aussi que dans *Beowulf* la fréquence de l'allitération non métrique est la même que si elle était due au hasard. Voir cependant Orchard, « Artful Alliteration in Anglo-Saxon Song and Story » (1995).

² Certains critiques anglo-saxons utilisent le terme de « double alliteration » à propos des vers tri-allitérés, considérant qu'il y a deux mots allitérants dans le premier hémistiche. Ils y opposent « single alliteration » lorsqu'il n'y a qu'un mot allitérant dans le premier hémistiche.

conséquences de l'Ascension en une série d'oppositions entre le ciel et l'enfer, ajoute au parallélisme syntaxique et à la rime l'emploi de vers tri-allitérés (591-595). Mais les vers tri-allitérés ne procurent cet effet d'enrichissement que parce qu'ils s'opposent à des vers bi-allitérés, et l'alternance entre ces deux types de vers est la norme dans le *Christ II*, comme dans tous les poèmes vieil-anglais.

Les vers bi-allitérés dominent au contraire dans l'introduction au passage qui évoque la malédiction d'Adam : en 21 vers, on ne rencontre que cinq vers tri-allitérés. Ces quelques vers se situent juste après le passage où Cynewulf évoque les conséquences de l'Ascension, et où les vers tri-allitérés, ainsi que d'autres procédés poétiques, sont employés à foison. Ce passage moins brillant permet au poète de reprendre son souffle après cet effort intense. Les vers tri-allitérés dominent à nouveau lorsque Cynewulf passe à la description du vol de l'oiseau (639-650).

III. Synonymes

Le vocabulaire de la poésie est très vaste et de nombreux mots ne se rencontrent pas, ou de façon exceptionnelle, en prose¹. L'existence de nombreux synonymes pour une même notion permet au poète de varier l'expression tout en utilisant un mot portant l'allitération dont il a besoin.

III.1. La recherche de la variété

L'utilisation systématique d'une série de synonymes dans le passage décrivant les bonds du Christ semble avoir pour seul but la variété d'expression. La notion de montagne / colline est traduite par quatre mots dont les nuances de sens sont sans doute d'importance secondaire : *mnt*, *hea dune*, *hyllas*, *cnollas* (716-717). Par cette accumulation, Cynewulf donne du volume au passage, et par conséquent de la solennité à cette série de bonds représentant la Rédemption. Il prouve également l'importance qu'il attache à la variété en utilisant en alternance les deux mots signifiant « bond », *styll* et *hlyp*, lorsqu'il est amené à mentionner cette notion six fois de suite. Dans un passage présentant un tel parallélisme syntaxique, une sextuple répétition n'aurait pas choqué, mais il prend néanmoins soin de l'éviter². De la même manière il utilise en succession *eorþe*, *grund-sceat*, *woruld* (648, 649, 650), *eorðe*, *middan-geard* et *grund* (697, 698, 702), pour traduire la notion de « terre ». Il reprend *leg* « feu » par le synonyme *brond* (809, 811), puis par une image, *gæsta gifrast* (813). L'idée d'« océan » est traduite successivement par *lagu-flode*, *wæter*, *sæ*, *sund-*, *flod-*, *stream*, *yða*, *holmas*, *gelad*, *hrycg* (850-858) : dix mots différents en neuf vers. Le choix est en partie dicté par l'allitération : au vers 850 le mot *gelicost* est indispensable pour introduire l'image qui suit, *lagu-flode* est donc choisi pour son allitération. D'autres fois le choix est plus arbitraire : *wæter*, par exemple, n'allitère pas, et tout autre mot aurait aussi bien fait l'affaire.

¹ Sur les interactions entre vocabulaire poétique et prosaïque, voir Stanley, « Studies in the Prosaic Vocabulary of Old English Verse » (1971), Frank, « Poetic Words in Late Old English Prose » (1994) et Cronan, « Poetic Meanings in the Old English Poetic Vocabulary » (2003).

² Crépin (*Old English Poetics*, p. 208) admire la virtuosité avec laquelle Cynewulf fait alterner les deux mots avant de les réunir en un seul hémistiche, *hlypum styllan* (747b).

III.2. Utilisation de composés et de compléments au génitif

Le choix de mots simples est par force limité, et les poètes ont recours, pour compléter leur stock de synonymes, à des mots composés, qui peuvent être traditionnels ou créés par l'auteur lui-même sur des schémas préexistants. L'utilisation massive de composés est la marque d'une recherche poétique. *Beowulf*, en particulier, se caractérise par sa richesse en composés. Le nombre de composés n'est pas seul en cause : il faut aussi tenir compte de leur originalité. L'utilisation de mots devenus aussi banals que *middan-geard* ou *sib-lufu* ne peut être mise en parallèle avec l'imagination déployée dans la création de composés comme *mund-heals*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans la littérature vieil-anglaise.

Les compléments au génitif se distinguent syntaxiquement des composés, mais ils s'en rapprochent par leur sens, et souvent les mêmes éléments servent à les former. La différence essentielle est d'ordre métrique : le complément au génitif a une syllabe supplémentaire, qui le rend plus facile d'emploi.

La notion pour laquelle le plus grand nombre de synonymes existent, dans les poèmes religieux, est celle de la divinité. Nous donnons la liste des épithètes désignant le Christ dans le dernier chapitre de ce travail. La plupart de ces épithètes sont imagées, mais Cynewulf emploie aussi, à l'occasion, des mots simples comme *drihten*, *waldend*, *heoden*..., de sens à peu près équivalent, choisis en fonction de l'allitération. Les compléments au génitif sont utilisés de façon massive pour les épithètes désignant la divinité. Au contraire les mots composés sont employés beaucoup plus parcimonieusement. Par rapport à un poème comme la *Genèse A*, on constate une plus grande variété dans le choix des termes de base. La *Genèse A* utilise une petite série de noms, *waldend*, *cyning*, *heoden*, *weard*, *helm*, etc., auxquels sont associés une série également limitée de compléments au génitif, par exemple *heofon-rices*, *lifes*, *mon-cynnes*, *sigora*, *wuldres*. Les épithètes qui ne se conforment pas à ce schéma sont en minorité. Cynewulf montre beaucoup plus d'imagination dans le choix des noms sur lesquels sont formées ses épithètes. À côté de termes banals comme *waldend*, *cyning*, *helm*, de mots moins courants comme *agend*, *ryhtend*, *ord*, *giefa*, auxquels sont associés les mêmes compléments que dans la plupart des poèmes, *heofon-rices*, *rodera*, *engla*..., on trouve des termes abstraits comme *wuldor*, *brym* et *gold-hord*. L'auteur de la *Genèse A* connaît l'épithète *wuldres cyning*, mais ne songerait pas à renverser les termes pour en faire *cyninga wuldor*. Nous verrons plus loin que, dans le *Christ II*, l'effort fait pour varier systématiquement l'expression dans les épithètes désignant le Christ répond à un but précis.

La fonction de ces épithètes est souvent utilitaire : elles fournissent l'allitération de manière commode. Elles ont aussi un rôle décoratif, et, dans le cas précis des épithètes désignant le Christ, un rôle cultuel. Mais l'auteur les choisit-il en ne prêtant attention qu'à l'allitération, ou bien sont-elles adaptées au contexte¹ ?

Les épithètes les plus remarquables, en tout cas, sont choisies avec discernement. Lorsque Cynewulf désigne le Christ par l'expression *mæгна gold-hord* (787), il

¹ Il s'agit d'un point sur lequel les avis sont partagés. Brady, par exemple, (« The Synonyms for the Sea in *Beowulf* », 1952 ; « Weapons in *Beowulf* », 1979 ; « Warriors in *Beowulf* », 1982) souligne les nuances de sens entre les différents synonymes, et leur adaptation au contexte. Niles (« Compound Diction and the Style of *Beowulf* », 1981) estime que seule l'allitération guide le choix du poète, et que les différences relevées par certains sont illusoire.

établit un contraste entre la puissance et la gloire de celui qui est en réalité Dieu, et la situation humble dans laquelle il se place volontairement : *mæġna* allitère avec *middan-geard*, soulignant cette opposition, et l'effet créé par l'allitération et le choix de l'épithète se superposent à la phrase dans laquelle Cynewulf décrit précisément l'humilité montrée par le Christ lors de la Nativité. Le même effet est produit par *ealra þrymmes þrym* (726), également utilisé dans une évocation de la Nativité. Au contraire *wuldres þrym* (740), dans le même passage, est utilisé sans grande originalité pour décrire le Christ triomphant arrivant au ciel. *Cyninga wuldor* (508) désigne le Christ au moment de l'Ascension, entouré d'anges vêtus de robes splendides, la tête nimbée d'une auréole, et l'épithète concourt à exprimer cette glorification.

IV. Variation

La variation est l'une des caractéristiques les plus frappantes de la poésie vieil-anglaise¹. Au lieu de se contenter d'exprimer une notion une seule fois, le poète y revient à plusieurs reprises avec des synonymes mis en apposition. L'utilité première de ce procédé est de compléter un hémistiche par une redondance en réservant pour le vers suivant un mot essentiel qui n'a pas l'allitération requise. Mais au delà de cette fonction pratique, la variation joue un rôle dans l'effet total du passage. Elle en ralentit le rythme, arrêtant l'action tandis que le poète se complait à envisager une notion sous ses différents aspects. Elle a un caractère ornemental, mais sert également à mettre en valeur une idée.

On peut se demander, dans un passage comme le suivant, si les épithètes désignant le Christ, utilisées en hémistiche d'arrière, n'ont pas simplement pour but de fournir l'allitération requise :

wile nu gesecan *sawla nergend*
gæsta gief-stol, *godes agen bearn*,

Cela ne semble pas être le cas, en revanche, dans les vers 470-472 :

...þurh his þrowinga. þegnas heredon,
lofedun loef-wendum *lifes agend*,
fæder frum-sceafta ; he him fægre þæs...

où *lofedun loef-wendum* reprend *heredon*, et *fæder frum-sceafta*, *lifes agend*. Les besoins de l'allitération ne sont pas en cause, car Cynewulf aurait pu tout aussi bien écrire *þegnas heredon // fæder frum-sceafta*, en faisant l'économie d'un vers entier – mais la formulation sèche ne conviendrait guère pour décrire une scène de louanges.

Lorsque plusieurs termes sont ainsi employés tour à tour pour une même notion, le poète fait souvent alterner point de vue réaliste et description imagée. Par exemple il évoque ainsi le soleil et la lune : *halge gimmas, // hædre heofon-tungol* (692-693). Le second hémistiche explique le premier, dont l'image pourrait n'être pas comprise. Cynewulf reprend de même, aux vers 445-446, *mægða weolman* (mot non attesté par ailleurs et dont le sens est incertain) par *mærre meowlan*, épithète plus banale. Au

¹ Voir les études de Greenfield, *The Interpretation of Old English Poems* (1972) ; Robinson, « Two Aspects of Variation in Old English Poetry » (1979) ; Brodeur, *The Art of Beowulf* (1959) ; Leslie, « Analysis of Stylistic Devices and Effects in Anglo-Saxon Literature » (1959) ; Standop, « Formen der Variation im *Beowulf* » (1969).

contraire la progression se fait du concret vers l'abstrait et du réaliste vers l'imagé dans *sunne ond monna, aþelast tungla, heofon-condelle* (606-608).

Les passages les plus intéressants pour une étude de ce phénomène sont ceux qui sont par eux-même imagés : l'attaque du diable armé de son arc (756-782) et la comparaison de la vie humaine avec une traversée (850-863). La métaphore qui sert de base à ces passages est tantôt poursuivie, tantôt expliquée par les variations.

Cynewulf reprend *idle lustas* par *syn-wunde* (756-757), transformant l'expression banale en une image qui déclenchera l'ensemble de la scène qui suit. Il poursuit la démarche inverse dans *se attres ord, biter bord-gelac, feonda fær-searo* (768-770), où il s'éloigne progressivement de la métaphore en reprenant l'image explicite de la flèche par un terme plus général signifiant « guerre » (« mouvement des boucliers »), puis par un troisième d'où toute image est absente. Les manœuvres des démons sont littéralement des stratagèmes, on peut les considérer comme un acte de guerre, mais ce n'est que de manière figurée qu'elles peuvent être appelées flèches. Le même phénomène se produit dans *sceaþan wapnum, laþra lyge-searwum* (775-776) et dans *deofla strælas, gromra gar-fare* (779-781). Chaque fois le poète explicite son image grâce à la variation.

Dans la description de l'océan sur lequel voguent les bateaux, Cynewulf utilise en variation les expressions *frecne stream, yða ofer-mæta, windge holmas* (853-855), allant de l'abstrait vers le concret : la cruauté du flot est due aux vagues immenses, et celles-ci sont provoquées par le vent. Pour les bateaux (en eux-mêmes une image) Cynewulf utilise successivement les mots *ceolum, sund-hengestum, flod-wudu* (851-853). Le mouvement se fait ici du concret vers l'imagé, puis à nouveau vers le concret. *Ceol* est le terme propre, *flod-wudu* décrit de manière réaliste le bateau comme un objet en bois utilisé sur l'eau, mais *sund-hengest* « cheval de l'océan » implique une métaphore beaucoup plus hardie, d'ailleurs traditionnelle. A la fin du passage, Cynewulf reprendra *sund-hengestas* par *yð-mearas* (862-863), poursuivant la même métaphore par l'emploi d'un synonyme.

V. Formules

V.1. Formules et poésie vieil-anglaise

La poésie vieil-anglaise fait grand emploi de formules, qui, comme le montre la comparaison avec les poèmes vieux-saxons ou vieux-haut-allemands, sont un héritage du germanique. Ces formules datent d'une époque où la poésie était orale et sont, à l'origine, des outils de composition et d'improvisation. La notion de formule et de composition orale, étudiée par Parry et Lord pour la poésie homérique et la poésie orale yougoslave moderne¹, a été appliquée par Magoun² au cas du vieil-anglais. *Beowulf* nous a gardé le témoignage d'une scène de composition orale. Lorsque les Danois retournent au palais de Hrothgar après avoir constaté la mort du monstre blessé par Beowulf, l'exploit du héros est célébré ainsi :

Hwilum cyninges þegn,
guma gilp-hlæden, gidða gemyndig,
se ðe eal-fela eald-gesegen
worn gemunde, word oþer fand

¹ Lord, *The Singer of Tales* (1960).

² « The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry » (1953).

soðne gebunden. Secg oft ongan
sið Beowulfes snyttrum styrian
ond on sped wrecan spel gerade,
wordum wrixlan. (867-874)

Si la poésie germanique était incontestablement orale à l'origine, il n'est pas certain que ce soit encore le cas à l'époque où ont été composés les poèmes que nous possédons¹. Il est difficile d'imaginer qu'un phénomène comme la signature runique de Cynewulf, qui fait appel à la notion d'alphabet, puisse être compatible avec la composition orale. Pourtant même chez Cynewulf les formules traditionnelles demeurent, sans doute parce qu'elles constituent aux yeux du poète la forme même de la poésie, et non plus parce qu'elles sont nécessaires à l'improvisation.

V.2. Définition de la formule

Une formule est, selon la définition de Parry, « a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea »². Cette définition trop vague, inspirée des règles de la poésie homérique, permet de considérer comme une formule, dans certains cas, un simple mot comme *þa*. La notion a par conséquent été redéfinie de manière plus stricte, et il est généralement considéré qu'une formule a une longueur d'un hémistiche.

Une formule typique comprend donc deux mots accentués, dont le premier au moins allitére, et éventuellement un ou plusieurs mots inaccentués. Les formules sont générées à partir de systèmes formulaireux qui se caractérisent, pour une idée donnée, par un schéma syntaxico-métrique et un élément lexical fixe, tandis que le second mot accentué et les mots inaccentués peuvent varier³.

V.3. Exemples de formules et de systèmes formulaireux dans le *Christ II*

V.3.i. Formules répétées

Les formules désignant la divinité forment des systèmes particulièrement riches⁴. Nous prenons au hasard l'exemple de *tires brytta* (462), hémistiche de type A ayant la forme <génitif + nom> et qualifiant Dieu. On retrouve la même formule dans *Judith* (93). En modifiant le premier mot, et par conséquent l'allitération, on obtient d'autres formules comme *lifes brytta*, *sigores brytta*, *swegles brytta*, *wuldres brytta*, toutes désignant Dieu. Avec d'autres compléments et dans d'autres contextes, des formules de ce type s'appliquent à des chefs de ce monde : *beaga brytta*, *goldes brytta*, *sinces brytta* : il s'agit du type primitif dont les formules chrétiennes sont dérivées. De manière plus imagée, les mauvais, le diable ou ses créatures, sont

¹ Dès les premières années suivant la parution de l'article de Magoun, des objections ont été soulevées (ainsi Benson, « The Literary Character of Anglo-Saxon Formulaic Poetry », 1966). On a abouti à une sorte de moyen terme selon lequel la poésie vieil-anglaise serait d'origine orale mais continuerait à utiliser les formules orales au sein d'une tradition devenue écrite (Bonner, « Towards a Unified Critical Approach to Old English Poetic Composition », 1975-76).

² « Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making, I : Homer and Homeric style » (1930), p. 80.

³ Voir, pour la définition de la formule, Fry, « Old English Formulas and Systems » (1967), ainsi que Niles, « Formula and Formulaic System in *Beowulf* » (1981) et le premier chapitre (« Fixed and Flexible Levels In Syndetic Formulas ») de l'ouvrage d'Acker, *Revising Oral Theory: Formulaic Composition in Old English and Old Icelandic Verse* (1998).

⁴ Nous renvoyons à l'étude de Crépin, « Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien » (1970).

désignés comme *hearmes brytta*, *morðres brytta*, *synna brytta*. Des systèmes formulaires parallèles existent avec d'autres termes de base : *waldend*, *weard*, etc.

L'hémistiche *þegnas þrym-fulle* (541) ne se retrouve pas identique dans un autre poème, mais on relève deux formules voisines, *þegnas þrym-fæste* (*Genèse A 15*) et *þeodnas þrym-fulle* (*Andreas 363*), qui permettent de poser le schéma de base < mot désignant un homme (fléchi) + adjectif composé dont le premier terme est *þrym*>. Il s'agit d'une formule auto-allitérante utilisée en hémistiche d'avant.

L'hémistiche *þe ge her on stariað*, utilisé deux fois dans le *Christ II* (521, 570), se retrouve dans *Beowulf* (*þe ic her on starie*, 2796 : l'utilisation d'un autre pronom est un changement mineur qui ne modifie pas la formule elle-même). La même expression est employée avec d'autres verbes synonymes dans *Instructions for Christians* (*þæt þu her on locest*, 36) et la *Genèse A* (*þe we her on wlitað*, 2502).

Le schéma *x wæs geniwad* se retrouve dans l'hémistiche *hyht wæs geniwad* (*Christ II 529*, *Andreas 1010*, *Dream of the Rood 148*, *Guthlac B 953*) et, avec un autre nom, dans *heaf wæs geniwad* (*Exodus 35*), *sorg wæs geniwad* (*Wanderer 50*, *Beowulf 1322*), *cearo wæs geniwad* (*Wanderer 55*, *Beowulf 1303*), *wroht wæs geniwad* (*Beowulf 2287*). Sur le même schéma syntaxique mais avec un sens différent, on a les formules *hrægl bið geniwad* (*Enigme 13 9*), *eall bið geniwad* (*Phénix 279*). Tous ces hémistiches sont métriquement équivalents. Le nom utilisé est toujours monosyllabique, ou composé, comme *cearo*, de deux syllabes dont la première est brève : il y a alors résolution de l'accent, et les deux syllabes comptent pour une seule.

La formule *beorhtan reorde* (510) appartient au système formulaire <adjectif + *reord*, au datif singulier>. On rencontre cette formule avec les adjectifs *cealdan*, *cearegan*, *geomran*, *halgan*, *hludan*, *sargan*, *sciran*, *torhtan*, *weregan*. L'éventail est vaste : épithètes banales (*hlud*), épithètes s'appliquant à une situation donnée (*sarig*) ou définissant de manière plus générale un personnage (*halgan*).

Les formules basées sur le schéma <*in/on þa* + adjectif + *tid*> sont nombreuses. Le *Christ II* nous fournit les exemples suivants : *in þa æþelan tid* (455), *in þa halgan tid* (549, 632, 739), *on þa snudan tid* (841), *on þas gæsnan tid* (849). Les deux derniers exemples ne se rencontrent dans aucun autre poème. D'autres poèmes vieil-anglais utilisent la même formule avec les adjectifs *bitran*, *dreorgan*, *frecnan*, *geocran*, *geomran*, *grimman*, *hwilnan*, *ilcan*, *lænan*, *longan*, *mæran*, *nigoðan*, *openan*, *seocnan*, *sliðan*, *sliðnan*, *sylfan*. Là encore, certains des adjectifs sont banals, d'autres ont une plus grande force poétique. Certaines de ces expressions ne se rencontrent que dans un seul poème et sont peut-être des inventions de son auteur. Elles n'en sont pas moins formulaires : le schéma étant attesté et courant, il est facile de faire preuve d'originalité en plaçant dans la case vide un adjectif inattendu.

V.3.ii. Formules non répétées et hémistiches non formulaires

Le titre de ce paragraphe paraît paradoxal, puisque l'essence même de la formule est le fait qu'elle est répétée. Certaines expressions non répétées peuvent cependant être considérées comme formulaires, si elles sont formées sur des schémas traditionnels.

La formule *halgum weorcum* (750) est propre au *Christ II*, mais le corpus fournit *halgum dædum*, de sens identique, et *halgum mihtum*, sur le même schéma syntactico-métrique mais avec un sens différent.

L'expression *huþa mæste* (568), même si elle ne se rencontre dans aucun autre poème, appartient à un schéma courant (<mot dissyllabique + *mæste*>), dont il existe quinze exemples dans le corpus. On trouve, dans le *Christ II* même, *fæhþa mæste* (617) et *brymma mæste* (833).

Le schéma syntaxico-métrique <deux verbes de même allitération reliés par *ond*, formant un hémistiche de type A > est courant, mais les verbes utilisés changent suivant le contexte. Il n'est donc pas surprenant que *bræcan ond bærndon* (708), par exemple, ne se retrouve dans aucun autre poème. Le schéma lui-même est formulaire. On en relève, dans le *Christ II*, les exemples suivants :

- 483 bodiað ond bremað
- 486 fyllað ond feogað
- 562 gehynde ond gehæfte
- 588 gefreode ond gefreopade
- 663 seow ond sette
- 667 singan ond secgan
- 708 bræcan ond bærndon
- 709 feodan ond fyldon

On se trouve là à la limite de la formule, puisque le seul élément répété est le schéma syntaxique et métrique, tandis que les éléments lexicaux varient tous les deux.

Il existe également dans le *Christ II* des hémistiches qui n'ont rien de formulaire, qui ne constituent pas une unité de sens, et qui expriment une idée de manière directe comme le ferait une phrase de prose.

Nous examinons ci-dessous deux passages qui nous fournissent des exemples de ces différents types.

V.3.iii. Etude de passages¹

Le chagrin des disciples

- him wæs geomor sefa
- hat æt heortan, hyge murnende,
- þæs þe hi swa leofne leng ne mostun
- geseon under swegle. (499-502)

Le passage cité ci-dessus comprend tous les intermédiaires entre formule et hémistiche non formulaire.

Le premier hémistiche, *him wæs geomor sefa* (499), se rencontre identique dans *Elene* et *Beowulf*. Il appartient à un schéma (<*him wæs/bið* + adjectif + *sefa*>) que l'on rencontre, avec d'autres adjectifs, dans *Andreas* et *Elene* (*him wæs leoht sefa*, *Andreas* 1251, *Elene* 173) et dans *Beowulf* (*him bið grim sefa*, 2043 ; *wæs him hreo sefa*, 2180, et, avec inversion pour l'allitération, *him wæs sefa geomor*, 2632).

hat æt heortan est également formulaire (<adjectif + *æt* + *heortan*>). L'hémistiche se retrouve inchangé dans un autre passage du *Christ II* (539), dans *Andreas* 1252, *Elene* 628, *Guthlac B* 1209, le *Phénix* 477, et, avec une autre préposition, dans le *Seafarer* (*hat ymb heortan*, 11). Avec un autre adjectif, on trouve *hefig æt heortan* (*Guthlac B* 799, 1009, 1052), et *heard æt heortan* (*Psaume* 60.1 5).

hyge murnende ne se retrouve pas ailleurs dans le corpus, mais on y rencontre *murnende mod* (*Andreas* 1667, *Wife's Lament* 15, *Beowulf* 50), avec un nom

¹ Pour une décomposition en formules des vers 440-49 du *Christ II*, voir Orchard, « Oral Tradition » (1997), pp. 106-07.

différent, et permutation de l'adjectif et du nom. Le schéma métrique est différent mais tout aussi acceptable, et il s'agit bien, au départ, du même système formulaire, le choix et la position du nom étant dictés par l'allitération du vers. *Murnende mod*, formule auto-allitérante, ne peut être utilisé qu'en hémistiche d'avant.

þæs þe hi swa leofne n'a rien de formulaire. Cet hémistiche est composé presque exclusivement de mots grammaticaux, et l'adjectif substantivé ajouté pour porter l'allitération n'est pas réellement nécessaire au sens : un pronom aurait suffi. La seule fonction de cet hémistiche est de relier les deux propositions qui constituent la phrase. Il est difficile de composer uniquement par juxtaposition de formules : il faut bien, de temps en temps, placer dans le vers quelques mots grammaticaux. Les hémistiches du type de *þæs þe hi swa leofne*, qui ne sont en rien formulaires, sont la marque d'une poésie influencée par la syntaxe de la prose.

leng ne mostun représente un cas intermédiaire. L'hémistiche n'exprime pas une idée complète mais, au contraire du précédent, il contient deux mots lexicaux accentués. On retrouve le même schéma (<adverbe + négation + auxiliaire modal>) dans *æfre ne wolde*, et dans bien d'autres hémistiches du même type.

geseon under swegle se trouve lui aussi à la limite de la formule. Il s'agit d'un schéma courant en poésie vieil-anglaise : un mot porteur de sens (*geseon*), choisi en fonction du contexte, et une cheville (*under swegle*, mais on aurait pu aussi bien avoir *under roderum*, *under wolcnum*, *on eorðan*, etc.), servant à remplir le vers et n'ayant aucun lien nécessaire avec le premier mot. Dans *eagum segun* (536), formule véritable, au contraire, les deux éléments de l'hémistiche sont étroitement associés.

Exhortation à louer Dieu

Ðæt is þæs wyrðe þætte wer-þeode
 secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
 þe us sið ond ær simle gefremede
 þurh monig-fealdra mæгна geryno. (600-603)

Ces vers sont situés immédiatement après le passage rimé qui marque la transition entre la première et la seconde parties, et dans lequel Cynewulf épuise toutes les ressources de son art – si bien qu'il ne lui en reste plus guère pour les vers suivants, remarquables par leur caractère prosaïque.

Ðæt is þæs wyrðe est composé presque exclusivement de mots grammaticaux. Le seul terme lexical, l'adjectif *wyrðe*, a un sens affaibli et partiellement grammaticalisé, que l'on pourrait paraphraser par « il faut que ».

þætte wer-þeode contient un mot grammatical et un mot lexical. Des deux, seul le premier est nécessaire à la phrase : le second pourrait être remplacé, sans perte de sens, par le pronom *we*. Le poète utilise un composé (*wer-þeode*) plutôt qu'un mot simple pour remplir le vers à peu de frais.

secgen dryhtne þonc / duguða gehwylcre est formé d'expressions du langage courant (*secgan þonc*, nom + *gehwylcre*), qui se rencontrent dans d'autres poèmes, mais n'ont rien de poétique.

þe us sið ond ær / simle gefremede est rempli par des chevilles (*sið ond ær*, *simle*), le seul mot porteur de quelque sens étant *gefremede*, verbe banal s'il en est, puisque toute l'information sémantique est renfermée dans le nom qu'il régit.

Seul le dernier vers du passage, *þurh monig-fealdra / mæгна geryno*, est poétique. Ce vers est répété dans *Guthlac* (644), ce qui ne signifie pas pour autant qu'il s'agisse

d'une formule : la répétition s'explique plus probablement par l'imitation, soit par un autre auteur, soit par le même – mais nul ne songerait à imiter *þætte wer-þeode // secgen dryhtne þonc*, ou *simle gefremede*, et le fait même qu'il soit répété témoigne de sa qualité poétique.

V.3.iv. Conclusion

Cette rapide étude montre la coexistence dans le *Christ II* de formules d'origine orale et d'hémistiches non formulaires. La composition par formules caractérise les passages les plus soignés. Lorsque l'inspiration baisse, le poète aligne des hémistiches respectant les schémas métriques et allitératifs de la poésie vieil-anglaise, mais prosaïques par leur contenu.

V.4. Economie et variété : le cas des formules introduisant une réponse

La notion de formule, élaborée à partir de la poésie homérique, ne peut être appliquée à la poésie vieil-anglaise sans une certaine adaptation. L'un des éléments par lesquels les poèmes homériques s'opposent aux œuvres vieil-anglaises est la notion d'économie. Ceci est particulièrement visible en ce qui concerne les épithètes désignant les héros. Dans l'*Iliade*, un héros est désigné par une épithète choisie en fonction du schéma métrique de son nom, qui est toujours la même pour une même position dans le vers. Dans *Beowulf* le héros reçoit des épithètes beaucoup plus variées, choisies en fonction du contexte et de l'allitération¹. La notion d'économie reste néanmoins valable, même en poésie vieil-anglaise, pour des formules purement utilitaires comme celles servant à introduire un discours, où la notion d'allitération ne joue pas, puisque ce type de formule couvre normalement un vers entier. Nous étudions ci-dessous le cas particulier des formules introduisant une réponse.

Les manuscrits vieil-anglais ne connaissent pas l'usage des guillemets ou autres artifices graphiques qui permettraient d'isoler les discours du récit. Il n'en est d'ailleurs pas besoin : les poètes, habitués à composer pour la récitation, prennent soin d'indiquer sans ambiguïté le début de chaque discours.

Les principaux systèmes introduisant un discours de réponse font intervenir le verbe *andswarian* ou le nom *andswaru* (*him andswarode*, *him ageaf ondsware*). On trouve également *oncwæðan* (souvent utilisé dans un seul hémistich, au contraire des deux précédents), différentes expressions avec (*on*)*gien* ou *wið*, et des formules signifiant « dire », le contexte indiquant seul qu'il s'agit d'une réponse.

Economie

La grande variété des formules existantes n'implique pas nécessairement une même variété à l'intérieur d'un poème. Il est fréquent qu'un poète ponctue toutes les réponses d'un dialogue par la même formule d'introduction.

L'auteur de *Beowulf* n'hésite pas à répéter *Beowulf maðelode*, *bearn Ecgþeowes*, sans plus craindre de lasser son public par cette formule qu'un auteur moderne par l'emploi de guillemets. Par exemple l'annonce de la mort d'Æschere et la réponse de *Beowulf* sont introduites ainsi :

Hroðgar maþelode / helm Scyldinga (1321)

Beowulf maþelode / bearn Ecgþeowes (1383)

¹ Voir sur ce point Whallon, « Formulas for Heroes in the *Iliad* and in *Beowulf* » (1965).

Les deux formules marquent le début de longs discours, et la répétition se remarque peu. Mais le même procédé est utilisé dans le *Hildebrandslied* pour introduire des répliques bien plus brèves :

- Hiltibrant gimahalta / Heribrantes sunu (7)
- Hadubrant gimahalta / Hiltibrantes sunu (14)
- Hadubrant gimalta / Hiltibrantes sunu (36)
- Hiltibrant gimahalta / Heribrantes suno (44)¹

Dans le poème vieux-saxon de *Sodome*, fragment de la Genèse saxonne, les trois réponses sont introduites par le même vers. Nous nous sommes appuyée dans une précédente étude² sur cette formule, qui ne se rencontre pas dans les autres fragments, pour conclure que *Sodome* est d'un autre auteur que *Caïn* ou la *Genèse B*. C'est que, dans l'état premier de la poésie germanique tout au moins, les auteurs ne recherchaient pas plus la variété au niveau de ces formules qu'ils ne songeraient à le faire pour des outils grammaticaux comme les pronoms et les auxiliaires, de sorte qu'une formule peut devenir, comme dans le cas de *Sodome*, une véritable signature.

Variété

Les poèmes de Cynewulf témoignent d'un plus grand souci de variété que *Beowulf*, le *Hildebrandslied* ou *Sodome*, sans atteindre cependant au désir moderne d'éviter au maximum les répétitions.

Une seule formule est utilisée, dans *Juliana*, pour introduire les différentes répliques de la discussion entre Juliana et son père, puis son fiancé :

- Him þa seo eadge / ageaf ondsware (105)
- Hyre þa þurh yrrre / ageaf ondsware // fæder feondlice (117-118)
- Him þa seo eadge / ageaf ondsware (130)
- Him seo unforhte / ageaf ondsware (147)
- Him seo æþele mæg / ageaf ondsware (175)

L'utilisation d'une formule tout à fait différente, *Him þæt æþele mod / unforht oncwæð* (209), signale la fin de la discussion.

En revanche, dans la discussion de Juliana et du démon, le poète utilise en alternance plusieurs formules, dont l'une, basée sur le verbe *oncwæð*, est employée trois fois, tandis que les quatre autres ne se rencontrent qu'une fois :

- Him seo halge oncwæð (315)
- Hyre se aglæca / ageaf ondsware (319)
- Hyre se feond oncwæð (350)
- Ða gien seo fæmne spræc (417)
- Hyre þa se werga / wið þingade (429)
- Ða seo wlite-scyne / wuldres condel // to þam wær-logan / wordum mælde (455)
- Hyre þæt deofol oncwæð (460).

On retrouve le même procédé dans *Elene*, ainsi dans la discussion entre Elene et Judas :

- Iudas hire ongen þingode (609)
- Him þa seo eadige / ondwyrdre ageaf (619)
- Iudas maðelade (627)
- Elene maðelade / him on ondsware (642)
- Iudas maðelade (655)
- Him seo æðele cwen / ageaf ondsware (662)

¹ Nous citons le texte dans l'édition de Jolivet et Mossé, *Manuel de l'allemand du Moyen-Age*.

² Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, pp. 144-45.

Iudas hire ongen þingode (667)
 Him oncwæð hraðe / caseres mæg (669)
 Hire Iudas oncwæð (682)

Il serait difficile d'utiliser une formule différente pour chacune de ces neuf répliques, et la plupart sont répétées. Aucune n'est d'une grande originalité, mais l'utilisation en alternance de ces différents types témoigne d'un souci de variété. On songe au catalogue des bonds du Christ (*Christ II*), où Cynewulf utilise tour à tour, de manière régulière, *hlyp* et *stiell* pour traduire la notion de « bond ». Dans les deux cas, la variété obtenue est sans grande portée, artificielle, et finalement inutile.

L'auteur d'*Andreas* pousse à l'extrême le souci de la variété, comme dans la discussion entre Andreas et le Christ déguisé en pilote, où, malgré la multiplication des répliques (neuf), sept expressions sont utilisées, une seule étant répétée (*andswarode*, 277, 290, 343) :

Him ða ondswarode / æl-mihti god (260)
 Him þa Andreas / eað-mod oncwæð (270)
 Eft him ondswarode / æðelinga helm (277)
 Him þa Andreas / agef ondsware (285)
 Him ondswarode / engla þeoden (290)
 Him þa ofstlice / Andreas wið // ... wordum mælde (299-300)
 Him þa beorma brego ... // wið-þingode (305-306)
 Ða him Andreas / ðurh ondsware ... // word-hord onleac (315-316)
 Him þa ondswarode / ece dryhten (343)

Conclusion

L'utilisation d'une formule unique pour traduire une idée donnée est la norme dans une littérature orale visant à l'économie. L'effort pour éviter les répétitions est au contraire une préoccupation typique de la littérature écrite. *Beowulf* et le *Hidebrandslied* restent proches, par leur utilisation de ce type de formules, de la poésie orale traditionnelle, tandis qu'*Andreas*, *Elene*, et à un moindre degré *Juliana*, s'en distinguent clairement. Les poèmes de Cynewulf portent la marque d'une poésie de transition, qui utilise encore les formules comme outils tout en cherchant à y introduire une variété étrangère à la notion même de formule.

VI. Thèmes

VI.1. Généralités

Le thème est une unité de composition orale, défini comme la présentation stéréotypée de détails conventionnels utilisés pour décrire une scène donnée. On appellera « motifs » les éléments subalternes utilisés à l'intérieur d'un thème¹. Au contraire des formules, thèmes et motifs sont indépendants des termes utilisés.

Certains thèmes ou motifs se retrouvent dans l'ensemble de la poésie vieil-anglaise : ainsi le thème de l'exil², ou le motif des animaux de carnage³. D'autres, au

¹ Sur les thèmes en poésie vieil-anglaise, voir Magoun (« The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry », 1955), Fry (« Old English Formulaic Themes and Type-Scenes », 1968), et la liste des thèmes et motifs de *Beowulf* établie par Crépin, *Beowulf* (1991).

² Greenfield, « The Formulaic Expression of the Theme of Exile in Anglo-Saxon Poetry » (1955).

³ Magoun, « The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry » (1955). Voir aussi Griffith, « Convention and Originality in the Old English "Beasts of Battle" Typescene » (1993).

contraire, sont une création d'un auteur et ne se rencontrent pas en dehors d'une œuvre donnée : l'auteur de la *Genèse A* crée les deux thèmes de la migration¹ et de la recherche de terres², qu'il enrichit progressivement et utilise de manière systématique chaque fois que l'occasion s'en présente.

VI.2. Le héros sur la plage

L'un des thèmes apparemment les plus répandus en poésie vieil-anglaise est celui du « héros sur la plage », défini par Crowne³ de la manière suivante :

This theme is a stereotyped way of describing (1) a hero on the beach (2) with his retainers (3) in the presence of a flashing light (4) as a journey is completed (or begun).

A la suite de l'article de Crowne, de nombreux travaux ont retrouvé ce thème dans différents poèmes vieil-anglais ou germaniques, voire dans d'autres traditions littéraires⁴, avec parfois des variantes : la plage peut être remplacée par une porte, ou par tout ce qui constitue une frontière entre deux mondes.

Il est dans le *Christ II* un point du récit où ce thème serait particulièrement approprié : c'est au moment de l'Ascension, voyage vers le ciel qu'entreprend un héros (le Christ) en laissant derrière lui ses disciples. Un héros est généralement accompagné d'une troupe de compagnons, et le début ou la fin d'un voyage se situe toujours à la frontière entre deux mondes. Dans ce cas précis le voyage est vertical, mais le « toit du temple » à travers lequel passe le Christ en s'élevant au-dessus du sol peut être considéré comme la frontière entre les mondes terrestre et céleste. Ce n'est que la mention d'une lumière qui peut transformer une scène banale en une occurrence du thème du « héros sur la plage ». Une lumière est en effet mentionnée à cet endroit du *Christ II* : l'auréole qui entoure la tête du Christ. Tous les éléments du thème sont présents.

Faut-il en conclure que Cynewulf a délibérément mentionné l'auréole, et peut-être le toit du temple, de façon à pouvoir introduire le thème du héros sur la plage ? Nous ne le pensons pas. Il nous semble que ce thème, dont tous les éléments sauf la lumière font partie de la situation, n'a pas d'existence objective. Le simple fait de mentionner l'embarquement ou le débarquement du héros entraîne automatiquement la série d'éléments qui y sont associés.

VI.3. Thème de la traversée

Certains des thèmes traditionnels de la poésie vieil-anglaise se retrouvent dans le *Christ II* : ainsi le thème de la traversée, analysé par Diamond⁵, dont Cynewulf fait un emploi particulier dans les derniers vers du *Christ II*.

Ce thème se rencontre également dans *Elene* 225-255 et *Beowulf* 198-228 et 1903-1919. Dans le *Christ II*, Cynewulf exploite essentiellement la partie centrale du thème, la traversée proprement dite, et laisse de côté les différents motifs liés à

¹ Doane, *Genesis A* (1978), pp. 81-82.

² Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*, p. 224.

³ « The Hero on the Beach : An Example of Composition by Theme in Anglo-Saxon Poetry » (1960), p. 368.

⁴ Ainsi Renoir (« The Hero on the Beach: Germanic Theme and Indo-European Origin », 1989), le signale dans l'*Iliade*.

⁵ « Theme as Ornament in Anglo-Saxon Poetry » (1961). Voir aussi Stévanovitch, « Le thème de la traversée dans la poésie vieil-anglaise » (1997).

l'embarquement et, partiellement, au débarquement. La description commence lorsque le voyage est déjà entamé. Quant à l'arrivée au port, elle est suggérée mais non montrée, car bien que le port soit en vue, le voyage n'est pas réellement terminé.

Le voyage de *Beowulf* est des plus rapides : après la longue description de l'embarquement, la traversée proprement dite occupe deux vers à peine, et déjà la terre est en vue :

Gewat þa ofer wæg-holm winde gefysed
 flota famig-heals fugle gelicost
 oð-þæt ymb an-tid opres dogores
 wunden-stefna gewaden hæfde
 þæt ða liðende land gesawon,
 brim-clifu blican, beorgas steape,
 side sæ-næssas. Þa wæs sund liden,
 eoletes æt ende. (217-224)

Le voyage de retour est tout aussi rapide :

Sæ-genga for,
 fleat famig-heals forð ofer yðe,
 bunden-stefna ofer brim-streamas
 þæt hie Geata clifu ongitan meahton,
 cupe næssas. (1908-1912)

La traversée d'*Elene* est plus longue, mais aussi facile. L'accent est mis sur le mouvement du bateau, qui semble se jouer des vagues :

leton þa ofer fifel-wæg famige scriðan
 bronte brim-þisan. (237-238)

Þær meahte gesion, se ðone sið beheold,
 breacan ofer bæð-weg, brim-wudu snyrgan
 under swellingum, sæ-mearh plegean,
 wadan wæg-flotan. (243-246)

Certes l'agitation des eaux est mentionnée :

Bord oft onfeng
 ofer earh-geblond yða swengas ;
 sæ swinsade. (238-240)

mais ce mouvement, encadré par la description de la course du bateau, est plutôt ressenti comme un signe de vie et de gaieté que comme un danger.

Dans le *Christ II*, l'effet est inverse. Le mouvement des bateaux est d'abord évoqué de manière abstraite par *liðan* (851), puis *fergen* (853). Le seul verbe qui visualise ce mouvement, *lacað*, décrit les bateaux ballottés au gré des flots au lieu de maîtriser la mer. C'est que le voyage n'est pas, comme dans les deux autres poèmes cités à titre de comparaison, une façon de passer rapidement d'un lieu à un autre, mais constitue l'ensemble de l'expérience de l'homme ici-bas. C'est plutôt de la navigation évoquée dans *Andreas* que se rapproche le passage du *Christ II* :

...þonne hie on flodes fæðm ofer feorne weg
 on cald wæter ceolum lacað. (250-253)

VI.4. Motif des eaux froides

Le thème de la traversée s'accompagne, dans le *Christ II*, du motif des eaux froides. Le froid a des connotations négatives en poésie vieil-anglaise, en particulier dans son association avec l'eau. Que l'on songe à la description du *Seafarer* :

Calde geþrunen
 wæron mine fet, forste gebunden,
 caldum clommum, þæt þa ceare seofedun
 hat ymb heortan ; hungor innan slat
 mere-werges mod. Þæt se mon ne wat
 þe him on foldan fægrost limpeð,
 hu ic earm-cearig is-cealdne sæ
 winter wunade wræccan lastum,
 wine-mægum bidroren,
 bihongen hrim-gicelum – hægl scurum fleag –,
 þær ic ne gehyrde butan hlimman sæ,
 is-caldne wæg. (8-19)

Dans *Beowulf*, les eaux dans lesquelles vivent Grendel et sa mère sont froides, et l'expression *cealde streamas* renchérit sur *wæter-egesan* :

Grendles modor
 ides aglæc-wif yrmþe gemunde
 se þe wæter-egesan wunian scolde
cealde streamas. (1258-1261)

Dans *la Bataille de Maldon*, les deux armées sur le point de s'affronter sont séparées par des eaux froides, image d'hostilité :

Ongan ceallian þa ofer cald wæter
 Byrhtelmes bearn. (91-92)

La mention du froid de l'eau est un élément négatif dans l'évocation d'une traversée. Lorsqu'Andreas exprime son angoisse à l'idée du voyage qui lui est imposé, il utilise deux termes chargés de connotations négatives, *ne...cuð* (cf. a.m. uncouth), la crainte de l'inconnu, et *cald*, le froid des eaux reflétant l'hostilité des hommes chez lesquels on l'envoie :

Ne synt me winas cuðe,
 eorlas el-þeodige, ne þær æniges wat
 hæleða gehygo, ne me here-stræta
 ofer cald wæter cuðe sindon. (*Andreas* 198-201)

Cynewulf emploie le même motif dans la description de la traversée de l'âme à la fin du *Christ II* :

Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
 ofer cald wæter ceolum liðan. (850-851)

La reprise de *lagu-flode* par *cald wæter* produit un effet inquiétant : au contraire des traversées heureuses de *Beowulf* et d'*Elene*, celle du *Christ II* est longue et pénible.

VI.5. Thème du chagrin

Le thème du chagrin se rencontre à deux reprises dans le *Christ II*, à propos de l'affliction qu'éprouvent les disciples au départ de leur maître :

him wæs geomor sefa
 hat æt heortan, hyge murnende,
 þæs þe hi swa leofne leng ne mostun
 geseon under swegle. (499-502)
 þær wæs wopes hring
 torne bitolden, wæs seo treow-lufu
 hat æt heortan, hreðer innan weoll
 beorn breost-sefa. (537-540)

Cette idée n'apparaissant pas dans le récit des Evangiles, Cynewulf s'est sans doute appuyé sur la tradition vieil-anglaise en traitant le chagrin des disciples comme un thème au sens formulaire du mot. On trouve en effet, dans d'autres poèmes vieil-anglais, et en particulier ceux dits « cynewulfiens », des traitements semblables du même thème.

Plus que l'utilisation d'un thème identique, le passage suivant d'*Elene* représente certainement un écho entre deux poèmes du même auteur :

Iudas maðelade (him wæs geomor sefa,
hat æt heortan...). (627-628)

Guthlac B présente trois emplois du thème du chagrin : le sujet du poème, la mort du saint, s'y prête particulièrement.

Ða wæs wop ond heaf,
geongum geocor sefa, geomrende hyge,
siþþan he gehyrde þæt se halga wæs
forð-siþes fus. (1047-1048)

Ða wearð mod-geþanc miclum gebisgad,
þream forþrycced, þurh þæs þeodnes word,
ombeht-þegne. (1197-1199)

Gnom-sorge wæg
hate æt heortan, hyge geomurne,
meðne mod-sefan, se þe his mon-dryhten,
life bilidene, last weardian
wiste, wine leofne. Him wæs wopes hring
torne gemonade, teagor yðum weol,
hate hleor-dropan, ond on hreþre wæg
micle mod-ceare. (1335-1342)

On en trouve également trois exemples dans *Andreas*, chaque fois dans une introduction de discours :

He þa wepende weregum tearum
his sige-dryhten sargan reorde
grette, gumena brego, geomran stefne,
weoruda wil-geofan, ond þus wordum cwæð... (59-62)

Þa cwom wopes hring
þurh þæs beornes breost, blat ut faran,
weoll waðuman stream, ond he worde cwæð... (1278-1280)

Ongan þa geomor-mod to gode cleopian,
heard of hæfte, halgan stefne
weop werig-ferð, ond þæt word gecwæð... (1398-1400)

Les exemples du *Christ II*, d'*Elene* et de *Guthlac B* sont construits sur le même modèle : <description du chagrin + cause de ce chagrin> : *him wæs geomor sefa ... þæs þe...* (*Christ II* 499-501) ; *Ða wæs wop ond heaf ... siþþan* (*Guthlac B* 1047-1049) ; *Ða wearð mod-geþanc miclum gebisgad... þurh* (*Guthlac B* 1197-1198) ; et, de manière moins directe, dans le dernier exemple de *Guthlac B*. La seule exception est le second exemple du *Christ II*, où la cause du chagrin des disciples, l'Ascension du Christ, est mentionnée avant l'utilisation du thème.

Les exemples de ces trois poèmes se rapprochent aussi par la représentation du chagrin comme quelque chose qui se passe dans le cœur / l'esprit / l'âme..., avec utilisation successive de plusieurs quasi-synonymes : *sefa* et ses composés (*Christ II* 499, 540 ; *Elene* 627 ; *Guthlac B* 1048, 1336) ; *heorte* (*Christ II* 500, 539 ; *Elene* 628 ; *Guthlac B* 1337) ; *hyge* (*Christ II* 500 ; *Guthlac B* 1048, 1336) ; *hreðer*

(*Christ II* 539 ; *Guthlac B* 1341) ; *mod-geþanc* (*Guthlac B* 1197). Certains textes utilisent trois de ces synonymes (*Christ II* 499-502, 537-540), ou quatre (*Guthlac B* 1335-1342, mais on peut aussi analyser le passage comme deux emplois juxtaposés d'un même thème, et dans ce cas les synonymes sont à séparer en deux groupes de trois et un) ; d'autres, de manière moins élaborée, deux (*Elene* 627-628 ; *Guthlac B* 1047-1048) ou même un seul (*Guthlac B* 1197-1199). La description se fait de manière impersonnelle : *him wæs...* (*Christ II* 499, *Elene* 627), *hær wæs...* (*Christ II* 537), *ða wæs...* (*Guthlac B* 1047), *ða wearð...* (*Guthlac B* 1197), *him wæs...* (*Guthlac B* 1339) ; le personnage est montré subissant le chagrin comme quelque chose qui s'empare de lui et à quoi il ne participe pas.

Les différents motifs qui composent ce thème incluent la brûlure (*hat æt heortan*, *Christ II* 500, *Christ II* 539, *Elene* 628, *Guthlac B* 1336¹), le bouillonnement (*weoll*, *Christ II* 539 ; et, de manière un peu différente, le bouillonnement des larmes, *Guthlac B* 1340) ; et des termes exprimant le chagrin de manière plus générale : *geomor* (*Christ II* 499, *Guthlac B* 1048, *Guthlac B* 1336), *murnan* (*Christ II* 500), *torn* (*Christ II* 538, *Guthlac B* 1340), *wop* (*Christ II* 537, *Guthlac B* 1047), *heaf* (*Guthlac B* 1047), *gnorn-sorg* (*Guthlac B* 1335), *mod-ceare* (*Guthlac B* 1342). *Guthlac B* se distingue du *Christ II* par l'emploi du motif des larmes (1339-1342).

Les trois exemples d'*Andreas* procèdent de manière assez différente. Dans deux cas sur trois, le sujet de la phrase est un personnage qui se lamente, participant donc activement à son chagrin. Le troisième exemple (1278-1280) est certainement un emprunt à un autre poème, ce qui explique que l'auteur d'*Andreas* s'écarte là de sa manière habituelle. Les trois passages constituent des introductions de discours : le personnage commence par manifester son chagrin, avant de se plaindre en paroles. Et, dans les trois cas, apparaît le motif des larmes, qui constitue l'essentiel du passage, exprimé chaque fois de manière différente : *wepende weregum tearum* (59), *weoll waduman stream* (1280), *weop werig-ferð* (1400). Même le dernier exemple de *Guthlac B*, qui mentionne aussi les larmes, insiste également sur l'effet du chagrin sur le cœur du personnage : *on hrepre wæg // micle mod-ceare* (1341-1342) – rien de tel dans *Andreas*.

Le thème du chagrin est donc traité de deux manières différentes, dans le *Christ II*, *Elene* et *Guthlac B* d'une part, dans *Andreas* d'autre part.

Aucun des autres poèmes vieil-anglais ne traite un « thème du chagrin » de la même manière que les textes que nous avons examinés ci-dessus, c'est-à-dire en lui consacrant plusieurs vers et en explorant divers aspects.

Dans certains poèmes, la notion de chagrin est intégrée au récit. Le poète ne s'y attarde pas, et s'il mentionne l'idée parce qu'elle fait partie de son sujet, il ne la traite pas comme un thème méritant un développement.

L'auteur de la *Genèse B* décrit ainsi le chagrin d'Adam et Eve après la faute :

sorgedon bá twá,
 adam and éue, and him oft betuh
 gnorn-word gengdon ; godes him ondrédon,
 heora hearran hete, heofon-cyninges nið. (765-768)

¹ On pourrait inclure ici *beorn breost-sefa* (*Christ II* 540), mais nous ne sommes pas entièrement persuadé qu'il ne s'agit pas d'une erreur du scribe pour *beorna breost-sefa*, variation de *hredær* (539).

Il ne s'attarde pas sur la mention du chagrin et enchaîne immédiatement sur les paroles qu'échangent les deux personnages, puis sur la réaction qui sera celle de Dieu.

Dans l'*Exode*, l'auteur décrit ainsi l'affliction générale à la mort des premiers-nés d'Égypte :

heaf wæs geniwad,
swæfon sele-dreamas [...].
wop wæs wide, woruld-dreama lyt. (35-42)

Deux brèves mentions de la lamentation qui s'élève, séparées par une longue description des malheurs qui accablent les Égyptiens. Au lieu de traiter le thème du chagrin, le poète procède de manière allusive en évoquant par deux fois les joies disparues.

Le chagrin de Joseph lorsqu'il se rend compte que Marie est enceinte est ainsi exprimé dans le *Christ I* :

Ic lungre eam
deope gedrefed, dome bereafod,
for-ðon ic worn for þe worda hæbbe
sidra sorga ond sar-cwida,
hearmes gehyred, ond me hosp sprecað,
torn-worda fela. Ic tearas sceal
geotan geomor-mod. God eaþe mæg
gehælan hyge-sorge heortan minre,
afrefran feascaftne. (167-175)

Les quelques mots qui évoquent la peine de Joseph (*deope gedrefed*, *tearas*, *geomor-mod*), sont mêlés à un discours qui concerne les paroles médisantes entendues au sujet de Marie et l'apaisement qu'apportera Dieu. Le chagrin lui-même n'est pas décrit, il y est simplement fait allusion.

Dans les trois poèmes que nous avons évoqués ci-dessus, il n'y a pas à proprement parler de « thème du chagrin ». Le chagrin est une des données du récit, mais ne reçoit pas le développement qui en ferait un thème au sens formulaire du mot.

Deux passages de *Beowulf* concernent une scène d'affliction. Le premier est la séparation de Beowulf et de Hrothgar :

hruon him tearas
blonden-feaxum. Him wæs bega wen,
ealdum in-frodum, oþres swiðor
þæt hie seoððan no geseon moston,
modige on meþle. Wæs him se man to þon leof
þæt he þone breost-wylm forberan ne mehte. (1872-1877)

Le poète utilise deux fois la notion de larmes ; entre ces deux emplois du motif, il explique que Hrothgar et Beowulf ne se reverront certainement plus. Dans cette structure encadrante, l'élément central justifie celui qui est utilisé comme cadre : c'est parce que Hrothgar est certain que Beowulf le quitte pour toujours qu'il pleure ainsi. Implicitement, le poète laisse entendre que ces larmes ont quelque chose de choquant, puisqu'il est nécessaire de les excuser. Voici au contraire comment il décrit le chagrin certainement aussi grand de Wiglaf à la mort de Beowulf :

Ða wæs gegongen guman unfrodum
earfoðlice þæt he on eorðan geseah
þone leofestan lifes æt ende
bleate gebæran. (2821-2824)

La retenue de Wiglaf contraste avec les larmes de Hrothgar, et explique l'attitude du poète dans le premier passage. Dans *Beowulf*, il ne saurait y avoir à proprement parler de « thème du chagrin », puisque le chagrin n'est pas censé se manifester extérieurement.

En somme, le thème du chagrin se rencontre dans un petit nombre d'œuvres seulement : outre le *Christ II*, dans *Elene*, *Guthlac B* et *Andreas*, poèmes écrits sous l'influence de la littérature latine où les manifestations du chagrin sont décrites sans fausse honte. Les autres poètes, s'ils sont amenés à mentionner ce motif par la logique de leur récit, ne s'y attardent pas ou même, comme l'auteur de *Beowulf*, l'évitent délibérément.

Nous citons pour finir un texte, traduit du latin de Bède, où le thème est développé bien au-delà de ce que l'on rencontre dans les poèmes dits cynewulfien, dans un contexte différent puisqu'il ne s'agit plus de chagrin causé par un malheur soudain mais par le regret des péchés commis :

Nu ic eow, æddran, ealle bidde
 þæt ge wyl-springas wel ontynan,
 hate of hleorum, recene to tearum,
 þænne ic syn-ful slea swiðe mid fyste,
 breost mine beate on gebed-stowe,
 and minne lic-haman lecge on eorðan
 and geearnade sar ealle ic gecige.
 Ic bidde eow benum nu ða
 þæt ge ne wandian wiht for tearum,
 ac dreorige hleor dreccað mid wope
 and sealtum dropum sona ofer-geotaþ,
 and geopeniað man ecum drihtne. (*Judgment Day II*, 26-37)

Le traitement imagé du thème, avec l'allusion aux « fontaines des larmes », la gestuelle qui accompagne les pleurs, n'ont plus rien à voir, non seulement avec la retenue de Wiglaf dans *Beowulf*, mais même avec les larmes des personnages d'*Andreas*. On songe plutôt à des réactions du type de celles des héros d'Homère :

Il disait, et mon cœur éclata : pour pleurer, je m'assis dans les sables ; je ne voulais plus vivre ; je ne voulais plus voir la clarté du soleil ; je pleurais, me roulais ; enfin j'usai ma peine. (Ménélas apprenant la mort de son frère Agamemnon, *Odyssée IV*, 538-41)¹

Pour ces différentes raisons, on ne peut pas considérer qu'il y ait dans *Judgment Day II* un emploi du thème du chagrin tel que nous l'avons défini ci-dessus.

VI.6. Thème du feu destructeur

Ce thème se rencontre dans les différents poèmes traitant du Jugement Dernier : le *Christ III*, *Judgment Day I*, *Judgment Day II*, le *Phénix*, et aussi dans la *Genèse A* à propos de la destruction de Sodome. L'épilogue d'*Elene* se contente de mentionner le feu sans le décrire.

On peut reconnaître dans le thème du feu destructeur plusieurs motifs :

1. avance du feu :

- *blac rasetteð // recen reada leg, / reþe scriþeð // geond woruld wide* (*Christ II* 808-810), *brond bið on tyhte* (*Christ II* 811)
- *fyr bið on tihte* (*Phénix* 525-526)

¹ *Odyssée*, traduction de Bérard.

- *strudende fyr* (*Genèse A 2558*)
 - *færð fyr ofer eall, / ne byð þær nan foresteal* (*Judgment Day II 147*), *ræscet and efesteð* (*Judgment Day II 153*)
2. feu dévorant :
- *gæsta gifrast* (*Christ II 813*)
 - *se gifra gæst* (*Christ III*), *heoro-gifre* (*Christ III*), *gold-frætwe / gleda forswelgað* (*Christ III*)
 - *gifre forgripeð, / grædig swelgeð* (*Phénix 507*)
 - *forswealh* (*Genèse A 2559*)
3. bouillonnement des flammes :
- *won fyres wælm* (*Christ III 965*), *weallende wiga* (*Christ III 984*), *wælme forbærned* (*Christ III 1006*)
4. destruction des éléments du monde :
- *wongas hreosað* (*Christ II 810*)
 - *beorgas gemeltað // ond heah-cleofu* (*Christ III, 977-978*), *byrneþ wæter swa weax* (*Christ III, 988*)
 - *grædig swelgeð // londes frætwe* (*Phénix 507-508*)
 - *fyr nimeð / foldan sceatas, // byrnende lig / beorhte gesceaft* (*Judgment Day I 10-11*)
 - *bearwas wurdon // to axan and to yslan, / eorðan wæstmas* (*Genèse A 2554-2555*)
5. écroulement des villes :
- *burg-stede berstað* (*Christ II 811*)
 - *hreosað geneahhe // tobrocene burg-weallas* (*Christ III 976-977*)
6. destruction des trésors :
- *æleð eald-gestreon / unmurnlice* (*Christ II 812*)
 - *gold-frætwe / gleda forswelgað, // eall ær-gestreon / eþel-cyninga* (*Christ III 995-996*)
 - *lig eal þigeð / eorðan æht-gestreon, / æpplede gold // gifre forgripeð* (*Phénix 505-507*)
 - *forswealh eall eador // þæt on sodoma byrig / secgas ahton, // and on gomorra* (*Genèse A 2559-2561*)

Certains de ces éléments sont utilisés dans presque chaque emploi de ce thème. La destruction du monde est, bien entendu, la base même du thème (même si le feu de *Judgment Day II* ne brûle pas le monde mais les pécheurs, comme aussi celui de l'épilogue d'*Elene*) ; la destruction des villes est un élément moins répandu. La personnification du feu présenté comme une créature affamée est utilisée dans de nombreux poèmes. L'insistance sur le bouillonnement des flammes est propre au *Christ III*.

La description la plus riche est celle du *Christ III*, qui s'étend sur 43 vers et passe en revue les différents éléments détruit par le feu : le monde entier, terre, mer et ciel, jusqu'aux animaux. Le *Christ II* est en bonne place pour la variété des éléments utilisés. Le *Phénix*, qui ne traite le thème que brièvement (8 vers), choisit les détails les plus dramatiques, la personnification du feu dévorant et la destruction des trésors :

Weorpeð anra gehwylc
forht on ferþþe, þonne fyr briceð
læne lond-welan, lig eal þigeð

eorðan æht-gestreon, æpplede gold
 gifre forgripeð, grædig swelgeð
 londes frætwe. (503-508)

Au contraire, le passage de *Judgment Day I* traitant de l'incendie final se caractérise par sa banalité :

wile þonne forbærnan brego mon-cynnes
 lond mid lige. Nis þæs lytulu spræc
 to geheganne. Hat bið onæled,
 siþþan fyr nimeð foldan sceatas,
 byrnende lig beorhte gesceafte ;
 bið eal þes ginna grund gleda gefylled,
 reþra bronda... (*Judgment Day I* 7-13)

VI.7. Thème de l'obéissance

Dans le *Christ II* ce thème se rencontre dans le passage qui décrit l'obéissance des disciples aux ordres du Christ¹ :

hy þæs lareowes
 on þam wil-dæge word ne gehyrwdon,
 hyra sinc-giefan : sona wæron gearwe,
 hæleð mid hlaford. (458-461)

On retrouve le même thème, par exemple, dans *Elene* :

Elene ne wolde
 þæs sið-fates sæne weorðan,
 ne ðæs wil-gifan word gehyrwan,
 hiere sylfre suna, ac wæs sona gearu,
 wif on will-sið, swa hire weoruda helm,
 byrn-wiggendra, beboden hæfde. (*Elene* 219-224)

Il y a là un écho évident du passage correspondant du *Christ II* : *word ne gehyrwan*, *giefa* en second élément de composé, *wil*, *sona wæs/wæron gearu/we* sont autant d'éléments répétés. L'élaboration plus importante que reçoit le passage d'*Elene* suggère que c'est ce poème qui s'inspire de l'autre.

On retrouve le même thème, sans ces répétitions de termes, dans la *Genèse A*, où Abraham se hâte d'accomplir la volonté de Dieu qui exige le sacrifice de son fils :

Ne forsæt he þy siðe, ac sona ongann
 fysan to fóre : him wæs frean engla
 word ondrysne and his waldend leof. (2860-2862)

Dans les trois exemples cités, le poète oppose la négligence que les personnages n'ont pas commise, à l'empressement qu'ils ont montré.

La notion d'obéissance apparaît aussi dans les formules très courantes de type *swa him X bibead*. On en trouve un exemple dans le *Christ II* :

bidon ealle þær
 þegnas þrym-fulle þeodnes gehata
 in þære torhtan byrig tyn niht þa gen,
 swa him sylf bibead swegles agend. (540-543)

La citation d'*Elene* ci-dessus en donne un autre exemple, avec *swa hire weoruda helm // [...] beboden hæfde* (223-224). Le plus souvent celui qui ordonne est Dieu, ce qui n'est pas le cas dans l'exemple d'*Elene*.

¹ Voir Hill, « Bethania, the House of Obedience: the Old English *Christ II*, 456-67 » (1980).

VI.8. Thème de l'identification du héros

Dans *Beowulf*, et dans la société héroïque plus généralement, l'identification des protagonistes joue un rôle important. Beowulf se présente, d'abord au gardien des côtes danoises, puis au héraut Wulfgar, et enfin au roi Hrothgar, déclinant chaque fois nom, race et fonction¹. Le thème de l'identification du héros apparaît dans le *Christ II* où, en arrivant aux portes du ciel, le Christ doit se faire reconnaître des anges qui les gardent. Les anges qui l'accompagnent, et qui parlent en son nom, mentionnent tour à tour ses titres (*ealles waldend // middan-geardes / ond mægen-þrymmes*, 556c-557), et ses hauts faits (*hafað nu se halga / helle bireafod // ealles þæs gafoles / þe hi gear-dagum // In þæt orlege / unryhte swealg*, 558-560), avant de demander passage : *geatu ontynað : // wile In to eow / ealles waldend, // cyning on ceastre* (576-578). Ce thème est ici directement repris de l'hymne de Bède, où les anges qui gardent les portes ne reconnaissent pas le Christ et refusent par conséquent de le laisser entrer. La coïncidence avec le thème traditionnel est donc fortuite – à moins que Bède, dans son interprétation du psaume qui sert de base à son hymne, ne se soit lui-même laissé influencer par la tradition poétique vieil-anglaise.

VI.9. Conclusion

Les grands thèmes de la poésie vieil-anglaise – l'exil, la bataille – manquent dans le *Christ II*, non pas parce que Cynewulf a tendance à les éviter, car il utilisera le thème de la bataille dans *Elene* et celui de l'exil dans l'épilogue des *Fates of the Apostles*, mais parce que le sujet du poème ne s'y prête pas. Il utilise ici d'autres thèmes, de provenances diverses – certains traditionnels, comme celui de la traversée, d'autres sans doute influencés par la littérature latine, comme le thème du chagrin, ou nettement chrétiens, comme celui du feu destructeur –, fondant ainsi les traditions germanique et chrétienne.

VII. Les procédés stylistiques à valeur décorative

Métrique, allitération, formules, thèmes, sont avant tout des outils permettant de construire le vers ou le récit, même s'ils sont aussi utilisés pour produire des effets poétiques. D'autres procédés stylistiques ont avant tout une valeur décorative.

VII.1. La rime

La poésie vieil-anglaise est basée sur l'allitération, et la rime y tient peu de place. Excepté dans le *Poème Rimé*, elle est employée de façon sporadique et son rôle est exclusivement décoratif.

VII.1.i. Concentration de rimes

Il est un passage du *Christ II* dans lequel la rime joue un rôle fondamental, à côté de l'allitération : c'est celui où Cynewulf, ayant achevé le récit de l'Ascension, détaille les conséquences qu'elle a eues pour l'humanité :

...nu monna gehwylc
 cwic þendan her wunað geceosan mót
 swa helle hienþu swa heofones mærpu,

¹ Voir Crépin, *Beowulf* (1991), pp. 402-403.

swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 [peut-être leht / neht dans le texte d'origine]
 swa þrymmes þræce swa þystra wræce,
 swa mid dryhten dream swa mid deofflum hream,
 swa wite mid wraþum swa wuldor mid arum,
 swa líf swa deað, swa him leofre bið
 to gefremmanne. (589-597)

VII.1.ii. Rime désinentielle

Le reste du *Christ II* ne présente pas de pareilles concentrations de rimes, mais le phénomène est loin d'y être rare, bien qu'il ne soit pas certain que toutes les rimes soient forcément intentionnelles. Dans une rime désinentielle en effet, lorsque, par exemple, un adjectif suivi d'un nom, ou deux verbes au même temps, ont la même désinence, on ne voit guère comment le poète aurait pu éviter la rime, et il se peut qu'elle soit fortuite. Ces cas de rimes désinentielles constituent la grande majorité des rimes du *Christ II*. Nous en citons ci-dessous quelques exemples.

A) Différents types de rimes désinentielles

Rime portant sur deux mots successifs

- désinence en *-um* (datif pluriel) : *leofum gesiþum* (473), *wordum wrætlicum* (509), *englum ond ældum* (582), *geofum unhneawum* (686), *englum ond eorð-warum* (697), *eallum eorð-warum* (723), *fyrnum teagum* (733), *burg-warum // eadgum* (742-743), *halgum weorcum* (750), *eglum earh-farum* (762), *leofum ge laðum* (846)
- désinence en *-on* / *-an* (impératif, infinitif ; noms ou adjectifs faibles déclinés ; adverbes) : *cwoman* (pour *cwomon*) // *sigan* (549-550), *singan ond secgan* (667), *bræcan* (= *bræcon*) *ond bærndon* (708), *worhtan* (= *worhton*), // *feodan* (= *feodon*) *ond fyldon* (708-709)
- désinence en *-að* (impératif) : *bodiað ond bremað* (483), *breotaþ*, // *fyllað ond feogað* (485-486)
- désinence en *-es* (génitif singulier) ou *-as* (accusatif pluriel) : *soðes ond rihtes* (700), *hyllas ond cnollas* (717)
- désinence en voyelle : *beorhte gewerede* (552), *fyrn-weorca fruma* (579), *engla ond monna* (690), *egsa mara* (838) – les exemples sont nombreux, mais n'étaient peut-être pas ressentis comme des rimes, à cause du peu de poids phonique de la voyelle.

Rime en fin d'hémistiche (reliant deux hémistiches successifs)

- *-um* : *feondum / meahnum* (567)
- *-an* : *marian / weolman / meowlan* (445-446), *heonan / gestigan* (514), *cwoman / ead-giefan* (545-546), *wiþer-breocan* (MS *-brogan*) / *spowan* (564), *torhtan / oncnawan* (642), *stirgan / gretan* (669-670), *bærndon / worhtan* (= *worhton*) (708)
- *-að* : *feogað / dwæscað / sawað* (486-487), *hreosað / berstað* (810-811)
- *-es/as* : *middan-geardes / mægen-þrymmes* (557), *sund-hengestas / yð-mearas* (862-863)
- *-re* : *stapþol-fæstre / gehware* (490)

- *-de* : *cede* / *nemde* (636),
- *-este* : *seleste* / *æpeleste* (520-521)

Rime en fin de vers (reliant deux vers différents)

- *-un* / *-an* / *-on* : *segun* / *weardedun* (MS *weardedum*) (495-496), *ahofun* / *heredun* (MS *heredum* / *gefegun* (502-504), *styllan* / *tilgan* / (*hyhstan*) / *gestigan* (= *gestigon*) (747-749), *leanum hleotan* / *weorcum hlodun* (783-784)
- *-eð* : *rasetteð* / *scripeð* (808-809)
- *-u* : *heahþu* / *mengu* (508-509)

B) Fonction des rimes désinentielles

L'emploi de rimes désinentielles à l'intérieur d'un hémistiche renforce l'aspect formulaire d'expressions comme *halgum weorcum*, *englum ond ældum*, *singan ond secgan*, *soðes ond rihtes*. Dans l'hémistiche *leofum ge laðum*, elles soulignent l'impartialité avec laquelle le juge considérera les deux groupes d'hommes au jour du Jugement Dernier. Dans tous les cas, elles renforcent la cohésion de l'hémistiche. Mais Cynewulf les a-t-il utilisées avec l'intention d'en exploiter les possibilités, ou parce qu'aucune autre alternative ne s'offrait à lui ? La rime désinentielle est évitée dans *beorhtan reorde* (510) et *ecan dryhtnes* (711) par l'emploi d'un adjectif faible, bien que dans cette position (sans article) l'adjectif fort soit la norme. L'adjectif fort est au contraire employé dans *eces deman* (796, 836).

Les rimes reliant deux hémistiches successifs sont souvent un aspect du parallélisme ou de la variation. Ainsi lorsque Cynewulf accumule les impératifs (*feogað* / *dwæscað* / *sawað*, 486-487), les désinences sont forcément identiques. Lorsqu'il reprend *marian* par *weolman* puis *meowlan*, en revanche (445-446), il y a une part de choix dans l'utilisation de la rime désinentielle, puisqu'il aurait pu tout aussi bien employer des noms appartenant à d'autres déclinaisons. D'autres fois, les mots appartiennent à des catégories grammaticales différentes, ce qui implique une possibilité accrue de choix. Les trois derniers exemples de rimes en fin d'hémistiche, où les rimes (respectivement *-re*, *-de* et *-este*) ne passent pas inaperçues, ont certainement été utilisés en connaissance de cause.

Les rimes en fin de vers présentent les mêmes caractéristiques. Elles sont parfois groupées par trois, ainsi *ahofun* / *heredun* / *gefegun* aux vers 502-504, ou *styllan* / *tilgan* / *gestigan* aux vers 747-749 : dans le premier cas il s'agit de parallélisme syntaxique, dans le second le parallélisme est délibérément introduit par l'auteur exhortant l'homme à imiter le Christ. Aux vers 783-784 la rime porte, non pas sur le dernier mot seulement, mais sur les deux derniers mots du vers : *leanum hleotan* / *weorcum hlodun*. Cynewulf indique, dans ces vers, que la sentence que recevra chacun au jour du Jugement Dernier sera celle qu'il aura lui-même provoquée par ses œuvres. Ici, la rime ne saurait être fortuite.

VII.1.iii. Rime non désinentielle

Les cas de rime non désinentielle, excepté dans le passage mentionné plus haut, sont rares dans le *Christ II*. Les exemples suivants se rencontrent à l'intérieur d'un même vers :

cwide eft onhwearf
saulum to sibbe, se þe ær sungen wæs

þurh yrne hyge ældum to sorgē. (618-620)

La colère de Dieu et l'affliction des hommes sont associées étroitement par la rime. Le même passage présente un parallélisme accompagné de rime entre les deux formules contrastées *saulum to sibbe* et *ældum to sorgē*.

syn-wunde forseon, ond þæs sellran gefeon. (757)

La rime souligne le fait que les deux actions suggérées à l'homme sont en réalité les deux faces d'une même attitude.

he is se soð-fæsta sunnan leoma,

englum ond eorð-warum æþele scima. (696-697)

La rime souligne ici la variation, *leoma* et *scima* étant synonymes. *Leoma* rime également avec *soð-fæsta*, tandis que le vers 697 présente une allitération désinentielle avec *englum ond eorð-warum*.

...þa he on rode astag,

fæder, frofre gæst; (727-728)

...þa he þone beam ofgeaf,

fold-ærne fæst (729-730)

Ici la rime se produit à deux vers d'intervalle, mais elle est néanmoins perceptible à cause du parallélisme syntaxique et du fait que dans chaque cas il s'agit de la fin de la description de l'un des « bonds » du Christ.

VII.2. Assonance

Si l'allitération est un phénomène obligatoire, il n'en est pas de même de l'assonance qui relie les voyelles, et parfois certaines consonnes, indépendamment de l'allitération et de façon non essentielle.

VII.2.i. Assonance portant sur une seule voyelle

Parfois deux mots qui se suivent ont la même voyelle, ce qui renforce les liens entre ces deux mots et leur donne la force d'une formule : *þurh yrne hyge* (620), *flæsc ond gæst* (597), *þrynyssē þrym* (599), *heanne beam* (678), *wearde healdan* (767), *eard weardien* (772), *seleð on swegle* (689), *folc under wolcnum* (588, où l'assonance ne concerne pas seulement la voyelle, mais aussi les deux consonnes qui suivent).

Dans *herede helm wera* (634) l'assonance s'étend sur trois mots, associée à l'allitération syllabique et à la reprise dans *wera* du *r* de *herede*. Ces répétitions de son impliquent que les différents éléments de l'hémistiche sont liés de façon essentielle, en d'autres termes, qu'il est naturel de louer (*herede*) Dieu (*helm wera*).

Au vers 617, l'utilisation systématique d'une seule voyelle en position accentuée (*wið fæder swæsne / fæhþa mæste*), associée à un rythme vigoureux, souligne l'exploit du Christ qui a mis fin au conflit.

L'accumulation de *o* aux vers 763-764 (*þonne wroht-bora // in folc godes / forð onsendeð...*), associée au *r* dans *wroht-bora*, produit un effet de violence pour décrire l'attaque du diable.

VII.2.ii. Assonance portant sur deux voyelles ou plus

Quelquefois, au lieu de se servir d'une seule voyelle pour relier deux hémistiches, Cynewulf en utilise deux, dont la succession est reprise à l'identique dans chacun des hémistiches. L'exemple le plus clair est celui de la formule rimée du vers 593, *swa þrymmes þræce swa þystra wræce*. *Þrym* et *þystru* ne s'opposent pas parfaitement du

point de vue sens, et le choix du second au détriment de mots exprimant plus spécifiquement l'abaissement s'explique par le désir de relier plus fortement les deux hémistiches, non seulement par la rime, mais encore par l'assonance vocalique.

Aux vers 848-849, *þæt we gæstes wlite // [...] on þas gæsnan tid*, les deux hémistiches (qui sont séparés par un autre hémistiche de vocalisme différent) sont associés de façon étroite par les consonnes autant que les voyelles. Le rapprochement se fait entre deux éléments disparates, la beauté de l'âme et la stérilité d'un monde qui s'approche de sa fin : les ressemblances phonétiques soulignent ce contraste.

Au vers 605, *welan ofer wid-lond / ond weder lipe*, la répétition des deux voyelles, mais aussi du *l*, produit un effet d'harmonie particulièrement approprié dans un passage évoquant la fertilité de la terre.

Au vers 564, *ne meahtan wiþer-brogan¹ / wige spowan*, les quatre mêmes voyelles se répondent dans les deux hémistiches, dans le même ordre *i e o a*, passant par une progression régulière d'une voyelle d'avant fermée à une voyelle d'arrière ouverte. Ce vocalisme identique met en valeur le rythme identique des mots concernés, rythme vigoureux associé à l'évocation d'une bataille.

VII.2.iii. Assonance portant sur des consonnes

Les répétitions de consonnes, en dehors de l'allitération ou la complétant, ont un effet mimétique. L'accumulation des *r* reflète la violence de l'incendie au jour du Jugement Dernier :

blac rasetteð
 recen reada leg, reþe scriþeð
 geond woruld wide, wongas hreosað,
 burg-stede berstað ; brond bið on tyhte. (808-811)

L'effet est particulièrement marqué lorsque le *r* est associé au groupe consonantique *st* comme dans *burg-stede berstað* (811).

Un effet du même ordre, quoique de moindre extension, se rencontre dans l'hémistiche *gromra gar-fare* (781), avec quatre *r* en trois mots.

VII.3. Paronomase

Les répétitions de sons que nous avons vues jusqu'ici concernent des phonèmes isolés. La paronomase, au contraire, associe deux mots dont les consonnes radicales sont identiques, les voyelles étant souvent différentes. Elle implique un rapport étymologique entre ces mots, lequel peut être réel ou, plus souvent, supposé par le poète. L'utilisation de ce procédé en poésie vieil-anglaise est étudiée par Frank².

Dans certains cas, les mots qu'associe la paronomase sont réellement de la même famille, comme *leoht* et *lixian* aux vers 504-505 :

leohte gefegun
 þe of þæs hælandes heafelan lixte,
 ou bien *hælu* et *hals* aux vers 586-587 :
 hu þæt hælu-bearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf

¹ Leçon du manuscrit, pour *wiþer-breocan* ?

² « Some Uses of Paronomasia in Old English Scriptural Verse » (1972). Voir aussi Zacher, « Cynewulf at the Interface of Literacy and Orality: The Evidence of the Puns in Elene » (2002).

Le *Christ II* utilise à plusieurs reprises une paronomase traditionnelle associant les mots *lof*, *lif* et *lufu/leof*¹. On en trouve des exemples aux vers 471 (*lofedun leof-wendum / lifes agend*), 504 (*lofedun lif-fruman*), 585 (*lufu, lifes hyht*), 634-635 (*hælend lofede, ll ond mid sib-lufan...*), 775-776 (*se us lif forgeaf, ll [...] si him lof symle*). Elle souligne l'amour réciproque qui devrait lier le Créateur et ses créatures, et suggère que le don de la vie doit être payé en louanges.

Ferhð « esprit » (476) est repris par *frið* « paix » (489) respectivement au début et à la fin d'un discours, et l'association des deux mots qu'unit la paronomase forme ainsi une structure encadrante :

gefeoð ge on ferððe : næfre ic from hweorfe [...]

...ic eow mid wunige

forð on frofre ond eow friðe healde. (476-489)

Le même procédé est utilisé dans la *Genèse A*, où Dieu exprime sa colère envers les pécheurs qu'il détruira par le déluge dans un discours dont le premiers vers est *ne syndon me on ferhðe freo / from gewitene* (1255) et le dernier *folc-driht wera / þa áer on friðe wæron* (1262).

Nous citons ci-dessous quelques autres exemples de paronomase dans le *Christ II* :

772 þenden we on eorðan / eard weardien

692-693 [cwæð] þæt áhæfen wæren [...] // hædre heofon-tungol

603 þurh monig-fealdra mægna geryno :

631 wolde, weoroda god : ús se willa bicwom

656 ond þæt ne gelyfðon, þætte lif-fruma

727 rodor-cyninges ræs, þa he on rode astag,

769 biter bord-gelac, under ban-locan,

Peut-être il y a-t-il également paronomase, quoique le rapport sémantique entre les deux éléments soit plus éloigné, dans l'association de *æpeling* et *yðre* (comparatif de *eape*) au vers 627 : *Hwæt, ús þis se æpeling / yðre gefremede* ; ou de *wunian* et *gewinne* dans l'expression *wunian in gewinne* au vers 622, décrivant la vie pénible que mène Adam sur terre.

Peut-on classer avec la paronomase l'association de *geseoð* et *soðne* au vers 512 (*Nu ge sweotule geseoð / soðne dryhten // on swegl faran*), qui semble insister sur la réalité d'un spectacle incroyable ? Le *ð* de *geseoð* est désinentiel, et aucun rapprochement étymologique ne peut être sérieusement fait entre ces deux mots.

L'association fréquente de *wuldor* et *woruld*, qui présentent les mêmes lettres dans un ordre différent, est-elle fortuite, ou bien l'auteur se livre-t-il à un jeu de mots que l'on peut rapprocher de la paronomase ? Les deux mots sont associés à trois reprises dans le poème :

hyllas ond cnollas

bewrið mid his wuldre, woruld alyseð. (717-718)

þenden flæsc ond gæst

wuniað in worulde : wuldor þæs age... (597-598)

si him lof symle

þurh woruld worulda, wuldor on heofnum. (777-778)

L'association de *flod* et *folde* aux vers 806-807 est du même ordre :

Ure wæs longe

Lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,

¹ Voir Kintgen, « *Lif, lof, leof and geleafa in Old English Poetry* » (1977).

Feoh on *foldan*. (805-807)

L'auteur de la *Genèse A* utilise le même procédé de manière plus efficace pour traduire, comme sans doute ici, l'enveloppement d'un élément par l'autre : *stod bewrigen fæste // folde mid flode* (156-157).

Un procédé du même ordre est peut-être utilisé pour rapprocher *weolman* et *meowlan* (445-446) au début du poème, si réellement le mot *weolman*, attesté nulle part ailleurs, est orthographié correctement¹.

VII.4. Echo

On appelle écho la répétition d'un même mot ou morphème à plusieurs vers d'intervalle. Certains estiment qu'il n'y a écho que si les deux occurrences présentent des différences, soit dans la forme, soit dans le sens² ; d'autres incluent dans les échos les simples répétitions.

La répétition d'*ærn* et *fæst* aux vers 730 et 735 constitue un écho : *he þone beam ofgeaf // fold-ærne fæst* (729-730 : la mise au tombeau) ; *cyning inne gebond // [...] þær he gen ligeð // In carcerne, / clommum gefæstnad* (732-735 : la Descente aux Enfers). Cynewulf rapproche de cette manière le Christ emprisonné dans son tombeau et Satan emprisonné en enfer, l'un de ces emprisonnements étant la conséquence de l'autre, puisque c'est entre sa mort et sa résurrection que le Christ est descendu aux Enfers (c'est le thème du « cinquième bond » du Christ, passage auquel est empruntée la seconde citation) et qu'il a enchaîné Satan.

Un deuxième exemple d'écho, toujours à propos de la Descente aux Enfers, se rencontre dans les vers suivants : *Nu sind forcumene [...] // gehynde ond gehæfte // [...] deofla cempa* (561-563) ; *he of hæfte áhlód / huþa mæste* (568). La première citation décrit l'enchaînement des démons, la seconde la libération des prisonniers retenus en enfer : là encore, la seconde découle de la première.

Le passage qui décrit la vie humaine comme une traversée contient un écho faisant intervenir le verbe *liðan* (et son participe passé *geliden*) et d'autres mots apparentés ou considérés comme tels, *gelad* et *gelædan* :

Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
ofer cald wæter ceolum liðan
geond sidne sâe, sund-hengestum,
flod-wudu fergen is þæt frecne stream,
yða ofer-mæta þe we her on lacað
geond þas wacan woruld, windge holmas
ofer deop *gelad*. wæs se drohtað strong
ær-þon we to londe *geliden* hæfdon
ofer hreone hrycg, þa us help hicwom
þæt us to hælo hyþe *gelædde*
godes gæst-sunu. (850-860)

¹ Holthausen (« Zur altenglischen Literatur IV », 1907) suggère que la graphie correcte serait *wealman*.

² Pour la première position voir Beaty, « The Echo-Word in *Beowulf*, With a Note on the *Finnsburg* Fragment » (1954); pour la seconde, Kintgen, « Echoic Repetition in Old English Poetry, Especially in the "Dream of the Rood" » (1974) ; et pour un doute quant à la réalité du phénomène, Tyler, « How deliberate is Deliberate Verbal Repetition? » (1996).

Cynewulf oppose la traversée (*liðan*) et l'océan sur lequel elle se fait (*gelad*) à l'arrivée au port (*geliden*) grâce à l'aide apportée par le Christ (*gelædde*) : les mots reliés par l'écho constituent un résumé du passage.

On parle généralement d'écho lorsque les mots concernés se trouvent dans des vers voisins – Beaty¹ fixe arbitrairement la limite à dix-sept vers. En réalité, on peut considérer qu'il y a écho dès lors que les mots répétés sont suffisamment proches pour que le second évoque le premier. La distance au-delà de laquelle un écho n'est plus perceptible varie suivant bien des facteurs. Plus un élément sera remarquable par lui-même, plus il pourra fonctionner dans un écho à de nombreux vers d'intervalle. C'est pourquoi l'on pourrait considérer comme des échos deux vers répétés entiers dans le *Christ II* : *fore onsyne / eces deman* (796, 836), ou *godes gæst-sunu, / ond us giefe sealde* (660, 860), bien que, dans le second exemple, deux cents vers séparent les deux occurrences. L'écho, si écho il y a, associe, dans le premier cas, les deux descriptions du Jugement Dernier ; dans le second, le catalogue des talents et le « port du salut » vers lequel le Christ guide les hommes. Alternativement, on pourrait supposer que Cynewulf, traitant le même thème, a utilisé les mêmes mots sans s'en rendre compte ; le premier de ces vers, en effet, est aussi utilisé dans *Elene* (745).

VIII. Structures rhétoriques

L'ouvrage de base pour l'étude de la structuration rhétorique des paragraphes en poésie vieil-anglaise est celui de Bartlett : *The Larger Rhetorical Patterns in Anglo-Saxon Poetry* (1935). Bartlett définit plusieurs types de structures basées sur des répétitions de mots ou d'idées et permettant de délimiter des unités de sens. La plus commune en poésie vieil-anglaise, et celle dont Cynewulf fait l'emploi le plus systématique dans le *Christ II*, est la structure encadrante. Les autres types de structures rhétoriques ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans le poème.

VIII.1. Structures encadrantes

La définition que donne Bartlett de la structure encadrante (« envelope pattern » en anglais) est la suivante :

The name Envelope pattern is [...] applied to any logically unified group of verses bound together by the repetition at the end of 1) words or 2) ideas or 3) words and ideas which are employed at the beginning².

Les structures encadrantes se reconnaissent à des répétitions, mais ne se limitent pas à celles-ci. Pour qu'il y ait structure encadrante, il faut que le passage ainsi délimité constitue une unité de sens.

On en trouve une quarantaine d'exemples dans le *Christ II* (dans un poème de 427 vers seulement !). Leur longueur est extrêmement variable : certaines ne font que quelques vers, d'autres sont beaucoup plus longues.

¹ « The Echo-Word », p. 367.

² *The Larger Rhetorical Patterns*, p. 9. Pour des études utilisant la notion de structure encadrante nous renvoyons à certains de nos travaux : « The Translator and the Text of the Old English *Genesis B* » (1996), « Envelope Patterns in *Genesis A and B* » (1996), « Envelope Patterns and the Unity of the Old English *Christ and Satan* » (1996), « Envelope Patterns in Translation : The Old English *Metres of Boethius* » (1998), « Les structures encadrantes », in *Beowulf : de la forme au sens* (1998). Voir aussi Howlett, « New Criteria for Editing *Beowulf* » (1994).

VIII.1.i. Emboîtements de structures encadrantes

Dans un poème aussi riche en structures encadrantes que le *Christ II*, on peut s'attendre à en trouver plusieurs variétés. Le schéma de base, de type a b a, peut être compliqué par l'adjonction d'une seconde structure encadrante emboîtée dans la première (abcba), voire d'une troisième (abcdcba). L'exemple le plus achevé d'emboîtement de structures encadrantes se trouve à la charnière entre la première partie et la seconde, et résume le thème du poème :

586 Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
 587 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 588 gefreode ond gefreopade folc under wolcnum,
 589 mære meotudes sunu,
 589 þæt nu monna gehwylc
 590 cwic þendan her wunað
 590 geceosan mót
 591 swa helle hienþu swa heofones mærþu,
 592 swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 593 swa þrymnes þræce swa þystra wræce,
 594 swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
 595 swa wite mid wrapum swa wuldor mid arum,
 596 swa lif swa deað,
 596 swa him leofre bið
 597 to gefremmanne,
 597 þenden flæsc ond gæst
 598 wuniað in worulde :
 598 wuldor þæs age
 599 þrynsse þrym, þonc butan ende!

Ces emboîtements de structures encadrantes, fréquents dans un poème comme la *Genèse B*, restent exceptionnels dans le *Christ II*.

VIII.1.ii. Dédoublément de la seconde partie du cadre

Plus souvent, dans le *Christ II*, l'une des moitiés du cadre est elle-même composée d'une structure encadrante basée sur les mêmes répétitions de mots ou d'idées que la première. La partie centrale de cette seconde structure encadrante ne saurait se comparer, du point de vue longueur et importance thématique, avec celle de la structure encadrante d'ensemble. On trouve ce procédé dans le catalogue des talents humains, où sont dédoublées aussi bien la seconde moitié du cadre (681-691) que la seconde moitié de cette nouvelle structure encadrante (686-691) :

- 1 Ða us geweorðade se þas world gescop,
 godes gæst-sunu, ond us giefe sealde. (659-660)
 (catalogue des talents, 21 vers)
- 1'a swa se waldend us,
 god-bearn on grundum, his giefe bryttað. (681-682)
 (pourquoi aucun n'a tous les dons, 4 vers)
- 1'a'α Ðus god meahtig geofum unhneawum,
 cyning al-wihta, cræftum weorðað
 eorþan tuddor. (686-688)
 (don de la paix, 3 vers)
- 1'a'α' swa he his weorc weorþað. (691)

Une structure de ce type, qui procède par ajouts successifs, n'est pas nécessairement préméditée, au contraire des emboîtements de structures encadrantes. Il se peut que le poète, tenant à terminer le passage sur une répétition du premier vers, soit amené à répéter à plusieurs reprises la seconde moitié de sa structure encadrante après s'être laissé entraîner à placer des ajouts (les parties centrales des deux dernières structures encadrantes) après ce qui aurait dû être la conclusion.

VIII.1.iii. Structure encadrante double avec palier central

Quelquefois la structure encadrante est double d'une autre manière : elle procède en deux étapes, deux structures encadrantes juxtaposées, reposant sur les mêmes répétitions et d'importance égale. Les répétitions ne sont généralement pas identiques entre les trois parties de la structure encadrante. La seconde description du Jugement Dernier en donne un bon exemple :

- I bið nu eorneste þonne eft cymeð,
 reðe ond ryht-wis. (824-825)
 (annonce du Jugement Dernier, 8 vers)
- I' þonne mæгна cyning on gemot cymeð
 þrymma mæste. (832-833)
 (terreur générale, 12 vers)
- I" þonne herga fruma,
 æþelinga ord, eallum demeð,
 leofum ge laðum, lean æfter ryhte,
 þeoda gehwylcre. (844-847)

Le parallélisme syntaxique (il s'agit de trois propositions introduites par *þonne*) unifie l'ensemble. Il y a progression dans la précision entre *cymeð*, *on gemot cymeð*, et *demeð*. Les deux premières parties sont plus particulièrement rapprochées par le mot *cymeð*, les deux parties périphériques le sont par l'écho portant sur *ryht*.

VIII.2. Fonction des structures encadrantes

VIII.2.i. Structure

Les structures encadrantes ont avant tout un rôle structurel. Elles subdivisent le poème, surtout dans un texte comme le *Christ II* où ce procédé est utilisé de manière systématique, et lui donnent une structure d'autant plus désirable dans une œuvre en réalité formée d'éléments assez disparates, mi-narrative, mi-homilétique.

VIII.2.ii. Importance de l'élément central

Les structures encadrantes ont souvent aussi pour fonction de mettre en relief l'élément central : par exemple, l'alternative qui se pose aux hommes, dans la récapitulation des conséquences de l'Ascension aux vers 586-599 ; ou bien le catalogue des talents humains (659-691), entouré, comme déjà chez Grégoire, d'une phrase d'introduction reprise comme conclusion.

D'autres fois la partie centrale est au contraire une parenthèse, par exemple lorsque le voyage vers Béthanie, aux vers 456-461, est interrompu par des considérations sur l'obéissance des disciples. On peut également considérer comme parenthèses les éléments placés au centre d'une introduction de discours, qui ont surtout pour but de lui donner du volume : ainsi l'introduction aux paroles de Salomon (712-714).

VIII.2.iii. Relations entre le cadre et la partie centrale

Quelquefois la disposition en structure encadrante amène à s'interroger sur les relations entre la partie centrale et les deux parties périphériques : l'auteur souligne ainsi un contraste ou au contraire une justification. Il place l'incompréhension des Juifs au cœur d'une structure encadrante qui évoque l'Ascension (651-658), opposant ce qui pour eux reste « le vol de l'oiseau » à la signification réelle de l'événement. Dans le discours du Christ à ses disciples (475-490) les instructions qu'il leur donne, placées au centre d'une structure encadrante, sont justifiées par les deux parties périphériques dans lesquelles le Christ leur promet son appui. L'évocation des dons que Dieu accorde à l'homme (600-612) est entourée d'une structure encadrante insistant sur la reconnaissance due, reconnaissance qui se justifie par les dons énumérés dans la partie centrale. Dans le récit de la Descente aux Enfers (558-570) c'est au contraire la partie centrale, le récit de la bataille et de l'enchaînement de Satan, qui explique les éléments périphériques, la délivrance des captifs injustement retenus prisonniers en enfer. Dans l'évocation du « sixième bond », l'Ascension, avec une double structure encadrante, la joie des anges (seconde structure encadrante) est justifiée par la venue du Christ, mentionnée à la fois dans la partie centrale et dans la structure encadrante périphérique.

VIII.2.iv. Relations entre les deux éléments du cadre

Parfois aussi la fonction de la structure encadrante est à rechercher au niveau de la mise en parallèle des éléments des deux parties périphériques : identité, opposition ou progression sont ainsi soulignées. Par exemple, dans le passage sur l'attaque de l'archer diabolique (758-765), le verbe *onsendan* est répété de chaque côté d'une partie centrale mentionnant la protection apportée par Dieu ; mais ce verbe concerne la première fois les anges envoyés par Dieu au secours des hommes, la seconde fois les flèches tirées de l'arc du démon. Lors de l'incendie du Jugement Dernier (804-814), *eorþan* est d'abord employé à propos de la destruction de la terre, puis dans un retour en arrière où le poète évoque la prospérité qu'avaient connue les hommes sur terre. Dans le récit de l'Ascension (491-505) le bruit qu'on entend du ciel dans la première moitié de la structure encadrante devient un chant dont on peut distinguer les paroles dans la seconde moitié : Cynewulf souligne ainsi l'approche des anges.

VIII.2.v. Le *Christ II* et la *Genèse*

Les structures encadrantes ne sont jamais chargées d'un sens aussi fondamental dans le *Christ II* que dans d'autres poèmes que nous avons étudiés ailleurs¹ : la *Genèse A*, où l'auteur les utilise souvent pour imposer son point de vue sur les personnages² ; la *Genèse B*, où elles reflètent par leur forme les raisonnements fallacieux du tentateur. Dans le *Christ II*, par cela même que les structures encadrantes sont plus nombreuses, elles sont aussi plus banales, et la fonction de mise en rapport de deux éléments n'y est jamais fondamentale.

¹ « Envelope Patterns in the Old English *Genesis A* and *B* », *Neophilologus*.

² Par exemple lorsqu'il entoure de formules laudatives le récit d'une action choquante accomplie par un personnage comme Abraham ou Lot, censés être parfaits.

VIII.3. Structures parallèles

Le *Christ II* présente deux passages que l'on pourrait considérer comme des structures parallèles : les catalogues des talents humains et des bonds du Christ. Les catalogues eux-mêmes sont empruntés à Grégoire, mais reçoivent un développement bien plus important que dans la source : on ne saurait parler de structure parallèle dans le cas de Grégoire, qui se contente d'une sèche liste sans aucune élaboration.

Le parallélisme se fait au niveau syntaxique. Chacun des talents est introduit par *sum mæg* (*sum con* pour le dernier), ou, pour ceux qui marquent une subdivision, par *sumum*. Suit une brève description du métier dont il est question, qui reçoit parfois un peu de volume par la variation, mais dont la plus longue ne fait que quatre vers et demi. Puis Cynewulf passe sans transition au métier suivant. Le catalogue des bonds du Christ est construit sur le même modèle : chaque bond est introduit par *wæs se forma / oper... stiell / hlyp*. L'alternance presque régulière entre *stiell* et *hlyp*, qui sont parfaitement synonymes, ne parvient pas à introduire une réelle variété dans ce schéma syntaxique. Seul change le chiffre attribué au bond décrit. Là encore, quelques vers seulement sont consacrés à chaque bond, même si les deux derniers reçoivent un traitement un peu plus détaillé.

Dans les deux cas, le parallélisme concerne la structure seulement. Par nature, le catalogue implique la juxtaposition d'éléments disparates, et le parallélisme syntaxique n'a pas pour but de souligner une unité fondamentale : il est simplement un moyen de classement commode. Ceci est vrai en premier lieu du catalogue des talents, moins de celui des bonds du Christ, ainsi rapprochés par Grégoire parce qu'il y voit une unité réelle. L'utilisation du verbe *astag* pour décrire plusieurs de ces bonds souligne ce rapprochement.

Peut-être faut-il également considérer comme une structure parallèle le passage suivant, lui aussi basé sur le parallélisme syntaxique¹ :

swa helle hienþu swa heofones mærfu,
 swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
 swa þrymmes þræce swa þystra wræce,
 swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
 swa wite mid wrapum swa wuldor mid arum,
 swa lif swa deað. (591-596)

Il s'agit d'une comparaison du ciel et de l'enfer sous différents aspects, et les termes sont opposés deux à deux. Mais dans une véritable structure parallèle on attendrait plutôt deux paragraphes, consacrés l'un au ciel et l'autre à l'enfer et construits sur le même schéma, au lieu de cet entrelacement des deux descriptions.

VIII.4. Structures par accréation

Les structures par accréation (« incremental structure » selon la terminologie de Bartlett) sont des structures parallèles dans lesquelles se marque une progression entre le premier et le dernier élément.

Le *Christ II* en contient deux exemples qui se font écho. Le premier se trouve dans le discours des anges aux disciples (514-26). Les différentes étapes sont marquées par la répétition de l'auxiliaire *willan*, et bien qu'il y ait une disposition en structure encadrante, puisque le sujet du verbe est le Christ la seconde fois, les anges la

¹ Cité par Crépin comme exemple d'antithèse dans *Old English Poetics*, p. 124.

première et la troisième fois, à la structure encadrante se superpose une structure par accréation : le premier verbe concerne le présent (l'Ascension du Christ), le second le futur immédiat (le voyage vers le Ciel), le troisième le futur indéterminé et lointain (la fin du monde).

Le second exemple (558-81) se trouve également dans un discours des anges, cette fois-ci adressé aux gardiens des portes du Ciel. La structure de base du passage est formée de structures encadrantes, mais il s'y superpose une structure par accréation. Les trois étapes sont marquées par l'utilisation d'un verbe en tête de phrase (*hafað nu*, 558 ; *wile nu*, 571 ; *wile*, 577). Le premier verbe fait référence au passé, les deux autres au présent ; le troisième marque un rapprochement spatial par rapport au second.

Chapitre 2 : Analyse du poème

I. La structure d'ensemble du poème

Le *Christ II*, est remarquable, parmi les poèmes vieil-anglais, pour l'intérêt porté à la structure, et en particulier l'utilisation généralisée des structures encadrantes – seul le *Christ et Satan* en fait un emploi aussi constant.

Le poème se divise en trois parties :

1. récit de l'Ascension (440-585)
2. interprétation de l'épisode (586-755)
3. exhortation au repentir (756-fin)

Cette division correspond dans ses grandes lignes à celle de la source. Au lieu du récit de l'Ascension, Grégoire commence son homélie par une analyse phrase par phrase du texte biblique, que Cynewulf n'utilise pas. La seconde partie du poème correspond aux § 9 et 10 de l'homélie, et la dernière partie au § 11 qui est la conclusion du texte de Grégoire. La structure ternaire du sermon est donc respectée, mais la première partie, l'analyse du texte, est remplacée par un passage narratif plus approprié à une œuvre poétique.

Les grandes divisions du *Christ II* sont marquées de façon claire. La seconde commence par le vers *hwæt, we nu gehyrdan* (586), typique formule d'introduction qui, s'il n'y avait pas le *nu*, pourrait aussi bien être le premier vers d'un nouveau poème. Au début de la troisième, l'utilisation de *for-þon* indique l'amorce d'une conclusion.

II. Le récit de l'Ascension (440-585)

II.1. La première phrase du poème (440-467)

Comme nous l'avons suggéré plus haut dans notre étude des sources du poème, les premiers vers du poème ne suivent pas un plan réfléchi mais sont le résultat d'un changement de projet. Cynewulf avait commencé à paraphraser l'homélie de Grégoire, c'est-à-dire à s'interroger sur la signification des robes blanches portées par les anges lors de l'Ascension mais non lors de la Nativité, lorsqu'il s'est rendu compte qu'il serait nécessaire de raconter l'épisode de l'Ascension avant d'en discuter la signification. Il enchaîne donc avec ce récit, à l'intérieur même de la phrase commencée, et ne reviendra à la question des robes blanches qu'en décrivant l'arrivée du Christ au ciel. Il en résulte une phrase unique (divisée par d'autres éditeurs, à tort nous semble-t-il) dans laquelle, en vingt-cinq vers, Cynewulf glisse de la Nativité à l'Ascension, le pivot étant *swa hie eft dydon* (455). Cette introduction se divise en deux parties : une première (440-55a) concernant la Nativité, une seconde (456-67) concernant l'Ascension, reliées par le vers 455b qui oppose le costume différent porté par les anges dans les deux cas. Une unité est donnée à cet ensemble par la reprise de *þa se æl-mihtiga / acenned wearð* (443-44, au début du passage consacré à la Nativité), par *an-cenned sunu* (464, à la fin des vers traitant de l'Ascension), sous forme de structure encadrante.

II.1.i. Nativité

- 440 Nu ðu geomlice gæst-gerynum,
 441 mon se mæra, mod-cræfte sec
 442 þurh sefan snyttro, þæt þu soð wite,
 443 hu þæt geode,

443 **þa se æl-mihtiga**
 444 **acenned wearð** þurh clænne háð
 445 – siþþan he marian, mægða weolman,
 446 mærræ meowlan, mund-heals geceas –,
 447 þæt þær in hwitum hræglum gewerede
 448 englas ne oð-eowdun,
 448 **þa se æþeling cwom,**
 449 **beorn in betlem ;**
 449 bodan wæron gearwe
 450 þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,
 451 sægdon soðne gefean,
 451 þætte sunu wære
 452 in middan-geard meotudes **acenned**
 453 **in betleme :**
 453 hwæpre in bocum ne cwið
 454 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 455 **in þa æþelan tid,** swa hie eft dydon...

Le passage concernant la Nativité est scandé par une alternance entre l'évocation de la naissance du Christ (443-46, 448b-49a, 451b-53a, 455a) et la mention des anges (447-8a, 449b-51a, 453-55a). Nous indiquons ci-dessus les deux groupes de répétitions en caractères gras (naissance du Christ) et souligné (apparition des anges). Ces répétitions, qui forment un entrelacement de deux thèmes, sont propres au poète. Le texte de Grégoire qui lui sert de source pose la question de manière directe : *Hoc autem nobis primum querendum est, quidnam sit quod nato Domino apparuerunt angeli, et tamen non leguntur in albis vestibis apparuisse...*

La seconde mention de la naissance du Christ (448-449) est une seconde moitié de structure encadrante qui reprend la structure syntaxique de la première moitié (*þa* + sujet + verbe) en variant l'expression, le tout encadrant l'élément le plus important du passage, l'absence de robes blanches. Si la phrase s'arrêtait là, elle correspondrait à une mise en vers typique des paraphrases vieil-anglaises, avec répétition du premier élément à la suite du second pour former une structure encadrante dont le but est de mettre en relief l'élément central : on trouve de nombreux exemples de ce procédé dans la *Genèse A* qui, tout en suivant de fort près son modèle biblique, le recompose de cette manière. Mais il y aurait alors ambiguïté : à quoi la négation s'applique-t-elle ? La phrase signifie-t-elle que les anges ne sont pas apparus lors de la Nativité, ou qu'ils portaient des robes d'une autre couleur ? Cynewulf traduit, dans cette première partie, *non leguntur in albis vestibis apparuisse*, mais laisse de côté *apparuerunt angeli* qui précède – d'où l'ambiguïté de sa phrase, évitée par le texte plus explicite de Grégoire. Il poursuit donc en traduisant *apparuerunt angeli* par *bodas wæron gearwe* (449) et en précisant les circonstances de cette apparition des anges, l'annonce aux bergers : d'où une troisième mention de la naissance du Christ, lorsqu'elle est annoncée aux bergers. Cynewulf est alors amené à traduire une seconde fois *non leguntur in albis vestibis apparuisse*, de manière à opposer, comme le fait Grégoire, et comme il avait omis de le faire précédemment, les deux notions de présence des anges et absence de robes blanches. Il termine le passage sur une dernière évocation de la naissance du Christ, de manière allusive (*in þa æþelan tid*), moins pour renvoyer au début de ce passage sous forme de structure encadrante, que pour permettre d'y rattacher le contraste avec l'Ascension (*swa hie eft dydon...*).

En somme, de cette structure complexe et de cet entrelacement de deux thèmes, il ne faut retenir, comme réellement voulue par l'auteur, que la structure encadrante que forme la répétition de l'idée de Nativité aux vers 443-444 et 448-449. Tout le reste est dû à une première erreur, le fait que Cynewulf, en omettant de traduire une partie (à première vue redondante) du texte de Grégoire, s'est trouvé confronté à une ambiguïté et a été obligé à des répétitions pour rattraper sa maladresse.

Les recherches stylistiques que présentent ces vers se concentrent essentiellement dans la première partie, c'est-à-dire dans la structure encadrante qui fait partie du projet primitif (440-449a), la seconde partie du passage étant beaucoup plus pauvre.

Cynewulf développe, dans la première moitié de la structure encadrante, la notion de Nativité au-delà d'une simple allusion. Il oppose de manière oxymorique *se æl mihtiga* et *acenned wearð*, *acenned wearð* et *þurh clænne had*. Puis il évoque la Vierge Marie en deux vers, tous deux allitérant en *m*, où il joue sur l'harmonie des sons. Des échos relient les deux vers (*mægða* et *mærre*, *weolman*¹ et *meowlan* qui forment une anagramme) et les deux derniers mots (*heals* et *geceas*). Le rythme identique de ces différents hémistiches met en valeur cette accumulation d'épithètes, qui fait songer aux litanies de la Vierge.

Les références à la naissance du Christ jouent sur les deux aspects de la puissance et de la faiblesse. Aux vers 443-444, le poète oppose des termes faisant référence au divin (*æl-mihtiga*) et à l'humain (*acenned wearð*), soulignant la toute-puissance de Dieu et la faiblesse qu'implique l'utilisation du passif². Au vers 448-449, il n'y a plus passivité mais acte délibéré (*cwom*), tandis que le Christ n'est plus le Tout-Puissant mais *se æpeling*, *beorn* : deux termes désignant un chef terrestre. La seule allusion à la divinité est la mention de Bethléem, associée, dans l'esprit de tout chrétien, à la Nativité : le *beorn in betlem* ne peut être que le Christ. La mise en relief successive de ces deux aspects dans les deux moitiés de la structure encadrante fait partie du plan primitif du poète. Dans les vers qui suivent, le même thème est repris de manière moins inventive. La troisième évocation de la naissance du Christ (451-453) reprend des éléments des deux premières : le contraste entre divinité (*sunu meotudes*) et humanité (*wære acenned*), la mention de Bethléem –, mais l'effet est affaibli : *sunu meotudes* met moins nettement en relief la divinité et la puissance de Dieu que *se æl-mihtiga*, l'évocation de Bethléem perd de son caractère allusif dans une phrase qui mentionne explicitement le fils de Dieu. La dernière mention de la Nativité est simplement *in þa æpelan tid*, où l'on retrouve un écho de *se æpeling* (448).

Les vers consacrés aux anges montrent aussi une recherche particulière, qui réside dans le retard de la négation, placée tout à la fin de la phrase, au vers 448. Les premiers mots de la phrase donnent l'impression qu'elle sera affirmative, et il faut attendre le second vers pour trouver la négation (*þæt þær in hwitum / hrægulum gewerede // englas ne oð-eowdun*³). Le poète crée ainsi un effet de surprise. Les

1 Selon Holthausen (« Zur altenglischen Literatur IV », 1907), la forme correcte serait *wealman*, car il n'y a normalement pas de fracture de *e* devant *l* + *m*. L'harmonie entre les deux mots pourrait donc être due à une erreur du scribe.

² Voir Stévanovitch, « Grammaire et poésie : l'utilisation du passif dans *Beowulf* » (1999).

³ On trouve le même effet de retard de la négation dans la *Genèse A*, dans l'épisode de l'ivresse de Noé, où il est dit de Cham : *þær he freondlice // on his agenum fæder / are ne wolde // gesceawian* (1579-1581). L'impression première est que Cham témoigne du respect à son père : le but étant d'opposer en une même phrase ce qu'il aurait dû faire et ce qu'il a fait.

anges ont habituellement des robes blanches, suggère la syntaxe, et devraient en porter le jour de la Nativité. Cynewulf dans cette phrase, explicitement mais aussi grâce à la place de la négation, pousse le lecteur à s'interroger sur la signification de cette anomalie. Au contraire la seconde mention des anges, à la fin du passage, presque mot pour mot identique avec la première, place la négation tout au début de la phrase (*in bocum ne cwið þæt...*), sans aucune mise en valeur.

C'est peut-être le désir d'obtenir cet effet de retard de la négation qui mène Cynewulf à modifier l'ordre des éléments du texte de Grégoire, et qui entraîne l'ambiguïté qu'il lui a fallu corriger ensuite.

II.1.ii. Ascension

456 Ða se brega mæra to bethania,
 457 þeoden þrym-fæst, his þegna gedryht
 458 gelaðade, leof weorud
 458 – hy þæs lareowes
 459 on þam wil-dæge word ne gehyrwdon,
 460 hyra sinc-giefan : sona wæron gearwe,
 461 hæleð mid hlaford –
 461 to þære halgan byrig,
 462 þær him tacna fela tires brytta
 463 onwrah, wuldres helm, word-gerynum,
 464 ær-þon *up stige* án-cenned sunu,
 465 efen-ece bearn, agnum fæder,
 466 þæs ymb feowertig þe he of foldan ær
 467 from deaðe *aras* dagaena rimes.

Les quelques vers cités ci-dessus correspondent à la seconde moitié de la première phrase du poème mais le scribe, gêné par la longueur inhabituelle de cette phrase, a pris *ða* pour un adverbe marquant le début d'une nouvelle phrase et lui a attribué une majuscule. Ces vers devraient correspondre à la suite de la phrase de Grégoire, *ascendente autem Domino, missi angeli in albis leguntur vestibibus apparuisse*. Le début seulement, *ascendente autem Domino*, est utilisé pour l'instant. Cynewulf se préparait-il à traiter le thème des robes blanches après le vers 467, ou avait-il déjà pris la décision de raconter l'Ascension et de repousser la discussion sur les robes des anges jusqu'après cet épisode ? Ce passage forme un récit schématique se terminant sur l'évocation de l'Ascension, qui pourrait aussi bien correspondre à une simple introduction qu'à un épisode complet. Mais puisque Cynewulf consacre plusieurs vers au voyage des disciples vers Béthanie (456-461), tandis qu'il n'évoque l'Ascension que de manière allusive (464-467), on peut supposer qu'il a déjà choisi de donner plus loin une narration détaillée de l'épisode.

La reprise de *to Bethania* par *to þære halgan byrig* forme une structure encadrante entourant la mention de l'obéissance des disciples. Hill¹ fait remarquer que cette insistance sur l'obéissance est absente de la source et qu'il faut y voir une allusion à l'étymologie du nom de Béthanie, qui, d'après Jérôme², signifie *domus oboedientiae*. La structure reflète l'idée que la notion d'obéissance est contenue dans celle de Béthanie. La prompte obéissance des disciples est mentionnée dans les mêmes termes

¹ « Bethania, the House of Obedience : the Old English *Christ II*, 456-67 » (1980).

² *Liber Interpretationis Hebraicorum Nominum*, Patrologia Latina 23, p. 839.

que celle des anges précédemment : *bodan wæron gearwe* (449), *sona wæron gearwe* (460), associant les deux groupes, céleste et humain, de serviteurs de Dieu.

Les relations du Christ et de ses disciples sont dépeintes en termes de *comitatus*, comme s'il s'agissait d'un chef germanique accompagné de ses guerriers. Le Christ est *se brega mæra*, *þeoden þrym-fæst*, *hlaford* – épithètes pouvant s'appliquer indifféremment à Dieu ou à un homme – et *hyra sinc-giefan*, terme qui ne se comprend que dans le cadre d'une société héroïque où le chef distribuait à ses guerriers des trésors pris sur les dépouilles de l'ennemi. De leur côté les disciples sont une troupe de compagnons d'armes, *his þegna gedryht*, *lof weorud*, *hæleð* (ce dernier terme, « guerrier », peut s'affaiblir jusqu'à signifier simplement « homme »). L'allitération rapproche de manière traditionnelle *þeoden* et *þegn*, *hæleð* et *hlaford*, mettant en valeur les liens entre chef et guerriers. Dans ce contexte, l'unique emploi de *lareow* pour désigner le Christ (458) détonne, repris comme il l'est par *sinc-giefan* (460). La juxtaposition des deux mots laisse entendre que les biens distribués par ce « donateur de trésors » sont de nature spirituelle. La suite du passage abandonne la métaphore du *comitatus* pour décrire Dieu comme *tires brytta*, *wuldres helm* (termes qui, sans rien avoir de distinctement divin, sont néanmoins plus appropriés à Dieu qu'à un homme), puis spécifiquement comme *an-cenned sunu* et *eƿen-ece bearn*. Parallèlement à ce mouvement de l'humain vers le divin, se fait l'Ascension de la terre vers le ciel (464-467).

Cynewulf n'évoque que de façon allusive le discours du Christ à ses disciples, dans les vers 462-463 :

þær him tacna fela tires brytta
onwrah, wuldres helm, word-gerynum.

L'expression *tacna fela* semble faire référence aux paroles rapportées par Marc 16/17-18, dans lesquelles le Christ indique les « signes » auxquels se reconnaîtra le pouvoir des serviteurs de Dieu : la faculté de chasser les démons, de parler des langues nouvelles, de saisir les serpents et de boire du poison sans en souffrir, de guérir les infirmes. Mais le vague de l'expression fait qu'il pourrait tout aussi bien s'agir de Luc 24/44-48, où le Christ explique les paroles des prophètes et montre comment il les a accomplies : le verbe *onwrah* s'appliquerait de manière plus exacte à *aperuit*, dans la phrase *tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas*.

L'évocation de l'Ascension est associée à celle de la Résurrection, à propos du laps de temps qui sépare ces deux événements. Bien qu'un verbe différent soit utilisé (*up stige* pour l'Ascension, *aras* pour la Résurrection), les deux phénomènes sont clairement mis en parallèle. Le rapprochement de ces deux élévations, l'une hors de la tombe, l'autre de la terre vers le Ciel, deux manières pour le Christ d'échapper à la condition humaine en révélant sa nature divine, se fait sous forme de structure encadrante. La partie centrale ne contient que le nombre de jours qui sépare les deux événements, de sorte que le but de la structure encadrante semble être moins de mettre en valeur l'élément placé au centre que d'associer les deux éléments du cadre. On trouve le même rapprochement de ces deux événements dans le *Dream of the Rood*, et les mêmes verbes, traditionnels, y sont utilisés :

Deað he þær byrigde, hwæðere eft dryhten aras
mid his miclan mihte mannum to helpe.
He ða on heofenas astag. (101-103)

Le troisième terme de l'association, dans le *Dream of the Rood*, est le Jugement Dernier, qui n'apparaît pas dans ce passage du *Christ II*.

II.2. Le récit de l'Ascension (468-557)

II.2.i. Le discours du Christ aux disciples

Le récit de l'Ascension s'appuie sur les évangiles de Matthieu, Marc et Luc et sur les Actes des Apôtres. Cynewulf emprunte des éléments à droite et à gauche, sans suivre l'un de ces textes de manière prédominante.

La première phrase du poème se terminait par la mention de l'Ascension, sous forme d'anticipation introduite par *ær-þon*. Pour pouvoir utiliser ce qui fait la matière des récits des apôtres, les derniers moments du Christ sur la terre, ses paroles à ses disciples et son élévation, Cynewulf est obligé de revenir en arrière. Il effectue cette transition par une phrase au plus-que-parfait qui interprète l'Ascension et la Passion comme un accomplissement des paroles des prophètes (468-470a), suivant Luc 24/44-48. Puis il reprend le fil du récit avant l'Ascension, décrivant d'abord l'adoration des disciples recevant les « signes » dévoilés par le Christ, ensuite les paroles que prononce le Christ avant de s'élever dans le ciel. L'ensemble du passage joue le rôle d'une introduction au discours du Christ aux disciples.

A) Introduction de discours (468-75)

[464 *ær-þon* up stige *án-cenned* sunu,
465 *efen-ece* bearn, agnum *fæder*,
466 *þæs* ymb feowertig *þe* he of foldan *ær*
467 from deaðe aras *dagena* rimes.]

468 *Hæfde* þa gefylled, swa *ær* biforan sungon,
469 *witgena* *word* geond woruld innan
470 *þurh* his *þrowinga*.
470 *þegnas* heredon,
471 *lofedun* *leof-wendum* lifes agend,
472 *fæder* frum-sceafta ;
472 // he him *fægre* *þæs*
473 *leofum* gesiþum lean æfter geaf,
474 ond *þæt* *word* acwæð waldend engla,
475 gefysed, *fréa* mihtig, to *fæder* rice :

Dans le mot *fæder* à la fin de l'introduction au discours du Christ (475) se trouve un écho du vers 465 qui terminait la phrase précédente. Dans les deux cas, l'Ascension est présentée comme un retour du Fils vers le royaume de son Père. La répétition constitue une structure encadrante, imparfaite cependant, puisque le premier élément du cadre ne fait pas partie, à proprement parler, du passage concerné.

La répétition de *word*, qui rapproche les paroles des prophètes d'autrefois de celles du Christ qui détient maintenant la vérité, encadre le paragraphe. Par cette disposition, le poète associe et oppose la Passion (*þurh his þrowinga*, 470) et l'Ascension (*gefysed to fæder rice*, 475). A l'intérieur de ce cadre il place ce qui est à la fois la conséquence et la justification de ce sacrifice : deux éléments, l'adoration des disciples et la récompense donnée par le Christ, mis en parallèle par la répétition du mot *leof*. Dans le premier cas il s'agit de l'amour que les disciples éprouvent pour le Christ, dans le second cas de l'amour du Christ pour ses compagnons. Cynewulf

associe par la paronomase *lof*, *leof* et *lif* au vers 471, association traditionnelle¹ : cet amour réciproque se manifeste, de la part des hommes par la louange, de la part de Dieu par le don de la vie. Ce jeu de mots se continue au vers 473, où les consonnes de *leof* se retrouvent dans *lean ... geaf* qui évoque la récompense de l'amour porté au Christ par ses disciples.

Dans ce passage Cynewulf mélange, volontairement sans doute, les différentes personnes de la Trinité : l'acte d'adoration des disciples s'adresse au Créateur et au Père (*fæder frum-sceafta*), mais celui qui les en récompense est le Fils, sur le point de rejoindre le royaume de son Père (*gefysed to fæder rice*).

B) Discours du Christ à ses disciples (475-90)

476 "gefeod ge on ferððe : **næfre ic from hweorfe,**

477 *ac ic lufan symle læste wið eowic*

478 **ond eow meaht giefe ond mid wunige**

479 **awo to ealdre,** þæt eow æfre ne bið

480 þurh gife mine godes onsien.

481 Farað nu geond ealne yrmenne grund,

482 geond wid-wegas, weoredum cyðað

483 bodiað ond bremað beorhtne geleafan,

484 ond fulwiað folc under roderum,

485 hweorfað to hæpnum, hergas breotaþ

486 fyllað ond feogað, feond-scype dwæscað,

487 sibbe sawað on sefan manna

488 þurh meahta sped.

488 **ic eow mid wunige**

489 forð on frofre *ond eow friðe healde,*

490 strengðu staþol-fæstre, **on stowa gehware."**

Le discours du Christ à ses compagnons se présente sous la forme d'une structure encadrante, où la promesse du maître de rester auprès de ses disciples est répétée de chaque côté des instructions qu'il leur donne, laissant entendre que c'est grâce à la force qu'ils tirent de l'appui du Christ qu'ils pourront mener à bien cette entreprise. Ainsi *eow meaht giefe*, dans la structure encadrante (478), est repris par *þurh meahta sped* à la fin de la partie centrale (488), et chaque fois le mot *meaht* allité avec *mid* dans (*ic eow*) *mid wunige*.

Cette structure est propre à Cynewulf. Les deux évangiles qui rapportent ce discours, celui de Matthieu et celui de Marc, ont une structure linéaire. Matthieu, à qui est empruntée la promesse du Christ, mentionne successivement le pouvoir donné aux disciples, les instructions du Christ à ses compagnons et sa promesse de rester auprès d'eux. Pour construire sa structure encadrante, Cynewulf associe le premier et le dernier élément de Matthieu, *næfre ic from hweorfe, ic eow mid wunige* (476, 478, 488), et *ond eow meaht giefe, strengðu staþol-fæstre* (478, 490) en les répétant tous deux de chaque côté de la partie centrale. Au texte de Matthieu (*ego vobiscum sum*) il ajoute les idées d'amour (477), de bienfaits (480), de paix (489), qui en développent les notions implicites. On trouvera les mêmes éléments dans les paroles des anges entrant au Ciel :

"sib sceal gemæne

englum ond ældum á forð heonan

¹ Voir Kintgen, « *Lif, lof, leof and geleafa* in Old English Poetry » (1977).

wesan wide-ferh ; wær is ætsonne
 godes ond monna, gæst-halig treow,
 lufu, lifes hyht ond ealles leohtes gefea". (581-585)

Au centre de cette structure encadrante se trouvent les instructions du Christ à ses disciples. Les divers éléments, voyage, annonce de l'Évangile, baptême des convertis, enseignement de la vraie loi, sont présents dans les deux sources. Pour les deux premiers Cynwulf s'appuie sur Marc (*Euntes in mundum Evangelium prædicare*), pour les deux suivants sur Matthieu 28/19-20 (*euntes ergo docete omnes gentes: baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti: docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*).

Cynwulf multiplie les verbes et juxtapose les propositions de façon à créer une énumération qui puisse exprimer quelque chose de l'amplitude de la mission à accomplir. Il utilise une série de verbes à l'impératif, parfois associés par deux ou trois, parfois isolés, répartis de la manière suivante : un seul (*farad*) pour décrire le voyage des disciples (mais nous verrons ci-dessous que la disjonction de *ealne* et *grund* remplace la multiplication des verbes pour créer un même effet d'amplitude), trois pour l'annonce de l'Évangile (*cyðað*, *bodiað ond bremað*), deux pour le baptême (? *ond fulwiað*, nous avons suggéré plus haut la perte d'un verbe, peut-être *fælsiað*, devant *fulwiað*). Puis il passe à un élément qui, peut-être inspiré d'un passage de Matthieu (*docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*), s'en écarte néanmoins : la destruction des idoles. L'introduction d'une idée nouvelle est marquée par l'utilisation d'un verbe isolé (*hweorfað*), précédant un nouveau groupe de trois verbes (*breotaþ*, *fyllaþ ond feogað*). Dans l'ensemble du passage 481-487a, le rythme est descendant, chaque hémistiche (le plus souvent de type A) commence par une syllabe accentuée et l'identité de rythme renforce l'impression d'accumulation. La fin du passage est marquée par l'emploi de deux verbes isolés (*dwæscad*, *sawað*), et surtout par le ralentissement de rythme qu'entraînent les deux compléments prépositionnels successifs *on sefan manna* et *þurh meahra sped*, deux hémistiches commençant par une syllabe inaccentuée.

De même que les deux verbes qui introduisent, l'un l'ensemble du passage, l'autre les vers consacrés aux idoles, tous deux employés isolément et tous deux traduisant la même idée, se répondent et associent la prédication dans le monde entier avec celle spécifiquement destinée aux païens, de même les deux groupes de trois verbes qui les suivent, parce qu'ils ont un rythme identique, se font écho. Cynwulf oppose ainsi l'attitude des apôtres envers ceux qui sont prêts à recevoir la foi : *cyðað*, // *bodiað ond bremað* (482-483), et envers les païens qui s'obstinent dans leur erreur : *breotaþ* // *fyllað ond feogað* (485-486). Il s'agit là, nous l'avons vu, d'un ajout. Cook¹ cite deux lettres de Grégoire sur ce sujet et laisse entendre que le culte des idoles restait un problème d'actualité en Grande-Bretagne. Cynwulf préconise ici une politique d'intransigeance tandis que Grégoire, dans la seconde de ses lettres, revenait sur sa sévérité première et conseillait aux prêtres d'éviter de brusquer les fidèles et de se contenter de transformer les temples païens en églises.

L'amplitude de la mission des apôtres est indiquée dès le premier vers, avant même l'énumération, par la disjonction de *ealne* et du nom auquel il se rapporte, séparés comme ils le sont par la césure : *Farad nu geond ealne / yrmenne grund*

¹ « Christ 485-6 » (1900).

(481). On trouve le même procédé à diverses reprises en poésie vieil-anglaise, et chaque fois l'effet est d'insister sur la magnitude de cet élément dont néanmoins tout est parcouru / possédé / maîtrisé. Nous en citons ci-dessous quelques exemples choisis parmi les plus représentatifs.

Farað nu geond ealle eorðan sceatas

emne swa side swa wæter bebugeð,

oððe stede-wangas stræte gelicgaþ.

Bodiað æfter burgum beorhtne geleafan

ofer foldan fæðm. Ic eow freoðo healde. (*Andreas* 332-336)

Ce passage d'*Andreas*, dans lequel l'apôtre répète les paroles du Christ au moment de l'Ascension, est très proche de celui du *Christ II*, et les différences sont peut-être moins dues à l'utilisation d'une source commune qu'à une influence directe de l'un de ces textes sur l'autre.

þu eart eaðe god,

hæfst and waldest

ana ofer ealle eorðan and heofonas

syddra gesceafta ; ðu eart soð meotod

ana ofer ealle eorð-bugende

swilce on heofonum up ; þu eart hælend god. (*A Prayer* 24-29)¹

Dans cette prière du MS Cotton Julius A.ii, le pouvoir illimité de Dieu est traduit, à deux reprises, par une disjonction entre *ealle* et le nom qui exprime le domaine régi.

Wæs his rice brad,

wid ond weorðlic ofer wer-þeode,

lytesna ofer ealne yrmenne grund. (*Juliana* 8-10)

Ces vers décrivent la puissance de l'empereur Maximien, dont l'empire s'étend (presque) sur la terre entière. La restriction présente dans *lytesna*, dans un vers par ailleurs identique à celui du *Christ II*, implique peut-être un écho conscient de ce poème, dans le but de souligner le contraste entre la puissance de Dieu et de ses disciples et le pouvoir limité qui est celui des rois et des empereurs.

spræc þa ofer ealle æðelinga gedriht

sunu árones, snytra gemyndig. (*Genèse A*, 2464-2465)

Dans un tout autre contexte, l'emploi de ce même procédé dans l'introduction au discours que Lot adresse aux Sodomites réclamant les anges réfugiés dans sa maison, souligne le courage du héros qui n'hésite pas à se dresser seul devant la foule.

II.2.ii. L'Ascension du Christ (491-526)

A) Description de l'Ascension (491-505)

491 Ða wearð semninga sweg on lyfte

492 hlud gehyred ; heofon-engla þreat,

493 weorud wlite-scyne, wuldres aras

494 cwomun on corðre.

494 cyning ure gewat

495 þurh þæs temples hrof þær hy to segun,

496 þa þe leofes þa gen last weardedun

497 on þam þing-stede, þegnas gecorene :

498 gesegon hi on heahþu hlaford stigan,

499 god-bearn of grundum – him wæs geomor sefa

500 hat æt heortan, hyge murnende,

¹ Le texte est celui de Dobbie, ASPR, vol. 6 *The Minor Poems*, pp. 94-96. La ponctuation est nôtre.

501 þæs þe hi swa leofne leng ne mostun
 502 geseon under swegle.
 502 song áhofun
 503 aras ufan-cunde, æþeling heredun,
 504 lofedun lif-fruman, leohte gefegun
 505 þe of þæs hælandes heafelan lixte.

La description de l'Ascension a, encore une fois, la forme d'une structure encadrante. Les deux moitiés du cadre sont formées par la mention des anges (491-94a et 502b-05), tandis qu'au centre se trouve l'Ascension proprement dite. La disposition est des plus appropriées, puisque le rôle des anges est d'accompagner le Christ dans son ascension pour lui faire honneur, de même que le cadre met en valeur la partie centrale.

La présence des anges venant à la rencontre du Christ lors de l'Ascension est une tradition bien établie, mais sans autorité biblique. Le texte des Actes des Apôtres mentionne simplement deux hommes vêtus de blanc s'adressant aux disciples ; seul le contexte montre qu'il s'agit d'anges. De ces deux anges qui n'accompagnent pas le Christ dans son Ascension, Cynewulf fait une troupe nombreuse (*heofon-engla þreat, weorud wlite-scyne, wuldres aras ... on corðre*) et bruyante (*Ða wearð semninga / sweg on lyfte // hlud gehyred* : s'agit-il de musique céleste, ou du bruit des ailes ?), qui apparaît soudain dans le ciel, donnant ainsi le signal de l'Ascension. La scène est décrite du point de vue des disciples, qui entendent d'abord le bruit avant de voir l'apparition. Après la mention de ce bruit, et avant le verbe (*cwomun*) qui en donne l'explication, trois hémistiches successifs évoquent la troupe des anges, avec un rapprochement du point de vue correspondant à la vision de plus en plus précise qu'en ont les disciples : une troupe lointaine descendant du ciel (*heofon-engla þreat*), puis suffisamment proche pour qu'on puisse en admirer la splendeur (*weorud wlite-scyne*), et enfin dissociée en individus (*wuldres aras*). La succession de ces trois hémistiches évoque l'idée de multitude contenue dans les mots *þreat, weorud* et *corðre*.

Aux appositions formant variation dans la première moitié de la structure encadrante succèdent des appositions avec valeur d'énumération dans la seconde moitié, cette fois-ci pour décrire les différentes actions des anges (*ahofun, heredun, lofedun, gefegun*). On songe à la succession des impératifs dans le passage contenant les instructions du Christ aux disciples. Dans les deux cas, l'accumulation des verbes décrit l'empressement à servir Dieu. Les anges louent le Christ comme le faisaient précédemment les disciples, et de la même manière : *æþeling heredun, // lofedun lif-fruman* (503-504) fait écho à *þegnas heredon, // lofedun leof-wendum / lifes agend* (470-471). De même que dans la description de l'arrivée des anges le point de vue se rapprochait progressivement, de même leurs actes sont décrits de façon de plus en plus précise : ils chantent, puis ce chant est reconnu comme un hymne de louanges, et enfin ils se réjouissent pour un motif bien précis, la vue du nimbe autour de la tête du Christ (504-505), qui n'a pas encore été mentionné et semble apparaître à ce moment en signe de l'Ascension prochaine.

La partie centrale décrit l'Ascension à travers le regard des disciples restés au sol, et Cynewulf souligne ce point de vue limité en répétant le verbe (*ge*)*seon* (495, 498, et, dans un contexte différent, 502) : il s'agit du récit de témoins oculaires, partiel mais authentique. Plus loin il utilisera l'expression *eagum segun* (536), où la redondance traditionnelle prend, en contexte, une valeur spécifique. L'utilisation

d'épithètes humaines pour désigner le Christ aux vers 494 et 498, en conjonction avec la mention de l'Ascension, met en relief l'aspect contre nature du phénomène et la surprise qui a dû frapper les disciples à cette vue : *cyning ure gewat // þurh þæs temples hrof, gesegon hi on heahþu / hlaford stigan*. L'expression qui décrit l'Ascension est *on heahþu ... stigan*, et non *up ... stigan* comme dans les autres passages. En évitant le terme technique pour le remplacer par un équivalent descriptif, Cynewulf se place du point de vue des disciples qui ne comprennent pas la signification de ce qu'ils voient. La mention du toit du temple, que traverse le Christ, ajoute à l'effet incongru du passage. Il s'agit en réalité, comme le signale Bright¹, d'une église sans toit construite depuis sur le lieu même de l'Ascension, autour de la trace laissée sur le sol par les pieds du Christ.

Les disciples sont décrits comme les compagnons d'un chef et non les disciples d'un maître spirituel : *þegnas*, mais *þegnas gecorene* (497). Le mot *gecorene* fait référence au choix que le Christ a fait de ces onze hommes parmi la foule qui le suivait (Marc 3/13-19, Luc 6/12-16). A ce sens s'ajoutent les connotations d'un mot habituellement utilisé pour désigner les élus de Dieu, Abraham et Lot (*Genèse A* 1734, 1818), Daniel et les trois Hébreux (*Daniel* 92, 150, 735), les apôtres (*The Fates of the Apostles* 5), Juliana (*Juliana* 605) : l'idée de choix implique une valeur supérieure et l'investissement d'une mission particulière. Mais le mot, associé à *þegnas*, évoque aussi la petite bande de guerriers sélectionnés parmi les meilleurs, qui entoure le chef dans ses entreprises les plus périlleuses – ainsi les onze hommes choisis par Beowulf pour l'accompagner dans son combat contre le dragon. La description de l'endroit où se fait l'Ascension comme *þing-stede* « lieu de réunion », *þing* étant le mot qui désigne les assemblées dans la tradition germanique, place le passage fermement dans la tradition héroïque : dans *Andreas*, le mot *þing-stede* désigne le lieu où se réunissent les Mermédoniens pour discuter des affaires de la cité (1098). Ce n'est qu'au vers 499, avec la troisième épithète appliquée au Christ, *god-bearn*, que l'on quitte le domaine de la société héroïque, selon les normes de laquelle le phénomène n'était pas explicable, pour se retrouver dans une ambiance chrétienne. L'hémistiche *god-bearn of grundum* juxtapose la divinité du Christ et sa capacité à s'élever au-dessus du sol, et explique la seconde par la première.

Dans le Nouveau Testament, les disciples se réjouissent lors de l'Ascension. Luc décrit ainsi leur réaction : *Et ipsi adorantes regressi sunt in Ierusalem cum gaudio magno: et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum* (Luc 24/52-53). Au contraire, Cynewulf insiste sur leur chagrin, motivé par le fait qu'ils ne verront plus le Christ *under swegle* (502) – la cheville traditionnelle prend dans ce contexte une valeur précise, car s'ils ne le verront plus « sous le ciel », ils le reverront au ciel. Cynewulf insiste, comme précédemment, sur l'amour qui les lie à leur maître, répétant deux fois le mot *leaf* à quelques vers d'intervalle (496, 501). Ceci correspond au point de vue typiquement humain qu'il leur a attribué précédemment : les disciples, simples hommes, sont incapables d'interpréter ce qu'ils voient – et les anges devront leur en expliquer la signification –, et au lieu de se réjouir de la gloire que l'Ascension apporte au Christ, ils regrettent qu'elle les sépare de lui. Le chagrin des disciples s'oppose à la joie des anges, décrite dans la seconde moitié de la

¹ « Cynewulf's Christ 495 and 528 » (1898).

structure encadrante : les uns s'attristent du départ du Christ, les autres se réjouissent de sa venue.

B) Discours des anges aux disciples (506-26)

506 geseon hy æl-beorhte englas twegen
 507 fægre ymb þæt frum-bearn frætsum blican.
 508 cyninga wuldor. cleopedon of heahþu
 509 wordum wrætlicum ofer wera mengu
 510 beorhtan reorde :
 510 "hwæt bidað ge,
 511 galilesce guman on hwearfte?
 512 Nu ge sweotule geseoð soðne dryhten
 513 on swegl faran, sigores ágend :
 514 wile up heonan eard gestigan,
 515 æþelinga ord, *mid þas engla gedryht*,
 516 ealra folca fruma, fæder eþel-stóll.
 517 We mid þyslice þreate willað
 518 ofer heofona gehlidu hlaford fergan
 519 to þære beorhtan byrg *mid þas bliðan gedryt*,
 520 ealra sige-bearna þæt seleste
 521 ond æþeleste þe ge her on stardiað
 522 ond in frofre geseoð frætsum blican.
 523 wile eft swa þeah **eorðan mægðe**
 524 sylfa gesecan *side herge*,
 525 ond þonne gedeman dæda gehwylce
 526 þara ðe gefremedon **folc under roderum**."

Dans ce passage, Cynewulf met l'accent sur la gloire qui entoure le Christ lors de l'Ascension – par la description de la splendeur des anges qui l'accompagnent, et par l'épithète *cyninga wuldor* qui le désigne maintenant. Le mot de *wuldor* appliqué au Christ, jusqu'ici désigné par des épithètes typiques d'un chef terrestre, ou à l'occasion par des termes comme « fils de Dieu », implique une transfiguration alors qu'il passe du monde terrestre au monde céleste. En même temps son élévation physique est établie par la localisation des paroles des anges : *cleopedon of heahþu ... ofer wera mengu*, l'accent étant mis sur la distance verticale qui les sépare des disciples restés en bas.

La troupe d'anges décrite précédemment se réduit soudain à deux individus qui entourent le Christ, les deux anges dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, qui vont s'adresser aux disciples pour leur expliquer le sens de l'événement dont ils sont témoins. Cynewulf ne signale pas explicitement leurs robes blanches, dont il discutera plus loin, mais il utilise des termes (*æl-beorhte, fægre ymb þæt frum-bearn / frætsum blican*, 506-507) qui impliquent des vêtements splendides.

La répétition de *beorhte*, s'appliquant d'abord aux anges, puis à leurs paroles, forme une structure encadrante autour de l'introduction au discours. Par ailleurs l'introduction est rattachée au discours lui-même par une autre structure encadrante, marquée par la répétition de *geseon ... frætsum blican* (506-507, 522). De manière surprenante, le dernier paragraphe du discours (523-526), consacré au Jugement Dernier, reste en dehors de cette structure et se trouve ainsi isolé de la partie traitant de l'Ascension. Le discours lui-même, les premiers vers mis à part, se divise en trois parties signalées par la répétition de l'auxiliaire *willan*, deux où celui qui « veut » est

le Christ, encadrant une partie centrale où le sujet du verbe est *we* représentant les anges. On peut considérer qu'il y a là une structure par accréation, puisqu'on passe du présent (Ascension du Christ) au futur immédiat (voyage vers le Ciel), puis au futur lointain de la fin du monde.

Cynewulf reste très près des termes même de la question posée par les anges dans le texte biblique : *Viri Galilaei, quid statis aspicientes in caelum?* Il conserve l'interpellation *viri Galilaei* (*galilesce guman*), et l'idée de *statis* est rendue par *bidað*. *Aspicientes in caelum* est remplacé par *on hwearfte*, qui décrit d'un autre point de vue la même position : si les disciples sont « en cercle », c'est qu'ils entouraient le Christ, et que son départ laisse maintenant un vide au milieu d'eux ; on les imagine immobiles, conservant la même position, la tête levée vers le ciel.

La suite du passage, au contraire, s'éloigne du texte biblique en développant l'évocation de l'Ascension, puis celle du Jugement Dernier.

Cynewulf met l'accent sur les « troupes » qui accompagnent le Christ : *mid þas engla gedryht, mid þyslice þreate, mid þas bliðan gedryt, side herge*. La première est la troupe angélique venue à sa rencontre lors de l'Ascension, la dernière, l'« armée » d'anges qui l'entoureront le jour du Jugement Dernier. Les autres références sont plus ambiguës. S'agit-il des anges qui s'élèvent avec le Christ, ou des justes de l'Ancien Testament délivrés lors de la Descente aux Enfers et qui monteront au Ciel avec le Christ, comme le montre la suite du poème ? *Mid þas bliðan gedryt* pourrait convenir à l'une ou l'autre de ces interprétations : les anges sont joyeux de l'arrivée du Christ, et les justes de leur délivrance.

Bien que la Descente aux Enfers ne soit pas mentionnée explicitement dans ce passage-ci, il semble bien qu'il y soit fait allusion dans l'utilisation répétée du mot *sige / sigor* « victoire » : le Christ est décrit comme *sigores ágend* (513) et *ealra sige-bearna / þæt seleste // ond aþeleste* (520-521) ; cf. aussi *sige-hremig* au vers 531, et *þurh his sylfes sygor* (581). Les épithètes contenant le mot *sigor* sont fréquentes pour désigner Dieu, par exemple *sigores weard* (243), *sigores fruma* (294), *sigores frea* (404), *sigores ágend* (420) dans le *Christ I*, mais dans ce contexte le mot prend un sens plus précis : la victoire dont il est question est celle que le Christ a remportée sur Satan lors du combat décrit plus loin dans le poème (558-570), au cours duquel il a enchaîné son adversaire et délivré les prisonniers retenus en enfer. L'Ascension, la remontée au Ciel avec les captifs délivrés, sera assimilée au retour triomphal du guerrier victorieux.

Dans ce contexte de victoire, la répétition de l'auxiliaire *willan*, qui exprime la volonté, s'oppose au passif qui avait été utilisé pour décrire la naissance du Christ (*acenned weard*, 444). Cynewulf semble vouloir préciser, dans l'expression *wile up heonan / eard gestigan ... mid þas engla gedryht* (514-515), que le Christ s'élève par sa propre puissance et que les anges sont simplement là pour lui servir d'escorte, au contraire de ce qui se produit lors de l'Assomption de la Vierge.

Le dernier paragraphe du discours concerne la descente du Christ sur terre au jour du Jugement Dernier. Cynewulf explicite ce qui reste implicite dans sa source (*sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in caelum*), c'est-à-dire le but de cette descente sur terre : pour juger les hommes selon leurs actes (525-526). La reprise de *eorðan mægðe* par *folc under roderum* encadre ce passage situé à l'extérieur de la structure encadrante qui entoure l'ensemble du discours des anges.

II.3. Arrivée du Christ au Ciel (527-585)

II.3.i. Passage de transition (527-557)

527 Ða wæs wuldres weard wolcnum bifongen,
 528 heah-engla cyning, ofer hrofas upp,
 529 haligra helm ; hyht wæs geniwad,
 530 blis in burgum, þurh þæs beornes cyme ;
 531 gesæt sige-hremig on þa swiþran hand,
 532 ece ead-fruma, agnum fæder.

533 Gewitan him þa gongan to hierusalem
 534 hæleð hyge-rofe, In þa halgan burg,
 535 geomor-mode,
 535 þonan hy god nyht
 536 up stigende eagum segun,
 537 hyra wil-gifan ;
 537 þær wæs wopes hring
 538 torne bitolden, wæs seo treow-lufu
 539 hat æt heortan, hreðer innan weoll
 540 beorn breost-sefa.

540 bidon ealle þær
 541 þegnas þrym-fulle þeodnes gehata
 542 in þære torhtan byrig tyn niht þa gen,
 543 swa him sylf bibead swegles agend,
 544 ær-þon up stige ealles waldend
 545 on heofona gehyld

545 – hwite cwoman
 546 eorla ead-giefan englas togeanes :
 547 Ðæt is wel cweden, swa gewritu secgað,
 548 þæt him al-beorhte englas togeanes
 549 in þa halgan tid heapum cwoman
 550 sigan on swegle.

550 þa wæs symbla mæst
 551 geworden in wuldre : wel þæt gedafenað
 552 þæt to þære blisse beorhte gewerede
 553 in þæs þeodnes burg þegnas cwoman,
 554 weorud wlite-scyne ; gesegon wil-cuman
 555 on heah-setle, heofones waldend,
 556 folca feorh-giefan, frætwwum (blican) ...

L'ensemble du passage ci-dessus, qui concerne les moments suivant l'Ascension, forme une structure encadrante, dans laquelle la joie au Ciel à l'arrivée du Christ (avec répétition de *bliss* et *burg*) est mentionnée à deux reprises (527-532, 550-556), de part et d'autre d'un passage consacré aux disciples qui s'en retournent à Jérusalem, où ils resteront jusqu'à la Pentecôte. Mais l'effet d'encadrement est peut-être moins dû à une recherche structurelle qu'aux problèmes soulevés par la composition à partir de deux sources différentes. Cynewulf raconte l'Ascension en s'appuyant sur les Évangiles et les Actes des Apôtres, et il y trouve des détails sur le retour des disciples à Jérusalem. S'étant laissé entraîner à utiliser ces versets, il est obligé de revenir en arrière pour renouer son récit à un point d'où il lui soit possible de reprendre la question des robes blanches, laissée en suspens. C'est pourquoi il mentionne une

seconde fois la joie des anges à l'arrivée du Christ, ce qui lui permettra, suivant en cela Grégoire, d'interpréter les robes blanches comme symbole d'allégresse. Le passage d'un thème à l'autre, et d'une source à l'autre, se fait à l'intérieur d'une même phrase – comme précédemment lorsque Cynewulf, dans la première phrase du poème, abandonne l'homélie de Grégoire pour le Nouveau Testament : *bidon ealle þær ... þeodnes gehata in þære torhtan byrig, swa him sylf bibead swegles agend, ær-þon up stige on heofona gehyld – hwite cwoman eorla ead-giefan englas togeanes*. On glisse ainsi d'une allusion à l'Ascension comme un événement passé (*ær-þon...*) à une reprise du récit à ce point (*hwite cwoman*). La phrase suivante commence par *þa wæs...*, typique introduction d'une nouvelle phase de récit, et raconte à nouveau le retour du Christ au ciel. Le raccord entre les différentes sources est non seulement gauche mais imparfait : le Christ est ici montré s'asseyant à la droite de son Père (531-532), tandis que plus loin dans le poème (556c-585) Cynewulf décrira son arrivée aux portes du Ciel.

Le retour du Christ au ciel est celui d'un héros rentrant chez son père après une expédition victorieuse, accueilli avec allégresse par les siens : *hyht wæs geniwad, // blis in burgum, / þurh þæs beornes cyme ; // gesæt sige-hremig / on þa swiþran hand // [...] agnum fæder* (529-532). Le mot *beorn* fait référence à un guerrier. Seule, à la fin du passage, l'épithète *ece ead-fruma* (532) rappellera quelle est cette victoire, puisque ce guerrier est « source de bonheur » pour l'humanité qu'il a délivrée.

La Jérusalem céleste qui se réjouit de la venue du Christ (*in þæs þeodnes burg, 553 ; in burgum, 530*) et la Jérusalem terrestre (*in þa halgan burg, 534 ; in þære torhtan byrig 542*) sont mises en parallèle et contrastées : allégresse dans l'une, tristesse dans l'autre, à propos du même événement, l'Ascension.

Le passage consacré au retour des disciples à Jérusalem se présente comme une structure encadrante dont chaque moitié est composée de deux éléments, la mention de la ville et l'évocation de l'Ascension, répétées de chaque côté d'une description de l'affliction des disciples. L'insistance sur ce chagrin tout humain, mis en valeur par la structure encadrante, accentue le caractère dramatique de la situation. C'est la démarche inverse de Grégoire qui ne voit, par exemple, dans le doute des disciples lors de la Résurrection, qu'un élément pouvant servir de base à une interprétation : (*Thomas*) *dubitando vulnerum cicatrices tetigit, et de nostro pectore dubietatis vulnus amputavit* (§ 1).

L'intérêt que porte Cynewulf au chagrin des disciples se voit, outre la structure encadrante, dans la manière dont se fait cette description : trois propositions de deux hémistiches chacune, qui utilisent une syntaxe différente (*wæs* + participe passé, *wæs* + adjectif, verbe au prétérit ; complément au génitif, nom composé, nom simple), et décrivent le chagrin de trois manières différentes : comme une invasion, comme une brûlure, comme un bouillonnement. On trouve trois passages parallèles dans d'autres poèmes : *Andreas, Elene, Guthlac*, qui reprennent non seulement l'expression *wopes hring*, mais plusieurs autres termes utilisés ici par Cynewulf. Ces quatre textes sont visiblement inspirés les uns des autres, et nous avons tenté plus haut d'en démêler le fil. Constatons simplement ici que la réutilisation d'un même passage dans quatre poèmes différents témoigne de l'estime dans laquelle les poètes anglo-saxons tenaient cette description.

Cynewulf quitte ensuite sa source biblique pour reprendre tant bien que mal le fil de l'analyse que fait Grégoire de la signification des robes blanches. Une lacune du manuscrit (un feuillet manque entre 15^v et 16^r) ne permet pas d'avoir l'ensemble de ce passage, si tant est que Cynewulf, emporté par le caractère narratif qu'il a donné jusqu'ici à son poème, n'abandonne pas purement et simplement les explications de Grégoire. Tout ce qu'il dit en effet des anges dans la partie du poème qui nous est conservée est qu'ils sont venus à la rencontre du Christ, comme l'indiquent les Écritures, vêtus de blanc / splendides (545-550), et que leurs vêtements brillants conviennent à cette occasion joyeuse (550b-554a). Les derniers vers du f. 15^v mettent en scène l'arrivée du Christ aux portes du Ciel, vue du point de vue des anges restés à l'intérieur de l'enceinte. Cynewulf devrait enchaîner alors avec la discussion entre les deux groupes d'anges quant à l'identité du « Roi » qui demande à entrer, discussion dont le f. 16^r nous a conservé les derniers vers. Il semble difficile – quoique possible, car nous avons vu dans le poème d'autres changements de thème en cours de phrase – qu'il revienne soudain à la couleur des robes pour en exposer de façon plus précise la signification. Nous considérerons donc que les vers 545-554a constituent la totalité du traitement de ce thème¹.

Le passage de Grégoire que suit ici Cynewulf est :

In albis autem vestibus gaudium et solemnitas mentis ostenditur. Quid est ergo quod nato Domino, non in albis vestibus, ascendente autem Domino, in albis vestibus angeli apparent, nisi quod tunc magna solemnitas angelis facta est, cum coelum Deus homo penetravit? Quia nascente Domino videbatur divinitas humiliata ; ascendente vero Domino, est humanitas exaltata. Albæ etenim vestes exaltationi magis congruunt quam humiliationi. In assumptione ergo ejus angeli in albis vestibus videri debuerunt, quia qui in nativitate sua apparuit Deus humilis, in Ascensione sua ostensus est homo sublimis.

On peut considérer que Cynewulf en utilise la première phrase dans :

wel þæt gedafenað
 þæt to þære blisse beorhte gewerede
 in þæs þeodnes burg þegnas cwoman. (551-553)

Mais sa phrase est loin d'être aussi explicite que celle de Grégoire et on ne peut savoir, sans se référer à la source, si ce qui « convient » est la venue des anges ou leurs vêtements brillants. L'allitération, qui rapproche *blisse* et *beorhte* au vers 552 comme elle unit *þeodnes* et *þegnas* au vers suivant impose la première interprétation, mais cette manière d'exprimer une idée est bien loin de la logique utilisée par Grégoire. Les quelques phrases qui suivent dans l'homélie, où Grégoire explique l'absence des robes blanches lors de la Nativité et leur présence lors de l'Ascension par l'humilité du Christ lors de la première et sa gloire lors de la seconde, ne sont pas utilisées par Cynewulf. Il a sans relâche insisté sur la gloire du Christ dans sa description de l'Ascension, par exemple en le désignant par le mot *wuldor* (508), il a mis l'accent, au contraire, sur son humilité par l'utilisation du passif lors de l'évocation de la Nativité (444), mais il n'a pas explicitement contrasté l'une avec l'autre, et surtout n'a pas établi le rapprochement suggéré par Grégoire avec la couleur des robes des anges. Peut-être, gêné par ce passage de raisonnement et de démonstration, difficile à traduire en poésie, l'écarte-t-il délibérément.

¹ Au contraire Clemons (« Cynewulf's image of the Ascension », 1971) suggère que la lacune contenait la fin du thème des robes blanches.

Les vers 545-550 présentent une construction en chiasme, c'est-à-dire un emboîtement de structures encadrantes poussé à l'extrême, où le cadre presque reste seul. La phrase *cwoman / englas togeanes* est reprise à l'envers, sous la forme *englas togeanes / cwoman*, et la partie centrale contient la précision que ceci se trouve dans les Ecritures – ce qui d'ailleurs n'est pas le cas, comme nous l'avons indiqué plus haut. Cynewulf a-t-il voulu mettre en valeur cet appel à l'autorité biblique, ou bien, ayant ajouté cette remarque, a-t-il repris le contenu des vers précédents pour compléter la phrase ?

Une troisième fois Cynewulf reprend l'idée de la venue des anges, aux vers 551b-554a, remplaçant *englas* par *þegnas*, *togeanes* par *to þære blisse* – qui sous-entend que cette « Joie » est le Christ lui-même –, mais conservant l'idée de blancheur ou de splendeur (*beorhte geweredede*). Le passage, qui sert de transition entre la fin du traitement du thème des robes blanches et le début de la description de l'arrivée du Christ aux portes du Ciel, a une structure lâche – il se peut, bien sûr, que le feuillet manquant ait contenu la seconde moitié d'une structure encadrante, mais sans doute ce phénomène s'explique-t-il plutôt par le fait que, chaque fois que Cynewulf change de source, il a tendance à atténuer la suture plutôt qu'à donner une structure claire aux passages situés de part et d'autre.

II.3.ii. Discours des anges accompagnant le Christ (556c-85)

556c "... ealles waldend

557 middan-geardes ond mægen-þrymmes.

558 hafað nu se halga helle bireafod

559 ealles þæs gafoles þe hi gear-dagum

560 In þæt orlege unryhte swealg.

561 Nu sind forcumene ond in cwic-susle

562 gehynde ond gehæfte, In helle grund,

563 duguþum bidæled, deofla cempan ;

564 ne meahtan wiþer-brogan wige spowan

565 wæpna wyrpum, siþþan wuldres cyning,

566 heofon-rices helm, hilde gefremede

567 wiþ his eald-feondum ánes meahtrum,

568 þær he of hæfte áhlód huþa mæste,

569 of feonda byrig folces unrim,

570 þisne ilcan þreat þe ge her on stariað.

571 wile nu gesecan sawla nergend

572 gæsta gief-stol, godes agen bearn,

573 **æfter guð-plegan.**

573 nu ge gearre cunnon

574 hwæt se hlaford is se þisne here lædeð ;

575 nu ge fromlice freondum togeanes

576 gongað glæd-mode ; geatu ontynað :

577 wile In to eow ealles waldend,

578 cyning on ceastre, corðre ne lytle,

579 fyrr-weorca fruma, folc gelædan

580 In dreama dream ðe he on deoflum genom

581 **þurh his sylfes sygor.**

581 sib sceal gemæne

582 englum ond ældum á forð heonan

583 *wesan wide-ferh ; wær is ætsomne*
 584 *godes ond monna, gæst-halig treow,*
 585 *lufu, lifes hyht ond ealles leohtes gefea."*

Le début du discours ci-dessus se trouvait sur le feuillet disparu, et le sens de ces quelques vers a causé des difficultés aux premiers critiques¹. Ainsi Jenney² suggère que ce discours s'adresse aux disciples comme le précédent, et que les anges leur expliquent pourquoi les patriarches accompagnent le Christ. Mais en ce cas, on pourrait s'étonner que ce discours ait été interrompu par le récit du voyage à Jérusalem. Selon Jost³ il s'agit de la fin d'un discours prononcé par les anges accompagnant le Christ et adressé aux anges restés au Ciel, et cette partie du poème s'appuie sur un hymne attribué à Bède. Depuis l'article de Pope⁴, cette dernière explication n'est plus contestée.

Ce qui subsiste de ce discours est une réponse à la question posée par les anges restés au Ciel, « Qui est ce Roi de gloire qui demande à entrer ? » Elle contient la révélation de son identité (556c-557), puis de ses hauts faits (558-570), sa volonté d'entrer au ciel (571-581), et se termine par l'évocation de la situation nouvelle créée par la victoire du Christ : la paix entre le divin et l'humain (581-585).

La structure de la première partie, qui précise l'identité du Roi, est impossible à reconstituer puisqu'il n'en reste que trois hémistiches. Les deux parties centrales forment chacune une structure encadrante, tandis que la dernière, qui sert de conclusion, n'a pas de structure propre – il est possible qu'elle renvoie au début du discours, que nous ne possédons pas. Par ailleurs la répétition d'un verbe en tête de phrase dans *hafað nu* (558), *wile nu* (571), *wile* (577) forme une structure par accréation qui se superpose aux structures encadrantes. Il y a rapprochement progressif dans le temps et l'espace, le premier verbe faisant référence au passé et les deux autres au présent, *wile nu gesecan* indiquant un plus grand éloignement que *wile in to eow*. Le dernier paragraphe (581b-585), de composition différente, fait par là-même effet de conclusion.

Le récit de la Descente aux Enfers a la forme d'une structure encadrante : au centre se trouve la bataille qui met aux prises le Christ et Satan, et de chaque côté, la libération des prisonniers, d'abord présentés comme un butin injustement détenu, puis – lorsqu'ils sont rendus à la liberté et, semble-t-il, à l'humanité – comme une troupe nombreuse. L'ensemble du passage regorge de connotations guerrières. Au premier combat (*orlege*) livré autrefois (559-560), la Chute de l'homme – présentée dans la *Genèse B* également sous forme d'un combat (*fyrð*, 408) – fait suite un second combat (*wige, hilde*) où l'adversaire de Satan est le nouvel Adam, le Christ.

Cynewulf présente les étapes de cette expédition guerrière dans l'ordre inverse de celui dans lequel elles se sont déroulées : butin conquis (première moitié de la structure encadrante), enchaînement des vaincus, puis bataille (partie centrale), avant de revenir, dans la seconde moitié de la structure encadrante, aux prisonniers délivrés. Le résultat étant ainsi connu d'avance, la bataille est réduite à sa plus simple

¹ Voir le résumé que donne Cook, *The Christ of Cynewulf* (1900), pp. 129-131.

² « A Note on Cynewulf's *Christ* » (1916).

³ « *Christ 558-585* » (1946).

⁴ « The Lacuna in the Text of *Cynewulf's Ascension (Christ II, 556b)* », 1969.

expression : *ne meahtan wiþer-brogan / wige spowan* (564), ce qui met l'accent sur la puissance du vainqueur.

La mention des adversaires du Christ, absente de la première moitié du passage, est retardée jusqu'au milieu de la partie centrale. Le butin injustement détenu avait été englouti par « l'enfer », nous dit Cynewulf dans les premiers vers – et le scribe, gêné par ce sujet abstrait, le reprend par le pronom *hi* « ils ». Puis le poète décrit longuement le châtement infligé, avant de révéler l'identité de ceux ainsi punis, *deofles cempa*n (563). On a un instant l'impression qu'il n'y a aucun adversaire dans cet enfer pour s'opposer au Christ. Les forces en présence sont en effet démesurément inégales : au *ne meahtan* employé à propos des démons au vers 564 s'oppose l'*anes meahtum* du Christ (567), ces deux expressions encadrant les quatre vers consacrés à l'évocation du combat.

La description de la bataille est remarquable par l'utilisation qui y est faite du rythme et des assonances. Les mêmes voyelles se répondent dans les deux hémistiches du vers 564 (*ne meahtan wiþer-breocan / wige spowan*), soulignant le rythme identique des mots en cause. Ce rythme se poursuit dans le premier hémistiche du vers 565, souligné par une assonance, la répétition de la consonne *p* dans *wæpna wyrpum*. Le rythme vigoureux, mis en relief par les répétitions de sons, est particulièrement approprié à la description d'une bataille – on en oublie le *ne meahtan* qui rend d'avance impossible toute victoire de l'un des partis. La seconde partie du vers 565 introduit une nouvelle phase du récit, avec l'intervention du Christ, et le rythme se modifie : la coupure est marquée par l'utilisation en début d'hémistiche de deux syllabes inaccentuées (*sipþan*), et les deux hémistiches du vers 566 ont un rythme plus ample : un accent secondaire dans *heofon-rices helm*, deux syllabes inaccentuées au lieu d'une dans *hilde gefremede* – à la violence déployée par les démons s'oppose la force sereine du Christ victorieux.

La deuxième partie du passage (571-81) forme une autre structure encadrante, marquée par la reprise de *wile* (571 et 577) qui scandait déjà le précédent discours des anges (514, 523). A cette répétition purement verbale s'ajoutent des répétitions d'idées : la volonté du Christ d'entrer dans la forteresse céleste, la notion de bataille / victoire (*æfter guð-plegan*, 573 ; *þurh his sylfes sygor*, 581). Au centre, deux phrases parallèles commençant par *nu ge* impliquent la reconnaissance par les anges de l'identité des arrivants. Malgré l'évident parallélisme de forme, la première de ces deux phrases semble être à l'indicatif (« maintenant vous savez »), la seconde à l'impératif (« allez à leur rencontre », car « vous allez » serait absurde). Le second impératif, *geatu ontynað*, correspond au motif central du psaume 24 sur lequel est basé l'hymne de Bède (*Atollite portas*), mais son rôle est ici beaucoup plus périphérique.

La conclusion décrit la situation nouvelle rendue possible par l'intervention du Christ, la paix entre Dieu et les hommes. Encore une fois le point de vue adopté prend les événements en sens inverse : le futur d'abord (*sceal*), le présent ensuite (*is*) ; la paix éternelle, puis l'alliance qui la garantit. La fin de la première phrase est marquée par une surenchère dans la notion d'éternité : *á forð heonan ... wide-ferh* (582-583) ; celle de la seconde, par une accumulation de noms indiquant les avantages acquis : *gæst-halig treow, // lufu, lifes hyht / ond ealles leohtes gefea* (584-585).

Cette vision d'un bonheur intense et éternel forme la conclusion, non seulement du discours des anges, mais de la première partie du poème. Le poète n'utilise pas la

suite de l'hymne de Bède, où celui-ci décrit l'installation au ciel des justes de l'Ancien Testament :

Qua mansiones singulis,
 Quos de profundis inferi
 Abduxerat, pro congruis
 Donavit almus actibus

ni, bien entendu, ne montre le Christ s'asseyant à la droite de son Père, puisque ce sujet a déjà été traité lorsqu'il utilisait comme source le Nouveau Testament (531-532). Il termine ici la première partie du *Christ II*, sans, cette fois-ci, se laisser entraîner à l'utilisation de détails narratifs qui dérangeraient le plan de son œuvre. Cette partie s'achève donc sur la notion de paix entre Dieu et les hommes, d'un bonheur que l'Incarnation du Christ (designé plus haut comme *ead-fruma* (532), et *ead-giefa* (546) a rendu possible. Le poète va maintenant tirer de son récit l'interprétation qui s'impose, en s'appuyant cette fois-ci de façon continue sur l'homélie de Grégoire.

III. Interprétation de l'Ascension (586-755)

La partie centrale du *Christ II* correspond aux § 9 et 10 de l'homélie de Grégoire. Cynewulf s'inspire de sa source pour les différentes notions associées à l'Ascension, mais s'en distingue par le développement beaucoup plus grand qu'il donne à chaque thème. Comme dans la première partie, il attache une importance particulière à la structure et compose presque exclusivement en structures encadrantes.

III.1. Conséquences pour l'homme de l'Incarnation (586-599)

586 Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-beam
 587 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 588 gefreode ond gefreopade folc under wolcnum,
 589 mære meotudes sunu,
 589 þæt nu monna gehwylc
 590 cwic þendan her wunað
 590 **geceosan mót**
 591 swa helle hienþu swa heofones mærþu,
 592 swa þæt leohte leoht swa ða lapán niht,
 593 swa þrymmes þræce swa þystra wræce,
 594 swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
 595 swa wite mid wrapum swa wuldor mid arum,
 596 swa lif swa deað,
 596 **swa him leofre bið**
 597 to gefremmanne,
 597 þenden flæsc ond gæst
 598 wuniað in worulde :
 598 wuldor þæs age
 599 þrynysse þrym, þonc butan ende!

Le début de la seconde partie du poème est marqué de façon formelle, d'abord par une formule d'introduction, ensuite par un splendide emboîtement de structures encadrantes.

L'hémistiche *Hwæt, we nú gehyrdan* fait penser à l'ouverture de bien des poèmes vieil-anglais, ainsi *Juliana (hwæt! we ðæt hyrdon)* et, avec un autre verbe, *Exodus*

(*Hwæt! We feor and neah / gefrigen habað*), *Andreas (Hwæt! We gefrunan / on fyrndagum...)*, *Beowulf (Hwæt! We ... gefrunon)*, *Daniel (Gefrægn ic...)*. La formule telle qu'elle est utilisée dans le *Christ II* se différencie des ouvertures de poèmes par l'emploi du mot *nu*, qui renvoie à la partie précédente (*nu* = « par le récit que je viens de faire »).

Les vers 586-599 sont entièrement construits sur un emboîtement de structures encadrantes. Grâce à l'Incarnation du Christ, l'homme a maintenant le choix entre le ciel et l'enfer. Les deux termes du choix sont placés au cœur du passage, en une série d'alternatives où la rime souligne chaque paire – certaines rimes, imparfaites, ont peut-être été modifiées par une traduction dans un autre dialecte. La texture du passage est renforcée par l'utilisation massive de vers tri-allitérés. Cynewulf utilise d'abord les termes propres, enfer et ciel, puis élabore l'opposition en évoquant divers aspects. Les deux domaines s'opposent en termes de lumière et de ténèbres (deux fois ; la seconde fois la lumière est associée à l'idée de gloire, et les ténèbres prennent par là-même une connotation de réprobation morale) ; ensuite l'opposition se fait entre bonheur et souffrances (deux fois, et de nouveau le second exemple associe au bonheur l'idée de gloire) ; et enfin l'ensemble est résumé par une opposition entre vie (éternelle) et mort (de l'âme). La fin de l'énumération est marquée par un changement de rythme : les deux termes de la dernière alternative sont regroupés dans le même hémistiche, et le second *swa* du vers 596 marque en réalité le passage à un autre élément de la structure. L'utilisation des rimes a le même effet : au vers 596 le couple *deað / bið*, où la consonne finale est identique mais la voyelle différente, forme une transition entre les rimes exactes qui précèdent, et l'abandon du procédé dans la suite du passage.

Autour de cette série d'alternatives, Cynewulf place l'idée de « choisir » (*geceosan mot*, 590 ; *swa him leofre bið*, 596), puis le moment pendant lequel se fait ce choix : pendant la vie terrestre (590, 596-597) – les conséquences, implicitement, se feront sentir pendant toute l'éternité. Le cadre extérieur de l'ensemble concerne les rapports entre Dieu et les hommes : la première moitié (586-589) rappelle ce que le Christ a fait pour l'humanité, c'est-à-dire le salut qu'il a apporté grâce à l'Incarnation ; la seconde moitié (598-599) concerne ce que l'homme doit faire en échange : louer et remercier Dieu. On retrouve dans cette disposition la même idée de réciprocité dans l'amour que dans le passage déjà commenté du récit de l'Ascension :

þegnas heredon,
lofedun leof-wendum lifes agend,
fæder frum-sceafta ; he him fægre þæs
leofum gesipum lean æfter geaf. (470-473)

Jusqu'ici la notion de réciprocité dans l'amour concernait les disciples, compagnons du Christ. Elle est ici étendue à tout homme, à condition, bien entendu, qu'il l'accepte.

Le vers 588 (*gefreode ond gefreohade / folc under wolcnum*) fait écho à la mission des disciples : [*fælsiað ?*] *ond fulwiað / folc under roderum* (484). Les deux verbes de forme presque identique *gefreode* « donner la liberté » et *gefreohade* « donner la paix » reprennent le procédé des paires de verbes allitérant utilisé dans les instructions aux disciples, mais l'allitération syllabique (*freo-*) et la rime désinentielle les associent plus étroitement encore.

Dans ce passage, Cynewulf laisse de côté le thème de l'Ascension et traite plus largement de l'Incarnation : c'est en effet l'Incarnation, plus que l'Ascension elle-

même, qui a apporté le salut à l'humanité. Grégoire découvre avec ingéniosité un tel rôle dans l'Ascension, puisque le corps humain condamné à retourner à la terre par la malédiction d'Adam s'élève au ciel grâce à l'Ascension du Christ ; mais si Cynewulf traitera plus loin de la suppression de cette malédiction, il ne répétera pas cette explication subtile.

III.2. La malédiction d'Adam (600-632)

600 Ðæt is þæs wyrðe þætte wer-þeode
 601 secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
 602 þe us sið ond ær simle gefremede
 603 þurh monig-fealdra mægna geryno :
 604 he us æt giefeð ond æhta sped,
 605 welan ofer wid-lond ond weder liþe
 606 under swegles hleo ; sunne ond mona,
 607 æþelast tungla, eallum scinað,
 608 heofon-condelle, hæleþum on eorðan ;
 609 dreoseð deaw ond ren, duguðe weccap
 610 to feorh-nere fira cynne,
 611 iecað eorð-welan :
 612 þæs we ealles sculon
 613 secgan þonc ond lof þeodne ussum,
 614 ond huru þære hælo þe he us to hyhte forgeaf,
 615 ða he þa yrmpðu *eft oncyrde*,
 616 æt is up-stige, þe we ær drugon,
 617 ond geþingade þeod-buendum
 618 wið fæder swæsne fæhþa mæste,
 619 cyning an-boren,
 620 cwide *eft onhwearf*
 621 saulum to sibbe, se þe ær sungen wæs
 622 þurh yme hyge ældum to sorge :
 623 "Ic þec of eorðan geworhte,
 624 on þære þu scealt yrmpum lifgan,
 625 wunian in gewinne ond wræce dreogan,
 626 feondum to hroþor fus-leoð galan,
 627 ond to þære ilcan scealt eft geweorþan,
 628 wyrnum aweallen, þonan wites fyr
 629 of þære eorðan scealt eft geseccan."
 630 Hwæt, ús þis se æþeling yðre gefremede,
 631 þa he léomum onfeng ond lic-homan,
 632 monnes magu-tudre, siþþan meotodes sunu
 633 engla eþel up gestigan
 634 wolde, weoroda god :
 635 ús se willa bicwom
 636 heanum to helpe
 637 on þa halgan tíð.

Cynewulf tente, dans ce passage comme déjà dans le précédent, de trouver un enchaînement entre le récit de l'Ascension et les thèmes développés dans l'homélie de Grégoire. Il le cherche dans l'idée de gratitude pour les bienfaits que le Christ a accordés à l'humanité, bienfaits culminant dans la suppression de la malédiction d'Adam lors de l'Ascension. Il développe cette notion de *þonc* dans une première

structure encadrante (600-612), avant de passer au thème de la malédiction, là encore sous forme de structure encadrante (613-632).

Le premier vers de ce passage (600) se présente comme une traduction du début du § 10 de Grégoire : *Sed hoc nobis magnopere, fratres charissimi, in hac solemnitate pensandum est...* – mais la phrase de Grégoire concerne la malédiction, tandis que Cynewulf, au lieu d'aborder tout de suite ce thème, lui donne une longue introduction au cours de laquelle il énumère d'autres dons donnés par Dieu : la nourriture, les astres, la pluie... et le salut. La juxtaposition de ces dons de nature si différente produit un effet incongru, et la mention du salut ne gagne rien à ce préambule qui l'assimile à des dons matériels. Il est probable que Cynewulf s'est laissé entraîner par une association d'idées. Il justifie la notion de gratitude par celle de dons reçus de Dieu : *duguða gehwylcre // þe us sið ond ær / simle gefremede // þurh monig-fealdra / mægna geryno* (601-603) – et ces dons pourraient être de nature spirituelle. Mais ensuite, ayant parlé de *duguða gehwylcre*, il souhaite donner des exemples et, sur le point d'aborder le thème de la malédiction d'Adam, il ne parvient à imaginer que les dons mêmes qu'a reçus Adam : la possession de la terre avec ses richesses, son climat propice à la culture, et les astres qui l'éclairent. La transition entre les dons matériels – une terre fertile – et le don spirituel du salut est effectuée de manière assez gauche dans les vers 612-613, comme toujours au milieu d'une phrase :

þæs we ealles sculon

secgan þonc ond lof þeodne ussum,

ond huru þære hælo þe he us to hyhte forgeaf. (611-613)

Par le mot *huru*, le salut est présenté, dans un but de transition, comme un don au même titre que la terre et les astres, simplement de plus grande valeur. Les correspondances de vocabulaire avec le premier vers de la seconde partie :

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn

þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf (586-587)

à comparer avec le vers 613 cité ci-dessus, laissent entendre que Cynewulf revient en arrière pour retrouver le thème dont il s'est écarté.

Après cette malencontreuse digression, Cynewulf revient au texte de Grégoire. Suivant son habitude, il transforme la structure de sa source. Grégoire joue sur le parallélisme (*quia deletum est hodierna die chirographum damnationis nostræ, mutata est sententia corruptionis nostræ*), et le contraste (*Illa enim natura cui dictum est : "Terra es, et in terram ibis" hodie in coelum ivit*). Cynewulf, en répétant à la fin du passage un élément emprunté au début, en fait une structure encadrante. La partie centrale contient la malédiction prononcée par Dieu, et de chaque côté se trouve la notion d'allègement du sort de l'humanité par l'Ascension (*he þa yrmpðu eft oncyrde æt his up-stige*, 614-615 ; *us þis se æpeling yðre gefremede ... siþþan meotodes sunu ... up gestigan wolde*, 627-631). La seconde moitié de cette structure encadrante n'est pas présente dans le texte de Grégoire. La première moitié, ainsi que la partie centrale, sont directement tirées de l'homélie, mais Cynewulf développe, par la variation et l'ajout de détails, les éléments qu'il trouve dans sa source.

La suppression de la malédiction, au lieu d'être exprimée par deux phrases comme chez Grégoire, l'est par trois, ce qui permet une disposition en structure encadrante. La notion de malédiction détournée est utilisée la première et la troisième fois, avec une structure syntaxique voisine, quoique les termes employés soient différents ; dans la partie centrale Cynewulf décrit le même fait comme une inimitié apaisée grâce à

l'intercession d'un médiateur, le Christ. Ce point de vue n'est naturellement pas présent dans le texte de Grégoire : c'est un exemple de la tendance de Cynewulf à traduire l'Écriture sainte en termes de société héroïque. Il omet en revanche les précisions que donne Grégoire (*chirographum damnationis nostræ, sententia corruptionis nostræ*) et se contente de termes plus vagues comme *yrmpðu* ou *cwide* (« malédiction »), dans lesquels l'idée de damnation ou de corruption reste implicite.

L'évocation de la malédiction d'Adam est elle aussi développée bien au-delà de ce que présente la source. Grégoire se contente de citer la fin du discours de Dieu dans le texte biblique, *Terra es, et in terram ibis*. Le texte complet est :

Maledicta terra in opere tuo: in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ. Spinæ et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ. In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es: quia pulvis es et in pulverem reverteris. (Gen 3/17-19)

Cynewulf utilise ce passage, résumant plutôt que traduisant, pour décrire la vie misérable que mènera l'homme sur terre. Il amplifie l'idée de mort par la description du corps fourmillant de vers (*wyrmum aweallen*, 625) – on songe à *Soul and Body* dans le même manuscrit :

þe sculon mold-wyrmas monige ceowan,
seonowum beslitan swearte wihte,
gifre ond grædge. (67-69)

Il ajoute un élément qui n'est ni chez Grégoire ni dans la Genèse : l'idée qu'après être « retourné à la terre » par la mort l'homme ira en enfer, que la mort se fait au profit des démons – avant l'Incarnation du Christ, qui ouvrira aux hommes la voie du salut.

La répétition de *terra* chez Grégoire se retrouve chez Cynewulf – comme toujours au début et à la fin du passage, de manière à former une structure encadrante –, mais l'utilisation qui en est faite diffère. Grégoire, comme le texte biblique, associe la fabrication à partir de la terre et le retour à la terre. Dans le *Christ II* l'homme est une première fois tiré de la terre lorsque Dieu lui donne vie ; il la quittera une seconde fois, pour l'enfer. Le retour à la terre par la mort est moins nettement mis en relief que chez Grégoire, et le poète évite la répétition du mot « terre » en employant un pronom (*to þære ilcan*). De cette manière, Cynewulf intensifie la malédiction présente dans la Bible – la mort, simplement – pour donner toute sa valeur à la délivrance apportée par le Christ, en même temps qu'il relie ce passage au thème de la Descente aux Enfers traité précédemment : tous ceux qui ont vécu avant l'Incarnation du Christ sont morts *feondum to hroþor* (623) et ont dû gagner l'enfer (625-626), et ce serait encore le cas si le Christ n'était pas intervenu, délivrant les captifs et supprimant la malédiction.

Il est remarquable que ce soit par l'Incarnation et l'Ascension que le Christ a détourné la malédiction de l'humanité, plutôt que par la Passion. Cynewulf évite systématiquement toute allusion aux souffrances du Christ – au contraire de l'auteur du *Christ III*, dans lequel le Christ reproche aux hommes, au moment du Jugement Dernier, de ne pas l'avoir mieux récompensé de ce qu'il a souffert pour eux –, et met l'accent sur le Christ en gloire de l'Ascension.

III.3. Le vol de l'oiseau (633-658)

633 bi þon giedd áwræc iob swa he cuðe,
634 herede helm wera, hælend lofede,
635 ond mid sib-lufan sunu waldendes

636 freo-noman cende ond hine fugel nemde,
 637 þone iudeas ongietan ne mehtan
 638 In ðære god-cundan gæstes strengðu.
 639 wæs þæs fugles flyht feondum on eorþan
 640 dyrne ond degol, þam þe deorc gewit
 641 hæfdon on hreþre, heortan stænne :
 642 Noldan hi þa torhtan tacen oncnawan
 643 þe him beforan fremede freo-bearn godes
 644 monig mislíc geond middan-geard.
 645 swa se fáela fugel flyges cunnode :
 646 / hwilum engla eard up gesohte
 647 modig, meahtum strang, þone maran ham ;
 648 / hwilum he to eorþan eft gestylde
 649 þurh gæstes giefe, grund-sceat sohte,
 650 wende to worulde.

650 **bi þon se witga song :**

651 "he wæs upp hafēn engla fæðmum
 652 in his þa miclan mehta spede,
 653 heah ond halig, ofer heofona þrym."
 654 *Ne mehtan þa þæs fugles flyht gecnawan*
 655 þe þæs up-stiges ond-sæc fremedon
 656 ond þæt *ne gelyfdon*,
 657 þætte lif-fruma
 657 in monnes hiw ofer mægna þrym
 658 halig fróm hrusan ahafen wurde.

Nous regroupons ici deux éléments en réalité distincts, au moins dans le texte de Grégoire : le commentaire des paroles de Job (633-650) et la citation du psaume 8 (650-658). Seul l'examen de la source permet de se rendre compte que le *witga* (650) qui prononce la seconde citation n'est pas Job lui-même. Cynewulf reprend dans cette seconde citation l'idée de l'oiseau, qui appartient en réalité au texte de Job. A-t-il voulu regrouper et synthétiser ? A-t-il, dans un moment d'inattention, confondu les deux personnages ?

III.3.i. Commentaire des paroles de Job (633-650)

Ce passage comprend trois parties, la première et la dernière consacrées à l'« oiseau » qui est le Christ, la seconde à l'incrédulité des Juifs. Cynewulf s'écarte progressivement du texte de Grégoire. La première phrase de Grégoire, *pro hac ipsa namque carnis nostræ sublevatione per figuram beatus Job Dominum avem vocat*, est développée par l'ajout de la notion d'un chant de louanges composé par Job (633-635), lequel rejoint ainsi la troupe des serviteurs de Dieu, à la suite des disciples :

þegnas heredon,
 lofedun leof-wendum lifes agend. (470-471)

et des anges :

aras ufan-cunde æþeling heredun,
 lofedun lif-fruman. (503-504)

suivant les obligations imposées à l'homme :

þæs we ealles sculon
 secgan þonc ond lof þeodne ussum. (611-612)

Lof et *lufu* sont associés par la paronomase (*lofede*, 634 ; *sib-lufan*, 635), comme dans la première de ces citations.

Les trois mots de *herede helm wera* (634) sont reliés par l'assonance, associée à la répétition des consonnes : le *he-* de *herede* est repris dans *helm* (allitération syllabique), le *-er-* du même mot dans *wera*. En somme, *helm wera* contient les différents éléments de *herede*. Ceci laisse entendre que ces deux expressions sont liées de façon plus essentielle que par le seul rapprochement au sein d'un même hémistiche. Puisque *helm wera* (= Dieu) contient en soi la notion de louange (*herede*), cela implique qu'il est dans sa nature d'être loué, que c'est parce qu'il est le protecteur des hommes que ceux-ci doivent l'adorer.

Cynewulf remplace l'idée d'image (*per figuram*) par celle de « surnom » (*freo-noman*) et supprime la notion d'élévation du corps humain, de sorte que, dans la première moitié du cadre tout au moins, la raison de la comparaison avec un oiseau n'apparaît pas. Il en réserve l'explication pour la troisième partie (645-650), où il décrit le vol de l'oiseau en termes d'aller et retour entre le ciel et la terre : un premier mouvement de la terre vers le ciel (*þone maran ham*, 647), correspondant à l'Ascension, et un retour vers la terre (*to eorþan eft gestylde*, 648) : pour le Jugement Dernier, comme suggéré précédemment (523-526), ou, comme le laisse entendre l'expression *þurh gæstes giefe* (649), pour la Pentecôte ?

La partie centrale concerne l'incompréhension des Juifs. Cynewulf répète trois fois ce thème, et la syntaxe différencie le second traitement des deux autres. La première et la troisième phrases sont à la forme négative (*ne meahtan ongietan*, *noldan oncnawan*), le sujet du verbe étant les Juifs (repris par *hi* dans le second cas) ; la phrase fait explicitement allusion au caractère divin du Christ, et ne mentionne pas l'oiseau. La seconde phrase a pour sujet le vol de l'oiseau (*þæs fugles flyht*) et exprime la même idée d'incompréhension à travers la forme affirmative (*wæs ... dyrne ond degol*) ; rien dans cette phrase ne permet de savoir que cet oiseau est Dieu. La phrase centrale expose le mystère lui-même, tandis que les deux phrases qui l'entourent en donnent l'explication. Cette structure est un ajout du poète. Grégoire exprime la même idée de façon linéaire (*Quia enim Ascensionis ejus mysterium Judæam non intelligere conspexit, de infidelitate ejus sententiam protulit, dicens ...*).

Dans ce passage, Grégoire cite et interprète la phrase de Job, *Semitam ignoravit avis* (Job 28/7), qui se trouve dans le texte suivant :

Terra, de qua oriebatur panis,
In loco suo igni subversa est.
Locus sapphiri lapides eius,
Et glebae illius aurum.
Semitam ignoravit avis,
Nec intuitus est eam oculus vulturis.
Non calcaverunt eam filii institorum,
Nec pertransivit per eam leaena. (Job 28/5-8)

Il s'agit de la description d'une contrée si déserte que les oiseaux eux-même ne la connaissent pas. *Semitam ignoravit avis* est traduit, dans la Bible de Jérusalem, par « l'oiseau de proie en ignore le sentier ». Le mot *avis*, bien entendu, peut être au nominatif (« l'oiseau ne connaît pas la route ») ou au génitif (« il ne connaît pas la route de l'oiseau »), mais le parallélisme avec *oculus vulturis* implique un nominatif. Grégoire, choisissant de lire *avis* comme un génitif, considère que le sujet sous-entendu est « les Juifs » – avec un jeu de mots, peut-être, sur *semitam*, rapproché de

« Sémite » – et que la « route de l’oiseau » est l’élévation du Christ dans le ciel lors de l’Ascension.

III.3.ii. Citation du psaume 8 (650-658)

Ce passage traduit le texte suivant, cité par Grégoire : *elevata est magnificentia tua super coelos* (Ps. 8 2). Le parallélisme de l’introduction aux deux citations laisse entendre qu’il s’agit de la reprise d’une même idée sous forme de structure encadrante, et que le *witga* non nommé au vers 650 est le personnage mentionné plus haut, c’est-à-dire Job. En réalité, il s’agit de l’auteur des Psaumes.

Le passage forme une structure encadrante, avec répétition du même hémistiche à peine modifié. Au centre se trouve un rappel de l’incrédulité des Juifs quant à la signification du vol de l’oiseau, élément emprunté au passage précédent.

L’Ascension se fait ici *engla fæðmum* « dans les bras des anges » (651), mais en même temps par la force du Christ lui-même (*in his þa miclan / meahta spede*, 652). Au lieu du verbe *astag* qui décrivait jusqu’ici le phénomène, on trouve un verbe différent, *ahebban*, au passif : *wæs / wurde (upp) (a)hafen* (651-658), comme si le Christ ne prenait pas directement part à son élévation. Ceci est dû à l’influence de la citation latine (*elevata est*).

III.4. Les talents humains (659-691a)

659 Ða us geweorðade se þas world gescop,
 660 godes gæst-sunu, ond us giefæ sealde,
 661 uppe mid englum ece stapelas,
 662 ond eac monig-fealde modes snytttru
 663 seow ond sette geond sefan monna.
 664 / – *Sumum* word-læpe wise *sendedð*
 665 on his modes gemynd þurh his muþes gæst,
 666 æðele ond-giet : se mæg eal fela
 667 singan ond secgan, þam bið snytttru cræft
 668 bifolen on ferðe.
 668 / *Sum* mæg fingrum wel
 669 hlude fore hæleþum hearpan stirgan,
 670 gleo-beam gretan.
 670 / *Sum* mæg god-cunde
 671 reccan ryhte æ.
 671 / *Sum* mæg ryne tungla
 672 secgan side gesceaft.
 672 / *Sum* mæg searolice
 673 word-cwide writan.
 673 / *Sumum* wiges sped
 674 *giefedð* æt guþe, þonne gar-getrum
 675 ofer scild-hreadan sceotend sendað,
 676 flacor flan-geweorc.
 676 / *Sum* mæg fromlice
 677 ofer sealtne sáe sund-wudu drifan,
 678 hreran holm-þræce.
 678 / *Sum* mæg heanne beam
 679 stælgne gestigan.
 679 / *Sum* mæg styled sweord,
 680 wæpen gewyrcan.

680 / Sum con wonga bigong,
 681 wegas wid-gielle. –
 681 swa se waldend us,
 682 god-bearn on grundum, his giefc bryttað.
 683 Nyle he ængum anum ealle gesyllan
 684 gæstes snyttru, þy læs him gielþ sceþþe
 685 þurh his anes cræft ofer oþre forð.
 686 Ðus god mehtig geofum unhnæawum,
 687 cyning al-wihta,
 687 cræftum weorðað
 688 eorþan tuddor, swylce eadgum blæd
 689 seleð on swegle, sibbe ræreþ
 690 ece to ealdre engla ond monna :
 691 swa he his weorc weorþað.

Le catalogue des talents humains est un morceau de bravoure qui n'a que peu de points communs avec le texte de départ. La source première du catalogue reste le texte de Grégoire, qui commente le Psaume 67/19 (*Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus*) :

Dedit vero dona hominibus, quia, misso desuper Spiritu, alii sermonem sapientiae, alii sermonem scientiae, alii gratiam virtutum, alii gratiam curationum, alii genera linguarum, alii interpretationem tribuit sermonum (I Cor XII, 8).

Grégoire rapproche ce psaume d'un passage de la première épître aux Corinthiens, que nous reproduisons ci-dessous (en italique, les talents utilisés par Grégoire) :

Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem Spiritus: et divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus: et divisiones operationum sunt, idem vero Deus qui operatur omnia in omnibus. Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem. *Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiae: alii autem sermo scientiae secundum eundem Spiritum: alteri fides in eodem Spiritu: alii gratia sanitarum in uno Spiritu: alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum, alii genera linguarum, alii interpretatio sermonum.*

Haec autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. (I Cor 12/4-11)

Les deux textes concernent les talents que reçoivent les hommes par la grâce du Saint-Esprit. Saint Paul insiste sur le fait que ces talents si divers procèdent d'une source unique. Grégoire reprend la même liste en supprimant quelques éléments, de manière à obtenir trois groupes de deux éléments parallèles. Il s'agit uniquement, dans l'un comme dans l'autre texte, de dons spirituels utiles au service de Dieu. Cynewulf réagit de la même manière devant ce catalogue de talents que précédemment devant l'évocation du salut comme don offert aux hommes par le Christ (600-613) : il transforme le spirituel en matériel. Les talents qu'il énumère sont pour la plupart de ceux qui permettent la poursuite d'un métier : fabriquer une épée, grimper aux arbres... La tentative de Grosz¹ pour trouver une interprétation spirituelle aux plus prosaïques même de ces activités est peu convaincante.

On constate dans le catalogue une progression du spirituel vers le matériel, au fur et à mesure que Cynewulf se libère de l'influence de Grégoire. Le premier des talents qu'il cite correspond au premier que mentionne Grégoire, la sagesse en paroles (*sermo sapientiae*). Les quatre suivants, quoique non présents dans la source, font appel à des capacités intellectuelles sinon spirituelles : le don de la musique, la

¹ « Man's Imitation of the Ascension : the Unity of *Christ II* » (1970), pp. 404-406.

science des livres sacrés, l'astrologie, l'écriture. Puis Cynewulf passe à une seconde catégories de talents, de nature plus matérielle : l'art de la guerre, la navigation, la capacité de monter aux arbres (= le métier de paysan), l'art du forgeron, la connaissance des routes. Chaque catégorie comprend un même nombre de talents, cinq. Le passage de la première à la seconde catégorie est clairement indiqué par la syntaxe : le premier talent du catalogue et le premier de la seconde partie sont tous deux introduits par *sumum* au lieu de *sum*¹, et la phrase contient un verbe exprimant l'idée de « donner » (*sendedð*, 664 ; *giefeð*, 674) ; les autres talents sont tous introduits par *sum mæg*, excepté le dernier de la liste, pour lequel le remplacement de *sum mæg* par *sum con* (680) laisse pressentir la fin du catalogue. Le nombre de vers consacré à chaque talent diffère aussi suivant sa position dans la liste : quatre et demi pour le premier du catalogue, deux pour le second, un pour chacun des trois suivants ; et, dans la seconde partie, trois pour le premier, deux pour le second, et un pour chacun des trois suivants. La hiérarchie est ainsi respectée, d'une part à l'intérieur d'une même catégorie, d'autre part entre catégories. Cette structure très maîtrisée forme un contraste avec *The Gifts of Men*, catalogue de talents constituant un poème entier, où les différents éléments sont rangés sans ordre ni plan apparent. Les deux textes, que l'un s'inspire de l'autre ou qu'ils remontent indépendamment à une même tradition, appartiennent au même type de catalogues en langue vernaculaire, mais la maîtrise de Cynewulf éclate dans cette comparaison. Pour Cynewulf, un catalogue n'est pas un amas d'éléments disparates entassés sans aucun ordre, mais un texte qui reçoit une structure précise, marquée par une hiérarchisation de ses différents éléments.

Dans le texte de Grégoire déjà, la série de talents est placée à l'intérieur d'une structure encadrante, puisqu'elle est introduite par *Dedit vero dona hominibus* et suivie de *Dedit ergo dona hominibus*. Cynewulf conserve cette structure, mais il développe la sèche phrase d'encadrement de Grégoire. L'idée de « donner des dons » est traduite à la fois par *geweorðade* (659) et par *giefe sealde* (660) (repris par *giefe bryttað*, 682, et *weorðað*, 687-691), et « dons » est précisé par *modes* ou *gæstes snyttru* (662, 684). Cynewulf établit une liaison – absente du texte de Grégoire – avec ce qui précède, en ajoutant aux talents, avant la liste proprement dite, le don du salut (*uppe mid englum / ece stapelas*, 661). C'est la démarche inverse de celle qu'il a adoptée précédemment, où il associait les dons matériels au salut comme si cela pouvait augmenter la gratitude des hommes envers Dieu. Le rapprochement des deux idées n'est pas beaucoup plus approprié ici, et le fait que de ces deux types de dons qu'il mentionne dans l'introduction au catalogue, les « domaines célestes » et les talents, il développe longuement le second et abandonne le premier sans plus y revenir, ne fait que déprécier le don du salut. L'absence de transition entre Ascension et catalogue des talents n'est pas sensible chez Grégoire, où ce passage se trouve à la fin d'une série de citations des Psaumes et constitue le commentaire du verset 19 du Psaume 67, qui dit : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus*, associant à l'Ascension la notion de dons. Cynewulf, en supprimant la référence au psaume, perd cette transition naturelle.

Cynewulf laisse entendre que les « dons spirituels » qu'il va mentionner ont été reçus par les hommes au même moment que le salut (*ece stapelas ond eac modes*

¹ Le scribe, gêné par ce soudain *sumum* dans une avalanche de *sum*, a oublié la désinence du second, qui a été ajoutée ensuite.

snyttu, 661-662) c'est-à-dire grâce à l'Incarnation du Christ, comme l'indique d'ailleurs, du moins selon l'interprétation de Grégoire, le Psaume 67. Il songe sans doute à la Pentecôte, mais la déviation de son catalogue vers des talents de portée pratique rend absurde cette remarque : les hommes savaient fabriquer une épée ou manœuvrer un bateau bien avant l'Ascension.

La seconde partie de la structure encadrante qui entoure le catalogue a une forme complexe : elle est elle-même composée d'une structure encadrante, dont la seconde moitié (686-691) constitue elle aussi une structure encadrante. On peut voir là un effort pour amplifier et orner la conclusion du passage, mais peut-être aussi un effet de l'ajout d'une idée non comprise dans le plan primitif. En effet, *swa se waldend us ... his giefe bryttad* fait office de conclusion, et la restriction qu'aucun homme ne reçoit l'ensemble des dons serait plus à sa place avant ce vers, à la fin du catalogue. Il se peut que l'idée de cette remarque soit venue à Cynewulf lorsqu'il avait déjà commencé sa conclusion : ayant ajouté cette notion, il lui a fallu la faire suivre d'une nouvelle phrase de conclusion. Le développement extrême que reçoit cette dernière phrase, qui forme elle-même une structure encadrante, avec répétition du verbe *weorðað*, peut être dû au désir de rétablir l'équilibre entre les différentes idées.

La restriction suivant laquelle aucun homme ne possède tous les talents reçoit un développement beaucoup plus important dans *The Gifts of Men* que dans le *Christ II* : elle y forme une structure encadrante entourant l'ensemble du poème, tandis qu'en introduction – mais non en conclusion – se trouve aussi, corrélativement, l'idée qu'aucun homme n'est entièrement dépourvu de talents. Cynewulf n'utilise pas cette dernière notion, absente de la source présumée de la restriction, l'homélie X de Grégoire *In Ezechielem*¹ : *Non enim uni dantur omnia, ne in superbiam elatus cadat, sed huic datur quod tibi non datur, et tibi datur quod illi denegatur, ut dum iste considerat bonum quod habes et ipse non habet, te sibi in cogitatione præferat, et fiat quod scriptum est : superiores sibi invicem arbitantes, Phil 2-3.*

Si l'un des deux textes, le *Christ II* ou *The Gifts of Men*, a influencé l'autre, l'influence n'a pu se faire que du *Christ II* sur *The Gifts of Men* : une remarque presque accidentelle dans le *Christ II*, empruntée à une autre source que l'homélie qui a suggéré à Cynewulf le catalogue des talents, est développée par le second auteur, qui en renverse les termes pour en tirer une conséquence logique : si aucun homme n'a tous les dons, aucun non plus n'en est totalement dépourvu. Il serait plus difficile d'imaginer que Cynewulf, s'inspirant de *The Gifts of Men*, n'ait emprunté qu'une seule face de cette notion et en ait à ce point réduit le développement. Mais l'indépendance dont fait preuve l'auteur de *The Gifts of Men* par rapport au *Christ II* dès les premiers talents – richesse, sagesse, force, beauté... – implique l'utilisation d'une autre source, qu'il se soit ou non également servi du *Christ II*.

III.5. Commentaire de la citation d'Habaquq (691b-711)

691 bi þon se witga cwæð

692 þæt áhæfen wæren halge gimmas,

693 hædre heofon-tungol healice upp,

694 sunne ond mona.

694 hwæt sindan þa

¹ Patrologia Latina 76, 897. Cité par Cook, *The Christ of Cynewulf*, p. 141.

695 gimmas swa scyne buton god sylfa?
 696 / he is se soð-fæsta sunnan leoma,
 697 englum ond eorð-warum æþele scima ;
 698 / ofer middan-geard mona lixeð,
 699 gæstlic tungol, swa seo godes circe
 700 þurh gesomninga soðes ond ryhtes
 701 beorhte bliceð, swa hit on bocum cwip,

 702 sibþan of grundum god-bearn ástag,
 703 cyning clænra gehwæs :
 704 þa seo circe hér
 704 áe-fyllendra eaht-nysse bád
 705 under hæþenra hyrda gewældum,
 706 þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon,
 707 gæstes þearfe, ac hi godes tempel
 708 bræcan ond bærndon, blod-gyte worhtan,
 709 feodan ond fyldon ;
 709 hwæpre forð bicwom
 710 þurh gæstes giefe godes þegna blæd
 711 æfter up-stige ecan dryhtnes.

Après le catalogue des talents humains, Cynewulf aborde le thème développé ensuite par Grégoire, la comparaison du soleil et de la lune avec le Christ et l'Église. Le passage de l'un à l'autre se fait au milieu d'un vers, et l'introduction à la citation d'Habaquq, *bi þon se witga cwæð*, implique un rapport entre ce thème et le précédent qui ne se justifie en rien : ce n'est pas à propos des talents humains mais à propos de l'Ascension qu'Habaquq (selon l'interprétation de Grégoire) fait cette remarque concernant le soleil et la lune. Cet hémistiche d'introduction correspond à *de hac Ascensionis ejus gloria etiam Habacuc ait* dans la source. Grégoire ne cherche pas à établir de relation artificielle entre les deux passages, mais indique clairement le début d'un nouveau thème. Cynewulf, pour donner une impression d'unité, va jusqu'à omettre le nom d'Habaquq, qui devient simplement *se witga*, laissant entendre que ce personnage est le même que celui qui était désigné ainsi au vers 650, c'est-à-dire l'auteur des Psaumes. Certains éditeurs – Grein (1857) et Assmann (1898) –, se laissant égarer par l'apparente continuité du texte, placent une virgule devant *se witga*, rattachant syntaxiquement l'hémistiche au catalogue des talents.

Le texte d'Habaquq cité par Grégoire est, dans la version qu'il utilise : *Elevatus est sol, et luna stetit in ordine suo*. La Vulgate a *sol et luna steterunt in habitaculo suo*, et la traduction française de la Bible de Jérusalem « Le soleil et la lune restent dans leur demeure ; [ils fuient devant l'éclat de tes flèches, sous la lueur des éclairs de ta lance] » (Hab. 3/11). Le passage décrit la terreur qu'inspire même aux astres la vue de Yahvé en colère. Isolant la première phrase de son contexte, Grégoire l'interprète à sa manière : le soleil est Dieu, la lune l'Église ; l'élévation du soleil représente l'Ascension du Christ, et celle de la lune, la puissance accrue de l'Église après l'Ascension.

En disposant l'élévation des astres et l'Ascension du Christ de part et d'autre du passage où il affirme que la première est l'image de la seconde, Cynewulf obtient une nouvelle fois un effet de structure encadrante. La seconde moitié du cadre est elle aussi constituée d'une structure encadrante, puisque la notion d'Ascension est répétée avant et après le récit des persécutions subies par l'Église primitive. Cette structure

poétique s'oppose au ton du texte de Grégoire, qui est celui d'une démonstration dont les différentes étapes sont scandées par des mots de liaison (*enim, at, quia*).

Comme plus d'une fois déjà, la mise en vers entraîne une perte de clarté dans le raisonnement et une certaine ambiguïté.

Grégoire distingue soleil et lune, aussi bien dans leur attitude (*elevatus et stetit in ordine suo*) que dans l'interprétation qu'il en donne, puisque l'un représente Dieu et l'autre l'Eglise. Cynewulf, considérant que les deux expressions sont synonymes et la variation purement stylistique, rassemble les deux éléments en un, « les astres », tous deux « élevés » dans le ciel. Ce choix entraîne une difficulté au moment de traduire la phrase suivante, *Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur?*, où les deux éléments doivent être distingués. Il continue néanmoins à regrouper soleil et lune sous le nom de *gimmas*, et conséquemment les identifie tous deux avec Dieu. Il tente ensuite de rattraper cette erreur en introduisant un certain flou dans les vers qui suivent : il identifie explicitement Dieu avec le soleil seul, sans faire mention de la lune ; il compare la lune à l'Eglise, mais ne les assimile pas l'une à l'autre. La différence de syntaxe est instructive : *he is se soð-fæsta sunnan leoma* (696, pour Dieu), et *mona lixeð swa seo godes circe bliceð* (698-699-701, pour l'Eglise). Il atténue ainsi la contradiction entre les deux interprétations qu'il est amené à donner de la lune.

Une certaine confusion est créée également par le développement que Cynewulf donne au passage concernant l'Eglise, dans les vers 703b-709a. Grégoire oppose la clandestinité de l'Eglise avant l'Ascension, où les disciples se réunissaient en secret par crainte de ceux qui avaient fait crucifier leur maître (cf. Jean 20/19 : « Le soir, [...] les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples, par peur des Juifs... »), et la prédication au grand jour après l'Ascension, lorsque le Christ envoie ses disciples sur la terre entière avec pour mission de convertir les peuples. Cynewulf insère une allusion aux persécutions des premiers Chrétiens, avec massacres et incendies d'églises (707-709). – Remarquons au passage que la conduite des impies envers les serviteurs de Dieu n'est pas sans rappeler, involontairement sans doute, l'attitude précédemment préconisée par le Christ envers les adorateurs d'idoles :

hweorfað to hæpnum, hergas breotaþ

fyllað ond feogað, feond-scype dwæscað. (485-486)

Aux yeux de Cynewulf, bien entendu, la destruction du temple de Dieu est un sacrilège, la destruction des idoles une action louable. – Cet ajout concernant les persécutions des premiers Chrétiens n'est pas à sa place dans le contexte où il est placé. Cynewulf l'insère entre deux évocations de l'Ascension, dont la seconde dit explicitement que les serviteurs de Dieu reçurent la prospérité par la grâce du Saint-Esprit après l'Ascension (*æfter up stige ecan dryhtnes*, 711), opposant ce nouvel état de choses, par le mot *hwæpre* « cependant », aux persécutions décrites précédemment. Si l'on s'en tient aux données du poème, les persécutions décrites se produisaient avant l'Ascension et ont cessé ensuite. Historiquement, ceci est naturellement absurde : les disciples du Christ, qui se cachaient dans les premiers jours qui ont suivi sa mort, n'ont subi et ne pouvaient subir aucun préjudice à ce moment-là. C'est après l'Ascension, lorsqu'ils ont commencé à prêcher au grand jour, qu'ils ont été mis à mort l'un après l'autre. Cynewulf, comme plus d'une fois déjà, cherchant à développer le texte de Grégoire, se méprend sur la signification exacte de la phrase de sa source et se voit entraîné à des contradictions. Le passage en

question a posé des problèmes de ponctuation aux éditeurs, mais la source première de ces difficultés est due à Cynewulf lui-même.

III.6. Les bonds du Christ (712-55)

712 bi þon salomon song,
 712 sunu dauibes,
 713 giedda gearo-snottor gæst-gerynum,
 714 waldend wer-þeoda,
 714 ond þæt word acwæð :
 715 "cuð þæt geweorðeð þætte cyning engla,
 716 meotud meahtum swið, munt gestylleð,
 717 gehleapeð hea dune,
 717 hyllas ond cnollas
 718 bewrið mid his wuldre, woruld alyseð,
 719 ealle eorð-buend
 719 þurh þone æþelan styl."
 720 / wæs se forma hlyp þa he on fæmnan astag,
 721 mægeð unmæle, ond þær mennisc hiw
 722 onfeng butan firenum, þæt to frofre gewearð
 723 eallum eorð-warum.
 723 / wæs se oþer stiell
 724 bearnes gebyrda, þa he In binne wæs
 725 in cildes hiw clafum bewunden,
 726 ealra þrymma þrym.
 726 / wæs se þridra hlyp
 727 rodor-cyninges ræs, þa he on rode astag,
 728 fæder, frofre gæst.
 728 / wæs se feorða stiell
 729 in byrgenne, þa he þone beam ofgeaf,
 730 fold-ærne fæst.
 730 / wæs se fifta hlyp
 731 þa he hell-warena heap forbygde
 732 In cwic-susle, cyning inne gebond,
 733 feonda fore-sprecan, fyrum teagum,
 734 grom-hydigne, þær he gen ligeð
 735 In carcerne, clomnum gefæstnad,
 736 synnum gesæled.
 736 / wæs se sixta hlyp
 737 haliges hyht-plega þa he to heofonum astag
 738 on his eald-cyððe –
 738 þa wæs engla þreat
 739 on þa halgan tid hleahstre bliþe
 740 wynnnum geworden :
 740 gesawan wuldres þrym,
 741 æþelinga ord, eðles neosan,
 742 beorhtra bolda ;
 742 þa wearð burg-warum
 743 eadgum ece gefea
 743 æþelinges plega.

744 þus her on grundum godes ece bearn

745 ofer heah-hleoþu hlypum styld
 746 modig æfter muntum :
 746 / swa we men *sculon*
 747 *heortan* gehygdum **hlypum styllan**
 748 of mægne In mægen, mærpum tilgan,
 749 þæt we to þam hyhstan hrofe *gestigan*
 750 halgum weorcum, þær is hyht ond blis,
 751 geþungen þegn-weorud.
 751 / is us þearf micel
 752 þæt we mid *heortan* hælo secen,
 753 þær we mid gæste georne gelyfað
 754 þæt þæt hælo-bearn heonan up *stige*
 755 mid usse lic-homan, lifgende god.

Le passage concernant les bonds du Christ est directement inspiré de l'homélie de Grégoire. Grégoire interprète le verset du Cantique des Cantiques dans lequel la fiancée décrit le fiancé venant vers elle en bondissant (*Ecce iste venit saliens in montibus et transiliens colles*, Cant. 2/8) comme une allusion aux différents « bonds » du Christ, montées ou descentes entre le ciel et la terre ou sur la terre même.

Cynewulf relie ce passage à ce qui précède de la même manière qu'il avait relié les deux thèmes précédents, par *bi þon* (712). Cette fois-ci la liaison peut se justifier, puisque les vers qui précèdent font allusion à l'Ascension et que c'est bien de cet événement que parle Salomon, selon l'interprétation de Grégoire.

Au contraire du morceau précédent, dont l'introduction est brève et ambiguë (*bi þon se witga cwæð*, 691) et qui est traité rapidement et plutôt maladroitement, le passage consacré aux bonds, très soigné, couvre trente-quatre vers, avec une introduction de trois vers. L'intérêt de Cynewulf pour ce thème se marque par le fait qu'il ajoute un bond, la Descente aux Enfers, à ceux énumérés par Grégoire.

L'introduction au discours de Salomon (712-714) a la forme d'une structure encadrante, l'idée de « dire » ou « chanter » étant présente dans le premier et le dernier hémistiche. Pour donner du volume à cette introduction Cynewulf a recours à la variation. Plusieurs épithètes sont utilisées pour désigner Salomon. La première et la troisième le considèrent en tant que roi (« fils de David », « souverain de peuples humains »), la seconde en tant que sage : là encore, Cynewulf a respecté une disposition en structure encadrante.

La citation du Cantique des Cantiques (715-719) a elle aussi la forme d'une structure encadrante. L'idée de « bond » (tirée de la source) est répétée au début et à la fin, tandis que dans la partie centrale Cynewulf interprète ces bonds comme servant au salut de l'humanité. Précédemment il avait placé l'image – le vol de l'oiseau – au centre d'une structure encadrante dont les deux moitiés en donnaient l'explication (637-644). Ici la disposition est inverse, l'image étant utilisée en structure encadrante, tandis que l'interprétation se trouve au centre.

La liste des différents bonds (720-743) a la forme d'une énumération (« structure parallèle », selon la terminologie de Bartlett) où la syntaxe est identique d'un bond à l'autre : *wæs se ... hlyp / stiell þa ...* Seul change le chiffre, et l'alternance de *hlyp* et de *stiell*, marquant un effort pour introduire de la variété là où il n'est guère possible d'en avoir. Le mot *stiell* est utilisé pour la Nativité et pour la Descente de Croix, tandis que l'Incarnation, la Crucifixion, la Descente aux Enfers et l'Ascension, sont

décrites comme *hlyp*. Montée ou descente, humiliation ou glorification sont indifféremment évoquées par l'un ou l'autre de ces noms. S'il y a un parallélisme entre *þa he on fæmnan astag*, *þa he on rode astag* et *þa he to heofonum astag*, dans trois phrases où le mot *hlyp* est utilisé, le cinquième bond, la Descente aux Enfers, malgré l'utilisation de *hlyp*, ne contient pas le verbe *astag*. Dans les deux derniers bonds, tous deux utilisant *hlyp*, ce mot allitére de façon non métrique avec le vers suivant, mais ce n'est pas le cas pour les deux autres emplois. En somme, le choix de l'un ou l'autre est aléatoire et – excepté pour les deux derniers bonds, où *hlyp* est utilisé deux fois de suite – semble simplement dû au désir d'une alternance régulière.

L'ambiguïté du verbe *astigan* (qui indique un mouvement vertical vers le haut ou vers le bas, « monter » ou « descendre ») est exploitée par l'auteur du *Dream of the Rood*, qui décrit la Crucifixion tour à tour, voire en même temps, comme montée ou descente, élévation ou abaissement, investissant une même phrase de quatre significations différentes¹. Cynewulf, quant à lui, utilise l'identité de verbe pour créer des échos mettant en parallèle les trois principaux épisodes : Incarnation, Crucifixion, Ascension : la descente première et la remontée au ciel et, entre les deux, l'épisode qui est la raison même de l'Incarnation, la Crucifixion. S'agit-il de montée ou de descente ? La position centrale de cet épisode, la syntaxe, plus proche de *on fæmnan astag* que de *to roderum astag*, autorise à lire dans *on rode astag* la même ambiguïté dont joue l'auteur du *Dream of the Rood*.

L'énumération des bonds présente une importante amplification par rapport au texte très schématique de Grégoire : *De coelo venit in uterum, de utero venit in præsepe, de præsepe venit in crucem, de cruce venit in sepulcrum, de sepulcro rediit in coelum*. Le nombre de vers consacré à chaque bond, ainsi que l'élaboration qu'il reçoit, correspondent à la remarque déjà faite à propos du passage sur les talents : le premier élément est le plus développé, le second l'est déjà moins, et les suivants sont traités brièvement. Le premier bond couvre trois vers et demi, le second trois, les deux suivants deux seulement. Mais les deux derniers bonds brisent ce schéma : six vers pour le cinquième, sept et demi pour le sixième. C'est que le cinquième bond, la Descente aux Enfers, est celui ajouté par Cynewulf, ce qui implique qu'il y attachait une importance particulière. Quant au sixième, l'Ascension, il est le sujet même du poème et il aurait été difficile de ne pas s'y attarder. Ainsi les deux premiers et les deux derniers bonds reçoivent un traitement plus approfondi, les deux bonds centraux étant traités de manière schématique. Il est caractéristique du *Christ II* que ces deux éléments sur lesquels glisse le poète soient la Crucifixion et la Descente de Croix, c'est-à-dire les détails de la Passion, tandis qu'il s'attarde sur l'Incarnation et la Nativité d'une part, la Descente aux Enfers et l'Ascension d'autre part, quatre épisodes où l'allégresse est de mise. Nous avons signalé plus haut l'insistance inverse de l'auteur du *Christ III* sur la Crucifixion.

On remarque un effort pour relier les bonds deux à deux, au moins pour les quatre premiers – le développement plus grand que reçoivent les deux derniers rendrait ce procédé impossible. Le dernier vers du premier bond fait écho au dernier vers du second, avec la répétition de *eal* (*eallum eorð-warum*, 723 ; *ealra þrymma þrym*, 726) ; les derniers vers du troisième et du quatrième bond riment, tous deux se terminant par *-æst* (*gæst*, 728 ; *fæst*, 730).

¹ Voir Stévanovitch, « Élévation-abaissement dans l'*Exaltation de la Croix* » (1994).

Cynewulf souligne l'humiliation que représente la Nativité en décrivant le Christ comme un nouveau-né, *in binne, in cildes hiw, clafum bewunden* (724-725). Dans ce contexte, l'épithète *ealra þrymma þrym* (726) surprend. A propos de l'Ascension il utilisera *wuldres þrym* (740), de valeur identique. Dans le second cas il s'agit du Christ glorifié rentrant au ciel au milieu de la joie générale, et l'épithète est parfaitement adaptée au contexte ; dans le premier cas, le Dieu glorieux prend la forme d'un nouveau-né, et le paradoxe est volontairement souligné par une épithète inappropriée.

Si schématique que soit le récit de la Crucifixion, Cynewulf réussit à y glisser une allusion à la Trinité, en laissant entendre que le Père et le Saint-Esprit sont montés sur la croix (*þa he on rode astag, // fæder, frofre gæst* (727-728).

Les procédés mentionnés ci-dessus sont des moyens de donner un peu d'éclat à des passages sur lesquels Cynewulf a décidé de ne pas s'attarder. Les deux derniers bonds sont traités de manière très différente.

Le cinquième, la Descente aux Enfers, est absent du texte de Grégoire. Cynewulf, qui a déjà consacré un certain nombre de vers à cet épisode dans le discours des anges accompagnant le Christ, ajoute ici un bond supplémentaire et insère la Descente aux Enfers dans la série des montées et descentes du Christ. Il fait à cette occasion un nouveau récit de l'événement, redisant le combat et l'enchaînement du roi des démons. Par rapport au premier récit l'ordre des événements est inversé, c'est-à-dire que l'ordre chronologique est rétabli et qu'au lieu de décrire les effets puis les causes, les dernières étapes puis les premières, Cynewulf, cette fois-ci, prend le récit dans l'ordre. Il commence par l'intervention du Christ et termine par l'évocation de la situation actuelle de Satan, toujours enchaîné comme le Christ l'a laissé (734-735), autant par ses propres péchés que par des chaînes matérielles, comme l'indique le parallélisme de *clomum gefæstnad* et *synnum gesæled* (735-736).

Le dernier bond, celui consacré à l'Ascension (736-743), est, comme il est naturel, celui qui reçoit le développement le plus important. Cynewulf lui donne la forme d'une double structure encadrante. Au centre se trouve le retour du Christ au ciel, présenté du point de vue des anges ; de chaque côté se trouve une mention de la joie des anges ; et enfin, autour de cet ensemble, l'évocation de l'Ascension, avec la répétition du mot *plega* (737, 743) (« jeu » ? « mouvement » ? « bataille » ?). Ces éléments ont déjà été maintes fois utilisés dans le poème, et la simple mention de l'Ascension suffit à les amener sous la plume de l'auteur.

La série des bonds terminée, Cynewulf reprend l'ensemble dans une phrase de conclusion (744-746), qui répète la citation du Cantique des Cantiques et forme une structure encadrante avec le début du passage : on y retrouve les mots (*ge*)*styllan*, *hlyp*, *munt*, *heah*.

La leçon que Cynewulf, à la suite de Grégoire, tire de la série de bonds – la nécessité pour l'homme de bondir vers le ciel à la suite du Christ – est exprimée en deux phrases parallèles (746-751a ; 751b-755) où l'on trouve répétées les idées d'obligation (*sculon*, 746 ; *þearf*, 751), d'ascension (dans le premier cas celle de l'homme, dans le second celle du Christ) et de cœur (*heortan gehygdum*, 747 ; *mid heortan*, 752). Ce passage est relié aux vers 744-746, conclusion de l'énumération des bonds, par la reprise de *hlypum styllan* (747) et par le *swa* (746) qui introduit la

première phrase. Le poète suggère à l'homme d'imiter le Christ en bondissant de vertu en vertu jusqu'à atteindre le ciel. Le rythme des vers 749-750 :

þæt we to þam hyhstan hrofe gestigan
halgum weorcum, þær is hyht ond blis

reflète la difficulté de cette ascension spirituelle et son caractère progressif. Le nom (*hrofe*) qui indique le but du voyage est repoussé dans l'hémistiche d'arrière et quatre syllabes inaccentuées s'accumulent dans l'hémistiche d'avant, précédant non pas le nom mais un adjectif (*hyhstan*) qui, de par son sens, rappelle la distance à parcourir. La disjonction du nom et de l'adjectif, séparés par la césure, produit le même effet d'immensité que dans l'expression *ymenne / grund* au vers 481. Les deux hémistiches de type A *hrofe gestigan* (749b) et *halgum weorcum* (750a), par leur rythme, reflètent l'effort qu'implique l'Ascension. Le rythme se fait soudain serein et harmonieux lorsque le but est atteint, au vers 750b : *þær is hyht ond blis* (hémistiche de type B commençant par deux syllabes inaccentuées).

On trouve un écho de l'Ascension dans l'utilisation du verbe *gestigan* pour exprimer cette élévation ainsi que dans la description du ciel comme un séjour de joie (*þær is hyht ond blis*, 750) : les anges témoigneront une même joie à l'arrivée de l'homme vertueux que précédemment au retour du Christ (*hyht wæs geniwad, // blis in burgum*, 529-530).

Dans la seconde phrase Cynewulf, qui a peut-être conscience de s'être quelque peu éloigné de sa source, revient au texte de Grégoire et traduit de manière très précise la première phrase du §11 : *Unde, fratres charissimi, oportet (is us þearf micel) ut illuc sequamur corde (þæt we mid heortan hælo secen [sic]), ubi eum corpore ascendisse credimus (þær we ... gelyfað þæt þæt hælo-bearn heonan up stige mid usse lic-homan)* – ou du moins il tente d'en donner une traduction précise. Mais l'antithèse entre *sequamur corde* et *eum corpore ascendisse* est affaiblie dans le texte de Cynewulf, qui met en parallèle *mid heortan*, *mid gæste* et *mid usse lic-homan* – la seconde de ces expressions étant une cheville qui complète le vers. Surtout, Cynewulf, influencé par la ressemblance phonétique des deux mots, traduit *illuc sequamur* par *hælo secen* – « chercher » et non pas « suivre ». Le changement de verbe implique un COD tout à fait différent, « le salut », et détruit le parallélisme entre l'ascension physique du Christ et celle, spirituelle, de l'homme. En conséquence le *þær* conservé par Cynewulf (*ubi* dans le texte de Grégoire) ne convient plus au contexte. Grégoire exhortait les fidèles à suivre le Christ « là où » ils croyaient qu'il était monté ; Cynewulf les exhorte à chercher le salut « là où ils croient que le Christ est monté », ou peut-être « dans la croyance que » ... – *þær* a gêné certains éditeurs, non sans raisons.

Ces quelques vers marquent la fin de la seconde partie du poème, c'est-à-dire l'analyse de la signification de l'Ascension à travers l'interprétation de divers passages de l'Ancien Testament censés s'y rapporter. Cynewulf, suivant toujours Grégoire, tirera maintenant la leçon de ce qui précède en exhortant les chrétiens à se repentir. Ce thème est déjà esquissé dans les vers 746-755, que nous rattachons néanmoins à la seconde partie, à cause de la structure encadrante qu'ils forment avec les vers 586-87 au début de cette même partie :

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf. (586-587)
is us þearf micel
þæt we mid heortan hælo secen,

þær we mid gæste georne gelyfað
 þæt þæt hælo-bearn heonan up stige
 mid usse lic-homan, lifgende god. (751-755)

Dans les deux cas, Cynewulf désigne le Christ par ce titre de *hælu-bearn*, mentionne le salut qu'il a rendu possible (*hals*, 587 ; *hælo*, 752) et invite à croire à la vérité de l'Ascension, la première fois en évoquant le récit précédent basé sur les témoignages des disciples (*we nu gehyrdan*, 586), la seconde fois par une exhortation explicite. Cette structure encadrante délimite la seconde partie du poème.

IV. Exhortation au repentir (756-866)

Le dernier tiers du poème se divise en deux parties (756-814, se terminant par le passage runique, et 815-866), toutes deux commençant par *for-þon*.

IV.1. Repentir en vue du Jugement Dernier (756-814)

IV.1.i. Attaque du diable (756-782a)

756 for-þon we a sculon idle lustas,
 757 syn-wunde forseon, ond þæs sellran gefeon.
 758 habbað we us to frofre fæder on roderum,
 759 æl-meahtigne ; he his áras þonan
 760 halig of heahðu hider onsendeð,
 761 þa us gescildað wið sceþþendra
 762 eglum earh-farum, þi læs unholdan
 763 wunde gewyrccen,
 764 þonne wroht-bora
 764 In folc godes forð onsendeð
 765 of his brægd-bogan biterne *stræl*.
 766 for-þon we fæste sculon wið þam fær-scyte
 767 symle wærlice wearde healdan,
 768 þy læs se attres ord in gebuge,
 769 biter bord-gelac, under ban-locan,
 770 feonda fær-searo : þæt bið frecne wund,
 771 blatast benna.
 771 utan us beorgan þa,
 772 þenden we on eorðan eard weardien ;
 773 utan us to fæder freoþa wilnian,
 774 biddan bearn godes ond þone bliðan gæst
 775 þæt he us gescilde wið sceapæn wæpnum,
 776 laþra lyge-searwum,
 776 – se us lif forgeaf,
 777 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 778 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum.
 779 Ne þearf him ondrædan deofla *strælas*
 780 ænig on eorðan ælda cynnes,
 781 gromra gar-fare, gif hine god scildeþ,
 782 duguða dryhten.

Ce passage correspond à une phrase unique de Grégoire, *Desideria terrena fugiamus, nihil nos jam delectet in infimis, qui patrem habemus in coelis*. Le début, *for-þon we a sculon*, est emprunté à la phrase précédente du texte de Grégoire, première phrase du § 11, qui avait été utilisée à la fin de la seconde partie du

Christ II : *Unde, fratres charissimi, oportet...* Cynewulf, par rapport au texte de Grégoire, déplace donc la limite entre les deux parties.

La phrase de Grégoire correspond aux trois premiers vers de ce passage (756-758). Comme souvent, Cynewulf en modifie moins le sens que l'éclairage. Grégoire développe un contraste entre la terre et le ciel : l'homme doit fuir les joies et les désirs terrestres et regarder vers le ciel qui est la demeure de son Père. Cynewulf supprime le mot *terrena*, le remplaçant par *idle* – pour l'allitération, ou parce qu'il s'agit d'une association traditionnelle avec le nom *lustas*, que l'on retrouve dans *Order of the World* (*æg-hwylc ælda bearna / forlæte idle lustas*, 99). Il garde le second terme de l'opposition, *on roderum*, mais en l'employant seul lui ôte l'essentiel de sa valeur. Le contraste entre la terre et le ciel, la terre domaine de l'homme, le ciel sa patrie véritable qui lui devient accessible par l'Ascension, la nécessité de s'élever vers le ciel en esprit à la suite du Christ en se désintéressant des choses de la terre, tout ceci disparaît, tandis que disparaît en même temps la relation qu'avait cette exhortation avec le thème de l'Ascension. Au lieu de cela Cynewulf, à propos de l'image des « blessures du péché » (*syn-wunde*, 757, variation de *idle lustas*) et de l'aide apportée par Dieu à l'homme (*to frofre* 758, pour allitérer avec *fæder*), se lance dans une description de l'attaque des démons armés d'arcs tirant des flèches empoisonnées et causant de cruelles blessures. Contre ces ennemis, Dieu protège l'homme par l'intermédiaire de ses anges (759-760) : Cynewulf oppose *of heahþu onsendeð* (l'envoi des anges par Dieu) et *of his brægd-bogan onsendeð*, l'envoi des flèches par le diable, et en fait les deux moitiés d'une structure encadrante au centre de laquelle est placée la notion de protection accordée par Dieu.

Cette allégorie est traditionnelle. Dans la vie de saint Guthlac par Félix, le saint est blessé d'une flèche empoisonnée (le désespoir, et non le péché) tirée par le diable :

Sub eodem denique tempore, quo praefatus vir beatae memoriae heremitare initiavit, cum quodam die adsueta consuetudine psalmis canticisque incumberet, tunc antiquus hostis prolis humanae, ceu *leo rugiens*, per vasti aetheris spatia tetra numina commutans novas artes novo pectore versat. Cum enim omnes nequitiae suae vires versuta mente temptaret, tum veluti ab extenso arcu venenifluam desperationis sagittam totis viribus iaculavit, quousque in Christi militis mentis umbone defixa perpendit. Interea cum telum toxicum atri veneni sucum infunderet, tum miles Christi totis sensibus turbatus de eo, quod incoeperat, desperare coepit et huc illucque turbulentum animum convertens, quo solo sederet, nesciebat.

(après trois jours passés ainsi, il est guéri par saint Barthélémy).

Ex illo enim tempore numquam zabulus adversus illum desperationis arma arripuit, quia ab illo semel infracta contra illum ultra praevalere nequiverunt. (Ch. 29)

La description de l'attaque des démons est un ajout amené par association d'idées à partir des termes *syn-wunde* et *to frofre*. Cynewulf oublie l'homélie de Grégoire et compose le passage de manière indépendante. Il lui donne une structure par la répétition de *for-þon we a* (ou *fæste*) *sculon, utan us* (756, 766, 771, 773). Plutôt que de parallélisme, il s'agit d'une structure par accréation, où chaque élément marque une étape nouvelle : mise en garde générale (756), mise en garde contre les flèches du diable (766), nécessité de se protéger en faisant appel à Dieu (771, 773). Le dernier élément est le plus développé et contient une structure encadrante : l'idée de la protection apportée par Dieu est répétée de part et d'autre d'une action de grâces, où la réciprocité de dons entre Dieu et les hommes est soulignée par la paronomase : *se us lif forgeaf, si him lof* (776-777). Une autre paronomase associe la gloire de Dieu et

son autorité sur le monde : *woruld worulda, wuldor* (778). En même temps, la seconde partie de cette structure encadrante renvoie au début du passage, en reprenant à la fois d'idée de protection (*scildeþ*, 781) et de flèches (*strælas*, 779), dans les termes mêmes utilisés dans la première partie.

La prière s'adresse à la Trinité (*fæder, bearn godes, þone bliðan gæst*, 773-774), et l'unité de la Trinité est exprimée par le pronom singulier qui reprend ce triple sujet : *þæt he us gescilde* (775), et plus loin *se us lif forgeaf*. Muir¹ voit dans l'expression *leomu, lic ond gæst* (777) une indication de la triple nature de l'homme créé par la Trinité. La paronomase qui associe *woruld, worulda* et *wuldor* au vers 778 est une troisième expression de la notion de Trinité.

IV.1.ii. Le Jugement Dernier (782b-814)

Après ce développement qui l'éloigne de sa source Cynewulf reprend le texte de Grégoire, qui oppose la venue du Christ lors de la Nativité, plein de mansuétude, et lors du Jugement Dernier, terrible. Là encore, après avoir suivi Grégoire de manière à peu près exacte, à quelques amplifications près, il se lance dans un développement absent de sa source, le récit du Jugement Dernier, occasion de placer sa signature runique.

A) Annonce du Jugement Dernier (782b-796)

782 is þam dome neah
 783 þæt we gelice sceolon leanum hleotan
 784 swa we wide-feorh weorcum hlóðun
 785 geond sidne grund.
 785 us secgað bec
 786 hú æt ærestan ead-mod astag
 787 In middan-geard mæгна gold-hord
 788 In fæmnan fæðm, freo-bearn godes,
 789 halig of heahþu
 789 – huru ic wene me
 790 ond eac ondræde dóm ðy reþran,
 791 Ðonne eft cymeð engla þeoden,
 792 þe ic ne heold teala þæt me hælend min
 793 on bocum bibeað :
 793 Ic þæs brogan sceal
 794 geseon sýn-wræce, þæs þe ic soð talge,
 795 þær monig beoð on gemot læded
 796 fore onsyne eces deman.

L'ensemble de ce passage forme une structure encadrante : *dom* dans le premier vers est repris par *deman* dans le dernier. La structure encadrante se compose de deux parties, et un troisième *dom* (790) marque le passage de l'une à l'autre. Ces deux parties correspondent approximativement aux deux moitiés de la phrase de Grégoire :

Et hoc nobis est magnopere perpendendum, quia is qui placidus ascendit terribilis redibit ;
 et quidquid nobis cum mansuetudine præcepit, hoc a nobis cum distictione exigit.

L'idée de base du texte de Grégoire est le contraste entre l'attitude du Christ lors de l'Ascension et lors du Jugement Dernier. Il insiste sur cette opposition dans une de ces formules auxquelles il se complait : *is qui placidus ascendit terribilis redibit*. Cynewulf conserve cette idée, mais il affaiblit le contraste entre les deux éléments.

¹ *The Exeter Anthology of Old English Poetry* (1994), p. 408.

Non seulement il dilue la phrase par l'emploi de la variation (*in fæmnan fæðm, freo-bearn godes, halig, of heahþu* ne font que reprendre des idées déjà présentes dans *in middan-geard* et *mægna gold-hord*), mais il sépare les deux idées en les plaçant dans des phrases différentes. Le retour du Christ lors du Jugement Dernier est décrit dans une subordonnée circonstancielle, donc comme un élément d'importance secondaire, l'accent étant mis sur la crainte qu'éprouve l'auteur à l'idée du jugement (*ic ondræde me dom ðy reþran, ðonne...*). Cette disposition n'est pas nécessairement préméditée : il se peut que Cynewulf ait utilisé le mot *dom* pour l'allitération facile qu'il fournissait avec *ondrædan*, et qu'il se soit alors vu obligé d'employer une subordonnée pour placer l'idée du retour du Christ. Quoiqu'il en soit, l'effet de cette modification est de supprimer le parallélisme syntaxique qui chez Grégoire soulignait le contraste entre les deux épisodes. Cynewulf utilise un autre procédé pour traduire la même idée : dans le *Christ II* le contraste se fait sentir moins par la syntaxe que par la disposition en structure encadrante, puisque la Nativité (785b-789a) est entourée de la mention du Jugement Dernier (782-785a, 789b-791).

Cynewulf substitue à l'antithèse primitive Ascension / Jugement une antithèse différente : au lieu du retour glorieux au ciel, c'est l'humilité de la Nativité qu'il oppose à la sévérité du juge. Comme précédemment dans le catalogue des bonds, il traduit l'idée d'humiliation en utilisant de manière inattendue une épithète, *mægna gold-hord* (787) qui exprime la gloire du Christ et qui paraît déplacée dans ce contexte, s'opposant comme elle le fait à *ead-mod* et *in middan-geard*.

Cynewulf insiste sur le fait que c'est l'homme lui-même qui choisit sa sentence finale :

...we gelice sceolon leanum hleotan
swa we wide-feorh weorcum hlōdun (783-784)

et il associe étroitement les deux idées, la rétribution et les œuvres qui la justifient, par divers procédés stylistiques : rime (*leanum/weorcum, hleotan/hlōdun*), allitération non métrique bi-consonantique (*hleotan/hlōdun*), assonance vocalique (*gelice/wide, sceolon/feorh, leanum/weorcum, hleotan/hlōdun*). Le sujet des deux verbes est *we*, qu'il s'agisse des œuvres accomplies en ce monde ou de la rétribution reçue ; dans ce dernier cas, Cynewulf évite l'emploi du passif, soulignant ainsi la responsabilité de l'homme dans le choix de la sentence. Comme il l'indiquait plus haut, l'Incarnation du Christ a rendu à l'homme son libre arbitre, et c'est de lui que dépend la décision (589-591).

A la fin du passage, Cynewulf répète l'idée de jugement (*eces deman, 796*), de manière à former une nouvelle structure encadrante (790-796), au centre de laquelle se trouvent les obligations imposées aux hommes par Dieu (792-793). Cette idée correspond à la seconde partie de la phrase de Grégoire, *quidquid nobis cum mansuetudine præcepit, hoc a nobis cum districtione exiget* ; mais l'idée de mansuétude, mentionnée plus haut à propos de la Nativité, n'est pas reprise ici : elle est sous-entendue dans l'épithète *hælend min* désignant le Christ (792), qui évoque, implicitement, l'Incarnation et l'Ascension. Le paradoxe de ce Sauveur venu pour juger et condamner n'est qu'apparent : seront damnés ceux qui auront refusé le salut offert par le Christ. La position de la notion d'obligations imposées aux hommes entre deux mentions du Jugement Dernier souligne la relation de cause à effet entre l'inobservance des prescriptions et la condamnation finale.

Le ton de ce passage est beaucoup moins angoissé que celui des épilogues de *The Fates of the Apostles* et *Juliana* : *ic wene me // ond eac ondræde* (789-790) donne l'impression que la crainte est un élément secondaire, et Cynewulf parle de « voir » le châtement (*ic þæs brogan sceal // geseon syn-wræce*, 793-794) plutôt que de le subir. Au contraire dans *Juliana* Cynewulf parle en son nom propre de l'angoisse qui frappera le pécheur au jour du Jugement :

Sar eal gemon,
synna wunde, þe ic siþ oþþe ær
geworhte in worulde. Þæt ic wopig sceal
tearum mænan. Wæs an tid to læt
þæt ic yfel-dæda ær gescomede
þenden gast ond lic geador siþedan
onsund on eared. (709-715)

et dans *The Fates of the Apostles* il exprime une réelle angoisse devant l'incertitude du sort qui l'attend après la mort :

Hu, ic freonda beþearf
liðra on lade, þonne ic sceal langne ham,
eard-wic uncuð, ana gesecan,
lætan me on laste lic, eorðan dæl,
wæl-reaf wunigean weormum to hroðre. (91-95)

On ne sent rien de cela dans le *Christ II*. Si Cynewulf évoque un instant ses propres péchés (*ic ne heold teala / þæt mer hælend min // on bocum bibead*, 792-793), en revanche, comme dans *Elene*, il donne une description impersonnelle du Jugement Dernier. Il met l'accent sur la foule des pécheurs (*monig beoð / on gemot læded*, 795 ; *þær sceal forht monig // ... werig bidan*, 801-802), puis parle de façon détachée de ceux qui ont tout à craindre en ce jour : *þa þe hyra weorcum / wace truwiad* (837). Il passe ensuite au singulier pour parler, non de lui-même, mais de *æg-hwylcum // syn-wyrcendra* (840-841). Tout cela ne donne pas l'impression d'une crainte personnelle. Il s'inclut parfois dans les conseils qu'il donne (*is us þearf micel // þæt we gæstes wlite ... // georne biþencen*, 847-849), mais parfois aussi s'adresse explicitement aux autres : *for-þon Ic leofra gehwone / læran wille // þæt he ne agæle / gæstes þearfe* (815-816). La manière est celle d'un prédicateur qui se préoccupe du salut de sa congrégation plutôt que du sien propre.

B) Description du Jugement Dernier (797-814)

797 þonne Cene cwacað, gehyreð cyning mæðlan,
798 rodera ryhtend, sprecan reþe word
799 þam þe him ær in worulde wace hyrdon,
800 þendan Yrre ond Nyd yþast meahtan
801 frofre findan ;
801 þær sceal forht monig
802 on þam wong-stede werig bidan
803 hwæt him æfter dædum deman wille
804 wraþra wita.

804 biþ se Wynn scæcen
805 eorþan frætwa ;
805 / Ure wæs longe
806 Lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,
807 Feoh on foldan ;

807 / þonne frætwe sculon
 808 byrnan on bæle :
 808 blac rasetteð
 809 recen reada leg, reþe scriþeð
 810 geond woruld wide,
 810 wongas hreosað,
 811 burg-stede herstað ;
 811 brond bið on tyhte,
 812 æleð eald-gestreon unmunlice,
 813 gæsta gifrast,
 813 þæt geo guman heoldan
 814 þenden him on eorþan onmedla wæs.

Le passage runique s'enchaîne sans solution de continuité avec l'annonce du Jugement Dernier. Cynewulf exprimait sa crainte du jugement : il donne maintenant un récit de cet événement, introduit par *þonne* (797).

Le récit se compose de deux parties, l'une qui dépeint les hommes redoutant le jugement (797-804a), l'autre le feu qui dévaste la terre (804b-814). Chacune est entourée d'une structure encadrante.

Les deux moitiés de la première structure encadrante sont formées par la répétition de la crainte éprouvée par les hommes lors du Jugement Dernier (*cwacað*, 797 ; *forht*, 801). Au centre, Cynewulf évoque les possibilités de salut que les pécheurs ont laissé passer (*þendan Yrre ond Nyd / yþast meahtan // frofre fundan*, 800-801). Le sens de cette phrase ne doit pas être recherché de manière trop rigoureuse, car Cynewulf tient avant tout à placer ses runes. Nous suggérons que *Yrre* représente la colère divine et *Nyd* « nécessité, contrainte » le châtement, qui tous deux auraient pu facilement être évités / apaisés par le repentir.

Le contraste entre *cene* « l'audacieux » et *cwacað* « tremblera » est poursuivi par la remarque paradoxale que cet audacieux s'est comporté *wace* « avec faiblesse » au cours de sa vie. L'adverbe est encore utilisé dans le même sens au vers 837, puis, à propos du monde, au vers 855. Les sons sinon le sens rapprochent *cwacað* et *wace*. Cynewulf, par l'ensemble de ces procédés, suggère que la puissance en ce monde est en réalité faiblesse.

La seconde partie du passage décrit le feu qui ravage la terre, sous forme d'une structure encadrante : de chaque côté se trouve une évocation de la terre avant le cataclysme, d'abord du point de vue de sa beauté (*eorþan frætwa*), ensuite à propos de la splendeur des possessions humaines (812-814). Au centre de la structure encadrante se trouve la description des ravages exercés par le feu, qui détruit aussi bien la nature (*wongas*) que les villes (*burg-stede*). Le point de vue se déplace : tantôt la terre (807-808a, 8106-811a), tantôt le feu (808b-810a, 811b-813a) est sujet de la phrase. Les deux descriptions se font en parallèle, et le rapport entre les deux éléments est d'abord laissé implicite : le feu avance, plaines et citadelles s'effondrent – c'est au lecteur de rétablir le lien de cause à effet. Les deux points de vue se rejoignent dans la dernière phrase, *brond bið on tyhte, // æleð eald-gestreon* (811-812). En même temps le feu se rapproche progressivement des hommes : il frappe d'abord les plaines, puis les citadelles, puis les trésors. A ce stade, tout est détruit.

Le feu est personnifié, décrit comme une créature affamée dévorant tout sur son passage, *gæsta gifrast* (813). C'est là une figuration traditionnelle. On retrouve la

même expression dans le *Christ III* : *swa se gifra gæst / grundas geond-seced* (972), et la même idée dans la *Genèse A* :

strudende fyr stéapes and géapes
 swogende *forswealh* eall eador
 þæt on sodoma byrig secgas ahton. (2558-2560)

Les étapes de l'incendie sont marquées par une succession de verbes (*rasetteð*, *scripeð*, *hreosað*, *berstað*, *æleð*) dont l'accumulation impose un mouvement rapide à la phrase, mouvement qui traduit l'avance impitoyable du feu. On note une assonance en *r* impliquant une idée de violence, non seulement au vers 809 où le *r* forme l'allitération, mais aussi de manière non métrique : *rasetteð*, *recen*, *reada*, *reþe*, *scripeð*, *hreosað*, *burg-stede*, *berstað*, *brond* (808-811) ; et, concourant à cette impression, un rythme privilégiant les hémistiches de type A, qui commencent par une syllabe accentuée.

Les mêmes procédés sont utilisés dans le même but dans *Judgment Day II* :

Donne fyren lig
 blaweð and braslað¹,
 read and reaðe, ræscet and efesteð,
 hu he syn-fullum susle gefremme... (152-154)

Là aussi, les verbes se multiplient (*blaweð and braslað*, *ræscet and efesteð*), les hémistiches de type A dominant, et on trouve une allitération en *r* au vers 153, annoncée au vers précédent par le mot *braslað*.

Cynewulf évoque les eaux du déluge dans les vers :

Ure wæs longe
 Lagu-flodum bilocen lif-wynna dæl,
 Feoh on foldan (805-807)

les associant à l'incendie du Jugement Dernier de manière assez artificielle, en opposant plus ou moins implicitement la première destruction de la terre par l'eau et la seconde par le feu. Le but premier de ces quelques vers est de placer les lettres de sa signature runique, le U et le F, mais surtout le L (*lagu*). Dans les épilogues d'*Elene* et de *Fates*, la rune L est utilisée dans l'expression *swa lagu to-glided* (*Elene* 1268, *Fates* 102), qui compare le caractère éphémère des choses de ce monde à de l'eau qui s'écoule. Cette expression serait difficilement utilisable dans un contexte de destruction absolue comme celui du Jugement Dernier.

Inondation et incendie sont aussi associés dans *Judgment Day I*, mais l'inondation fait alors partie des forces déchaînées lors du Jugement Dernier :

Dæt gelimpan sceal, þætte lagu floweð,
 flod ofer foldan ; feores bið æt ende
 anra gehwylcum. [...]
 wile þonne forbærnan brego mon-cynnes
 lond mid lige. (1-8)

Dans le *Christ II*, les eaux sont mentionnées au passé, ce qui implique une allusion au déluge, et le texte s'appuie sur un passage de saint Pierre :

¹ L'édition des ASPR rattache cet hémistichic au précédent, sans tenir compte de la différence d'allitération. Pourtant *blaweð and braslað* ne peut être qu'un hémistichic d'avant. Il faut donc supposer la perte de deux hémistichics : 152 a ou b, avec allitération en *f* – le scribe s'est peut-être laissé égarer par l'allitération non métrique avec *eal gefylled* au vers précédent –, et 152bis b, avec allitération en *b* – pour ce dernier, la source de l'erreur n'est pas apparente. Du point de vue du sens, le passage consistant en une énumération d'actions, la perte d'un ou deux hémistichics passe inaperçue.

Le monde d'alors périt inondé par l'eau. Mais les cieux et la terre d'à présent, la même parole les a mis de côté et en réserve pour le feu, en vue du jour du Jugement et de la ruine des hommes impies. (II Pierre 3/6-7)¹

Le passage se termine, après la destruction de la terre entière, sur un retour en arrière vers l'époque où les hommes jouissaient orgueilleusement de leur fortune, *þenden him on eorþan / onmedla wæs* (814). Le mot *þenden* est exclusivement utilisé dans le poème pour évoquer la vie terrestre : *cwic þendan her wunað* (590), *þenden flæsc ond gæst // wuniað in worulde* (597-598), *þenden we on eorðan / eard weardien* (772), *þendan Yrre ond Nyd / yþast meahtan frofre findan* (800-801), *þenden god wille // þæt he her in worulde / wunian mote* (817-818). Dans les autres occurrences de ce mot Cynewulf insiste sur la nécessité d'agir maintenant, avant qu'il soit trop tard. Ici il met l'accent sur les trésors qui détournent les hommes du repentir, jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que ces biens périssables soient détruits par le feu du Jugement Dernier.

IV.2. Exhortation au repentir et Jugement Dernier, 2^e partie (815-66)

815 for-þon Ic leofra gehwone læran wille
 816 þæt he ne agæle gæstes þearfe
 817 ne on gylp geote, þenden god wille
 818 þæt he her in worulde wunian mote,
 819 somed siþian sawel in lice
 820 in þam gæst-hofe :
 820 scyle gumena gehwylc
 821 on his gear-dagum georne biþencan
 822 þæt us milde *bicwom* meahta waldend
 823 æt ærestan þurh þæs engles word ;
 824 / bið nu eorneste **þonne** eft *cymeð*,
 825 reðe ond **ryht**-wis
 825 – rodor bið onhrered
 826 ond þas miclan gemetu middan-geardes
 827 beofiað þonne ;
 827 beorht cyning *leanað*
 828 þæs þe hy on eorþan eargum dædum
 829 lifdon leahtrum fá, þæs hi longe sculon
 830 ferð-werige onfon In fyr-baðe,
 831 wælmum biwrecene, wraþlic *ondlean* –
 832 **þonne** mæгна cyning on gemot *cymeð*
 833 þrymma mæste.
 833 þeod-*egsa* bið
 834 hlud gehyred bi heofon-woman,
 835 cwaniendra cirm, cerge reotað
 836 fore onsyne eces deman
 837 þa þe hyra weorcum wace truwiað ;
 838 / Ðær biþ oð-ywed *egsa* mara
 839 þonne from frum-gesceape gefrægen wurde
 840 æfre on eorðan ; þær bið æg-hwylcum
 841 syn-wyrcendra on þa snudan tid
 842 leofra micle þonne eall þeos læne gesceaft
 843 þær he hine sylfne on þam sige-þreate

¹ Cook, *The Christ of Cynewulf*, p. 165 ; Barnouw, « Die Runenstelle der Himmelfahrt » (1901).

844 behydan mæge,
 844 þonne herga fruma,
 845 æþelinga ord, eallum demed̄,
 846 leofum ge laðum, lean æfter ryhte,
 847 þeoda gehwylcre.
 847 is us þearf micel
 848 þæt we gæstes wlite, ær þam gryre-brogan,
 849 on þas gæsnan tid georne biþencen.

Après cette digression concernant le Jugement Dernier, Cynewulf retourne vers sa source et reprend l'exhortation au repentir dont il avait déjà utilisé le début. Il l'introduit par *for-þon*, qui donne l'impression que ce qui précède n'est pas une digression mais procède d'un plan mûrement réfléchi. La liaison entre les deux passages, si artificielle qu'elle soit en réalité, est moins étrange que celle effectuée par *bi þon* au vers 691, où les idées reliées n'avaient aucun rapport. Ici, il est certain que l'idée du Jugement Dernier doit amener l'homme à réfléchir sur ses fautes.

Le passage a encore une fois la forme d'une structure encadrante. Les premiers vers (815-820) et les derniers (847-849) sont une exhortation à prendre soin de l'âme avant le Jugement Dernier. *Gæstes þearfe* (816) dans la première moitié de la structure encadrante est repris par *is us þearf micel* (847) et *gæstes wlite* (848) dans la seconde moitié, *georne biþencen* est utilisé dans chacune des deux moitiés (821, 849). Cette double exhortation est justifiée par la partie centrale, la description du Jugement Dernier : c'est à cause du châtement promis au pécheur qu'il lui faut s'amender.

Une seconde structure encadrante est insérée dans la première : après la première et avant la seconde exhortation est mentionnée la venue du juge ; une troisième utilisation de ce thème marque un palier au milieu de la structure encadrante. Trois propositions de temps introduites par *þonne* et précisant progressivement l'idée de jugement scandent le passage : *þonne eft cymed̄*, *þonne ... on gemot cymed̄*, *þonne ... demed̄*. *Þonne* est répété dans les trois parties, *ryht* unit la première et la troisième, tandis que la répétition de *cymed̄* associe les deux premières parties, et la mention explicite d'un jugement, les deux dernières.

Le début du passage (815-825a) correspond au texte de Grégoire : *Nemo ergo indulta poenitentiae tempora parvipendat, nemo curam sui, dum valet, agere negligat, quia Redemptor noster tanto tunc in iudicium districtior veniet, quanto nobis ante iudicium magnam patientiam praerogavit*. On retrouve la recommandation de ne pas négliger le soin de son salut (815-817a), le contraste entre la patience dont a fait preuve le Christ autrefois et sa sévérité présente (820b-825a). Ensuite, pour la description proprement dite du Jugement Dernier, Cynewulf s'écarte de son modèle, où l'évocation de cet événement reste allusive.

Comme précédemment, Cynewulf, en traduisant, modifie l'antithèse présente dans le texte de sa source. Grégoire établit un contraste entre *tanto districtior veniet* et *quanto magnam patientiam praerogavit*, entre *in iudicium* et *ante iudicium*. Cynewulf, de son côté, oppose *æt ærestan* (823) et *eft* (824), en laissant implicite l'idée de jugement. Il oppose également *milde* (822) et *eorneste* (824), mais dans une structure syntaxique marquant moins nettement le contraste que celle de Grégoire : les deux termes sont placés dans des phrases différentes, dans des propositions qui n'ont pas le même statut et des expressions qui ne sont pas parallèles : *us milde bicwom* (822) d'une part, *bið nu eorneste þonne eft cymed̄* (824). En revanche il

utilise le même verbe ((*bi*)*cuman*, 822, 824) dans les deux cas, au contraire de Grégoire, et regagne de cette manière le parallélisme qu'il perd par ailleurs.

Cynewulf, après avoir mentionné, suivant en cela sa source, le retour du Christ, ne peut résister au désir de donner un nouveau récit du Jugement Dernier – nouvelle digression, sur le même thème que la précédente, sans, cette fois-ci, la justification de la signature runique. Il n'y a pas vraiment duplication de matériau. La destruction du monde a été évoquée dans le premier passage et n'est pas reprise ici. La notion de jugement est précisée et les tourments infernaux sont mentionnés pour la première fois. Nous ne pensons pas que ce second récit soit le résultat d'un plan préexistant. Il s'agit plutôt d'une association d'idées qui entraîne Cynewulf à développer une seconde fois un thème qui l'intéresse.

Le récit du Jugement Dernier est divisé, par le palier de la structure encadrante, en deux parties, toutes deux entourées de la mention de la venue du juge. La première (825b-831) contient les signes avant-coureurs du Jugement Dernier – tremblement du ciel et de la terre – et l'annonce du châtiment. La seconde (833b-844a) met l'accent sur la terreur éprouvée par les pécheurs lors du Jugement Dernier.

La description des signes avant-coureurs du Jugement Dernier n'est pas nécessairement complète, car le vers 827 est peut-être corrompu. Le problème de l'absence d'allitération est résolu par une émendation simple, mais le rythme inhabituel du vers – un accent portant sur *bonne*, ce qui est unique dans le poème, et un hémistiche d'arrière anormalement chargé – reflète peut-être une lacune tant bien que mal déguisée par un scribe. Tel que le texte se présente, Cynewulf traite en parallèle d'abord du ciel, puis de la terre. La suite du passage, l'évocation des supplices infernaux, forme une structure encadrante, *leanað* (827) étant repris par *ondlean* (831) : au centre, le poète oppose les œuvres mauvaises et leur rétribution. L'éternité des supplices infernaux, exprimée explicitement par *longe*, est reflétée par l'espace qui sépare le sujet du verbe, et surtout le verbe du COD, à cause de l'insertion de compléments circonstanciels : *þæs hi longe sculon ferð-werige / onfon in fyr-baðe, // wælmum biwrecene, / wraplic ondlean* (829-831).

On trouve le même effet dans les premiers vers du *Wanderer*, aussi associé à l'adverbe *longe*, et traduisant là encore une durée insupportable :

...þeah þe he mod-cearig
geond lagu-lade longe sceolde
hreran mid hondum hrim-cealde sæg. (2-4)

La description de la terreur des pécheurs (833-844) prend la forme d'une structure parallèle : à *egsa bið gehyred* (833-834) fait écho *biþ oð-ywed egsa* (838). La première moitié présente la terreur comme quelque chose que l'on entend, la seconde comme quelque chose que l'on voit. Les deux parties offrent d'abord une vision globale, puis un rapprochement du point de vue qui met l'accent sur les pécheurs.

Le vers 836 (*fore onsyne / eces deman*) est identique au vers 796 de la première description du Jugement Dernier, mais il ne s'agit pas d'un repère structurel, puisque le vers 836 se trouve au milieu d'un emboîtement d'unités structurelles. On a donc affaire à un simple écho. Peut-être a-t-il pour but de relier ce passage à la première description du Jugement Dernier en suggérant une progression chronologique. Le premier emploi de ce vers était dans la phrase *þær monig beoð / on gemot læded // fore onsyne / eces deman* (795-796) ; les pécheurs qui étaient alors conduits devant le juge se trouvent maintenant en sa présence. Il se peut aussi, bien entendu, que l'écho

soit involontaire. Ce vers se rencontre identique dans *Elene* (745), ce qui pourrait laisser supposer qu'il s'agit d'une formule que Cynewulf emploie automatiquement dans un contexte donné. Il existe aussi dans *Guthlac B* (1188) et dans l'épilogue de *Guthlac A* (783). L'utilisation de ce vers dans quatre poèmes différents suggère que la répétition à l'intérieur du *Christ II* n'est pas nécessairement intentionnelle.

L'accent est mis, dans tout ce passage, sur ceux qui seront punis de leurs fautes par l'enfer. Une seule allusion est faite aux bienheureux, de manière négative, lorsque le poète montre les pécheurs prêts à donner tous leurs biens terrestres (précédemment détruits par l'incendie...) pour pouvoir se glisser dans la troupe des élus (840-844). La formule *leofum ge laðum* (846) associe les deux groupes, justes et impies, élus et réprouvés. L'utilisation des formules *leof gode* et *lað gode* est répandue en poésie vieil-anglaise : on trouve *leof gode* dans la *Genèse B* (244), la *Genèse A* (1146, 1773, 2738), *Exodus* (12), *Elene* (1047) ; *gode leof* dans *Andreas* (1579), *Guthlac B* (1062), *Juliana* (131) ; *gode unleofe* dans la *Genèse A* (1268, 2454) ; *lað gode* dans la *Genèse B* (452, 576, 630, 647) ; *metode laðe* dans la *Genèse A* (1269, 1934). Si ces formules prédominent dans les deux *Genèse*, qui en particulier connaissent seules l'utilisation de *lað* dans ce contexte, les poèmes de Cynewulf n'en sont pas dépourvus (mais, caractéristiquement, la formule *leof gode* perd de son aspect figé et les termes sont inversés dans *Juliana*, quoique pas dans *Elene*). Ces formules signalent les justes, qui suivent la loi de Dieu, et les impies. Pour les derniers, pas de salut possible ; pour les premiers, le salut est au contraire assuré. Les deux catégories sont sans nuances. Dans le Jugement Dernier du *Christ II* (au contraire de celui d'*Elene*, qui reconnaît un troisième groupe de pécheurs moins coupables, punis et purifiés par le feu du Purgatoire) il n'y a place que pour deux groupes, qui recevront en partage, l'un le ciel, l'autre l'enfer.

Le triomphe des bienheureux est présenté en termes de victoire, la troupe qu'ils forment étant *þam sige-þreat* (843). Il semble qu'il y ait là un écho du retour du Christ au ciel en guerrier victorieux au début du poème : ici, ce sont les bienheureux qui seront reçus au ciel de la même manière. Mais le mot *sige* est utilisé de manière conventionnelle en poésie pour désigner les éléments de la religion chrétienne, indépendamment de toute idée de victoire. La croix est appelée, dans *Elene*, *sige-beacen* (168, 827, 974, 1256), *sige-beam* (420, 444, 665, 846, 860, 964, 1027) et *sigores tacen* (85, 184, 1120), *sige-beam* dans *The Dream of the Rood* (13, 127). Dans *Andreas* le Christ parle de Matthieu à André en l'appelant son frère en victoire, *sige-broðor* (183), alors que Matthieu, captif des Mermédoniens, n'est pas précisément victorieux. Peut-être y a-t-il ici un emploi du même ordre, et l'écho avec le retour du Christ est-il fortuit.

Les derniers vers du passage renvoient aux premiers en reprenant l'idée contenue dans le texte de Grégoire, la nécessité de songer aux besoins de l'âme. Des répétitions de termes (*þearf*, *gæstes*, *georne bipencen*) soulignent l'effet de structure encadrante, et la relation avec le récit qui précède immédiatement est justifiée par l'exhortation à se repentir *ær þam gryre-brogan* (848). Cynewulf donne ainsi l'impression que cette structure encadrante, qui selon notre interprétation a été imposée après coup au texte à la suite d'une digression, est volontaire.

IV.3. L'âme sur les flots, et conclusion (850-866)

850 Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
 851 ofer cald wæter ceolum liðan
 852 geond sidne sác, sund-hengestum,
 853 flod-wudu fergen. is þæt frecne stream,
 854 yða ofer-mæta þe we her on lacað
 855 geond þas wacan woruld, windge holmas
 856 ofer deop gelad. wæs se drohtað strong
 857 ær-þon we to londe geliden hæfdon
 858 ofer hreone hrycg, þa us help bicwom
 859 þæt us to hælo hyþe gelædde
 860 godes gæst-sunu ond us giefe sealde,
 861 þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord
 862 hwær we sælan sceolon sund-hengestas,
 863 ealde yð-mearas, ancrum fæste.
 864 utan us to þære hyðe hyht stapelian,
 865 ða us gerymde rodera waldend,
 866 halge on heahþu, þa he to heofonum astag.

Le récit du Jugement Dernier une seconde fois terminé, Cynewulf ne peut se résoudre à se contenter du texte de Grégoire. Comme précédemment, l'un des éléments de ce texte l'entraîne, par association d'idées, à traiter un sujet tout à fait différent. Il est difficile de retrouver le thème de ce passage dans la phrase de Grégoire :

Quamvis adhuc rerum perturbationibus animus fluctuet, jam tamen spei vestræ anchoram in æternam patriam figite.

C'est l'image de « l'ancre de l'espoir » qu'il faut jeter sur la patrie céleste qui suggère à Cynewulf une comparaison de la vie humaine avec une traversée¹.

Une nouvelle fois, le passage a la forme d'une structure encadrante : le composé *sund-hengest* est répété au début et à la fin du paragraphe (852, 862). A l'intérieur de ce cadre se trouvent deux étapes, marquées par deux phrases syntaxiquement parallèles mais qui s'opposent par leur temps, *is þæt frecne stream* (853) et *wæs se drohtað strong* (856) : l'emploi du passé évoque le changement qu'a apporté l'Ascension et la possibilité de salut qu'elle implique.

Une série d'hémistiches introduits par *ofer* (*ofer cald water*, *ofer deop gelad*, *ofer hreone hrycg*, *ofer ceoles bord*) scande les étapes de la traversée : d'abord vers le large, en s'aventurant dans une mer de plus en plus profonde et dangereuse ; puis, dans la seconde partie du passage, vers le port.

Ce passage correspond au thème de la traversée, que nous analysons plus en détail dans le chapitre précédent. Par rapport à d'autres poèmes exploitant le même thème, le *Christ II* ne retient que la partie centrale, c'est-à-dire la traversée proprement dite, laissant de côté les différents motifs liés à l'embarquement et au débarquement, et, au contraire de *Beowulf* et d'*Elene*, met l'accent sur les difficultés du voyage. Comme plus haut à propos des peines infernales, Cynewulf obtient un effet de durée interminable en retardant l'emploi d'un élément (ici le verbe) par une accumulation

¹ Selon Frank, cette image courante dans les écrits patristiques est peu naturelle pour un auteur écrivant en vieil-anglais, et Cynewulf modifie le passage de manière à ce que les notions d'ancre et d'espoir se retrouvent dans des vers et des phrases différents, 863 et 864 (« Old English *Anchor* 'Anchor': Transformation of a Latin Loanword », 2001, pp. 10-11).

de compléments circonstanciels : *on lagu-flode*, *ofer cald wæter*, *ceolum* précèdent *liðan*. Les éléments évoqués sont des plus négatifs : le froid (851), l'immensité de la mer (852), les vagues déchaînées (854), le vent (855), l'abîme (856). Parmi les épithètes décrivant la mer, Cynewulf choisit délibérément celles qui peuvent produire un effet négatif. Nous citons à titre de comparaison les quelques vers de *Death of Edgar* que Diamond¹ mentionne comme exemple du thème de la traversée :

And þa wearð eac adræfed deor-mod hæleð,
 Oslac, of earde ofer yða gewealc,
 ofer ganotes bæð, gamol-feax hæleð,
 wis and word-snotor, ofer wætera geðring,
 ofer hwæles eðel, hama bereafod. (24-28)

Le poète, dans ces quelques vers, s'apitoie sur le sort d'Oslac exilé de sa patrie. La traversée que l'exil implique est une douleur de plus qui lui est imposée. Dans ce contexte, des épithètes insistant sur les dangers des tempêtes, sur le froid, sur l'immensité de l'océan, seraient appropriées. Au lieu de cela, l'auteur décrit la mer de manière anecdotique comme le domaine des mouettes et des baleines, se contentant d'accumuler des épithètes choisies au hasard. La comparaison des deux passages met en relief l'art de Cynewulf. *Andreas* montre une même maîtrise de ce procédé :

...þonne hie on flodes fæðm ofer feorne weg
 on cald wæter ceolum lacað. (252-253)

séparant le sujet et le verbe par une série de compléments circonstanciels qui décrivent la mer sous des aspects de plus en plus négatifs.

A cette première partie s'oppose l'arrivée au port ; *liðan* (851) est devenu *geliden hæfdon* (857), et *to londe* (857) s'oppose à l'accumulation des formules désignant la mer : ici, pas de variations, pas de composés à but décoratif, mais le terme propre, qui n'en acquiert que plus de poids. Mais la mention de la terre ne termine pas la traversée. Si *we to londe geliden hæfdon* (857) donne bien l'impression que le voyage est fini, une nouvelle formule désignant l'océan fait suite immédiatement (*ofer hreone hrycg*, 858), puis Cynewulf précise que les voyageurs peuvent tout au plus, du bateau, apercevoir la terre². *Ofer ceoles bord* remplace *ofer hreone hrycg*, indiquant la fin de la traversée, mais il n'est pas encore question de débarquer. Dans la logique de cette image, le « débarquement », la fin du voyage, est la mort. Le dernier mot du passage, *fæste*, chargé d'aspirations à la stabilité, s'oppose à lui seul aux quatorze vers décrivant la traversée : mais cette stabilité n'est pas encore obtenue. Une comparaison avec *Elene* montre comment Cynewulf traite un voyage achevé :

Wigan wæron bliðe,
 collen-ferhðe, cwen siðes gefeah,
 syþþan to hyðe hringed-stefnan
 ofer lago-fæsten geliden hæfdan
 on Creca land. Ceolas leton

¹ « Theme as Ornament », pp. 466-467.

² Hill fait remarquer que *ær-þon we to lande / geliden hæfdon* implique que la traversée est terminée, alors que le début et la fin du passage la montrent encore en cours. Il y voit un effet délibéré visant à traduire le fait que, par son Ascension, le Christ a donné à l'homme la possibilité du salut sans le libérer pour autant de l'influence des démons qui peuvent encore le faire échouer avant le port. Ce paradoxe entre une traversée à la fois terminée et en cours se traduit par le choix, pour désigner le bateau, de composés associant un élément terrestre à un élément marin, *sund-hengest*, *flod-wudu*, *yð-meare* (« The Anchor of Hope and the Sea of this World: Christ II. 850-66 », 1994).

æt sæ-faroðe, sande bewrecene,
ald yð-hofu, oncrum fæste. (246-252)

Certains éléments sont communs aux deux poèmes : la formule *geliden hæfdon* qui marque la fin du voyage, la mention des ancres – le vers 252 d'*Elene* est presque identique au vers 863 du *Christ II*. Mais les différences sont également importantes : dans le *Christ II* il n'est pas question de laisser les embarcations sur le sable, solidement amarrées, mais de chercher des yeux le port où l'on pourra jeter l'ancre. La comparaison des deux passages montre que, dans le *Christ II*, Cynewulf a choisi de ne pas traiter le thème jusqu'au bout.

Les derniers vers du poème exploitent la fin de la même phrase de Grégoire, *intentionem mentis in vera luce solidate* : on retrouve dans *stapelian* (864) l'idée de *soliditate*. Cynewulf n'utilise pas vraiment les dernières phrases de l'homélie :

Ecce ad coelum ascendisse Dominum audivimus. Hoc ergo servemus in meditatione quod credimus. Et si adhuc hic tenemus infirmitate corporis, sequamur tamen eum passibus amoris. Non autem deserit desiderium nostrum ipse qui dedit, Jesus Christus Dominus noster, qui vivit et regnat cum Deo Patre in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen.

Il conserve l'idée d'exhortation, mais la rapporte plus précisément à l'Ascension et au salut qu'elle a rendu possible. Il supprime par ailleurs la conclusion formelle en forme de prière et s'arrête à la première phrase de la conclusion de Grégoire, le rappel de l'Ascension. Ceci lui permet de terminer le poème sur le mot *astag*, maintes fois répété, et qui est le thème même du *Christ II*¹. Tous les mots du vers 866 ont été utilisés déjà à maintes reprises à propos de l'Ascension, de sorte que ce dernier vers produit un effet de fermeture de structure encadrante, même s'il ne renvoie à aucun passage en particulier.

¹ Les motifs de l'Éternité et du Ciel, caractéristiques des fins de poèmes, sont bien présents, mais ils sont liés à la thématique de l'Ascension. Voir Campbell, « Ends and Meanings : Modes of Closure in Old English Poetry » (1988).

Chapitre 3 : Signification de l'œuvre

I. Composition du poème

I.1. Cynewulf et ses sources

I.1.1. Attitude par rapport aux différentes sources

La source principale du *Christ II* est l'homélie 29 *In Evangelia* de Grégoire le Grand, mais Cynewulf utilise à l'occasion d'autres textes : les Evangiles pour le récit de l'Ascension, l'hymne de Bède pour l'arrivée du Christ au ciel, sans compter de nombreuses réminiscences de textes bibliques, relevées par Dubois¹ ainsi que Muir². A l'intérieur même de la partie du poème où il suit Grégoire, il insère des morceaux de bravoure : le catalogue des talents humains, l'attaque du diable contre l'âme, la description du Jugement Dernier, la comparaison de la vie avec une traversée. Le *Christ II* n'est en rien une paraphrase.

Pour le récit de l'Ascension, Cynewulf utilise quatre textes du Nouveau Testament, qu'il entremêle, empruntant des éléments tour à tour à l'un ou à l'autre. Il ne choisit de cet épisode que la partie qui l'intéresse. Il commence arbitrairement par le voyage à Béthanie, et non par l'apparition du Christ à ses disciples après sa résurrection ; il raconte le retour à Jérusalem, mais arrête son récit avant la Pentecôte. Il n'hésite pas par ailleurs à condenser – ainsi la liste des signes donnés aux disciples, dont seule reste le mot *tacna* (462) – ou à amplifier. Dans le récit même de l'Ascension, où sa source ne lui donnait que le fait brut – *elevatus est* –, il ajoute les détails en s'appuyant sur diverses traditions : l'église sans toit visitée par les pèlerins en Terre Sainte, la présence d'anges et de musique céleste, l'auréole du Christ. Il décrit longuement le chagrin des disciples, donnant ainsi un caractère plus dramatique à la scène et considérant ses personnages, au contraire de Grégoire, comme des personnes et non des symboles.

Il utilise l'hymne de Bède de manière plus libre encore : il laisse de côté le début et la fin, ne conservant que la scène dramatique de l'arrivée du Christ au ciel, dont la porte reste fermée parce que ceux qui la gardent ne le reconnaissent pas dans le roi qui demande à entrer. Les différentes répliques sont regroupées en deux longs discours, et le récit de la Descente aux Enfers, chez Bède situé au début du poème, est intégré au discours des anges. Sans doute Cynewulf considère-t-il que, son but étant de mettre en vers l'homélie de Grégoire, l'hymne de Bède est un simple auxiliaire dont il ne retient que ce qui peut lui servir.

L'attitude de Cynewulf envers ses sources est variable. Comme il est naturel, il témoigne plus de déférence à sa source principale, l'homélie de Grégoire, qu'aux deux sources secondaires que sont le récit des Evangiles et l'hymne de Bède. Mais son attitude se modifie aussi au cours de la composition. S'il laisse entièrement de côté la première partie de l'homélie de Grégoire, des § 9 et 10 il n'omet que les citations accumulées par Grégoire sans commentaire au début et à la fin de cette partie. Du § 11 il garde l'idée de base, c'est-à-dire l'exhortation à se détacher des biens de ce monde en songeant au retour prochain du Christ au jour du Jugement Dernier, et il développe des notions suggérées par sa source – les flèches du diable, le Jugement Dernier –, se libérant par endroits presque totalement de son modèle. Il se

¹ *Les éléments latins dans la poésie de Cynewulf* (1942), pp. 50-58

² *The Exeter Anthology of Old English Poetry*, pp. 411-414.

dégage ainsi progressivement de l'emprise de sa source, jusqu'à ce que, dans les derniers vers, il ne reste qu'un seul mot du texte de Grégoire, *astag* (866).

I.1.ii. Comparaison avec le texte de Grégoire

Dans certains passages, Cynewulf reste très près de sa source et se contente d'ajouter des variations, des répétitions, et d'une manière générale d'amplifier ce que lui offre sa source. On retrouve la structure de la première phrase de Grégoire dans la première phrase de Cynewulf, déshabillée de ses variations :

Hoc autem nobis primum quærendum est, quidnam sit quod nato Domino apparuerunt angeli, et tamen non leguntur in albis vestibus apparuisse...

nu ðu sec hu þæt geode, þa se æl-mihtiga acenned wearð, þæt þær in hwitum hrægulum gewerede englas ne oð-eowdun ... (440-448)

D'autres phrases se retrouvent traduites presque littéralement :

Elevata est magnificentia tua super coelos

he wæs upp hafen [...] in his þa miclan meahta spede [...] ofer heofona þrym. (651-653)

Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur?

hwæt sindan þa gimmas swa scyne buton god sylfa? (694-695)

Ailleurs Cynewulf s'éloigne davantage de sa source : la fin de la première phrase de Grégoire, par exemple, est rendue de manière beaucoup plus approximative que le début de cette même phrase :

... ascendente autem Domino, missi angeli in albis leguntur vestibus apparuisse.

wel þæt gedafenað

þæt to þære blisse beorhte gewerede

in þæs þeodnes burg þegnas cwoman,

weorud wlite-scyne. (551-554)

Dans la partie du poème correspondant aux § 9 et 10 de Grégoire, où Cynewulf suit de très près sa source, les différents éléments – l'évocation de la malédiction d'Adam, la citation de Job sur le vol de l'oiseau, la mention des dons qui sert de prétexte au catalogue des talents, la citation d'Habaquq sur le soleil et la lune, la liste des bonds du Christ – sont exploités diversement. Certains, comme la citation d'Habaquq, sont peu développés. D'autres sont au contraire amplifiés de façon importante, par exemple le catalogue des dons, dans lequel Cynewulf se libère presque totalement de l'influence de son modèle.

I.2. Modifications par rapport à la source

I.2.i. Modifications délibérées

Suppressions

Cynewulf modifie le texte de sa source de diverses manières. Les suppressions, nous l'avons vu, sont rares et concernent essentiellement deux passages hérissés de citations à peine commentées, qui ne passeraient pas en vers, le premier situé après la citation de Job et servant d'introduction au catalogue des talents :

De hac rursus ait : *Ascendit Deus in jubilatione, et Dominus in voce tubæ* (Psal. XLVI, 6).

De hac iterum dicit : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus* (Psal. LXVII, 19). *Ascendens quippe in altum captivam duxit captivitatem, quia corruptionem nostram virtute suae incorruptionis absorbit,*

le second servant de conclusion au § 10 :

Ecce, ut nos post se currere faceret, quosdam pro nobis saltus manifestata per carnem veritas dedit, quia *exultavit ut gigas ad currendum viam suam* (Psal XVIII, 6), ut nos ei

diceremus ex corde : *Trahe nos post te, curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. I, 3).

L'hésitation de Cynewulf à mettre en vers ces deux passages est tout à fait compréhensible.

Il écarte aussi l'exhortation aux fidèles par laquelle se conclut le texte de Grégoire, préférant terminer son poème sur l'image de l'âme arrivant au port, qui rend la même idée de manière poétique.

Ajouts

Les suppressions restent l'exception, et plus souvent Cynewulf ajoute des éléments non présents dans la source. Ceci concerne des passages entiers : ainsi les vers 586-613, où Cynewulf décrit le résultat de l'intervention du Christ et le choix désormais offert à l'homme ; ou bien la description de l'attaque du démon armé de flèches empoisonnées (759b-782a). Il compose un récit du Jugement Dernier (797-814 et 825b-847) à partir d'une brève allusion chez Grégoire, et une image de la vie humaine comparée à une traversée (850-863) suggérée par le simple mot *anchoram*. Il ajoute un bond en enfer, absent du texte de Grégoire. La première partie du *Christ II*, c'est-à-dire le récit de l'Ascension et de l'arrivée du Christ au ciel, respectivement basés sur les Evangiles et sur l'hymne de Bède, représente une innovation par rapport au texte de Grégoire. Dans la troisième partie du poème, Cynewulf fait ajout après ajout, revenant chaque fois pour quelques vers à sa source avant de s'en écarter à nouveau. Mais même dans la seconde partie, la plus proche du texte de Grégoire, il insère bien des détails qui ne sont pas présents dans la source.

La plupart des ajouts ont pour but de préciser des éléments que Grégoire laisse implicites. Ainsi Cynewulf développe le texte de la malédiction d'Adam. Grégoire oppose la fabrication à partir de terre et le retour à la terre par la mort : *Terra es, et in terram ibis*. Cynewulf précise, suivant en cela le texte biblique, les conditions difficiles de la vie sur terre, et rappelle en outre que la destinée ultime de l'homme n'est pas la mort mais l'enfer. Nous imprimons ci-dessous le texte de la malédiction en indiquant en italiques les ajouts par rapport au texte de Grégoire :

"Ic þec ofer eorðan geworhte, *on þære þu scealt yrmþum lifgan,*
wunian in gewinne ond wræce dreogan,
feondum to hroþor fus-leoð galan,
 ond to þære ilcan scealt eft geweorþan,
 wyrnum aweallen, *þonan wites fyr*
of þære eorðan scealt eft gesecan". (621-626)

Les modifications qu'apporte Cynewulf à ce passage, ne sont pas forcément heureuses, car la force de l'antithèse de Grégoire est diluée.

Cynewulf précise également à quoi correspond le vol de l'oiseau qui représente le Christ. Grégoire indique simplement que le Seigneur s'est élevé dans les airs :

Avis enim recte appellatus est Dominus, quia corpus carneum ad æthera libravit.

Cynewulf ajoute à cette Ascension une descente sur terre, anticipant, par ce contraste entre les deux mouvements, le catalogue des bonds du Christ entre le ciel et la terre :

hwilum engla eard up gesohte
 modig, meahtum strang, þone maran ham ;
 hwilum he to eorþan eft gestylde
 purh gæstes giefe, grund-sceat sohte. (646-649)

Lorsqu'il traduit la citation de Salomon décrivant le fiancé bondissant sur les collines, Cynewulf ajoute à ces actions la délivrance du monde, ce qui constitue une interprétation de la phrase du Cantique des Cantiques, interprétation inventée par Grégoire et par conséquent absente du texte biblique:

"cuð þæt geweorðeð þætte cuning engla,
meotud meahum swið, munt gestylleð,
gehleapeð hea dune, hyllas ond cnollas
bewrið mid his wuldre, *woruld alyseð*,
ealle eorð-buend þurh þone æþelan styl" (715-719)

En mêlant, peut-être involontairement, la citation et la glose qu'en fait Grégoire, Cynewulf donne l'impression que c'est Salomon lui-même qui a mentionné le salut du monde. On glisse ainsi par degrés de la phrase du Cantique des cantiques (*Ecce iste venit saliens in montibus, et transiliens colles*) à l'interprétation inattendue qu'en donne Grégoire (*Veniendo quippe ad redemptionem nostram, quosdam, ut ita dixerim, saltus dedit*), puis à l'affirmation par Cynewulf que cette interprétation elle-même est d'autorité biblique.

I.2.ii. Erreurs

Parfois les modifications que Cynewulf apporte à son texte ne sont pas délibérées mais s'expliquent par des erreurs. Nous en avons recensé un certain nombre dans le chapitre précédent.

La phrase par laquelle Grégoire identifie le soleil à Dieu et la lune à l'Eglise :

Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur?

est ainsi rendue par Cynewulf :

hwæt sindan þa
gimmas swa scyne buton god sylfa?
he is se soð-fæsta sunnan leoma,
englum ond eorð-warum æþele scima ;
ofer middan-geard mona lixeð,
gæstlic tungol, swa seo godes circe
þurh gesomninga soðes ond ryhtes
beorhte bliceð. (694-701)

Cynewulf identifie d'abord le soleil et la lune avec Dieu, puis le soleil seul avec Dieu et la lune avec l'Eglise. La seconde de ces interprétations est due à Grégoire, la première provient d'une lecture trop hâtive de la source. Cynewulf essaie d'atténuer la contradiction à l'intérieur de son texte en n'identifiant pas explicitement l'Eglise avec la lune mais en les associant au sein d'une comparaison (699). Il n'en reste pas moins que la modification apportée à la source est malencontreuse. Au lieu d'essayer de rattraper l'erreur en jouant sur l'ambiguïté, il aurait naturellement été beaucoup plus simple de recommencer ces quelques vers, mais cette réaction, qui paraîtrait normale à un auteur moderne, n'est pas celle de Cynewulf.

Dans le même passage se produit une seconde erreur. Cynewulf traduit la phrase de Grégoire :

Quousque enim Dominus ascendit ad coelos, sancta ejus Ecclesia adversa mundi omnimodo formidavit ; at postquam ejus Ascensione roborata est, aperte prædicavit quod occulte credidit,

de la manière suivante :

þa seo circe hér
æe-fyllendra eaht-nysse bád

under hæpenra hyrda gewældum,
 þær ða syn-sceaðan soþes ne giemdon,
 gæstes þearfe, ac hi godes tempel
 bræcan ond bærndon, blod-gyte worhtan,
 feodan ond fylton ; hwæpre forð bicwom
 þurh gæstes giefe godes þegna blæd
 æfter up-stige ecan dryhtnes. (703-711)

Formidavit « craindre » devient *eaht-nysse bad* « subir des persécutions ». Si les deux idées sont peut-être voisines dans l'abstrait, dans le contexte de la phrase de Grégoire il est impossible de remplacer l'une par l'autre. Les membres de l'Eglise primitive, avant l'Ascension du Christ, se réunissaient en secret et grâce à ces précautions évitaient tout problème. Après l'Ascension ils ont prêché ouvertement, suivant en cela les ordres du Christ, ce qui a déchaîné les persécutions. Cynewulf semble dire exactement le contraire : que les persécutions avaient lieu avant l'Ascension et ont cessé après, lorsque par la grâce du Saint-Esprit les disciples reçurent la félicité. La différence entre les deux textes semble avoir pour origine une erreur d'interprétation du mot latin.

Il se produit un problème semblable lorsque Cynewulf traduit la phrase suivante:
 oportet ut illuc sequamur corde, ubi eum corpore ascendisse credimus.

A cette phrase correspond, dans le texte de Cynewulf (en italiques, les expressions traduisant exactement le texte de Grégoire) :

is us þearf micel
 þæt we mid heortan *hælo secen*,
 þær we mid gæste *georne gelyfað*
 þæt þæt *hælo-bearn* heonan up stige
 mid usse *lic-homan*, lifgende god. (751-755)

A l'exception de quelques chevilles destinées à fournir l'allitération, on retrouve exactement la phrase de Grégoire – à une réserve près : *sequamur* « suivre » est rendu par *secen* « chercher ». Le sens est bien entendu totalement différent, mais les deux mots sont phonétiquement proches, et là est l'origine de l'erreur. Pour ajuster sa phrase au verbe qu'il est ainsi amené à utiliser, Cynewulf remplace *illuc* (= le Christ) par *hælo* « le salut », mais ne modifie pas la suite de la phrase et conserve en particulier *þær* (traduisant *ubi*), alors que ce mot ne convient pas à son nouveau contexte.

Si dans l'ensemble Cynewulf paraît posséder une bonne maîtrise du latin, les deux derniers exemples révèlent cependant qu'il n'est pas à l'abri d'un contresens.

I.2.iii. Modification de style

La modification la plus fondamentale que subit le texte de Grégoire se fait au niveau du style. Dans les paragraphes 9 et 10 de son homélie, Grégoire relève un certain nombre de phrases de la Bible auxquelles il cherche une signification en rapport avec l'Ascension. Sa méthode paraît absurde à un esprit moderne, car en contexte les phrases en question n'ont rien à voir avec l'Ascension. Mais la démarche se justifie si l'on considère que la Bible est inspirée par Dieu, qui peut attribuer à chaque mot un sens caché que les exégètes s'attachent à mettre en lumière. Pour chacune des phrases qu'il commente, Grégoire cite le verset, puis en donne une interprétation, considérant chaque terme l'un après l'autre. Ainsi pour la citation de Job *Semitam ignoravit avis*, il explique tour à tour *avis*, puis *semitam ignoravit* :

Avis enim recte appellatus est Dominus, quia corpus carneum ad æthera libravit. Cujus avis semitam ignoravit quisquis eum ad coelum ascendisse non credidit.

De même, dans la citation d'Habaquq sur le soleil et la lune :

Elevatus est sol, et luna stetit in ordine suo. Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur? Quousque enim Dominus ascendit ad coelos, sancta ejus Ecclesia adversa mundi omnimodo formidavit ; at postquam ejus Ascensione roborata est, aperte prædicavit quod occulte credidit. Elevatus est ergo sol, et luna stetit in ordine suo, quia cum Dominus coelum petiit, sancta ejus Ecclesia in auctoritate prædicationis excrevit.

Grégoire cherche à faire une démonstration, et son style est en rapport avec ce but : il utilise mots de liaison (*enim, at, ergo, quia*), parallélisme (*Quis enim solis nomine nisi Dominus, et quæ lunæ nomine nisi Ecclesia designatur?*), privilégie l'antithèse et une brièveté d'expression lapidaire (*aperte prædicavit quod occulte credidit*).

Cynwulf procède de manière très différente. Il n'hésite pas à diluer les antithèses de Grégoire en y ajoutant un troisième élément. Ainsi il rend *oportet ut illuc sequamur corde, ubi eum corpore ascendisse credimus* par :

is us þearf micel
 þæt we **mid heortan** hælo secen,
 þær we **mid gæste** georne gelyfað
 þæt þæt hælo-bearn heonan up stige
mid usse lic-homan, lifgende god. (751-755)

complétant le vers par une cheville (*mid gæste*) sans tenir compte du contraste qu'établit Grégoire entre l'ascension corporelle du Christ et l'ascension spirituelle seule accessible aux hommes. Il obtient ainsi une triade traditionnelle – cœur, esprit, corps –, dont l'application au contexte est assez lâche.

Dans la citation d'Habaquq, il supprime le parallélisme du soleil et de la lune en regroupant les deux éléments sous l'appellation générale d'astres :

hwæt sindan þa
 gimmas swa scyne buton god sylfa? (694-695)

quitte à se rendre compte ensuite que les deux éléments ne peuvent pas être assimilés l'un à l'autre, puisqu'ils reçoivent, dans la phrase suivante, une interprétation différente.

Cynwulf ne supporte pas la sécheresse logique du style de Grégoire, qui d'ailleurs ne conviendrait guère en poésie. Il insère de manière systématique des chevilles et des variations autour du squelette fourni par Grégoire. Nous avons montré ci-dessus que la structure de la première phrase du poème correspond exactement à celle de la phrase correspondante de Grégoire. Mais l'identité syntaxique est dissimulée sous divers éléments ajoutés par le poète. Nous citons ci-dessous cette phrase telle qu'elle apparaît dans le poème (en gras, les éléments correspondant à la phrase de Grégoire) :

Nu ðu geornlice gæst-gerynum,
 mon se mæra, mod-cræfte **sec**
 þurh sefan snyttro, þæt þu soð wite,
hu þæt geode, þa se æl-mihtiga
acenned wearð þurh clænne hād
 – siþþan he marian, mægða weolman,
 mærræ meowlan, mund-heals geceas –,
þæt þær in hwitum hræglum gewerede
englas ne oð-eowdun, þa se æþeling cwom,
 beorn in betlem ; bodan wæron gearwe

þa þurh hleoþor-cwide hyrdum cyðdon,
 sægdon soðne gefean, þætte sunu wære
 in middan-geard meotudes acenned
 in betleme : hwæpre in bocum ne cwīð
 þæt hy in hwitum þær hræglum oð-ywden
 in þa æþelan tid, swa hie eft dydon... (440-455).

On trouve là des chevilles (*geornlice*), des variations (*mod-cræfte*), des ajouts (la parenthèse évoquant la Vierge Marie), des répétitions (*þa se æþeling cwom*)... La structure de la phrase de Grégoire, perceptible à l'analyse, disparaît presque totalement sous cet habillage. Quelques-uns de ces ajouts sont nécessaires pour l'allitération, mais beaucoup s'expliquent par un désir d'élaboration poétique.

L'homélie de Grégoire contient deux catalogues : celui des talents humains, et celui des bonds du Christ. Grégoire traite ces deux passages de la même manière : une sèche énumération sans aucun effort pour varier l'expression. Chaque talent est introduit par *alii*, le verbe *tribuit* étant mis en facteur commun :

Dedit vero dona hominibus, quia, misso desuper Spiritu, alii sermonem sapientiæ, alii sermonem scientiæ, alii gratiam virtutum, alii gratiam curationum, alii genera linguarum, alii interpretationem tribuit sermonum,

Le même parallélisme syntaxique se remarque dans le catalogue des bonds du Christ :

De coelo venit in utero, de utero venit in præsepe, de præsepe venit in crucem, de cruce venit in sepulcrum, de sepulcro rediit in coelum.

Dans les deux cas, Cynewulf conserve le parallélisme syntaxique. Chaque talent est introduit par *sum(um)*, chaque bond par *wæs se forma / oþer etc. stiell / hlyp*. On note cependant un effort, absent chez Grégoire, pour introduire dans ce cadre un minimum de diversité, puisque Cynewulf fait alterner *hlyp* et *stiell* dans le catalogue des bonds, *sum* et *sumum* dans celui des talents, et fait varier le nombre de vers consacrés à chaque entrée. Surtout, il s'écarte de sa source par le plus grand développement qu'il donne à ce passage. Il divise les talents en deux catégories, métiers intellectuels et métiers de portée pratique, développe davantage le premier talent de chaque catégorie, et plus encore le premier du catalogue. Si les métiers passés en revue semblent avoir été choisis un peu au hasard, ils sont néanmoins classés de manière stricte, au contraire d'autres catalogues vieil-anglais comme *The Gifts of Men*, *The Fortunes of Men*, ou les *Maximes*.

I.3. Intérêt pour la structure

I.3.i. Structures encadrantes

Le texte de Grégoire a la forme d'une démonstration, et la structure de ses phrases est souvent basée sur le parallélisme ou l'antithèse. Cynewulf modifie l'arrangement du texte de Grégoire de manière à composer des structures encadrantes, en répétant à la fin d'un paragraphe un élément utilisé dans les premiers vers. Il transforme par exemple le discours du Christ à ses disciples en structure encadrante en associant le premier et le troisième élément et en les répétant de part et d'autre du second :

"gefeod ge on ferððe : næfre ic from hweorfe,
 ac ic lufan symle læste wið eowic
 ond eow meaht giefe ond mid wunige
 awo to ealdre, þæt eow æfre ne bið
 þurh gife mine godes onsien.
 (instructions aux disciples)

ic eow mid wunige

forð on frofre ond eow friðe healde,
strengðu staþol-fæstre, on stowa gehware" (476-490).

L'utilisation de structures encadrantes dans une paraphrase n'a rien d'exceptionnel en poésie vieil-anglaise. Nous avons ailleurs noté ce même phénomène dans la *Genèse A*¹ : alors que le texte biblique place l'élément le plus important à la fin d'une unité de sens, la *Genèse A* a tendance à le mettre en valeur au centre d'une structure encadrante formée en répétant le premier élément à la suite du dernier. Les *Mètres de Boèce* montrent à l'occasion le même phénomène. Nous donnons ci-dessous l'exemple du Mètre 5, où la structure encadrante est formée par la reprise de mots et d'une image empruntés aux six premiers vers. Nous imprimons à gauche la traduction en vers et à droite la version en prose ; en majuscules, les éléments de la structure encadrante.

ðu meajt be ðære SUNNAN geþencean	sweotole	Loca nu be þære SUNNAN
and be æg-hwelcum oðrum steorran		and eac be oðrum tunglum ;
þara þe æfter burgum beorhtost SCINED.		[...]
Gif him wan fore wolcen hangað,		þonne sweartan wolcnu him beforan gað
ne mægen hi swa leohtne leoman ansendan,		ne mahon hi þonne heora leoht stellan.
ÆR se þicca MIST þynra WEORDE. (1-6)		
For-ðæm þa twegen tregan teoð tosomne,		For-ðam þæt mod siemle bið gebunden
wið þæt mod foran mistes dwoleman,		mid gedrefednesse,
þæt hit seo ece ne mot innan geond-SCINAN		þær þissa twega yfela auðer ricsað.
SUNNE for ðæm sweartum MISTUM		
ÆR -ðæm hi geswiðrad WEORDEN. (42-46)		

Aussi bien dans les *Mètres de Boèce* que dans la *Genèse A*, les structures encadrantes restent relativement peu nombreuses. Même dans les poèmes vieil-anglais qui s'appuient de manière moins absolue sur une source, elles sont généralement limitées à quelques passages que l'auteur cherche à mettre particulièrement en valeur. Dans le *Christ II*, au contraire, l'ensemble du poème est constitué d'une succession de structures encadrantes, le plus souvent simples, parfois doubles ou même triples ; quelquefois l'une des moitiés du cadre est elle-même constituée d'une structure encadrante. Nous en avons recensé une quarantaine sur les 427 vers du poème. Dans le *Christ II*, ce sont les passages qui ne sont pas construits sur une structure encadrante qui sont l'exception.

Les structures encadrantes sont un procédé largement utilisé en poésie vieil-anglaise, mais elles sont généralement limitées à quelques passages que l'auteur cherche à mettre particulièrement en valeur. Ce n'est guère que dans le *Christ and Satan*² que l'on peut retrouver – dans une partie du poème seulement – une utilisation aussi systématique de ce procédé structurel.

I.3.ii. Changements de plan

Ce type de structure, si soignée qu'elle soit, ne répond pas nécessairement à un plan pré-établi. Il est facile de construire une structure encadrante en arrivant à la fin d'un paragraphe : il suffit de reprendre certains mots ou certaines idées utilisées au

¹ Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne*.

² Voir Stévanovitch, « Envelope Patterns and the Unity of the Old English *Christ and Satan* » (1996).

début de ce même paragraphe. Cela n'implique en rien que la structure encadrante était prévue dès les premiers vers. A plusieurs reprises dans le *Christ II*, des changements de plan indiquent que Cynewulf ne composait pas en s'appuyant sur un canevas précis mais selon son inspiration.

L'exemple le plus clair est peut-être celui du catalogue des talents. Dans ce passage, Cynewulf s'écarte du texte de Grégoire au point d'oublier totalement son modèle. Des six dons spirituels ou intellectuels qui doivent être utilisés pour le service de Dieu, Cynewulf fait dix activités humaines, intellectuelles ou physiques, dont certaines sont fort prosaïques. Il ne se réfère en rien au texte de Grégoire pour parler du guerrier, du marin ou du forgeron. Et pourtant le premier de ses talents correspond exactement au premier de ceux mentionnés par Grégoire, *sermo sapientiae* :

Sumum *word-laþe* wise sendeð
 on his modes gemynd þurh his muþes gæst,
 æðele ond-giet : se mæg eal fela
 singan ond secgan, þam bið snyttru cræft
 bifolen on ferðe. (664-668)

C'est donc après ces premiers vers que Cynewulf a pris la décision de ne pas traduire le second des talents de Grégoire, *sermo scientiae* (la nuance avec *sermo sapientiae* ne serait peut-être pas facile à rendre) et de traiter le thème de manière tout à fait différente.

Le récit de l'Ascension semble être lui aussi dû à un changement de plan. L'homélie de Grégoire ne contient pas cet élément, et Cynewulf avait commencé à paraphraser le début du § 9 de Grégoire, comme s'il allait lui aussi l'omettre – mais soudain, au milieu d'une phrase, alors qu'il se préparait à opposer les robes portées par les anges lors de la Nativité et de l'Ascension, il abandonne le thème des robes pour un récit de l'Ascension. Il ne reviendra aux robes des anges, répondant enfin à la question posée au début du poème, que vers la fin de ce récit (551-554), et de manière vague : s'il est possible que la réponse ait été développée sur le feuillet manquant, ce n'est cependant pas probable, et la question posée si nettement au début du poème reçoit une réponse des plus imprécises, comme si, après l'avoir laissée de côté pendant si longtemps, Cynewulf s'en désintéressait maintenant. Il a été généralement supposé que cette disposition était volontaire, mais nous ne le pensons pas. La maladresse des raccords – Cynewulf raconte deux fois l'arrivée du Christ au ciel (527-532, 556c-585) ; à deux reprises le passage d'une source à l'autre, et d'un thème à l'autre, se fait au milieu d'une phrase par là-même interminable (440-467, 540-554) – ne donne pas l'impression que le changement de source ait été prémédité. L'interprétation la plus vraisemblable nous semble être que Cynewulf, tout en paraphrasant les premières lignes du texte de Grégoire, s'est rendu compte qu'une introduction était nécessaire aux considérations abstraites qui forment l'essentiel de l'homélie. Au lieu de recommencer son poème, il raccroche tant bien que mal ce récit aux vers déjà composés¹.

La double description du Jugement Dernier semble aussi être un élément non prémédité. Cynewulf, s'appuyant sur une suggestion de sa source (*is qui placidus ascen-*

¹ Nous avons ailleurs noté la même attitude chez l'auteur de la *Genèse B*, qui entame à deux reprises la conclusion de son poème avant de se rendre compte qu'il reste un thème qu'il n'a pas traité : au lieu d'effacer et de recommencer, il conserve l'esquisse de conclusion déjà composée et y rattache la suite du récit.

dit terribilis redibit), évoque le Jugement Dernier dans le passage où il insère sa signature runique : crainte des pécheurs, feu destructeur, tout y est, et le passage se termine sur la destruction des trésors éphémères que possédaient les hommes sur terre. Mais en reprenant sa source après cette digression, Cynewulf y trouve une nouvelle allusion au Jugement Dernier (*Redemptor noster tanto tunc in iudicium districtior veniet, quanto nobis ante iudicium magnam patientiam praeogavit*), qui l'incite à en donner une seconde description (827a-847).

I.4. Méthode de composition

Les remarques qui précèdent permettent d'entrevoir la méthode de composition de Cynewulf. Il n'étudiait pas la source pour en tirer un plan détaillé qu'il suivrait ensuite sans s'en écarter. Il ne s'imprégnait pas non plus de son sujet pour ensuite improviser. Dans les deux cas, on attendrait une structure sans heurts. Il semble avoir travaillé avec le livre à portée de la main, s'y référant parfois, ce qui donne des traductions presque littérales, travaillant peut-être à d'autres moments de mémoire – et les traductions sont alors plus lointaines –, l'abandonnant quelquefois entièrement pour traiter d'autres thèmes. Les ajouts qu'il fait au texte de Grégoire ne procèdent vraisemblablement pas d'un plan pré-établi : c'est au cours du travail de composition que, par exemple, l'utilisation de *syn-wunde* en variation de *idle lustas* l'entraînera dans un développement sur l'attaque du diable armé de ses flèches empoisonnées, ou que le mot « ancre » dans le texte de Grégoire le mènera à représenter la vie comme une traversée.

II. Le thème du *Christ II*

Dans une œuvre comme le *Christ II*, qui s'appuie de façon si constante sur une source, la question du thème du poème se pose de manière très particulière. L'Ascension est, bien entendu, le thème de la source. Cynewulf l'a choisi et développé, sans doute, mais peut-on vraiment dire que là réside la signification du poème ? Ou bien Cynewulf a-t-il su modifier l'éclairage de sa source de manière à s'approprier le thème qui y est développé et à faire œuvre originale ?

II.1. Diverses interprétations

Le thème du *Christ II* a été assez peu étudié, à cause du problème que nous évoquons ci-dessus. Seuls quelques travaux tentent de découvrir dans le *Christ II* autre chose qu'une traduction de l'homélie de Grégoire.

II.1.i. L'interprétation des signes

Grosz¹ estime que le thème du *Christ II* est l'ascension spirituelle de l'homme grâce à l'interprétation figurative des mystères de la foi, suivant l'exemple donné par Grégoire. L'incapacité des Juifs à comprendre la signification de l'oiseau mentionné par Job, incapacité que Cynewulf associe à la damnation, suggère l'attitude inverse de ceux qui ne parviennent pas à s'élever au-dessus du sens littéral. Grosz propose d'interpréter le catalogue des talents suivant cette approche : le combat qu'affronte le guerrier est de nature spirituelle, et de même les armes fabriquées par le forgeron, et

¹ « Man's Imitation of the Ascension : the Unity of *Christ II* » (1970).

ainsi de suite. Il justifie cette démarche par le fait que Cynewulf introduit et conclut ce catalogue par les termes *modes / gæstes snyttru*, mais son interprétation du catalogue paraît forcée. Par ailleurs, on ne peut guère dire que dans la notion d'interprétation figurative réside l'originalité du *Christ II*, puisque cette idée est caractéristique de l'homélie de Grégoire et que Cynewulf ne fait là que suivre son modèle.

II.1.ii. L'exaltation de l'humanité

Selon Milhaupt¹, le thème du *Christ II* serait l'exaltation de l'humanité, et le *mon se mæra* auquel Cynewulf fait référence dans le second vers du poème signifierait « man the exalted », annonçant ainsi le thème du poème. Le catalogue des talents, préparé par un autre passage énumérant les dons de Dieu aux hommes, loin d'être une digression, serait partie intégrante du thème du poème et aurait pour but de montrer que les occupations quotidiennes sont un moyen d'atteindre la béatitude éternelle.

Le thème de l'exaltation de l'humanité est présent chez Grégoire, mais ne nous semble pas être exploité par Cynewulf au-delà des éléments repris du texte de l'homélie.

II.1.iii. Le thème de la grâce

Selon Chase² le thème du poème est la permanence de la grâce en l'homme depuis l'Ascension. Le Christ « reste avec ses disciples », comme il le leur promet (478-479), et le *Christ II* précise de quelle manière. Grégoire met l'accent sur la destinée ultime de l'homme, Cynewulf sur sa vie en ce monde et le soutien que lui apporte Dieu par la grâce. Chase justifie de cette manière le traitement beaucoup plus concret que reçoit le thème des dons accordés par Dieu à l'homme, dans lesquels Cynewulf fait entrer les talents physiques à côté des talents spirituels, la fertilité de la terre à côté du salut.

II.1.iv. Ascension / Descente

Selon Brown³, le thème du poème réside dans le contraste entre la descente de Dieu dans la sphère humaine lors de l'Incarnation et sa remontée au ciel lors de l'Ascension. Il s'agit là d'un motif fort répandu dans les écrits patristiques, et Brown cite de nombreux textes où il se rencontre. Ce thème est présent chez Grégoire, mais Cynewulf semble lui accorder une importance particulière.

Après avoir passé en revue ces différentes suggestions, nous allons maintenant les oublier et nous demander simplement en quoi le poème de Cynewulf diffère de l'homélie de Grégoire.

II.2. Le vocabulaire héroïque

Le premier élément par lequel Cynewulf se distingue de Grégoire est l'utilisation d'un vocabulaire typiquement héroïque, qui transforme le Christ en guerrier suivi de ses compagnons d'armes. Cynewulf n'utilise qu'une fois l'épithète *lareow* pour dési-

¹ « The Structure of Cynewulf's *Christ II* » (1973).

² « God's Presence through Grace as the Theme of *Christ II* and the Relationship of this Theme to *Christ I* and *Christ III* » (1974).

³ « The Descent-Ascent Motif in *Christ II* of Cynewulf » (1974).

gner le Christ, le montrant prêchant et enseignant comme il apparaît dans les Évangiles. Partout ailleurs, le Christ est un chef d'armée, un roi victorieux. Cette utilisation dans un contexte chrétien d'un vocabulaire héroïque correspondant à celui de la poésie traditionnelle d'avant la conversion, est une constante de la poésie vieil-anglaise. Ainsi l'auteur d'*Andreas* évoque les apôtres dans les termes suivants :

Þæt wæron mære men ofer eorðan,
 frome folc-togan ond fyrd-hwate,
 rofe rincas, þonne rond ond hand
 on here-felda helm ealgodon,
 on meotud-wange. (*Andreas* 7-11)

Dans le *Christ II* Cynewulf utilise en alternance des termes héroïques qui désignent le Christ comme un roi de ce monde, et des épithètes qui indiquent explicitement sa divinité. Au début du poème, le Christ et ses disciples sont présentés comme un chef de troupe entouré de ses compagnons. Cynewulf utilise pour désigner les disciples le mot *þegnas*¹ (allitérant souvent, de manière traditionnelle, avec *þeoden*). L'endroit où se rassemblent les disciples sur l'ordre de leur maître, et d'où le Christ s'élèvera vers le ciel, est appelé *þing-stede* (497), « lieu de réunion », lieu où se tenaient les assemblées (*þing*).

Dans le récit de l'Ascension, raconté du point de vue des disciples, les épithètes héroïques traduisent le point de vue limité des spectateurs qui, n'ayant pas encore vraiment conscience de la divinité du Christ, s'étonnent de voir leur chef s'élever dans les airs : *cyning ure gewat // þurh þæs temples hrof / þær hy to segun* (494-495). L'alternance des épithètes humaines et divines permet ailleurs de donner tour à tour les deux points de vue : *gesegon hi on heahþu / hlaford stigan, // god-bearn of grundum* (498-499). L'épithète la plus typiquement héroïque est *sinc-giefa* (460), « donneur de trésors ». Ceci fait allusion au rôle du chef qui, dans la société héroïque, distribuait à ses compagnons des trésors pris sur les dépouilles de l'ennemi. Dans l'Évangile, au contraire, le Christ exhorte ceux qui veulent le suivre à abandonner leurs richesses. Bien entendu, on peut prendre *sinc-giefa* dans un sens figuré et voir dans les trésors distribués des trésors spirituels, mais ce n'est pas l'interprétation la plus immédiate. En utilisant cette expression, Cynewulf se place nettement dans la tradition héroïque. Il adopte en cela le point de vue des disciples avant l'Ascension, alors que la divinité du Christ ne s'était pas encore manifestée de manière éclatante.

Le passage des épithètes humaines (*se brega mæra, þeoden þrym-fæst, lareow, sinc-giefa, hlaford*, 456-461) aux épithètes divines (*an-cenned sunu, efen-ecce bearn*, 464-465), les premières au moment du voyage vers Béthanie, les secondes au moment de l'Ascension, reflètent l'élévation du Christ au cours de l'Ascension. Entre ces deux groupes d'épithètes, deux autres, moins explicitement associées à la divinité (*tires brytta, wuldres helm*, 462-463), correspondent aux révélations faites par le Christ à ses disciples, dans lesquelles sa divinité commence à se manifester.

On trouve la même alternance entre épithètes humaines et divines aux vers 627-631 et dans le même but :

Hwæt, ús þis se æpeling yðre gefremede,
 þa he léomum onfeng ond lic-homan,
 monnes magu-tudre, sibþan meotodes sunu

¹ Voir Magennis, « *Godes Peow and Related Expressions in Old English: Contexts and Uses of a Traditional Literary Figure* » (1998).

engla eþel up gestigan
wolde, weoroda god. (627-631)

Le Christ de l'Incarnation est *se æþeling*, épithète héroïque ; celui de l'Ascension est *meotodes sunu* et *weoroda god*, épithètes divines. L'utilisation côte à côte de ces deux types de vocabulaire est particulièrement appropriée dans un poème qui évoque la double nature du Christ et s'attarde sur le moment où, s'arrachant au monde humain, il s'élève vers sa patrie céleste.

II.3. Les épithètes désignant le Christ

II.3.i. Le rôle de ces épithètes en poésie vieil-anglaise

L'un des éléments remarquable du poème est la grande variété de mots et d'expressions employés pour désigner le Christ.

L'emploi d'épithètes utilisées sous forme de variation est une constante de la poésie vieil-anglaise. Ces épithètes ont pour but premier de compléter l'allitération du vers. Les épithètes désignant la divinité, en particulier, sont si nombreuses et variées qu'il est toujours possible d'en trouver une ayant l'allitération requise¹. Cette utilisation des épithètes comme chevilles fournissant l'allitération est fréquente en poésie vieil-anglaise. Nous citons au hasard :

Þæt wæs drihten sylf, *dugeða wealdend*,
ece æl-mihtig, mid his englum twam. (Andreas 248-249)

Ici, l'utilisation des épithètes en italiques est visiblement due à l'impossibilité de faire allitérer *drihten* (ou tout autre mot simple désignant Dieu) et *englum*.

Le cas des deux citations suivantes est un peu différent :

Eft him ondswarode *æðelinga helm*
of yð-lide, *engla scippend*. (Andreas 277-278)

Him ondswarode *engla þeoden*,
neregend fira, of nacan stefne. (Andreas 290-291)

Dans ces deux exemples, les épithètes *æðelinga helma* et *engla þeoden* sont avant tout choisies pour leur allitération, tandis que les épithètes utilisées dans le vers suivant donnent de l'ampleur à l'introduction de discours.

Les exemples pourraient être multipliés. L'utilisation fréquente d'épithètes désignant le Christ ou Dieu n'a rien en soi d'original.

II.3.ii. Le rôle de ces épithètes dans le *Christ II*

Ce qui est remarquable dans le *Christ II*, c'est le pourcentage minime de répétitions, comme si le poète avait cherché à varier systématiquement l'expression pour décrire le Christ d'autant de manières que possible.

Le Christ est présenté tour à tour comme :

- [Christ : le terme propre n'est jamais utilisé]
- Dieu : *god* (désigne spécifiquement le Christ au vers 535 ; les autres emplois du mot pourraient s'appliquer au Père)
- seigneur, roi : *hlaford* 498, 518, 574, *cyning* 494, 578, 797, *beorht cyning* 827, *þeoden* 541, 612, *þeoden prym-fæst* 457, *dryhten* 601, *soð dryhten* 512, *waldend* 681, *brega mæra* 456

¹ Sur ce sujet, voir Crépin, « Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien » (1970).

- roi du ciel : *heofones waldend* 555, *heofon-rices helm* 566, *swegles agend* 543, *rodor-cyning* 727, *rodera ryhtend* 798, *rodera waldend* 865
- roi des anges : *waldend engla* 474, *cyning engla* 715, *engla þeoden* 791, *heah-engla cyning* 528
- éternel : *ecan dryhtnes* 711
- Dieu vivant : *lifgende god* 755
- créateur : *fæder frum-sceafta* 472, *fyrn-weorca fruma* 579, *se þas world gescop* 659
- source/chef des hommes : *æpelinga ord* 515, 741, 845, *ealra folca fruma* 516
- roi des créatures : *ealles waldend* 544, 577, *ealles waldend middan-geardes ond mægen-þrymmes* 557, *cyning al-wihta* 687, *cyning clænra gehwæs* 703
- donneur de vie : *lif-fruma* 504, 656, *lifes agend* 471, *folca feorh-giefa* 556
- donneur de trésors : *sinc-giefa* 460, *wil-gifa* 537, *eorla ead-giefa* 546
- Dieu des armées : *weoroda god* 631, *duguða dryhten* 782, *mægna cyning* 832, *herga fruma* 844
- protecteur : *helm wera* 634, *haligra helm* 529
- (tout) puissant : *frea mihtig* 475, *god meahdig* 686, *meotud meahdigum swið* 716, *meahta waldend* 822, *se æl-mihtiga* 443
- glorieux : *tires brytta* 462, *wuldres helm* 463, *wuldres weard* 527, *wuldres cyning* 565, *cyninga wuldor* 508, *ealra þrymma þrym* 726, *wuldres þrym* 740, *mægna gold-hord* 787
- victorieux : *sigores agend* 513, *ealra sige-bearna þæt seleste ond æpeleste* 520-521
- saint : *halig* 658, 737
- maître spirituel : *lareow* 458
- héros, guerrier : *se æpeling* 448, 627, 503, 741, *beorn* 449, 530
- Fils : *þæt frum-bearn* 507, *god-bearn* 499, 682, 702, *bearn godes* 774, *godes agen bearn* 572 *freo-bearn godes* 643, 788, *godes ece bearn* 744, *efen-ece bearn* 465, *sunu ... meotudes* 451-452, *an-cenned sunu* 464, *meotodes sunu* 629, *mære meotudes sunu* 589, *sunu waldendes* 635, *godes gæst-sunu* 660, 860, *cyning an-boren* 618
- Sauveur : *hælend* 505, 634, 792, *sawla nergend* 571, *þæt hælu-bearn* 586 754
- juge : *ece dema* 796, 836

La liste, impressionnante, est sans commune mesure avec les nécessités de l'allitération. Au-delà du récit de l'Ascension, le *Christ II* se présente comme un hymne de louanges au Christ¹.

II.3.iii. Hymne de louanges

A) Les épithètes dans les hymnes et prières

La multiplication des épithètes désignant la divinité est un trait caractéristique des hymnes et des prières. Nous tirons nos exemples du poème intitulé par Krapp & Dobbie *A Prayer*. Les épithètes utilisées dans le passage suivant – qui n'est qu'un échantillon d'un procédé employé dans l'ensemble du poème – pourraient avoir pour simple but de fournir l'allitération :

¹ Clemons (« Cynewulf's Image of the Ascension », 1971, p. 295) voit dans cette accumulation d'épithètes une élaboration du culte du Christ-Roi.

Ac ic þe halsige nu, *heofena drihten*,
 and gebidde me to þe, *bearna selost*,
 þæt ðu gemilsige me, *mihitg drihten*,
heofena heah-kyning and se halga gast,
 and gefylste me, *fæder æl-mihtig...* (67-71)

mais tel ne saurait être le but de celles-ci :

Ac is wunder mycel, *wealdend engla*,
 gif þu hit sylfa wast, *sigores ealdor*,
 hu þu mære eart, *mihitg and mægen-strang*,
ealra kyninga kyning, *Crist lifende*,
ealra worulda scippend, *wealdend engla*,
ealra dugeþa duguð, *drihten hælend*. (39-44)

Les épithètes désignant la divinité sont utilisées dans le même but de glorification, quoique de manière plus modérée, dans l'Hymne kentoise, dont nous citons ici les premiers vers :

Wuton wuldrian *weorada dryhten*
 halgan hliodor-cwidum, *hiofen-rices weard*,
 lufian liof-wendum *lifes agend...* (1-3)

Par la multiplication et la variété des épithètes désignant le Christ, le *Christ II* rejoint ces hymnes de louanges.

B) Dieu et ses créatures

Le thème de la louange apparaît dans plusieurs passages du poème. Ce sont d'abord les disciples qui louent le Christ :

þegnas *heredon*,
lofedun leof-wendum lifes agend. (470-471)

puis les anges,

song *áhofun*
 aras ufan-cunde, *æþeling heredun*,
lofedun lif-fruman. (502-504)

et enfin Job :

bi þon giedd *áwræc iob swa he cuðe*,
herede helm wera, hælend lofede. (633-634)

L'importance de l'idée de glorification de Dieu explique le développement que reçoit, corrélativement, le thème des dons. A deux reprises Cynewulf énumère les bienfaits accordés par Dieu aux hommes : la fertilité de la terre (600-613), puis les talents humains (659-691) ; chaque fois il ajoute à ces dons parfois prosaïques celui du salut. Le rapprochement des deux notions n'est pas nécessairement des plus heureux, mais le but n'en est pas moins clair : insister sur la générosité de celui qui a été désigné à plusieurs reprises comme « donneur » (*sinc-giefa*, *wil-gifa*, *eorla ead-giefa*, *folca feorh-giefa*), et par conséquent sur la reconnaissance qui lui est due.

Le poète exhorte à plusieurs reprises les hommes à rendre grâces au Christ pour les dons qu'il leur a accordés, au premier rang desquels se trouvent le salut et la vie :

Ðæt is þæs wyrðe þætte wer-þeode
secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
 þe us sið ond ær *simle gefremede*
 þurh monig-fealdra *mæгна geryno*. (600-603)
 þæs we ealles sculon
secgan þonc ond lof þeodne ussum,
 ond huru þære hælo *þe he us to hyhte forgeaf*. (611-613)

se us lif forgeaf,
 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum. (776-778)

Le passage de transition placé à la charnière entre les deux premières parties de l'œuvre associe le salut et la louange, ce que Dieu a fait pour les hommes et ce que les hommes doivent faire en retour :

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf [...]
 wuldor þæs age
 þrynysse þrym, þonc butan ende! (586-599)

Cette insistance sur la générosité du Christ, sur la reconnaissance qui lui est due pour tous ces dons, explique une bonne partie des ajouts au texte de Grégoire. Cynewulf introduit la mention de la malédiction annulée par le Christ par une évocation des bienfaits que de tout temps Dieu a accordés à l'homme (604-611), indiquant ainsi une bienveillante protection qui date des débuts du monde, car c'est à Adam qu'ont été donnés la terre et ses produits. Il développe le catalogue des talents humains au-delà de ce que lui fournit sa source, et au lieu de dons spirituels à utiliser pour le service de Dieu il mentionne des talents utiles à l'homme lui-même. Il élargit ainsi à l'ensemble de l'humanité la notion de talents, réservés chez Grégoire à quelques privilégiés. La Descente aux Enfers entraîne la libération de la foule des justes de l'Ancien Testament. Le passage décrivant l'attaque des démons armés de flèches empoisonnées est l'occasion d'insister sur la protection accordée par Dieu par l'intermédiaire de ses anges.

La seule exception, le seul ajout qui ne reflète pas la bienveillante sollicitude de Dieu envers sa création, est le récit du Jugement Dernier. Suivant en cela Grégoire, Cynewulf met l'accent sur le contraste entre la mansuétude du Christ lors de sa première venue sur terre et la rigueur du juge lors de la seconde (820-825). Il va au-delà de ce que fait Grégoire en donnant une description du Jugement Dernier, voire même deux, plutôt qu'une simple allusion. Ces passages où l'accent est mis sur la terreur du pécheur et sur la destruction de tous les biens terrestres font contreponds à l'énumération des bienfaits jusque là accordés à l'homme : le « donneur de trésors » fera place au juge.

A plusieurs reprises dans le poème Cynewulf insiste sur la notion de réciprocité, reprenant sous une forme chrétienne un motif bien connu de la société héroïque : les dons reçus entraînent des obligations, au premier rang desquelles figure la reconnaissance. Par exemple :

se us lif forgeaf,
 leomu, lic ond gæst : si him lof symle
 þurh woruld worulda, wuldor on heofnum. (776-778)

ou bien :

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 gefreode ond gefreopade folc under wolcnum...
 ...wuldor þæs age
 þrynysse þrym, þonc butan ende! (586-599)

Il rappelle que le salut est simplement conditionnel, et que l'homme peut choisir librement entre le ciel et l'enfer (591-596).

Le Jugement Dernier et l'Incarnation sont deux faces d'une même réalité. C'est parce que le Christ a offert aux hommes la possibilité du salut qu'il revient ensuite sur terre distribuer les rétributions que, souligne Cynewulf, les hommes ont eux-mêmes choisies :

...we gelice sceolon leanum hleotan
swa we wide-feorh weorcum hlóðun
geond sidne grund. (783-785)

II.4. Conclusion : le thème du *Christ II*

Cette notion de salut offert mais non imposé est, en dernière analyse, le thème de base du *Christ II*. L'Ascension, le retour au ciel du Christ victorieux, marque la fin du conflit entre l'humain et le divin, et la paix qui en résulte est décrite par le poète comme une alliance qui, implicitement, doit être respectée par chacun des protagonistes :






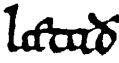


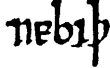
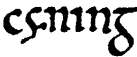









sib sceal gemæne
englum ond ældum á forð heonan
wesán wide-ferh ; wær is ætsomne
godes ond monna, gæst-halig treow,
lufu, lifes hyht ond ealles leohtes gefea. (581-585)

Le thème du poème est indiqué dans le passage que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'évoquer, et que nous citons maintenant dans son intégralité :

Hwæt, we nú gehyrdan hu þæt hælu-bearn
þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf :
gefreode ond gefreopade folc under wolcnum,
mære meotudes sunu, þæt nu monna gehwylc
cwic þendan her wunað geceosan mót
swa helle hienþu swa heofones mærþu,
swa þæt leohte leoht swa ða laþan niht,
swa þrymnes þræce swa þystra wræce,
swa mid dryhten dream swa mid deoflum hream,
swa wite mid wraþum swa wuldor mid arum,
swa lif swa deað, swa him leofre bið
to gefremmanne, þenden flæsc ond gæst
wuniað in worulde. wuldor þæs age
þrynysse þrym, þonc butan ende! (586-599)

Cynewulf fait appel à toutes les ressources de la rhétorique pour mettre ces vers en valeur, signalant ainsi que là se trouve la clé du poème. Rime et parallélisme syntaxique soulignent le choix offert à l'homme entre le ciel et l'enfer, le salut et la damnation, tandis que l'emboîtement des structures encadrantes met en parallèle la générosité du Sauveur et la louange qui lui est due. Salut, Jugement Dernier, glorification du Christ, ces trois thèmes ici rassemblés sont trois aspects d'une même réalité, et le *Christ II* explore les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

Illustrations
Planches 1-4 : Forme des lettres

A	 ac	 faran	 sara	 acpær
Æ	 æghwæper	 lætað	 7dæda	
B	 bearnum	 nebip		
C	 cyning	 wic		
D	 deaðe	 godes	 tid	
E	 efen	 meajt	 orgete	
F	 folce	 of		

gæorne

sorga

cýning

G

georne

sorga

cýning

halgan

þurh

H

halgan

þurh

icþæt

minſf

I

icþæt

mines

lichoman

flæſc

yfel

L

lic homan

flæsc

yfel

min

ymb

ofþornum

M

min

ymb

ofþornum

nele

inſoþan

N

nele

infolan

ongæstum

heofonſf

to

O

ongæstum

heofones

to

	ƿæpum	hopp	
P	sweopum	hosp	
	rode	ƿiſnum	ſar
R	rode	firenum	sár
	ſippan	ſalle	ſtælc
S	sippan	stille	stealc
	ſwat	ſpære	wegas
	tid	moſte	leoht
T	tid	moſte	leoht
	un	ofminum	ſalu
U	un	ofminum	salu
	womma	cwipað	
W	womma	cwipað	

	ꝛꝚleð	bryne	hyra
Y	syleð	bryne	hyra

	lixte	azarias
X, Z	lixte	azarias

	þeod	onþas	weorðe
Þ	þeod	onþas	weorðe

	soð
	soð

Abréviations

⁊huꝛ	þhe	nenængū	ðōn
and his	þæt he	nenængum	ðonne

Planche 5 : Espace entre les mots

hƿeorfað to heofonum . hergas

hweorfað to heofonum . hergas

in hƿitum .

in hwitum

in carcerne

in carcerne

in folc

in folc

þurh his

þurh his

þurh ge

þurh ge

þurh þæs

þurh þæs

ƿæs se

ƿæs se

ne mostun

ne mostun

torne bi toforn

torne bitolden

mon se mæra

mon se mæra

þa gefylled

þa gefylled

gedafenað

gedafenað

wil-cuman þrym-fulle hæled hyge-rofe an-cenned sunu

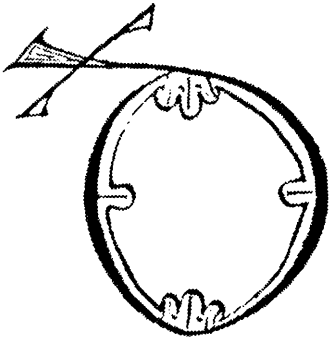
wil-cuman

þrym-fulle

hæled hyge-rofe

an-cenned sunu

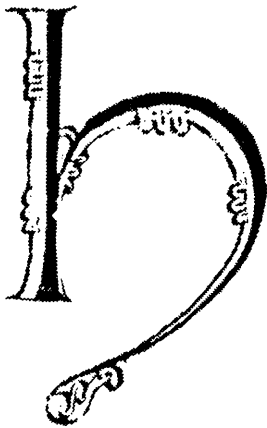
Planche 6-7 : Initiales et marques de fin de poèmes et sections



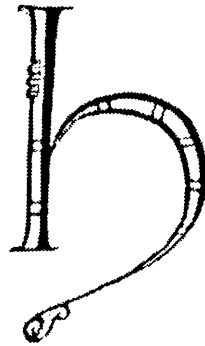
δ, f.20 v: début du *Christ III*



δ, f.16 v: section 3 du *Christ II*



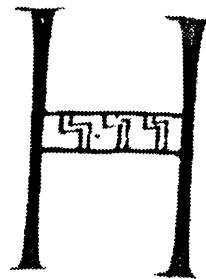
h, f.55 v: début du *Phénix*



h, f.98 v: début de *Soul & Body*



h, 53 r: début d'*Azarias*



h, 65 v: début de *Juliana*

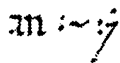
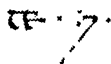
e, f.9^r : section 2 du *Christ I*e, f.13^r : section 5 du *Christ I*o, f.45^v : section 10 de *Guthlac (B)*o, f.76^r : début du *Wanderer*o, f.127^r : début d'une énigmef.49^r : *Guthlac B*, fin de sectionf.70^v : *Juliana*, fin de sectionf.93^v : *Whale*, fin de poème

Planche 8 : Début de poèmes et de sections

epom inlyfþrofa lonroſſy þrime þaþlyge þælyg þiþ
þun aþwoad æalne þroan þaþli þumad buttan ſtroe :- Am̄ : 7

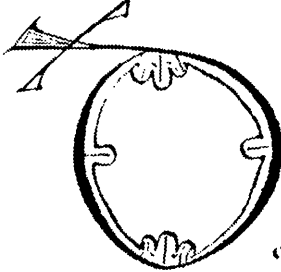
Début de poème : Christ II

NVÐVGEORNlice GÆST
gþrumm monþe maþra moþe cþuſſe þa þuþh
þþan þuþþro þat þu þoþþre huþat geardes þaþe ad
militiga acſmed þuþid þuþh clame huro þþan he
manan maþra þæلمان maþne maþþan muro healf

uþto þaþie hyde hylte þaþþelitan ðauþþe þrime þroþia
þuloþro halge onhauþþu þa he huþþomun aþraþ :- 7 : 7 : 7

Dic: Judas: ſeleþþe:

Début de poème : Christ III



O NNE MID FERRE þolo

buthro þemela ðaz muthan oþþite miþ
æt mroþe miht maþne bihlamed þeþe geþaþ
te þra oþt þaþra þæne þaþ þuþþe lice þeon þyþþe

neþ þaþroþ þlaþe 7geþt þumad inþoþuloþ þuloþ þaþ
aþe þuþþe þuþ þone buttan ſtroe :- 7

Début de section : Christ II, section 3

O ÆT iþ þaþ þrime þe þuþþe þaþþe oþþite neþone
ouþra geþþeþe þeþ þid 7aþ þumle geþþeþe
þuþh monþ þaþroþ maþna geþþeþe heþ æt geþþeþ þaþ

Glossaire

Comment utiliser le glossaire

Le digramme æ est placé entre ad et af, les lettres þ et ð entre t et u. Aucune distinction n'est faite entre þ et ð.

Les mots commençant par un préfixe inaccentué sont classés selon leur radical, sans tenir compte du préfixe. Les préfixes inaccentués apparaissant dans le *Christ II* sont *a*, *be* / *bi*, *for*, *ge*, *on*, *oð*. Les mots concernés par cette politique sont :

- les verbes *acennan*, *acweðan*, *agælan*, *ahebban*, *ahladan*, *alysan*, *arisan*, *astigan*, *aweallan*, *awrecan*
- *beforan*
- les mots de plus d'une syllabe commençant par *bi-*, sauf *bidan*, *biddan*, *biter*
- les mots de plus d'une syllabe commençant par *for-*, sauf *forma*
- tous les mots commençant par *ge-* + consonne
- les mots commençant par *on-*, sauf les noms *onmedla*, *onsien*, *onsyn*, où le préfixe est accentué
- tous les mots commençant par *oð-*

Chaque entrée présente les informations suivantes :

- Sur la première ligne, en gras, le mot sous sa forme non fléchie ; en italiques, la catégorie grammaticale, y compris le type de déclinaison ou de conjugaison ; en gras entre guillemets, la traduction ; entre crochets, éventuellement, le mot correspondant en anglais moderne ou en allemand.
- Sur la deuxième ligne, la fonction du mot dans les vers où il apparaît.
- Sur la troisième ligne, en plus petits caractères, les autres occurrences de cette expression ou d'expressions voisines dans le corpus poétique vieil-anglais.
- Sur la quatrième ligne, les dérivés (DÉR) ou composés (COMP) dans lesquels il est utilisé dans le poème.

La longueur des voyelles est indiquée par un macron lorsque le mot est cité. Dans les exemples la graphie du manuscrit est reproduite, sans macron mais avec un accent dans certains cas. Pour le y le macron est remplacé par un accent, le traitement de texte utilisé ne possédant pas de y avec macron.

Abréviations utilisées

1. Symboles

* : mot ne se trouvant, en poésie, que dans le *Christ II*.

: expression ne se trouvant, en poésie, que dans le *Christ II*.

2. Termes grammaticaux, langues, divers

Ac : Accusatif

Adj : Adjectif

Adv : Adverbe

all. : allemand

a.m. : anglais moderne

Athém : athématique

Conj : Conjonction

Cons : consonantique

D : Datif

Fém : Féminin

G : Génitif

Gér : Gérondif

Hém : hémistiche

I : Instrumental

Imp : Impératif

Inf : Infinitif

intrans : intransitif

Lt : latin

Masc : Masculin

N : Nominatif

néerl. : néerlandais

Nt : Neutre

Opt : Optatif

Part : Participe

Perf. Prés : perfecto-présent
 Pl : Pluriel (pour les verbes, suivi de la personne ; pour les noms, précédé du cas)
 pp : participe passé
 Prép : Préposition
 Prés : Présent

Prét : Prétérít
 Pron : Pronom
 Réfl. : réfléchi
 Sg : Singulier (pour les verbes, suivi de la personne ; pour les noms, précédé du cas)
 trans : transitif
 Subst : substantif

Superl : superlatif
 Trans : transitif
 Vfb : Verbe faible (suivi de la classe)
 Vft : Verbe fort (suivi de la classe)
 v.h.all : vieux-haut-allemand

3. Titres d'œuvres vieil-anglaises

Nous donnons entre crochets à la suite du titre le nombre de références mentionnées dans le glossaire, puis ce même chiffre divisé par le nombre de vers du poème. On aura ainsi une idée des affinités entre ces poèmes du point de vue de l'expression – idée très approximative, car ces chiffres ne distinguent pas les formules banales des expressions originales, les répétitions de quelques mots ou d'un vers entier. Plus un poème est proche du *Christ II* par son expression, plus le second chiffre sera bas. Les autres poèmes signés sont naturellement parmi ceux-ci, mais également les deux autres *Christ*, *Guthlac B*, *Order of the World*, *Vainglory*, et l'hymne kentoise (dans ce dernier cas, nous avons signalé plus haut la présence d'emprunts).

L'édition utilisée, sauf indication contraire, est celle des Anglo-Saxon Poetic Records.

Æl Hom I : Ælfric, Homilies (Supplementary Collection), ed. Pope (1967-68) : *Nativitas Domini*
 ÆLS : Ælfric, Lives of Saints (ed. Skeat, 1881-1900), vol. II, 66-124 : *The Maccabees*
 Ald : Aldhelm
 And : Andreas [196. 8,78]
 Az : Azarias [19. 10]
 Bède + chiffres : *History of the English Church and Nation*, ed. Miller (1890-1898) ; n° de chapitre, page et ligne
 Brun : *Battle of Brunanburh* [7. 10,42]
 Bw : *Beowulf* [164. 19,4]
 Caedm : *Caedmon's Hymn* [1. 9]
 Crd : *Creed* [8. 7,37]
 DAL : *Death of Alfred* [1. 25]
 Dan : *Daniel* [52. 14,59]
 Deor : *Deor* [1. 42]
 DHI : *Descent into Hell* [12. 11,41]
 DrR : *Dream of the Rood* [17. 9,17]
 ECL : *Exhortation to Christian Living* [8. 10,25]
 EgC : *Coronation of Edgar* [4. 5]
 EgD : *Death of Edgar* [4. 9,25]
 Ele : *Elene* [205. 6,44]
 Ex : *Exodus* [40. 14,75]
 FAp : *Fates of the Apostles* [15. 8,13]

Fin : *Battle of Finnsburh*
 FtM : *Fortunes of Men* [5. 19,6]
 GenA : *Genèse A* [126. 18,41]
 GenB : *Genèse B* [26. 23,69]
 Gifts : *Gifts of Men* [12. 9,4]
 GlI : *Gloria I* [4. 14,25]
 GuA : *Guthlac A* [82. 9,97]
 GuB : *Guthlac B* [5. 112]
 HbM : *Husband's Message* [1. 53]
 Hm1, 2, 3 : *Homiletic Fragment*¹
 InC : *Instruction for Christians* [9. 9,11]
 JgD1 / 2 : *Judgment Day I / II* [8. 14,87] [18. 17]
 Jud : *Judith* [33. 10,57]
 Jul : *Juliana* [120. 6,09]
 KtH : *hymne kentoise* [9. 4,77]
 LP1 / 2 / 3 : *Lord's Prayer I / II / III* [1. 11] [20. 6,2] [3. 12,66]
 Mald : *Battle of Maldon* [18. 18,05]
 MB + chiffre : *Meters of Boethius* n°
 MBP : *Meters of Boethius Proem*
 MCh + chiffre : *Metrical Charms* n°
 MEp : *Metrical Epilogue to MS 41*
 Mnl : *Menologium* [22. 10,5]

¹ Homiletic Fragment III = les vers 2-fin de *Partridge*, cf. Muir, *The Exeter Anthology of Old English Poetry*.

MPD : Metrical Preface to Gregory's Dialogues
 Mx1 / 2 : Maxims I / II [7. 29,14] [4. 16,5]
 OrW : Order of the World [18. 5,66]
 P + chiffre : psaume n°
 PCE : Metrical Epilogue to Pastoral Care
 PCP : Metrical Preface to Pastoral Care
 Phr : Pharaoh [1. 8]
 Pnt : Panther [1. 74]
 Pra : Prayer [13. 6,07]
 Prc : Precepts [3. 31,33]
 R + chiffre : Enigme n°
 Rim : Rhyming poem [1. 87]
 Rsg : Resignation [11. 10,72]
 Ruin : Ruin [2. 24,5]

Run : poème runique [6. 14,5]
 Sal : Solomon and Saturn [23. 22]
 SB1, 2 : Soul and Body I / II [10. 16,6] [6. 20,16]
 Seaf : Seafarer [14. 8,85]
 SmP : Summons to Prayer [2. 15,5]
 Vgl : Vainglory [14. 6]
 Wald1 / 2 : Waldere I / II
 Wand : Wanderer [6. 19,16]
 WfL : Wife's Lament [1. 53]
 Whl : Whale [8. 11]
 Wid : Widsith [10. 14,3]
 X1 : Christ I [66. 6,65]
 X3 : Christ III [108. 7,38]
 XSt : Christ and Satan [91. 8,02]

A

ā Adv "toujours"

582, 756

á forð heonan 582

ac Conj "mais, au contraire"

477, 707

æ Fém i indécl. "loi"

Ac Sg 671

reccan ryhte æ 671, þurh ryhte æ reccan
 cuðon Ele 281, ryhte æ And 1511, un-ryhte
 æ Ele 281, 1041 Jul 297

COMP. æe-fyllende

æfre Adv "jamais" [> ever]

479, 840

æfter Prép. + D [> after]

"après" (espace ou temps) : 573, 711,
 803

"sur, dans" : 746

hlypum stylde æfter muntum 746, sæton
 æfter beorgum Ex 212, breme æfter burgum
 GuB 855

"d'après, selon" : 846

æfter Adv "ensuite"

473

+æe-fyllend Masc cons4 "qui suit la loi"

[sur fyllan "remplir, accomplir"]

GPI 704

æg-hwylc Pron Indéf "chacun"

840

æht Fém i "possessions, richesses" [sur

agan "posséder"]

GPI 604

#æhta sped 604

ælan Vfb1 trans "brûler"

Prés Sg3 812

**æl-beorht / al-beorht Adj "entièrement
 brillant, resplendissant"**

Masc NPl 548 (al-beorhte), AcPl 506
 (æl-beorhte)

æl-beorht 506, 548, Dan 336, Az 52, X3
 880, XSt 520

ælde M i Pl "hommes" (terme poétique)

GPI 780, DPl 582, 620

ælda cynnes 780, GuA 755, GuB 821, 975,
 Phen 198, 546, Jul 727

englum ond ældum 582, Ele 476

#ældum to sorg 620, voir sorg

æleð : voir ælan

**æl-mihtig / al-meahtig Adj "tout-
 puissant" [> almighty]**

Masc NSg (faible) 443, AcSg (fort) 759

se æl-mihtiga 443, And 1190, GuA 760,
 GuB 950, Phen 393, Bw 92, MB11 55, MB11
 74, MB20 245, Jud 7, 345, X3 1372

**ænig Pron Indéf + G "n'importe quel" [>
 any]**

Masc NSg 780, DSg 683

ænic on eorðan ælda cynnes 780, ænic ofer eorðan ælda cynnes GuA 755, ænic ælda cynnes Phén 546, ænic ofer eorðan R40 21, R95 10, Bw 802, 2007, Fates 19, ænic ... ofer eorðan Jul 513
#ængum anum 683

ær Adj "ancien, précédent" [> ear(ly)]

Superl Nt DSg faible 786, 823

æt ærestan 786, 823, X3 1190, 1397

ær Adv "auparavant" [> er(st)]

466, 468, 602, 615, 619, 799 **ær biforan** 468, Ele 1141

sið ond ær 602, voir sið

ær Prép + D "avant" [> ere]

848

ær-þon Conj "avant que"

464, 544, 857

-ærn : voir carc-ern, fold-ærn

æt Nt a "nourriture" [sur etan]

AcSg 604

he us æt giefæð 604; **æt-gifa** GenA 1361, FtM 91

æt Prép + Datif position dans l'espace ("à, dans, près de", etc.)

500, 539, 615, 674, 786, 823

æt-somme Adv "ensemble" [cf. samnian "assembler", samod "ensemble"]

583

wær is ætsomme godes ond monna 583; sibbe æt-somme suhtor-fædran Wid 46

æðele Adj ja "noble, excellent"

Fort : Nt AcSg 666; Faible : Masc NSg 697, AcSg 719, Fém AcSg 455, Nt NSg 521; Superl Nt NPl 607

#æðele ond-giet 666

#æpele scima 697; se æpela gleam Phén 43, þæt æðele leoht P148.3 2

in/on þa æpelan tid 455, GuB 1105, Ele 786 (hém. d'arrière)

þurh þone æpelan styl 719; formule prép + æpelan + nom monosyllabique : And 642, 1476, Ele 275, X1 350, X3 1198, GuB 926, Phén 281, P136.9 2, (tous hém. d'arrière), LP2 5

æpelast tungla 607, Phén 93; æpelast londa Phén 2, æpelast soða P84.10 1

#ealra sige-bearna þæt seleste ond æpeleste 521

æpeling Masc a "prince; homme"

NSg 448, 627, AcSg 503, GSg 743, GPI 515, 741, 845

se æpeling 448, 627, GenA 2885, And 990, 1575, Ele 202, Phén 319, 354, Jul 58, Bw 2715, DHL 16 (ða se æðeling giong)

æpelinga ord 515, 741, 845, GenA 1278, Ele 393; æpelinga helm GenA 1858, 2146, 2657, And 277, 623, 655, æpelinga hleo Ele 99, æpelinga wynn And 1223, Jul 730, DHL 121

āgan Perf.prés trans "posséder" [> own]

Opt Prés Sg3 598

wuldor þæs age... 598, Ele 1123

āgen Adj "propre, particulier" [pp de agan; own, all. eigen]

Masc DSg 465, 532, Nt NSg 572

godes agen bearn 572, voir bearn

āgend Masc cons4 "possesseur" [p. prés de agan]

NSg 543, AcSg 471, 513

swegles agend 543, And 760; **lifes agend** 471, OrW 55, KtH 3 (emprunt); **sigores āgend** 513, XSt 676; **wuldres agend** And 210, 1715, X3 1197

al-beorht : voir æl-beorht

al-wiht, Nt i Pl "toutes les créatures" [> all + wight]

GPI 687

cyning al-wihta 687, GenA 978, Ex 421, And 1603, XSt 615; **helm al-wihta** GenA 113, 1290, And 118, X1 274, 410, P50 100; **metod al-wihta** GenA 193, Dan 14, 283, XSt 696, Az 5

ān Adj "un" [> a / one]

Masc GSg 567, 685, DSg 683

#ānes meahum 567; **anes cræfte** And 327, Jul 359

þurh his anes cræft 685, GenA 272; **þurh his anes miht** And 525; **þurh anes cræft** Bw 699

#ængum anum ("any one") 683

ān-boren pp Adj "seul né, fils unique"

Masc NSg 618

cyning an-boren 618, Ele 392

ān-cenned pp Adj "seul engendré, fils unique" Masc NSg 464

#ān-cenned sunu 464; se an-cenneda SB1 51

āncor Masc a "ancre" [> anchor, Lt ancora]

DPI 863

sælan ... ancrum fæste 863; ancrum fæste
Ele 252; on ancre fæst Bw 303

ār Masc a "messenger = ange"
NPI 493, 503, AcPI 759, DPI 595
wuldres aras 493, Ele 737
#wuldor mid arum 595; Gu 450
voir aussi ci-dessous ā-risan

attor Nt a "poison" [all. Eiter]
GSg 768
se attres ord 768, Jul 471; attres oroð Sal
222; voir ord

āwo "à jamais" (=ā)
479
awo to ealdre 479, Ex 425, XSt 312, Seaf
79, OrW 32, Bw 955, Jud 120, X3 1645, GuA
786; awa to feore (Psaumes, 19 occ.); awa
to worulde (Psaumes, 10 occ.)

B

bād : voir bīdan

bāel Nt a "feu, bûcher" [> bale-fire]
DSg 808
byrnan on bæle 808; on bæle forbærnedne
Seaf 114

**bærnan Vfb Ib intrans "brûler,
incendier" [> burn]**
Prét PI3 (bærndon) 708

-bæð : voir fýr-bæð

**bān-locā Masc an "enclos des os,
charpente osseuse, corps"**
AcSg 769
ban-locā 769, Jul 476, Bw 742, 818, GuB
980; cf. breost-locā, feorh-locā, etc.

bēam Masc a "arbre; croix"
AcSg 678 ("arbre"), 729 ("croix")
COMP. glēo-bēam

bearn Nt a "enfant" [> bairn]
NSg 465, 572, 744, AcSg 774, GSg 724
#efen-ecē bearn 465; efēn-ecē X1 122
godes agen bearn 572, XSt 10, Ele 179,
422, 1076, Vgl 6, 80
godes ece bearn 744, And 747
bearn godes 774, XSt 620, And 1028, 1613,
DrR 83, Ele 813, 1126, X1 147, X3 903,
1072, GuA 787, Jul 666, MPD 6
bearnes gebyrda 724; bearnes gebyrd X1
38
COMP. freo-bearn, frum-bearn, god-
bearn, hāelo-bearn, sige-bearn

bēc : voir bōc

benn Fém jō "blessure"
GPI 771
#blatast benna 771

bi-bēodan Vft2 trans "ordonner"
Prét Sg3 543, 793
swa him sylf bibeod swegles agend 543;
swa (him) x bebeod, GenA 125, 161, 966,
1494, 2297, 2370, 2769, 2872, 2898, Ex
101, And 322, 789, 845, 1045, 1696, Hm1
39, Ele 715, 1130, Bw 401, 1975, Jud 38,
Mnl 100, Mx2 49, GuB 1297, Phen 36, OrW
45; abead GenA 1362, 1771, Ele 87

**beofian Vfb2 intrans "trembler" [all.
beben]**
Prés Sg3 827
**þas miclan gemetu middan-geardes
beofiað** 827; beofað middan-geard X3 881

bēon V athém "être, exister" [> be]
Présent à valeur de futur : Sg3 (bið) 479,
804, 811, 824, 825, 833, 838, 840, PI3
(beoð) 795
Présent intemporel : Sg3 596, 667, 770

**beorgan Vft3 trans "protéger" [all.
bergen]**
Inf 771
utan us beorgan 771; nu þu ðe beorgan
scealt ECL 64

**beorht Adj "brillant, splendide, noble,
divin" [> bright]**
Fort : Masc NSg 827, AcSg 483, Nt GPI
742; Faible : Fém DSg 510, 519
beorht cyning 827, And 145, 903
beorhtra bolda 742, voir bold; **beorhtne
geleafan** 483, voir geleafa; **beorhtan reorde**
510, voir reorde
to þære beorhtan byrg 519, voir burg
COMP. æl-beorht

beorhte Adv "brillamment"
552, 701

beorn Masc a "homme, guerrier, prince"
(poétique)
NSg 449, GSg 530
beorn in betlem 449; beorn on Rome SFT
45
voir aussi byrnan

beornan : voir byrnan

beran, pp boren : voir ān-boren

berstan *Vft3 intrans* "éclater, se briser" [> burst]

Prés P13 811

burg-stede berstað 811, Ruin 2; heofonas berstað X3 932

***Bēthānia** *nom propre* "Béthanie"

AcSg 456

Bētleem *nom propre* "Bethléem"

AcSg 449, DSg 453

bi *Prép + Dat / I* "au sujet de, à cause de" [> by]

834 ("à cause de"); bi þon "à ce sujet" 633, 650, 691, 712

bi þon x song / cwæð 650, 691, 712; be ðæm we magon singan MB30 18; bi þon/þam Phén 262, Bw 1722, Mald 9

bīdan *Vft1 trans* "attendre, endurer" [> bide]

Inf 802, Prés P12 (bidað) 510, Prét Sg3 704, Prét P13 540

bidon ealle þær 540; bidon ealle þa gen Ex 249

biddan *Vft5 trans + Ac pers & G chose* "prier" [> bid]

Inf 774

utan us biddan bearn godes 774; nu ic þe, bearn godes, biddan wille Ele 813; nu ic þec, beorna hleo, biddan wille Jul 272; swa ic þe, biwitne, biddan wille Jul 278

ge-bindan *Vft3 trans* "lier" [> bind]

Prét Sg3 (gebond) 732

***binn** *Fém* "mangeoire" [> bin]

DSg 724

biter *Adj* "amer, pénible" [> bitter]

Masc AcSg 765, Nt NSg 769

#biter bord-gelac 769

biterne stræl 765, voir stræl

bið : voir bēon

blāc *Adj* "brillant (lumière, feu); livide"

[de blīcan "briller" (absence de couleur par excès de lumière?); all. bleich, cf. a.m. bleach]

Masc NSg 808

#blac rasetteð recen reada leg 808

blāed *Masc a* "(souffle de vie), prospérité, épanouissement, félicité"

NSg 710, AcSg 688

blāt *Adj* "livide, terrible?" – le contexte, dans les exemples attestés, semble imposer "brûlant"

Superl NSg 771

#blatast benna 771; blat And 1088, 1279, GenA 981 (blatende nið); MB8 54, MB20 115 [feu]

blīcan *Vft1 intrans* "briller"

Inf 507, 552, Prés Sg3 701

frætsum blīcan 507, 522, Phén 95, Jul 564, Pant 29

beorhte blīcan 701, GenA 1822, And 789, X3 903, R34 9, Phén 599

blis *Fém* "joie" [< blīþs, > bliss]

NSg 530, 750, GSg 552

blis in/on burgum 530, MPD 6, R8 6; bliþe in burgum GuB 942; blæd on burgum GenA 2585

þær is hyht ond blis 750; þær is sib ond blis GuB 1082; þær is blis DrR 139, 141, X3 1649; þar byð a hyht and wyn MPD 5

to þære blisse ... cwoman 552; fundige him to lissa blisse OrW 100

bliðe *Adj i* "joyeux; bienveillant, clément"

Masc NSg 739 ("joyeux"), AcSg 774 ("bienveillant"), Fém AcSg 519 ("joyeux")

#hleahre bliþe 739

se bliða gæst 774, GuB 944

#mid þas bliðan gedryt 519

blōd-gyte *Masc i* "effusion de sang" [sur geotan "couler"]

AcSg 708

#blod-gyte worhtan 708

bōc *Fem consl* "livre; Bible" [> book]

NPI 785, DPI 453, 793

us secgað bec 785, GuB 878; us cyðað bec GenA 969; þæs þe (us) secgað / cweðað bec GenA 227, 1239, 1723, Brun 68, LP2 20

(swa hit) in bocum (ne) cwið 453, 701, swa ic on bocum fand Ele 1254

#on bocum bibead 793

boda *Masc an* "messenger, = ange"

NPI 449

boda 449, GenB 490, 510, 533, 558, 656, 664, 680, 686, 711, 785, 763, Ele 77, 262, 551, X3 1151, 1304, Mald 49, Vgt 4

bodian *Vfb2 trans* "annoncer" [> bode]

Imp P1 483

bodiað ond bremað beorhtne geleafan 483; bodiað æfter burgum beorhtne geleafan And 335, god-spel bodian GuB 1115

bold *Nta* "demeure"

GPI 742

beorþra bolda 742, **bolda** selest Bw 2326, **þæt beorhte bold** Bw 997**-bora** : voir **wrōht-bora****bord** *Nta* "planche, bouclier, flanc d'un navire"

AcSg 861

ofer ceoles bord 861; **under earce bord** GenA 1333, 1357***bord-gelāc** *Nta* "mouvement des boucliers / sur les boucliers; combat? flèche?" [sur gelāc "mouvement, jeu", de lācan "osciller"]

NSg 769

#**biter bord-gelac** 769; **sweorda gelac** Bw 1040**bræcan** : voir **brecan*****brægd-boga** *Masc an* "arc trompeur, arc bandé?" [de brægd "tromperie", pp de bregdan "courber"]

DSg 765

#**brægd-boga** 765; **brægd** Bw 794, 1539**-boga** : voir **brægd-boga****brecan** *Vft4 trans* "briser" [> break]

Prét P13 708

hi godes tempel bræcan ond bærndon 708; **brecan þone burg-weal** Vgl 38**-breca, -breoca** : voir **wīper-breoca****brega** *Masc indécl* "chef, roi" (poétique)

NSg 456

#**se brega mæra** 456**brēman** *Vfb1 trans* "célébrer, honorer"Imp Pl **bremað** 483**brēost-sefa** *Masc an* "cœur, esprit"

NSg 540

beorn breost-sefa 540; **beornes breost-sefa** Ele 804, Vgl 19; **breost-sefa** Ele 841, 1045, GuA 303, 335, Phén 126, Jul 405**brēotan** *Vft2 trans* "briser, détruire"Imp Pl (**breotaþ**) 485**brōga** *Masc an* "terreur; prodige"

AcSg 793

COMP. **gryre-brōga, wīper-brōga** (pour **wīper-breoca**)**brond** *Masc a* "feu" [> fire-brand]

NSg 811

brytta *Masc an* "celui qui distribue; prince" (d'après la fonction du chef comme distributeur de trésors)

NSg 462

tires brytta 462, Jud 93; **lifes brytta** GenA 122, 129, And 822, X1 334; **swegles brytta** XSt 123, JgDD2 117; **sigores brytta** JgDD2 279; **wuldres brytta** Sft 54; cf. **sinces / beaga / godes brytta**, et aussi **hearmes / morðres / synna brytta****bryttian** *Vfb2 trans* "distribuer"Prés Sg3 (**bryttað**) 682**swa se waldend us his giefe bryttað** 682, **his giefe bryttað** 682; **his giefe bryttað** Gifts 105; **giefe bryttian** Wid 102; **giefe bryttode** And 754; **þe us to gife dæleð** Pant 71**-büend** : voir **eorð-buend, þeod-büend****ge-būgan** *Vft2 intrans* "(s')incliner, tourner"; avec **in**, "pénétrer"

Opt Prés Sg3 768

þy læs se atres ord in gebuge 768; in **gebugan** X3 1504**burg** *Fém cons1* "forteresse, ville" [> borough, -bury]

AcSg 534, 553, DSg 461, 519, 542, 569, DPI 530

In þa halgan burg / to/of þære halgan byrg 461, 519, 534, Ele 1005 1053 1203, GuA 812, Jud 203**to þære beorhtan byrg** 519, And 1649, Ele 821, Bw 1199, Jud 326, Rui 37#**in þære torhtan byrig** 542**in þæs peodnes burg** 553, Dan 188**of feonda byrig** 569, Jul 545**blis in burgum** 530, voir **blis****burg-stede** *Masc i* "citadelle"

NPI 811

burg-stede berstað 811, Ruin 2; **burg-stede** GuB 1317**burg-ware** *Masc i Pl* "habitants de la ville"

DPI 742

būtan *Prép + D* "sans" [> but]

599, 722

ponc butan ende 599, voir **ende****butan firenum** 722; **butan synnum** X1 125, 290; **butan facne** X1 207; **butan scyldre** Jul 584, DA1 15**būton** *Conj* "sinon, excepté"

695

for-býgan *Vfb 1b trans* "humilier"Prét Sg3 (**forbygde**) 731

ge-byrd Fém (utilisé au Sg ou Pl)

NPI 724

bearnas gebyrda 724; **bearnas gebyrd** X1 38

byrg, byrig : voir **burg**

byrgen Fjō "tombe, sépulcre"

AcSg 729

in **byrgenne** 729, Ele 186, 484, X3 1467, SFT 22, 32

byrnan / beornan Vf3 intrans "brûler, incendier" [> burn]

Inf 808, Prét Sg3 540 [voir commentaire textuel]

byrnan on bæle 808, voir **bæle**

beorn breost-sefa 540, voir **breost-sefa**

C

cald Adj "froid" [> cold]

Nt AcSg 851

ofer cald wæter 851, And 201, Mald 91; on **cald wæter** And 222, 253; **cealde streamas** Bw 1261

carc-ern Nt a "prison" [Lt carcer + ern/ærn "endroit"]

DSg 735

in / on / of / to **carcerne** 735, And 57, 90, 130, 1082, 1250, 1460, 1560, Ele 715, X1 25, Jul 233

ceaster Fém *jō* "forteresse, ville" [< Lt castra, > -chester, -caster]

AcSg 578

on / in (ba) **ceastre** 578, And 1058, Ele 845

cempa Masc an "guerrier" [< Lt campus, cf. champion]

NPI 563

#deofla cempa 563; Cristes **cempa** And 991, GuA 153, Sal 139; **dryhtnes cempa** GuB 901, Phén 452, PCP 4; **meotudes cempa** GuA 576, Phén 471, Jul 383; **godes cempa** Jul 17

cennan Vf3 *trans* "engendrer, créer; attribuer"

Prét Sg3 636

#freo-noman cende 636

DÉR. *ā*-cennan, COMP. *ān*-cenned

ā-cennan Vf3 *trans* "mettre au monde"

pp 444, 452

acenned wearð þurh clænne had 444; **acenned wearð in cildes had** Ele 775;

acenned wearð And 566, Ele 5, 178, Mnl 117; **wearð acenned** Mnl 168; **wurde acenned** Mnl 162

þætte sunu wære meotudes acenned 452; **þæt acenned wæs** Crist Crd 24; **acenned bið** Ele 399,

cēol Masc a "quille, bateau" [> keel]

GSg 861, DPI 851

ofer ceoles bord 861, voir **bord**

ceolum liðan 851, And 256; **ceolum lacað** And 253

ge-cēosan Vf2 "choisir" [> choose]

Inf 590, Prét Sg3 (geceas) 446, pp Masc NPI (gecorene) 497

marian mund-heals geceas 446; **siððan ic pina mund-byrde geceas** GenA 2710

þegnas gecorene 497; *þa* gecorenan Cristes **þegnas** Jul 299, *clæne ond gecorene* Cristes **þegnas** LP2 53; *cempa* gecorene GuA 797; *gæstas* gecorene Phén 593; *drihtne gecoren(e)* GenA 1818, Dan 150, 735, Fap 5, P131.5 2; *metode gecoren(e)* GenA 1734, Dan 92; *Criste gecorene* Jul 605

cerig (= cearig) Adj "soucieux, triste" [sur *cearu* > *care* "souci"; > *chary*]

Masc NPI 835 (cerge)

cild Nt cons5 "enfant" [> child]

GSg 725

in **cildes hiw** 725; in **cildes had** Ele 336, 775; **þurh cildes had** GuB 1361, Phén 639

circe Fem an "église" [> church]

NSg 699

#seo godes circe 699

cirm Masc a "vacarme"

NSg 835

#cwaniendra cirm 835; *cirm ar-leasra cwealmes on ore* GenA 2547; *cear-fulra cirm* GuA 264; *cear-gesta cirm* GuA 393

clæne Adj i "pur" [> clean]

Masc AcSg 444, GPI 703

þurh clænne had 444; **þurh clænne gecynd** Gloria1 52; **clænne acenned** SMP 11

clænra gehwæs 703; **clænra gemong** Ele 96, Jul 420

clāþ Masc a "tissu, vêtement" [> clothes]

DPI 725

clāþum bewunden 725; **biwundenne mid wonnum clāþum** X3 1423

cleopian Vf3 intrans "crier, appeler" [>

clepe, yclept]

Prét Pl3 508

- #cleopedon of heahþu** 508; cleopað ofer ealle XSt 615; ofer eall clypode Mald 256; cleopade for corþre Jul 618
- clomm Masc a "chaîne"**
DPI 735
clommum gefæstnad 735; gefæstnode fyrnum clommum And 1378; clommum fæste And 130; on ðissum fæstum clomme GenB 408; clommum beclungen Ele 696; rode gefæstnad X3 1447, on beam gefæstnad X3 1490
- ge-cnāwan Vft7 trans "savoir, connaître"**
[> know]
Inf 654
- on-cnāwan Vft7 trans "savoir, connaître, reconnaître"**
Inf 642, 861
- *cnoll Masc a "sommet d'une colline"**
API 177
#hyllas ond cnollas 717, voir hyll
- con, voir cunnan**
- condel : voir heofon-condel**
- ge-corene : voir ge-cēosan**
- corðor Nt a "troupe"**
DSg 494
cwomun on corðore 494; cirmdon on corðore GuB 908; on corðore Ex 191, 466, And 1716, Ele 70, Vgl 20, Bw 1153, P54.15 2
corðore ne lyle 578; corðore miclum EgC 2; corðorum miclum GenA 1652, 2455
- cræft Masc a "force, ruse, talent, métier"**
[> craft]
NSg 667 ("savoir"), AcSg 685 ("force, puissance"), DPI ("talent")
þurh his anes cræft 685, voir ān
snyttro cræft 667, Dan 594, And 631, Ele 154, 374, 1171; snyttro cræftas Dan 485
COMP. mōd-cræft
- cuma : voir will-cuma**
- cuman Vft4 intrans "venir"** [> come]
Prés Sg3 791, 824, 832, Prét Sg3 448, Pl3 (cwomun) 494, (cwoman) 545, 549, 553
cyme (substantif) : voir plus bas
DÉR. bi-cuman, for-cuman
- bi-cuman Vft4 intrans "arriver (se produire, venir)"** [> become]
- Prét Sg3 (bicwom) 631, 709, 858 ("advenir"), 822 ("venir")
- for-cuman Vft4 trans "vaincre"**
[cf. overcome]
pp Masc NPI (forcumene) 561
forcumen 561, Sal 176, 207
- cund : voir god-cund, ufan-cund**
- cunnan Perf prés "connaître; savoir, pouvoir"** [> can]
Prés Sg3 680 ("connaître"), Pl2 573 ("savoir"), Prét Sg3 633 ("savoir, pouvoir")
- cunnian Vfb2 trans + G "chercher, essayer, tenter"**
Prét Sg3 645
#flyges cunnode 645; sund cunnian Bw 1426, 1444; higes cunnian Bw 2045
- cuð pp de cunnan, employé comme adj "connu"** [> couth, cf. uncouth]
Nt NSG 715
cuð þæt geweorðeð 715; cup sceal geweorpan JgD1 114
- cwacian Vfb2 intrans "trembler"** [> quake]
Prés Sg3 797
cwacian 797, Ele 757
- cwæð : voir cweðan**
- cwānian Vfb2 trans "déplorer, se lamenter"**
Part prés GPI 835
#cwaniendra cirm 835, voir cirm; cwanian Jul 537, FtM 19
- cweden : voir cweðan**
- cweðan Vft5 trans "dire"** [> (be)queath, quoth]
Prés Sg3 453, Prét Sg3 (cwæð) 691, pp (cweden) 547
#ðæt is wel cweden 547
(swa hit) in bocum (ne) cwið 453, 701, voir bocum
DÉR. ā-cweðan
- ā-cweðan Vft5 "dire, répondre"**
Prét Sg3 474, 714
ond þæt word acwæð, GenB 639, Dan 282 (þa), Ele 1071, X1 316, GuB 1347, Az 4 (þas), Jul 45, 143, 631, 640, Bw 654, Jud 82, 151, 283

cwic *Adj wa* "vivant" [> quick]

Masc NSg 590

cwic pēndan her wunað 590; þenden we cwice lifgen P105.5 2; her nu cwicu lifige P118.93 3

cwic-sūsl *Nt a* "tourment"

DSg 561, 732

in cwic-susle 561, 732; of cwic-susle Whale 38

cwide *Masc i* "parole, sentence" [sur cweðan]

AcSg 618

COMP. hlēoþor-cwide, word-cwide

cwið, cwip̃ : voir cweðan

cwom, cwoman, cwomun : voir cuman

cyme *Masc i* "venue" [sur cuman]

AcSg 530

þurh þæs beornes cyme 530; æt cyme drihtnes SB1 160, waldendes cyme X3 915, Cristes cyme X3 1030, JgD2 98; þurh deaðes cyme GuB 972

COMP. hyder-cyme

cyning *Masc a* "roi" [> king]

NSg 494, 528, 565, 618, 687, 703, 715, 827, 832, AcSg 732, 797, GPI 508

cyning an-boren 618, Ele 392

beorht cyning 827, And 145, 903

cyning ure 494; drihten ure GenA 40, P93.12 1, P95.9 4, P118.126 2, P134.5 2, LP2 14, 85; scippend ure GenA 65, 137, 204; þeoden ure GenA 92, XSt 546; nergend ure GenA 140; waldend ure GenA 147

cyninga wuldor 508, And 171, 555, 854, 899, 1411, Ele 5, 178, Jul 279, Rsg 21, Jud 155, Mnl 1; ealra cyninga þrym LP2 45

cyning al-wihta 687 : voir al-wihta; **cyning clænra gehwæs** 703 : voir clæn; **cyning engla** 715, voir engel; **heah-engla cyning** 528, voir heah-engel; #mægna cyning 832, voir mægen; wuldres cyning 565, voir wuldor
COMP. rodor-cyning

cynn *Nt ja* "race"

GSg 780, DSg 610

ælda cynnes 780, voir ælda; **fira cynne** 610, voir firas

-cyrran : voir on-cyrran

on-cyrran *Vfb 1b trans* "tourner, détourner"

Prét Sg3 614

eft oncyrran 614, voir eft

-cýð : voir eald-cýð

cýðan *Vfb1b trans* "annoncer, révéler"

[cf. cuð]

Prét Pl3 450, Imp Pl 482

D

dæd *Fém i* "action" [> deed]

GPI 525, DPI 803, 828

gedeman dæda gehwylce 525; dæda gehwylcra þurh þæs deman muð Ele 1283; dæda demend Jul 725, Bw 181, Mx2 36

hwæt him æfter dædum deman wille 803, Jul 707; dæman æfter dædum GuA 493

eargum dædum 828, Vgl 75

dæg *Masc a* "jour" [> day]

GPI faible (dagens ; le GPI normal serait daga)

dagens rimes 467, X3 1586, Mnl 64; dagens tid GuB 949, P77.32 1, P88.39 1; dagens worn Mnl 169

COMP. gēar-dagas, wil-dæg

dæl *Masc i* "portion" [> deal]

NSg 806

#lif-wynna dæl 806

-dælan : voir bi-dælan

bi-dælan *Vfb1 b trans* "priver"

pp 563

dugupum bidæled 563, GenA 930; formulæ x bidæled "privé de x", XSt 185, And 309, X3 1407, 1432, Jul 390, 681, Wan 20, Wid 52, Deor 28, Bw 721, 1275, Sal 381, ECL 27, SFT 30, 155, 223

ge-dafenian *Vfb2 intrans* "convenir", le plus souvent impersonnel

Prés Sg3 551

gedafenað 551, And 317, P64.1 1, P92.8 1

dagens : voir dæg

Dāuip̃ *nom propre Masc a* "David"

GSg 712

sunu dauipes 712, Ex 389, Sal 13, 175, 332; mæg Dauides X1 165

dēað *Masc a* "mort" [> death]

AcSg 596, DSg 467

swa lif swa deað, swa him leofre bið 596, voir lif

from deaðe aras 467; of deaðe aras XSt 514, FAp 56, Ele 587, GuB 1101

dēaw "rosée" *Masc Nt wa* [> dew]

NSg 609

- dreoseð deaw ond ren** 609; þurh dropunge deawes and renes P64.11 5
- dēgol Adj "secret, inconnu"**
NSg 640
#*dyrne ond degol* 640
- dēman Masc an "juge"**
GSg 796, 836
fore *onsyne eces deman* 796, 836, voir *onsyne*
voir aussi *dēman ci-dessous*
- dēman Vfb1b trans + D** de la personne et Ac de la chose "**adjudger**" [> deem]
Inf 803, Prés Sg3 845
hwæt him æfter dædum deman wille 803, Jul 707; *hwæt me drihten god deman wille* XSt 108; *deman wille* XSt 621, And 75; *demdan æfter dædum GuA* 493
demeð lean æfter ryhte 845; *deman mid rihte* Phén 494
gedeman dæda gehwylce, voir *dæd*
- ge-dēman Vfb1b trans "juger"**
Inf 525
- dēofol Masc Nt a "diable" [> devil]**
GPI 563, 779, DPI 580, 594
#*deofla cempa*n 563, voir *cempa*; #*deofla strælas* 779, voir *stræl*
mid deoflum hream 594; *wræc mid deoflum gepolian* X3 1514
- dēop Adj "profond" [> deep]**
Nt AcSg 856
ofer deop gelad 856, And 190, GuB 1292; *ofer deop wæter* GenA 2876, Brun 55; *geond deop wæter* GenA 1331; *on deop wæter* Bw 509, Sal 249
- deorc Adj "sombre" [> dark]**
Nt AcSg 640
#*deorc gewit* 640
- dōm Masc a "jugement" [> doom]**
AcSg 790, DSg 782
ic ondræde (me) dóm ðy reþran 790; *ic ondræde me eac dom þone miclan* JuD2 15
#*is þam dome neah* 782
- dōn V irr trans "faire" [> do]**
Prét P13 455
swa hie eft dydon 455; *swa he ær dyde* GenA 1840, XSt 116, 278, 523, Jul 634 (mec ær), Bw 1381, 1891, 1676 (þu), ECL 63 (þu); *swa he oft dyde* GenA 2588, 2633, X1 17, Bw 444; *swa hie oft ær dydon* Bw 1238; *swa he gyt dyde* Bw 956 (nu gyt), 1824 (ic); *swa ic gien dyde* R20 25; *swa hit eft gelamp* Ele 1154. La formule renvoie habituellement au passé, et non au futur comme ici.
- on-drædan Vft7 + Ac** de l'objet + datif réfléchi "**redouter**"
Inf 779, Prés Sg1 790
Ne þearf him ondrædan deofla strælas 779; *ne þearft ðu þe ondrædan deaðes brogan* GenA 1037; *ne þearft þu þe wiht ondrædan* GenA 2169; *þæt þu him ondrædan* ne þearft Bw 1674
ic wene me ond eac ondræde dom 790; *and eac ondræde* MB13 21; voir *dōm*
- drēam Masc a "joie" [> dream]**
Ac Sg 580, 594, GPI 580
In dreama dream 580; *dreama dream* XSt 313, Phén 658; cf. *in leohtes leoht*, *in worulda woruld*, etc.
mid dryhten dream 594; *dream mid gode* XSt 82, X3 1636; *dreama dream mid drihtne* gode XSt 313
- drēogan Vft2 trans "accomplir; endurer"**
Inf 622, Prét P11 615
#*wræce dreogan* 622, XSt 184; *wergðu dreogan* Ele 211, 951, X3 1271, Bw 589; *ermþu dreogan* X1 271; voir *wracu*
þa yrmþu þe we ær drugon 615; *for ðam anmedlan þe hie ær drugon* XSt 74; *þe hie ær drugon* Bw 831, 1856; *ermþu dreogan* X1 217
- drēosan Vft2 intrans "tomber"**
Prés Sg3 609
#*dreoseð deaw ond ren* 609
- drifan Vft1 trans "conduire" [> drive]**
Inf 677
#*sund-wudu drifan* 677
- drohtað Masc a "condition, mode de vie"**
NSg 856
wæs se drohtað strong 856; *is se drohtap strang* And 313; voir *strong*
- drugon : voir dreogan**
- ge-dryht Fém i "troupe"**
AcSg 457, 515, 519
#*his þegna gedryht* 457; *his eorla gedryht* Bw 357, 431, secga Bw 633, 1672, hæleþa Bw 662
mid þas engla gedryht 515; *engla gedryht* X3 1013, *gæsta gedryht* Phén 615
#*mid þas bliðan gedryt* 519
- dryhten (masc a) "seigneur"**
NSg 782, AcSg 512, 594, GSg 711, DSg 601

duguða dryhten 782, voir *duguð*; **ecan dryhtnes** 711, voir *ece*

duguð *Fém* *ō* "multitude; prospérité, avantage" [all. Tugend]

AcPI 609, GPI 782, 601, DPI 563

duguða dryhten 782, And 698, Ele 81, Phén 494; drihten *duguða* waldend Jud 61; *duguða* wealdend And 248, helm XSt 163, hleo GuB 1061

dugubum bidæled 563, voir *bi-dælan*

dūn *Fém* *ō* "montagne, colline" [> down]

AcSg 717

gehleapeð hea dune 717, voir *heah*

dwæscan *Vfb1 trans* "êteindre"

Imp PI 486

#feond-scype *dwæscað* 486

dydon : voir *dōn*

dyrne *Adj ja* "secret"

Masc NSg 640

#dyrne ond degol 640

E

ēac *Adv* "aussi" [> eke; all. auch]

662, 790

ēad-fruma *Masc an* "auteur de bonheur"

NSg 532

ece ead-fruma 532, And 1292; *ece ead-giefa* Jul 502, P113.7 1

ēad-giefa *Masc an* "donneur de prospérité"

DSg 546

eorla ead-giefa 546; *engla ead-gifa* And 74, 451; *ece ead-giefa* Jul 502, 563; *ead-gifa* Jul 276

ēadig *Adj* "heureux, prospère, bien-heureux"

DPI 688, 743

ēad-mōd *Adj* "humble"

Masc NSg 786

ēage *Nt cons* "œil" [> eye]

DPI 536

eagum (ge)seon 536, XSt 388, 716, And 1679, R84 32; *eagum wītan* GenA 106, 1794, Whl 12, R93 34, OrW 94 (on *wītan*); *eagum starian* XSt 139, Bw 1781, 1935; *eagum (on) locian* Ex 278, Dan 418, XSt 169 (up *locian*), P89.8 2, P56.8 2, P118.46 2, MB11 6; *eagum þurh-wītan* X3 1331; *eagum ofer-seon* P53.7 3

ēaht-nyss *Fém jō* "persécution"

GSg 704

seo circe hér eaht-nyssse bád 704; *ar-leas cyning eaht-nyssse ahof* Jul 4; *heard eht-nes* P118.139 1

eald *Adj* "vieux, ancien" [> old]

Masc AcPI 863

ealde yð-mearas ancrum fæste 863; *ald yð-hofu oncrum fæste* Ele 252

eald-cýð *Fém jō* "patrie" [cf. *kith*]

AcSg 738

eald-cyð 738, Phén 351, 435

eald-fēond *Masc cons4* "ennemi de longue date"

DPI 567

eald-feond 567, GuA 141, 203, 218, 365, 390, 475, Phén 401, 449, Dan 57, 453, Ele 493, Jud 315, DHI 89

eald-gestrēon *Nt a* "trésor antique"

AcPI 812

eald-gestreon 812, X3 1570, Bw 1381, 1458

ealdor *Nt a* "vie"

DSg 479, 690 (to *ealdre* "à jamais")

awo to ealdre 479, Bw 955, X3 1645, GuA 786, Seaf 79, OrW 32, Ex 425, XSt 312; *awa to aldre butan ende forð* Jud 120

ece to ealdre 690, Phén 594, Mnl 153, Ele 1217

cf. aussi *æfre* to *ealdre* GuB 1119, 1229 (on *ealdre*), Ele 349, Phén 40, 83, 562, GenB 820; *æfter to aldre* GenB 436; *a to ealdre* JuD1 29, XSt 361, 618; *to ealdre* GenB 427, Jul 646, Bw 2005, 2498; *to wīdan ealdre* And 938, 1721, GenA 1015, X3 1514, GuA 636, Jud 347

eal-fela *Nt u indécl* "beaucoup de choses";

voir commentaire textuel

666

eal-fela 666, Bw 869, 883; *eal-felo* R23 9

eall *Adj parfois indécl* "tout" [> all]

Masc AcSg 481 NPI 540, AcPI 719, Fém NSg 842, AcSg 683, DPI 607, 723, 845, Nt GSg 544, 556, 559, 577, 585, 611, GPI 516, 520, 726

geond ealne yrmenne grund 481; *ofer ealne yrmenne grund* Jul 10; *geond ealne middan-geard* MCh5 4, Pra 4, 10, 32; *geond ealne ymb-hwyrft eorþan sceata* Pant 68; *ofer ealne middan-geard* JgD1 111; *ofer ealne foldan sceat* X1 72; *ofer ealne foldan fæðm* JgD1 54

- ealra þrymma þrym** 726, GuB 1103, Phén 628; ealra cynina cyning XSt 203, X1 136, 215, GuA 17, Jul 289, JgD1 95, SmP 19, Pra 42; ealra worulda woruld XSt 223, P71.5 3, P102.16 2, P110.5 4, P134.13 3; ealra dugeþa duguð Pra 44; ealra fula ful Ele 768
- ealles, eallum, ealne, ealra : voir eall**
- eard** *Masc u/a* "**patrie, territoire, demeure**"
AcSg 514, 646
engla eard ... **gesohte** 646; engla eard Vgl 74, R66 8; eard (ge)secan Jul 424, Seaf 38, Mald 222
eard weardian 772, voir weardian
- earg** *Adj* "**vil**" [all. arg, néerl. erg]
DPI 828
eargum dædum 828, Vgl 75; eargra weorca X3 1303
- earh-faru** *Fém ð* "**vol de flèches**"
DPI 762
earh-faru 762, Ele 44, 116, And 1048, Sal 129 (atole earh-fare)
- ēce** *Adj ja* "**éternel**"
Masc NSg 532, 743, GSg 796, 836, 711 (faible), AcPI 661, Nt NSg 744
ecan dryhtnes 711, X396, And 721, Phén 600; GenA 1886 (se...ecan); ece drihten (88 occ.), aussi ece god, ece waldend; *Adj.* faible sans article : ecan lifes GuA 172, 795, LP3 26, Seaf 79; ecan dreames/as Phén 482, Rsg 33, XSt 167, 181; ecan earde GuA 656; ecan meahtum R40.90; ecan witu JgD2 218
godes ece bearn 744, And 747
ece gefea 743, XSt 198, GuB 1079, 1186, 1371, X1 159, MB3 6, Mnl 173; ece dreamas Dan 440, XSt 167, 181, 510, X3 1258
ece stapelas 661, Ex 474; voir stapel
ece dema 796, 836, voir deman; **ece ead-fruma** 532, voir ead-fruma
COMP. efen-ēce
- ēce** *Adv* "**éternellement**"
690
ece to ealdre 690, voir ealdor
- efen-ēce** *Adj ja* "**co-éternel**"
Nt NSg 465
#efen-ecce bearn 465; efen-ecce X1 122
- eft** *Adv* "**de nouveau, ensuite**"
455, 626, 648 ("ensuite"); 523, 791 ("de nouveau"); 587, 614, 618 624, (retour à la situation initiale)
swa hie eft dydon 455, voir dōn
- eft (ge)secan** 523, GenA 2282, XSt 211, Ele 255, GuA 281, Phén 264, 275, Bw 692
eft cuman 791, 824, Dan 516, 584, Phén 222, 366, Mx1 76, MB13 62, 76, MB24 47, MB29 83, R37 6, Jud 146, Bw 281, Mx2 63
eft (on/a/ge)cyrran 614, GenA 1415, Ex 452, And 466, 1078, GuA 365, 908, P50.106, P68.10 2, P.70.9 4, P93.13 2, P106.41 3, MB11 37, InC 169
eft (on/a/ge)hweorfan 618, GenA 2067, Dan 626, And 694, R23 1, WfL 23, MB29 49
eft (ge)weorþan 624, MB24 55, LP2 89
- egle** *Adj ja* "**insupportable, pénible**"
DPI 762
#egle earh-farum 762; egle + nom formant hém. d'avant : eglum earh-farum 762; And 441, 1148, 1459, GuA 405, R17 9; egle Bw 987, Dan 678, GuB 962, R72 18, P90.10 1, Run 90
- egsa** *Masc an* "**terreur**"
NSg 838
COMP. þeod-egsa
- ende** *Masc ja* "**fin**" [> end]
DSg 599
þonc butan ende 599, Ele 810; butan ende XSt 677, Ele 801, 893, X1 271, 415, 439, GuA 678, Phén 637, 651, Jul 183, JgD1 27, Jud 120, P92.4 2, MB 21 44, JgD2 306, SMP 3, Pra 79, XSt 314, 378
- engel** *Masc a* "**ange**"
GSg 823, NPI 448, 546, 548, AcPI 506, GPI 474, 715, 791, 515, 630, 646, 651, 690, 738, DPI 582, 661, 697
ælbearhte englas 506; engla beorhtast Ele 476
uppe mid englum 661, voir uppe
englum ond ældum 582, Ele 476
engla ond monna 690, XSt 688; manna ond engla SB1 150
#englum ond eorð-warum 697
engla gedryht 515, X3 1013
engla fæðmum 651, GuA 782
engla eard 646, voir eard; **engla eþel** 630, voir eþel; **engla þreat** 738, voir þreat
waldend engla 474, Ele 772, JgD2 50, Pra 39, 43
cyning engla 715, GenA 1210, 1503, 1784, 1946, 1946, 2795, And 828, 1517, FAp 119, Ele 79, MB13 12, MB20 110; cf. brego, scippend, þeoden, waldend, etc. engla
engla þeoden 791, GenA 2643, Ex 432, And 290, 900, 1007, X1 332, X3 791; þeoden engla GenA 1888, XSt 386, 664, Ele 487, 776, 857, Pant 63, Mald 178, Mnl 85, LP3 33

cf. aussi engla weard Ele 1100, 1316; metod engla GenA 121, GuB 1132; frea engla GenA 157, 1711, 2837, 2861; engla frea Ele 1307; brego engla GenA 181, 976, 1008, 2585, 2765, Phén 497, Jul 666, EgD 36; engla helm GenA 2752; engla drihten Ex 559, XSt 395, 518, Sal 462; scyppend engla And 434, XSt 533; engla scyppend XSt 562, And 119, 278, Crd 21; fæder engla And 83, 421, Ele 783, GuB 945, Phén 492, 610, Jul 274, MB20 153, 263, 275; engla god LP2 7, 21, 34, 122; engla ord-fruma XSt 21, 237, 657, And 146, FAp 28, Crd 6; engla ead-gifa And 74, 451

COMP. hēah-engel, heofon-engel

ge-eode : voir ge-gān

eorl *Masc a* "homme, guerrier, héros" [> earl]

GPI 546

#**eorla ead-giefan** 546; eorla hleo Ele 1073, Deo 41, Bw (6 occ); eorla drihten Bw 1050, 2338, Jud 21, Brun 1; eorla ealdor EgD 12; eorla wynn GuB 1108, 1206

***eorneste** *Adj* "sévère" [> earnest]

Masc NSg 824

eorð-büend *Masc cons* "habitant de la terre"

AcPI 719

ealle eorð-buend 719, GenA 1648, X3 1278, P65.1 1, P65.7 2, P101.13 2, P118.4 2

eorðe *Fém an* "terre" [> earth, all. Erde]

GSg 523, 688, 805, DSg 608, 621, 626, 639, 648, 772, 780, 814, 828, 840

eorþan frætwa 805, voir frætwe; **eorðan mægðe** 523, voir mægð; **eorþan tuddor** 688, voir tuddor

eorð-ware *Masc i Pl* "habitants de la terre"

DPI 697, 723

#**englum ond eorð-warum** 697; heofon-waru & eorð-waru, hell-waru þridða LP2 95 eallum eorð-warum 723, And 568, Mn1 62

eorð-wela *Masc an* "richesses terrestres, fertilité"

AcSg 611

eorð-wela 611, GenA 1878, GuA 62, 319, Az 84, 97, Gifts 88, Seaf 67, Sal 344

ēow, ēowic : voir ge

oð-eowdun : voir oð-ýwan

ēðel *Masc a* "demeure, patrie"

AcSg 630, GSg 741

eðles neosan 741, And 830; voir neosan
engla eþel 630, And 525, 642; engla eþel-stol X1 52

ēðel-stóll *Masc a* "siège héréditaire, patrie"

AcSg 516

fæder eþel-stóll 516, GenA 1748

F

fā : voir fāh

fæder *Masc cons* "père" [> father]

NSg 728, AcSg 472, 617, 758, GSg 475, 516, DSg 465, 532, 773

fæder, frofre gæst 728, Jul 724, Ele 1105

fæder eþel-stóll 516, GenA 1748

fæder frum-sceafta 472, voir frum-sceaft;

fæder rice 475, voir rīce

wið fæder swæsne 617; swæs fæder Ele 517, Phén 375

fægre *Adv* "de manière agréable"

472, 507 (ou fæger, adj, NPI)

fæhþ *Fém o* "hostilité, inimitié" [sur fah]

GPI 617

geþingade fæhþa mæste 617; fæhþe mæste Bw 459; þa fæhðe þingode Bw 595

fæle *Adj ja* "fidèle, bon"

Masc NSg faible 645

#**se fáela fugel** 645

fæmne *Fém an* "jeune fille, vierge"

AcSg 720, GSg 788

#**in fæmnan fæðm** 788, voir fæðm

fæer-scyte *Masc i* "coup dangereux / soudain" [fæer > fear "crainte, danger",

ou fæer "soudain, intense" (en composé)]

DSg 766

#**wið þam fæer-scyte** 766; feonda fæer-scytum GuA 186

***fæer-searo** *Nt wa* "ruse insidieuse / soudaine"

NSg 770

#**feonda fæer-searo** 770

fæst *Adj* "ferme, solide; enfermé" [> fast]

Masc NSg 730, Ac PI 863 (ou adv)

#**fold-ærne fæst** 730; x-bendum fæst GuB 955, Bw (6 occ), leger (deað)-bedde fæst Bw 1007, 2901, GuB 1032; fold-ærne biþeant GuB 1031

Suffixe : soð-fæst, stapol-fæst, þrym-fæst

fæste "fermement *Adv* [> fast]

766, 863 (ou *Adj* AcPI)

voir aussi ci-dessus fæst (Adj)

sælan ... ancrum fæste 863, voir ancor

(ge)-fæstnian *Vfb2 trans* "fixer, attacher"

pp 735

clommum gefæstnad 735; clommun fæste
And 130; gefæstnode fyrnum clommum And
1378; voir clomm

fæðm *Masc a* "bras, sein, étreinte" [>
fathom]

AcSg 788, DPI 651

In fæmnan fæðm 788, ; on fremdes fæðm
GenA 1971, 2632; on fæder fæðme Mx2 61
engla fæðmum 651, GuA 782

fāh *Adj* "criminel, coupable, hostile" [>
foe]

NPI 829

leahtrum fá 829, X3 1538, Whl 66; firen-
dædum fa(h) X3 1632, 1000, Jul 59; mis-
dædum fah P105.28 2; dædum fah Ex 542,
XSt 155; iu-dædum fah XSt 185; synnum fah
Hm1 16, DrR 13, Jul 571, 705, Rsg 65; nið-
synnum fah XSt 179; weorcum fah Ele 1242;
mane fa(h) And 1599, Bw 978; aussi blode,
swate fah (Bw 4 occ)

faran *Vft6 intrans* "aller" [> fare, all.
fahren]

Inf 513, Imp Pl 481

Farað nu geond ealne yrmenne grund
481; Farað nu geond ealle eorðan sceatas
And 332; farað nu X3 1519

on swegl faran 513; on eþel faran X3 1342

-faru : voir earh-faru, gār-faru

ge-fēa *Masc an* "joie"

NSg 585, 743, AcSg 451

ealles leohtes gefea 585, voir leoht

ece gefea 743, voir ece

soð gefea 451, FAp 81, GuB 1264

fela *Nt u indécl + G* "nombreux" [all.
viel, néerl. veel]

462

tacna fela 462; mid feala tacna P77.43 2

COMP. eal-fela

fēogan / fēon *Vfb3 trans* "haïr"

Prét Pl3 709, Imp Pl 486

-feolan : voir bi-feolan

bi-feolan *Vft3 trans* "allouer, accorder"

pp 668

bifolen on ferðe 668; bifolen in foldan Jul
417

ge-fēon *Vft5 intrans + G / I* "se réjouir"

Inf 757, Prét Pl3 504, Imp Pl 476

leohte gefegun 504; formule DSg + gefeon
Ex 570, And 592, GuA 738, Rim 6, Dan 267,
Bw 1014, etc.

gefeoð ge on ferðe 476; gefeoh nu on
ferðe Hm2 1

fēond *Masc cons4* "ennemi, démon" [part
prés de fēon / fēogan; > fiend]

GPI 569, 733, 770, DPI 623, 639

of feonda byrig 569, Jul 545

#feonda fær-searo 770; feonda fær-scytum
GuA 186

feonda fore-spreca 733, voir fore-spreca

feondum to hroþor 623; feondum to frofre
ECL 31; voir hroþor

COMP. eald-fēond

fēond-scype *Masc i* "inimitié"

AcSg 486

#fēond-scype dwæscað 486

fēondum : voir fēond

-feorh : voir wīde-feorh

feorh-giefa *Masc an* "donneur de vie"

AcSg 556

folca feorh-giefa 556, GuB 1239

feorh-neru *Fém i* "ce qui préserve la vie,
nourriture"

DSg 613

to feorh-neru fira cyne 610, Ele 897; to
feorh-neru Dan 338, X3 1596, Pant 72;
feorh-neru Dan 506, GuB 917, P64.10 2

fēorða *Numéral ordinal* "quatrième" [>
fourth]

Masc NSg 728

fēowertig *Num + G* "quarante" [> forty]

Ac 466

fergan *Vfb1 trans* "porter, conduire" [>
ferry]

Inf 518, Opt Prés Pl1 853

ferð (= ferhð) *Masc Nt a* "âme, esprit"

DSg 476, 668

gefeoð ge on ferðe 476, voir ge-fēon
bifolen on ferðe 668, voir bi-feolan

ferð-wērig *Adj* "las dans l'âme"

Masc NPI 830

ferð-werige 830; ferð-werig GuB 1157

- fifta** *Numéral ordinal "cinquième"* [> fifth]
Masc NSg 730
- findan** *Vfi3 trans "trouver"* [> find]
Inf 801
frofre findan 801; are findan And 1129
- finger** *Masc a "doigt"* > finger
DPI 668
#fingrum hearpan stirgan 668; fingrum Bw 1505
- firas** *Masc ja Pl "hommes"*
GPI 610
fira cynne 610, And 590, Ele 897, GuB 864, 1250, Phén 535, Jul 509, Mx1 32, OrW 14, MCh1 75; fira bearn 5 occ.
- firen** *Fém ô "crime"*
DPI 722
#butan firenum 722, voir butan
- flacor** *Adj "scintillant, volant" ou Substantif "vol (de flèches)"* [all. flackern]
Nt AcSg 676
#flacor flan-geweorc 676; flacor flan-pracu GuB 1144
- *flān-geweorc** *Nt a "flèches"*
AcSg 676
#flacor flan-geweorc 676; flacor flan-pracu GuB 1144
- flāesc** *Nt i "chair"* [> flesh]
NSg 597
flāesc ond gæst 597, R1 13; flāesc ond ban Phén 221; heorte & flāesc P72.21 1
- flōd** : voir lagu-flōd
- *flōd-wudu** *Masc u "bateau"*
AcPI 853
flod-wudu 853; brim-wudu Ele 244, GuB 1331; sæ-wudu Bw 226; sund-wudu Bw 208, 1906
- flyge** *Masc a "vol (d'oiseau)"* [sur flēogan]
GSg 645
#flyges cunnod 645; flyges XSt 111, Gifts 66
- flyht** *Masc i "vol (d'oiseau)"* [> flight]
NSg 639, AcSg 654
#pæs fugles flyht 639
- folc** *Nta "peuple, hommes"* [> folk]
AcSg 484, 579, 764, GSg 569, NPI 526, GPI 516, 556
- folc godes** 764; Phr 2; dryhtnes folc DrR 140
#folc under roderum 484, 526; folc under wolcnum 588; MB17 14; voir roder
folces unrim 569; voir unrim
folca feorh-giefa 556, GuB 1239; folca nergend X1 426, folca weard X3 945, Gifts 20, folca waldend LP1 10
ealra folca fruma 516, voir fruma
- fold-ærn** *Nt a "caverne, sépulcre"*
DSg 730
fold-ærne fæst 730, voir fæst
- folde** *Fém an "terre, région, sol"*
DSg 466, 807
- fōn** : voir bi-fōn, on-fōn
- bi-fōn** *Vfi7 trans "recevoir, en-tourer"*
pp 527
wolcnum bifongen 527; fyre bifongen Bw 2274, 2595
- on-fōn** *Vfi7 trans "recevoir"*
Inf 830, Prét Sg3 628
pa he léomum onfeng ond lic-homan 628, mennisc hiw onfeng butan firenum 722; onfeng æt fæmnan flāesc unwemme X1 418
- foran** : voir be-foran
- be-foran** : *Prép + D "devant, avant"* [> before]
643
him beforan fremede 643; swa him biforan worhton GuB 974; him biforan Ex 93, XSt 387, Ele 108, JgD2 119, Wan 46
- bi-foran** *Adv "avant"* [> before]
468
ær biforan 468, Ele 1141
- fore** *Prép + D ou Acc "devant"*
669, 796, 836
fore onsyne eces deman 796, 836, voir onsyne
- fore-spreca** *Masc an "porte-parole"*
AcSg 733
feonda fore-spreca 733, GuA 265 (fore-spreca ne se rencontre pas en dehors de cette formule)
- forht** *Adj "effrayé"*
Masc NSg 801
sceal forht monig werig bidan 801; sceolde forht monig... GenA 1969; forht manig And 1085
- forma** *Adj "premier"*
Masc NSg 720

forð *Adv* "désormais, sans cesse; en avant, au loin"

489, 582, 685, 709 ("désormais, sans cesse"); 764 ("en avant, au loin")

ge-frægen : voir **ge-frignan**

frætwe *Fém wō, Pl* "ornements"

NPI 807, GPI 805, DPI 507, 522, 556?
eorþan frætwa 805, P101.22 2; landes frætwa GuB 1282, Phén 150, 508, Ele 1270; foldan frætwa Phén 257; holtes frætwa Phén 73

frætum blican 507, 522, 556?, Phén 95, Jul 564, Pant 29

frēa *Masc an* "maître"

NSg 475

frēa mihtig 475, voir **meahtig**

frēcne *Adj ja* "horrible, dangereux"

Fém NSg 770, Nt NSg 853

#is þæt frēcne stream 853

#þæt bið #frēcne wund 770

fremman *Vfb1a trans* "faire, accomplir"

Prét Sg3 643, Prét Pl3 655 **ond-sæc fremedon** 655, voir **ond-sæc**; þæs unrihtes ond-sæc fremede Ele 472; ond-sæc dydest And 927

ge-fremman *Vfb1a* "accomplir"

Prét Sg3 566, 602, 627, Prét Pl3 526, Gér 597

hilde gefremman 566, Wald2 15

dæda gehwylce þara ðe gefremedon folc 526; dæd gefremman Bw 585, 940, Ele 386; GenA 999

to gefremmanne 597, And 206, Bw 174, 2644

frēo-bearn *Nt a* "enfant libre / noble"

NSg 643, 788

freo-bearn godes 643, 788, XSt 288; freo-bearn Ex 446, Dan 238, 261, Ele 672, Prc 1, Crd 43, X1 223, GenA 2183

ge-frēogan *Vfb3 trans* "libérer" Prét Sg3 588

gefroede ond gefreoþade 588, Jul 565

frēond *Masc cons4* "ami" [> friend]

DPI 575

***frēo-noma** *Masc an* "nom, surnom"

AcSg 636

freo-noman cende ond hine fugel nemde 636; se papa hine nemde freo-naman Clemens Bède 5 12 422.1

freoþo *Fém* "paix, protection, refuge"

GPI 773 (ou pour **freoðo** AcSg)

utan us to fæder freoþa wilnian 773; he hie to facne freoðo wilnedan Dan 222, sculon eac to ussum feondum freoþo wilnian DHI 98, ond to fæder fæþmum freoðo wilnian Bw 188; ðu me God wære freoða Ps Th 70, 3; freoða fultumiend P70

ge-freoðian *Vfb2 trans* "protéger"

Prét Sg3 588

gefroede ond gefreoþade 588, Jul 565

ge-frignan *Vft3 trans* "apprendre en demandant, entendre dire" [all. fragen]

pp 839

gefægen avec superlatif, 839, Bw 1011, 1196, Wid 17

frið *Nt a* "paix, sécurité" [all. Friede]

DSg 489

ic eow friðe healde 489, wit þe friðe healdað GenA 2130, ic þe friðe healde And 915, 1432, ac me friðe healdeð GuA 310, ic eow freoðo healde And 336

frōfor *Fém ð* "consolation, secours"

AcSg 801, GSg 728, DSg 489

frofre findan 801, voir **findan**

on frofre 489, X3 1360, P118.50 1; in frofre 522; to frofre 722, 758 (27 occ.)

frofre gæst 728, And 906, 1684, Ele 1036, 1105, GuA 136, GuB 936, Jul 724, Jud 83, MCh11 10; frōfor-gæst "le Saint-Esprit, le Paraclet" : he is gehaten on greciscum gereorde paraclitus, þæt is forfor-gast, for-þi-ðe he frefrað þa dreorigan þe heora synna behreowsiað Æl Hom I 22 322.20

from *Prép + D* "de (origine), loin de" [> from]

467, 839, 658

from *Adv* "loin"

476

from hweorfan 476; GenA 943, 1047 (avec Compl. postposé)

fromlice *Adv* "hardiment"

575, 676 fromlice 18 occ.

fruma *Masc an* "origine; auteur; chef"

NSg 516, 579, 844

ealra folca fruma 516; ealles folces fruma DHI 29, 41

#fyrn-weorca fruma 579; fyrn-weorca frea And 1410

herga fruma 844, Ele 210

COMP. ēad-fruma, lif-fruma.

frum-bearn *Nt a* "premier né"

AcSg 507
frum-bearn 14 occ.

frum-geſceap *Nt a* "la création première"

DSg 839
#from frum-geſceape 839

frum-sceaft *Fém i* "création, créature"

GPI 472
fæder frum-sceafta 472, Vgl 66; frum-sceafta frea Ex 274

fugel *Masc a* "oiseau" [> fowl, all. Vogel]

NSg 645, AcSg 636, GSg 639, 654
#se fáela fugel 645; se torhta fugel Phén 574
#þæs fugles flyht 639, 654

-full : voir þrym-full***fulwian** *Vfb2 trans* "baptiser" [full + wīh

"sacré", all. weihen]
Imp Pl 484
(ge)fulwian 484, Ele 1043; full-wiht "baptême" 14 occ.

fūs-leoð *Nt a* "chant de mort; rāle?"

AcSg 623
fus-leoð (a-)galan 623, And 1549, GuB 1346; hearm-leoð galan And 1127, 1342; sorn-leoð galan DrR 67

fyllan *Vfb1b trans* "abattre" [> fell]

Prét Pl3 709, Imp Pl 486

(ge)-fyllan *Vfb 1b trans* "remplir, accomplir"

pp 468
Hæfde þa gefylled... 468; nu þæt is gefylled... X1 326

fýr *Nt a* [> fire] "feu"

AcSg 625
#wites fyr 625

fýr-bæð *Nt a* "bain de feu"

DSg 830
In fyr-bæðe 830; on fyr-bæðe Ele 948, X3 985; æfter fyr-bæðe Phén 437

fýren *Adj a* "en feu, brûlant"

Fém DPI 733
fyrnum teagum 733, Pant 60; fyrnum clommmum And 1378

fyrn-weorc *Nt a* "œuvre antique, = la création"

GPI 579
#fyrn-weorca fruma 579; fyrn-weorca frea And 1410

fýsan *Vfb 1b* "se hâter" [sur fūs]

pp 475
gefýsed to fæder rice 475; fyrd / werod wæs gefýsed Ex 54, 221; gefýsed X3 890, Bw 217, 630, 2309, 2561, Ele 260, 1269, Pant 52

ge-fýsed : voir fýsan**G****-gāelan** : voir ā-gāelan**ā-gāelan** *Vfb1b trans* "retarder, négliger"

Opt Prés Sg3 816

gāesne *Adj ja* "stérile, sans vie"

Fém AcSg faible 849
gāesne 849, And 1084

gāest *Masc a* "âme, esprit; ange, créature"

NSg 597, 728, AcSg 665, 774, 777, GSg 638, 649, 684, 707, 710, DSg 753, GPI 572 ("anges"), 813 ("créatures")
flæsc ond gāest 597, R1 13
#þurh his mupes gāest 665
gāestes þearfe 707, 816, X3 1057, Gifts 86
#gāestes snyttru 684
se bliðe gāest 774, GuB 944
gāestes strengðu 638; gāestes mægn X1 145, 319; gāestes mihtum KtH 12, GenA 2331, Ele 1069, 1099
gāesta gief-stol 572; gāesta eþel X3 1406
frofe gāest 728, voir frofor; þurh gāestes giefe 649, voir giefu; gāesta gifraſt 813, voir gifre; leomu, lic ond gāest 777, voir lim; gāestes wlite 848, voir wlite

gāest-gerýne *Nt ja* "mystère spirituel", de

gāest "âme" et gerýne "mystère"
DPI 440, 713
geornlice gāest-gerynum 440; ongan þa geornlice gāest-gerynum Ele 1147, þam ic georne gāest-gerynum GuB 1084; gāest-gerynum 713, GuA 248, GuB 1113, And 858, Ele 189; ond him geornlice gāest-gemyndum GuA 602, biddað geornlice breost-gehygðum X1 262

gāest-hālig *Adj* "saint en esprit"

Nt NSg 584
#gāest-hālig treow 584; gāest-hālig Pant 21, GuB 873, 1149

***gāest-hof** / **gāest-hof** *Nt a* "maison d'hôtes" ou "demeure de l'âme"

DSg 820

- #in þam gæst-hofe** 820
- gæst-lic** *Adj* "spirituel", sur *gæst* "âme"
Fém NSg 699
#*gæstlic tungol* 699
- gæst-sunu** *Masc u* "fils spirituel, = le Christ"
NSg 660, 860
godes gæst-sunu 660, 860; Ele 673
- gafol** *Nt a* "tribut"
GSg 559
- galan** *Vfi6 trans* "chanter"
Inf 623
fus-leoð galan 623, voir *fus-leoð*
- Galilæisc** *Adj* "Galiléen"
Masc NPl 511
- gār-faru** *Fém ṽ* "expédition guerrière"
AcSg 781
#*gromra gar-fare* 781; *gar-faru* Ex 343
- ***gār-getrum** *Nt a* "volée de flèches"
AcSg 674
#*gar-getrum* 674; cf. *an-getrum*, *folc-getrum*, *fyrd-getrum*; *under tungla getrumum* Sal 142
- gē** *Pron Pl2* "vous"
NPl 476 (impératif), 510, 512, 521, 570, 573, 575 (impératif), AcPl 477, DPl 478, 479, 488, 489, 577
- ge** *Conj* "et, aussi bien que"
846
- geaf** : voir *giefan*
- gēan** : voir *tō-gēanes*
- tō-gēanes** *Prép + D* "vers, à la rencontre de"
546, 548, 575
- gēar-dagas** *Masc a Pl* "lit. jours des années = jours d'autrefois, durée de la vie"
DPl 559 ("autrefois"), 821 ("au cours de sa vie")
gear-dagum 559, Ele 290, 834 (emploi de *gear-dagum* sans in)
on his gear-dagum 821; *heora gear-dagum* GenA 1657
- geare** *Adv* "clairement, entièrement"
573
- ge geare cunnon** 573; *geare + cunnan* GenB 583, Ele 167, 399, 531, 648, Wand 69, Bw 2070; souvent aussi employé avec *witan*
- gearo** *Adj wa* "prêt" [all. *gar*]
NPl 449, 460
- gearo-snottor** *Adj* "très sage"
Masc NSg 713
giedda gearo-snottor 713, Ele 418, 586
- gearwe** : voir *gearo*
- geat** "porte" *Nt a* [> *gate*]
AcPl 576 (*geatu*)
- ge-gān**, *V irr* "aller, se produire" [> *go*]
Prét Sg3 443
hu þæt geeode 443; *ða þæt geeode* GenA 1562
- gēn** *Adv* "encore"; þa *gēn* même sens
496, 542 (þa *gen*), 734
þær he gen ligeð 734; *þær hit nu gen lifað* Bw 3167
- gēo** *Adv* "autrefois"
813
- geofu** : voir *giefu*
- gēomor** *Adj* "triste" [all. *Jammer*]
Masc NSg 499
him wæs geomor sefa 499, Ele 627, Bw 49, 2419; *him wæs sefa geomor* Bw 2632; voir *sefa*
- gēomor-mōd** *Adj* "attristé"
Masc NPl 535
- geond** *Prép + Acc* "dans, à travers" [> (be) *yond*]
469, 481, 482, 644, 663, 785, 810, 852, 855
geond woruld innan 469; *Pant 4*; *geond woruld ealle* *Pant 65*
geond ealne yrmenne grund 481, voir *eall*
geond wid-wegas 482; Bw 840, 1704, P144.20 4
geond middan-geard 644; GenA 1244, Az 118, Phén 119, 323, *Pant 1*, 70, XSt 271, 582, Jul 3, GuA 30, 39, 68, 270, 501, 537, 762, GuB 865, Seaf 90, Ftm 94, JgDI 74, MB20.193, MB21.1, Mnl 36, 53, 92, 161; *geond ealne middan-geard* Pra 32, MCh 5
geond sidne grund 785; Inc 207, GenA 134, 1388, 1429, X3 947, Jul 332; *geond widne grund* Dan 300, Az 21, Ele 16, 1176; *geond ginne grund* And 331, Wid 51; *geond rumne grund* OrW 78, LP2 38; *geond þisne*

sidan grund MB20.127, MB29.59, Pra 31;
geond sidne wang Seaf 59
geond woruld wide 810; And 576, Jud 156;
geond þas woruld wide P54.8 2

#geond sidne sáe 852

#geond þas wacan woruld 855; geond þas
widan woruld MB8.41, MB13.65, geond þas
lænan woruld MB9.58, geond þas wundor-
woruld R39.17, geond þas woruld Wand 58,
Deo 31, Sal 282

#geond sefan monna 663; geond beorna
breost And 768

georne Adv "diligemment, instamment"
753, 821, 849

georn-lice Adv "avec zèle, diligemment"
440

gēotan Vft2 "verser, couler" [all. giessen]
Opt Prés Sg3 817
#on gylp geote 817

**giedd Nt ja "chant, poème, parole [en
vers], parole solennelle"**
AcSg 633, GPI 713
giedda gearo-snottor 713, Ele 418, 586

**-giefia : voir ead-giefia, feorh-giefia, sinc-
giefia, wil-gifa**

giefan Vft5 trans "donner" [> give]
Prés Sg3 604, 674, Prét Sg3 604, Opt
Prés Sg1 478
ic eow meahht giefe 478; geaf ic þe eac
meahta sped X3 1501
DÉR. for-gifan, of-gifan

for-giefan Vft5 trans "donner" [> forgive]
Prét Sg3 587, 613, 776
se us lif forgeaf 776; se us þis lif giefed
Gifts 112

of-gifan Vft5 trans "abandonner"
Prét Sg3 729

**gief-stōl Masc a "siège du chef, lit. siège
de dons"**
AcSg 572
#gæsta gief-stol 572; gæsta eþel X3 1406

giefu / gifu / geofu Fém ḡ "don"
AcSg 480, 649, 660, 682, 710, 860, DPI
686
geofum unhnæwum 686; giefie unmæte Jul
517
þurh gæstes giefie 649, 710; GuB 1115, Jul
316, Ele 199, 1057, 1156, Sal 65; mis his
gastes gife XSt 571
us giefie sealde 660, 860, voir sellan

swa se waldend us his giefe bryttað 682,
voir bryttian; his giefe bryttað Gifts 105; giefie
bryttian Wid 102; gife bryttode And 754; þe
us to gife dæleð Pant 71
voir aussi ci-dessus giefan

-giel : voir wīd-giel

**gielp / gylp Masc Nt a "orgueil, arro-
gance"**
NSg 684, AcSg 817

**gīeman Vfb1b trans et intrans "se soucier
de"**
Prét Pl3 706

sopes ne giemdon 706; árna ne gýmden
GenA 2461; wære ne gymdon Ex 140; guþe
ne gymdon Mald 192; hýlde ne gýmað
P118.122 3; egesan ne gymed Bw 1757;
bridles ne gymed Run 66; oðres ne gymed
Bw 2451

-giet : voir ond-giet

-gietan : voir on-gietan

**on-gietan Vft5 trans "percevoir, savoir,
comprendre"**
Inf 637
ongietan ne meahhtan 637; ongietan
meahhten Phén 573

gif Conj "si" [> if]
781

gife, voir giefu

gīfre Adj ja "vorace, avide"

Superl Masc NSg 813
gæsta gifrast 813, Bw 1123; se gifra gæst
X3 972, gifran lege GuA 375; gifre gleda nið
Az 188; gifre forgripeð Phén 507; þonne hit
gifre gleda bærnað P140.2 3; gifrast R84.30,
gifre 21 occ.

gimm Masc a "gemme, pierre précieuse"
[> gem, Lt gemma]
NPI 692, 695

halge gimmas 692; wlitige gimmas MB19.9,
æþele gimmas MB19.22; gimma gladost ofer
gas-secg up Phén 289

glæd-mōd Adj "joyeux"

NPI 576
gongað glæd-mode 576, gongað glæd-
mode Phén 519, glæd-mode gangan And
1059, glæd-mode eode Ele 10985; glæd-
mode en fin d'hém d'avant : Jul 91, Jud 140
(un seul accent), Dan 259 (guman glæd-
mode)

glēo-bēam *Masc a* "harpe, lit. arbre de musique / de joie"

AcSg 670

#gleo-beam gretan 670; gleo-beam Gfst 50, Bw 2263

god *Masc a* "Dieu" [> god]

NSg 686, 631, 695, 755, 781, 817; AcSg 535, GSg 572, 584, 643, 660, 699, 707, 710, 744, 764, 774, 788, 860

godes gæst-sunu 660, 860, Ele 673

#seo godes circe 699

godes agen bearn 572, bearn godes 774,

godes ece bearn 744, voir bearn

folc godes 764, voir folc; freo-bearn godes

643, 788, voir freo-bearn; lifgende god 755,

voir lifgan; godes tempel 707, voir tempel;

godes þegna 710, voir þegn; weoroda god

631, voir weorod

voir aussi *gōd ci-dessous*

gōd *Nt a* "bien" [> good]

GSg 400

#godes onsien 480

god-bearn *Nt a* "fils de Dieu"

NSg 499, 682, 702

god-bearn of grundum 499, god-bearn on grundum 682; god-bearn on grundum And 640; god-beam Ele 719, Phén 647

god-cund *Adj a* "de nature divine"

Fém AcSg 670, Fém DSg 638

god-cund 10 occ.

godes, gōdes : voir **god, gōd**

gold-hord *Masc Nt a* "trésor"

NSg 787

#mægna gold-hord 787; gold-hord Dan 2, P134.8 2, Elene 790

bī-gong *Masc* "passage, chemin"

Ac Sg 680

#wonga bigong 680; holma begang And 530, lagu-floda bigong Az 129

gongan *Vft7 intrans* "aller"; réfl. "s'en aller"

Inf 533, Imp Pl 576

Gewitan him þa gongan ... geomor-mode

533; gewiton him þa gangan geomor-mode

GenA 858; gewitan + gongan GenA 1345,

1487, Fin 43

gongað glæd-mode 576, voir glæd-mode

grētan *Vfb1 trans* "approcher, utiliser,

(saluer)" [> greet]

Inf 670

#gleo-beam gretan 670; sum mid hondum mæg hearpan gretan Gifts 49; oppbe mid hondum con hearpan gretan Mx1 170; þone gif-stol gretan Bw 168

grom *Adj* "furieux, hostile"

GPI 781

#gromra gar-fare 781; gromra gripe Jul 215

grom-hýdig *Adj a* "hostile"

Masc AcSg 734

grom-hydig 734, GuA 375, JgDI 14, Az 170,

Bw 1749

gromra : voir **grom**

grund *Masc a* "sol, terre, abîme" [>

ground]

AcSg 481, 562 ("abîme"), 785, DPI 499,

682, 702, 744

geond ealne yrmenne grund 481, voir eall

geond sidne grund 785, voir geond

In helle grund 562, voir hell

of grundum 499, 702, on grundum 682,

744; god-beam on grundum And 640; on

grundum MB20.35, of grundum P129.1 1

***grund-scēat** *Masc a* "région de la terre"

AcSg 649

grund-sceat 649, X1 42

grundum : voir **grund**

gryre-brōga *Masc an* "terreur, horreur"

DSg 848

gryre-broga 848 (Jugement Dernier); Bw 2227 (le dragon)

guma *Masc an* "homme", [> (bride)-

groom]

NPI 511, 813, GPI 820

gūð *Fém ð* "guerre, combat" (poétique)

DSg 674

Sumum wiges sped giefed æt guþe 674;

æt guðe forgeaf GenA 2109; æt guðe And

1330, Jul 397, Bw 1535, 2353, 2491, 2878,

Jud 123, Mald 285, Brun 44; æt ðære guðe

Fin 31

gūð-plega *Masc an* "jeu / activité de la guerre, combat"

DSg 573

æfter guð-plegan 573, FAp 22; guð-plega

And 1369, Mald 61

gylp : voir **gielp**

-gyte : voir **blōd-gyte**

H

habban *Vfb3 trans* "avoir" [> have, all. haben, Lt habere]

Prés Sg3 558 (+ pp) (hafað), P11 758 (habbað), Prét Sg3 468 (+ pp) (hæfde), P13 641, 857 (hæfdon)

hād *Masc ula* "condition" [> -hood]

AcSg 444

þurh clænne hād 444; þurh leohtne hād Ele 1243, Az 79, horscne X1 49, haligne GuA 94, monigne Az 98, hæstne Bw 1335; þurh cildes hād GuB 1361, Phén 639, in cildes hād Ele 336, 775

hædor *Adj* "clair, brillant" [all. heiter]

NPI 693

#hædre heofon-tungol 693; hædre GuB 1283, Az 79, Phén 115, 619, Rsg 63, DHI 53, Sal 62, Ele 747

hæfde : voir **habban**

hæft *Masc a* "captivité" [all. Haft]

DSg 568

of hæfte 568, And 1399, 1470; on hæfte R73.22, to hæfte P104.15 5

ge-hæftan *Vfb1b trans* "emprisonner, lier"

pp Masc NPI 562 (gehæfte)

hælend *Masc cons1* "le Rédempteur" [sur

hælan "guérir" > heal]

NSg 792, AcSg 634, GSg 505

hælend min 792; hælend user DHI 26, 107, 118; þu eart min hælend god P117.26 3

hæleð *Masc cons2* "homme, guerrier" (en poésie unique-ment) [all. Held]

NPI 461, 534, DPI 608, 669

#hæleð mid hlaford to þære halgan byrig 461; hæleð hwæt-mode to þære halgan byrig Ele 1005

hæleð hyge-rofe 534, voir hyge-rof

fore hælepum 669; for hælepum Ex 252, SB1 151, Ele 1272, R35 12, R48 1; ofer hælepum Ex 468; fore ældum X3 1201, fore leodum X3 1238, fore monnum GuA 147, 465, Rsg 81

hælo *Fém in, indécl* "salut"

AcSg 752, GSg 613, 859

hælo secan 752, Whl 86

þæt us to hælo hyge gelædde 859; ond he hi on hælo hyge gelædde P106.29 1; hælo hyðe Sal 246

***hælo-bearn / hælu-bearn** *Nt a* "enfant rédempteur"

NSg 586, 754

hæþen *Adj* "païen" [> heathen]

Masc GPI 705, DPI 485 (MS heofonum)

#under hæþenra hyrda gewældum 705

hafað : voir **habban**

hafen : voir **hebban**

ā-hæfen, ā-hafen : voir **ā-hebban**

hālig *Adj* "saint" [> holy]

Faible : Masc NSg 558, Fém AcSg 534, 549, 632, 739, DSg 461; Fort : Masc NSg 653, 658, 760, 789, GSg 737, Masc NPI 692, GPI 529, Fém AcSg 866, DPI 750

se halga 558, 29 occ. sans adjectif

to þære halgan byrg 461, Ele 1005, 1053, 1203; **in þa halgan burg** 534, GuA 812; to þam halgan ham XSt 566, And 1683, GuA 10; to þam halgan hofe GuB 1276

in / on þa halgan tid 549, 632, 739, X3 1588; voir **tīd**

#halgum weorcum 750; halgum mihtum GenA 151, Dan 407, And 328, X1 284, X3 1189; halgum ðeawum Phén 444, halgum dædum P91.3 5. On rencontre habituellement weorcum, poss + weorcum, wordum ond weorcum

heah ond halig 653, X1 379, Phén 626

halig ofon heahðu 760, 789, GuB 938, 1088, Jul 263

halig fróm hrusan 658, voir hruse

#haliges hyht-plega 737

#haligra helm 529

halge gimmas 692, voir gimm

COMP. gæst-hālig

hāls *Fém ō* "salut"

AcSg 587

hām *Masc a* "demeure" [> home, all.

Heim]

AcSg 647

þone maran ham 647, And 227; þone clænan ham And 978; halgan And 1683, GuA 10; ecan X1 305, æþelan X1 350, deoran XSt 218, 225, GuA 69, GuB 871; betran GuA 654, leohtan GuA 834, gladan Phén 593, bliþan Phén 599; voir **mære**

hand *Fém u* "main" [> hand]

AcSg 531

þa swiþran hand 531, voir swið

hāt *Adj* "chaud, brûlant, ardent" [> hot]

Masc NSg 500, Fém NSg 539

hat æt heortan 500, 539, voir *heorte*

ge-hāt *Nt a "promesse"*

GPI 541

bidon þeodnes gehata 541; þær se halga bad ... soðra gehata GenA 1424-1425, bad beorþtra gehata GuB 941

hē, hēo, hit *Pron pers Sg3*

hē *Masc "il" [> he]*

NSg (he) 445, 466, 472, 568, 580, 604, 613, 614, 628, 633, 648, 651, 683, 691, 696, 720, 724, 727, 729, 731, 734, 737, 759, 775, 816, 818, 843, 866; AcSg (hine) 636, 781, 843 (avec valeur de réfléchi); GSg his (= possessif) 457, 470, 567, 581, 587, 615, 652, 665, 682, 685, 691, 718, 738, 759, 765, 821; DSg (him) 548, 596, 684, 777, 779, 799

voir aussi *hie* (*pluriel*), *DPI* *him*

hit *Nt* [> it]

NSg 701

hie / hi/ hy *Pl*

NPI (hie) 455, (hi) 498, 501; AcPl (hi) 559 (pour *heo*, *Fém?*), 642, 707, 829, (hy) 454, 458, 495, 828, 506, 535; GPI (= possessif) (*hyra*) 460, 537, 837; DPl (him) 462, 472, 499, 533 (avec valeur de réfléchi), 543, 643, 803, 814

hēa : voir *hēah*

heafela *Masc an "tête"*

DSg 505

leohte þe of þæs hælendes heafelan lixte 505; **heafelan lixað** Phén 604

hēah *Adj "haut" [> high, all. hoch]*

Masc NSg 653, AcSg 678, *Fém* AcPl 717; Superl Masc DSg (*faible*) 749

hea dune 717, GenA 2878, Az 117; **hea beorgas** GenA 1387, Dan 382

heah ond halig 653, X1 379, Phén 626

heanne beam 678; Ele 424, X3 1446, Phén 112, Jul 228, 309, Phén 171, 202

#to þam hyhstan hrofe 749

hēah-engel *Masc a "archange"*

GPI 528

heah-engla cyning 528, **heah-engla god** Ele 750; **heah-engla brego** X1 403; **heah-engel** Mnl50, 177, And 885

hēah-hliþ *Nt a "haute colline"*

AcPl 745

hēah-setl *Nt a "trône, siège d'honneur"*

DSg 555

on heah-setle 555, X3 1217, Mx1 69, MB4 2, MB29 73, JgD2 118; **heah-setl** 16 occ.

hēahþu *Fém in indécl "hauteur, endroit élevé, gloire"*

AcSg 498, 866, DSg 508, 760, 789, 866

of / on / in heahðu 498, 760, 866, GuA 796, Jul 560, JgD1 31; in **heahþum** X1 414

healdan *Vfi7 trans "tenir, posséder, protéger" [> hold, all. halten]*

Inf 767, Prés Sg1 489, Prét Sg3 792, Prét Pl3 813

wearde healdan 767, voir **weard**; **friðe healdan** 489, voir **frið**

(ne) heold teala 792, P131.2 2, Bw 2208 (*geheold*); **heold þæt folc teala** GenA 1232, **heold min tela** Bw 2737

hēa-lic *Adj "élevé, sublime" ou hēa-lice*
Adv "en haut"

NPI 693

þæt áhæfen wæren halge gimmas healice upp 693; **ahafen healice** P148.13 2

-hēals (=hāls ?) : voir **mund-hēals**

hēanne : voir **hēa**

hēan *Adj "malheureux, abject"*

DPI 632

#heanum to helpe 632; X3 1471; **halgum to helpe** Dan 351, Az 66; **mannum to helpe** XSt 438, **þeodum And 1605**, **hæleðum Ele 679**, 1011, Bw 1961, voir **help**

hēap *Masc a "troupe" [> heap, all. Haufe]*

AcSg 731, DPI 549

#hell-warena heap 731

#heapum cwoman 549; **heapum + verbe** GenA 1693, And 126, Phén 336 (**heapum þringað**), Pant 67, R57 4

hearpe *Fém an "harpe" [> harp]*

AcSg 669

#hearpan storgan 669

hebban *Vfi6 trans "soulever" [> heave]*
pp 651

DÉR. **ā-hebban**

ā-hebban *Vfi6 trans "soulever, élever"*

Prét Pl3 502 (**ahofun**), pp 658 (**ahafen**), 692 (**ahæfen**)

song áhofun 502, voir **song**

hell *Fém jō "enfer" [> hell]*

AcSg 558, GSg 562, 591

In helle grund 562, ; XSt 448, 265; helle grund XSt 454, JgDI 24

hell-ware *Masc i Pl "habitants de l'enfer"*

GPI 731

#hell-warena heap 731 (MS hell-werena); hell-warena cyning Jul 322, 437, 544

helm *Masc a "heaume, protecteur (sens poétique)"*

NSg 463, 529, 566, AcSg 634

#haligra helm 529

#heofon-rices helm 566

helm wera 634, Ele 475; helm gasta Ele 176

help *Fém ð "aide" [> help, all. Hilfe]*

NSg 858, DSg 632

#heanum to helpe 632; X3 1471; halgum to helpe Dan 351, Az 66; mannum to helpe XSt 438, þeodum And 1605, hæleðum Ele 679, 1011, Bw 1961, gumum X1 447, leodum X3 1173, weorude P77.18 1; heanum to hroþre X1 414

-hengest : voir **sund-hengest**

heofon *Masc a "ciel" [> heaven]*

GSg 555, 591, GPI 518, 545, 653, DPI 737, 778, 866

ofer heofona gehlidu 518, voir gehlidu; on heofona gehyld 545, voir gehyld; ofer heofona þrym 653;

#heofones mærbu 591

heofones waldend 555, GenB 300, 673, 780; heofones dryhten DrR 64, heofones weard P101.1 2, P101.2 5, OrW 52, P101.1 2, weord SFT 153, heofones god JgD2 88, GenB 831, heofones cyning X1 61, X3 1588, Run 33, heofones heah-cyning X1 150; heofona waldend GenA 2387, waldend heofona GenA 2221

þa he to heofonum astag 737, 866; þa he on heofenas astag DrR 103

þurh woruld worulda wuldor on heofnum 778, voir wuldor

heofon-condel *Fém jō "chandelle céleste, = le soleil"*

NPI 608

heofon-condel 608, Ex 115, And 243, OrW 54

heofon-engel *Masc a "ange du ciel"*

GPI 492

heofon-engla þreat 492, X3 927; heofon-engla here X3 1277, heofon-engla cyning X3 1277, LP2 13, heofon-engla god Jul 642

heofones : voir **heofon**

heofon-rīce *Nt ja "royaume du ciel"*

GSg 566

#heofon-rices helm 566

heofon-tungol *Nt a "astre céleste"*

NPI 693

#hædre heofon-tungol 693

heofonum : voir **heofon**

***heofon-wōma** *Masc an "bruit venu du ciel"*

DSg 834

þeod-egsa bið hlud gehyred bi heofon-woman 834, gehreow ond hlud wop bi heofon-woman X3 998; dæg-woma, dægred-woma, hilde-woma

heold, heoldan : voir **healdan**

heonan *Adv "d'ici" [> hence]*

514, 582 ("à partir de maintenant"), 754

wile up heonan eard gestigan 514, þæt hælo-bearn heonan up stige 754; wile uppe heonan XSt 395; up heonan GenB 415, XSt 422

á forð heonan 582; forð heonan P148.14 2, P148.14 4, P50.10 2, Ex 287, DrR 132

heorte *Fém an "cœur" [> heart, all. Herz]*

AcSg 641, DSg 500, 539, 747, 752

hat æt heortan 500, 539, And 1252, Ele 628, GuB 1209, Phén 477; hat ymb heortan Seaf 11; hefig æt heortan GuB 1009, 1052; heard æt heortan P60.1 5; æt heortan GenB 636, 724, 826, GenA 980, X3 1493, Jul 239, 656, Bw 2270, P103.32 1, Mald 145

#heortan stænne 641, voir stænen heortan gehygdum 747, voir gehygd

hēr *Adv "ici" [> here, all. hier]*

521, 570, 590, 744, 818, 854, 703

cwic þendan her wunað 590; þenden her leofað X3 1574, þenden þu her leofast GenA 935, her þenden lifde GenA 2741, þenden he her leofað Seaf 102, Wid 134, ðe her wunað XSt 209

her on grundum 744; on grunde her GuA 11, 39; her on (in) eorðan DrR 137, 145, SFT 89, R41 6, psaumes (9 occ); her on foldan P59.6 3

her in worulde 818; on worulde her MB4 41, MB4 47, InC 84, 123, 145, 230; in worulde her GuB 892

here *Masc ja "armée" (dans la Chronique, armée danoise, l'armée anglaise étant fyrd – en poésie, cette distinction n'est pas observée) [all. Heer]*

AcSg 574, D/I Sg 524, GPI 844

herga fruma 844, Ele 210

side herge 524; sidan herge Bw 2347, side hergas Ex 260

- voir aussi *herg*
- herg = hearg** *Masc a "sanctuaire, idole"*
AcPI 485
voir aussi *here*
- herga, herge : voir here**
- hergas : voir herg**
- herian** *Vfb1a "louer"*
Prét Sg3 634 (herede), Prét P13 470 (heredon), 503 (heredun, MS heredum)
- hi, hie : voir he**
- hider** *Adv "vers ici" [> hither]*
760
he his áras hider onsendeð 760; se ðisre ar hider onsende And 1604; hider onsende GuA 711, Jul 322, P56.3 1
- hienþu** *Fém õ indécl "humiliation" [sur hēan]*
AcSg 591
#helle hienþu 591
- Hierusalem** *Nom propre "Jérusalem"*
DSg 533
Hierusalem 27 occ.
- hild** *Fém jō "guerre, bataille" (poétique)*
AcSg 566
hilde gefremede 566, Wald2 15
- hine, him, hit : voir he**
- hiw** *Nt a "forme, apparence"*
AcSg 721, DSg 657, 725
in monnes hiw 657; under monnes hiw GuA 710
mennisc hiw 721, GuB 909
in cildes hiw 725, voir *cild*
- hladan** *Vft6 trans "empiler, amasser; tirer de l'eau" [> lade]*
Prét P11 784
DÉR. ā-hladan
- *ā-hladan** *Vft6 trans "tirer hors de"*
Prét Sg3 568
he of hæfte áhlód hupa mæste, 568; ic hlade "haurio", ic of ahlade "exhaurio" (Gramm Ælfric 30, 2)
- hlāford** *Masc a "seigneur, chef" [> lord]*
NSg 574, AcSg 461, 498, 518
#hæleð mid hlāford 461
- hleahtr** *Masc a "rire" [> laughter]*
DSg 739
#hleahtre bliþe 739
- ge-hlēapan** *Vft7 trans "sauter" [> leap]*
Prés Sg3 (gehleapeð) 717
- hlēo** *Masc wa "abri, protection"*
DSg 606
under swegles hleo 606, And 832, Ele 507, Phén 374; of swegles hleo JgD2 127; under wealla hleo Dan 690, under hrofes hleo R27 5
- hlēotan** *Vft2 "tirer au sort, obtenir"*
Inf 783
we sceolon leanum hleohtan swa we weorcum hlōdun 783; leana hleohtan Jul 622
- hlēoþor-cwide** *Masc i "parole"*
AcSg 450
þurh hleoþor-cwide 450, Dan 155, 315, Bw 1979; þurh þinne hleoþor-cwide Jul 461; hleoþor-cwide 12 occ.
- ge-hlid** *Nt a "couverture, voûte"*
AcPI 584
ofer heofona gehlidu 518, GenB 584
- hliþ : voir hēah-hliþ**
- hlodun : voir hladan**
- hlūd** *Adj "fort (bruit)" [> loud]*
Masc NSg 492, 834
- hlūde** *Adv "fort, bruyamment"*
669
Sum mæg fingrum hlude hearpan stigran 669; hlude bi hearpan hleoþor swinsade Wid 105
- hlýp** *Masc "bond"*
720, 726, 730, 736, DPI 745, 747
- hnēaw : voir un-hnēaw**
- hof : voir gæst-hof**
- hold : voir un-hold**
- holm** *Masc a "flot, océan" (poétique)*
NPI 855
#windge holmas 855; holmas 5 occ.
- holm-þracu** *Fém õ "violence de l'océan"*
AcSg 678
holm-þracu 678, And 467, Ele 727, Phén 115
- homa : voir lic-homa**
- hord : voir gold-hord**
- hrægl** *Nt a "vêtement" [> (night)-rail]*
DPI 447, 454

- #in whitum hræglum** 447, 454
- hræada** : voir **scild-hræada**
- hrēam** *Masc a* "cri, tumulte"
AcSg 594
#mid deoflum hream 594; hream 5 occ.
- hrēmig** : voir **sige-hrēmig**
- hrēoh** *Adj* "agité"
Masc AcSg 858
#ofer hreone hrycg 858
- hrēosan** *Vft2 intrans* "tomber, périr"
Prés Pl3 810
wongas hreosað 810; heofon ond eorðe hreosaþ togadore And 1438
- hrēran** *Vfb 1b trans* "agiter" [all. rühren]
Inf 678
hreran holm-præce 678; hreran mid hondum hrim-calde sæ Wand 4; (yða hrearað is-calde sæ MB27.3)
DÉR. on-hrēran
- on-hrēran** *Vfb 1b trans* "agiter"
pp 825
rodor bið onhrered 825; lyft wæs onhrered Ex 453, grund is onhrered And 393, woruld is onhrered GuA 37
- hreðer** *Nt a* "cœur"
NSg 539, DSg 641
(hat æt heortan,) hreðer (MS hreder) **innan weoll** 539; (hat ond heoro-grim) hreðer innan weol GuB 979, (hefige æt heortan) hreðer innan swearc GuB 1052, hreðer innan born GuB 938, hreðer inne weoll Bw 2113, hreðer æðme weoll Bw 2593
deorc gewit hæfdon on hreþre 641; hæfde him on hreðre halige treowa Ex 366
- hring** *Masc a* "cercle" [> ring]
NSg 537
wopes hring 537, And 1278, Ele 1131, GuB 1339 (voir commentaire textuel)
- hrōf** *Masc a* "toit ; sommet" [> roof]
AcSg 495, DSg 749, AcPl 528
#þurh þæs temples hrof 495
#ofer hrofas upp 528
- hrōþor** *Masc a* "consolation, joie"
AcSg 623
feondum to hroþor 623; mannum to hroðer Ele 16, dugoðum Ele 1159, hungnum SB2 109, wyme Jul 416; heanum to hroðre X1 414, weormum FAp 95, hrefne Bw 2448
- hrūse** *Fém an* "terre, sol"
DSg 658
- halig fróm hrusan** 658; halig under hrusan Ele 218, 625, 842
- hrycg** *Masc* "dos; crête des vagues" [> ridge, all. Rücken]
AcSg 858
#ofer hreone hrycg 858
- hū** *Adv* "comment" [> how]
443, 586, 786
- hūru** *Adv* "vraiment, surtout" (emphatique)
613, 789
- hūþe** *Fém ð* "butin"
GPI 568
#hūþa mæste 568; voir mæst
- ge-hwā** *Pron + G* "chaque"
Masc AcSg 815, GSg 703, Fém DSg 490
on stowa gehware 490; in stowa gehwam And 121, on healfa gehware Phén 206
cyning clænra gehwæs 703; cining cwicera gehwæs And 912, frea folca gehwæs Dan 400, KtH 20, fæder folca gehwæs And 330, fæder frymða gehwæs Phén 197, metod manna gehwæs Bw 2527
- hwær** *Adv interr* "où" [> where]
862
- hwæt** *Adv interr* "quoi" [> what]
NSg 574, AcSg 510, 803, NPl 694
- hwæt** *Interj*
586, 627
- hwæpre** *Adv* "cependant"
453, 709
- hwearft** *Masc* "cercle"
DSg 511
#guman on hwearfte 511
- hweorfan** *Vft3 intrans* "se tourner, partir"
Prés Sg1 476, Imp Pl 485
DÉR. on-hweorfan
- on-hweorfan** *Vft3 trans* "changer, renverser, annuler"
Prét Sg3 618
- hwilum** *Adv* "quelquefois"; **Hwilum ... hwilum "tantôt ... tantôt"** [DPI de hwil "moment"]
646, 648
- hwit** *Adj* "blanc, brillant, splendide" [> white, all. weiss]
NPl 545, DPI 447, 454

hwite cwoman 545; hwite standað XSt 219
#in hwitum hrægllum 447, 454

ge-hwylc Adj Ind + G "chacun"

Masc NSg 589, 820, Fém AcSg 525,
GSg 601, DSg 847

monna gehwylc 589, MB17 20, Seaf 90,
111, ECL 38, Ele 1317, Run 2, P63.8 2, Crd
58, GuB 1255, Sal 241, JgD2 186, And 908,
P59.10 3, GenB 297, GenA 2319, MCh 8,
12, InC 106, P107.11 3, R83 12, R95 13,
P79.5 5, Run 9

gumena gehwylc 820, ECL 34, Dan 643,
KtH 6, Sft 226, Bw 2516, And 1152, Inc 119,
Ele 278, Bw 2859, MB26 37, MB26 109, Sal
146

dæda gehwylce 525, voir *dæd*; *dæda*
gehwylcra purh þæs deman muð Ele 1283

peoda gehwylcre 847, X3 1023, Bw 1705
secgen dryhtne þonc duguða gehwylcre
601; GenA 2366, Pant 57, GuB 1075

hý : voir hē, pluriel

-hýdan : voir be-hýdan

**be-hýdan Vfb 1b trans + Acc "cacher,
abriter"**

Inf 844

hyder-cyme Masc i "venue ici-bas"

AcSg 587

purh his hyder-cyme 587, Phén 421

-hýdig : voir grom-hýdig

ge-hygd F Nt i "pensée"

DPI 747

heortan gehygdum 747; sefan gehygdum
Dan 49, Gu 473; þances gehygdum P87.11
1; heortan gehygd P54.19 7, InC 167,
P138.20 2, P83.12 2, P72.21 2; hreðra
gehygd Bw 2045, Wand 72, X3 1038

hyge Masc i "esprit, cœur"

NSg 500, AcSg 620

hyge murnende 500; murnende mod And
1667, WLE 15, Bw 50

purh yrne hyge 620, FAp 68

hyge-rōf Adj "au cœur fort, magnanime"

NPI 534

hæleð hyge-rofe 534, GenA 1550, 1709,
And 1005, 1054, Jud 302; hæleð heaðu-rofe
Mnl 14, sige-rofe hæleð Jud 177; hæleð
hige-geomre Ele 1297, GuB 928

hýhstan : voir hēah

hyht Masc i "espoir, joie"

NSg 529, 585, 750, AcSg 864, DSg 614

hyht wæs geniwad 529; And 1010, GuB
953; hyht geniwad Jul 607, Jud 98; voir
geniwian

lifes hyht 585; DrR 126, GuA 659

þær is hyht ond blis 750, voir blis

hyht stapelian 864, Jul 437, voir stapelian
to hyhte 613, XSt 70, 334, Jul 212, Prc 63

hyht-plega Masc an "activité joyeuse"

NSg 737

#haliges hyht-plega 737; hyht-plega R20
28

**ge-hyld Nt a "endroit caché"; ge-hyldan
"garder"**

Ac Sg / Pl 545

#on heofona gehyld 545; ofer heofona
gehlidu 518, GenB 584

hyll Masc ou Fém "colline" [> hill]

AcPl 717

#hyllas ond cnollas 717; hyllas ond hrusan
ond hea beorgas Dan 382

(ge)-hýnan Vfb1b trans "humilier"

pp Masc NPI 562 (gehynde)

hýra : voir hē

**hýran Vfb1b trans et intrans "écouter,
obéir"**

Prét P13 799

**ge-hýran Vfb1b trans et intrans "écouter,
entendre, obéir"**

Prés Sg3 797, Prét P11 586 (gehyrdan),
pp 492, 834 (gehyred)

hwæt, we nú gehyrdan 586; hwæt, we eac
gehyrdon FAp 23, 63; hwæt, we þæt
gehyrdon Ele 364

hyrde Masc ja "berger, gardien" [> herd]

GPI 705, DPI 450

under hæpenra hyrda gewældum 705;
under haligra hyrda gewældum GuA 415

hýrdon : voir hýran

ge-hyrwan Vfb1b trans "dédaigner"

Prét P13 459

hy þæs lareowes word ne gehyrwdon
459; Elene ne wolde ðæs wil-gifan word
gehyrwan Elene 221

hýð Fém i "port"

DSg 859, 864

hælo hype 859, voir hælo

I

ic *Pron SgI "je" [> I]*

NSg (ic) 476, 477, 488, 621 (Ic), 789, 792, 793 (Ic), 794, 815 (Ic); GSg (= possessif) Masc NSg (min) 792, Fém AcSg (mine) 480; DSg (me) 789 (valeur de réflexi), 792

idel *Adj "vide, vain"*

Masc AcPI 756
idle lustas 756, OrW 99

iecan *Vfb Ib trans "augmenter" [sur eac, > eke]*

Prés PI3 611 (iecað)

ilca *Pron Ind "le même"*

Masc AcSg 570, Fém DSg 624

in *Prép + D ou Ac "dans" [> in]*

+ D 447, 452, 454, 530, 542, 551, 598, 622, 638, 724, 799, 818, 819, 820, 830
+ Ac 449, 453, 455, 549, 534, 553, 560, 562, 580, 652, 657, 748, 764, 787, 788
voir aussi ci-dessous in adverbe

in *Adv "à l'intérieur"*

577, 768

innan *Adv "à l'intérieur"*

469, 539
geond woruld innan 469, Pant 4; on woruld innan MB17 4; geond Bryten innan GuB 883
hreðer innan weoll 539; weoll him on innan GenB 353, et voir hreðer

inne *Adv "à l'intérieur"***Iōb** *Nom propre "Job"*

NSg 633

is : *voir wesan***Iūdēas** *Nom propre "les Juifs"*

NPI 637

L

ge-lāc : *voir bord-gelāc***lācan** *Vfi7 intrans "osciller, se balancer" (mouvement des vagues)*

Prés PI1 854

is þæt frecne stream þe we her on lacað 854; on cald wæter ceolum lacað And 253

ge-lād *Nt a "route"*

AcSg 856

ofer deop gelad 856, And 190, GuB 1292

lāedan *Vfb Ib trans "mener, conduire" [> lead]*

Prés Sg3 574, pp 795

þær monig beoð on gemot læded (MS lædað) 795; ðonne monge beoð on gemot læded Phén 491

se hlaford se þisne here lædeð 574; se ða fare lædeð Ex 555

ge-lāedan *Vfb Ib trans "conduire"*

Inf 579, Prét Sg3 859

us to hælo hýpe gelædde 859; and he hi on hælo hýpe gelædde P106.29 1

lāene *Adj "périssable"*

Fém NSg 842

þeos læne gesceaft 842, Hm2 12, Bw 1622, MB20 157

lāeran *Vfb Ib trans "enseigner" [all. lehren]*

Inf 815

for-þon ic leofra gehwone lāeran wille 815; for-þon ic, leof weorud, lāeran wille Jul 647

lāestan *Vfb Ib "accomplir" [> last, all. leisten]*

Prés Sg1 477 (læste)

lagu-flōd *Masc a "mer, flot" [> flood]*

DSg 850, DPI 806

on lagu-flode 850; ofer lagu-flode Gen 127; lagu-flod(as) And 244, R58 12

lārēow *Masc wa "enseignant, prédicateur"*

GSg 458

lāst *Masc a "trace"*

AcSg 496

last weardian 496, GuB 1338, Bw 971, 2164, MB20 241

lāð *Adj "mauvais, hostile" [all. leid]*

Fort : Masc GPI 776, DPI 846; Faible : Fém AcSg 592

#lapra lyge-searwum 776

leofum ge laðum 846; leofes ond lapes Bw 106, 2910, ne leof ne lað Bw 511, wið leofne ond wið laðne Seaf 112

#ða lapān niht 592; article + lapān + nom 10 occ.

***ge-laðian** *Vfb2 trans "inviter, convoquer" [all. einladen]*

Prét Sg3 458

-laþu ; voir word-laþu

ge-lēafa Masc an "foi" [> (be)lief, all.

Glaube]

AcSg 483

beorhtne geleafan 483, And 335; **leoht** geleafa FAp 66, Ele 491, 1136, GuA 652, 798, GuB 1111, Phen 479, Jul 378, 653; **leohtran** geleafan Dan 642

leahtor Masc a "faute, crime"

DPI 829

leahtrum fá 829, X3 1538; **leahtrum** afylled Whl 66, JgD2 77; voir **fah**

lēan Nt a "rétribution (récompense, châtement)"

AcSg 473, 846, DPI 783

he him fægrec þæs lean æfter geaf 473; **him þæs lean ageaf** GenA 1808, **him þæs lean forgeald** GenA 2546, Bw 114, 1584 DÉR. ond-lēan

lēanian Vfb2 intrans "rétribuer, récompenser / punir" Prés Sg3 827**lēanum : voir lēan****lēg Masc i "flamme"**

NSg 809

#**recen reada leg** 809

-lege : voir or-lege**long : voir longe****leoþ Adj "cher, aimé" [> lief, all. lieb]**

Masc AcSg 5010, GSg 496, GPI 815, DPI 473, 846, Nt AcSg 458; Compar Nt NSg 596, 842

leoþ weorud 458, Jul 647

leoþum ge laðum 846, voir **lað**

leoþra gehwone 815; cf. la formule des prédicateurs : **men ða leofostan swa him leoþre bið** 596; **swa þe leoþre bið** Ele 606, **swa þe leoþre sy** Jul 88; **þe us leoþran sind** Jul 122

leoþ-wende Adj ja "agréable, aimable"

DPI 471

lofedun (MS lufedun) leoþ-wendum lifes agend 471; **lufian leoþ-wendum lifes agend** Kentish Hymn 3; **leoþ-wende** 6 occ.; **lofiað leoþlicne** X1 400, **leoþne lofiað** Phén 561

leoht Nt a "lumière" [> light]

AcSg 592, GSg 585, DSg 504

þæt leohte leoht 592; **ealles leohtes leoht** Ele 486, **leohtes leoht** Pra 21, **leohtes leoma** Phén 116, GuA 659

ealles leohtes gefea 585; **leoht, lixende gefea** X1 231

voir aussi ci-dessous lēoht "brillant"

lēoht Adj "brillant" [> light]

Masc AcSg592

lēoma Masc an "lumière, splendeur"

NSg 696

he is se soð-fæsta sunnan leoma 696; **soð-fæsta sunnan leoma** X1 106, **sunnan leoma** X3 900

leomu : voir lim**-lēoð : voir fūs-lēoð****lic Nt a "corps" [all. Leiche]**

AcSg 777, DSg 819

leomu, lic ond gæst 777; **leomu, lic** somed ond lifes gæst Phén 513, GuB 838; **lic ond leomu ond þes lifes gæst** GuB 1176; **lic ond gæst** GuB 967; **lic ond sawl** And 151, SB1/2 5, Ele 889, X3 1036, 1326, GuB 929

sawel in lice 819; **sawl of lice** Az 93, **sawl mid lice** Phén 523, 584, **sawl to lice** MB17 13, **sawl wið lice** MB20 236; **gæst on lice** MB22 39

suffixe : **gæst-lic, hēa-lic, þys-lic, wræ-lic, wrap-lic**

ge-lic Adj "semblable" [> like, all. gleich]

Superl Nt NSg 850

Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode ceolum liðan 850; **is þon gelicost swa he on land-sceare** And 501, **is þon gelicost þæs...** Phén 424

ge-lice Adv "comme, pareillement"

783

-lice : georn-lice, searo-lice, un-murn-lice, wær-lice**licgan Vft5 intrans "être couché" [> lie, all. liegen]**

Prés Sg3 734

lic-homa Masc an "corps" [all. Leichnam, néerl. lichaam]

DSg 628, 755

mid usse lic-homan, lifgende god 755; **of minum lic-homan lifgendne gæst** X3 1453

ge-licost : voir ge-lic**lif Nt a "vie" [> life]**

AcSg 596, 776, GSg 471, 585

swa lif swa deað 596; **swa lif swa deað, swa þe leoþre bið** Ele 606 **lifes agend** 471, OrW 55, KtH 3 (emprunt)

lifes hyht 585, voir hyht

lifes : voir lif

lif-fruma *Masc an "auteur de vie"*

NSg 656, AcSg 504

lif-fruma 656, And 1284, Ele 335, X3 1042

lifgan *Vfb3 intrans "vivre" [> live]*

Inf 621, Prét P13 829, Part prés Masc
NSg 755

lifgende god 755, And 459, X1 273, Az 78,
Rsg 19, SB1 69, SB2 64, P70.8 4, P70.16 6,
P78.9 2, P108.1 1, LP2 25, 101; god lifgende
P50.134; Crist lifgende Pra 42, And 1409,
P64.10 4, P50.11 2

lif-wynn *Fém i "joie de la vie"*

GPI 806

#lif-wynna dæl 806; lif-wynna Ex 532, Bw
2097, Ele 1268

ligeð : voir licgan

lim *Nt a "membre" [> limb]*

AcPI 777 (leomu), DPI 628 (léomum)

se us lif forgeaf, leomu, lic ond gæst 777;
leomu lic somud ond lifes gæst GuB 838,
Phén 513; lic ond leomu ond þæs lifes gæst
GuB 1176.

liðan *Vf1 intrans "voyager, naviguer"*

Opt Prés P11 851 (liðan)

ceolum liðan 851, And 256, ceole liðan
MB26 60

ge-liðan *Vf1 intrans "avancer, voguer"*

pp 857

ær-þon we to londe geliden hæfdon 857;
ær-þon hy to lande geliden hæfdon Jul 677;
geliden hæfdon Ele 249, Mnl 28

liþe *Adj "doux, agréable"*

Nt AcSg 605

#weder liþe 605

liþan *Vfb1 intrans "briller, "étinceler"*

Prés Sg3 698, Prét Sg3 505

-loca : voir bān-loca

lof *Masc Nt a "louange" [all. Lob]*

NSg 777, AcSg 612

secgan þonc ond lof 612; sægdon lof
GenA 16, 1949, And 1006, GuA 527, P77.5
1, Mnl 93

si him lof 777; sy him lof symle Phén 661,
sie ðe ðanc ond lof And 1451, sy þe þanc
and lof LP2 58, sy þe wuldor and lof Gl1 1,
Gode lof and ðanc Gl1 39

lofian *Vfb2 trans "louer, glorifier"*

Prét Sg3 634, Prét P13 504

herian + lofian 504, 634, Ele 453, LP2 116

lond *Nt a "terre" [> land]*

DSg 857

ær-þon we to londe geliden hæfdon 857;
ær-þon hy to lande geliden hæfdon Jul 677;
lid to lande And 398; lid-men to lande linde
bæron Mald 99; to londe Mx1 52, MB13 18
COMP. wīd-lond

longe *Adv "longtemps"*

805, 829; Compar 501 (leng)

-lūcan : voir bi-lūcan

bi-lūcan *Vf2 trans "enfermer, entourer"*

pp 806

#lagu-flodum bilocen 806; wealle belocen
Dan 696

lufu *Fém ō "amour" [> love]*

NSg 585, AcSg 477

COMP. sib-lufu, trēow-lufu

lust *Masc a "désir, plaisir" [> lust]*

AcPI 756

idle lustas 756, OrW 99

ge-lýfan *Vfb 1b trans "croire" [> (be)lieve]*

Prés P11 753, Prét P13 656 (gelyfdon)

lyft *Masc Fém Nt i "air, ciel" [all. Luft]*

DSg 491 (lyfte, MS lyste)

Ða wearð semninga sweg on lyfte (MS
lyste) 491; sweg wæs on lyfte GuB 1315; on
lyfte 16 occ.

lyge-searu *Nt wa "artifice mensonger"*

DPI 776

#wið laþra lyge-searwum 776; lyge-searu
Ele 208, GuA 228

ā-lýsan *Vfb1b trans "délivrer"*

Prés Sg3 718

lýtel *Adj "petit" [> little]*

ISg 578

corðre ne lytle 578; corðre miclum EgC 2,
corðrum miclum GenA 1652, 2455, lytle
werede GenA 2093, lytle meahthe Bw 2877

M

mæg, mæge : voir magan

mægen *Nt a "force, vertu" [> main]*

AcSg 748, DSg 748, GPI 603, 657, 787,
832

we sculon hlypum styllan of mægne In
mægen 748; of mægene on mægen P83.6 3
þurh monig-fealdra mæгна geryno 603,
GuA 644

#ofer mæгна þrym 657

#mæгна gold-hord 787

mæгна cyning 832; mæгна waldend Ele
809, Jul 109, 659, 729, psaumes (7 occ);
mæгна drihten P83.1 2

mægen-þrymm *Masc i* "majesté, puis-
sance"

GSg 557

ealles waldend middan-geardes ond
mægen-þrymmes 557; middan-geardes
ond mægen-þrymmes Phén 665, Jul 154;
mægen-þrymm 18 occ.

mægēð *Fém cons2* "femme, jeune fille"
(poétique) [all. Magð]

AcSg 721, GPI 445

#mægēð unmæle 721

#mægða weolman 445; mægða mærost
Jud 324, mægða fægerust Mnl 148

voir aussi mægð ci-dessous

mægð *Fém ð* "famille, génération, tribu,
nation"

AcPI 523

eorðan mægðe 523, X3 946; foldan mægðe
X1 144; monna mægðe Gu 762X3 946;;
leoda mægðe GenA 1665, foldan mægðe X1
144, monna mægðe Gu 762

mæгна, mæгне : voir mægen

-mæle : voir un-mæle

ge-mæene *Adj i* "(en) commun" [all.
gemein]

Fém NSg 581

sib sceal gemæne... 581; syb wæs
gemæne And 1013; unc gemæne ne sceal
elles awiht nympe lufu GenA 1904-05

mære *Adj ja* "illustre"

Fort : Masc NSg 589, Fém GSg 446;
Faible : Masc NSg 441, 456, Masc AcSg
647

mære meotudes sunu 589, X1 94; mære
meotudes bearn R84 11, mære meotudes
leoht Run 75

#mære meowlan 446

mon se mæra 441; eorl se mæra Dft 120,
god se mæra P83.7 3, P131.2 3, metod se
mæra Smp 7

#se brega mæra 456

þone maran ham 647, And 227; in þa
mæran burh XSt 457, 622, Phén 633, And
40, 287, 973, Ele 863

mærfu *Fém ð indécl* "grandeur, gloire"

AcSg 591, DPI 748

#heofones mærfu 591

mæest, mæeste : voir micel

-mæete : voir ofer-mæete

mæðlan *Vfb1 intrans* "parler" (poétique)

Inf 797

gehyreð cyning mæðlan 797; mæðlan
gehyrde GenB 524

magan *Perf Prés* "pouvoir" [> may]

Prés Sg3 666, 668, 670, 671, 672, 676,
678, 679, P11 861, P13 (meahtan) 564,
637, 654, 800; Opt Prés Sg3 844

magu-tudor *Nt a* "progéniture"

DSg 629

#monnes magu-tudor 629; magu-tudor
629, GenA 2765

mann : voir monn

māra : voir micel

māran : voir mære

Māria *Nom propre* "Marie"

GSg 445

mēc : voir ic

meaht *Fém i* "puissance" [> might, all.
Macht]

AcSg 478, GPI 488, 652, 822, DPI 567,
647, 716

þurh meahta sped 488, ðurh ðinra meahta
sped MB4 9; meahta sped X1 296, X3 1383,
Phén 640; in his þa miclan meahta sped
652

meahta waldend 822, P50.3 1

#ānes meahum 567; þurh his anes miht,
And 525; voir an

meahum strang 647, voir strong
meotud meahum swið 716; meahum swið
Az 5, Gifts 4, Rsg 64; meahum spedig GuA
695, Phén 10, Prc 82

meahtan : voir magan

meahtig *Adj* "puissant" [> mighty]

Masc NSg 475, 686

god meahtig 686; P81.1 1; meahtig god InC
76, Gl1 54, psaumes (11 occ), GenB 814, Ex
152, 292, 314, Dan 372, X3 1007, 1170, Bw
701, 1715, 1725; mihtig drihten très courant
fréa mihtig 475, ; Dan 377, And 662, 786,
Ele 680, 1067, JgD2 19, P50.135; fréa æl-
mihtig GenA (10 occ.), Dan 400, XSt 1378,
Jud 300, Psalms (4 occ.), Ps50.97, Caedm

9, InC 211; Dan 377, And 662, 786, Elene 680, 1067, JgD2 19, P50.13 5
COMP. æl-mihtig

meahtum : voir meahht

-mearh : voir ýð-mearh

-mēdla : voir on-mēdla

men : voir mann

mengu *Fém in indécl "foule"* [sur monig, all. Menge]

AcSg 509

ofer wera mengu 509; on wera mengu Jul 45, for wera mengu Ele 596, eorla mengu Ele 225, spræc þa ofer ealle æðelinga gediht GenA 2464

mennisc *Adj "humain"* [sur mann]

Nt AcSg 721

mennisc hiw 721, GuB 909

meotod / meotud *Masc a "Dieu"* (poésie)

NSg 716, GSg 629

meotodes sunu 629; sunu metodes XSt 142, 172, 527, Ele 686; voir aussi mære meotud meahtum swið 716, voir meahht

mēowle *Fém an "femme, jeune fille"*

GSg 446

#mærre meowlan 446

ge-met *Nt a "espace, mesure, extrémité"*

NPI 826

#þas miclan gemetu middan-geardes 826

micel *Adj "grand"* [> mickle]

Fort : Fém NSg 751, 847, Nt ISg 842 (utilisé adverbialement); Faible : Fém AcPI 652, Nt NSg 826; Compar (māra) 838; Superl (mæst) Masc ISg 833, Fém AcSg 568, 617, Nt NSg 550

is us þearf micel 751, 847; is me þearf micel Jul 695, him wæs þearf micel GenA 2054; bið him neod micel Phén 189, 432, FtM 84, nu is wen micel Jul 632, him wæs lust micel MBP 3, þær wæs blis micel EgC 5, þæt wæs gnornung micel EgD 19, us is riht micel GenA 1, wæs heora blæd micel GenA 14, hæfdon gielp micel GenA 25, ic hæbbe gewæald micel GenB 280, her is fyr micel GenB 595, bið eower blæd micel Ex 564, þær is þrym micel XSt 660, þær wæs cirm micel And 41, nis seo þrah micel And 107, ne wæs se fyrst micel GuA 326

#in his þa miclan meahta spede 652

#þas miclan gemetu middan-geardes 826

hupa mæste 568, fæhþa mæste 617 (fæhðe mæste Bw 459), þrymma mæste 833; mot dissyllabique + mæste : 15 occ.

þa wæs symbla mæst 550; þæt me is sorga mæst GenB 364, wæs him frofra mæst Ele 196, 992, þær is hihta mæst FAp 118, þæt bið fore-tacna mæst X3 892, se biþ cwealma mæst X3 1626, þ1-t is herga mæst OrW 91, se bið swega mæst R3 39, me is þæt hearma mæst Mald 223, þæt is hihta mæst JgD2 253, InC 252

mid *Prép + D, I, Ac "avec"* [all. mit]

+ Ac 461, 515, 519

+ I517, 755

+ D 478 (postposé), 488 (postposé), 594 (deux), 595 (deux), 635, 661, 718, 752, 753

middan-geard *Masc a "domaine médian, = la terre, entre ciel et enfer"; de midd "moyen" et geard*

AcSg 452, 644, 698, 787, GSg 557, 826

in / geond / ofer middan-geard 452 [on attendrait un datif, in betleme 453], 644, 698, 787; geond middan-geard, voir geond Fléchi, le mot forme un hémistiche. Il est donc impossible de l'employer au datif derrière une préposition, ce qui explique l'accusatif du vers 452; Bw 2996a mon on middan-gearde est hypermétrique.

mihtig : voir meahhtig

milde *Adj ja "doux, clément"*

Masc NSg 822

mīn, mīne : voir ic

mis-lic *Adj "divers, varié"*

Nt AcPI 644

monig [ond] mislic 644, Hm1 2

mōd *Nt a "esprit, cœur"* [> mood, all. Mut]

GSg 662, 665

modes snyttru 662, Ele 554, Bw 1706

modes gemynd 665, GenA 1085, GuA 118, MB22 58, Ald 15, Ele 1063

COMP. ead-mōd, gēomor-mōd, glæd-mōd

mōd-cræft *Masc a "capacité mentale"*

DSg 441

mōdes : voir mōd

mōdig *Adj "à l'âme noble, courageux, fier"* [> moody, all. mutig]

Masc NSg 647, 746

modig, meatum strang 647; **modig, meatum spedig** Phén 10; **modig, mægene** rof And 1676

mon : voir monn

mōna *Masc an "lune"*

NSg 606, 694, 698

sunne ond mona 606, 694, Dan 369, P148.3 1, MB 29 36

monig *Adj "nombreux" [> many]*

Masc NSg 801, NPI 795, Nt AcPI 644

þær sceal forht monig werig bidan 801; **sceolde forht monig...** GenA 1969, þa wearð forht manig And 1085

monig-feald *Adj "varié" [> manifold]*

Masc GPI 603, FéM AcSg 662

þurh monig-fealdra mæгна geryno 603, GuA 644; **monig-feald** 9 occ.

monig-fealde modes snyttru 662; **monig-fealde modes gælsan** Jul 366

monn / mon / mann *Masc consl "homme, être humain"*

NSg 441, NPI 746, GSg 629, 657, GPI 487, 584, 589, 663, 690

#on / geond sefan manna 487, 663

mon se mæra 441, voir mære; **engla ond monna** 690, voir engel; **in monnes hiw** 657, voir hiw

#monnes magu-tudre 629

mōstun : voir mōtan

ge-mōt *Nta "rencontre, assemblée"*

AcSg 795, 832

þær monig beoð on gemot læded 795; **ðonne monge beoð on gemot læded** Phén 491

mæгна cyning on gemot cymeð 832; on gemot curman Ele 279, X3 942

mōtan *Perf Prés "avoir la permission, la force, pouvoir" [> must]*

Prés Sg3 590 (mōt), Prét Pl3 501 (mostun), Opt Prés Sg3 818 (mote)

***mund-hēals** *Fém ð "protection et salut"*

AcSg 446

#mund-heals geceas 446

munt *Masc a "montagne, colline" [> mount]*

AcSg 716, DPI 746

#munt gestylleð 716

#æfter muntum 746; voir æfter

murnan *Vft3 intrans "s'affliger" [> mourn]*
Part prés 500

hyge murnende 500; **murnende mod** And 1667, WLE 15, Bw 50

DÉR. un-murn-lice

mūþ *Masc a "bouche" [> mouth]*

GSg 665

#purh his mupes gæst 665

ge-mynd *Nt ou FéM i "esprit, mémoire"*

[> mind]

AcSg 665

on his modes gemynd 665; **modes gemynd** GenA 1085, GuA 118, Ele 1063, MB22 58, Ald 15

N

nāefre *Adv "ne jamais" [> never]*

476

ne *Adv "ne...pas"*

devant un verbe : 448, 453, 459, 479, 501, 564, 637, 654, 656, 706, 779, 792, 816

devant un adjectif : 578

nē *Conj "ni"*

817

nēah *Adj ou Adv "proche, près" [> nigh, all. nah]*

Nt NSg 782; Superl (nyhst) 535 ("peu de temps auparavant")

nemnan *Vfb1b trans "nommer"*

Prét Sg3 636

nēosan *Vfb1 trans "chercher, se diriger vers"*

Inf 741

eðles neosan 741, And 830; **eardes neosan** And 1025, FAp 110; **burga neosan** Ele 152; **wica neosan** GuB 1365, Bw 125, **setles neosan** Bw 1786, **beddes neosan** Bw 1791, **Jud** 63, **ceoles neosan** Bw 1806, And 310

-ner : voir feorh-ner

nergend *Masc consl "sauveur"*

NSg 571

sawla nergend 571; Dan 401, And 549, 921, Ele 461, 798, Phén 498, Mx1 134, P50.5 9, P50.8 3

niht *Fém cons 1 "nuit" [> night]*

AcSg 592, AcPI 542

#ða laþan niht 592

ge-niman *Vf4 trans* "prendre" [all. nehmen]
Prét Sg3 580

(ge)-niwian *Vfb2 trans* "renouveler"
pp 529

hyht wæs geniwad, blis in burgum 529;
And 1010, DrR 148, GuB 953 (blis in breostum);
heaf wæs geniwad Ex 35, sorg Wand 50, Bw 1322,
cearo Wand 55, Bw 1303, wroht Bw 2287; hrægl bið geniwad
R13.9, eall bið geniwad Phén 279

noldan : voir willan

ge-nom : voir *ge-niman*

-noma : voir *freo-noma*

nū *Adv* "maintenant" [> now]
en début d'hémistiche : 440, 512, 561, 573, 575, 850;
après le premier mot : 481, 558, 571, 589, 824; 586

nýhst : voir *nēah*

nyle : voir willan

-nyss : voir *ēaht-nyss*, *þry-nyss*

O

of *Prép + Datif* "hors de, à partir de"
(lieu d'où l'on vient) [> of, all. ab]
466, 499, 505, 508, 568, 569, 621 (MS ofer), 626, 702, 748, 760, 765, 789

ofer *Prép + Ac* "sur, au-dessus" [> over]
509, 518, 528, 605, 653, 657, 675, 677, 685, 698, 745, 851, 856, 858, 861

***ofer-mæte** *Adj ja* "excessif"
Fém NPI 854
#yða ofer-mæta 854

on *Prép + D I Ac* "sur, dans, à" (relation spatiale ou temporelle) [> on]
+ D 459, 476, 487, 489, 490, 491, 494, 497, 511, 521, 550, 555, 570, 578, 608, 621, 639, 641, 665, 668, 682, 689, 701, 738, 744, 758, 772, 778, 780, 793, 802, 807, 808, 811, 814, 821, 828, 840, 843, 850, 854
+ Ac498, 513, 531, 545, 580, 632, 720, 727, 739, 795, 817, 832, 841, 849, 866

ond *Conj* "et" [> and]

474, 478, 483, 484, 486, 489, 521, 522, 525, 557, 561, 562, 582, 584, 585, 588, 597, 602, 604, 605, 606, 609, 612, 613, 616, 622, 624, 628, 635, 636, 640, 653, 656, 660, 662, 663, 667, 690, 694, 697, 700, 708, 709, 714, 717, 721, 750, 757, 774, 777, 790, 800, 825, 826, 860

ond-giet *Nt a* "intelligence, connaissance"
AcSg 666

#æðele ond-giet 666; ond-giet 25 occ.

ond-lēan *Nt a* "rétribution"

AcSg 831

#wraþlic ondlean 831

ond-sæc *Fém jō* "résistance, refus"

AcSg 655

þæs up-stiges ond-sæc fremedon 655; þæs unrihtes ondsæc fremede Ele 472; ondsæc dydest And 927

on-mēdla *Masc an* "orgueil, magnificence"

NSg 814

onmedla 814, Dan 747, XSt 74, Ele 1265, Seaf 81, Bw 2926, Sal 353

on-sīen *Fém* "manque"

NSg 480

#godes onsien 480

on-sýn *Fém i* "visage, aspect, spectacle"

DSg 796, 836

fore onsyne eces deman 796, 836, Ele 745, GuA 783, GuB 1188; fore onsyne ecan dryhtnes And 721, Phén 600; for ansyne ecean drihtnes P67.9 1, P97.8 4, P113.7 1

ord *Masc Nt a* "pointe; origine"

NSg 515, 741, 768, 845

se attres ord 768, Jul 471; ætterne ord Mald 146; ættrynne ord Mald 47; attres gares And 1330

æpelinga ord 515, 741, 845, voir *æpeling*

or-lege *Nt i* "guerre" [néerl. oorlog]

DSg 560

In þæt orlege 560; of / on / to / in þam / þæt / þis orlege And 1146, 1205, GuA 196, 455

ōþer *Pron et Adj indéf*; "autre, second" [> other]

NSg 723, AcPI 685

P

plega *Masc an* "mouvement rapide, (jeu, bataille)" [> play]

NSg 743

#**æpelinges plega** 743; plega 4 occ.

COMP. gūð-plega, hyht-plega

R

ræran *Vfb1b trans* "ériger, établir" [> rear]

Prés Sg3 689

#**sibbe ræreþ** 689; feondscype rærdon Jul 14

ræs *Masc a* "course, assaut"

NSg 727

rodor-cyninges ræs 727; beadu-mægne ræs Ex 329, guðe ræs Bw 2626

rasettan *Vfb 1 intrans* "avancer impétueusement" [sur ræs ci-dessus]

Prés Sg3 808

blac rasetteð recen reada leg 808; gif ðæt fyr meahthe swa longe read rasettan MB9 14

rēad *Adj* "rouge" > red

Masc NSg (faible) 809

#**recen reada leg** 809; rece and reade lege GenA 44, readum lige JgD2 150

-rēafian : voir **bi-rēafian**

bi-rēafian *Vfb2 trans* + Ac de la personne et G de la chose "priver, dépouiller" [> bereave]

pp 558

reccan *Vfb1c trans* "(déployer, raconter), expliquer"

Inf 671

Sum mæg god-cunde reccan ryhte æe 671; þurh rihte æ reccan cuðon Ele 281, þæt ic mid ryhte reccan moste R40 34

recen *Adj* "prompt, vif"

Masc NSg 809

#**recen reada leg** 809

rēn *Masc a* "pluie" [> rain, all. Regen]

NSg 609

deaw ond ren 609, voir deaw

reord *Fém ð* "langue, parole, voix"

DSg 510

beorhtan reorde 510, Phén 128; halgan reorde GenA 1484, X3 1339, haligum reorde

Pra 78, torhtan reorde Dan 510, weregan XSt 35, sargan And 60, cearegan And 1108, geomran Seaf 53, cealdan SB1/2 15, sciran Wid 103, hludan P92.5 2

rēotan *Vft2 intrans* "se lamenter"

Prés Pl3 835

rēðe *Adj ja* "cruel, sévère"

Masc NSg 809, 825, Nt AcPl 798; Compar Masc AcSg (reþran) 790

rēðe ond ryht-wis 825; reþe ond meahhtig X3 1527, rēðe ond ræd-leas Dan 177; rēðe riht-wise P118.75 2, riht ond rēðe P144.11 4
sprecan reþe word 798

rīce *Nt ja* "pouvoir, royaume" [all. Reich]

DSg 475

to fæder rice 475; fæder rice XSt 307, SB1 137, X1 345, X3 1344, Az 119, LP2 72

COMP. heofon-rīce

rīm *Nt a* "nombre" [> rime]

GSg 467

dagena rimes 467, voir dæg

DÉR. un-rīm

-rīsan : voir **ā-rīsan**

ā-rīsan *Vft 1 intrans* "se lever, s'élever, ressusciter" [> arise]

Prét Sg3 467

from deaðe aras 467; of deaðe aras XSt 514, Ele 187, GuB 1101, FAp 56; eft dryhten aras DrR 101, lifgende aras Ele 486, of digle aras Pant 62, aras ... of moldan Crd 34, from moldan ... aras DHI 22

rōd *Fém ð* "croix" [> rood]

AcSg 727

þa he on rode astag 727; he on beame astah XSt 547

rodera, roderum : voir **rodor**

rodor *Masc a* "firmament, ciel"

NSg 825, GPI 798, 865, DPI 484, 526, 758

rodera ryhtend 798, X1 134, 222; rodera rærend And 627, 816, Bw 1555, EgD 23; rodera weard GenA 1, 169, 2119, XSt 611; rodera cining Ele 1074

rodera waldend 865, GenA 1253, 1203, 2406, 2756, Dan 290, 456, Ele 206, 482, 1066, MB10 30, X3 1220, Az 11, Jul 305, P50.9 2, MEp 9

folc under roderum 484, 526; rincas under roderum Ele 46; under roderum GenA (5 occ), Dan 639, Ele 13, 147, 631, 918, 1234, Phén 14, Bw 310

fæder on roderum 758, Ele 1150

rodor-cyning Masc a "roi du ciel"

GSg 727

rodor-cyninges ræs, þa he on rode astag
 727; rod ... rodor-cyninges beam Ele 886,
 rodor-cyninges giefre, se þe on rodes treo ...
 Jul 447

-rōf : voir hyge-rōf**ryht Nt a "droit, justice" [> right]**

GSg 700, DSg 846

lean æfter ryhte 846; eall æfter ryhte X3
 1220; soð æfter rihte Bw 1049
soðes ond ryhtes 700; soðe ond rihte Ele
 390, 663, P95.13 2, P97.9 2, soð mid ryhte
 Mx1 36, soð æfter rihte Bw 1049

*voir aussi ryht adj ci-dessous***ryht Adj "droit, équitable, vrai" [> right]**

Fém AcSg 671

reccan ryhte æ 671; ryhte æ And 1511,
 ryhte areccan Pant 3, rihte reccan Zle 553,
 þurh rihte æ reccan cuðon Ele 281, rehte
 æfter rihte Bw 2110
voir aussi ryht subst ci-dessus

-ryhte : voir un-ryhte**ryhtend Masc cons4 "souverain"**

AcSg 798

rodera ryhtend 798, voir rodor**ryht-wīs Adj "juste, intègre" [> righteous]**

Masc NSg 825

reðe ond ryht-wīs 825, LP2 63; reðe riht-
 wise P118.75 2; riht-wīs dema LP2 28, LP3
 7; ryht-wīs P118.17 2, 3, MB1 49, LP2 63

ge-ryman Vfb1b trans "élargir" [all.

rāumen]

Prét Sg3 865

ryne Masc i "cours, course"

AcSg 671

ryne tungla 671, Jul 498, MB 28 3; tunglu
 þa þe ryne healdað Dan 368

-ge-ryne : voir gæst-gerýne, word-gerýne**ge-ryne Nt ja "mystère"**

AcPl 603

þurh monig-fealdra mæгна geryno 603,
 GuA 644

S**sāe Masc i "mer"**

AcSg 677, 852

ofer sealtne sāe 677; on sealtne sæ MB19
 16, PCP 2

geond sidne sāe 852; ofer sidne sæ Phén
 103, on sidum sæ P134.6 3, sidne sæ
 P145.5 2, on widne sæ P76.16 1, þa ruman
 sæ MB6 13

-sæc : voir ond-sæc**sægdon : voir secgan****sāelan Vfb1b trans "attacher avec une corde, amarrer"**

Inf 862

sāelan sund-hengestas 862; sælde sæ-
 mearas Ele 228; sælde ... sid-fæþme scip
 Bw 1917, sæ-wudu sældon Bw 226

(ge-)sāelan Vfb1b trans "attacher" [all. Seil]

pp 736

#synnum gesæled 736; simon gesæled
 GenB 765, searwum Bw 2764, susle Jud
 114

ge-sæt : voir ge-sittan**Salomon Nom propre "Salomon"**

NSg 712

sāulum : voir sāwel**sāwan Vft7 "semer, planter" [> sow]**

Prét Sg3 663 (seow), Imp Pl 487 (sawað)

ge-sāwan : voir ge-sēon**sāwel / sāul Fém ō "âme" [> soul]**

NSg 819, GPI 571, DPI 619

#saulum to sibbe 619

sawla nergend 571, voir nergend

sceacan Vft6 intrans "trembler, effectuer un mouvement rapide, disparaître" [>

shake]

pp 804

biþ se wynn scæcen 804; ac biþ tyr
 scæcen JgD1 45, wæs hira blæd scacen Bw
 1124, biþ his lif scæcen FtM 39, ða wæs
 winter scæcen Bw 1136

-sceaft : voir frum-sceaft, ge-sceaft**ge-sceaft Fém i ou Nt "création, créature"**

NSg 842, AcSg 672

side gesceaft 672, X1 59, 239, 356, X3
 1087, Crd 47, GenB 675, Mnl 227, MB11 63

eall þeos læne gesceaft 842; eall þeos
 mære gesceaft DrR 12, 182, eall þeos lehte
 gesceaft Sal 30; þeos læne gesceaft Hm2
 12, Bw 1622, MB20 157

sceal, scealt : voir sculan

-ge-sceap : voir frum-gesceap

-scēat : voir grund-scēat

sceaþa Masc "criminel, ennemi, démon"

GPI 775

þæt he us gescilde wið sceaþan wæpnum 775; þu eart gescyldend wið sceaþan wæpnum And 1291

COMP. syn-sceaða

sceolon : voir sculan

scēotend Masc cons4 "archer, tireur, guerrier"

NPI 675

sceþþan Vft6 trans + D "blesser, nuire" [> scathe]

Opt Prés Sg3 684

þy læs him gielp sceþþe 684, Gifts 100

sceþþend Masc cons4 "celui qui nuit, ennemi"

GPI 761

us gescildap wið sceþþendra eglum earfarum 761; he hine scilde wið sceþþendra eglum onfengum GuA 404; sceþþend X3 1395

scildan Vfb1b trans "protéger" [> shield]

Prés Sg3 781

gif hine god scildeþ 781; ac hy Crist scilde Az 165, nymðe mec god scyide Bw 1658

ge-schildan Vfb1b "protéger" Prés Pl3 761,

Opt Prés Sg3 775

***scild-hrēada Masc an "couverture de bouclier; bouclier; tortue"**

AcSg 675

#scild-hreada 675; scild-hreoda Ex 113

scīma Masc an "éclat, rayonnement"

NSg 697

#æpele scīma 697; scīma 11 occ.

scīnan Vft1 intrans "briller" [> shine]

Prés Pl3 607

scriþan Vft1 intrans "aller, glisser"

Prés Sg3 809

recen reada leg reþe scriþeð 809; recene scriðeð MB28 16

sculan Perf Prés "devoir" (obligation, contrainte; certitude d'un événement futur) [> shall]

Prés Sg1 793, Sg2 621, 624, 626, Sg3 581, 801, Pl1 611, 746, 756, 766 (sculon), 783 (sceolon), 862, Pl3 807, 829; Opt Prés Sg3 820

scyne Adj i "beau, brillant" [all. schön]

Masc NPI 695

#gimmas swa scyne 695

COMP. wlite-scyne

-scype : voir fēond-scype

ge-scyppan Vft6 trans "former, créer" [> shape]

Prét Sg3 659

se þas world gescop 659; þone þe mon gescop X1 23, þone þe leoht gescop Jul 111

-scyte : voir fæer-scyte

se, sēo, þæt démonstratif-article "le, la"

se Masc

NSg 441, 443, 448, 456, 558, 574, 627, 631, 645, 650, 681, 691, 696, 720, 723, 726, 728, 730, 736, 768, 804, 856; à valeur de pronom : 619, 659, 666, 776

AcSg (þone) : 637, 647, 719, 729, 774; à valeur de relatif : 637

GSg (þæs) 458, 505, 530, 553, 639, 654, 655 (voir aussi neutre ci-dessous)

DSg (þam) 459, 497, 667, 749, 766, 782, 802, 848 (voir aussi neutre ci-dessous)

ISg (þy) 790, (þon) 850; bi þon 633, 650, 691, 712

sēo Fém

NSg : 538, 699, 703

AcSg þa : 455, 531, 534 (ða), 549, 632, 652, 739, 841, 592, 614; à valeur de relatif : ða 865 (voir aussi þa adverbe ou conjonction)

GSg (þære) 613; DSg (þære) 461, 519, 542, 552, 621, 624, 626, 638 (ðære), 864

þæt Neutre

NSg (þæt) 586, 754; à valeur de pronom : 443, 547 (Ðæt), 551, 600, 715, 722, 770, 853

AcSg (þæt) 474, 507, 520, 560, 592, 656 (pronom), 714; à valeur de relatif : 813, 792 ("ce que"); voir aussi þæt conjonction

GSg (þæs) : 495, 559, 611, 757, 823; à valeur de conjonction ("pour cette raison, parce que") 466 (þæs ymb "après"), 472, 598, 600, 793, 829; þæs þe "parce que"

501, 794, 828; (voir aussi masculin ci-dessus)

DSg (þam) 820

Pluriel :

NPI (þa) : 706, 654 (ou adv?), 694 (ou adv?); à valeur de relatif : 450, 761, 837 (þa þe)

AcPI (þa) : 642 (ou adverbe?)

GPI (þara) : 526 (= relatif)

DPI (þam) : 640, 799 (= relatif)

sealde : voir sellan

sealt *Adj* "salé" [> salt]

AcSg 677

ofer sealtne sáe 677, voir sæ

-searo : voir fāer-searo, lyge-searu

searo-lice *Adv*: "ingénieusement, avec art"

searolice 672, MB8 26, Phén 297

sēcan *Vfb1c trans* "chercher, chercher à atteindre, rega-gner" [> seek]

Prét Sg3 649, Opt Prés P11 752, Imp Sg 441

ge-sēcan *Vfb 1c trans* "chercher, atteindre"

Inf 524, 571, 626, Prét Sg3 646

secgan *Vfb3 trans* "dire" [> say]

Inf 612, 667, 672, Prés P13 547, 785, Prét P13 451, Opt Prés P13 601

swa gewritu secgað 547, Ele 674; us gewritu secgað GenA 1121, R5 65; swa us gewritu secgað Phén 655; þæs gewritu secgað Phén 313; þæs þe EgC 14; ac R39 13; gewritu secgað R39 1; ond writu cypað Phén 425

us secgað bec hu... 785, GuB 878; þæs þe (us) secgað bec GenA 227, Brun 68, LP2 20; voir aussi boc

sefa *Masc an* "esprit, cœur"

NSg 499, AcSg (ou P1?) 487, 663, GSg 442

him wæs geomor sefa 499, Ele 627, Bw 49, 2419; him wæs leoht sefa And 1251, Ele 173; him bið grim sefa Bw 2043, wæs him hreo sefa Bw 2180, MB1 71, him wæs sefa geomor Bw 2632; geomor sefa GuB 1208, sefa geomor Rsg 95

þurh sefan snyttro 442, PCP 7; snytro on sefan Dan 84

on sefan manna 487, geond sefan monna 663; geond beorna breost And 768

COMP. brēost-sefa

segun : voir sēon

sēl *Adj a* "bon, excellent"

Compar. : Nt GSg 757

Superl. : Nt AcSg 520

sellan *Vfb1c* "donner" [> sell]

Prés Sg3 689, Prét Sg3 660, 860

us giefe sealde 660, 860; ond him giefe sealde Ele 182, GuA 100, 357; þe him giefe sealde Dan 199

sēleste, sēllran : voir sēl

semninga *Adv* "soudain, immédiatement"

491

ða wearð semninga 491; ða cwom semninga Ele 1109, Jul 242, 614; semninga 15 occ.

sendan *Vfb1b trans* "envoyer" [> send]

Prés Sg3 664, Prés P13 675

DÉR. on-sendan

on-sendan *Vfb1b trans* "envoyer"

Prés Sg3 760, 764

sēon *Vft5 trans* "voir" [> see]

Prét P13 495, 536

þær hy to segun 495, And 711, Ele 1104; weorud to segon Jul 291; folc to sægon Bw 1422; weras on sawon Bw 1650; þær hi on gesawon P105.35 2

eagum segun 536; voir eage

DÉR. for-sēon

ge-sēon, *Vft5 trans et intrans* "voir"

Inf 502, 794, Prés P12 512, 522 (geseoð); Prét P13 (gesegeon) 498, 506, 554; (gesawon) 740

for-sēon *Vft5 trans* "mépriser" [all. versehen]

Inf 757

#syn-wunde forseon 757

seow : voir sāwan

-setl : voir hēah-setl

settan *Vfb1a trans* "poser, placer" [> set]

Prét Sg3 663

sī : voir wesan

sib *Fém ō* "(relation de parenté), paix, union" [> (gos)sip]

NSg 581, AcSg 487, 689, DSg 619

sib sceal gemæne englum ond ældum 581; sib gemæne Bw 1857

sawlum to sibbe 619, voir sawel

sib-lufu *Fém* *ō* "affection
 DSg 635
 mid **sib-lufan** 635; sib-lufu GenA 24, Hm3 7;
 sibbe lufan P50.76, P10 9; sibbe and lufe
 LP2 30, lufan and sibbe MB11 81

sīd *Adj* "large, vaste"
 Masc AcSg 785, 852, ISg 524, *Fém*
 AcSg 672
side herge 524, voir here; **side gesceaft**
 672, voir gesceaft; **geond sidne grund** 785,
 voir geond; **geond sidne sáe** 852, voir sǣ

-sīen : voir **on-sīen**

sixta *Numéral ordinal* "sixième" [> sixth]
 Masc NSg 736

sīgan *Vft1 intrans* "descendre, avancer"
 Inf 550

sige-bearn *Nt a* "enfant victorieux"
 GPI 520
ealra sige-bearna þæt seleste 520; sige-
 bearn godes Ele 481, 862, 1146, DHI 11, 32,
 50; sige-beorn Fin 38

sige-hrēmig *Adj a* "trionphant"
 Masc NSg 531
gesæt sige-hremig on þa swiþran hand
agnum fæder 531; sitest sige-hrēmig on ða
 swiðran hand ðinum god-fæder KIH 30;
 wiges hremig Brun 59, huþe hremig Bw 124,
 Ele 149

***sige-þrēat** *Masc i* "armée victorieuse"
 DSg 843
#on þam sige-þreate 843

sigor / sygor *Masc a* "victoire"
 AcSg 581, GSg 513
sigores ágend 513, XSt 676; sigores god,
 swegles agend And 740; sigores weard X1
 243, fruma X1 294, frea X1 404, brytta JgD2
 279, ealdor Pra 40; schéma sigora + nom
 très courant
#þurh his sylfes sygor 581

simle / symle *Adv* "toujours"
 477, 602, 767, 777

sinc-giefa *Masc an* "donneur de trésors,
 chef"
 GSg 460
hyra sinc-giefan 460; sinc-giefa GuB 1352,
 And 1509, Bw 1012, 1342, Bw 2311, Mald
 278; sur le même modèle, beag-giga, gold-
 gifa, etc.

sind, sindan : voir **wesan**

singan *Vft3 trans et intrans* "chanter,
 réciter" [> sing]
 Inf 667, Prét Sg3 650, 712, Prét Pl3 468, pp
 619
singan ond secgan 667; Wid 54, P100.1 2;
 singan oððe secgan MB2 17; cweþað ond
 singað X1 283; singe soðlice ond secge eac
 P103.31 2
bi þon se witga song 650; þæt se witga
 song Vgl 50, swa se witga song Mnl 59; voir
 bi
swa ær biforan sungon 468; hu on worulde
 ær witgan sungon Ele 561; þurh fym-witan
 beforan sungen Ele 1153
voir aussi song, substantif

ge-sittan *Vft5 intrans sur sittan > sit*
 "s'asseoir"
 Prét Sg3 531

sīð *Adv* "tard, ensuite" [all. seit]
 602
sið ond ær 602, GenA 2935; ær ond sið Jul
 496, Bw 2500; sið ne ær Ele 240; ær ne sið
 GuB 1118, Jul 548; ne ær ne sið Ele 910; sið
 opþe ær Ele 974, X3 1067, Jul 710, Mnl 200,
 MPD 26; ær opþe sið X3 893, 1052, GuA
 369, R60 8

ge-sīþ *Masc a* "compagnon", *sīðian*
 "voyager"
 DPI 473
#leofum gesiþum 473; swæse gesiþas Bw
 29, 2040, 2518

sīþian *Vfb2 intrans* "voyager"
 Inf 819
somed siþian sawel in lice 819; þenden
 gæst ond lic geador siþedan Jul 714; samed
 siþian R51 2

siþ-þan *Conj* "après que, quand" [all.
 seitdem]
 445, 565, 629, 702

-snottor : voir **gearo-snottor**

snūde *Adj* "soudain", de *snūd* "rapidité"
Fém AcSg (faible) 841
#on þa snudan tid 841; snude 17 occ.

snyttu *Fém in (indécl au Sg)* "sagesse"
 AcSg 442, 662, 684, GSg 684
#þurh sefan snyttro 442
modes snyttu 662, Ele 554, Bw 1706
#gæstes snyttu 684
snyttu cræft 667, voir cræft

sōhte : voir **sēcan**

ge-sohte : voir *ge-secan*

somed *Adv* "ensemble" [all. samt]
819

ge-somning *Fém* *ō* "congrégation" (calque du latin)
AcPI 700
þurh gesomninga soðes ond ryhtes 700;
gesomning P110.1 3

sōna *Adv* "bientôt, immédiatement" [> soon]
460

song *Masc a* "chant" [> song]
AcSg 502
song áhofun 502; song ahofan Wid 104,
song ahebbað Phén 540
voir aussi singan, verbe

sorg *Fém* *ō* "souci, anxiété" [> sorrow]
DSg 620
ældum to sorge 620, Ele 921 geomrum to sorge, GuA 476 him to sorge, Phén 611 him...to sorge, Dan 263 him...to sorge, Sal 375 seofire to sorge

sōð *Adj* "vrai" [> sooth]
Masc AcSg 451, 512
soðne dryhten 512

sōð *Adv* "vraiment"
442
þæt þu soð wite 442; miht ðu me secgan, þæt ic soð wite And 603; þæt we soð witan R36 12, ne þæt soð witan Pra 33, ær he soð wite Sal 170
þæs þe ic soð talge 794, voir talian

sōð *Nta* "vérité" [> sooth]
GSg 700, 706
soðes ond ryhtes 700, voir ryht

sōð-fæst *Adj* "vrai, intègre"
Masc NSg (faible) 696
se soð-fæsta sunnan leoma 696; X1 106

spēd *Fém* *i* "succès, abondance" [> speed]
AcSg 488, 604, 673, DSg 652
meahta sped 488, voir sped
#æhta sped 604
#wiges sped 673

spōwan *Vft7 intrans* "réussir"
Inf 564
ne meahton wīper-brogan wige spowan 564; ne meahton sið-werod guðe spowan GenA 2114-15

-spreca : voir *fore-spreca*

sprecan *Vft5 trans et intrans* "parler" [> speak]
Inf 798
gehyreð cyning sprecan reþe word 798;
gram-word spreca P74.5 2

***stælg (= stægel)** *Adj* "escarpé" [all. steil]
Masc AcSg 679

stænen *Adj a* "de pierre"
Fém AcSg 641
heortan stæenne 641; weal stæenne / stæenne weall GenA 1691, 1676

starian *Vfb2 intrans* "regarder (fixement), contempler" [> stare]
Prés P12 521, 570
þe ge her on stariað 521, 570; þe ic her on starie Bw 2796, þær he to starude Dan 717; þæt þu her on locest InC 36, þe we her on wilitað 2502

stapel *Masc a* "fondation, position, site, firmament"
AcPI 661
ece stapelas 661, Ex 474, læne stapelas ECL 59, ealde stapelas Ex 285

stapelian *Vfb2 trans* "établir, affermir"
Inf 864
utan us to þære hyðe hyht stapelian 864; hyht stapelian Jul 437; ferð stapelian Jul 270, 364, mod stapelian GuB 1110, hige stapelian Ele 1093, P61.11 2

stapol-fæst *Adj* "ferme, stable"
Fém D/ISg 490
strengðu stapol-fæstre 490; stapol-fæst And 121, Jul 374, MB11 99, Sal 240

-stede : voir *burg-stede*, *þing-stede*, *wong-stede*

stiell "bond" : voir *styll*

stīgan *Vft1 trans* "aller, monter, descendre" [all. steigen]
Inf 498, Opt Prét Sg3 464, 544, 754, Part prés 536
DÉR. *ā-stīgan*, *up-stīge*

ā-stīgan *Vft1* "(aller), monter, descendre"
Prét Sg3 702, 720, 727, 737, 786, 866
þa he on fæmnan astag 720, þa he on rode astag 727, þa he to heofonum astag 737, 866; he on beame astag XSt 547, he ða on heofenas astag DrR 103, in / on lyft astag GuA 392, Ele 899, ða he from helle astag

- GuB 1104, astah up on heofonum XSt 562, to heofum astah Ele 1888, ða he sylfa astag ofer sunnan up P67.4 4
- ge-stīgan** *Vftl* trans et intrans "monter, atteindre" [all. steigen]
Inf 514, 630, 679, Opt P11 749
engla eþel up gestigan wolde 630; gif þu wille þæt blowende rice gestigan ECL 2
þæt we to þam hyhstan hrofe gestigan 749; þæt we þæs munes mægen mæþra gestigan SFT 142
- stīrgan** *Vfbla* trans "remuer, toucher" [> stir]
Inf 669
#hearpan stīrgan 669
- stōl** : voir eþel-stōl, gief-stōl [> stool, all. Stuhl]
- stōw** *Fém wō* "endroit"
GPI 490
on stowa gehware 490; in stowa gehwam And 121; on healfa gehware Phén 206
- stræel** *Masc a* "flèche" [all. Strahl]
AcSg 765, AcPI 779
forð onsendeð of his brægd-bogan biterne stræel 765; of bogan stræle bitere sendan P77.11 2, biteran stræle Bw 1746; bitere adl P57.6 4
deofla strælas 779; deofles stræel And 1189
- strang** : voir strong
- strēam** *Masc a* "courant, eau courante"
[> stream]
NSg 853
#is þæt frecne stream 853
- strengðu** *Fém in indécl* "force, puissance"
[> strength]
DSg 490, 638
strengðu stapol-fæstre 490
#gæstes strengðu 638, voir gæst
- gestrēon** : voir eald-gestrēon
- strong / strang** *Adj* "fort" [> strong]
Masc NSg 647, 856
meahtum strang 647; mihtum strang P146.5 2, mægenes strang Bw 1844
wæs se drohtað strong 856; is se drohtað strang And 313; is þeos þrag ful strong Jul 464, wæs þæt eall full strong XSt 321; is þes hæft to ðan strang Ele 703, wæs þæt gewin to strong Bw 133, wæs sio hond to strong Bw 2684
- *stýlan** *Vfb1* trans "tremper, durcir (l'acier)"
pp 679
#styled sweord 679
voir aussi stýllan
- *stýll / stíell** *Masc* "bond"
NSg 723, 728, AcSg 719
- stýllan** *Vfb1* intrans "bondir, se précipiter"
Inf 747, Prét Sg3 745
voir aussi stýlan
- *ge-stýllan** *Vfb1* trans et intrans "bondir"
Prés Sg3 716, Prét Sg3 648
- sum** *Pron indéf* "un (certain), l'un" [> some]
Masc NSg 668, 670, 671, 672, 676, 678, 679, 680, DSg 664, 673
- *sund-hengest** *Masc a* "navire, lit. cheval de mer"
AcPI 862, DPI 852
- sund-wudu** *Masc u* "navire, lit. bois de mer"
AcSg 677
#sund-wudu drifan 677; sund-wudu Bw 208, 1906
- sungen, sungon** : voir singan
- sunne** *Fém an* "soleil" [> sun]
NSg 606, 694, GSg 696
sunnan leoma 696, voir leoma
sunne ond mona 606, 694, voir mona
- sunu** *Masc u* "fils" [> son]
NSg 451, 464, 589, 629, 712, DSg 635
sunu waldendes 635, XSt 394; waldendes sunu XSt 118; bearn waldendes XSt 194, Jul 266
meotudes sunu 629, voir meotod
sunu dauipes 712, voir Dauip
an-cenned sunu 464, voir an-cenned
COMP. gæest-sunu
- sūsil** : voir cwic-sūsil
- swā** *Adv* "si, ainsi" [> so]
"si" + adj : 501, 695
"ainsi" + prop : 645, 681, 691, 746
- swā** *Conj* "comme, comme si"
"comme" + prop : 455, 468, 543, 547, 596b, 699, 701
"ce que" + prop : 784,

"comme si" + prop : 850

"soit" + nom : 591a, 591b, 592a, 592b, 593a, 593b, 594a, 594b, 595a, 595b, 596a (deux), 633

swa þeah ("cependant") 523

swāes Adj "propre, bien-aimé"

Masc AcSg 617

wið fæder swæsne 617; swæs fæder Phén 375, Ele 517

swælg : voir swelgan

swēg Masc i "bruit, vacarme"

NSg 491

Ða wearð sweg on lyfte hlud gehyred 491; sweg wæs on lyfte GuB 1315

swegl Nt a "ciel"

AcSg 513, GSg 543, 606, DSg 502, 550, 689 on swegl 513, And 749

geseon under swegle 502; geseah þa under swegle And 1009, gesege under swegle Ele 75, gesewen GuB 1313; under swegle GenA 1414, 1764, Phén 186, 199, 467, Bw 1078, 1197

swegles agend 543, And 760; swegles aldor GenA 862, 2542, 2808, 2879, swegles brytta X1 281, JgD2 117, XSt 23, swegles weard Jud 80, swegles ealdor Jud 88, 124 under swegles hleo 606, And 832, Phén 374; under swegles begang Bw 860, 1773; voir hleo

swelgan Vft3 trans "avalier, engloutir" [> swallow, all. schwelgen]

Prét Sg3 560

sweord Nt a "épée" [> sword]

AcSg 679

#styled sweord 679

sweotule Adv "clairement"

512

swið Adj "fort, puissant" [all. geschwind]

Masc NSg 716; Compar. Fem AcSg 531 (þa swiþran hand, "la main droite")

gesæt sige-hremig on þa swiþran hand ... agnum fæder 531; sitest sige-hremig on ða swiþran hand ðinum god-fæder KiH 30-31; siteð nu on þa swiðran hond sunu his fæderes XSt 579; on þa swiðran hand XSt 610, X3 1221, JgDI 76, DHI 129; ofer þa swiðran hand P120.5 3; mid his swiðran hond XSt 359, 614; mid þære swiðran hond X3 1530; his swiðran hond P89.14 1

meotud meahum swið 716, voir meah

swylce Adv / Conj "de même, aussi, ainsi"

sygor : voir sigor

syll Pron "(lui-)même" [> self]

Fort : Masc NSg 543, AcSg 843, GSg 581; Faible : Masc NSg 524, 695

ge-syllan Vft1c trans "donner"

Inf 683

symbel Nt a "banquet, amusement, joie"

GPI 550

þa wæs symbla mæst geworden in wuldre 550; þær wæs symbla cyst Bw 1232

symle : voir simle

-sýn : voir on-sýn

synn Fém jō "faute, péché" [> sin, all.

Sünde]

DPI 736

#synnum gesæled 736; voir (ge)sælan

syn-sceaða Masc an "criminel"

NPI 706

syn-sceaða 706, Jul 671, Bw 801, GenA 55

syn-wracu Fém ð "châtiment du péché"

AcSg 794

syn-wracu 794, X3 1539, GuB 860

***syn-wund Fém ð "blessure du péché"**

AcPI 757

syn-wyrcend Masc cons4 "qui fait le mal"

GPI 841

æg-hwylcum syn-wyrcendra 841; syn-wyrcend X3 1104, Ele 395, 943, P140.11 2

T

tācen Nt a "signe" [> token]

AcPI 642, GPI 462

talian Vfb2 intrans "supposer, assigner"

Prés Sg1 794

þæs þe ic soð talge 794; And 1563; soð ic talige Bw 532, wen ic talige Bw 1845

***tēag Fém "lien"**

DPI 733

fyrnum teagum 733, Pnt 60; fyrnum cloomum And 1378

teala Adv "bien, correctement"

792

-teldan : voir bi-teldan

bi-teldan Vft3 trans "couvrir, accabler"

pp 538

tempel *Nt a* "temple"

AcSg 707, GSg 495

godes tempel 707, ; And 1634, Ele 1021 (même vers), Ele 1057, GuB 1002, 1113, 1149, 490; tempel dryhtnes And 667, Ele 1009, X1 186

#**purh þæs temples hrof** 495**tīd** *Fém i* "temps, époque" [> tide]

AcSg 455, 549, 632, 739, 841, 849

in þa æpelan tīd 455, **in þa halgan tīd** 549, **on þa halgan tīd** 632, **on þa halgan tīd** 739, **on þa snudan tīd** 841, **on þas gæsnan tīd** 849; **on/in þa sylfan tīd** GenA 2393, X3 1148, **ilcan** And 911, SFT 75, **bitran** And 1160, **æðelian** Ele 784, GuB 1105, **sliðan** Ele 854, **nigoðan** Ele 869, SFT 182, **mæran** X3 971, Jul 731, P103.18 1, **grimman** X3 1080, X3 1333, R3 30, **lænan** X3 1558, 1585, GuB 967, 1120, Vgl 10, Whl 64, **openan** X3 1570, Phén 509, **geocran** GuB 976, **sliðnan** GuB 992, Vgl 52, **seocnan** GuB 1068, **dreorgan** GuB 1085, **frencnan** Phén 390, 450, Jul 724, **geomran** Phén 517, **longan** OrW 49, **hwilnan** Whl 86

tīlgan *Vfb2 trans + G* "s'efforcer d'atteindre, acquérir"

Inf 748

we sculon mærpum tīlgan 748; **mærða tīlgað** Phén 472

tīr *Masc a* "gloire"

GSg 462

tīres brytta 462, Jud 93; **tīres wealdend** P79.14 7

tō *Prép + D ou Acc* "vers, pour" [> to]

+ D 456, 461, 475, 479, 485, 519, 533, 552, 577, 610, 613, 619, 620, 624, 632, 648, 650, 690, 722, 737, 749, 758, 773, 857, 859, 864, 866 (émendation)

+ Acc 623

+ gérondif 597 à valeur adverbiale 495 (þær hy to segun)

bi-tolden voir *bi-teldan***torht** *Adj* "brillant, splendide"

Fém DSg (faible) 542, **Nt AcPl (faible)** 642

#**in þære torhtan byrig** 542**torn** *Nt a* "(colère), chagrin" (poétique)

DSg 538

#**torne bitolden** 538; **torne gebolgen** Bw 2401

trēow *Fém wō* "fidélité, accord"

NSg 584

#**gæst-halig treow** 584; **halegu treow** GenA 2118, Ex 366

***trēow-lufu** *Fém ō* "amour fidèle"

NSg 538

trūwian *Vfb2 intrans* "faire confiance"

Prés Pl3 837

tūddor *Nt a* "progéniture, produit, fruit"

AcSg 688

eorþan tūddor 688, GenA 1305, 1313, 1402, 1440; XSt 657; MB4 31, MB27 10; **mon-cynnes tūddor** X3 1416, **treo-fugla tūddor** GuA 735

COMP. **magu-tudor****tungol** *Nt a* "astre"

NSg 699, GPI 607, 671

æpelast tungla 607; **æðele tungol** MB29 34, Phén 93; **mærost tungol** Phén 119, **mærra Crd** 8, **tungol torhtust** Mnl 111

ryne tungla 671; Jul 498, MB28 3; **tungla gong** X3 883

#**gæstlic tungol** 699COMP. **heofon-tungol****-getrum** : voir *gār-getrum***twēgen** *Numéral Masc* "deux" [> twain]

Masc Ac 506

tyht *Masc i* "marche, mouvement"

DSg 811

brond bið on tyhte 811; **fyr bið on tihte** Phén 525, **werod wæs on tyhte** Ele 53

týn *Adj numéral* "dix" [> ten]**-týnan** : voir *on-týnan***on-týnan** *Vfb1 trans et intrans* "ouvrir"

Imp Pl 576

P**þā** *Adv* "alors"

468, 533, 550, 703, 738, 742, 771, 866, 491, 527, 659 (Ða)

þā *Conj* "quand"

443, 448, 614 (ðā), 628, 720, 724, 727, 729, 731, 737

456 (Ða), 858 (ou adv?)

voir aussi *se (Fém Acc, ou Pl)***þā-gēn** *Adv* "encore"

496, 542

þær *Adv* "là, alors"

838 (Ðær), 447, 454, 537, 540, 721, 801, 840

þær *Rel ou Conj* "où, si, quand"

"(là) où" 462, 495, 734, 750, 753, 795, 843?

"si" 843?

"quand" 568, 706

þære : voir **sē** (Fém)

þæs : voir **sē**

þæt *Conj* "que, afin que, de sorte que, en ce que"

afin que : 442

que : 447, 454, 548, 552, 692, 752, 754, 775, 783, 816, 818, 822, 848

de sorte que : 479, 589, 749, 861

en ce que : 859

voir aussi **sē** (neutre)

þætte *Conj* = þæt þe, "que, afin que"

451, 600, 656, 715

þam : voir **sē**

þāra : voir **sē** (Pl)

þās *Dém Pl* : voir **þēs**

þe *Particule relative* "qui, que"

employé seul : sujet 505, 655; COD 521,

559, 570, 602, 613, 615, 643, 854, 580 (ðe)

avec pronom : NSg (se þe) 619, GSg (þæs þe) 501, 794, 828, NPl (þa þe) 496, 837, GPI

(þara ðe) 526, DPl (þam þe) 640, 799

þe *Conj* "que"

466, 792

þeah *Adv* "cependant, (bien que)"; **swa þeah** même sens

523

þearf *Fém ð* "besoin"

NSg 751, 847, AcSg 816. GSg 707

is us þearf micel 751, 847, voir micel

gæstes þearfe 707, 816, X3 1057, Gifts 86

voir aussi þurfan

þec : voir **þū**

þegn *Masc a* "serviteur, vassal" [> thane]

NPl 470, 541, 553, 497, GPI 457, 710

#his þegna gedryht 457, voir gedryht

godes þegna 710, ; metodes þegn GenA

2908, GuA 708, GuB 1243; dryhtnes þegn

GuA 693, GuB 1135, DrR 75; Cristes þegn

X1 283, Jul 299, 1303, LP2 53

þegnas gecorene 497, voir ceosan

þegnas þrym-fulle 541; þegnas þrym-fæste

GenA 15

Allitére avec þeoden aux vers 457, 541, 553

***þegn-weorud** *Nt a* "troupe de vassaux"

NSg 751

-þencan : voir **bi-þencan**

bi-þencan *Vfblc trans* "considérer" [>

bethink]

Inf 821, Opt Prés SgI 849

þenden / þendan *Conj* "lorsque, pendant que"

597, 772, 814, 817 (þenden), 590, 800 (þendan)

toujours utilisé, dans le *Christ II*, dans des phrases faisant allusion à la vie ici-bas (þendan her wunað, 590)

þeod *Fém ð* "peuple, hommes"

GPI 847

COMP. wer-þeod

***þeod-būende** *Masc cons4 Pl* "les habitants des nations, les hommes"

DPl 616

***þeod-egsa** *Masc an* "terreur générale"

NSg 833

þeoden *Masc a* "chef"

NSg 457, 791, GSg 541, 553, DSg 612

þeoden þrym-fæst 457, voir þrym-fæst

engla þeoden 791, voir þrym

þeodne ussum 612; þeoden ure GenA 92, XSt 546

in þæs þeodnes burg 553, Dan 188

Allitére avec þegnas aux vers 457, 541, 553

þeos : voir **þēs**

þēs, þēos, þis *Adj ou pron démonstratif* "ce" [> this]

Masc AcSg (þisne) 574; Fém NSg (þēos)

842, AcSg (þas; voir aussi Nt NPl) 515, 519,

659, 849, 855; Neutre AcSg (þis) 627, NPl

(þas; voir aussi Fem AcSg) 826

þi : voir **þy**

þing-stede *Masc i* "lieu de réunion"

DSg 497

on þam þing-stede 497; to þam þing-stede

And 1098

(ge-)þingan "prosperer" *VfI trans*

pp 751

- geþungen þegn-weorud** 751; þegn geþungen Jul 262
- ge-þingian** *Vfb2 trans et intrans "intercéder"*
Prét Sg3 616 (geþingade)
geþingode fæhþa mæste 617, voir fæhþ
- þis, þisne : voir þēs**
- þon : voir sē**
- for-þon** *Conj "c'est pourquoi"*
756, 766, 815
- þonan** *Adv "de là", Conj "d'où"*
Adv : 625, 759; Conj 535
- þonc** *Masc a "remerciement", construit avec secgan + Ac de þonc, D de la personne et G de la chose [> thank]*
AcSg 599, 601, 612
ealles þanc secgan 611-612, GenB 238, And 1150, Rsg 67, 86, Bw 2794, Jud 341, FtM 97, Jul 593, X3 1497
þonc butan ende 599, voir buton
- þone : voir sē**
- þonne** *Adv / Conj "alors, quand" [> then, than]*
adverbe : 525, 797, 807, 827
conjonction : 674, 763, 791 (Donne), 824, 832, 844
introduisant le second terme d'une comparaison (> than) : 842, 839
- þracu** *Fém ṑ "puissance, (violence)"*
AcSg 593
#þrymmes þræce 593
COMP. holm-þracu
- þrēat** *Masc a "troupe"*
NSg 492, 738, AcSg 570, DSg 517
heofon-engla þreat 492, X3 927; engla þreat 738, XSt 166
þisne lican þreat 570
engla þreat 738, XSt 166, DHI 17; engla þreatas GenA 13, XSt 422, 567, GuB 1314, OrW 92, P148.2 1; engla werod Ele 1281, JgD2 115, 128, 282, Pra 35
mid þyslice þreate 517, for þyslicne þreat Ele 546; mid þreate XSt 386
COMP. sige-þrēat
- þridda** *Numéral ordinal "troisième" [> third]*
Masc NSg 726
- þrowing** *Fém ṑ "souffrance, Passion"*
AcPl 470
þurh his þrowinga 470; þrowing 8 occ.
- þrym** *Masc i "multitude, majesté, gloire"*
NSg 599, 726, AcSg 653, 657, 740, GSg 593, GPI 726
þrynyse þrym 599, GuA 646, Jud 86
ealra þrymma þrym 726, Ele 483, GuB 1103, Phén 628
ofer heofona þrym 653, ofer mæгна þrym 657
wuldres þrym 740, GuB 1364, X1 71, 83, Jul 641
#þrymma mæste 833
#þrymmes þræce 593
COMP. mægen-þrymm
- þrym-fæst** *Adj "glorieux, puissant", lit. "ferme en gloire"*
Masc NSg 457
þeoden þrym-fæst 457, And 323, 479, þrym-fæst þeoden X3 943, Ex 363
- þrym-full** *Adj a "glorieux, puissant"*
Masc NPl 541
#þegnas þrym-fulle 541; þegnas þrym-fæste GenA 15, þeodnas þrym-fulle And 363; þrym-full 7 occ.
- þrymma, þrymmes : voir þrym**
- þrý-nyss** *Fém "Trinité"*
GSg 599
þrynyse þrym 599, voir þrynyse
- þū** *Pron Sg2 "tu" [> thou]*
NSg (þu) 440 (ðu; avec impératif), 442, 621 (þu); AcSg (þec) 621
- ge-þungen : voir ge-þingan**
- þurfan** *Perf Prés "avoir besoin"*
Prét Sg3 779
- þurh** *Prép + Ac "à travers, par, grâce à" [> through]*
lieu traversé : 495
lieu où s'exerce l'action : 778
moyen : 442, 444, 450, 470, 480, 488, 530, 581, 587, 603, 620, 649, 665, 685, 700, 710, 719, 823
- þus** *Adv "ainsi" [> thus]*
686 (Ðus), 744 (þus)
- þy : voir sē**
- þy læs** *"de peur que"*
684, 762, 768
- þys-lic** *Pron indéf "tel"*

ISg 517
mid þyslice þreate 517; for þyslicne þreat
 Ele 546

þýstru *Fém in "ténèbres"*

GPI 593

#**þystra wræce** 593

U

ufan-cund *Adj a "céleste"*

Masc NPI 503

aras ufan-cunde 503; ufan-cundes engles
 GuB 1124, engel ufan-cundne GuB 1242;
 ufan-cund GuA 686

under *Prép + D / Ac "sous" [> under]*

484, 526, 502, 588, 606, 705, 769

un- *préfixe négatif*

un-hnēaw *Adj a "libéral, généreux"*

Fém DPI 686

#**geofum unhneawum** 686; giefe unmæte
 Jul 517

un-hold *Adj "hostile, déloyal"*

Masc NPI (faible) 762

un-hold 726; 5 occ.

un-mæle *Adj ja "sans tache"*

Fém AcSg 721

#**mægēð unmæle** 721; unmæle X1 333

un-murn-lice *Adv "sans regrets"*

812

æleð eald-gestreon unmurnlice 812; eteð
 angenga unmurnlice Bw 449; unmurnlice Bw
 1756

un-rīm *Nt a + G "nombre incalculable"*

AcSg 569

folces unrim 569; folca unrim JgD2 159;
 unrim GenA 2615, DHI 49; folc unlytel Ele
 871

un-ryhte *Adv "injustement"*

560

ūp / upp *Adv "vers le haut" [> up]*

avec stigan : 464, 536, 544, 630, 754 –
 on pourrait considérer que up est préfixe
 (up-stīgan)

avec d'autres verbes : bifon (528), 514
 (gestigan), 646 (gesecan), 651 (hebban),
 693 (ahebban)

uppe *Adv "en haut"*

661

uppe mid englum 661, XSt 122, 141, 287
 (to englum), 292, 329, (389), 590, 623 (to
 englum), Hm1 45, X1 387, Phén 629,
 P113.11 2, KtH 5

***up-stige** *Masc "ascension"*

GSg 655, DSg 615, 711

ūre, ūs, usse, ussum : voir wē

utan *VfII Opt PII de wītan "aller", sert à
 former l'impératif PII*

771, 773, 864

W

wāc *Adj "faible" [all. weich]*

Fém AcSg (faible) 855

#**geond þas wacan woruld** 855, voir geond

wāce *Adv "faiblement, sans énergie"*

799, 837

wælm *Masc i "bouillonnement, flamme,
 mouvement violent"*

DPI 831

#**wælmum biwrecene** 831; And 452

wæpen *Nt a "arme" [> weapon]*

AcSg 680, GPI 565, DPI 775

#**wæpna wyrpum** 565

wið sceapan wæpnum 775, And 1291

wāer *Fém ō "alliance, pacte"*

NSg 583

wære, wæren : voir wesan

wær-lice *Adv "prudemment, avec
 circonspection"*

567

wærlice 567, GenB 652; wærlic Jul 662,
 Elene 544

wæron, wæs : voir wesan

wæter *Nt a "eau"*

AcSg 851

ofer cald wæter 851, And 201, Mald 91; on
 cald wæter And 222, 253; geond / ofer / on
 deop wæter GenA 1331, 2876, Brun 55, Sal
 225; ofer seil wæter GenA 1445, heah GenA
 1451, sealt Bw 1989, wid Bw 2473, strang
 P76.16 2, scir Mald 98, brad Sal 276

waldend *Masc cons 4 "seigneur,
 souverain"*

NSg 474, 544, 556c?, 681, 714, 822,
 865, AcSg 555, 577, GSg 635

waldend engla 474, voir engel

- ealles waldend** 544, 556, 577; Ele 512, LP 21, KtH 41; ealles wealdan MB16 16, MB20 50, MB20 201, MB26 10, MEp 8
se waldend 681, Dan 240, X1 46, X3 1601, GuA 666, 763, R23 6, JgD1 94, MB21 34
meahta waldend 822, voir **meaht**
rodera waldend 865, voir **rodor**; **heofones waldend** 555, voir **heofon**
waldend wer-peoda 714 (= Salomon)
- ware** : voir **burg-ware**, **eorð-ware**, **hell-ware**
- ge-wāt** : voir **ge-wītan**
- wē** *Pron pers PlI* [> we]
 NPl (wē) 517, 586, 611, 615, 746 (we men), 749, 752, 753, 756, 758, 766, 772, 783, 784, 848, 850, 854, 857, 861, 862
 DPl (ūs) 602, 604, 613, 660, 681, 751, 758, 773, 776, 785, 822, 847, 858, 859, 860, 864, 865, 627 (ús), 631 (ús)
 AcPl (ūs) 659, 761, 771, 775
 GPl (ūsēr = possessif, lui-même décliné)
 Masc NSg 494, DSg 612, ISg 755
- ge-weald** *Masc Nt a* "puissance, domination" [all. Gewalt]
 DPl 705
 under **hæpenra hyrda gewealdum** 705, under **haligra hyrda gewealdum** GuA 415; on **þære cwene gewealdum** Ele 610
- weallan** *Vft7* "bouillonner"
 Prét Sg3 539
hreðer innan weoll 539; **weoll him on innan** GenB 353, **hreðer inne weoll** Bw 2113, **breost innan weoll** Bw 2331; **hreðer innan weol** GuB 979; **hreðer æðme weoll** Bw 2593
 DÉR. a-weallan
- ā-weallan** *Vft7 intrans* "bouillonner; fourmiller"
 pp. 625
wyrmum aweallen 625; **him weollon þa wurmas of þam gewitnodan lic-haman** ÆELS Maccabées 544
- weard** *Masc a* "gardien, protecteur" [> ward]
 NSg 527
wuldres weard 527; GenA 941, Dan 759, XSt 512, 659, And 596, Ele 84; **rodera weard**, **engla, lifes, heofon-rices, sigora, mon-cynnes, gasta, gumena, weredes, middan-geardes...** **weard**
 voir aussi **weard (Fém) ci-dessous**
- weard** *Fém ō* "garde"; **wearde healdan** "prendre garde" [> ward]
 AcSg 767
wearde healdan 767, Jul 664, Bw 319, Jud 142
- weardian** *Vfb2 trans* "protéger, gouverner"; **last weardian** "suivre; rester en arrière"
 Prét Pl3 496, Opt Prés Pl1 772
eard weardian 772, Jul 20, GuB 897, Pant 11, P132.1 3, P95.12 2, And 176, 599, HbM 18; **wic weardian** Jul 82, Phén 448, Whl 26; **stapol weardian** R88 22, **sæl weardian** Bw 2075
lāst weardian 496, GuB 1338, Bw 971, 2164, MB20 241
- weardō** : voir **weorðan**
- weccan** *Vfb1c trans* "éveiller, stimuler, donner vie"
 Prés Pl3 609
- weder** *Nt a* "temps (qu'il fait), climat" [> weather]
 AcSg 605
 #**weder liþe** 605
- weg** *Masc a* "chemin, route" [> way]
 AcPl 681
 #**wegas wid-gielle** 681
 COMP. **wīd-wegas**
- wel** *Adv* "bien" [> well]
 547, 551, 668
- wela** *Masc an* "richesse" [> weal]
 AcSg 605
welan ofer wid-lond 605; **welan ofer wid-londa gehwylc** X3 1384
 COMP. **eorð-wēla**
- wēnan** *Vfb1b + G ou Ac, trans ou intrans* "supposer, s'attendre à, espérer" [> ween]
 Prés Sg1 789
- wendan** *Vfb1b intrans* "tourner, changer de direction, aller"
 Prét Sg3 650
wende to worulde 650; **wende hine of worulde** Ele 440
- wende** : voir **leof-wende**
- wēne** : voir **wēnan**
- weoll** : voir **weallan**

***weolma** *Masc Nt an ou weolme Fém an*
 "choisi entre tous" voir commentaire
 textuel

GSg 445

#*mægða weolman* 445

weorc *Nt a "œuvre"* [> work]

AcSg 691, DPI 750, 784, 837

halgum weorcum 750), voir *halig*

ge-weorc : voir *flān-geweorc*

weoredum, weoroda : voir *weorud*

weorðan *Vft3 intrans "arriver, devenir"*

Prét Sg3 (*weorð*) 444, 491, 724; Opt Prét
 Sg3 (*wurde*) 658, 839

**ge-weorðan, Vft3 intrans "devenir, se
 produire"**

Inf 624, Prés Sg3 715, Prét Sg3 722, pp
 (*geworden*) 551, 740

weorðian *Vfb2 trans "honorer"*

Prés Sg3 687, 691

ge-weorðian *Vfb2 trans "honorer"*

Prét Sg3 659 (*geweorðade*)

weorud *Nt a "troupe, armée, peuple"*

NSg 493, 554, AcSg 458, GPI 631, DPI
 482

weoredum cyðað 482; *weorodum gecyðde*
 And 564

weoroda god 631, Ele 1149, X1 347, 407,
 GuA 395, Phén 565, Jul 515, Gifts 3, DrR
 51, P76.11 1, Ex 433, 23, PCE 1, MB29.77,
 Mnl 149, Inc 27; aussi *weoroda waldend*,
dryhten, nergend, ealdor, wuldor-cyning,
wuldor-frea, will-gifa
leof weorud 458, Jul 647

#*weorud wlite-scyne* 493, 554

COMP. *þegn-weorud*

wer *Masc a "homme"* [> were-(wolf)]

GPI 509, 634

ofer wera mengu 509, voir *mengu*; *helm*
wera 634, voir *helm*

(ge-)werian *Vfb "couvrir, vêtir"*

pp Masc NPI 447

gewerede 447, Ele 263, InC 148

wērig *Adj "las, triste"* [> weary]

Masc NSg 802

COMP. *ferð-wērig*

wer-þeod *Fém ð "peuple, nation,
 hommes"*

NPI 600, GPI 714

waldend wer-þeoda 714, And 855

wesan *Vft5 intrans "être"*

Inf 583, Prés Sg3 (*is*) 547 (+ pp), 574,
 583, 600, 696, 750, 751, 782, 847, 850,
 853; Prés Pl3 561 (+ pp), 694; Prét Sg3
 (*wæs*) 499, 527, 529, 537, 538, 550, 619
 (émendation), 639, 651, 720, 723, 724,
 726, 728, 730, 736, 738, 805, 814, 856
 (en italiques, les auxiliaires de passif);
 Prét Pl3 449, 460; Opt Prés Sg3 (*sī*) 777;
 Opt Prét Sg3 451 (+ pp); Opt Prét Pl3
 692 (+ pp)

wīde *Adv "loin, au loin"* [> wide]

810

geond woruld wide 810, voir *geond*

wīde-feorh / wīde-ferh *Ac adverbial "à
 jamais"*

583, 784

sib sceal á forð heonan wesan wide-ferh
 583; *wesan wide-ferh* GuA 671; *wide-ferh* 15
 occ.

wīd-giel *Adj "vaste"*

Masc AcPI 681

#*wegas wid-gielle* 681; *wid-giel* 5 occ.

wīd-lond *Nt a "vaste territoire, la surface
 de la terre"*

AcSg 605

welan ofer wīd-lond 605, *welan ofer wīd-
 londa gehwylc* X3 1384; *worde ofer wīd-land*
 GenA 1412, *wæter* GenA 1538, *wegas* And
 198

wīd-weg *Masc a "région lointaine"*

AcPI 482

geond wīd-wegas 482, Bw 840, 1704,
 P144.20 4; le mot n'apparaît que dans cette
 formule

wīg *Masc Nt a "combat, guerre"*

GSg 673, DSg 564

wiges sped 673

-wihta : voir *al-wihta*

wil-cuma *Masc an "celui dont la venue
 fait plaisir"*

AcSg 554

gesegon wīl-cuman 554; *wīl-cuma* 8 occ.

***wīl-dæg** *Masc a "jour heureux"*

DSg 459

on þam wīl-dæge 459

wīle : voir *willan*

wil- préfixe, sur will "volonté, plaisir"

wil-gifa *Masc a* "donneur de ce qui est désirable"

AcSg 537

hyra wil-gifan 537; wil-gifa Elene 221, Phén 465

willa *Masc an* "objet désirable, joie"

NSg 631

willan *V athém* "vouloir" [> will, all. willen]

Prés Sgl 815, 817; Prés Sg3 514, 523, 571, 577, 683 (nyle = ne + wille), 803; Prés Pl1 517; Prét Sg3 631; Prét Pl3 (Noldan = ne woldan) 642

wilnian *Vfb2 trans* "désirer"

Inf 773

utan us to fæder freoþa wilnian 773; to fæder fæðmum freoþo wilnian Bw 188; freoþo wilnian DHI 98, friðes wilnian And 1128, generes GuA 290, hleowes P108.10 3

ge-win *Nt a* "peine, conflit, guerre"

DSg 622

wunian in gewinne 622; on gewinne P87.15 1, Mald 248, 302, MB25 70

-windan : voir be-windan

be-windan *Vft3 trans* "entourer"

[(be)wind]

pp 725

clapum bewunden 725; bewundenne mid wonnum clapum X3 1423; wirum bewunden Bw 1031, etc

windig *Adj* "battu des vents"

Masc NPl 855

#windge holmas 855; windig 7 occ.

wīs *Adj* "sage"

Fém AcSg 664

COMP. ryht-wīs

ge-wit *Nt ja* "intelligence, connaissance"

AcSg 640

#deorc gewit 640

witan *Perf Prés* "savoir"

Opt Prés Sg2 442

voir aussi wīte

ge-wītan *Vft1 intrans* "s'en aller"

Prét Sg3 (gewat) 494; Prét Pl3 (Gewitan) 533

wīte *Nt ja* "châtiment, supplice, souffrance"

ASg 595, GSg 625, GPI 804

wite mid wrapum 595; wrapra wita 804; wraplic wite Gen 355

#wites fyr 625; wites clomm XSt (4 occ.), wites bona XSt 264

voir aussi witan

witga *Masc an* "sage, prophète"

NSg 650, 691, GPI 469

bi þon se witga song / cwæð 650, 691; be ðam se witga sang Ele 1188, þæt se witga song Vgl 50, swa se witga sang Mnl 59, swa se witga cwæð MCh1 36

witgena word 469; Ele 394, witgena word-cwyde Dan 646, word-geryno Ele 289, woð-song X1 46

wið *Prép + D / Ac / G* "vers, contre, avec"

+ Ac "avec" : 477, 617

+ D "contre" 761, 766, 775, 567

wiþer-breoca (= wiþer-breca) *Masc an* "adversaire"

NPl 564 (MS wiþer-brogan)

wiþer-broca 564; 5 occ.

wlite *Masc i* "aspect, beauté"

AcSg 848

gæstes wlite 848, OrW 33; his sawle wlite X3 1580

wlite-scýne *Adj i* "splendide"

NSg 493, 554

#weorud wlite-scýne 493, 554; wlite-scýne 8 occ.

wolcen *Nt a* "nuage"; au pl "les cieux"

[all. Wolken]

DPl 527, 588

under wolcnum 588, 31 occ. (cf. under roderum)

wolde : voir willan

-wōma : voir heofon-wōma

wong *Masc a* "plaine, terre" (poétique)

NPl 810, GPI 680

#wonga bigong 680, voir bigong

wong-stede *Masc i* "lieu"

DSg 802

on þam wong-stede 802, And 988, Ele 1103; in þam wong-stede Bw 2786; of þam wong-stede Pant 45, Ele 793, of þissum wong-stede SFT 145

wōp *Masc a* "cri, lamentation, larmes?"

GSg 537

- wopes hring** 537, And 1278, Ele 1131, GuB 1339, voir commentaire textuel
- word** *Nt a* "mot, parole"
AcSg/PI 459, 469, 474, 714, 798, 823; DPI 509
ond þæt word acwæð 474, 714, voir acweðan
- word-cwide** *Masc i* "parole"
AcSg 673
word-cwide writan 673; word-cwide 16 occ.
- ge-worden** : voir *ge-weorðan*
- word-gerýne** *Nt ja* "mystère exprimé en paroles, parole mystérieuse"
DPI 463
word-geryno 463, Ele 289, 323, Gifts 96
- ge-worhte** : voir *ge-wyrcan*
- *word-laþu** *Fém* "discours, parole"
AcSg 664
#word-laþu 664; word-latu And 1522
- wordum** : voir *word*
- worhtan** : voir *wyrcan*
- woruld / world** *Fém i* "monde" [> world]
AcSg 659, 469, 718, 778, 810, 855, DSg 598, 650, 799, 818, GPI 778
geond woruld innan 469, voir *geond*; **geond woruld wide** 810, voir *geond*; **geond þas wacan woruld** 855, voir *geond*
þurh woruld worulda wuldor on heofnum 778; *geond ealra worulda woruld mid wuldor-cyninge* XSt 223, in *woruld worulda wuldor-gestealda* And 1686, *þurh woruld worulda ond wuldres blæd* Phén 662; *on worulda woruld* JgD2 198, 248, Gl1 41; *on / þurh (ealra) worulda woruld* 15 occ. dans les psaumes; *to widan feore wuldor on heofnum* And 1452
- wracu** *Fém ð* "vengeance, souffrance, châtement"
AcSg 593, 622
þystra wræce 593
#wræce dreogan 622; *wræce þrowian* And 615, Rsg 58; voir *dreogan*
COMP. *syn-wracu*
- wræt-lic** *Adj* "beau, merveilleux"
wordum wrætlicum 509, And 630, 1200
- wrāð** *Adj* "furieux, cruel"
Masc DPI 595, *Nt* GPI 804
- wrapra wita** 804, voir *wite*; **wite mid wrapum** 595, voir *wite*
- wrāþ-lic** *Adj* "cruel, douloureux"
Nt AcSg 831
wrāþlic ondlean 831; *wrāþlic wite* GenB 355; *wrāþlic* 2 occ.
- wrāþra, wrāþum** : voir *wrāð*
- wrecan** : voir *a-wrecan, bi-wrecan*
- ā-wrecan** *Vft5 trans* "raconter, composer" (également "chasser, venger, punir"); l'idée de base est faire sortir, ex-primer
Prét Sg3 633
giedd áwræc 633, Bw 2108
- bi-wrecan** *Vft5* "(exiler), affliger"
pp Masc NPI 831
wælmum biwrecene 831; *sande biwrecene* Ele 251, *wære* And 269
- wrēon** : voir *on-wrēon*
- on-wrēon** *Vfb1/2* "dévoiler", sur *wrēon* "couvrir"
Prét Sg3 463
- wrihan** : voir *be-wrihan*
- be-wrihan** "couvrir, cacher", prés. *bewrihþ?*
- be-wriðan** *Vft1 trans* "encercler", prés. *bewriðeð?*
Prés Sg3 718
- ge-writ** *Nt a* "écrit" [> writ]
NPI 547
swa gewritu secgað 547, voir *secgan*
- wriþan** *Vft1 trans* "écrire" [> write]
Inf 673
- *wrōht-bora** *Masc an* "accusateur" (= "Satan")
NSg 763
- wudu** : voir *flōd-wudu, sund-wudu*
- wuldor** *Nt a* "gloire"
NSg 598, 778, AcSg 508, 595, GSg 463, 493, 527, 565, 740, DSg 551, 718
wuldor þæs age 598, Ele 1123
wuldor on heofnum 778, And 1452
cyninga wuldor 508, And 171, 555, 854, 1411, Ele 5, 178, Mnl 1 Jul 279, Rsg 21, Jud 155
swa wite mid wrapum swa wuldor mid arum 595; *swa wite swa wuldor* SB1/2 7
in wuldre 551, 27 occ.
wuldres aras 493, Ele 737

wuldres cyning 565, FAp 27, DrR 133, Jul 516, OrW 95, P70.18 3, MB26 45, Sft 74; wuldres aldor, agend, drihten, god, waldend, weard, etc.
wuldres þrym 740, voir þrym

wunað : voir wunian

wund *Fém* ð "blessure" [> wound]
 NSg Pl 770, AcPl
 #þæt bið frecne wund 770
 COMP. syn-wund

be-wunden : voir be-windan

wunian *Vfb2 intrans* "habiter, rester"
 Inf 622, 818, Prés Sg1 478, 488, Prés Sg3 590 (wunað), Prés Pl3 (wuniað) 598
 ic eow mid wunige 478, 488; ic þe mid wunige And 99, 1218; ic him in wunige R85 6
 þendan her wunað 590, Bw 284
 þenden flæsc ond gæst wuniað in worulde 598; þenden þe feorh wunað GenA 908

wurde : voir weorðan

wynn *Fém* i "joie, plaisir"
 DPI 740
 COMP. lif-wynn

wyrca *Vfb1c* "(travailler), faire, accomplir"
 Prét Pl3 708
 #blod-gyte worhtan 708
 COMP. syn-wyrcende

ge-wyrca *Vfb1c trans et intrans* "fabriquer"
 Inf 680, Prét Sg1 621, Opt Prés Pl3 763

wyrm *Masc* i "ver" [> worm]
 DPI 625
 wyrmum aweallen 625; wyrmum bebrungen Vgl 56, wyrmum to wiste SB1 122, 154, SB2 117

wyrc *Masc* "lancer"
 DPI 565
 #wæpna wyrcum 565

wyrðe *Adj + G* "(précieux, noble, honorable), convenable"
 Nt NSg 600
 ðæt is þæs wyrðe þætte... 600; for-þon is þæs wyrþe þæt þu... Jul 103; wæs ðæt ðæs wyrðe ðæt...

Y

ymb *Prép + Ac et D* "environ, près de"
 [all. um]
 466, 507

yrmen (eormen) *Adj* "universel, entier, immense"
 Masc AcSg 481
Farað nu geond ealne yrmene grund 481; lytesna ofer ealne yrmene grund Jul 10, ofer eormen-ground Bw 859

yrmdū / yrmpðu *Fém* ð "misère"
 AcSg 614, DPI 621
 þu scealt yrmpum lifgan 621; yrmdum wunode And 163

yrre *Adj ja* "en colère"
 Masc AcSg 620
 þurh yrre hyge 620, FAp 68

yð *Fém* jō "vague"
 NPl 854
 #yða ofer-mæta 854

yþe *Adj ja* "facile"
 Compar. Nt AcSg 627

yþe *Adv* "facilement"
 Superl. 800
 yþast meahtan 800; yþast mæg Phén 113

yð-mearh *Masc a* "navire, lit. cheval des vagues"
 AcPl 863
 ealde yð-mearas 863; yð-mearas Whl 49, ald yð-hofu Ele 252

yðre : voir yðe (adj)

-ýwan : voir oð-ýwan

oð-ýwan / oð-ēowan *Vfb1b intrans* "montrer, apparaître"
 Prét Pl3 448; Opt Prét Pl3 454; pp 838

Bibliographie

Plan de la bibliographie

- I. Sources primaires
 - 1. Editions et fac-similés
 - 2. Traductions
 - 3. Editions ou traductions d'autres œuvres
- II. Sources secondaires
- III. Ouvrages de référence
 - 1. Dictionnaires et concordances
 - 2. Bibliographies et catalogues
 - 3. Grammaires

I. Sources primaires

I. 1. Editions et fac-similés

- 1689 : HICKES G. et RUNOLFUR Jónsson, *Institutiones Grammaticae Anglo-Saxonicae et Moeso-Gothicae et Recentissima antiquissima linguae septentrionalis incunabula, id est Grammaticae islandicae rudimenta*. Oxford : Théâtre Sheldon, 1689. 182 p. (passages runiques)
- 1705 : WANLEY Humphrey, *Antiquae literaturae septentrionalis liber alter, seu H. Wanleii Librorum vet. septentrionalium, qui in Angliae bibliothecis extant, nec non multorum vet. codd. septentrionalium alibi extantium catalogus historico-criticus, cum totius thesauri linguarum septentrionalium sex indicibus*. Oxford, 1705. 16 + 326 + 32 p.
- 1814 : CONYBEARE John Josiah, « Account of a Saxon MS Preserved in the Cathedral Library at Exeter », *Archaeologia*, 17 (1814), 180-92. (vers 600-11, 619-27, 638-40, 659-85, 776-78).
- 1826 : CONYBEARE John Josiah, *Illustrations of Anglo-Saxon Poetry, with additional notes by William Daniel Conybeare*. Londres : Harding & Lepard, 1826. 286 p. (vers 517-530, 532-544a, 600-611a, 619b-27, 638-40a, 659b-85).
- 1842 : THORPE Benjamin, *Codex Exoniensis. A Collection of Anglo-Saxon Poetry, from a Manuscript in the Library of the Dean and Chapter of Exeter, with an English translation, notes, and indexes*. Londres, 1842. xvi + 546 p.
- 1850 : ETTMÜLLER Ludwig, *Engla and Seaxna Scopas and Boceras, Anglosaxonum poetae atque scriptores prosaici, quorum partim integra opera, partim loca selecta collegit, correxit, edidit...* Quedlinburg & Leipzig, 1850. xxiv + 304 p. (vers 600-1080).
- 1857 : GREIN Christian W. M., *Bibliothek der angelsächsischen Poesie in kritisch bearbeiteten Texten und mit vollständigem Glossar*, 2 vol. Göttingen : G. H. Wigand, 1857-58.
- 1861 : RIEGER Max, *Alt- und angelsächsisches Lesebuch*. Giessen, 1861. (vers 586-685, 779-866).
- 1880 : KÖRNER Karl, *Einleitung in das Studium des Angelsächsischen*, 2. Teil. Heilbronn, 1880. vi + 404 p. (vers 659-90).
- 1892 : GOLLANCZ Israel, *Cynewulf's Christ, an Eighth-Century English Epic*. Londres, 1892. 216 p.
- 1895 : GOLLANCZ Israel, *The Exeter Book, An Anthology of Anglo-Saxon Poetry presented to Exeter Cathedral by Leofric, first bishop of Exeter (1050-1071), and still in the*

- possession of the Dean and Chapter, edited from the manuscript, with a translation, notes, introduction, etc.* Part I. Poems I-VIII. Londres : EETS 104, 1895. viii + 305 p. (deuxième partie, poèmes IX-XXXII, par W. S. MACKIE, Londres, 1934, EETS 194).
- 1898 : ASSMANN B., 3^e volume 1^{ère} partie de *Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von Christian W. M. Grein*, ed. Richard Wülker, 3 vol. Leipzig, 1883-1898. xiii + 290 p.
- 1900 : COOK, Albert S., *The Christ of Cynewulf, a poem in three parts, the Advent, the Ascension, and the Last Judgment*. Boston, 1900. ciii + 294 p.
- 1922 : SEDGEFIELD, W. J., *An Anglo-Saxon Verse Book*. Manchester, 1922. viii + 248 p. (vers 799-814).
- 1933 : *The Exeter Book of Old English Poetry*, with introductory chapters by CHAMBERS, R. W., FÖRSTER, Max & FLOWER Robin. Londres, 1933. 94 + 133 p. (fac-similé).
- 1936 : KRAPP G. P. & DOBBIE E. V. K., *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. III, *The Exeter Book*. New-York : Columbia University Press, 1936. cxviii + 382 p.
- 1956 : MUINZER Louis A., « The Signed Poems of Cynewulf », these de l'Université de Princeton. Résumé dans *Dissertation Abstracts*, 18 (1956), 234A.
- 1974 : WILLIAMS Michael A., S. J. « Cynewulf: the Ascension of Christ ». Thèse de l'Université de Southern California, 1974. Résumé dans *Dissertation Abstracts International* 35, 2959A-60A.
- 1974 : WILLIAMS Roland T., « Cynewulf's *Ascension (Christ II)* : A Critical Edition ». Thèse de Bowling Green State University, Ohio.
- 1994 : MUIR Bernard J., *The Exeter Anthology of Old English Poetry, An Edition of Exeter Dean and Chapter MS 3501*. University of Exeter Press, 1994. xiv + 817 p., 2 vol. 2^e édition 2000.
- 1995 : NUNNERY, Alice Parham, « Cynewulf's 'The Ascension': A Critical Edition ». Thèse de l'Université du Tennessee. Résumé dans *Dissertation Abstracts International*, 57:2 (1996), 696A.
- 2006 : *The Exeter DVD*. University of Exeter Press, 2006. Fac-similé du manuscrit + édition de Muir (cf. ci-dessus).

I.2. Traductions

- BRADLEY S. A. J., *Anglo-Saxon Poetry*. Londres, Melbourne et Toronto : Everyman's Library, Dent, 1982. xxvi + 559 p.
- CONYBEARE, John J. : voir ci-dessus
- COOK Albert S. & TINKER C. B., *Select Translations from Old English Poetry*. Boston 1902 (2^e édition 1926). xi + 195 p. (vers 659-85, 797-814, 850-66).
- FAUST Cosette & THOMPSON Stith, *Old English Poems Translated into the Original Meter*. Chicago, 1918. 198 p. (vers 779-831).
- GOLLANCZ Israel, 1892 et 1895 : voir I.1. ci-dessus
- GORDON R. K., *Anglo-Saxon Poetry Selected and Translated*. Londres : Everyman's Library 794, 1926. xvi + 367 p. ; éd. révisée, 1976, xiv + 334 p.
- GREIN Christian W.M. : *Die Dichtungen der Angelsachsen stabreimend übersetzt*, Vol. 1. Göttingen : Georg H. Wigand, 1857. iv + 308 p.
- KENNEDY Charles W., *The Poems of Cynewulf Translated into English Prose*. Londres et New-York, 1910, 347 p. (*Christ, Guthlac, Phoenix, Juliana*)
- KENNEDY Charles W., *The Earliest English Poetry : A critical survey of the poetry written before the Norman Conquest with illustrative translations*. Londres : Oxford University Press, 1943.
- KÖRNER Karl : voir I.1 ci-dessus.

- SPAETH J. Duncan, *Old English Poetry, translations into alliterative verse, with introductions and notes*. Princeton, 1922. xii + 268 p. (vers 850-909).
- THORPE, B. 1842 : voir I.1. ci-dessus.
- WHITMAN Charles H., *The Christ of Cynewulf, a poem in three parts, the Advent, the Ascension, and the Last Judgment*. Boston : Ginn & Co, 1900. 62 p.

I.3. Editions ou traductions d'autres œuvres

- ÆLFRIC, *Homilies of Ælfric: A Supplementary Collection*, ed. J. C. POPE. EETS 259 & 260. 2 vol. Londres, 1967-1968. xviii +492 et vi+493 p.
- ÆLFRIC, *Ælfric's Lives of Saints, being a set of sermons on saints' days formerly observed by the English Church, edited from British Museum Cott. MS Julius E. VII with variants from other manuscripts*. ed. W. W. SKEAT. EETS 76, 82, 94, 114. 1881-1900. 2 vol., vii + 553 p. et lxii + 474 p.
- ÆLFRIC, *Homilies of the Anglo-Saxon Church I, Sermones Catholici*, ed. B. Thorpe. 2 vol. Londres, 1843-1846.
- ALLEN Michael J. B. & CALDER Daniel Gilmore, *Sources and Analogues of Old English Poetry, the major Latin texts in translation*. Cambridge : D. S. Brewer, & Totowa, New-Jersey : Rowman & Littlefield, 1976. xviii + 235 p.
- BÈDE, *Ecclesiastical History of the English People*. ed. B. COLGRAVE & R. A. B. MYNORS. Oxford Medieval Texts 7, Oxford : Clarendon Press, 1969. lxxvi + 619 p. BÈDE, *The Old English Version of Bede's Ecclesiastical History of the English People*, ed. T. MILLER. EETS 95, 96, 110 & 111, Londres, 1890-1898. 4 vol.
- BÈDE, *Paraeneticorum Venerabilis Bedae operum sectio tertio, in qua continentur ejus carmina. Hymne VI, De Ascensione Domini*. Patrologie Latine vol. 94, pp. 575-656.
- BEHAGHEL Otto, ed., *Heliand und Genesis*, 9^e édition revue par B. Taeger. Althochdeutsche Textbibliothek IV. Tübingen, 1984. xxxii + 294 p.
- BIBLE de Jérusalem : *la sainte Bible traduite en français sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem*, nouvelle édition revue et augmentée. Paris : les Editions du Cerf, 1973. 1844 p.
- BOSWORTH Joseph & WARING George, *Gothic and Anglo-Saxon Gospels in Parallel Columns with the Versions of Wycliffe and Tyndale*. Londreas : Reeves & Turner, 1888. xxxvii + 584 p.
- BROOKS Kenneth R., *Andreas and the Fates of the Apostles*. Oxford : Clarendon Press, 1961. liv + 184 p.
- CALDER Daniel Gilmore, BJORK Robert E., FORD Patrick K. & MELIA Daniel F., *Sources and Analogues of Old English Poetry II, the Major Germanic and Celtic Texts in Translation*. Bury Saint Edmund : Brewer, Barnes & Noble, St Edmundsbury Press, 1983. xxi + 222 p.
- CAMPBELL, *The Advent Lyrics of the Exeter Book*. Princeton (New Jersey) : Princeton University Press, 1959. ix + 137 p.
- COLGRAVE B., *Felix's Life of Saint Guthlac*. Cambridge University Press, 1956. xv + 205 p.
- COLUNGA Alberto & TURRADO Laurentio, *Biblia Sacra iuxta Vulgatam Clementinam. Biblioteca de autores cristianos*. 5^e ed, Madrid, 1977. xxv + 1255 p.
- COOK Albert, *The Old English Elene, Phenix and Physiologus*. New Haven, 1919. lxxxix + 239 p.
- CRÉPIN André, *Poèmes héroïques vieil-anglais : Beowulf, Judith, Maldon, Plainte de l'exilée, Exaltation de la croix*. Paris : Union Générale d'Édition, Coll. 10/18, 1981. 190 p.
- CRÉPIN André, *Beowulf, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*. Göppinger Arbeiten zur Germanistik 329, Göppingen : Kummerle, 1991. 2 vol., 1051 p.

- CYNEWULF, *Juliana*, ed. William STRUNK Jr. Boston : D. C. Heath, 1904. xlv + 133 p.
- DE VRIEND Hubert Jan, *The Old English Herbarium and Medicina De Quadripedibus*. EETS 286, Londres, New York, Toronto : Oxford University Press, 1984. xc + 403 p.
- DEWICK E. S. et FRESE W. H., *The Leofric Collectar*. Londres, 1914-21.
- DOANE A. N., *Genesis A, A New Edition*. Madison : University of Wisconsin Press, 1978. xiv + 416 p.
- DOBBIE E. V. K., *The Anglo-Saxon Poetic Records, a collective edition*, Vol. VI, *The Anglo-Saxon Minor Poems*. New-York : Columbia University Press, 1942. clxxx + 220 p.
- DOBBIE E. V. K., *The Anglo-Saxon Poetic Records, a collective edition*, Vol. IV, *Beowulf and Judith*. New-York : Columbia University Press, 1953. c + 289 p.
- DUNNING T. P. & BLISS A. J., eds. *The Wanderer*. Londres : Methuen, 1969. ix + 140 p.
- FARRELL Robert T., *Daniel and Azarias*. Londres : Methuen's Old English Library, 1974. x + 139 p.
- GOLLANCZ Sir Israel, *The Caedmon Manuscript of Anglo-Saxon Biblical Poetry Junius XI in the Bodleian Library*. British Academy : Humphrey Milford, Oxford University Press, 1927. cxxvii + 228 p. (fac-similé)
- GOLDEN Peter, *The Old English Apollonius of Tyre*. Oxford English Monographs, Oxford University Press, 1958. xxxviii + 75 p.
- GREGOIRE, *XL Homiliarium in Evangelium* livre II, Homélie n° 29. Patrologie Latine vol. 76, p. 1218.
- GRIMM Jacob, *Andreas und Elene*. Cassel : T. Fischer, 1840. lviii + 183 p.
- GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Pontificum Anglorum*, ed. N. E. S. A. HAMILTON. Rolls Series 52, Londres : Her Majesty's Stationary Office, 1870.
- HAYMON, *Enarratio in Habacucum Prophetum*. Patrologie Latine vol. 117, p. 190.
- HOMERE, *Iliade*, traduction d'E. Lasserre. Paris : Garnier-Flammarion, 1965. 445 p.
- HOMERE, *Odyssée*, traduction de Victor Bérard. Paris, 1931. lxxxv + 481 p.
- KIERNAN, Kevin S. et al., *The Electronic Beowulf* (2 CD-ROM). Londres : British Library Publications et University of Michigan Press, 1999. Voir aussi la version en ligne à <http://www.uky.edu/~kiernan/eBeowulf>
- KRAPP G. P., *Andreas and the Fates of the Apostles*. Boston, 1906. lxxxii + 238 p.
- KRAPP G. P., *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. 1, *The Junius Manuscript*. New-York, 1931. lviii + 247 p.
- KRAPP G. P., *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. II, *The Vercelli Book*. New-York : Columbia University Press, 1932. xciv + 152 p.
- KRAPP G. P., *The Anglo-Saxon Poetic Records* Vol. V, *The Paris Psalter and the Metres of Boethius*. New-York : Columbia University Press, 1933. lvi + 239 p.
- NORE Geneviève, « Edition critique de quelques poèmes tirés du Manuscrit d'Exeter », thèse de doctorat Paris IV, 1979. Résumé dans le *Bulletin des Anglicistes Médiévistes*, 15 (1979), 165.
- PLUMMER C., *Two Anglo-Saxon Chronicles Parallel*. Oxford : Clarendon Press, 1892. xiii + 463 p.
- ROBERTSON Agnes, *Anglo-Saxon Charters*. Cambridge : Cambridge University Press, 1939. xxviii + 555 p.
- SISAM Celia, *The Vercelli Book (Vercelli Biblioteca Capitolare cxvii)*. Early English Manuscripts in Facsimile 19, 1976. 60 p. + 282 pl. (fac-similé)
- STÉVANOVIČ Colette, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne : édition, traduction et commentaire*. Paris : Publications de l'AMAES, 1992. 2 vol., vii + 793 p.
- SWANTON M. J., ed., *Pages from the Exeter Book*. Exeter University Department of English Occasional Papers, Exeter, 1974. 35 pp.
- TIMMER B. J., *The Later Genesis from MS Junius XI*. Oxford, 1948. 135 p. 2^e édition 1954.

- TIMMER B. J., *Judith*. University of Exeter, 1952 ; 2^e éd. 1978. viii + 56 p.
- TUPPER Frederick J., *The Riddles of the Exeter Book*. Boston : Ginn & Co, 1910. cxi + 292 p.
- WARREN F. E., *The Leofric Missal*. Oxford : Clarendon Press, 1883. lxvi + 344 p.
- WILLIAMSON Craig, *The Old English Riddles of the Exeter Book*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1977. xx + 484 p.
- WULFSTAN, « Sermo Lupi ad Anglos », ed. D. WHITELOCK. Londres : Methuen, 1939. viii + 63 p.
- ZUPITZA Julius, *Beowulf, reproduced in facsimile from the unique manuscript British Museum MS. Cotton Vitellius A.xv*. 2^e édition avec introduction de Norman Davis. EETS, Oxford University Press, 1959. xxi + 145 p. (fac-similé)

II. Sources secondaires

- ABRAHAM Lenore MacGaffey, « Cynewulf's Juliana: A Case at Law », in *Cynewulf: Basic Readings*, ed. Robert E. Bjork. New York: Garland, 1996. pp. 171-92.
- ACKER Paul, *Revising Oral Theory: Formulaic Composition in Old English and Old Icelandic Verse*. New York : Garland, 1998. xvii + 133 pp.
- ADAMS Arthur, « Christ (?) 1665-93 », *Modern Language Notes*, 31 (1916), 240.
- ADAMS R. W., « Christ II : Cynewulfian Heilsgeschichte », *English Language Notes*, 12 (1974), 73-79.
- ALGER Abdullah, « Two Drypoint Etchings in the Exeter Book », *Notes and Queries*, n.s. 53 (2006), 153-54.
- AMOS Ashley Crandell, *Linguistic Means of Determining the Dates of Old English Literary Texts*. The Medieval Academy of America, Cambridge, Massachusetts, 1980. xiii + 210 p.
- ANDERSON Earl R., « Sæmearh and Like Compounds : a Theme in Old English Poetry », *Comitatus*, 3 (1972), 3-10.
- ANDERSON Earl R., *Cynewulf : Structure, Style, and Theme in his Poetry*. Rutherford, Madison & Teaneck, N. J. : Fairleigh Dickinson University Press, 1983. 242 p.
- ANDERSON Earl R., « Cynewulf : the Poet Who Hid his Name in Runes », *Unicorn*, 44 (Mars 1984), 3-4.
- ANDERSON James E., « Some Notes on the MS of the Old English Exeter Book », in *Southeastern Medieval Association: The First Twenty-Two Years*, ed. Edith Whitehurst Williams. Richmond : Eastern Kentucky University, 1997. pp. 51-57.
- ARMBORST David, « Evidence for Phonetic Weakening in Inflectional Syllables in *Beowulf* », *Leeds Studies in English*, 9 (1977), 1-18.
- BAKER Peter S., « Textual Boundaries in Anglo-Saxon Works on Time (and in Some Old English Poems) », in *Studies in English Language and Literature: Doubt Wisely*, ed. M. J. Toswell et E. M. Tyler. Londres : Routledge, 1996. pp. 445-56.
- BARLOW Frank, *The English Church 1000-1066, A Constitutional History*, Longmans. 1963. xii + 324 p.
- BARLOW Frank, « Leofric and his Times », *Leofric of Exeter : Essays in commemoration of the foundation of Exeter Cathedral Library in AD 1072*, ed. F. Barlow, K. M. Dexter, A. M. Erskine, L. J. Lloyd. Exeter : Université d'Exeter, 1972. pp. 1-16.
- BARNAUD Jean-François, « Quelques problèmes relatifs au Physiologus vieil-anglais », in *L'articulation langue – littérature dans les textes médiévaux anglais 3*, Actes des journées d'étude de juin 2000 et 2001 à l'Université Nancy II, ed. Colette Stévanovitch. Publications de l'AMAES, Collection GRENDEL n° 5, Nancy, 2006. pp. 15-26.
- BARNOUW A. J., « Die Runenstelle der Himmelfahrt », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 107 (1901), 382-85.

- BARNOUW A. J., « Die Schicksale der Apostel doch ein unabhängiges Gedicht », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 108 (1902), 371-75.
- BARNOUW A. J., *Textkritische Untersuchungen nach dem Gebrauch des bestimmten Artikels und des schwachen Adjektivs in der altenglischen Poesie*. Leyden : E. J. Brill, 1902. 236 p.
- BARTLETT A.C., *The Larger Rhetorical Patterns in Anglo-Saxon Poetry*. Columbia University Studies in English and Comparative Literature 122, New-York, 1935. xii + 132 p.
- BATELY Janet, « Linguistic Evidence as a Guide to the Authorship of Old English Verse: A Reappraisal, with Special Reference to *Beowulf* », in *Learning and Literature in Anglo-Saxon England*, ed. Michael Lapidge et Helmut Gneuss. Cambridge, 1985. pp. 409-31.
- BAUER Hermann, *Über die Sprache und Mundart der altenglischen Dichtungen Christ, Juliana und Elene*. Göttingen, 1887.
- BEALE Walter H., « Rhetoric in the Old English Verse-Paragraph », *Neuphilologische Mitteilungen*, 80 (1979), 133-42.
- BEATY John O., « The Echo-Word in *Beowulf* with a Note on the *Finnsburg* Fragment », *PMLA*, 49 (1934), 365-73.
- BENSON Larry D., « The Literary Character of Anglo-Saxon Formulaic Poetry », *PMLA*, 81 (1966), 334-341.
- BIGGS Frederick M., « The Eschatological Conclusion of the Old English *Physiologus* », *Medium Ævum*, 58 (1989), 286-97.
- BIGGS Frederick M., « The Exeter Exeter Book? Some Linguistic Evidence », in *The Dictionary of Old English: Retrospects and Prospects*, ed. M. J. Toswell et Antonette diPaolo Healey. Old English Newsletter Subsidia 26, Kalamazoo : Medieval Institute, Western Michigan University, 1998. pp. 63-71.
- BINZ Gustav, *Compte-rendu de Trautmann, Cynewulf der Bischof und Dichter. Englische Studien*, 26 (1899), 388-93.
- BINZ Gustav, « Untersuchungen zur altenglischen sogenannten *Crist* », in *Festschrift zum 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner*. Basel, 1907. pp. 181-97.
- BLACKBURN F. A., « Is the *Christ* of *Cynewulf* a Single Poem? », *Anglia*, 19 (1897), 89-98.
- BLAKE D. W., « Bishop Leofric », *Reports and Transactions of the Devonshire Association for the Advancement of Science, Literature and Art*, 106 (1974), 47-57.
- BLAKE Norman F., « The Scribe of the Exeter Book », *Neophilologus*, 46 (1962), 316-19.
- BLAKE Norman F., « The Dating of Old English Poetry », in *An English Miscellany Presented to W. S. Mackie*, ed. Brian S. Lee. Cape Town, Londres et New-York : Oxford University Press, 1977. pp. 14-27.
- BLISS Alan Joseph & FRANTZEN Allen J., « The Integrity of *Resignation* », *Review of English Studies*, n. s. 27 (1976), 385-402.
- BLOCKLEY Mary et CABLE Thomas, « Kuhn's Laws, Old English Poetry, and the New Philology », in *Beowulf: Basic Readings*, ed. Peter S. Baker. New York : Garland, 1995. pp. 261-79.
- BONNER Joshua H., « Towards a Unified Critical Approach to Old English Poetic Composition », *Modern Philology*, 73 (1975-76), 219-228.
- BOSSE Roberta Bux & HINTON Norman D., « *Cynewulf* and the Apocalyptic Vision », *Neophilologus*, 74 (1990), 279-93.
- BOURAUDEL Johannes, « Zur Quellen- und Verfasserfrage von *Andreas Crist* und *Fata* », *Bonner Beiträge zur Anglistik*, 11 (1901), 65-132.
- BRADLEY Henry, *Compte-rendu de Morley, English Writers* vol. 2. *Academy*, 829 (1888), 197-198.
- BRADLEY Henry, « *Beowulf* », *Encyclopedia Britannica*. 11^e éd., 1910. pp. 760-61.

- BRADLEY Henry, « The Numbered Sections in Old English Poetical Manuscripts », *Proceedings of the British Academy*, 13 (1915-16), 165-83.
- BRADLEY Henry, « Old English Poetical Archetypes », *The Library*, 1 [4^e série], (1920), 121-22.
- BRADSHAW Margaret R., « The Metre of the *Christ* ». Thèse de l'Université de Yale, 1902.
- BRADY Caroline, « The Synonyms for 'sea' in *Beowulf* », *Studies in Honor of Albert Morey Sturtevant*, ed. L. R. Lind. Lawrence : University of Kansas Press, 1952. 169 p., pp. 22-46.
- BRADY Caroline, « Weapons in *Beowulf* », *Anglo-Saxon England*, 8 (1979), 79-141.
- BRADY Caroline, « Warriors in *Beowulf* », *Anglo-Saxon England*, 11 (1982), 199-246.
- BRANDL Alois, « Zu Cynewulf's *Fata Apostolorum* », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 100 (1898), 330-34.
- BRANDL Alois, Compte-rendu de l'édition de Cook. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 111 (1903), 447-9.
- BRANTON Nicholas, « Monastic Reform and the Unification of Tenth-Century England », in *Religion and National Identity*, ed. Stuart Mews. Oxford : Blackwell, 1982. pp. 71-85.
- BREDEHOFF Thomas A., « Estimating Probabilities and Alliteration Frequencies in Old English Verse », *Old English Newsletter*, 34 (2000), 19-23.
- BREEZE Andrew, « The Leaps that Christ Made », *Eriu*, 40 (1989), 190-3.
- BRIDGES Margaret, « Exordial Tradition and Poetic Individuality in Five Old English Hagiographical Poems », *English Studies*, 60 (1979), 361-79.
- BRIGHT James W., « Cynewulf's *Christ* 495 and 528 », *Modern Language Notes*, 13 (1898), 27.
- BRIGHT James W., « Proper Names in Old English Verse », *PMLA*, 14 (1899), 347-368.
- BRINTON Laurel J., « A Linguistic Approach to Certain Old English Stylistic Devices », *Studia Neophilologica*, 59 (1987), 177-85.
- BRODEUR A. G., *The Art of Beowulf*. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1959. xii + 283 p.
- BROOKS K. R., « Old English *wopes hring* », *English and Germanic Studies*, 2 (1949), 68-74.
- BROWN C., Compte-rendu de Binz, « Untersuchungen zum altenglischen sogenannten *Christ* », *Englische Studien*, 45 (1912), 94-98.
- BROWN C., Compte-rendu de Jansen, *Beiträge zur Synonymik und Poetik der allgemein als ächt anerkannten Dichtungen Cynewulfs*. *Englische Studien*, 45 (1912), 98-101.
- BROWN Carleton F., « Cynewulf and Alcuin », *PMLA*, 18 (1903), 308-34.
- BROWN Carleton F., « The Autobiographical Element in the Cynewulfian Rune Passages », *Englische Studien*, 38 (1907), 196-233.
- BROWN Carleton F., « Irish-Latin influence in Cynewulfian texts », *Englische Studien*, 40 (1909) 1-29, 319.
- BROWN George Hardin, « The Descent-Ascent Motif in *Christ II* of Cynewulf », *Journal of English and Germanic Philology*, 73 (1974), 1-12.
- BURLIN, *The Old English Advent : A Typological Commentary*. Yale Studies in English 168, New Haven, 1968. xvi + 202 p.
- BUSSE Wilhem, *Altenglische Literatur und ihre Geschichte : Zur Kritik des gegenwertigen Deutungssystems*. *Studia Humaniora* 7, Düsseldorf : Droste, 1987. 314 p.
- BUTLER Sharon Elizabeth, « Distribution and Rhetorical Functions of Formulas in Cynewulf's Signed Poems ». Thèse de l'Université de Western Ontario, 1976. Résumé dans *Dissertation Abstracts International* 37, 7759A.
- BUTLER Sharon Elizabeth, « The Cynewulf Question Revived », *Neuphilologische Mitteilungen*, 83 (1982), 15-23.
- BUTTENWIESER Ellen C., *Studien über der Verfasserschaft des Andreas*. Heidelberg, 1899. 86 p.

- CABLE Thomas M., « Metrical Style as Evidence for the Date of *Beowulf* », in *The Dating of Beowulf*, ed. C. Chase. Centre for Medieval Studies, Toronto, Buffalo & Londres : University of Toronto Press, 1981. pp. 77-82.
- CABLE Thomas M., Compte-rendu d'Amos, *Linguistic Means of Determining the Date of Old English Poetical Texts. Journal of English and Germanic Philology*, 85 (1986), 93-95.
- CAIE Graham D., *The Judgment Day Theme in Old English Poetry*. Publ. Dept Engl Univ Copenhagen 2, Copenhagen, 1976. xiii + 258 p.
- CAIE Graham D., « The Editing of Old English: To Emend or Not to Emend? », in *Problems of Editing*, ed. Christa Jansohn. Tübingen : Niemeyer, 1999. pp. 89-95.
- CALDER Daniel Gilmore, « The Art of Cynewulf's *Juliana* », *Modern Language Quarterly*, 34 (1973), 355-71.
- CALDER Daniel Gilmore, « The Study of Style in Old English Poetry : An Historical Introduction », in *Old English Poetry : Essays on Style*, ed. D. G. Calder. Centre for Medieval and Renaissance Studies Contributions 10, Berkeley, Los Angeles & Londres : University of California Press, 1979. pp. 1-19.
- CALDER Daniel Gilmore, *Cynewulf*. Boston : Twayne, 1981. 189 p.
- CAMERON Angus, AMOS Ashley Crandell, WAITE Gregory, BUTLER Sharon et HEALEY Antonette DiPaolo, « A Reconsideration of the Language of *Beowulf* », in *The Dating of Beowulf*, ed. Colin Chase. Toronto : University of Toronto Press, 1998. pp. 32-75.
- CAMPBELL Jackson J., « Cynewulf's Multiple Revelations », *Medievalia et Humanistica*, 3 (1972), 257-77.
- CAMPBELL Jackson J., « To Hell and Back : Latin Tradition and Literary Use of the *Descendus ad Inferos* in Old English », *Viator*, 13 (1982), 107-58.
- CAMPBELL Jackson J., « Ends and Meanings : Modes of Closure in Old English Poetry », *Medievalia et Humanistica*, n.s. 16 (1988), 1-49.
- CAVILL Paul, « Sectional Divisions in Old English Poetic Manuscripts », *Neophilologus*, 69 (1985), 156-9.
- CHAMBERS, R. W., « The British Museum Transcript of the Exeter Book », *Anglia*, 35 (1912), 393-400.
- CHARITIUS Franz, « Über die angelsächsischen Gedichte vom heiligen Guthlac », *Anglia*, 2 (1879), 265-308.
- CHASE Colin, « God's Presence through Grace as the Theme of *Christ II* and the Relationship of this Theme to *Christ I* and *Christ III* », *Anglo-Saxon England*, 3 (1974), 87-101.
- CHASE Colin (ed.), *The Dating of Beowulf*. Centre for Medieval Studies, Toronto, Buffalo & Londres : University of Toronto Press, 1981. 211 p.
- CHASE Colin, « Opinions on the Date of *Beowulf* 1815-1980 », in *The Dating of Beowulf*, ed. C. Chase. Centre for Medieval Studies, Toronto, Buffalo & Londres : University of Toronto Press, 1981. pp. 3-8.
- CHERNISS Michael D., *Ingeld and Christ : Heroic Concepts and Values in Old English Christian Poetry*. Studies in English literature 74, The Hague & Paris : Mouton, 1972. 267 p.
- CLARK Francelia Mason, *Theme in Oral Epic and in 'Beowulf'*. Milman Parry Studies in Oral Tradition, New-York et Londres : Garland, 1995. 252 p.
- CLEMOES Peter, « Cynewulf's Image of the Ascension », in *England before the Norman Conquest : Studies in Primary Sources Presented to Dorothy Whitelock*, ed. Peter Clemons & Kathleen Hughes. Cambridge : Cambridge University Press, 1971. pp. 293-304.
- CLEMOES Peter, « Symbolic Language in Old English Poetry », in *Modes of Interpretation in English Literature : Essays in Honour of Stanley B. Greenfield*, ed. Phyllis Lugg Brown, Georgia Roman Crampton, Fred C. Robinson. Toronto, Canada, & Buffalo, New-York, Londres : University of Toronto Press, 1986. pp. 3-14.

- COLLINS Janet D., « Cynewulf or Cynewulfian? », *Ninth Linguistic Association of Canada and the United States Forum*, 9 (1982), 532-39.
- CONNER Patrick W., « The Structure of the Exeter Book Codex (Exeter, Cathedral Library, MS 3501) », *Scriptorium*, 40 (1986), 233-42.
- CONNER Patrick W., *Anglo-Saxon Exeter : A Tenth-Century Cultural History*. Studies in Anglo-Saxon history, Woodbridge : Boydell, 1990. xii + 279 p.
- CONNER Patrick W., « On Dating Cynewulf », in *Cynewulf: Basic Readings*, ed. Robert E. Bjork. New York: Garland, 1996. pp. 23-55.
- CONNER Patrick W., « Exeter's Relics, Exeter's Books », in *Essays on Anglo-Saxon and Related Themes in Memory of Lynne Grundy*, ed. Jane Roberts et Janet Nelson. King's College London Medieval Series 17, Londres : King's College, 2000. pp. 117-56.
- COOK Albert S., « The Affinities of the *Fata Apostolorum* », *Modern Language Notes*, 4 (1889), 7-15.
- COOK Albert S., « The Date of the Old English *Elene* », *Anglia*, 15 (1893), 9-20.
- COOK Albert S., « Untersuchungen zu Cynewulfs *Crist* », in *Philologische Studien, Festgabe für Eduard Sievers zum 1. Oktober 1896*. Halle : Niemeyer, 1896. pp. 21-29.
- COOK Albert S., « *Christ* 485-6 », *Modern Language Notes*, 15 (1900), 506-507.
- COOK Albert S., « The Authorship of the Old English *Andreas* », *Modern Language Notes*, 34 (1919), 418-19.
- COSIJN P. J., « Cynewulf's Runenverzen », *Verlagen en Mededeelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde*, 3: 7 (1890), 54-64.
- COSIJN P. J., « Anglosaxonica IV », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 23 (1898), 109-30.
- COTTER James Finn, « Hopkins and Cynewulf: 'The Wreck of the Deutschland,' 'The Windhover,' 'The Blessed Virgin compared to the Air we Breathe,' and the Christ », *Victorian Poetry*, 43 (2005), 19-33.
- COVENEY Dorothy K., « The Ruling of the Exeter Book », *Scriptorium*, 12 (1958), 51-55.
- CRAIGIE W. A., « Interpolations and Omissions in Anglo-Saxon Poetic Texts », *Philologica*, 2 (1923-4), 5-19.
- CREED Robert Payson, « The *Andswarode*-System in Old English Poetry », *Speculum*, 32 (1957), 523-28.
- CREMER Matthias, *Metrische und sprachliche Untersuchung der altenglischen Gedichte Andreas, Guðlac, Phoenix (Elene, Juliana, Crist). Ein Beitrag zur Cynewulf-Frage*. Bonn, 1888. iii + 51 p.
- CRÉPIN André, « Poétique vieil-anglaise : désignations du Dieu chrétien ». Thèse de lettres, Paris, 1970. 2 vol., 582 p.
- CRÉPIN André, « Du langagier au linguistique, la 'ruminantion' de Caedmon », *Cahier J. R. Simon, Publications de l'AMAES*, 2 (1975), 25-39.
- CRÉPIN André, « Du syntagme de prose à l'hémistiche en vieil-anglais d'après la traduction alfrédienne de Boèce », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, (2001), 927-61.
- CRÉPIN André, *Old English Poetics, A Technical Handbook*. Publications de l'AMAES, hors série 12, Paris, 2005. 280 p.
- CRONAN Dennis, « Poetic Meanings in the Old English Poetic Vocabulary », *English Studies*, 84 (2003), 397-425.
- CRONAN Dennis, « Poetic Words, Conservatism and the Dating of Old English Poetry », *Anglo-Saxon England*, 33 (2004), 23-50.
- CROSS J. E., « The Old English Poetic Theme of the 'Gifts of Men' », *Neophilologus*, 46 (1962), 66-70.
- CROWLEY J. P., « The Study of Old English Dialects », *English Studies*, 67 (1986), 97-112.

- CROWNE David K., « The Hero on the Beach : An Example of Composition by Theme in Anglo-Saxon Poetry », *Neuphilologische Mitteilungen* 61, (1960), 363-72.
- DAS Satyendra Dumar K., *Cynewulf and the Cynewulf canon*. Calcutta, 1942. xx + 260 p.
- DEERING Waller, *The Anglo-Saxon Poets on the Judgement Day : A Study*. Halle : Ehrhardt Karras, 1890. vi + 85 p.
- DEROLEZ René, *Runica Manuscripta : the English Tradition*. Bruges, 1954. lxxv + 455 p., 8 pl.
- DESHMAN Robert, « Another Look at the Disappearing Christ: Corporeal and Spiritual Vision in Early Medieval Images », *Art Bulletin*, 79 (1997), 518-46.
- DEXTER Kathleen M., « The Exeter Book », in *Leofric of Exeter : Essays in commemoration of the foundation of Exeter Cathedral Library in AD 1072*, ed. F. Barlow, K. M. Dexter, A. M. Erskine, L. J. Lloyd. Exeter : Université d'Exeter, 1972. pp. 17-31.
- D'HAM Otto, *Der gegenwärtige Stand der Cynewulf-Frage*. Thèse de l'Université de Tübingen, Limburg, 1883, 46 p.
- DIAMOND Robert E., « The Diction of the Signed Poems of Cynewulf », *Philological Quarterly*, 38 (1959), 228-41.
- DIAMOND Robert E., « Theme as Ornament in Anglo-Saxon Poetry », *PMLA*, 76 (1961), 461-468.
- DIAMOND Robert E., « The Diction of the Old English *Crist* », in *Anglo-Saxon Poetry : Essays in Appreciation*, ed. L. E. Nicholson & D. W. Frese. Notre-Dame 1975. pp. 301-11.
- DICKINS Bruce, « The Beheaded Manumission in the Exeter Book », in *The Early Cultures of North-West Europe : H.M. Chadwick Memorial Studies*, ed. C. Fox & B. Dickins. Cambridge : Cambridge University Press, 1950. pp. 361-367.
- DIETRICH Franz, « Cynewulfs Christ », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 9 (1853), 193-214.
- DIETRICH Franz, Comptes-rendu de Leo, *Quae de se ipso... Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, 1 (1859), 241-46.
- DIETRICH Franz, *Commentatio de Cynewulfi poetae aetate aenigmatum fragmento e codice Lugdunensi edito illustrata*. Marburger Programm 1859-60. 26 p.
- DIETRICH Franz, *Kynewulfi poetae aetas aenigmatum fragmento e codice Lugdunensi edito illustrato*. Marburg, 1860.
- DIETRICH Franz, *Disputatio de Cruce Ruthwellensi*. Marburg, 1865.
- DOANE A. N., « Oral Texts, Intertexts, and Intratexts: Editing Old English », in *Influence and Intertextuality in Literary History*, ed. Jay Clayton et Eric Rothstein. Madison : University of Wisconsin Press, 1991. pp. 75-113.
- DOANE A. N., « The Ethnography of Scribal Writing and Anglo-Saxon Poetry: Scribe as Performer », *Oral Tradition*, 9 (1994), 420-39.
- DONOGHUE Daniel, *Style in Old English Poetry, the Test of the Auxiliary*. New-Haven & Londres : Yale University Press, 1987.
- DONOGHUE Daniel, « A Point Well Taken: Manuscript Punctuation and Old English Poems », in *Inside Old English: Essays in Honour of Bruce Mitchell*, ed. John Walmsley. Malden : Blackwell, 2006. pp. 38-58.
- DOUBLEDAY James F., « The Allegory of the Soul as Fortress in Old English Poetry », *Anglia*, 88 (1970), 503-508.
- DRAGE E. M., « Bishop Leofric and Exeter Cathedral Chapter (1050-1072 : A Reassessment of the Manuscript Evidence ». Thèse de l'Université d'Oxford, 1978.
- DUBOIS Marguerite-Marie, *Les éléments latins dans la poésie religieuse de Cynewulf*. Paris, 1942. 222 p.
- DUGGAN Hoyt N., « Scribal Self-Correction and Editorial Theory », *Neuphilologische Mitteilungen*, 91 (1990), 215-27.

- DUMVILLE David N., « English Libraries before 1066: Use and Abuse of the Manuscript Evidence », in *Anglo-Saxon Manuscripts: Basic Readings*, ed. Mary P. Richards. New York : Garland, 1994. pp. 169-219.
- DUNCAN Edwin, « Chronological Testing and the Scansion of 'frea' in Old English Poetry », *Neuphilologische Mitteilungen*, 87 (1986), 92-101.
- EBERT Adolf, « Der angelsächsische Physiologus », *Anglia*, 6 (1883), 241-247.
- EBERT Karl W. A., « Über das angelsächsische Gedicht : der Traum vom heiligen Kreuze », *Berichte über die Verhandlungen der königlichen sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Philologisch-historische Klasse, 36 (1884), 81-93.
- EDMONDS C., « The Formation and Fortunes of Exeter Cathedral Library », *Reports and Transactions of the Devonshire Association for the Advancement of Science, Literature and Art*, 31 (1899), 25-50.
- ELLIOTT Ralph Warren Victor, « Cynewulf's Runes in *Christ II* and *Elene* », *English Studies*, 34 (1953), 49-57.
- ELLIOTT Ralph Warren Victor, « Cynewulf's Runes in *Juliana* and *Fates of the Apostles* », *English Studies*, 34 (1953), 193-204.
- ELLIOTT Ralph Warren Victor, « Coming back to Cynewulf », in *Old English Runes, their continental background*, ed. A. Bammesberger. Heidelberg : Carl Winter Universitäts Verlag, 1991. pp. 231-47.
- ERSKINE A.M., « The Growth of Exeter Cathedral Library after Bishop Leofric's Time », in *Leofric of Exeter : Essays in commemoration of the foundation of Exeter Cathedral Library in AD 1072*, ed. F. Barlow, K. M. Dexter, A. M. Erskine, L. J. Lloyd. Exeter : Université d'Exeter, 1972, pp. 43-55.
- FAISS Klaus, *Gnade bei Cynewulf und seiner Schule : Semasiologisch-onomasiologische Studien zu einem semantischen Feld*. Studien zu englischer Philologie, neue Folge 12, Tübingen : M. Niemeyer, 1967. vi + 146 p.
- FARRELL Robert Thomas, « Some Remarks on the Exeter Book *Azarias* », *Medium Ævum*, 41 (1972), 1-8.
- FÖRSTER Max, *Die Beowulf-Handschrift*. Berichte über die Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, philologisch-historische Klasse 71 (4), Leipzig : B. G. Teubner, 1919. iii + 89 p.
- FÖRSTER Max, « Zum Exeter-Kodex », *Beiblatt zur Anglia*, 44 (1933), 128.
- FÖRSTER Max, « Die heilige Sativola oder Sidwell : eine Namenstudie », *Anglia*, 62 (1938), 33-80. (les pp. 39-41 concernent le Livre d'Exeter)
- FRANK Lothar, *Die Physiologus-Literatur des englischen Mittelalters und die Tradition*. Tübingen : R. Köhler, 1971.
- FRANK Roberta, « Some Uses of Paronomasia in Old English Scriptural Verse », *Speculum*, 47 (1972), 207-26.
- FRANK Roberta (ed.), *The Politics of Editing Medieval Texts*, New-York : AMS Press, 1993.
- FRANK Roberta, « Poetic Words in Late Old English Prose », in *From Anglo-Saxon to Early Middle English*, ed. Malcolm Godden, Douglas Gray et Terry Hoad. Oxford : Clarendon, 1994. pp. 87-107.
- FRANK Roberta, « When Lexicography Met the Exeter Book », in *Words and Works: Studies in Medieval English Language and Literature in Honour of Fred C. Robinson*, ed. Peter S. Baker et Nicholas Howe, Toronto : University of Toronto Press, 1998. pp. 207-22.
- FRANK Roberta, « Old English *Ancor* 'Anchor': Transformation of a Latin Loanword », in *Germanic Texts and Latin Models: Medieval Reconstructions*, ed. K. E. Olsen, A. Harbus et T. Hofstra. Louvain : Peeters, 2001. pp. 7-27

- FRANK Roberta, « The Discreet Charm of the Old English Weak Adjective », in *Anglo-Saxon Styles*, ed. Catherine E. Karkov et George Hardin Brown, Albany : State University of New York Press, 2003, pp. 239-52.
- FRANK Roberta & CAMERON A., *A Plan for the Dictionary of Old English*. Toronto, 1973. viii + 348 p.
- FRESE Dolores Warwick, « The Art of Cynewulf's Runic Signature », in *Anglo-Saxon Poetry : Essays in Appreciation*, ed. L. E. Nicholson & D. Warwick Frese. Notre-Dame, 1975. pp. 312-34.
- FRITZSCHE Arthur, « Das angelsächsische Gedicht *Andreas* und Cynewulf », *Anglia*, 2 (1878), 441-96 ; réimprimé séparément, Halle, 1879.
- FRUCHT Philipp, *Metrisches und Sprachliches zu Cynewulfs Elene, Juliana und Crist auf Grund der von Sievers Beitr. X 209-314, 451-545 und von Luick Beitr. XI 470-492 veröffentlichten Aufsätze*. Greifswald, 1887.
- FRY Donald K., « Old English Formulas and Systems », *English Studies*, 48 (1967), 193-204.
- FRY Donald K., « Themes and Type-Scenes in *Elene* 1-113 », *Speculum*, 44 (1969), 35-45.
- FRY Donald K., « Type-Scene Composition in *Judith* », *Annuaire Mediaevale*, 12 (1971), 100-19.
- FULK R. D., « West Germanic Parasiting, Sievers' Law and the Dating of Old English Verse », *Studies in Philology*, 86 (1989), 117-38.
- FULK R. D., « Contraction as a Criterion for Dating Old English Verse », *Journal of English and Germanic Philology*, (1990), 1-16.
- FULK R. D., *A History of Old English Meter*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1992. xxi + 469 p.
- FULK R. D., « Cynewulf: Canon, Dialect, and Date », in *Cynewulf: Basic Readings*, ed. Robert E. Bjork. New York: Garland, 1996. pp. 3-21.
- FULK R. D., « Inductive Methods in the Textual Criticism of Old English Verse », *Medievalia et Humanistica*, 23 (1996), 1-24.
- FULK R. D., « Rhetoric, Form, and Linguistic Structure in Early Germanic Verse: Toward a Synthesis », *Interdisciplinary Journal for Germanic Linguistics and Semiotic Analysis*, 1 (1996), 63-88.
- FULK R. D., « On Argumentation in Old English Philology, « with Particular Reference to the Editing and Dating of Beowulf », *Anglo-Saxon England*, 32 (2003), 1-26.
- FULTON Edward, « On the Authorship of the Anglo-Saxon Poem *Phoenix* », *Modern Language Notes*, 11 (1896), 146-9.
- GAEBLER, « Über die Autorschaft des angelsächsischen Gedichtes vom Phoenix », *Anglia*, 3 (1880), 488-526.
- GAMESON Richard, « The Origin of the Exeter Book of Old English Poetry », *Anglo-Saxon England*, 25 (1996), 135-85.
- GARDE Judith N., *Old English Poetry in Medieval Christian Perspective: A Doctrinal Approach*. Cambridge : Boydell & Brewer, 1990. viii + 232pp.
- GARDE Judith N. & MUIR B. J., « Patristic Influence and the Poetic Intention in Old English Religious Verse », *Literature & Theology*, 2 (1988), 49-68.
- GARDNER John, *The Construction of Christian Poetry in Old English*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1975. xii + 147 p.
- GATCH Milton McCormick, *Loyalties and Traditions : Man and his World in Old English Literature*. New York : Pegassus, 1971. 180 p.
- GEROULD Gordon H., « Studies in the *Christ* », *Englische Studien*, 41 (1909), 1-19.
- GEROULD Gordon H., « Cynewulf's *Christ* 678-79 », *Modern Language Notes*, 31 (1916), 403-04.

- GEROULD Gordon H., « The Old English Poems on St Guthlac and their Latin Source », *Modern Language Notes*, 32 (1917), 77-89.
- GEROULD Gordon H., « Carpenter or Athlete? Christ vv. 678-9 », *Journal of English and Germanic Philology*, 28 (1929), 161-65.
- GNEUSS Helmut, « Englands Bibliotheken im Mittelalter und ihr Untergang », in *Festschrift für Walter Hübner*, ed. D. Riesner & H. Gneuss. Berlin : Erich Schmidt Verlag, 1964, pp. 91-121. Réimpr. dans *Books and Libraries in Early England*, Collected Studies Series, Aldershot : Variorum, Ashgate Publishing, 1996.
- GNEUSS Helmut, « Guide to the Editing and Preparation of Texts for the Dictionary of Old English », in *A Plan for the Dictionary of Old English*, ed. Roberta Frank et Angus Cameron, Toronto, 1973. Réimpr. dans *The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*, ed. D. G. Scragg, Paul E. Szarmach, Helene Scheck et Holly Holbrook, Cambridge : Brewer, 1994.
- GNEUSS Helmut, « Linguistic Borrowing and Old English Lexicography: Old English Terms for the Books of the Liturgy », in *Problems of Old English Lexicography. Studies in Memory of Angus Cameron*, ed. A. Bammesberger. Regensburg : Friedrich Pastet, 1985. pp. 107-129. Réimpr. dans *Books and Libraries in Early England*, Collected Studies Series, Aldershot : Variorum, Ashgate Publishing, 1996.
- GNEUSS Helmut, « Liturgical Books in Anglo-Saxon England and their Old English terminology », in *Learning and Literature in Anglo-Saxon England : studies presented to Peter Clemoes on the occasion of his 65th birthday*, ed. M. Lapidge & H. Gneuss. Cambridge, 1985. pp. 91-141. Réimpr. dans *Books and Libraries in Early England*, Collected Studies Series, Aldershot : Variorum, Ashgate Publishing, 1996.
- GNEUSS Helmut, « Anglo-Saxon Libraries from the Conversion to the Benedictine Reform », *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo XXXII (Spoleto, 1984). Angli e sassoni al di qua e al di là del mare*. Spoleto, 1986. pp. 643-688. Réimpr. dans *Books and Libraries in Early England*, Collected Studies Series, Aldershot : Variorum, Ashgate Publishing, 1996.
- GNEUSS Helmut, « Old English Texts and Modern Readers : Notes on Editing and Textual Criticism », in *Words and Works: Studies in Medieval English Language and Literature in Honour of Fred C. Robinson*, ed. Peter S. Baker et Nicholas Howe. Toronto : University of Toronto Press, 1998. pp. 127-141.
- GNEUSS Helmut, *Handlist of Anglo-Saxon Manuscripts: A List of Manuscripts and Manuscript Fragments Written or Owned in England up to 1100*. Tempe : Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2001. 188 p.
- GRAHAM Timothy, « A Parkerian Transcript of the List of Bishop Leofric's Procurements for Exeter Cathedral: Matthew Parker, the Exeter Book, and Cambridge University Library MS IL.2.11 », *Transactions of the Cambridge Bibliographical Society*, 10 (1994), 421-59.
- GRAU Gustav, *Quellen und Verwandtschaften der älteren germanischen Darstellungen des jüngsten Gerichtes*. Studien in Englischer Philologie 106, vol. 31. Halle, 1908. iii + 288 p.
- GREENFIELD Stanley B., « The Formulaic Expression of the Theme of Exile in Anglo-Saxon Poetry », *Speculum*, 30 (1955), 200-206.
- GREENFIELD Stanley B., *A Critical History of Old English Literature*. New-York, 1965, et Londres, 1966. xi + 237 p., 2 cartes.
- GREENFIELD Stanley B., *The Interpretation of Old English Poems*. Londres & Boston, 1972. 181 p.
- GREG, « Old English Poetical Archetypes », *The Library* 1 [4^e série], (1920), 58-61.
- GREIN C. W. M., « Das Reimlied des Exeterbuches », *Germania*, 10 (1865), 305-07.
- GREIN C. W. M., « Zur Textkritik der angelsächsischen Dichter », *Germania*, 10 (1865), 416-29.

- GRIFFITH Mark S., « Convention and Originality in the Old English "Beasts of Battle" Typescene », *Anglo-Saxon England*, 22 (1993), 179-99.
- GRIFFITH Mark S., « Dialect and Literary Dialect in *The Battle of Maldon* », *Notes and Queries*, n.s. 45 (1998), 272-73.
- GROSZ Oliver J. H., « Man's Imitation of the Ascension : the Unity of *Christ II* », *Neophilologus*, 54 (1970), 398-408.
- GYGER Alison, « The Old English *Soul and Body* As an Example of Oral Transmission », *Medium Ævum*, 38 (1969), 239-244.
- HACIKYAN Agop, « The Runes of Old English Poetry », *Review of the University of Ottawa*, 43 (1973), 53-76.
- HAKUTANI, Yoshinoba, « Unity and Structure in Cynewulf's *Christ* », *Hiroshima Studies*, 18 (1971), 1-11.
- HALSALL Maureen, « Runes and the Mortal Condition in Old English Poetry », *Journal of English and Germanic Philology*, 88 (1989), 477-486.
- HARBUS Antonina, *The Life of the Mind in Old English Poetry*. Amsterdam : Rodopi, 2002. 220 p.
- HARMIATUK Sandra J., « A Statistical Approach to Some Aspects of Style in the Signed Poems of Cynewulf : A Computer-Assisted Study ». Thèse de l'Université de Notre Dame, 1975. Résumé dans *Dissertation Abstracts* 36, 1492A.
- HART J. M., « Allotria II », *Modern Language Notes*, 17 (1902), 461-63.
- HERTEL Friedrich Bruno, *Der syntaktische Gebrauch des Verbums in dem angelsächsischen Gedichte Crist. Ein Beitrag zur angelsächsischen Grammatik*. Leipzig : Reudnitz, 1891. 55 p.
- HIETSCH Otto « On the Authorship of the Old English *Phoenix* », in *Anglo-América : Festschrift zum 70. Geburtstag von Professor Dr. Leo von Hübner-Lebmannsport*, ed. K. Brunner. Vienne : Wilhelm Braumüller, 1955. pp. 72-79.
- HIGHFIELD John, « Mod in the Old English 'Secular' Poetry: an Indicator of Aristocratic Class », *Bulletin of the John Rylands Library*, 79 (1997), 79-92.
- HILL Joyce, « The Exeter Book and Lambeth Palace Library MS 149 : A Reconsideration », *American Notes and Queries*, 24 (1986), 112-16.
- HILL Joyce, « The Exeter Book and Lambeth Palace Library MS 149 : the Monasterium of Sancta Maria », *American Notes and Queries*, n.s. 1 (1988), 4-9.
- HILL Joyce, « Anglo-Saxon Scholarship and Viking Raids: The Exeter Book Contextualised », *Filoloski Pregled* (Université de Belgrade), 25 (1998), 9-28.
- HILL Thomas D., « Bethania, the House of Obedience : the Old English *Christ II*, 456-67 », *Notes and Queries*, 27 (1980), 290-92.
- HILL Thomas D., « Invocation of the Trinity and the Tradition of the Lorica in Old English Poetry », *Speculum*, 56 (1981), 259-267.
- HILL Thomas D., « Literary History and Old English Poetry : the case of *Christ I, II, III* », in *Sources of Anglo-Saxon Culture*, ed. Paul E. Szarmach. Studies in Medieval Culture 20, Medieval Institute Publications, Western Michigan University, Kalamazoo. 1986. pp. 3-22.
- HILL Thomas D., « The Anchor of Hope and the Sea of this World: *Christ II*, 850-66 », *English Studies*, 75 (1994), 289-92.
- HOLTBUER, « Der syntaktische Gebrauch des Genitives in *Andreas, Guðlac, Phönix, dem Heiligen Kreuz, und Höllenfahrt* », *Anglia*, 8 (1885), 1-40.
- HOLTHAUSEN Ferdinand, Compte-rendu de l'édition d'Assmann. *Beiblatt zur Anglia*, 9 (1899), 353-8.
- HOLTHAUSEN Ferdinand, Compte-rendu de l'édition de Cook. *Literaturblatt*, 21 (1900), 369-73.

- HOLTHAUSEN Ferdinand, « Zur altenglischen Literatur IV », *Beiblatt zur Anglia*, 18 (1907), 201-08.
- HOLTHAUSEN Ferdinand, Comptes-rendu de Kock, « Jubilee Jaunts and Jottings », *Beiblatt zur Anglia*, 30 (1919), 1-5.
- HOWARD Edwin J., « Cynewulf's *Christ* 1665-1693 », *PMLA*, 45 (1930), 354-67.
- HOWARD Edwin J., « Old English Tree Climbing : *Christ* vv. 678-79 », *Journal of English and Germanic Philology*, 30 (1931), 152-54.
- HOWE Nicholas, *The Old English Catalogue Poems*. Anglistica, Copenhagen : Rosenkilde & Bagger, 1985. 208 p.
- HOWLETT D. R., « New Criteria for Editing *Beowulf* », in *The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*, ed. D. G. Scragg, Paul E. Szarmach, Helene Scheck et Holly Holbrook. Cambridge : Brewer, 1994. pp. 69-84.
- HULME W. H., « Quantity Marks in Old English Manuscripts », *Modern Language Notes*, 11 (1896), 9-12.
- HUTCHESON B. R., « Kuhn's Law, Finite Verb Stress, and the Critics », *Studia Neophilologica*, 64 (1992), 129-39.
- HUTCHESON B. R., « Stress of Quantitative Adjectives and Some Common Adverbs in Old English Poetry: An Alternative to Kuhn's Law », *Leeds Studies in English*, n.s. 24 (1993), 27-56.
- HUTCHESON B. R., *Old English Poetic Metre*. Cambridge : Brewer, 1995. xv + 351 p.
- HUTCHESON B. R., Kaluza's Law, The Dating of *Beowulf*, and the Old English Poetic Tradition, *Journal of English and Germanic Philology*, 103 (2004), 297-322.
- INGERSOLL S. M., « The Comparative Absolute in Old English », *Neuphilologische Mitteilungen*, 77 (1976), 177-189.
- IRVINE Martin, « Cynewulf's Use of Psychomachia Allegory : the Latin Source of some 'Interpolated' Passages », in *Allegory, Myth and Symbol*, ed. Morton W. Bloomfield. Harvard : English Studies 9, Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1981, pp 39-62.
- ISAACS Neil D., « Up a Tree : To See *The Fates of Men* », in *Anglo-Saxon Poetry : Essays in Appreciation*, ed. L. E. E. Nicholson & D. W. Frese. Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1975. pp. 363-75.
- JAMES Montague Rhodes & JENKINS Claude, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*, 5 parts, Cambridge, 1930-32.
- JANSEN Gottfried, *Beiträge zur Synonymik und Poetik der allgemein als ächt anerkannten Dichtungen Cynewulfs*. Münster, 1883. 143 p.
- JEHLE Dorothy, « Latin Rhetoric in the Signed Poems of Cynewulf ». Thèse de l'Université Loyola de Chicago, 1973. Résumé dans *Dissertation Abstracts International* 34 : 319A.
- JENNEY Adeline M., « A Note on Cynewulf's *Christ* », *Modern Language Notes*, 31 (1916), 91-93.
- JORDANS Richard, *Eigentümlichkeiten des englischen Wortschatzes, eine wortgeographische Untersuchung mit etymologischen Anmerkungen*, Teil I. *Spezifisch englische Worte*. Heidelberg : Carl Winter, 1905. iv + 87 p.
- JOST Karl, « Crist 558-585 », *English Studies*, 27 (1946), 175-9.
- KABIR Ananya Jahanara, « Anglo-Saxon Textual Attitudes », in *The Cambridge History of Literary Criticism*, Volume 2 : *The Middle Ages*, ed. Alastair Minnis et Ian Johnson. Cambridge : Cambridge University Press, 2005. pp. 310-23.
- KALUZA Max, « Zur Betonungs- und Verslehre des Altenglischen », in *Festschrift zum 70. Geburtstag Oskar Schade*. Königsberg : Hartung, 1896. pp. 101-33.
- KARTSCHOKE Dieter, *Bibeldichtung : Studien zur Geschichte der epischen Bibelparaphrase von Juvencus bis Otfrid von Weissenburg*. Munich : Wilhelm Fink, 1975. 354 p.

- KEEFER Sarah Larratt, « 'Either/And' as 'Style' in Anglo-Saxon Christian Poetry », in *Anglo-Saxon Styles*, ed. Catherine E. Karkov et George Hardin Brown. Albany : State University of New York Press, 2003. pp. 179-200.
- KEEFER Sarah Larratt et O'KEEFFE Katherine O'Brien (ed.), *New Approaches to Editing Old English Verse*. Cambridge : Brewer, 1998. 126 p.
- KELLER Wolfgang, *Angelsächsische Paläographie : die Schrift der Angelsachsen mit besonderer Rücksicht auf die Denkmäler in der Volkssprache*. Palaestra 42, Berlin, 1906. 2 vol., vi + 56 p., v p. + 13 pl.
- KELLER Wolfgang, « Über die Akzente in den angelsächsischen Handschriften », *Prager deutsche Studien*, 8 (1908), 97-120.
- KELLER Wolfgang, « Zur Worttrennung in den angelsächsischen Handschriften », in *Förster Festschrift*. Leipzig, 1929. pp. 89-105.
- KEMBLE John M., « On Anglo-Saxon Runes », *Archaeologia*, 28 (1840), 327-72.
- KER, Neil R., Comptes-rendu du fac-similé du Livre d'Exeter. *Medium Ævum*, 2 (1933), 224-31.
- KERLING Johan, « Sievers and Scops : A Reevaluation of Old English Poetic Techniques », *Dutch Quarterly of Anglo-American Letters*, 12 (1982), 125-40.
- KINTGEN Eugène R., « Echoic Repetition in Old English Poetry, Especially *The Dream of the Rood* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 75 (1974), 202-23.
- KINTGEN Eugène R., « *Lif, lof, leof and geleafa* in Old English Poetry », *Neuphilologische Mitteilungen*, 78 (1977), 309-16.
- KLAEBER Friedrich, Comptes-rendu de l'édition de Cook. *Journal of Germanic Philology*, 4 (1902), 101-12.
- KLAEBER Friedrich, « Jottings on Old English Poems », *Anglia*, 53 (1929), 225-34.
- KOCK Ernst A., « Jubilee Jaunts and Jottings, 250 Contributions to the Interpretation and Prosody of Old West Teutonic Alliterative Poetry », *Lunds Universitets Årsskrift*, 14 (1918), 1-82.
- KOCK Ernst A., « Interpretations and Emendations of Early English Texts VI », *Anglia*, 44 (1920), 97-114.
- KOCK Ernst A., « Interpretations and Emendations of Early English Texts VII », *Anglia*, 44 (1920), 245-60.
- KOCK Ernst A., « Plain Points and Puzzles, 60 Notes on Old English Poetry », *Lunds Universitets Årsskrift*, 17 (1921), 1-25.
- KOPAS Wilhelm, *Die Grundzüge der Satzverknüpfung in Cynewulfs Schriften*. Breslau, 1910. 89 p.
- KRAPP G. P., « The Parenthetic Exclamation in Old English Poetry », *Modern Language Notes*, 20 (1905), 33-37.
- KROGMANN, « Die Bodenständigkeit des *Crist III* », *Zeitschrift für Mundartforschung*, 21 (1953), 1-27.
- KUHN H., « Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 57 (1933), 1-109.
- LAMPE G. W. H. ed., *The Cambridge History of the Bible*, Vol. 2. *The West from the Fathers to the Reformation*. Cambridge : University Press, 1969. ix + 566 p.
- LAPIDGE Michael, « Surviving Booklists from Anglo-Saxon England », in *Learning and Literature in Anglo-Saxon England : Studies Presented to Peter Clemoes on the Occasion of his 65th Birthday*, ed. M. Lapidge & H. Gneuss. Cambridge : Cambridge University Press, 1985. pp. 33-89.
- LAPIDGE Michael, « On the Emendation of Old English Texts », in *The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*, ed. D. G. Scragg, Paul E. Szarmach, Helene Scheck et Holly Holbrook. Cambridge : Brewer, 1994. pp. 53-67.
- LAPIDGE Michael, « The Archetype of *Beowulf* », *Anglo-Saxon England*, 29 (2000), 5-41.

- LASS Roger, « Cyn(e)wulf Revisited : the Problem of the Runic Signatures », in *An Historic Tongue : Studies in English Linguistics in Memory of Barbara Strang*, ed. Graham Nixon & John Honey. Londres & New-York, 1988. pp. 17-30.
- LAWRENCE W. W., « The First Riddle of Cynewulf », *PMLA*, 17 (1902), 247-61.
- LEE Alvin A., *The Guest-Hall of Eden, Four Essays on the Design of Old English Poetry*. New Haven & Londres : Yale University Press, 1972. ix + 244 p.
- LEFEVRE P., « Das altenglische Gedicht vom heiligen Guthlac », *Anglia*, 6 (1883), 181-240.
- LEHMANN Winfred P. & Dailey Virginia F., *The Alliterations of the Christ, 'Guthlac', 'Elene', 'Juliana', 'Fates of the Apostles', 'Dream of the Rood'*. Austin, 1960. vi + 401 p.
- LEIDING Hermann, *Die Sprache der Cynewulfschen Dichtungen Crist, Juliana und Elene*. Göttingen, 1887. 80 p.
- LEO Heinrich, *Quae se ipso Cynewulfus (sive Cenevulfus sive Coenevulfus) poeta Anglosaxonicus tradiderit*. Halle, 1857. 39 p.
- LEO Heinrich, *Carmen anglosaxonicum in Codice Exoniensi servatum quod vulgo inscribitur Ruinæ*. Halle, 1865.
- LE PAGE Robert B., « Alliterative Patterns as a Test of Style in Old English Poetry », *Journal of English and Germanic Poetry*, 58 (1959), 434-41.
- LESLIE R. F., « Analysis of Stylistic Devices and Effects in Anglo-Saxon Literature », in *Stile und Formprobleme in der Literatur*. Heidelberg, 1959.
- LETSON D. R., « The Homiletic Nature of Cynewulf's Ascension Poem », *Florilegium*, 2 (1980), 192-216.
- LEWIS Richard Allen, « Plurilinear Alliteration in Old English Poetry », *Texas Studies in Literature and Language*, 16 (1975), 589-602.
- LIEBERMANN Felix, « Zur Cynewulf-frage », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 105 (1900), 367.
- LIEBERMANN Felix, « Zur altenglische und mittelenglische Handschriftkunde », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 105 (1900), 369-70.
- LIEBERMANN Felix, « Alt- und mittelenglische Handschriften », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 107 (1901), 385-6.
- LINDEMAN James M., « A Note on Cynewulf », *Modern Language Notes*, 39 (1924), 397-99.
- LIPP F. R., « Guthlac A : An Interpretation », *Medieval Studies*, 33 (1971), 46-62.
- LIUZZA Roy Michael, « The Old English *Christ* and *Guthlac* Texts, Manuscripts and Critics », *Review of English Studies*, 41 (1990), 1-11.
- LIUZZA Roy Michael, « On the Dating of Beowulf », in *Beowulf: Basic Readings*, ed. Peter S. Baker. New York : Garland, 1995. pp. 281-302.
- LLOYD L. J., « Leofric as Bibliophile », in *Leofric of Exeter : Essays in commemoration of the foundation of Exeter Cathedral Library in AD 1072*, ed. F. Barlow, K. M. Dexter, A. M. Erskine, L. J. Lloyd. Exeter : Université d'Exeter, 1972. pp. 32-42.
- LORD Albert B., *The Singer of Tales*. Cambridge (Mass.) & Londres : Harvard University Press, 1960. xii + 307 p.
- LUCAS Peter, « Some Aspects of *Genesis B* as Old English Verse », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 88 C (1988), 143-75.
- LUTZ Angelica, « Spellings of the waldend Group Again », *Anglo-Saxon England*, 13 (1983), 51-63.
- LUTZ Angelica, compte-rendu de Wetzel, *Die Worttrennung am Zeilenende in altenglischen Handschriften. Indogermanische Forschungen*, 90 (1985), 227-38.
- LUTZ Angelica, « The Syllabic Basis of Word Division in Old English Manuscripts », *English Studies*, 67 (1986), 193-210.
- MACGOVERN D. S., « Unnoticed Punctuation in the Exeter Book », *Medium Ævum*, 52 (1983), 90-99.

- MACRAE-GIBSON O. D. et LISHMAN J. R., « Variety of Old English Metrical Usage », *Neophilologische Mitteilungen*, 99 (1998), 139-71.
- MADERT, 1900. *Die Sprache der altenglische Rätsel des Exeterbuches und die Cynewulffrage*. Marburg : Heinrich Bauer, 1900. 130 p.
- MAGENNIS Hugh, « *Godes þeow* and Related Expressions in Old English: Contexts and Uses of a Traditional Literary Figure », *Anglia*, 116 (1998), 139-70.
- MAGOUN Francis P. Jr., « The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry », *Speculum*, 28 (1953), 446-65.
- MAGOUN Francis P. Jr., « The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry », *Neophilologische Mitteilungen*, 56 (1955), 81-90.
- MALONE Kemp, « When Did Middle English Begin? », in *Curme Volume of Linguistic Studies*. Baltimore, 1930. pp. 110-17.
- MARCHAND James W., « The Partridge? An Old English Multiloque », *Neophilologus*, 75 (1991), 603-611.
- MARKUS Manfred, « Zur altenglischen Worttrennung und Silbenstruktur », *Indogermanische Forschungen*, 93 (1988), 197-209.
- MASON Lawrence, « Christ 779-866 », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 129 (1912), 447-49.
- MATHER Frank J., « The Cynewulf Question from a Metrical Point of View », *Modern Language Notes*, 7 (1892), 193-213.
- MATSUNAMI Tamotsu, « Runic Passages in Cynewulf ». Old English Studies from Japan, (1941-81), *Old English Newsletter, Subsidia* 14 (1988), 65-74.
- MCCULLOH John M., « Did Cynewulf Use a Martyrology? Reconsidering the Sources of The Fates of the Apostles », *Anglo-Saxon England*, 29 (2000), 67-83.
- MEGGINSON David, « The Case against a 'General Old English Poetic Dialect' », in *Prosody and Poetics in the Early Middle Ages: Essays in Honour of C. B. Hieatt*, ed. M. J. Toswell. Toronto : University of Toronto Press, 1995. pp. 117-32.
- MEGGINSON David, « The Written Language of Old English Poetry ». Thèse de l'Université de Toronto, 1992.
- MENNER Robert J., « The Vocabulary of the Old English Poems on Judgment Day », *PMLA*, 62 (1947), 583-97.
- MERRITT Herbert Dean, « Beating the Oaks : An Interpretation of *Christ* 678-9 », *American Journal of Philology*, 66 (1945), 1-12.
- MILDENBERGER Kenneth, « Unity of Cynewulf's *Christ* in the Light of Iconography », *Speculum*, 23 (1948), 426-32.
- MILHAUPT Jean, « The Structure of Cynewulf's *Christ II* », *Studies in Medieval Culture*, 4.1 (1973), 70-77.
- MINES Rachel, « An Examination of Kuhn's Second Law and Its Validity as a Metrical-Syntactical Rule », *Studies in Philology*, 99 (2002), 337-55.
- MISCH Georg, *Geschichte der Autobiographie, Das Mittelalter*. Frankfurt-am-Main, 1955. vol. 2, pp. 84-101.
- MITCHELL Bruce, « The Dangers of Disguise : Old English Texts in Modern Punctuation », *Review of English Studies*, n.s. 31 (1980), 385-413.
- MITCHELL Bruce, « *The Dream of the Rood* Repunctuated », in *Words and Works: Studies in Medieval English Language and Literature in Honour of Fred C. Robinson*, ed. Peter S. Baker et Nicholas Howe. Toronto: University of Toronto Press, 1998. pp. 143-58.
- MITCHELL Bruce et IRVINE Susan, *Beowulf Repunctuated*. Old English Newsletter Subsidia 29, Kalamazoo: Medieval Institute, Western Michigan University, 2000. 137 p.
- MOFFAT Douglas, « A Case of Scribal Revision in the Old English *Soul and Body* », *Journal of English and Germanic Philology*, 86 (1987), 1-8.

- MOFFAT Douglas, « Anglo-Saxon Scribes and Old English Verse », *Speculum*, 67 (1992), 805-27.
- MOMMA H., *The Composition of Old English Poetry*. Cambridge : Cambridge University Press, 1997. xiii + 205 p.
- MOORE Samuel, « The Old English Christ : Is it a Unit? », *Journal of English and Germanic Philology*, 14 (1915), 550-67.
- MORGAN B. Q., « Zur Lehre von der Alliteration in der westgermanischen Dichtung », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 33 (1908), 95-151.
- MUNZER L. A., « Maier's Transcript and the Conclusion of Cynewulf's *Fates of the Apostles* », *Journal of English and Germanic Philology*, 56 (1957), 570-87.
- MUIR Bernard J., « A Preliminary Report on a New Edition of the *Exeter Book* », *Scriptorium*, 43 (1989), 273-88.
- MUIR Bernard J., « Editing the *Exeter Book* : A Progress Report », in *Medieval Texts and Images : Studies of Manuscripts from the Middle Ages*, ed. Margaret M. Manion & Bernard J. Muir. Sydney, 1991. pp. 149-76.
- MUIR Bernard J., « Watching the Exeter Book Scribe Copy Old English and Latin Texts », *Manuscripta*, 35 (1991), 3-22.
- MUIR Bernard J., « Issues for Editors of Anglo-Saxon Poetry in Manuscript Form », in *Inside Old English: Essays in Honour of Bruce Mitchell*, ed. John Walmsley. Malden : Blackwell, 2006. pp. 181-202.
- NAPIER Arthur S., « The Old English Poem of *The Fates of the Apostles* », *Academy*, 34 (1888), 153.
- NAPIER Arthur S., « Collation der altenglischen Gedichte im Vercellibuch », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 33 (1889), 66-73.
- NILES John D., « Compound Diction and the Style of *Beowulf* », *English Studies*, 62 (1981), 489-503.
- NILES John D., « Formula and Formulaic System in *Beowulf* », in *Oral Traditional Literature: a Festschrift for Albert Bates Lord*, ed. John Miles Foley. Columbus, 1981. pp. 394-415.
- Ó BROIN Brian Éanna, « *Rex Christus Ascendens: The Christological Cult of the Ascension in Anglo-Saxon England* ». Thèse de l'Université d'Illinois, Urbana, 2002. Résumé dans *Dissertation Abstracts International*, Section A, 63 (2002), 605. DA3044190.
- OETGEN Jerome, « Common Motifs in the Old English Ascension Homilies », *Neophilologus*, 69 (1985), 437-45.
- OGURA Michiko, « Old English *habban* + past participle of a verb of motion », in *Studies in English Language and Literature: "Doubt Wisely"*, ed. M. J. Toswell et E. M. Tyler. Londres : Routledge, 1996. pp. 199-214.
- O'KEEFFE, Kathleen O'Brien, *Visible Song: Transitional Literature in Old English Verse*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990. xiv + 204 p.
- OLSEN Alexandra Hennessey, *Speech, Song and Poetic Craft : the Artistry of the Cynewulf Canon*. New York : Peter Lang, 1984. ix + 186 p.
- OLSEN Alexandra Hennessey, « Cynewulf », in *Old and Middle English Literature*, ed. Jeffrey Helterman et Jerome Mitchell, *Dictionary of Literary Biography* 146, Detroit : Gale, 1994, pp. 51-60.
- ORCHARD Andy, « Artful Alliteration in Anglo-Saxon Song and Story », *Anglia*, 113 (1995), 429-63
- ORCHARD Andy, « Oral Tradition », in *Reading Old English Texts*, ed. Katherine O'Brien O'Keefe. Cambridge : Cambridge University Press, 1997. pp. 101-23
- ORCHARD Andy, « Both Style and Substance: The Case for Cynewulf », in *Anglo-Saxon Styles*, ed. Karkov Catherine E. et Brown George Hardin. Albany, New-York : State University of New York Press, 2003. pp. 271-305.

- ORTON Peter, « Anglo-Saxon Attitudes to Kuhn's Laws », *Review of English Studies*, 50 (1999), 287-303.
- ORTON Peter, *The Transmission of Old English Poetry*. Turnhout : Brepols, 2000. xvii + 223 p.
- PAGE R. I., Back to the Manuscripts: Some Thoughts on Editing Old English Texts, in *Inside Old English: Essays in Honour of Bruce Mitchell*, ed. John Walmsley. Malden : Blackwell, 2006. pp. 1-27.
- PARKS Ward, « 'I Heard' Formulas in Old English Poetry », *Anglo-Saxon England*, 16 (1987), 45-66.
- PARKES M. B., « Punctuation, or Pause and Effect », in *Medieval Eloquence*, ed. James J. Murphy. Berkeley, Los Angeles & Londres, 1978. pp. 127-42.
- PARRY Milman, « Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making, I : Homer and Homeric style », *Harvard Studies in Classical Philology*, 41 (1930), 73-147.
- PASTERNAK Carol Braun, *The Textuality of Old English Poetry*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995. xii + 219 p.
- PAYNE Richard C., « The Exeter *Christ* Trilogy : Form and Meaning in the Old English 'Cynwulfian' Epic in the Light of Contemporary Latin Monastic Culture ». Thèse de l'Université de Princeton, 1972. Résumé dans *Dissertation Abstracts International* 33, 1177A.
- PHILIP Augustine, « The Exeter Scribe and the Unity of the *Christ* », *PMLA*, 55 (1940), 903-9.
- POGATSCHER A., « Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen », *Quellen und Forschungen*, 66 (1888).
- POPE John C., « The Lacuna in the Text of Cynwulf's *Ascension* (*Christ II*, 556b) », *Studies in Language, Literature, and Culture of the Middle Ages and later*, ed. E. Bagby Atwood & Archibald A. Hill, Austin. Texas, 1969. pp. 210-19.
- POPE John C., « An Unsuspected Lacuna in the Exeter Book : Divorce Proceedings for an Ill-Matched Couple in the Old English Riddles », *Speculum*, 49 (1974), 615-22.
- POPE John C., « Palaeography and Poetry : Some Solved and Unsolved Problems of the Exeter Book », in *Medieval Scribes, Manuscripts and Libraries*, ed. M. B. Parkes & A. G. Watson. Londres : Scholars' Press, 1978. pp. 25-65.
- POWELL Alison M., « Verbal Parallels in *Andreas* and its Relationship to *Beowulf* and *Cynwulf* ». Thèse de l'Université de Cambridge, 2002.
- PRICE Milo B., *Teutonic Antiquities in the Generally Acknowledged Cynwulfian Poetry*. Thèse de l'Université de Leipzig, 1896. iv + 67 p.
- PROLLIUS Max, *Über den syntactischen Gebrauch des Conjunctivs in den Cynwulfischen Dichtungen Elene, Juliana und Crist*. Marburg, 1888. 59 p.
- PULSIANO Phillip, « The Sea of Life and the Ending of *Christ II* », *In Geardagum*, 5 (1983).
- QUIRK Randolph, « Poetic Language and Old English Metre », *Early English & Norse Studies Presented to Hugh Smith in Honour of his Sixtieth Birthday*, ed. A. Brown & P. Foote. Londres : Methuen, 1963. xii + 225 p.
- RADEMACHER Margaret, *Die Worttrennung in angelsächsischen Handschriften*. Münster, 1921. 25 p.
- RAMHORST F., *Das altenglische Gedicht vom heiligen Andreas und der Dichter Cynwulf*. Bonn, 1885. 73 p.
- RANKIN James Walter, « A Study of the Kennings in Anglo-Saxon Poetry », *Journal of English and German Philology* 8, (1909), 357-422, et 9, (1910), 49-84.
- RAW Barbara C., *Trinity and Incarnation in Anglo-Saxon Art and Thought*. New York : Cambridge University Press, 1997. x + 221 p.
- REINHARD Mariann, *On the Semantic Relevance of the Alliterative Collocations in "Beowulf"*. *Swiss Studies in English* 92, Berne : Francke, 1976. 277 p.

- RENDALL Thomas, « Bondage and Freeing from Bondage in Old English Religious Poetry », *Journal of English and Germanic Philology*, 73 (1974), 497-512.
- RENOIR Alain, *The Key to Old Poems : the Oral-Formulaic Approach to the Interpretation of West Germanic Verse*. University Park et Londres : Pennsylvania State University Press, 1987. xiv + 224 p.
- RENOIR Alain, « The Hero on the Beach : Germanic Theme and Indo-European Origin », *Neuphilologische Mitteilungen*, 88 (1989), 111-6.
- RICE Robert C., « The Penitential Motive in Cynewulf's *Fates of the Apostles* and in his Epilogues », *Anglo-Saxon England*, 6 (1977), 105-19.
- RICHARDS Mary P. (ed.), *Anglo-Saxon Manuscripts: Basic Readings*. New York : Garland, 1994. xiii + 401 p.
- RICHTER Carl, *Chronologische Studien zur angelsächsischen Literatur auf Grund sprachlich-metrischer Kriterien*. Studien zur englischen Philologie 33, Halle, 1910. xi + 101 p.
- RIEDINGER Anita R., « The Formulaic Relationship Between *Beowulf* and Andreas », in *Heroic Poetry in the Anglo-Saxon Period: Studies in Honor of Jess B. Bessinger, Jr.*, ed. Helen Damico et John Leyerle. Kalamazoo : Medieval Institute Publications, Western Michigan University, 1993. pp. 283-312.
- RIEGER Max, « Über Cynewulf », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1 (1869), 215-26 et 313-34.
- RISSANEN Matti, « 'Sum' in Old English Poetry », in *Modes of Interpretation in English Literature : Essays in Honour of Stanley B. Greenfield*, ed. Phyllis Lugg Brown, Georgia Roman Crampton, Fred C. Robinson. Toronto & Buffalo, New-York, Londres : University of Toronto Press, 1986. pp. 197-225.
- ROBERTS Jane, « Guthlac A, B and C? », *Medium Ævum*, 42 (1973), 43-46.
- ROBINSON Fred C., « Some Uses of Name-Meanings in Old English Poetry », *Neuphilologische Mitteilungen*, 69 (1968), 161-69.
- ROBINSON Fred C., « The Significance of Names in Old English Literature », *Anglia*, 86 (1968), 14-58.
- ROBINSON Fred C., « Two Aspects of Variation in Old English Poetry », in *Old English Poetry : Essays on Style*, ed. D. G. Calder. Centre for Medieval and Renaissance Studies Contributions 10, Berkeley, Los Angeles & Londres : University of California Press, 1979. pp. 127-45.
- ROBINSON Fred C., « Old English Literature in its Most Immediate Context », in *Old English Literature in Context*, ed. J. Niles. Cambridge & Totowa, 1980. pp. 11-29 & 157-61.
- ROBINSON Fred C., « *Beowulf* and the Appositive Style. Knoxville : University of Tennessee Press, 1985. 106 p.
- ROBINSON P. R., « Self-Contained Units in Composite Manuscripts of the Anglo-Saxon Period », *Anglo-Saxon England*, 7 (1978), 231-38.
- ROBINSON P. R., « The 'Booklet' : A Self-Contained Unit in Composite Manuscripts », in *Codicologica 3 : Essais Typologiques*, ed. A. Gruys & J. P. Gumbert. Leiden, 1980. pp. 46-69.
- ROGERS H. L., « Rhymes in the Epilogue to Elene: a Reconsideration », *Leeds Studies in English*, 5 (1971), 47-52.
- ROSE Alfred, *Darstellung der Syntax in Cynewulfs Crist*. Halle : Ehrhardt Karras, 1890. 57 p.
- ROSE-TROUP Frances, « The Ancient Monastery of St Mary & St Peter at Exeter (680-1050) », *Reports and Transactions of the Devonshire Association for the Advancement of Science, Literature and Art*, 63 (1931), 179-220.
- ROSE-TROUP Frances, « Exeter Manumissions and Quittances of the 11th and 12th Centuries », *Reports and Transactions of the Devonshire Association for the Advancement of Science, Literature and Art*, 69 (1937), 417-445. prénom
- ROSIER James L., « Generative Composition in *Beowulf* », *English Studies*, 58 (1977), 193-203.

- RÖSSGER R., « Über den syntaktischen Gebrauch des Genitivs in Cynewulfs *Crist*, *Elene* und *Juliana* », *Anglia*, 8 (1885), 338-70. Aussi publié séparément, Halle, 1885.
- RUSSOM Geoffrey, « A Germanic Concept of Nobility in *The Gifts of Men* and *Beowulf* », *Speculum*, 53 (1978), 1-15.
- RUSSOM Geoffrey, « Purely Metrical Replacements for Kuhn's Laws », in *English Historical Metrics*, ed. C. B. McCully et J. J. Anderson. Cambridge : Cambridge University Press, 1996. pp. 30-41.
- RUSSOM Geoffrey, « Dating Criteria for Old English Poems », in *Studies in the History of the English Language: A Millennial Perspective*, ed. Donka Minkova et Robert Stockwell. Berlin : Mouton de Gruyter, 2002. pp. 245-65.
- SAKAI Tsuneo, « On the Anglo-Saxon Poem *Christ* », *Katahira*, 15 (1979), 5-25 (en japonais).
- SARRAZIN Gregor, « *Beowulf* und *Kynewulf* », *Anglia*, 9 (1886), 515-50.
- SARRAZIN Gregor, « Die Fata Apostolorum und der Dichter *Kynewulf* », *Anglia*, 12 (1889), 375-87.
- SARRAZIN Gregor, « Parallelstellen in altenglischer Dichtung », *Anglia*, 14 (1892), 186-192.
- SARRAZIN Gregor, « Noch einmal *Kynewulfs Andreas* », *Beiblatt zur Anglia*, 6 (1895), 205-09.
- SARRAZIN Gregor, Compte-rendu de Simons, *Cynewulfs Wortschatz*. *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 32 (1900), 547-549.
- SARRAZIN, Compte-rendu de Trautmann, *Cynewulf der Bischof und Dichter*. *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 32 (1900), 547-49.
- SARRAZIN Gregor, « Zur Chronologie und Verfasserfrage angelsächsischer Dichtungen », *Englische Studien*, 38 (1907), 145-95.
- SARRAZIN Gregor, *Von Kädmon bis Kynewulf : eine literarhistorische Studie*. Berlin, Mayer & Müller, 1913. 174 p.
- SCHAPIRO Meyer, « The Image of the Disappearing Christ: The Ascension in English Art around the Year 1000 », *Gazette des Beaux-Arts*, ser. 6, 23 (1943), 133-52.
- SCHAEFER Ursula, « Hearing from Books: the rise of fictionality in old English poetry », in *Vox Intexta: Orality and Textuality in the Middle Ages*, ed. A. N. Doane and Carol Braun Pasternack. Madison : University of Wisconsin Press, 1991. pp. 117-136.
- SCHAAR Claes, *Critical Studies in the Cynewulf Group*. Lund Studies in English 17, Lund, 1949. 337 p.
- SCHAAR Claes, « On a New Theory of Old English Poetic Diction », *Neophilologus*, 40 (1956), 301-305.
- SCHERER Günther, *Zur Geographie und Chronologie des angelsächsischen Wortschatzes*. Thèse de Berlin, Leipzig, 1928. v + 63 p.
- SCHIPPER J., « Zum Codex Exoniensis », *Germania*, 19 (1874), 327-38. (les pp. 329-330 concernent le *Christ II*)
- SCHIPPER William, « Style and Layout of Anglo-Saxon Manuscripts », in *Anglo-Saxon Styles*, ed. Catherine E. Karkov et George Hardin Brown. Albany, New York : State University of New York Press, 2003. pp. 151-68.
- SCHLOSSER Donna, « *Cynewulf* the Poet, Alfred the King, and the Nature of Anglo-Saxon Duty », *Comitatus*, 31 (2000), 15-37.
- SCHNEIDER Robert, *Satzbau und Wortschatz der altenglischen Rätsel des Exeterbuchs*. Ein Beitrag zur Lösung der Verfasserfrage. Breslau, 1913. viii + 84 p.
- SCHÜCKING Levin Ludwig, *Untersuchungen zur Bèdeutungslehre der angelsächsischen Dichtersprache*. Germanische Bibliothek II 11, Heidelberg : C. Winter, 1915. x + 109 p.
- SCHWARZ Franz, *Cynewulfs Anteil am Christ, eine metrische Untersuchung*. Königsberg, 1905. 107 p.

- SCHWEIKER William A., « The Soteriological Program of *Christ* », *In Geardagum*, 3 (1979), 75-87.
- SCHWETMAN John, « The Formulaic Nature of Old English Poetry : A Transformational Analysis of the Cynewulf Poems ». Thèse de l'Université du Kansas, 1974. Résumé dans *Dissertation Abstracts* 35, 6110A.
- SCRAGG D. G., « Initial *h* in Old English », *Anglia*, 88 (1970), 165-196.
- SCRAGG D. G., « Accent Marks in the Old English Vercelli Book », *Neuphilologische Mitteilungen*, 72 (1971), 699-710.
- SCRAGG D. G., « The Compilation of the Vercelli Book », *Anglo-Saxon England*, 2 (1973), 189-207.
- SCRAGG D. G., « Postscript: *Quo Vadis, Editio?* », in *The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*, ed. Scragg. D. G., Szarmach Paul E., Scheck Helene et Holbrook Holly. Cambridge : Brewer, 1994. pp. 299-309.
- SCRAGG D. G., SZARMACH Paul E., SCHECK Helene et HOLBROOK Holly, *The Editing of Old English: Papers from the 1990 Manchester Conference*. Cambridge : Brewer, 1994. ix + 317 pp.
- SEIFFERT Friedrich Wilhelm, *Die Behandlung der Wörter mit auslautenden ursprünglich silbischen Liquiden oder Nasalen und mit Kontraktionsvokalen in der Genesis A und im Beowulf*. Halle : Hohmann, 1913. 58 p.
- SHARMA Manish, « A Reconsideration of the Structure of *Guthlac A* : The Extremes of Saintliness », *Journal of English and Germanic Philology*, 101 (2002), 185-200.
- SHEPHERD Geoffrey, « Scriptural Poetry », in *Continuations and Beginnings : Studies in Old English Literature*, ed. E. G. Stanley. Londres, 1966. pp. 1-36.
- SHIPLEY George, *The Genitive Case in Anglo-Saxon Poetry*. Baltimore : Friedenwald, 1903. 126 p.
- SHIPPEY T. A., *Old English Verse*. Londres : Hutchinson University Library, 1972. 220 p.
- SHOOK Laurence K., « The Prologue to the Old English *Guthlac A* », *Medieval Studies*, 23 (1961), 294-304.
- SHORT Douglas D., « The Old English *Gifts of Men* and the Pedagogic Theory of the *Pastoral Care* », *English Studies*, 57 (1976), 497-501.
- SIEVERS Eduard, « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses I & II », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 10 (1885), 209-314 et 451-545.
- SIEVERS Eduard, « Miscellen zur angelsächsischen Grammatik », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 9 (1886), 197-300. (voir surtout pp. 235-36)
- SIEVERS Eduard, « Zur Rhythmik des germanischen Alliterationsverses III, der angelsächsische Schwellvers », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 12 (1887), 454-82.
- SIEVERS Eduard, « Zu Cynewulf », *Anglia*, 13 (1891), 1-25.
- SIEVERS Eduard, *Altgermanische Metrik*. Halle : Niemeyer, 1893. xvi + 252 p.
- SIEVERS Eduard, « Zu Cynewulf », *Neusprachliche Studien, Die Neuren Sprachen*, 6. Beiheft (1925), 60-81.
- SIMONS Richard, *Worte und Wortverbindungen der echten Schriften Cynewulfs*. Bonn, 1898-99. ii + 34 p.
- SISAM Kenneth, « Cynewulf and his Poetry », *Proceedings of the British Academy*, 18 (1933), 303-331. Réimpr. dans *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford : Clarendon Press, 1953. pp. 1-28.
- SISAM Kenneth, Compte-rendu du fac-similé du Livre d'Exeter. *Review of English Studies*, 10 (1934), 338-42.
- SISAM Kenneth, « Notes on Old English Poetry : the Authority of Old English Poetical Manuscripts », *Review of English Studies*, 22 (1946), 257-68. Réimprimé sous le titre

- « The Authority of Old English Poetical Manuscripts », in *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford : Clarendon Press, 1953. pp. 29-44.
- SISAM Kenneth, « Dialect Origins of the Earlier Old English Verse », in *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford : Clarendon Press, 1953. pp. 119-39.
- SISAM Kenneth, « The Arrangement of the Exeter Book », in *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford : Clarendon Press, 1953. pp. 291-2.
- SISAM Kenneth, « The Exeter Book », in *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford : Clarendon Press, 1953. pp. 97-108.
- SKEAT W. W., « *Andreas and Fata Apostolorum* », in *An English Miscellany Presented to Dr Furnivall in Honour of his 75th Birthday*. Oxford : Clarendon Press, 1901, pp. 408-20.
- SKEMP Arthur S., « The Transformation of Scriptural Story, Motive and Conception in Anglo-Saxon Poetry », *Modern Philology*, 4 (1907), 423-70.
- SMITHSON, G. A., *The Old English Christian Epic : A Study in the Plot Technique of the Juliana, the Elene, the Andreas, and the Christ, in comparison with the Beowulf and with the Latin literature of the Middle Ages*. University of California Publications in Modern Philology (110) 14, Berkeley, 1910. 98 p.
- SOKOLL E., « Zum altenglischen Physiologus », *Jahresbericht der Staats-Oberrealschule in Marburg*, 27 (1897).
- STANDOP Ewald, « Formen der Variation im *Beowulf* », in *Festschrift für Edgar Mertner*, ed. Bernhard Fabian & Ulrich Suerbaum. Munich : W. Fink, 1969. pp. 55-63.
- STANLEY Eric G., « Spellings of the waldend Group », in *Studies in Language, Literature and Culture of the Middle-Ages and Later*, ed. E. B. Atwood & A. A. Hill. Austin, University of Texas Press, 1969. pp. 38-69.
- STANLEY Eric G., « Studies in the Prosaic Vocabulary of Old English Verse », *Neuphilologische Mitteilungen*, 72 (1971), 385-418.
- STANLEY Eric G., « Notes on Old English Poetry », *Leeds Studies in English*, n. s. 20 (1989), 319-343.
- STANLEY Eric G., « Unideal principles of editing Old English Verse », *Proceedings of the British Academy*, 70 (1984), 231-73.
- STANLEY Eric G., « The Dialect Origins of Late Old English Verse », *Poetica*, 42 (1994), 1-21.
- STANLEY Eric G., « Paleographical and Textual Deep Waters: [a] for [u] and [u] for [a], [d] for [ð] and [ð] for [d] in Old English », *ANQ*, 15 (2002), 64-72.
- STÉVANOVIČ Colette, « L'exil des justes dans la *Genèse A* vieil-anglaise », *Lez Valenciennes*, 15 (1993), 13-25.
- STÉVANOVIČ Colette, « Élévation-abaissement dans l'*Exaltation de la Croix* », *Bulletin des Anglicistes Médiévistes*, 45 (1994), 838-46.
- STÉVANOVIČ Colette, « The Translator and the Text of the Old English *Genesis B* », in *The Medieval Translator* 5, ed. R. Ellis & R. Tixier. Brepols, 1996. pp. 130-145.
- STÉVANOVIČ Colette, « Envelope Patterns in *Genesis A* and *B* », *Neophilologus*, 80 (1996), 465-78.
- STÉVANOVIČ Colette, « Envelope Patterns and the Unity of the Old English *Christ and Satan* », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 233 (1996), 260-67.
- STÉVANOVIČ Colette, « Le thème de la traversée dans la poésie vieil-anglaise », *Speculum Medii Ævi* 3 (1997), 147-54.
- STÉVANOVIČ Colette, « Envelope Patterns in Translation : The Old English *Metres of Boethius* », in *The Medieval Translator* 6, ed. R. Ellis, R. Tixier & B. Weitemeier. Brepols, 1998. pp. 101-113.
- STÉVANOVIČ Colette, « Les structures encadrantes », in *Beowulf : de la forme au sens*, ed. C. Stévanovitch. Paris : Ellipses, 1998. pp. 69-79.

- STÉVANOVITCH Colette, « Les formules évoquant la transmission orale de l'information dans *Beowulf* », in *L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais II*, ed. C. Stévanovitch. Publications de l'AMAES, collection GRENDÉL 3, Nancy, 1999. pp. 35-70.
- STÉVANOVITCH Colette, « Grammaire et poésie : l'utilisation du passif dans *Beowulf* », in *Points de vue sur Beowulf*, ed. C. Stévanovitch. Publications de l'AMAES, collection GRENDÉL 1, Nancy, 1999. pp. 101-118.
- STÉVANOVITCH Colette, « Les épilogues de *Cynewulf* », in *Prologues et épilogues dans la littérature anglaise du Moyen Age*, ed. Leo Carruthers et Adrian Papahagi. Publications de l'AMAES 24, Paris, 2001. pp. 15-27.
- STÉVANOVITCH Colette, « Les seuils des poèmes du Livre d'Exeter », in *Marges/Seuils, Seuils/Marges : Le liminal dans les textes médiévaux anglais*. Actes des journées d'étude de 2002, 2003 et 2004. Publications de l'AMAES, collection GRENDÉL 8, 2006. pp. 81-96.
- STEVICK Robert D., *Suprasegmentals, Meter, and the Manuscript of Beowulf*. Janua linguarum, series practica 71, La Haye et Paris : Mouton, 1968. 88 p.
- STEVICK Robert D., « Two Notes on *Christ II* », *Leeds Studies in English*, n.s. 20 (1989), 293-309.
- STOCKWELL Robert et MINKOVA Donka, « Kuhn's Laws and the Rise of Verb-Second Syntax », in *Old Germanic Languages in a Comparative Perspective*, ed. Toril Swan, Endre Mørck, Olaf Jansen Westvik. Berlin : Mouton de Gruyter, 1994. pp. 213-233.
- STODNICK Jacqueline A., « *Cynewulf* as Medieval Reality or Modern Myth? », *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester*, 79:3 (1997), 25-39.
- STORMS, « The Weakening of Old English Unstressed i to e and the Date of *Cynewulf* », *English Studies*, 37 (1956), 104-10.
- STRUNK W., Jr. « Notes on *Cynewulf* », *Modern Language Notes*, 17 (1902), 371-73.
- STUBBS C. W., *The Christ of English Poetry : being the Hulsean Lectures delivered before the University of Cambridge 1904-1905*. Londres, 1906. ix + 216 p.
- SUZUKI Seiichi, « Preference Conditions for Resolution in the Metre of *Beowulf*: Kaluza's Law Reconsidered », *Modern Philology*, 96 (1966), 281-306.
- SZARMACH Paul E., « The Recovery of Texts », in *Reading Old English Texts*, ed. Katherine O'Brien O'Keefe. Cambridge : Cambridge University Press, 1997. pp. 124-45.
- TIMMER B. J., « Expanded Lines in Old English Poetry », *Neophilologus*, 35 (1951), 226-30.
- TIMMER B. J., « Sectional Divisions of Poems in Old English Manuscripts », *Modern Language Review*, 47 (1952), 319-22.
- TRAPP Walter, *Zum Versbau Cynewulfs*. Bonn : Greorgi, 1913. 74 p.
- TRAUTMANN Moritz, « *Cynewulf* und die Rätsel », *Anglia*, 6 (1883), 158-69.
- TRAUTMANN Moritz, « Der *Andreas* doch von *Cynewulf* », *Beiblatt zur Anglia*, 6 (1895), 17-22.
- TRAUTMANN Moritz, « Zu *Cynewulfs Andreas* », *Beiblatt zur Anglia*, 6 (1895), 22.
- TRAUTMANN Moritz, « Zu *Cynewulf* », *Bonner Beiträge zur Anglistik*, 6 (1895-96), 22-23.
- TRAUTMANN Moritz, « Der sogenannte *Crist* », *Anglia*, 18 (1896), 382-88.
- TRAUTMANN Moritz, « Wer hat die *Schicksale der Apostel* zuerst für den Schluss des *Andreas* erklärt? », *Beiblatt zur Anglia*, 7 (1897), 372-75.
- TRAUTMANN Moritz, *Kynewulf der Bischof und Dichter*. Bonner Beiträge zur Anglistik I, Bonn : Hanstein, 1898. 123 p.
- TRAUTMANN Moritz, « Zu *Cynewulfs* Runenstellen », *Bonner Beiträge zur Anglistik*, 2 (1899), 118-20.
- TRAUTMANN Moritz, Compte-rendu de l'édition de Cook. *Beiblatt zur Anglia*, 11 (1900), 321-329.

- TRAUTMANN Moritz, « Berichtigungen, Erklärungen und Vermutungen zu Cynewulfs Werken », *Bonner Beiträge zur Anglistik* 23, (1907), 85-146.
- TRAUTMANN Moritz, « Beiträge zu einem künftigen 'Sprachschatz der altenglischen Dichter' », *Anglia*, 33 (1910), 276-82.
- TRAUTMANN Moritz, « Das sogenannte erste Ratsel », *Anglia*, 36 (1912), 133-38.
- TRAUTMANN Moritz, « Zum Streit um die altenglischen Rätsel », *Anglia*, 36 (1912), 127-33.
- TRAUTMANN, « Sprache und Versbau der altenglischen Rätsel », *Anglia*, 38 (1914), 355-64.
- TRAUTMANN, « Zeit, Heimat und Verfasser der altenglischen Rätsel », *Anglia*, 38 (1914), 365-73.
- TREHARNE, Elaine M., « Producing a Library in Late Anglo-Saxon England: Exeter, 1050-1072 », *Review of English Studies*, 54 (2003), 155-72.
- TRISTRAM Hildegard L. C., « What's the Point of Dating "Beowulf"? », in *Medieval Insular Literature between the Oral and the Written II: Continuity of Transmission*, ed. Hildegard L. C. Tristram. Tübingen, 1997. pp. 65-80.
- TUPPER Frederick Jr., « The Philological Legend of Cynewulf », *PMLA*, 26 (1911), 235-79.
- TUPPER Frederick Jr., « The Cynewulfian Runes of the First Riddle », *Modern Language Notes*, 25 (1910), 235-241.
- TUPPER Frederick Jr., « The Cynewulfian Runes of the Religious Poems », *Modern Language Notes*, 27 (1912), 131-37.
- TUPPER Frederick Jr., « The British Museum Transcript of the Exeter Book », *Anglia*, 36 (1912), 285-88.
- TYLER Elizabeth M., « How deliberate is Deliberate Verbal Repetition? », in *Studies in English Language and Literature: "Doubt Wisely"*, ed. M. J. Toswell et E. M. Tyler. Londres : Routledge, 1996. pp. 508-30.
- VERRIER Paul, *Le vers français, forme primitive, développement*. Tome III *Adaptations germaniques*, Livre X, *Le vers allitéré*. Paris : Bibliothèque de la société des amis de l'Université de Paris, Didier, 1932. 328 p.
- VON DER WARTH, Johann Josef, *Metrisch-sprachliches und Textkritisches zu Cynewulfs Werken*. Halle : Ehrhardt Karras, 1908. vi + 55 p.
- WÅRVIK Brita, « 'When You Read or Hear This Story Read': Issues of Orality and Literacy in Old English Texts », in *Discourse Perspectives on English: Medieval to Modern*, ed. Risto Hiltunen, Janne Skaffari, Ruth Carroll, Matti Peikola, Sanna-Kaisa Tanskanen, Ellen Valle et Brita Wårvik. Amsterdam : Benjamins, 2003. pp. 13-55.
- WEISE Judith A., « Ambiguity in Old English Poetry », *Neophilologus*, 63 (1979), 588-591.
- WELLS David Marsden, « The Sections in Old English Poetry », *The Yearbook of English Studies*, 6 (1976), 1-4.
- WENISCH Franz, *Spezifisch anglisches Wortgut in den northumbrischen Interlinearglossierungen des Lukasevangeliums*. Anglistische Forschungen 132, Heidelberg : Carl Winter, 1979. 352 p.
- WENISCH Franz, « Sächsische Dialektwörter in *The Battle of Maldon* », *Indogermanische Forschungen* 81, (1976), 181-203.
- WENISCH Franz, « *Judith* – eine westsächsische Dichtung? », *Anglia* 100, (1982), 273-300.
- WENISCH Franz, « On the Dialectal Provenance of Old English Verse », in *Tangenten, Literatur & Geschichte*, ed. Martin Meyer, Gabriele Spengemann et Wolf Kindermann. Münster : Hallenser Studien zur Anglistik und Amerikanistik 1, 1996. pp. 166-79.
- WERLICH Egar, *Der westgermanische Skop, der Aufbau seiner Dichtung und sein Vortrag*. Münster : M. Kramer, 1964. xxix + 379 p.
- WETZEL C. D., *Die Worttrennung am Zeilenende in altenglischen Handschriften*. Europäische Hochschulschriften, XIV Angelsächsische Sprache und Literatur, Vol. 96. Frankfurt am Main & Berne : Peter Lang, 1981. xv + 495 p.

- WHALLON William, « Formulas for Heroes in the *Iliad* and in *Beowulf* », *Modern Philology*, 63 (1965), 95-104.
- WHITBREAD Leslie, « The Doomsday Theme in Old English Poetry », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (Halle), 89 (1967), 452-81.
- WHITELOCK Dorothy, « Anglo-Saxon Poetry and the Historian », *Transactions of the Royal Historical Society*, 31 (1949), 75-94.
- WHITING Bartlett J., « A Further Note on Old English Tree Climbing: *Christ* vv. 678-79 », *Journal of English and Germanic Philology*, 31 (1932), 256-57.
- WILLARD Rudolph, « *Andreas* and the *Fates of the Apostles* », *Modern Philology*, 62 (1964), 45-51.
- WILSON J. H., *Christian Theology and Old English Poetry*. Studies in English Literature 71, The Hague & Paris : Mouton, 1974. 196 p.
- WOLFF Hiltrudis, « Die Epitheta in den Cynewulfischen Dichtungen ». Thèse de Göttingen, 1955.
- WOOLF Rosemary, « Saints' Lives », in *Continuations and Beginnings : Studies in Old English Literature*, ed. E. G. Stanley. Londres, 1966. pp. 37-66.
- WRENN, « Late Old English Rune Names », *Medium Ævum*, 1 (1932), 24.
- WRENN Charles L., *A Study of Old English Literature*. Londres, 1967. xi + 283 p. (« Cynewulf and the Christian establishment », pp. 122-38).
- WRIGHT Thomas, « On Bishop Leofric's Library », *Journal of the British Archeological Association*, 18 (1862), 220-24.
- WRIGHT Virginia D., « Syntax as a Tool for Determining Authorship : A Linguistic Investigation of the Old English *Christ* ». Thèse de l'Université d'Indiana, 1973. Résumé dans *Dissertation Abstracts International*, 33, 4396A.
- WÜLKER Richard P., « Über den Dichter Cynewulf », *Anglia*, 1 (1878), 483-507.
- WÜLKER, Richard P., « Aus englischen Bibliotheken, II. Exeter », *Anglia*, 2 (1879), 374-87.
- WÜLKER Richard P., *Grundriß zur Geschichte der angelsächsischen Literatur, mit einer Übersicht der angelsächsischen Sprachwissenschaft*. Leipzig, 1885. xii + 632 p.
- WÜLKER Richard P., « Der Dichter Cynewulf und das *Andreasgedicht* », *Berichte der königlichen sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1888.
- WÜLKER Richard P., « Cynewulfs Heimat », *Anglia*, 17 (1895), 106-109.
- WÜLKER, Comptes-rendu de Trautmann, *Cynewulf der Bischof und Dichter*. Beiblatt zur *Anglia*, 9 (1898), 161-66.
- WUTH Johannes Otto Alfred, *Aktionsarten der Verba bei Cynewulf*. Leipzig, Weida i. Thür., 1915. 123 p.
- ZACHER Samantha, « Cynewulf at the Interface of Literacy and Orality: The Evidence of the Puns in *Elene* », *Oral Tradition*, 17 (2002), 346-87.
- ZIMMERMANN Gunhild, *The Four Old English Poetic Manuscripts: Texts, Contexts, and Historical Background*. Heidelberg : Winter, 1995. ix + 327 pp.

III. Ouvrages de référence

1. Dictionnaires et concordances

- BERGMAN Madeleine M., « Supplement to A *Concordance of the Anglo-Saxon Poetic Records* », *Medievalia*, 8 (1982), 9-52.
- BESSINGER Jess Belsor Jr. & SMITH Philip H., *A Concordance to the Anglo-Saxon Poetic Records*. The Cornell Concordances, Cornell University Press, Ithaca et Londres, 1978. xxxvi + 373 p.

- BOSWORTH Joseph & TOLLER T. Northcote, *An Anglo-Saxon Dictionary*. Oxford, 1898. xiv + 1302 p. Supplément par T. Northcote Toller & Alistair Campbell. Oxford : Oxford University Press, 1921. 753 + 68 p.
- DICTIONARY OF OLD ENGLISH*, ed. Angus Cameron & al. Pontifical Institute of Medieval Studies, University of Toronto, à partir de 1986.
- GERARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*. Paris : Robert Laffont, 1989. vi + 1478 p.
- GREIN C. W. M., *Sprachschatz der angelsächsischen Dichter*. Bibliothek der angelsächsischen Poesie, vol. 3 et 4, Heidelberg : Cassel & Göttingen : Digend, 1861-64 ; nouvelle édition par J. J. Köhler et F. Holthausen. Heidelberg : C. Winter, 1912. vi + 898 p.
- HALL J. R. Clark, *A Concise Anglo-Saxon Dictionary*. Cambridge, 1894 ; 4^e édition avec supplément par Herbert D. Meritt, 1960, réimpr. 1988. Medieval Academy Reprints for Teaching 14, Toronto, Buffalo & Londres : University of Toronto Press. xv + 482 p.
- HEALEY Antonette diPaolo & VENEZKY Richard L., *A Microfiche Concordance to Old English*. Dictionary of Old English Project, Pontifical Institute of Medieval Studies, University of Toronto. Toronto, 1980. 415 microfiches + un manuel, xviii + 202 p.
- HOLTHAUSEN Ferdinand, *Altenglisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Winter, 1963 (2^e édition). xxvii + 428 p.
- HOWARD Edwin J., « A Concordance of Cynewulf's Signed Poems, With an Introduction on Various Aspects of the Poet's Diction ». Thèse, Cornell University, 1929.
- SIMONS Richard, *Cynewulfs Wortschatz*. Bonner Beiträge zur Anglistik 3, Hanstein, 1899. iv + 164 p.
- VENEZKY Richard L. & BUTLER Sharon, *A Microfiche Concordance to Old English : the High-Frequency Words*. Dictionary of Old English Project, Pontifical Institute of Medieval Studies, University of Toronto. Toronto, 1980. 232 microfiches + un manuel, 20 p.

2. Bibliographies et catalogues

- ANGLO-SAXON ENGLAND* : bibliographie annuelle.
- BEALE Walter H., *Old and Middle English Poetry to 1500. A Guide to Information Sources*. American literature, English literature and world literatures in English information guide series, vol. 7, Detroit : Gale Research Co, 1976.
- BLOCKLEY Mary, « Further Addenda and Corrigenda to N. R. Ker's *Catalogue* », in *Anglo-Saxon Manuscripts: Basic Readings*, ed. Mary P. Richards. New York : Garland, 1994. pp. 79-85.
- FISIĄK Jacek, *A Bibliography of Writings for the History of the English Language*. Berlin, New-York & Amsterdam : Mouton de Gruyter, 1987 (2^e édition). xi + 216 p.
- FOLEY J., *Oral-Formulaic Theory and Research : An Introduction and Annotated Bibliography*. Garland Reference Library of the Humanities 400, Garland Folklore Bibliographies 6, Londres, 1985. xvi + 718 p.
- GNEUSS Helmut, « A Preliminary List of MSS Written or Owned in England up to 1100 », *Anglo-Saxon England*, 9 (1981), 1-60.
- GREENFIELD Stanley B. & ROBINSON Fred C., *A Bibliography of Publications of Old English Literature to the end of 1972*. Toronto et Manchester : Manchester University Press, 1980. xxii + 437 p.
- INTERNATIONAL MEDIEVAL BIBLIOGRAPHY*, Université de Leeds. 2 volumes par an.
- JANSEN Karl, *Die Cynewulf-Forschung von ihren Anfängen bis zur Gegenwart*. Bonner Beiträge zur Anglistik, 24 (1908), ii + 127 p.
- KER Neil R., *Catalogue of Manuscripts Containing Anglo-Saxon*. Oxford : Clarendon Press, 1957. lxiv + 567 p., 8 pl. 2^e édition 1990, incluant un supplément paru dans *Anglo-Saxon England*, 5 (1977), 121-31.

- KER Neil R., *Medieval Libraries of Great Britain. A List of Surviving Books*. Londres : Royal Historical Society, 1941; 2^e édition 1964. xxxiii + 424 p.
- KEYNES Simon D., « Anglo-Saxon History : A Select Bibliography », *Old English Newsletter Subsidia*, 13 (1987), 1-48.
- MITCHELL Bruce, *A Critical Bibliography of Old English Syntax to the end of 1984, Including Addenda and Corrigenda to "Old English Syntax"*. Oxford : Basil Blackwell, 1990. xxii + 269 p.
- MUIR Bernard James, *The Exeter Book : A Bibliography*. Exeter Medieval English Texts and Studies, Exeter : Exeter University Press, 1992. xiii + 133 p.
- OLD-ENGLISH NEWSLETTER* : bibliographie annuelle.
- PULSIANO Philipp, *An Annotated Bibliography of North American Doctoral Dissertations on Old English Language and Literature*. Colleagues Press, 1988. xvi + 317 p.
- SCHMITZ Theodor, « Die Cynewulf-Forschung 1908 und 1909 », *Beiblatt zur Anglia*, 22 (1911), 337-41.
- TAJIMA Matsuji, *Old and Middle English Language Studies, A Classified Bibliography 1923-1985*. Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, series 5, Amsterdam, Philadelphie : J. Benjamins, 1988. xxxiii + 391 p.

3. Grammaires

- CAMPBELL Alistair, *Old English Grammar*. Oxford : Clarendon Press, 1959. xvi + 424 p.
- CRÉPIN André, *Deux mille ans de langue anglaise*. Nathan, 1994. 192 p.
- GREIN C. W. M., *Kurzgefaßte angelsächsische Grammatik*. Kassel : G. H. Wigand, 1880.
- HOGG Richard, *The Cambridge History of the English Language*, Vol I. *The Beginnings to 1066*. Cambridge : Cambridge University Press, 1992. xxiii + 609 p.
- JOLIVET Alfred & MOSSÉ Fernand, *Manuel de l'allemand du Moyen-Age*. Paris : Aubier-Montaigne, 1972. 2 vol., 559 p.
- MITCHELL Bruce, *Old English Syntax*. Oxford : Clarendon Press, 1985, 3^e éd. 1987. 2 vol., lxiv + 820 p. et xlv + 1080 p. Addenda et corrigenda dans *A Critical Bibliography of Old English Syntax to the end of 1984* (cf. ci-dessus).
- MOSSÉ Fernand, *Manuel de l'anglais du Moyen-Age des origines au XIV^e siècle*, t. I *Vieil-anglais*. 2 vol. Bibliothèque de Philologie Germanique 8, Paris : Aubier, 1946. 552 p.
- STÉVANOVITCH Colette, *Manuel d'histoire de la langue anglaise des origines à nos jours*. Ellipses, 1997. 160 p.

Index des œuvres et des auteurs cités

- Actes des Apôtres*, 198, 199, 200, 201, 336, 340, 342, 344
- Ælfric*, 19, 138, 144, 189, 210, 216
- Ælfric, Catholic Homilies*, 214, 216
- Ælfric, Vies de Saints*, 88, 89
- Alcuin*, 15, 144, 173, 191
- Alfred*, 14, 173, 175, 179, 180, 182, 189, 192, 193, 194, 195
- Alms-Giving*, 3, 27
- Ambroise*, 15, 173, 208
- Andreas*, 87, 98, 145, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 160, 164, 166, 167, 171, 181, 278, 280, 282, 285, 286, 303, 304, 308, 310, 311, 312, 313, 315, 339, 341, 345, 351, 378, 380, 393, 394
- Apocryphes d'Ezechiel*, 26
- Azarias*, 3, 24, 25, 28, 29, 30, 31, 53, 75, 77, 78, 87, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 103, 106, 129, 130, 159, 161, 162, 171
- Bède, Death Song*, 173, 182
- Bède, Expositio Actuum Apostolorum*, 216
- Bède, Historia Ecclesiastica*, 13, 16, 174, 194, 201, 202
- Bède, hymne*, 23, 105, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 318, 348, 349, 350, 382, 384
- Bède, Martyrologe*, 173
- Bède, autres œuvres*, 105, 195, 315
- Beowulf*, 34, 51, 56, 59, 71, 76, 78, 91, 98, 111, 152, 153, 157, 158, 161, 162, 163, 168, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 189, 194, 239, 280, 281, 284, 285, 286, 291, 294, 296, 297, 299, 301, 303, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 314, 315, 318, 341, 351, 379
- Beowulf, manuscrit de (Cotton Vitellius A.xv)*, 51, 52, 55, 57, 98
- Bestiaire*, 26, 28, 117, 126
- Blickling Homilies*, 216
- Bodley* 319, 12, 17, 21, 30
- Bodley* 579, 5, 9
- Bodley* 718, 18
- Caedmon*, 117, 118, 147, 159, 173, 182, 193, 194, 195, 196, 291
- Cambridge Corpus Christi College* 162, 216
- Cambridge Corpus Christi College* 41, 16
- Cambridge Trinity College Library* 335, 216
- Cantique des Cantiques*, 15, 16, 197, 207, 364, 366, 385
- Christ et Satan*, 129, 331, 348
- Christ I*, 3, 7, 22, 23, 25, 29, 36, 37, 48, 77, 85, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 120, 122, 129, 162, 168, 169, 170, 177, 183, 186, 197, 227, 277, 280, 285, 286, 314, 343
- Christ III*, 3, 23, 24, 29, 36, 37, 48, 66, 67, 77, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 159, 162, 169, 177, 184, 193, 197, 214, 281, 282, 284, 315, 316, 354, 365, 374, 378
- Chrodegang, règle de*, 5, 10, 15
- Chronique anglo-saxonne*, 429
- Chronique anglo-saxonne (poèmes de la)*, 173, 178, 180, 182, 189, 192, 195, 380
- Cotton Julius A.ii*, 339
- Cotton Vitellius A.xv, voir Beowulf, manuscrit Daniel*, 24, 31, 78, 97, 98, 129, 153, 159, 161, 162, 171, 177, 178, 341, 351
- Day I*, 374
- Death of Edgar*, 380
- Deor*, 3, 27, 29, 91, 92, 95, 96, 415
- Descent into Hell*, 3, 27, 29, 79
- Domitien A ix*, 134, 135
- Donnchadh Mór Ó Dálaigh*, 208
- Dream of the Rood*, 57, 145, 146, 154, 155, 158, 214, 303, 335, 336, 365, 378
- Elene*, 57, 91, 98, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 121, 131, 133, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 154, 155, 158, 159, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 173, 174, 176, 183, 184, 185, 190, 191, 192, 214, 215, 278, 282, 283, 290, 304, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 315, 316, 317, 318, 325, 345, 372, 374, 378, 379, 380, 381
- Enigmes*, 3, 27, 29, 162
- Épître de Saint Pierre*, 213
- Évangile de Nicodème*, 10, 13, 203, 206
- Évangiles*, 10, 122, 197, 198, 200, 201, 203, 206, 336, 337, 338, 393
- Exeter Cathedral Library MS 3507*, 18
- Exhortation to Christian Living*, 118, 407
- Exode*, 97, 129, 181, 286, 314
- Fates of the Apostles*, 57, 98, 104, 105, 108, 121, 131, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 146, 148, 149, 150, 151, 154, 155, 156, 157, 158, 164, 173, 174, 288, 318, 341, 372
- Félix, Vie de Guthlac*, 25, 128, 213, 369
- Florence de Worcester*, 4, 5
- Fortunes of Men*, 3, 26, 29, 77, 148, 208, 209, 210, 211, 212, 388
- Genèse A*, 71, 79, 97, 106, 110, 119, 139, 153, 161, 162, 171, 172, 177, 178, 179, 181, 280,

Le Christ II

- 299, 303, 309, 315, 316, 317, 323, 324, 328, 332, 333, 339, 341, 374, 378, 389
- Genèse B*, 97, 100, 111, 119, 162, 177, 178, 189, 194, 195, 234, 243, 307, 313, 326, 328, 348, 378, 390
- Gifts of Men*, 3, 25, 29, 92, 93, 95, 126, 148, 171, 172, 208, 209, 210, 211, 212, 359, 360, 388
- Grégoire de Nazianze*, 147
- Grégoire, 29^e homélie In Evangelia*, 104, 105, 120, 121, 122, 123, 157, 171, 197, 203, 204, 207, 208, 210, 211, 213, 216, 240, 287, 298, 327, 329, 331, 332, 333, 334, 345, 346, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 376, 377, 378, 379, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 390, 391, 392, 397
- Grégoire, Commentaire de Job*, 212
- Grégoire, Cura Pastoralis*, 212
- Grégoire, homélie X In Ezechielem*, 212, 360
- Grégoire, lettres*, 201, 338
- Guillaume de Malmesbury*, 4, 5
- Guthlac A*, 3, 24, 29, 36, 37, 48, 67, 77, 79, 86, 87, 91, 93, 94, 96, 97, 98, 103, 106, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 154, 159, 165, 177, 178, 214, 281, 291, 378
- Guthlac B*, 3, 24, 25, 29, 30, 36, 77, 79, 87, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 103, 106, 123, 124, 128, 129, 154, 159, 160, 162, 165, 166, 167, 168, 171, 177, 178, 191, 282, 303, 304, 312, 313, 315, 378, 407
- Habaquq*, 197, 360, 361, 383, 387
- Herbarium*, 87, 88
- Homélies du Livre de Verceil*, 57
- Homiletic Fragment I*, 57
- Homiletic Fragment II*, 3, 27, 29
- Homiletic Fragment III*, 3, 26, 29, 95
- Husband's Message*, 3, 27, 29, 91, 92, 97, 117
- Hymne kentoise*, 169, 170, 171, 172, 280, 407
- Iliade*, 203, 211, 306, 309
- In Ascensione Domini*, 216
- In die Ascensionis Domini*, 216
- Instructions for Christians*, 303
- Judgment Day I*, 3, 27, 29, 31, 91, 189, 315, 316, 317
- Judgment Day II*, 31, 189, 195, 315, 316, 374
- Judith*, 91, 98, 161, 162, 177, 178, 189, 302
- Juliana*, 3, 25, 29, 37, 48, 67, 77, 79, 86, 87, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 121, 129, 130, 131, 133, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 159, 162, 163, 164, 165, 174, 176, 183, 184, 191, 192, 193, 213, 215, 216, 230, 278, 280, 286, 287, 291, 307, 308, 339, 341, 350, 372, 378
- Junius 11*, 51, 79
- Lactance, De ave Phoenice*, 159
- Lambeth Palace*, 149, 12, 17, 18, 19, 21
- Liber Vitae*, 144, 174
- Livre de Verceil*, 51, 52, 55, 57
- Lord's Prayer*, 3, 27, 29, 31
- Maxims I*, 3, 26, 29, 67, 77, 87, 91, 92, 95, 96, 181, 183
- Menologium*, 162, 407
- Mètres de Boèce*, 173, 177, 178, 179, 182, 188, 189, 192, 195, 280, 389
- Metrical Preface to Gregory's Dialogues*, 162, 408
- Missal de Leofric*, 4, 5, 6, 9
- Moïse Khorenaï'si*, 147
- Odyssée*, 315
- Order of the World*, 3, 26, 29, 92, 369, 407
- Panther*, 3, 26, 29, 77, 87, 95, 117, 126
- Partridge*, 3, 26, 27, 29, 95, 117
- Pharaoh*, 3, 27, 29
- Phénix*, 3, 24, 25, 29, 37, 48, 53, 67, 77, 86, 87, 91, 93, 95, 96, 97, 101, 103, 106, 125, 129, 130, 146, 159, 160, 165, 166, 170, 177, 178, 215, 280, 303, 304, 315, 316
- Physiologus*, 26, 95, 96
- Poème Runique*, 132
- Prayer*, 27, 339, 395
- Precepts*, 3, 25, 29, 77, 87, 95, 183
- Psaumes*, 118, 189, 197, 281, 304, 358, 359, 360
- Resignation A*, 3, 27, 29
- Resignation B*, 3, 27, 29
- Rhyming Poem*, 3, 26, 29, 87, 92, 145, 146, 183
- Ruin*, 3, 27, 29, 101, 145, 146, 411, 412
- Ruthwell, Croix de*, 145
- Saewold, catalogue de*, 15
- Seafarer*, 3, 25, 26, 29, 77, 87, 148, 214, 304, 310
- Sherborne Pontifical*, 18
- Sodome*, 307, 315
- Solomon & Saturn*, 286, 287
- Soul & Body I*, 78, 88, 194
- Soul & Body II*, 3, 27, 29, 31, 78, 139, 194
- Tatien, Diatesseron*, 201
- Usuardus, Martyrologe d'*, 173
- Vainglory*, 3, 26, 29, 77, 87, 213, 407
- Vespasien, psautier*, 175, 178
- Wanderer*, 3, 25, 29, 77, 80, 86, 87, 92, 93, 95, 130, 139, 148, 303, 377
- Whale*, 3, 26, 29, 77, 87, 95, 117, 415
- Widsith*, 3, 26, 29, 77, 86, 87, 92, 93, 181, 230, 291
- Wife's Lament*, 3, 27, 29, 149, 304
- Willibald*, 202
- Wulf and Eadwacer*, 3, 103, 148
- Wulfstan*, 213

Table des matières

CHAPITRE 1 : HISTOIRE DU MANUSCRIT	3
I. <i>Le Livre d'Exeter</i>	3
I.1. Contenu	3
I.2. Editions	3
II. <i>Leofric et le Livre d'Exeter</i>	4
II.1. Vie de Leofric	4
II.2. Le Livre d'Exeter et la bibliothèque de Leofric	5
III. <i>La bibliothèque de Leofric</i>	7
III.1. Le catalogue de la bibliothèque.....	7
III.2. Ordre des entrées dans la liste	12
III.3. Catégories de livres	13
IV. <i>Histoire du manuscrit avant son arrivée à Exeter</i>	16
IV. 1. Un groupe de manuscrits provenant du même scriptorium ?.....	16
IV.2. De quel scriptorium provient le Livre d'Exeter ?	17
CHAPITRE 2 : DESCRIPTION DU MANUSCRIT	19
I. <i>Le manuscrit</i>	19
I.1. Les premiers feuillets.....	19
I.2. Dimension des feuillets	19
I.3. Le parchemin.....	19
I.4. Un ou plusieurs scribes?	19
I.5. L'écriture.....	20
I.6. Date du manuscrit	20
I.7. Etat du manuscrit	21
II. <i>Trois livrets ?</i>	27
III. <i>Ajouts présents dans le manuscrit</i>	30
III.1. Corrections	30
III.2. Les dessins.....	34
III.3. Gloses modernes.....	35
III.4. Ponctuation ajoutée	36
CHAPITRE 3 : PALEOGRAPHIE.....	48
I. <i>Les lettres</i>	48
I.1. Forme générale des lettres.....	48
I.2. Particularités de l'écriture du Livre d'Exeter.....	49
I.3. Les ligatures	52
I.4. Cas des lettres dont la forme varie à l'intérieur du manuscrit	52
I.5.i. Les lettres ayant une forme différente en latin.....	52
I.5.ii. Lettres possédant plusieurs formes dans le texte vieil-anglais	53
A) Le <y>	53
1) La répartition des différentes formes dans le Livre d'Exeter	53
2) Les autres manuscrits poétiques vieil-anglais	56
3) La forme du <y> et le contexte graphique	56
4) Répartition des différentes formes de <y> suivant les feuillets	58
B) Les deux formes de <s>.....	59
C) Les deux formes de <e>	62
D) Alternance de <þ> et <ð>.....	63
II. <i>Abréviations</i>	65
II.1. <i>Ond / and</i>	65
II.2. <i>ƿæt</i>	65

II.3. Tilde.....	65
II.4. Abréviations latines.....	66
III. La séparation des mots.....	66
III.1. Mots inaccentués.....	66
III.1.i. Règle générale.....	66
III.1.ii. Prépositions.....	67
III.1.iii. La négation.....	68
III.1.iv. Mots de liaison.....	69
III.1.v. Les pronoms personnels.....	69
III.1.vi. Le démonstratif-article <i>se</i>	69
III.1.vii. Préfixes.....	70
III.2. Mots composés.....	70
III.3. Hiérarchisation des espaces.....	71
III.4. Coupures à l'intérieur d'un même mot.....	73
III.5. Politique suivie dans cette édition.....	74
IV. Coupe des mots.....	74
V. Majuscules.....	75
V.1. La forme des lettres.....	75
V.2. Les majuscules sont-elles dues à l'auteur ou au scribe ?.....	75
V.3. Rôle des majuscules.....	78
V.3.i. Le <i>.....	78
V.3.ii. Les autres lettres.....	78
VI. Points.....	81
VI.1. Points métriques.....	81
VI.2. Les passages à ponctuation systématique.....	82
VI.3. Les passages à ponctuation clairesemée.....	82
VI.4. Autres fonctions du point.....	85
VII. Les accents.....	85
VII.1. Origine des accents.....	85
VII.2. Rôle des accents.....	87
VII.3. Les accents du <i>Christ II</i>	88
VII.4. Politique suivie dans cette édition.....	89
VIII. Les sections.....	90
VIII.1. La distinction entre poèmes et sections.....	90
VIII.1.i. Généralités.....	90
VIII.1.ii. Début de poème : lignes blanches, majuscules.....	90
VIII.1.iii. Dimension et forme des initiales décorées.....	92
VIII.1.iv. Fin de poème : ponctuation forte.....	93
VIII.2. Origine des sections.....	95
VIII.3. Rôle des sections.....	97
VIII.3.i. Les différentes théories.....	97
VIII.3.ii. La division du <i>Christ II</i>	98
DEUXIEME PARTIE : LE POÈME.....	100
CHAPITRE 1 : LES POEMES DU LIVRE D'EXETER.....	100
I. Les trois <i>Christ</i>	100
I.2. La place du passage runique et les limites du <i>Christ II</i>	101
I.3. Les trois <i>Christ</i> sont-ils du même auteur ?.....	102
I.3.i. La mise en page du manuscrit.....	102
I.3.ii. Arguments paléographiques.....	103

I.3.iii. La position des runes	103
I.3.iv. Genre poétique	103
I.3.v. Sources	104
I.3.vi. Motifs similaires	104
I.3.vii. Etudes métriques, linguistiques et stylistiques	105
A) Différences linguistiques	105
B) Correspondances de vocabulaire	106
C) Formules	107
D) La métrique.....	108
E) Différences stylistiques.....	111
I.4. Unité des trois œuvres.....	112
I.4.i. Transitions entre les trois poèmes.....	112
I.4.ii. Un thème unique	113
I.4.iii. Mots de liaison.....	115
I.4.iv. Les trois poèmes ont-ils été écrits pour être utilisés ensemble ?	119
I.4.v. Le <i>Christ II</i> est-il complet ?	121
II. Les cinq premiers poèmes.....	122
II.1. La fin du <i>Christ III</i> et le début de <i>Guthlac A</i>	122
II.1.i. Le problème.....	122
II.1.ii. Les vers 1-29 de <i>Guthlac A</i> et le <i>Christ III</i>	123
II.1.iii. Les vers 1-29 et le reste de <i>Guthlac .i.A</i>	125
II.2. Le prologue de <i>Guthlac B</i>	127
II.3. Unité des cinq premiers poèmes	128
III. Les poèmes suivants	128
CHAPITRE 2 : L' AUTEUR	130
I. La signature runique.....	130
I.1. Interprétation de la signature runique	130
I.1.i. Les runes dans les manuscrits vieil-anglais	130
I.1.ii. Les runes des épilogues de <i>Cynewulf</i>	130
A) Les runes de <i>Juliana</i>	130
B) Les runes des trois autres épilogues	131
1) Le poème runique	131
2) Les différentes runes	131
3) L'interprétation d'Elliot	133
4) Traduction des différents passages runiques	134
I.2. Rôle des runes dans les épilogues : <i>The Fates of the Apostles</i> et <i>Juliana</i> , le <i>Christ II</i> et <i>Elene</i>	136
I.2.i. Fonction de la signature runique	136
II.2.ii. Structure des épilogues.....	138
I.2.iii. Interprétation des passages runiques de <i>The Fates of the Apostles</i> et <i>Juliana</i>	140
I.2.iv. Datation relative des épilogues	141
II. Personnalité de <i>Cynewulf</i>	143
II.1. Les différents candidats	143
II.2. Eléments autobiographiques.....	144
III. Les poèmes attribués à <i>Cynewulf</i>	147
III.1. Les énigmes.....	147
III.2. <i>Andreas</i>	148
III.2.i. La signature runique.....	148
III.2.ii. Sources et sujet.....	149

III.2.iii. Allusions au poème dans l'épilogue	150
III.2.iv. Les données linguistiques, métriques et stylistiques	150
III.2.v. Les formules introduisant une réponse	152
III.2.vi. La mise en page du manuscrit de Verceil	153
III.2.vii. La structure du poème	155
III.3. Les poèmes non signés	157
III.3.i. <i>The Dream of the Rood</i>	157
III.3.ii. Les poèmes du Livre d'Exeter	158
III.4. Conclusion	159
IV. <i>Le problème des emprunts en poésie vieil-anglaise</i>	159
IV.1. Problèmes et méthode	160
IV.2. La diction du <i>Christ II</i>	161
IV.3. Les poèmes de Cynewulf, l'« école de Cynewulf »	161
IV.3.i. Expressions apparaissant dans deux poèmes seulement	161
IV.3.ii. Expressions apparaissant dans plusieurs poèmes	164
IV.3.iii. Conclusion	167
IV.4. Correspondances entre les trois <i>Christ</i>	167
IV.5. Autres poèmes	168
IV.5.i. L'hymne kentoise	168
IV.5.ii. <i>The Gifts of Men</i>	170
IV.5.iii. La <i>Genèse A</i>	170
CHAPITRE 3 : DATE ET DIALECTE	172
I. <i>La date du poème</i>	172
I.1. Les sources des poèmes	172
I.2. L'orthographe du nom de Cynewulf	173
I.3. Les datations anciennes	174
I.3.i. La datation des œuvres de Cynewulf par Sarrazin	174
I.3.ii. Les tests linguistiques	174
I.3.iii. Les chronologies de Trautmann, Sarrazin et Richter	176
I.3.iv. Résultats contradictoires	177
I.3.v. Les textes possédant un mélange de formes	178
I.4. Les recherches modernes	179
Conclusion	181
II. <i>Le dialecte de Cynewulf</i>	181
II.1. Les dialectes vieil-anglais	181
II.2. La langue du <i>Christ II</i>	181
A) [a] + nasale > [â], écrit <a> ou <o>	182
B) L'alternance a/æ/e	183
C) Fracture	184
D) Inflexion par les voyelles d'arrière	184
E) Autres particularités	185
F) Formes tardives	185
II.3. Un auteur northumbrien?	186
II.3.i. Traits dialectaux northumbriens	186
II.3.ii. Les désinences du présent de l'indicatif (seconde et troisième personnes du singulier)	187
II.3.iii. Le vocabulaire	187
II.3.iv. Les rimes	189
II.3.ii. EWU	190
II.3.iii. Autres arguments	190

II.3.iv. Conclusion.....	191
III. <i>Interprétation du mélange de formes de la poésie vieil-anglaise</i>	191
III.1. Un dialecte poétique ?	191
III.2. Alfred et la poésie vieil-anglaise	192
III.3. L'intervention des scribes	192
III.4. Les poèmes west-saxons	194
III.5. Conclusion.....	195
CHAPITRE 4 : SOURCES	196
I. <i>Les différentes sources du poème</i>	196
I.1. La vingt-neuvième homélie <i>In Evangelia</i> de Grégoire le Grand	196
I.2. L'Évangile.....	197
I.3. Sources mineures dans le récit de l'Ascension	200
I.3.i. L'étymologie de « Béthanie ».....	200
I.3.ii. La lutte contre les idoles	200
I.3.iii. La présence des anges lors de l'Ascension.....	200
I.3.iv. L'absence de la Vierge.....	201
I.3.v. L'Ascension à travers le toit du temple	201
I.3.vi. La trace des pieds du Christ	202
I.3.vii. La lumière entourant le tête du Christ	202
I.4. L'arrivée au Ciel : l'hymne de Bède.....	202
I.5. La descente aux Enfers	205
I.6. Modification et ajouts par rapport à l'homélie de Grégoire.....	206
I.6.i. Les bonds du Christ	206
I.6.ii. Le catalogue des talents des hommes	207
A) Source de Cynewulf et analogues vieil-anglais.....	207
B) L'art de monter aux arbres.....	209
C) Origine du thème des talents	210
I.6.iii. L'attaque du démon	211
A) L'étymologie du nom de Satan	211
B) L'attaque.....	212
I.6.iv. Le Jugement Dernier.....	212
I.6.v. Divers points de théologie.....	213
I.7. Comparaison avec d'autres récits de l'Ascension.....	215
II. <i>Mise en parallèle du poème et de ses sources</i>	216
TROISIEME PARTIE : LE TEXTE.....	226
CHAPITRE 1 : POLITIQUE EDITORIALE	226
I. <i>Présentation de l'édition</i>	226
II. <i>Etablissement du texte</i>	227
II.1. L'autorité du manuscrit.....	227
II.2. Les émendations que nous adoptons.....	228
II.2.i. Erreur de découpage	228
II.2.ii. Confusion de lettres	229
II.2.iii. Confusion de désinences	229
II.2.iv. Confusion de temps	229
II.2.v. Confusion de voyelle en syllabe accentuée	229
II.2.vi. Erreur de mot	230
II.2.vii. Oubli de mot	230
II.3. Les émendations que nous rejetons	230
II.3.i. Changements phonétiques touchant les voyelles.....	231

A) Affaiblissement des voyelles finales	231
B) Affaiblissement de voyelles médianes	232
I.3.ii. Changements phonétiques touchant les consonnes	233
A) Affaiblissement des nasales finales.....	233
B) Affaiblissement du -ð désinentiel.....	233
C) Affaiblissement du h	233
D) Perte d'une consonne médiane.....	234
I.3.iii. Le <i>Christ II</i> et la <i>Genèse</i>	234
III. Ponctuation	234
III.1. La place des marques de ponctuation forte	234
III.1.i. <i>Pa</i>	234
III.1.ii. <i>Ponne</i>	237
III.1.iii. <i>Sippan</i>	237
III.1.iv. <i>Swa</i>	238
III.1.v. <i>Pær</i>	239
III.1.vi. Relatif ou démonstratif?.....	240
III.2. Les lois de Kuhn.....	241
III.2.i. La première loi de Kuhn	241
III.2.ii. La seconde loi de Kuhn.....	243
IV. Valeur des graphies	243
IV.1. Remarques préliminaires.....	243
IV.2. Voyelles	244
IV.3. Consonnes	245
IV.4. Valeur des voyelles en syllabes inaccentuées	246
IV.5. Place de l'accent.....	246
CHAPITRE 3 : TEXTE ET TRADUCTION	248
CHAPITRE 4 : COMMENTAIRE TEXTUEL	276
I. Introduction	276
I.1. Contenu	276
I.2. Utilisation du manuscrit.....	276
I.3. La numérotation	276
II. Commentaire textuel	278
QUATRIÈME PARTIE : ÉTUDE LITTÉRAIRE	290
CHAPITRE 1 : LA VERSIFICATION VIEIL-ANGLAISE	290
I. La métrique	290
I.1. Le système de Sievers.....	290
I.2. Rythme ascendant-descendant et hémistiches d'introduction	290
I.3. Succession d'hémistiches de rythme semblable	291
I.4. Effets dus à un changement de rythme	291
I.5. Effets mimétiques du rythme	292
I.6. Vers hypermétriques	292
II. L'allitération	292
II.1. Généralités	292
II.2. Collocations de mots portant l'allitération	293
II.2.i. Rapprochement.....	293
II.2.ii. Opposition	293
II.3. Répétition d'allitération.....	293
II.4. Allitération renforcée.....	294
II.4.i. Allitération biconsonantique	294

II.4.ii. Allitération syllabique	294
II.4.iii. Allitération croisée	295
II.4.v. Allitération non métrique.....	295
II.5. Les vers bi- et tri-allitérés	296
III. <i>Synonymes</i>	297
III.1. La recherche de la variété.....	297
III.2. Utilisation de composés et de compléments au génitif	298
IV. <i>Variation</i>	299
V. <i>Formules</i>	300
V.1. Formules et poésie vieil-anglaise	300
V.2. Définition de la formule	301
V.3. Exemples de formules et de systèmes formulaires dans le <i>Christ II</i>	301
V.3.i. Formules répétées.....	301
V.3.ii. Formules non répétées et hémistiches non formulaires	302
V.3.iii. Etude de passages.....	303
V.3.iv. Conclusion.....	305
V.4. Economie et variété : le cas des formules introduisant une réponse	305
VI. <i>Thèmes</i>	307
VI.1. Généralités.....	307
VI.2. Le héros sur la plage	308
VI.3. Thème de la traversée.....	308
VI.4. Motif des eaux froides.....	309
VI.5. Thème du chagrin.....	310
VI.6. Thème du feu destructeur.....	314
VI.7. Thème de l'obéissance	316
VI.8. Thème de l'identification du héros	317
VI.9. Conclusion.....	317
VII. <i>Les procédés stylistiques à valeur décorative</i>	317
VII.1. La rime.....	317
VII.1.i. Concentration de rimes	317
VII.1.ii. Rime désinentielle	318
A) Différents types de rimes désinentielles.....	318
B) Fonction des rimes désinentielles.....	319
VII.1.iii. Rime non désinentielle	319
VII.2. Assonance	320
VII.2.i. Assonance portant sur une seule voyelle	320
VII.2.ii. Assonance portant sur deux voyelles ou plus	320
VII.2.iii. Assonance portant sur des consonnes.....	321
VII.3. Paronomase.....	321
VII.4. Echo	323
VIII. <i>Structures rhétoriques</i>	324
VIII.1. Structures encadrantes	324
VIII.1.i. Emboîtements de structures encadrantes.....	325
VIII.1.ii. Dédoublément de la seconde partie du cadre	325
VIII.1.iii. Structure encadrante double avec palier central.....	326
VIII.2. Fonction des structures encadrantes	326
VIII.2.i. Structure	326
VIII.2.ii. Importance de l'élément central	326
VIII.2.iii. Relations entre le cadre et la partie centrale.....	327
VIII.2.iv. Relations entre les deux éléments du cadre.....	327

VIII.2.v. <i>Le Christ II et la Genèse</i>	327
VIII.3. Structures parallèles	328
VIII.4. Structures par accrétion	328
CHAPITRE 2 : ANALYSE DU POÈME.....	330
I. <i>La structure d'ensemble du poème</i>	330
II. <i>Le récit de l'Ascension (440-585)</i>	330
II.1. La première phrase du poème (440-467).....	330
II.1.i. Nativité	330
II.1.ii. Ascension	333
II.2. Le récit de l'Ascension (468-557).....	335
II.2.i. Le discours du Christ aux disciples	335
A) Introduction de discours (468-75).....	335
B) Discours du Christ à ses disciples (475-90)	336
II.2.ii. L'Ascension du Christ (491-526).....	338
A) Description de l'Ascension (491-505)	338
B) Discours des anges aux disciples (506-26).....	341
II.3. Arrivée du Christ au Ciel (527-585).....	343
II.3.i. Passage de transition (527-557).....	343
II.3.ii. Discours des anges accompagnant le Christ (556c-85).....	346
III. <i>Interprétation de l'Ascension (586-755)</i>	349
III.1. Conséquences pour l'homme de l'Incarnation (586-599).....	349
III.2. La malédiction d'Adam (600-632).....	351
III.3. Le vol de l'oiseau (633-658)	353
III.3.i. Commentaire des paroles de Job (633-650).....	354
III.3.ii. Citation du psaume 8 (650-658).....	356
III.4. Les talents humains (659-691a)	356
III.5. Commentaire de la citation d'Habaquq (691b-711).....	359
III.6. Les bonds du Christ (712-55).....	362
IV. <i>Exhortation au repentir (756-866)</i>	367
IV.1. Repentir en vue du Jugement Dernier (756-814).....	367
IV.1.i. Attaque du diable (756-782a)	367
IV.1.ii. Le Jugement Dernier (782b-814).....	369
A) Annonce du Jugement Dernier (782b-796).....	369
B) Description du Jugement Dernier (797-814).....	371
IV.2. Exhortation au repentir et Jugement Dernier, 2 ^e partie (815-66).....	374
IV.3. L'âme sur les flots, et conclusion (850-866).....	378
CHAPITRE 3 : SIGNIFICATION DE L'ŒUVRE.....	381
I. <i>Composition du poème</i>	381
I.1. Cynewulf et ses sources	381
I.1.i. Attitude par rapport aux différentes sources.....	381
I.1.ii. Comparaison avec le texte de Grégoire	382
I.2. Modifications par rapport à la source	382
I.2.i. Modifications délibérées.....	382
I.2.ii. Erreurs.....	384
I.2.iii. Modification de style	385
I.3. Intérêt pour la structure	387
I.3.i. Structures encadrantes	387
I.3.ii. Changements de plan.....	388
I.4. Méthode de composition.....	390
II. <i>Le thème du Christ II</i>	390

II.1. Diverses interprétations	390
II.1.i. L'interprétation des signes.....	390
II.1.ii. L'exaltation de l'humanité	391
II.1.iii. Le thème de la grâce.....	391
II.1.iv. Ascension / Descente.....	391
II.2. Le vocabulaire héroïque	391
II.3. Les épithètes désignant le Christ	393
II.3.i. Le rôle de ces épithètes en poésie vieil-anglaise	393
II.3.ii. Le rôle de ces épithètes dans le <i>Christ II</i>	393
II.3.iii. Hymne de louanges	394
A) Les épithètes dans les hymnes et prières	394
B) Dieu et ses créatures	395
II.4. Conclusion : le thème du <i>Christ II</i>	397
ILLUSTRATIONS	399
PLANCHE 1-4 : FORME DES LETTRES	399
PLANCHE 5 : ESPACE ENTRE LES MOTS	403
PLANCHE 6-7 : INITIALES ET MARQUES DE FIN DE POEMES ET SECTIONS	403
PLANCHE 8 : DEBUT DE POEMES ET DE SECTIONS	406
GLOSSAIRE.....	407
BIBLIOGRAPHIE	459
INDEX DES ŒUVRES ET DES AUTEURS CITES.....	489
TABLE DES MATIERES	491

*Nu is þon gelicost swa we on lagu-flode
ofer cald wæter ceolum liðan
geond sidne scé, sund-hengestum,
flod-wudu fergen. is þæt frecne stream,
yða ofer-mæta þe we her on lacað
geond þas wacan woruld, windge holmas
ofer deop gelad. wæs se drohtað strong
ær-þon we to londe geliden hæfdon
ofer hreone hrycg, þa us help bicwom
þæt us to hælo hype gelædde
godes gæst-sunu ond us giefe sealed,
þæt we oncnawan magun ofer ceoles bord
hwær we sælan sceolon sund-hengestas,
ealde yð-mearas, ancrum fæste.
utan us to þære hyðe hyht stapelian,
ða us gerymde rodera waldend,
halge on heahþu, þa he to heofonum astag.*

